H
7-F-63.

BIBLIOTHECA

français
Z. F. 79.
Coll. spéc.

PN
541
.B3
1725
v. 8/1

Coll. spec.

JUGEMENS
DES
SAVANS,
SUR LES
AUTEURS
Qui ont traité de la Rhetorique,
AVEC UN PRECIS DE LA DOCTRINE
DE CES AUTEURS.

Par M. GIBERT *ancien Recteur de l'Université & Professeur de Rhetorique au College de Mazarin.*

TOME HUITIEME.

PREMIERE PARTI

PRÉFACE.

RIEN n'eſt plus neceſſaire à l'homme que la raiſon ; rien auſſi ne lui eſt plus avantageux après elle que la parole. La premiere, parvenuë à un certain point d'excellence, eſt ce qu'on appelle Sageſſe ; la ſeconde, arrivée à un degré éminent de perfection, eſt ce qu'on nomme Eloquence. La liaiſon eſt grande entre elles. Il eſt rare qu'un homme qui penſe bien, ne puiſſe pas s'exprimer avec dignité ; & que celui qui s'exprime noblement, ne penſe pas en même tems avec juſteſſe. Il n'eſt pourtant pas impoſſible de rencontrer ces deux talens l'un ſans l'autre (1). En ce cas, la raiſon

1 Fieri poteſt ut rectè quis ſentiat, & id quod ſentit, politè eloqui non poſſit. *Cic. 1. Inuc. Quæſt. n. 6.*

eſt préferable (1) à la parole. Mais il faut convenir, ſelon la remarque d'un grand Maître, que ſi l'Eloquence ſans la ſageſſe eſt une ſource de maux, la Sageſſe ſans l'Eloquence ne produit pas de grands biens (2).

C'eſt auſſi par cette conſideration que l'amour même de la Sageſſe a fait cultiver l'Art de bien parler; que ceux qui s'y ſont rendus habiles, ont pris plaiſir à communiquer & à répandre leurs lumieres; que les autres ſe ſont empreſſez d'en profiter; que cette ardeur a multiplié les Maîtres & les Diſciples de l'Eloquence; que tous les Livres ſont pleins de préceptes de Rhétorique, & que jamais on n'a tant écrit d'aucun Art, que de celui de perſuader.

Au milieu des Ouvrages qui ont été faits ſur cette matiere, & de ceux qui ſe feront encore, celui-ci peut être conſideré ou comme un Sommaire des premiers, ou comme des Memoires pour les ſeconds. C'eſt néan-

1 Malo indiſertam prudentiam, quàm ſtultam loquacitatem. *Cic.* 3. *de Orat.* 140.

2 Sapientiam ſine eloquentiâ parum prodeſſe

néanmoins le fondement d'un plus grand Ouvrage que je médite; c'eſt par cette partie que j'ai dû le commencer.

J'ai entrepris ſur les Orateurs ce que Monſieur Baillet a executé ſur les Poëtes: mon deſſein eſt de rapporter les jugemens qu'on en a faits; & comme il a commencé par les Auteurs qui ont traité de l'Art poëtique, je commence de même par ceux qui ont traité des préceptes de l'Eloquence, parce qu'on ne peut juger ni des Orateurs, ni des Poëtes, que par les regles de leur Art.

La beauté du ſujet, jointe à ſon utilité, m'a porté à ce travail. J'ai conſideré d'ailleurs que Monſieur Baillet ayant eu deſſein de recueillir les jugemens des Savans ſur toutes ſortes d'Auteurs, ſon projet ne devoit pas demeurer imparfait. Je me ſuis flatté que mon entrepriſe exciteroit les Théologiens, les Philoſophes, les Juriſconſultes, les Hiſtoriens & autres, à ſe charger, chacun dans ſon

deſſe Civitatibus; Eloquentiam verò ſine ſapientiâ nimium obeſſe plerumque, prodeſſe numquam. *Cic. l.* 1. *de Invent. n.* 1.

reſſort, de la partie de cet important travail qui lui conviendroit; de même que dans ma profeſſion je me charge des Rhétoriciens & des Orateurs, ſans m'exclure néanmoins de traiter quelqu'une des autres parties que j'ai nommées, ſi je viens heureuſement à bout de celle-ci, que j'ai choiſie d'abord, parce qu'elle ne me tire point de ma ſphére, & ne me détourne point de ma principale occupation. Par cette raiſon, je ne me ſuis point arrêté à ce qui, dans le plan de Monſieur Baillet, reſte à faire ſur les Poëtes. Il s'agiſſoit de parler des Romans, qui ſont des Poëmes en proſe; & il n'y avoit pas moins d'honneur à acquérir dans cette partie que dans les autres, mais elle me convenoit moins que celle-ci.

On n'aime point d'ordinaire à travailler ſur le plan d'un autre, dans la penſée qu'il y a plus d'honneur à choiſir ſon ſujet, & à faire ſon plan ſoi-même, que de bâtir en quelque ſorte ſur le fond d'autrui: mais l'utilité publique doit l'emporter ſur cette délicateſſe; & d'ailleurs Monſieur Baillet ne fournit que le ſujet des parties qu'il n'a point traitées, & rien n'em-

n'empêche d'ajoûter quelque choſe à ſon plan, ainſi que je fais dans ce que je donne aujourd'hui ſur les Maîtres de l'Eloquence.

Ce fameux Auteur s'etant propoſé de ne rapporter que les jugemens d'autrui ſur tous les Ecrivains dont il prétendoit parler, en a uſé de la ſorte dans la premiere partie à l'égard des Critiques, des Grammairiens, & des Traducteurs. Il en a uſé de même dans la ſeconde à l'égard des Maîtres de l'Art poëtique & des Poëtes. De mon côté, je pourrai à ſon exemple n'en pas faire davantage ſur les Orateurs; mais ſur les Maîtres de l'Art oratoire, je me permettrai quelque choſe de plus. J'ajoûterai le précis de leur doctrine aux jugemens que je rapporterai; & au lieu que Monſieur Baillet a fait profeſſion de ne rien avancer de lui-même, je hazarderai, en alléguant le ſentiment d'autrui, de dire quelquefois le mien.

Quel moyen, en effet, de donner une pleine connoiſſance des Auteurs qui ont écrit d'un Art, & de faciliter le choix qu'on en doit faire pour les études, qui eſt la fin de

cet Ouvrage, si l'on ne donne quelque abregé de leurs préceptes ? Du moins doit-on avoüer que si le succès de mon travail répond au dessein que je me suis proposé, & au soin que j'ai pris de lire avec application les Auteurs dont je parle, je puis me flatter de donner par cette méthode un corps de Rhétorique, dont on me saura quelque gré.

C'est ce qu'Aristote avoit fait sur les Rhéteurs qui l'avoient précedé (1); & c'est dommage que le tems n'aît point épargné cet écrit, très-différent de la Rhétorique qui nous reste. Ce Philosophe y avoit recueilli les préceptes de tous les Maîtres avec tant d'art, de netteté & d'agrément, qu'on ne les cherchoit plus que dans son livre. C'étoit sans doute un effet de l'habileté & de l'esprit de l'Auteur. Je suis pourtant persuadé que la nature

1 Ac veteres quidem Scriptores artis usque à principe illo & inventore Tisia repetitos, unum in locum conduxit Aristoteles, & nominatim cujusque præcepta magnâ conquisita curâ perspicuè conscripsit, ac enodata diligenter exposuit, ac tantùm inventoribus ipsis suavitate & brevitate dicendi præstitit, ut nemo illorum

ture des Ouvrages qu'il avoit abregez, ne contribua pas peu à un ſi grand ſuccès : j'ai peine à croire qu'aujourd'hui on pût dégoûter le Public de la lecture des Traitez de Rhétorique que les premiers Maîtres nous ont laiſſez. C'eſt donc aſſez pour moi d'ébaucher dans ce Recueil les vrayes idées de cet Art, & de mettre mes lecteurs en état de lire les Originaux avec plus de profit & de plaiſir.

Que ſi, non content de rapporter & la doctrine des Auteurs, & les jugemens qu'on en a faits, je m'ingere auſſi d'en juger moi-même, c'eſt qu'il s'agit d'un Art que je profeſſe, dont j'ai déja écrit, & ſur lequel, par conſéquent, il ne me convient pas de me montrer irréſolu. J'ai dû prendre mon parti il y a long-temps pour inſtruire, puisque ce n'eſt pas inſtruire que douter.

illorum præcepta ex ipſorum libris cognoſcat; ſed omnes, qui, quod illi præcipiant, velint intelligere, ad hunc quaſi ad quendam multò commodiorem explicatorem convertantur. *Cic. de Inv.* 2. *n.* 6.

Ariſtotelis illum legi librum, in quo expoſuit dicendi artes omnium ſuperiorum. *Cicer.* 2. *de Orat. n.* 160.

Si quelqu'un néanmoins n'approuve pas cette liberté, je le prie de considerer qu'il n'est guéres possible, quand on rencontre quelque chose de bon, de ne le pas approuver, aussi-bien que de ne pas condamner ce que l'on trouve mauvais. On a fait sur cela de grandes plaintes de Monsieur Baillet: mais c'est qu'on a prétendu qu'il ne tenoit pas sa parole. „ Vous avez promis, lui disoit-on, „ de ne point porter votre propre ju- „ gement, vous le faites néanmoins „ & très-souvent, & très-librement". On peut voir au commencement de sa seconde Partie, ce qu'il a répondu à ceux qui n'étoient pas contens de sa méthode. Pour moi, quand je dis mon sentiment, je le fais moins en déclarant ce que je pense, qu'en rapportant ce que les plus grands Maîtres ont pensé avant moi. Mais je m'en tiens au droit commun; & sans prétendre qu'on doive déferer à mes avis, ou mettre mon suffrage au nombre de ceux des Savans, je dirai dans l'occasion mon sentiment, sauf à chacun de prendre le parti qu'il lui plaira.

Au reste, pour avoir ainsi travaillé sur

ſur les préceptes de Rhétorique, je ne prétends pas tout attribuer à l'Art. Je n'ignore pas auſſi quels ſont les droits de la Nature. Je crois en connoître toute l'étenduë: mais plus on voit que la Nature contribuë au ſuccès de l'Orateur, & plus on conçoit, quand on entend bien la matiere, que les regles y ſont auſſi néceſſaires.

C'eſt la Nature qui donne l'Eloquence, & l'Art ne peut la donner à ceux à qui la Nature l'a refuſée. D'heureux genies étoient entrez dans les voyes de la perſuaſion, avant que les Maîtres les euſſent découvertes; ils y avoient marché avec ſuccès, & ſouvent ils étoient parvenus ſans guide au but qu'on cherche par les regles.

On peut ajoûter que ce furent des éléves de la Nature, & non des disciples de l'Art, qui les premiers rectifiérent les mœurs des hommes, & réprimérent leurs paſſions; qui adoucirent leur humeur, & les unirent d'interêt; qui bâtirent des Villes & fondérent des Empires; qui les aggrandirent; qui ſoûtinrent la liberté; qui donnérent des loix, & quelque fois même des Maîtres.

On peut dire encore que ce furent des hommes naturellement éloquens, qui d'abord poursuivirent la punition des crimes, ou défendirent l'innocence, qui dominerent dans les Conseils, & reglérent les déliberations; qui firent la guerre & la paix, & exercérent une autorité quelquefois absoluë, soit dans les Républiques, soit dans les Monarchies.

Non-seulement je reconnois que l'Eloquence est capable de ces effets, quand c'est la Nature qui parle; je soûtiens même que c'est toûjours la Nature qui doit parler, comme c'est elle qui écoute; & qu'il est impossible qu'elle entende un autre langage, que celui qu'elle-même a formé. C'est pour cela qu'un Discours veritablement oratoire n'a jamais rien qui se sente de la subtilité de l'Art; c'est pour cela que les qualitez, tant d'esprit que de corps, qui font valoir les Orateurs, sont toutes si bien marquées au coin de la Nature, que rien ne peut lui disputer le droit de les donner.

Il y a plus. Rien n'étant si important que de distinguer la vraye & la fausse Eloquence, on peut assûrer

sûrer que la vraye est celle que la Nature inspire, & la fausse celle qu'elle ne dicte pas: ce qui est fondé sur ce principe, Que tout est vrai dans l'Eloquence, lorsqu'elle suit la Nature, & que tout y est faux sitôt qu'elle s'en écarte.

En suivant toujours ce guide, l'Eloquence peut varier, parce que la Nature est féconde; mais elle ne peut se corrompre, comme il arrive dès qu'on l'assujettit à la bizarrerie des goûts & au caprice des hommes. La raison est, que la Nature n'a qu'un seul but, qui regle tout dans le discours, & qu'elle ne perd jamais de vûë; c'est la Persuasion. Il n'y a que certains moyens pour y parvenir; les preuves qui nous instruisent; les passions qui nous remuent, & l'autorité de l'Orateur, qui nous prévient & nous entraîne. Fixez votre vûë sur cette fin, vous ne tomberez ni dans la sécheresse de certains Orateurs, ni dans la profusion des autres: vous vous tiendrez dans la justesse des Attiques, dont on a tant vanté le sel; & qui sont les vrais modeles, tant par l'exactitude & la beauté de leur diction,

que par la solidité de leurs pensées. Les autres ont donné dans le défaut ou dans l'excès, parce qu'ils ont moins songé à cette fin naturelle de l'Eloquence, qu'à faire montre de leur fécondité ou de leur retenuë, deux qualitez dont les Athéniens éclairez faisoient un juste emploi. Leur bon goût dura jusqu'à Démétrius le Phalérien, qui le corrompit (1) par une maniere à la verité differente des deux premieres, mais qui n'étoit pas moins vicieuse. Au lieu de ne songer à plaire qu'autant qu'il faut, & en la maniere qu'il le faut pour persuader, il ne songeoit précisément qu'à plaire. Il est vrai que Diogéne

1 Primus hic inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & suavis, sicut fuit, videri maluit; sed suavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret. *Cic. de clar. Orat. n.* 38.

2 Χαρακτὴρ δὲ φιλόσοφος, εὐτονίᾳ ῥητορικῇ κὴ δυνάμει κεκραμένος. *Id est*, Forma dicendi in eo Philosophi propria est, oratoriâ vi & facultate temperata. *Diog. Laërt. p. m.* 134.

3 Ταῖς μὲν δαπάναις ταῖς εἰς τὰ δεῖπνα τὲς Μακέδονας, τῇ δὲ καθαριότητι Κυπρίους κὴ Φοίνικας ὑπερέβαλεν... ἀνθινάτε πολλὰ τ ἐδαφῶν ἐν τοῖς ἀνδράσι κατεσκεύαζετο διαπεποικιλμένα ὑπὸ τ δημιερ-

Diogéne Laërce lui donne quelque véhemence & quelque force digne d'un Orateur (2); mais c'étoit une véhémence & une force qui ne le tiroit pas du ſtyle Philoſophique. Il n'alloit point au cœur par des raiſons ou par des expreſſions naturelles. Tout ſon exterieur exprimoit aſſez le caractere de ſon eſprit. Il étoit homme d'une belle repréſentation. Il faiſoit beaucoup de dépenſe pour ſa table & pour ſon logement. Il affectoit une extrême propreté en ſa perſonne (3), & une grande magnificence dans ſes habits: il les portoit de diverſes couleurs; & s'il n'y faiſoit pas repréſenter en broderie

δημιεργῶν ... ἐπεμελεῖτὸ δὲ καὶ τῆς ὄψεως, τήν τε τρίχα τὴν ἐπὶ τ κεφαλῆς ξαντιζόμενος, καὶ ἀλείμμασιν ἐγχρίων ἑαυτὸν ἠβέλετο τὴν ὄψιν ἱλαρὸς καὶ τοῖς ἀπαντῶσιν ἡδὺς φαίνεσθαι ... ἡλιόμερφος προσηγόρευετο ... ἠπιόμοιρος, &c. *Id eſt*, Sumptu in epulas Macedonibus, munditiis ſuperior & Cypriis & Phœnicibus ... Pavimentum in virorum cœnaculis floribus erat artificioſè variegatum ... formæ curioſus, crinem capitis flavo colore tingebat, faciemque oblinebat unguentis, ut aſpectu hilaris & venuſtus obviis videretur ... ſoli facie ſimilis dicebatur .... ingenium mite ſortitus. *Athen. de Demet. Phaler. pag. m.* 542.

broderie le Ciel, les douze signes du Zodiaque, & les plus brillantes étoiles en or (1), comme un autre Démétrius fils d'Antigone, les graces de ses harangues avoient du rapport à ces ornemens exterieurs; tout y étoit curieux & recherché (2). Ciceron dit que ses Discours étoient émaillez d'étoiles (3), & Quintilien en désigne le caractere par celui de ses vêtemens (4): en un mot, il ne prenoit pas garde que dans l'Orateur, toutes les beautez qui vont à l'esprit sans aller au cœur, ne sont pas de veritables beautez. Il introduisit donc une Eloquence effeminée, qui n'avoit rien ni d'assez mâle, ni d'assez vigoureux pour le Barreau & pour les assemblées publiques. Ainsi la veritable Eloquence ne se perdit à Athénes, que parce que les Athéniens perdirent la Nature de vûë.

Les

1 αἱ δὲ χλαμίδες αὐτῆ ἦσαν ὀρφνινον ἔχουσαι τὸ φέγγος τ̃ χρόας. τὸ δὲ πᾶν ὁ πύλος ἐνύφαντο, χρυσᾶς ἀστέρας ἔχων, κ̀ τὰ δώδεκα ζώδια. *Id est*, Nitebant colore fusco chlamydes, depicto textu cœlo, cum aureis sideribus & duodecim signis. *Athen. de Demet. Antigoni filio.*

Les Romains ſuccedérent aux Athéniens dans la gloire & dans la poſſeſſion de l'Eloquence, parce qu'ils ſûrent enfin, comme les Grecs, tourner les yeux où la Nature les conduiſoit, & qu'ils y marchérent avec ſuccès, jusqu'à ce que ſe laiſſant ébloüir par les faux brillans, ils s'égarérent à leur tour. Ils ne ſongérent plus qu'à plaire par de vains ornemens; au lieu que le vrai moyen de ſe faire admirer, eſt de ne ſonger qu'à ſa cauſe.

N'eſt-ce pas ainſi que l'Eloquence s'eſt introduite & maintenuë parmi nous, depuis qu'à l'imitation des Romains & des Grecs, nous avons reconnù qu'elle ne conſiſte pas dans l'oſtentation d'une érudition frivole, ni dans certains mouvemens forcez & convulſifs, ni dans des expreſſions affectées, qui n'ont rien d'extraor-

2 Demetrius omnium politiſſimus. 2. *de Orat. n.* 95.

3 Cujus orationem illuſtrant quaſi ſtellæ quædam. *in Oratore ad Brutum n.* 92.

4 Dum meminerimus.., verſicolorem illam quâ Demetrius Phalereus dicebatur uti, veſtem non bene ad forenſem pulverem facere. *Quintil. l.* 10. *fol. m.* 155. *recto.*

traordinaire que leur oppoſition au bon ſens : mais dans des penſées & des expreſſions naturelles, ſeules capables de produire la veritable perſuaſion? Que ſi elle eſt en danger de tomber, avant même qu'elle ſoit arrivée à ſon comble, quelle raiſon pourroit-on en donner, à regarder les choſes de près, ſinon qu'il y a des esprits d'un caractere contagieux, éclairez ſur d'autres matieres, aveugles en l'Art de perſuader, & qui ſont parade dans leurs Discours de connoiſſances ſubtiles, curieuſes dans la ſpéculation, impertinentes dans la conduite de la vie, éloignées du moins de la maniere commune de concevoir naturellement les choſes, contraires par conſequent à la perſuaſion, & au genie de l'Eloquence.

Enfin, qu'on examine les principes dont les Ecoles retentiſſent, on trouvera qu'ils ſont moins les préceptes de l'Art, que les regles de la Natu-

1 Perpaululùm loci reliquum eſt artí. *Cic. 2. de Orat. n.* 150.

2 Ego nec ſtudium ſine divite vena, Nec rude quid proſit video ingenium. *Horat. de Arte v.* 409.

Nature. En effet, n'eſt-ce pas elle qui nous apprend à commencer par ſe concilier l'Auditeur, à expliquer enſuite le fait, à l'établir, à y faire des réfléxions, à conclure? Tant il eſt vrai que non ſeulement *dans l'Invention*, comme Antoine le remaque dans Ciceron, mais generalement dans ce que fait l'Orateur, *tout appartient proprement à la Nature, & que l'Art en comparaiſon n'y entre que pour peu de choſe* (1).

Il y entre néanmoins, & ce peu qu'il y contribuë eſt tel après tout, que très-ſouvent ce n'eſt que par là qu'on devient veritablement naturel; ce qui rend à l'Orateur l'Art auſſi néceſſaire que la Nature. C'eſt la penſée d'Horace (2) touchant les Poëtes, quand il dit qu'il ne voit point ni ce que peut l'Art ſans le genie, ni ce que peut le genie ſans l'Art. Quintilien (3) va plus loin. Il croit que *le parfait Orateur doit plus à l'Art qu'à la Nature, quoique le genie ſans regles*

3 Si parti utrilibet omnino alteram detrahas, natura etiam ſine doctrina multum valebit, doctrina nulla eſſe ſine natura poterit. *Inſtitut. Orator. l. 2. c. 19.*

regles puisse beaucoup, & que les regles sans genie ne puissent rien. Pour faire entendre sa pensée, il compare l'Orateur à un champ fertile & cultivé, qui doit plus au travail du Laboureur, qu'à sa propre fécondité, quoique sans cette fécondité naturelle le travail du Laboureur fût inutile (1).

En effet, ou la Nature se montre d'elle-même, ou elle ne se montre pas. Si elle se montre, ce n'est ordinairement ni quand il faut, ni où il faut, ni dans la mesure qu'il le faut. Elle se montre ou à moitié, ou avec excès, ou à contretems, ou hors de lieu; & rien ne peut ni la regler, ni la ranger, que les préceptes. C'est faute de les savoir, qu'on a vû échoüer de fort grands esprits, parce que plaçant mal ce qu'ils pouvoient faire de mieux, ou déployant toutes leurs forces sans prudence, ou les resserrant avec trop de ménagement, ils cessoient d'être naturels à force de l'être. Que si la Nature ne se montre pas, elle est alors

1 Terræ nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit... In solo fœcundo

alors très-difficile à attraper; on ne sait où elle se cache, ni le secret de la trouver, à moins que l'on ne soit conduit par les préceptes. Que dis-je? avec ce secours même, on y est fort embarrassé. Il n'en faut point d'autre preuve que les peines infinies que les hommes les plus éclairez se sont données pour perfectionner leurs Ouvrages. On sait qu'Isocrate mit dix ans, & quinze même, selon quelques-uns, à polir son Discours intitulé *le Panégyrique*. Démosthéne en mit dix aussi à sa fameuse Apologie, s'il s'y prépara depuis le jour que son ennemi l'eut attaqué, jusqu'au jour qu'il fut obligé de se défendre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'étoit fait une loi de ne point parler, qu'il ne s'y fût préparé. Quel étoit son dessein? Il vouloit être naturel dans ses Discours; il vouloit paroître ne parler que de genie, après avoir mis en œuvre ce que l'Art a de plus caché & de plus fin. C'est dans cette vûë que Ciceron exhorte l'Orateur à écrire ses Discours;

L'Oraison Pro corona.

Plut. in Demosth. Vita.

Cic. 1. de Orat. n. 150.

do plus cultor, quàm ipsa per se bonitas soli efficiet. *Ibid.*

On peut dire encore que ce furent des hommes naturellement éloquens, qui d'abord pourſuivirent la punition des crimes, ou défendirent l'innocence, qui dominerent dans les Conſeils, & reglérent les déliberations; qui firent la guerre & la paix, & exercérent une autorité quelquefois abſoluë, ſoit dans les Républiques, ſoit dans les Monarchies.

Non-ſeulement je reconnois que l'Eloquence eſt capable de ces effets, quand c'eſt la Nature qui parle; je ſoûtiens même que c'eſt toûjours la Nature qui doit parler, comme c'eſt elle qui écoute; & qu'il eſt impoſſible qu'elle entende un autre langage, que celui qu'elle-même a formé. C'eſt pour cela qu'un Discours veritablement oratoire n'a jamais rien qui ſe ſente de la ſubtilité de l'Art; c'eſt pour cela que les qualitez, tant d'esprit que de corps, qui font valoir les Orateurs, ſont toutes ſi bien marquées au coin de la Nature, que rien ne peut lui disputer le droit de les donner.

Il y a plus. Rien n'étant ſi important que de diſtinguer la vraye & la fauſſe Eloquence, on peut aſſûrer

sûrer que la vraye eſt celle que la Nature inſpire, & la fauſſe celle qu'elle ne dicte pas: ce qui eſt fondé ſur ce principe, Que tout eſt vrai dans l'Eloquence, lorsqu'elle ſuit la Nature, & que tout y eſt faux ſitôt qu'elle s'en écarte.

En ſuivant toujours ce guide, l'Eloquence peut varier, parce que la Nature eſt féconde; mais elle ne peut ſe corrompre, comme il arrive dès qu'on l'aſſujettit à la bizarrerie des goûts & au caprice des hommes. La raiſon eſt, que la Nature n'a qu'un ſeul but, qui regle tout dans le discours, & qu'elle ne perd jamais de vûë; c'eſt la Perſuaſion. Il n'y a que certains moyens pour y parvenir; les preuves qui nous inſtruiſent; les paſſions qui nous remuent, & l'autorité de l'Orateur, qui nous prévient & nous entraîne. Fixez votre vûë ſur cette fin, vous ne tomberez ni dans la ſéchereſſe de certains Orateurs, ni dans la profuſion des autres: vous vous tiendrez dans la juſteſſe des Attiques, dont on a tant vanté le ſel; & qui ſont les vrais modeles, tant par l'exactitude & la beauté de leur diction,

que par la solidité de leurs pensées. Les autres ont donné dans le défaut ou dans l'excès, parce qu'ils ont moins songé à cette fin naturelle de l'Eloquence, qu'à faire montre de leur fécondité ou de leur retenuë, deux qualitez dont les Athéniens éclairez faisoient un juste emploi. Leur bon goût dura jusqu'à Démétrius le Phalérien, qui le corrompit (1) par une maniere à la verité differente des deux premieres, mais qui n'étoit pas moins vicieuse. Au lieu de ne songer à plaire qu'autant qu'il faut, & en la maniere qu'il le faut pour persuader, il ne songeoit précisément qu'à plaire. Il est vrai que Diogéne

1 Primus hic inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & suavis, sicut fuit, videri maluit; sed suavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret. *Cic. de clar. Orat. n.* 38.

2 Χαρακτὴρ δὲ φιλόσοφος, εὐτονίᾳ ῥητορικῇ καὶ δυνάμει κεκραμένος. *Id est*, Forma dicendi in eo Philosophi propria est, oratoriâ vi & facultate temperata. *Diog. Laërt. p. m.* 134.

3 Ταῖς μὲν δαπάναις ταῖς εἰς τὰ δεῖπνα τὰς Μακέδονας, τῇ δὲ καθαριότητι Κυπρίους καὶ Φοίνικας ὑπερέβαλεν... ἀνθινάτε πολλὰ τῶν ἐδαφῶν ἐν τοῖς ἀνδράσι κατεσκεύαζετο διαπεποικιλμένα ὑπὸ τῶν δημιερ-

Diogéne Laërce lui donne quelque véhemence & quelque force digne d'un Orateur (2); mais c'étoit une véhémence & une force qui ne le tiroit pas du ſtyle Philoſophique. Il n'alloit point au cœur par des raiſons ou par des expreſſions naturelles. Tout ſon exterieur exprimoit aſſez le caractere de ſon eſprit. Il étoit homme d'une belle repréſentation. Il faiſoit beaucoup de dépenſe pour ſa table & pour ſon logement. Il affectoit une extrême propreté en ſa perſonne (3), & une grande magnificence dans ſes habits: il les portoit de diverſes couleurs; & s'il n'y faiſoit pas repréſenter en broderie

δημιυργῶν... ἐπεμελεῖτο δὲ καὶ τῆς ὄψεως, τήν τε τρίχα τὴν ἐπὶ τῆ κεφαλῆς ξαντιζόμενος, καὶ ἀλείμμασιν εὐχρίων ἑαυτὸν ἠβέλετο τὴν ὄψιν ἱλαρὸς καὶ τοῖς ἀπαντῶσιν ἡδὺς φαίνεσθαι... ἠλιόμερφος προσηγόρευετο... ἠπιόμοιρος, &c. *Id eſt*, Sumptu in epulas Macedonibus, munditiis ſuperior & Cypriis & Phœnicibus... Pavimentum in virorum cænaculis floribus erat artificiosè variegatum... formæ curioſus, crinem capitis flavo colore tingebat, faciemque oblinebat unguentis, ut aſpectu hilaris & venuſtus obviis videretur... ſoli facie ſimilis dicebatur.... ingenium mite ſortitus. *Athen. de Demet. Phaler. pag. m.* 542.

broderie le Ciel, les douze signes du Zodiaque, & les plus brillantes étoiles en or (1), comme un autre Démétrius fils d'Antigone, les graces de ses harangues avoient du rapport à ces ornemens exterieurs; tout y étoit curieux & recherché (2). Ciceron dit que ses Discours étoient émaillez d'étoiles (3), & Quintilien en désigne le caractere par celui de ses vêtemens (4): en un mot, il ne prenoit pas garde que dans l'Orateur, toutes les beautez qui vont à l'esprit sans aller au cœur, ne sont pas de veritables beautez. Il introduisit donc une Eloquence effeminée, qui n'avoit rien ni d'assez mâle, ni d'assez vigoureux pour le Barreau & pour les assemblées publiques. Ainsi la veritable Eloquence ne se perdit à Athénes, que parce que les Athéniens perdirent la Nature de vûë.

Les

1 αἱ δὲ χλαμύδες αὐτῷ ἦσαν ὄρφνιον ἔχουσαι τὸ φέγγος ἐκ χρόας. τὸ δὲ πᾶν ὁ πύλος ἐνύφαντο, χρυσᾶς ἀστέρας ἔχων, καὶ τὰ δώδεκα ζώδια. *Id est*, Nitebant colore fusco chlamydes, depicto textu cœlo, cum aureis sideribus & duodecim signis. *Athen. de Demet. Antigoni filio.*

Les Romains succedérent aux Athéniens dans la gloire & dans la possession de l'Eloquence, parce qu'ils sûrent enfin, comme les Grecs, tourner les yeux où la Nature les conduisoit, & qu'ils y marchérent avec succès, jusqu'à ce que se laissant ébloüir par les faux brillans, ils s'égarérent à leur tour. Ils ne songérent plus qu'à plaire par de vains ornemens; au lieu que le vrai moyen de se faire admirer, est de ne songer qu'à sa cause.

N'est-ce pas ainsi que l'Eloquence s'est introduite & maintenuë parmi nous, depuis qu'à l'imitation des Romains & des Grecs, nous avons reconnù qu'elle ne consiste pas dans l'ostentation d'une érudition frivole, ni dans certains mouvemens forcez & convulsifs, ni dans des expressions affectées, qui n'ont rien d'extraor-

2 Demetrius omnium politissimus. 2. *de Orat. n.* 95.

3 Cujus orationem illustrant quasi stellæ quædam. *in Oratore ad Brutum n.* 92.

4 Dum meminerimus.., versicolorem illam quâ Demetrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forensem pulverem facere. *Quintil. l.* 10. *fol. m.* 155. *recto.*

traordinaire que leur oppoſition au bon ſens : mais dans des penſées & des expreſſions naturelles, ſeules capables de produire la veritable perſuaſion? Que ſi elle eſt en danger de tomber, avant même qu'elle ſoit arrivée à ſon comble, quelle raiſon pourroit-on en donner, à regarder les choſes de près, ſinon qu'il y a des esprits d'un caractere contagieux, éclairez ſur d'autres matieres, aveugles en l'Art de perſuader, & qui font parade dans leurs Discours de connoiſſances ſubtiles, curieuſes dans la ſpéculation, impertinentes dans la conduite de la vie, éloignées du moins de la maniere commune de concevoir naturellement les choſes, contraires par conſequent à la perſuaſion, & au genie de l'Eloquence.

Enfin, qu'on examine les principes dont les Ecoles retentiſſent, on trouvera qu'ils ſont moins les préceptes de l'Art, que les regles de la Natu-

1 Perpaululùm loci reliquum eſt artí. *Cic. 2. de Orat. n.* 150.

2 Ego nec ſtudium ſine divite vena, Nec rude quid proſit video ingenium. *Horat. de Arte v.* 409.

Nature. En effet, n'eſt-ce pas elle qui nous apprend à commencer par ſe concilier l'Auditeur, à expliquer enſuite le fait, à l'établir, à y faire des réfléxions, à conclure? Tant il eſt vrai que non ſeulement *dans l'Invention*, comme Antoine le remaque dans Ciceron, mais generalement dans ce que fait l'Orateur, *tout appartient proprement à la Nature, & que l'Art en comparaiſon n'y entre que pour peu de choſe* (1).

Il y entre néanmoins, & ce peu qu'il y contribuë eſt tel après tout, que très-ſouvent ce n'eſt que par là qu'on devient veritablement naturel; ce qui rend à l'Orateur l'Art auſſi néceſſaire que la Nature. C'eſt la penſée d'Horace (2) touchant les Poëtes, quand il dit qu'il ne voit point ni ce que peut l'Art ſans le genie, ni ce que peut le genie ſans l'Art. Quintilien (3) va plus loin. Il croit que *le parfait Orateur doit plus à l'Art qu'à la Nature, quoique le genie ſans regles*

3 Si parti utrilibet omnino alteram detrahas, natura etiam ſine doctrina multum valebit, doctrina nulla eſſe ſine natura poterit. *Inſtitut. Orator. l. 2. c. 19.*

regles puiſſe beaucoup, & que les regles ſans genie ne puiſſent rien. Pour faire entendre ſa penſée, il compare l'Orateur à un champ fertile & cultivé, qui doit plus au travail du Laboureur, qu'à ſa propre fécondité, quoique ſans cette fécondité naturelle le travail du Laboureur fût inutile (1).

En effet, ou la Nature ſe montre d'elle-même, ou elle ne ſe montre pas. Si elle ſe montre, ce n'eſt ordinairement ni quand il faut, ni où il faut, ni dans la meſure qu'il le faut. Elle ſe montre ou à moitié, ou avec excès, ou à contretems, ou hors de lieu; & rien ne peut ni la regler, ni la ranger, que les préceptes. C'eſt faute de les ſavoir, qu'on a vû échoüer de fort grands eſprits, parce que plaçant mal ce qu'ils pouvoient faire de mieux, ou déployant toutes leurs forces ſans prudence, ou les reſſerrant avec trop de ménagement, ils ceſſoient d'être naturels à force de l'être. Que ſi la Nature ne ſe montre pas, elle eſt alors

1 Terræ nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit... In ſolo fœcundo

alors très-difficile à attraper; on ne ſait où elle ſe cache, ni le ſecret de la trouver, à moins que l'on ne ſoit conduit par les préceptes. Que dis-je? avec ce ſecours même, on y eſt fort embarraſſé. Il n'en faut point d'autre preuve que les peines infinies que les hommes les plus éclairez ſe ſont données pour perfectionner leurs Ouvrages. On ſait qu'Iſocrate mit dix ans, & quinze même, ſelon quelques-uns, à polir ſon Diſcours intitulé *le Panégyrique*. Démoſthéne en mit dix auſſi à ſa fameuſe Apologie, s'il s'y prépara depuis le jour que ſon ennemi l'eut attaqué, jusqu'au jour qu'il fut obligé de ſe défendre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il s'étoit fait une loi de ne point parler, qu'il ne s'y fût préparé. Quel étoit ſon deſſein? Il vouloit être naturel dans ſes Discours; il vouloit paroître ne parler que de genie, après avoir mis en œuvre ce que l'Art a de plus caché & de plus fin. C'eſt dans cette vûë que Ciceron exhorte l'Orateur à écrire ſes Diſcours;

L'Oraiſon Pro corona.

Plut. in Demoſth. Vita.

Cic. 1. de Orat. n. 150.

do plus cultor, quàm ipſa per ſe bonitas ſoli efficiet. *Ibid.*

cours, & l'avertit qu'il n'y a point de meilleur Maître de Rhétorique que la plume (1). C'eſt dans cette vûë encore, ſelon Horace, qu'un Poëte après avoir fait un Poëme, le garde neuf ans ſous la clef. C'eſt ainſi que Monſieur Pascal, à ce qu'on aſſûre, ne ſe contentoit presque jamais de ſes premieres penſées, & que ſouvent il refaiſoit le même Ouvrage jusqu'à huit ou dix fois. D'autres enfin ont vieilli ſur un Discours de trois feüilles, & ont employé une ſemaine entiere à achever une période. Ces grands Hommes avoient appris que tout ce qui s'offre naturellement à l'esprit, n'eſt pas la Nature que l'on doit chercher. Ils concevoient qu'elle veut être étudiée avec méthode, qu'il en faut examiner les reſſorts avec ſoin, & obſerver long-tems ſes differens mouvemens pour la connoître.

Horat. de Arte. v. 388.

Penſées de M. Pascal.

Apolog. de Balz. par M. Ogier. p. m. 120.

Les ignorans y ſont moins embarraſſez; ou ils prennent pour Nature des défauts que l'Art a ſoin de corriger; ou ils prennent pour Art un mauvais ſens qui gâte quelquefois la Natu-

1 Stylus optimus dicendi magiſter. *Cic.*

Nature; & il ne faut pas être médiocrement habile pour éviter ces deux erreurs. Les Anciens du moins pour s'en garantir, ne s'en tenoient point à leurs premieres études, où l'on n'apprend d'ordinaire que ce que la Rhétorique a de plus superficiel: ils cherchoient encore des Maîtres, même après avoir plaidé avec succès. C'eſt pour cela que tous les Traitez de Rhétorique que nous avons de l'antiquité, ne ſont presque que pour des hommes éclairez qui ont déja beaucoup d'uſage. Loin donc de s'imaginer alors que l'Eloquence purement naturelle pût arriver jamais à rien d'achevé, on concevoit au contraire que l'Art développe les talens qu'il ne peut donner, qu'il les polit, qu'il les fortifie, & qu'il les améne à la plus haute perfection. Car il n'en fournit pas ſeulement des regles & des préceptes, mais ce qui vaut encore mieux, il nous conduit dans la lecture des bons Auteurs; il nous éclaire dans l'imitation; il nous dirige dans l'exercice; enfin il nous donne une idée nette, diſtincte & certaine de la vraye Eloquence, afin de ne s'y pas tromper.

Mais

Mais ce n'eſt pas le beſoin ſeul que nous avons des préceptes, qui doit rendre utile cet Ouvrage, c'eſt encore la néceſſité de choiſir les meilleurs Maîtres ; puiſqu'au jugement d'un Auteur de réputation, *une des cauſes les plus certaines du peu d'Orateurs qui réüſſiſſent, & un grand obſtacle à l'Eloquence, c'eſt qu'on y conduit les jeunes gens par de fauſſes routes. Ce n'eſt pas merveille*, ajoûte-t-il, *ſi les ſuccès en ſont ſi peu heureux, y ayant même des Maîtres qui promettent l'Art avec faſte, & qui néanmoins ne le ſavent pas.* Un autre Auteur nous avertit qu'il faut bien du discernement dans la lecture des préceptes, parce que parmi ceux qui les ont donnez, les uns ont inventé, & les autres ont perfectionné ; beaucoup ont mis des choſes inutiles dans leurs livres, & quelques-uns n'ont pas touché les plus néceſſaires. *Quelque-fois*, dit-il,

Le Pere Rapin Réfl. ſur l'Eloquen. n. 27.

Melch. Jun. Method. Eloq. comp. c. 6.

1 Longum iter per præcepta.

2 Iſta diſcuntur facilè, ſi & tantum ſumas quantum opus ſit, & habeas qui docere fideliter poſſit, & ſcias etiam ipſe discere.... Res quidem ſe meâ ſententiâ ſic habet, ut niſi quod quisque citò potuerit, numquam omnino

dit-il, *ils ont eu égard aux mœurs de leur siécle, & quelque-fois ils n'ont songé qu'à se contenter eux-mêmes. Ou la mort les a prévenus, ou il leur est survenu des affaires qui les ont empêchez de mettre la derniere main à leurs Ouvrages.* En faut-il davantage pour prouver la néceſſité du choix, non-ſeulement entre les Maîtres, mais auſſi entre les choſes qu'ils ont traitées?

Inutilement diroit-on que le chemin eſt long par les préceptes (1): car premierement il eſt aiſé de répondre avec un Auteur de bon ſens, qu'on ne ſauroit arriver à l'Eloquence par une voye plus courte ni plus ſûre, que par celle des regles. En ſecond lieu, Ciceron (2) nous aſſûre qu'on les apprend en peu de tems, ou qu'on ne les apprend jamais. D'ailleurs on ne peut guéres concevoir que le chemin de l'ignorance

La Mothe le Vayer, Conſid. ſur l'Eloq. pag. 196. in 12.

omnino poſſit perdiscere. *Cicer.* 3. *de Orat.* n. 87. 88. 89. 146.

Saint Auguſtin cite cet endroit comme s'il n'y étoit parlé que de la Rhétorique: Hanc artem niſi qui citò potuerit, numquam omnino poſſe perdiscere. *L.* 4. *de Doct. Chriſt.*

ſoit plus court. Ce ne ſont que perpetuels égaremens ; ou ſi le hazard vous conduit au but, vous y êtes ſans le ſavoir ; au lieu qu'un homme instruit a des principes pour le connoître.

Cette connoiſſance eſt non-ſeulement utile aux Orateurs, ou à tous ceux qui compoſent, mais à tous ceux qui jugent des Ouvrages d'autrui ; & où ſont ceux qui n'entreprennent pas d'en juger ? Tout le monde croit s'y connoître. Cependant que dit un fameux Critique de ces prétendus Connoiſſeurs ? J'admire, dit-il, (1) leur impudence, ou leur aveuglement, ou même tous les deux ; puiſqu'ils s'ingerent hardiment de décider de la bonté d'un discours, non-ſeulement ſans experience, mais, qui pis eſt, ſans étude, ſi nous n'appellons étude la lecture précipitée de quelques pages de préceptes. Auſſi ſont-ce des gens, continuë-t-il, à trouver bon qu'on diſe tout du même ſtyle (2), &

1 Quo magis miror quorumdam, impudentiam dixero, an temeritatem, an &c.... intrepidè judicant inexercitati, & quidem ex brevi aliqua & tumultuaria pagellæ unius aut alterius

& qu'on traite du même ton les grands & les petits sujets, les Lettres & les Harangues, la Physique & la Morale, les choses de pure curiosité, & celles de pratique. C'est ainsi qu'ils en useroient eux-mêmes, s'ils se mêloient de composer; & en cela il n'y a rien qui doive nous étonner. On risque tout, quand on ne voit point ce qu'on risque; au lieu qu'un habile homme, circonspect & retenu dans ses compositions, ne l'est pas moins dans ses jugemens, même après l'étude sérieuse des préceptes, & après le pénible exercice de la parole.

Deux remarques importantes que fait Monsieur Baillet, donnent du jour à la verité que je traite. L'une est, Que *l'Eloquence du Barreau n'a point encore été rencontrée en France telle qu'on la souhaiteroit absolument*. L'autre est, Que *personne n'a pu jusqu'ici exprimer bien nettement ce que l'on demande*. Je n'examinerai point si la pre- *Jug. des Sav. t. 1. p. 332.*

alterius lectione. &c. *Lud. Vives de Caus. corruptarum artium. l. 4. p. m. 401.*

2 Ergo videas eos eâdem dictione conscripsisse res magnas, parvas, Epistolas, Orationes, Physica, Moralia, Forensia, &c. *Ibid.*

premiere eſt vraye, ni quelle en peut être la cauſe; mais ſi la ſeconde l'eſt, je ne fais nulle difficulté de dire qu'il n'y en a point d'autre raiſon que l'ignorance de l'Art. Quiconque le ſauroit à fond, ſauroit en même tems ce qui fait le bon, le médiocre, & le mauvais Orateur; & examinant ſur cette idée nos Avocats, ou il reconnoîtroit nettement quel eſt ce degré de perfection qu'on cherche en eux, & que l'on n'y trouve point; ou il ſeroit en état de montrer que ce n'eſt que par un injuſte dégoût qu'on les blâme.

C'eſt ainſi qu'avant Ciceron, l'Eloquence du Barreau avoit été très-imparfaite à Rome, ſans qu'on pût dire ce qui manquoit aux plus fameux Orateurs. Ciceron parfaitement inſtruit, le vit d'abord. Il fit en ſorte que ce défaut ne ſe trouvât pas dans ſes harangues, & il exprima enſuite très-nettement dans ſes préceptes ce que c'étoit.

De clar. Orat. n. 322.

Vbi ſup. p. 333.

Monſieur Baillet lui-même ne dit-il pas, que dans la préférence qu'on a voulu donner à M. Patru ſur Monſieur Le Maître, le Public n'a point crû que l'Eloquence dût ſe terminer à la politeſſe du discours; qu'il a demandé

mandé de l'élevation & de la force; en un mot qu'il a voulu un Orateur, & non pas un Grammairien? Assûrément c'est déja dire quelque chose; mais nous trouverons des Maîtres parmi ceux dont nous parlerons, qui diront tout, & qui le diront nettement.

Ecoutons cependant un des grands Maîtres de notre Langue, rempli de belles connoissances, à qui, de l'aveu de tout le monde, notre Langue a beaucoup d'obligation. Voyons comment il parle, & si c'est toujours selon la science. *Il y a*, dit-il, *deux sortes d'Eloquence, l'une pure, libre & naturelle; l'autre figurée, contrainte, & apprise. La premiere est l'Eloquence du monde; la seconde est l'Eloquence de l'Ecole. La premiere est pour le commerce de la vie; la seconde est pour les Chaires & pour les Barreaux. La premiere n'a rien que le sens commun & la bonne nourriture ne puisse dicter; l'autre conserve l'odeur & la teinture tant des Livres, que des Sciences.* Sans manquer à ce que l'on doit à ce celebre Ecrivain, on peut dire que dans l'endroit que je cite, il y a quelque chose qui n'est pas juste. Balzac, tom. 2. p. m. 515.

En effet l'Eloquence de la Chaire & du Barreau, quoiqu'appriſe, n'a pourtant rien de *contraint*. Elle eſt toute auſſi *pure*, toute auſſi *libre* & auſſi *naturelle*, que celle qu'on n'a point appriſe. Balzac n'y a pas aſſez penſé, quand il a dit que c'eſt *l'Eloquence de l'Ecole*; car ſi par l'Eloquence de l'Ecole, il n'entend qu'une *Eloquence acquiſe par l'étude*, il n'a pas dû la qualifier de *contrainte*, puiſque l'Art ne tend qu'à l'imitation de la Nature: & s'il entend par ce terme *une Eloquence de Déclamateur ou de Sophiſte*, il n'a pas dû dire que c'eſt *l'Eloquence des Chaires & des Barreaux*. Je vais plus loin. Ce terme d'*Eloquence de l'Ecole*, ſe prend d'ordinaire en mauvaiſe part, & ſignifie, non pas ſeulement une Eloquence acquiſe par le travail, mais une mauvaiſe Eloquence, ou du moins *une Eloquence d'oſtentation*, oppoſée *à l'Eloquence qui eſt d'uſage* dans les Déliberations & dans les Plaidoyers. Cette Eloquence d'uſage conſerve quelquefois *l'odeur des Livres*, comme dit Balzac, *& la teinture des Sciences*; mais c'eſt avec tant de moderation, qu'elle paroît

roît toujours *ne rien avoir*, *que le sens commun & la bonne nourriture ne puisse dicter*: elle suit ce que les Arts & les Sciences ont de subtil; en un mot, elle a les mêmes caracteres que l'Eloquence du monde, & ne lui est pas opposée comme une espece differente. C'est un grand exemple que je cite: mais il ne falloit pas une moindre autorité pour montrer qu'avec beaucoup de genie & avec de grandes lumieres, on peut encore quequefois ne pas parler exactement de l'Art, soit faute d'y faire attention, soit faute de l'avoir assez approfondi.

Un homme instruit ne tombe point dans le défaut où tombe le commun des hommes, de loüer ou de blâmer dans le discours le bon & le mauvais également, sans le connoître. On ne le voit point condamner ou le Sublime ou le Brillant en general, ou le Pathétique, ou même toute l'Eloquence, sans pouvoir dire ce qu'il condamne.

Les ignorans quand ils la blâment, la regardent comme l'art de tromper les hommes, & c'est l'art de mettre la verité dans son jour. Ils la croyent

fort coupable quand elle excuſe un criminel, ou qu'elle le tire d'affaire, & elle ne l'eſt pas plus quelquefois qu'un bon ami qui obtient ſa grace. Ils condamnent le Sublime & le Brillant, ſous prétexte de vanter la Simplicité & l'Eloquence naturelle; & ils ne voyent pas que le vrai Sublime & le vrai Brillant en leur place, ſont auſſi naturels, que la Simplicité l'eſt en la ſienne; & même que la Simplicité eſt quelquefois inſéparable du Sublime. Ils blâment les paſſions dans le discours; cependant, outre que ce ſont quelquefois les mouvemens du cœur les plus vertueux, ce ſont, à parler generalement, des choſes fort indifférentes. Ils s'imaginent qu'il ne faut que prouver la verité aux hommes; & ils confondent en cela l'Orateur & le Philoſophe.

Ce qui les trompe, c'eſt qu'on a vû d'heureux Genies qui ont pû être l'un & l'autre; ou que l'un & l'autre paroiſſent n'avoir qu'un ſeul & même but, qui eſt de rendre les hommes vertueux & raiſonnables. Mais la diſtance entre l'Orateur & le Philoſophe eſt infinie.

Le

Le premier n'a à faire qu'à des esprits dociles, & à des disciples volontaires, à des gens libres de passions, & qui ne demandent qu'à s'instruire dans le loisir dont ils jouïssent. Le second au contraire trouve des passions & des interêts à combattre; il a à vaincre des cœurs rebelles; ce qui rend les fonctions & les manieres du Philosophe & de l'Orateur bien différentes, outre la différence de la matiere qui les occupe.

Car la Verité qu'ils servent l'un & l'autre, toujours une en elle-même, n'est pas la même à leur égard. Pour le comprendre, il faut savoir que la Verité est une Reine, qui, comme les grands Princes, a des Ministres de plusieurs sortes; les uns pour expliquer les matieres difficiles, generales & de spéculation; les autres pour traiter les choses communes, particulieres, & qui sont de pratique, & celles-ci sont le partage de l'Eloquence. Ainsi la Verité qui occupe les Orateurs, n'est point cette fille du tems si recherchée des Philosophes; ce n'est point cette Verité fugitive qui se tient cachée au

fond du puits; c'eſt au contraire celle qui ſe tient ſur les chemins & dans les places publiques, qui ſe préſente à tout le monde; parce que le peché même ne l'a point effacée de l'esprit des hommes, quoiqu'il en ait presque anéanti l'amour qu'il eſt queſtion de faire revivre. En un mot, il n'entre de Philoſophie dans un Discours oratoire, que celle qui conſiſte dans la fermeté d'ame, dans la juſtice, dans la conſtance, dans la fidelité & dans le bon ſens; ou ſi l'on veut, celle qui porte les hommes à être raiſonnables & vertueux.

Proverb. c. 1. v. 20. 21.

Voilà ſur quoi, ainſi que ſur beaucoup d'autres points de doctrine également importans, on trouvera, comme je l'espere, des éclairciſſemens dans ce Recueil, parce que les Maîtres s'en ſont expliquez, & que je rapporte le précis de ce qu'ils ont dit. Ce qui ne peut manquer d'être d'uſage, puisque l'experience nous fait connoître que toutes ces choſes, quelque importantes qu'elles ſoient, s'effacent pourtant de l'esprit des hommes, ſi l'on n'a ſoin d'en rafraîchir la memoire.

Après cela, quand même on ne vou-

voudroit ni être Orateur, ni juger des ouvrages des autres, la connoissance des Maîtres de l'Art, ainsi que celle des Orateurs, ne laisse pas de donner à ceux qui savent s'en servir, un grand avantage pour le commerce du monde, soit pour connoître les hommes, soit pour savoir vivre avec eux. C'est ainsi du moins qu'en a jugé un Ecrivain désintéressé, lequel parlant de ceux qui ont traité de la Politique, ne fait nulle difficulté de dire qu'outre les Auteurs qui ont parlé expressément de cette matiere, il y en a d'autres qui n'en parlent pas moins pertinemment, & qui en donnent d'aussi beaux préceptes, & aussi à propos, que ceux qui ne parlent d'autre chose. Ce sont sur-tout les Orateurs, à ce qu'il dit, ainsi que quelques Poëtes. Il ajoûte qu'il faut n'avoir pas la moindre teinture *de leurs divins ouvrages*, (ce sont ses termes) pour ne pas voir que leurs pensées, leurs expressions, les ressorts qu'ils font joüer, & tout leur art, n'ont pour principes que les maximes les plus certaines de la Politique. En quoi, dit-il, il n'y a rien qui doive nous paroître merveilleux,

Bibliog. Polit. contract. p. 62. In Bibliog. Histor. Polit. de Boeclerus.

puisque c'étoit, comme l'on sait, les Orateurs qui dans Athénes & dans Rome manioient les plus importantes affaires, & gouvernoient la République. D'où il conclut qu'avec leurs Harangues, il faut lire encore les bons Traitez de Rhétorique. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce sont d'excellens Traitez de sens commun, s'ils sont bien faits; & qu'au jugement d'un Critique que j'ai déja cité, *s'il est question de se rendre l'esprit net, droit, pénétrant, c'est moins par l'étude de la Logique qu'on y réüssit, que par l'étude, par exemple, de la Rhétorique d'Aristote, jointe au fréquent commerce des bons livres, dont la lecture imprime à l'esprit une justesse de sens, qui ne s'acquiert point sans cela.*

Le Pere Rapin, Refl. sur l'Eloq. n. 11.

Quoiqu'il en soit, il ne m'en falloit pas tant pour m'encourager à cet Ouvrage, & me le faire travailler avec tout le soin possible, en prenant avis de plusieurs personnes éclairées, dont je mettrois ici les noms si je ne les avois mis dans le corps du livre. De sorte que pour finir cette Préface, je n'ai plus qu'à marquer l'origine de la Rhétorique & le nom des Maîtres les

P. 147.

plus

plus célebres qui ont écrit de cet Art en Grec ou en Latin, afin d'entrer enſuite en matiere, en commençant par les Grecs, & de continuer par les Latins, ſans m'arrêter aux divers noms ou de *Rhéteurs*, ou de *Sophiſtes*, qu'on leur a donnez. Monſieur Baillet a aſſez parlé du dernier, & il me ſuffit d'obſerver que ces deux titres ont eu long-tems l'idée que nous attachons aux termes d'*Orateur*, de *Savant*, ou de *Maître d'Eloquence*. Ils ont dégeneré dans la ſuite, & n'ont plus ſignifié que les *moindres Orateurs*, qu'on a auſſi appellez *Déclamateurs*. Ce n'eſt pas dans ce dernier ſens qu'il faut prendre ici le nom de *Rhéteur*, ſur-tout quand il s'agit de ces Maîtres reſpectables de l'antiquité. Il faut le prendre generalement pour un Maître d'Eloquence. Il n'y aura que les circonſtances particulieres qui le détermineront quelquefois à un mauvais ſens.

Jugem. des Sav. t. 1. p. 176.

A l'égard de l'origine de cet Art, ſi l'on ne veut point remonter juſques au tems héroïque & fabuleux, où les Poëtes placent déja des Orateurs * & des Maîtres ** de l'art de perſuader, la Rhétorique doit ſa naiſſance

Cic. in Brut. n. 40. Quint. l. 2. c. 17.
** Ulyſſe, Neſtor, &c.*
*** Phénix.*

à Empedocle (1) de Sicile. Ce Philosophe en conçut les premieres idées. Corax son disciple, & Tisias disciple de Corax, furent les premiers qui en donnérent des Traitez. Gorgias plus jeune qu'eux, éléve néanmoins d'Empedocle, & leur Emule dans la profession, eut une grande vogue (2) au milieu d'une longue suite de Maîtres célebres qui furent ses contemporains, parce qu'il vécut très-long tems. De ce nombre étoient Thrasymaque, Prodicus, Protagore, Hippias, Alcidamas, Antiphon, Polycrate, Theodore de Byzance, sans parler de Socrate, qui fut le fleau de Gorgias.

Cic. 1. de Orat. n. 91. in Brut. n. 46. Quintil. l. 3. c. 1. Satyrus apud Laërt. in Emped. p. m. 228. Quintil. l. 3. c. 1.

Apud Platon. in Gorgia.

Tant de Maîtres en produisirent beaucoup d'autres, parmi lesquels on trouve Isocrate, Aristote, Theodecte, Theophraste, Athénée, Molon, Areus, Cécilius, Denys d'Halicarnasse, Apollodore de Pergame, & Theodore de Gadare. Quelques-uns d'entr'eux firent Secte comme les Philosophes, par la difference ou de leur goût, ou de leur methode,

1 Πρῶτος εὗρε τὴν Ῥητορικὴν. *Aristot. apud Laërt. in Emped. & in Zen.*

thode, ou de leurs ſentimens.

Pour ce qui eſt des Romains, Caton le Cenſeur eſt le premier qui ait écrit de cet Art. L'Orateur Antoine donna enſuite un petit Traité ſur cette matiere; mais l'honneur de donner des chefs-d'œuvres étoit réſervé à Ciceron, afin qu'il fût le modéle des Maîtres, comme il l'étoit des Orateurs. Sa gloire, après tout, n'empêcha point que pluſieurs n'écriviſſent encore ſur le même ſujet, parmi leſquels on peut dire que Quintilien eſt ſans contredit celui qui le ſuit de plus près. Il y a même des Critiques qui ne font pas difficulté de le lui préferer.

C'eſt de cet illuſtre Rhéteur que j'ai tiré ce dénombrement des Maîtres les plus célébres, ſans y comprendre pourtant tous ceux qu'il y a compris, & ſans avoir deſſein de parler de tous ceux que j'ai citez. Il y en a beaucoup dont les ouvrages ſe ſont perdus, & dont il n'y auroit d'ailleurs rien de fort curieux à dire. Mais je parlerai de pluſieurs qu'il n'a point

2 Cum multis ſimul floruit. *Quint. ibid.*

point nommez, ſoit parce qu'il ne l'a pas jugé à propos, ſoit parce qu'ils ſont poſterieurs. Pour une plus grande commodité, je donne dans chaque volume, une liſte de ceux qu'il contient. Que ſi j'en mets quelques-uns qu'on ne peut proprement regarder comme des Maîtres de Rhétorique, j'expliquerai en parlant d'eux, ce qui peut en quelque façon les faire regarder comme tels, c'eſt-à-dire, les ſecours & les préceptes qu'on y trouve pour l'Eloquence. Je commencerai par Platon : voici auparavant la premiere liſte.

TABLE

DES NOMS DES AUTEURS

Contenus dans la Premiere Partie du Tome VIII.

PLATON, Page 1
ARISTOTE, 34
ANAXIMENE DE LAMPSAQUE, ou *la Rhetorique adreſſée à Alexandre*, 67
DENYS D'HALICARNASSE, 82
LUCIEN, 103
HERMOGE'NE, 110
ARISTIDE, 129
APSINE'S, 131
SOPATER, 132
ALEXANDRE LE RHE'TEUR, 133
ME'NANDRE, 138
MINUCIEN, 139
CYRUS, ibid.
APHTHONE, 140
THEON, 158
ULPIEN, 163
TIBE'RE. UN ANONYME. SEVERE, 164
DENYS LONGIN, 165
DE'ME'TRIUS, 196
CICERON, *& premierement les trois livres de l'Orateur*, 218
Le Brutus, ou *le Dialogue touchant les Orateurs illuſtres*, 242
L'Orateur de Ciceron, 261
Du genre d'Orateur le plus parfait, 286

Les

Les Topiques de Ciceron, 288
Les Partitions oratoires, 298
Les deux livres de l'Invention, 309
La Rhétorique à Herennius, 316
SENEQUE LE RHE'TEUR, 327
Dialogue sur les Orateurs, 347
QUINTILIEN, 369
Mr. ROLLIN, ou son Edit. de Quintilien. 416
RUTILIUS LUPUS, 428
AQUILA ROMANUS, 432
JULIUS RUFINIANUS, 434
CURIUS FORTUNATIANUS, 435
MARIUS VICTORINUS, 437
SULPICIUS VICTOR, ibid.
EMPORIUS, 438
AURELIUS AUGUSTINUS, 446
JULIUS SEVERIANUS, 447
RUFIN, 448
PRISCIEN, 449
CASSIODORE, ibid.
BEDE, 451
ISIDORE, 452
ALCUIN, ou ALBIN, 453
A. C. CELSUS, 457
S. AUGUSTIN, 460
GEORGE DE TREBIZONDE, dit le Trapézontin, 476
ANTOINE LULLE, 482
HERMOLAUS BARBARUS, 492
ERASME, 496
STURMIUS, 515
STRE'BE'E DE RHEIMS, 520
NUGNE'S, en Latin NUNNESIUS, 525
VIVE'S, 528
OMER TALON, ou TALÆUS, 538

ERY-

ERYTHRE'E, 544
PIERRE DE COURCELLES, 546
CAVALCANTE ou CAVALCANTI, 555
MELANCHTHON, 563

Fin de la Table des Auteurs.

APPROBATION.

J'Ai lû, par l'ordre de Monſieur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Jugemens des Savans ſur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs.* Il m'a paru que l'impreſſion de cet Ouvrage ne pouvoit qu'être agréable & utile au Public. Fait à Paris le vingt-huitiéme d'Avril mil ſept cens treize.

SAURIN.

LES

MAITRES D'ELOQUENCE.

PLATON

Philosophe Athénien, mort la 1. *année de l'Olympiade* CVIII. *la* 348. *avant la naissance de Jesus-Christ ; âgé d'environ* 82. *ans.*

SI je mets Platon au nombre des Maîtres de Rhétorique, il y a des Anciens & des Modernes qui l'y ont mis avant moi, entre autres Ciceron, Paul Beni, & le Pere Rapin. Ils se sont fondez dans leur jugement sur ce que ce Philosophe a écrit de cet Art en divers endroits de ses Ouvrages, sur-tout en deux de ses Dialogues, l'un intitulé Phédre, l'autre Gorgias, du nom d'un des Interlocuteurs que l'Auteur y fait parler avec Socrate. Son dessein dans Gorgias, se- Platon.

Platon. *Instit. Orator. l. 2. c 15.* lon la remarque de Quintilien, est de réfuter ce que les autres pensent de la Rhétorique, au lieu que dans Phédre il établit ce qu'il en pense lui-même.

Compar. de Demosth. & Cic. p. 6. 7. 8. Le Pere Rapin trouve Platon *toûjours grand dans ses desseins, toûjours élevé dans sa maniere, toûjours admirable dans son ordonnance & dans son execution* : de sorte *qu'il se fait des projets plus vastes de tous les Arts & de toutes les Sciences, que les autres qui en ont traité après lui.*

Le jugement du Pere Rapin peut se justifier par le Dialogue de Phédre, où en effet il y a du grand, du sublime & du merveilleux, dans la maniere dont Platon s'y prend pour instruire l'Orateur. Car comme la beauté du discours est un des caracteres les plus sensibles de l'Eloquence, & que, quand un Ouvrage nous plaît, la premiere chose qui se presente, c'est de dire, *cela est beau*, sans trop savoir quelquefois ce que l'on dit, il entreprend d'expliquer en quoi consiste cette veritable beauté. Pour nous en donner une idée, il remonte jusques à la premiere source, posant pour principe que Dieu seul est beau par lui-même, & que la vraye beauté parmi les hommes, est celle des ames qui s'attachent à Dieu d'esprit & de cœur par l'étude de la Sagesse & par l'amour de la Vertu.

La vraye beauté néanmoins se trouve aussi dans le discours, parce qu'il est l'image de la Raison; comme elle se trouve dans la Raison, parce qu'elle est l'image de Dieu. Mais il n'y a, selon

Platon,

Platon, ni raiſon hors de la verité & de la vertu, ni image de la raiſon dans un discours, ſi la vertu & la verité ne l'animent, & ſi outre cela il n'y a du deſſein, de l'ordre, de la conduite, de la convenance avec ce que l'on traite, ſans quoi les ornemens & les brillans de l'expreſſion ne ſont que de fauſſes beautez. Platon.

Ce que Platon demande par cette haute idée qu'il nous donne de l'Eloquence, il l'explique lui-même. C'eſt un genie ſuperieur par ſon élevation & par ſon extrême juſteſſe; c'eſt une ſcience presque generale de toutes choſes; c'eſt un exercice continuel de la parole; c'eſt enfin le discernement des esprits, parce que l'habileté de l'Orateur n'eſt autre choſe que l'art de tourner les volontez comme il lui plaît.

Le genie & la ſcience donnent les idées des choſes pour les définir, & en font connoître les especes ou les parties, tant pour les diviſer, que pour les ranger. Par la définition du ſujet, on donne un centre à toutes les parties du discours, on y répand la lumiere, on en bannit les choſes étrangeres, on fixe l'esprit de l'auditeur, & l'on donne un fondement ſolide à toutes ſes preuves. Par la diviſion, on diſtingue dans ſon objet, comme dans un corps, la droite & la gauche, le fort & le foible, le bon & le mauvais, ou même diverſes vertus, ou au contraire differens vices. Platon comprend toutes ces choſes quelquefois ſous le nom de la Dialectique, faculté admi-

Platon. rable dans ſon ſens, & telle en un mot, que, ſi quelqu'un la poſſedoit de la maniere qu'il la conçoit, il le regarderoit, dit-il, non-ſeulement comme un grand homme, mais comme un Dieu.

Dans Phédre p. 262.

Pour ce qui eſt du discernement des esprits, on ſe rend capable de le faire par une étude ſerieuſe du monde. C'eſt-là qu'on apprend à connoître les hommes, malgré les voiles dont ils ſe couvrent pour ſe déguiſer, & à diſtinguer les temps, ſoit de ſe taire ou de parler, ſoit d'être concis ou diffus, ſoit d'exciter la pitié ou la colere, ſoit d'employer la force du discours ou la douceur. *Voilà*, dit-il, *ce que c'eſt proprement que l'Art, & ce que les Maîtres, les Orateurs, tous ceux qui écrivent doivent ſavoir, s'ils aſpirent à la perfection.* D'où il conclut (1) que *ce n'eſt pas une petite affaire que l'Eloquence, mais une choſe qui demande un très-grand travail, dont même le ſuccès eſt fort douteux.*

S'il y a du grand dans toute cette doctrine de Platon, il n'y en a pas moins dans la vûë qu'il veut que l'Orateur ſe

Ibid p. 273. propoſe. *Ce n'eſt*, dit-il, *ni pour la gloire de bien dire, ni même pour celle de bien faire, qu'il faut riſquer tant de peine; c'eſt dans la vûë de plaire aux Dieux, qui ſont nos maîtres, & à qui on plaît en faiſant bien; au lieu que tous les hommes ſont leurs eſclaves, & qu'on ne doit pas ſe mettre*

1 ὁ ἐμπείρως φαίνεται ἔργον. p. m. 271.

tre beaucoup en peine de leur plaire. Ne semble-t-il pas vouloir dire, qu'on ne leur plaît souvent qu'en faisant mal ? C'étoit la pensée d'un autre Philosophe, qui prouvoit qu'*on ne devoit point se mêler des affaires de la République* ; parce que, *si on y agit bien, on offense les hommes* ; & *si on y agit mal, on offense les Dieux.* Platon.

L'élevation de Platon paroît encore dans les deux modeles qu'il veut qu'on ait devant les yeux lorsqu'on aspire à l'Eloquence, c'est Periclès & Isocrate. Le premier étoit en effet un modele pour les discours d'usage, que font ceux qui ont à parler en public ; le second en est un aussi pour les discours d'apparat, sur-tout quand on ne les fait pas pour les prononcer. A la verité les Ouvrages de Periclès ne sont pas venus jusqu'à nous, & nous savons seulement qu'on trouvoit dans son éloquence des éclairs & des foudres, la vertu de porter le trouble dans l'ame, & de laisser des aiguillons dans le cœur, lesquels mettoient toute la Grece en mouvement : mais nous avons les Ecrits du dernier, & par l'éloge magnifique qu'en fait Platon, on pourra juger de son goût lorsque je parlerai d'Isocrate. *A la fin de Phédre.*

Avant que de nous proposer ces grands modeles, il se donne un relief merveilleux dans le procès qu'il fait à des Orateurs, qui, selon lui, ne sont point à suivre,

Ταῦτα δὲ ὃ μή ποτε κτήσηται ἄνευ πολλῆς πραγματείας.

Platon. suivre, & à des maîtres qu'il ne faut point écouter : dans l'un & dans l'autre genre il s'en prend à ce qu'il y a de plus celebre, & s'éleve fort au-dessus de tous, par la beauté de la critique qu'il en fait.

Pour ce qui est des Orateurs, il frappe particulierement sur Lysias ; & ce n'est point par quelque endroit foible qu'il attaque ce fameux Orateur ; mais c'est sur un discours qui passoit pour un chef-d'œuvre. Il le rapporte tout entier, & par un trait des plus hardis, il nous propose sur le même sujet un discours de sa façon, tel qu'il croit que Lysias l'auroit dû faire. Il ne trouve dans le premier que de vains ornemens, qui flattent l'oreille & n'expliquent point son sujet. Il y trouve d'ennuyeuses redites, propres peut-être à montrer dans l'Auteur une assez grande fecondité d'expressions, mais aussi une égale sterilité de pensées. Il ne trouve point que Lysias donne les vrayes raisons de ce qu'il avance ; il prétend même qu'il n'avoit garde de les donner, n'ayant pas eu soin de poser d'abord l'idée de son sujet, qui pouvoit
Dans Phæd. p. 204. seule les lui fournir. Il trouve enfin que ce discours n'est qu'un amas de pensées jettées au hazard ; au lieu qu'à ranger naturellement un sujet, il y a un commencement, un milieu, une fin, qui ne sauroient changer de place. Au contraire, dans

1 Omnis quæ suscipitur aliqua de re disputatio, debet à definitione proficisci, ut intelligatur quid sit

dans le discours de sa façon qu'il oppose à celui de Lysias, il nous donne d'abord l'idée de sa matiere, afin qu'on sache de quoi il s'agit ; & il pose pour maxime que c'est la methode qu'il faut (1) garder en toutes choses. Il divise cette même matiere en ses especes, afin qu'il n'y ait point de mépriſe dans l'application de ce qu'il dira ; & il dispose tellement ses pensées, qu'elles ne font qu'un même tout, mais un tout qui a de l'ame & de la vie, dont on ne peut déranger les parties sans les gâter. Les mouvemens n'y paroissent qu'après la preuve ; & ses pensées, par un enchaînement naturel, se produisent les unes les autres jusques à la péroraison, qui en contient une juste récapitulation. Platon.

C'est une preuve que ce Philosophe n'étoit point ennemi de la Rhétorique : quelques-uns néanmoins l'ont crû, parce qu'il se mocque encore de divers Rhéteurs celebres, de Gorgias, de Thrasymaque, de Theodore & de bien d'autres : mais il s'en mocque, parce qu'ils ne sont pas assez habiles, selon lui, & que toutes leurs regles ne pouvoient conduire à rien de meilleur que ce qu'avoit fait Lysias. Aussi les raille-t-il tous finement, les uns avec leurs préceptes sur l'Exorde ; la Narration, la Preuve, l'Amplification ; les autres sur les explications vives & sur les digressions qu'ils demandoient ; *Dans Phéd. p. 267.*

(1) sit id de quo disputetur. *Cic. 1. de Offic. ex Plat. in Phæd.*

Platon. doient ; les autres sur la préference du vraisemblable au vrai, sur leurs maniéres de faire paroître grandes les petites choses, & petites les grandes ; d'exprimer les anciennes (1) par des tours nouveaux, & les nouvelles comme auroient fait les Anciens ; de se faire un style trop concis ou trop diffus, sans savoir garder un juste milieu ; les autres enfin sur leurs merveilleuses figures de Rhétorique, ausquelles ils donnoient les grands noms de *Diplasiologie*, *Gnomologie*, *Iconologie*, *Orthoépée*, *Evépée*, *&c.* à l'occasion desquels il jette sur leurs inventeurs un si grand ridicule, & mêle tant d'esprit & tant d'éloquence dans ce qu'il dit, qu'il est fort difficile de ne pas donner dans son sens.

Telle est la nature de la Rhétorique ; on ne sauroit la blâmer avec quelque succès, qu'on ne mette en usage dans son discours les mêmes choses qu'on y veut détruire. C'est ainsi que, dans Ciceron, Antoine fait un discours très-éloquent pour donner une idée assez basse de l'Eloquence, & l'opposer à l'idée magnifique que Crassus en a d'abord donnée. Ce qui fait dire à Crassus (2) qu'Antoine a representé l'Orateur comme un homme du plus bas étage. Au fond Antoine

1. *de Orat.* n. 213. *ad* n. 263.

1 Καινὰ τ' ἀρχαίως, τὰ τ' ἐναντία καινῶς.

2 Remigem aliquem aut bajulum Oratorem describseras. 2. *de Orat. p. m.* 141.

3 Οὐκοῦν ἤδη πεπαίσθω μετρίως ἡμῖν τὰ περὶ λόγων. *p. m* 278.

4 Heri enim hoc mihi propositum ut hos à te disci-

toine & Platon ne cherchent qu'à se divertir. Platon le marque lui même (3), aussi-bien qu'Antoine (4). Et la matiere y est fort propre, puisqu'il n'y a rien de si important dans l'Eloquence, qui, à le prendre dans les préceptes, ne soit, de l'aveu des connoisseurs, autant susceptible de ridicule, si l'on veut s'en mocquer, qu'il est digne d'admiration, lorsqu'il est mis en œuvre & executé à propos. Platon.

Ainsi les railleries de Platon ne le rendent que plus digne des éloges que Ciceron lui a donnez. Cet Orateur si capable d'en juger, le regarde (5) comme un excellent Maître, soit pour connoître la verité, soit pour la persuader. Il merite le premier éloge par la beauté de son esprit, par sa pénetration, par son étenduë, jointes partout à une methode admirable d'approfondir les questions. Il merite le second par l'élegance premierement & par l'élevation de son style, ce qui le fait aussi regarder comme un grand Orateur; & en second lieu par l'importance & par l'utilité de ses préceptes.

Rien n'est plus instructif en ce genre, que de mettre, comme il a fait, le bon & le mauvais, ou l'excellent & le mediocre

discipulos abducerem. Nunc, Catulo audiente, videor deberé non tam pugnare tecum, quàm quid ipse sentiam dicere. 2. *de Orat. p. m.* 141.

5 Ille non intelligendi solùm, sed etiam dicendi gravissimus auctor & magister Plato. *Cic. in Orat.* n. 10.

Platon. diocre vis-à-vis l'un de l'autre, afin qu'on puisse en juger, la vraye idée du beau s'imprimant bien davantage, lorsqu'on a fait quelque attention sur ce qui n'en a tout au plus que l'apparence.

Rien n'est aussi plus utile, que de nous faire concevoir comme des badineries tous les préceptes de Rhétorique qu'on donnoit alors aux enfans; à moins qu'on ne s'en fasse une autre idée, & qu'on n'en fasse un autre usage que ne faisoient les Rhéteurs qu'il attaque. Ces Rhéteurs regardoient leurs préceptes comme ce qu'il y a de plus parfait dans l'Art oratoire; & Platon, non plus que Ciceron, ne les regarde que comme une préparation (1) à des préceptes plus importans. Ces Rhéteurs n'exigeoient ni le genie, ni les bel-

Phæd. p. m. 266. les connoissances, ni l'exercice, Platon au contraire soûtient qu'il est impossible qu'un homme devienne Orateur, si l'une de ces trois choses lui manque. Enfin, selon Platon, il faut connoître le caractere de ceux à qui on parle, afin de leur proposer nos pensées d'une maniere convenable, comme le Medecin (2) doit savoir le temperament de ses malades, pour varier ses remedes, & n'appliquer à chacun que ceux qu'il faut. C'est pour cela que ce Philosophe demande dans l'Orateur, comme nous l'avons vû, une gran-

1 Τὰ πρὸ τῆς τέχνης, *Artis apparatus.*

2 Sicut Medico diligenti, priusquàm conetur ægro adhibere medicinam, non solùm morbus ejus cui mederi volet, sed etiam consuetudo valentis, & natura

grande experience du monde : c'eſt de quoi les Rhéteurs prétendoient dispenſer leurs disciples par la vertu de leurs préceptes. C'eſt un fait difficile à croire; mais Lucien nous en confirme la verité, en ſe mocquant, comme Platon, de ces Sophiſtes. Platon. *In Præceptore Rhetorum.*

Platon, au jugement de Longin, nous a encore enſeigné une autre route, qui peut nous conduire à l'Eloquence, ſi nous ne voulons point la negliger. Quelle eſt cette route? C'eſt l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illuſtres qui ont vêcu avant nous. En effet ce Philoſophe, grand imitateur d'Homere, dit Longin, eſt venu comme un nouvel Athlete, disputer de toute ſa force le prix à Homere même, c'eſt-à-dire, à celui qui étoit l'admiration de tous les ſiecles précedens. Et, ſi nous en croyons Athénée (3), Platon a été le rival des Auteurs mêmes de ſon tems, entre autres de Xenophon, ou, pour mieux dire, ces deux grands Génies ſe ſentant tous deux de la force, ont été rivaux l'un de l'autre. *Dans le Traité du Sull. c. 11.*

Ces combats ſont d'autant plus glorieux, qu'on peut même y être vaincu ſans honte: mais Platon, à ce qu'on prétend, n'y va pas toûjours de bonne foi, & s'attache non-ſeulement à faire mieux que

tura corporis cognoscenda eſt. *Cic. 2. de Orat. n. 186.*

3 Licebit intelligere ſplendidiſſimum Platonem æmulum Xenophontis non immeritò fuiſſe, vel potius &c. *Athen. l. 11. p. m. 504.*

Platon. que ceux qu'il veut surpasser, mais à les décrier par des calomnies. C'est ainsi, dit-on, qu'il en use à l'égard des Orateurs & des Maîtres, sur-tout dans son Gorgias.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que, dans ce Dialogue, ce Philosophe distingue quatre Arts utiles à la vie, deux pour le corps, & deux pour l'esprit, lesquels se répondent les uns aux autres. Pour le corps, il distingue la *Gymnastique*, qui par des exercices bien entendus entretient la santé; & la *Medecine*, qui guérit les maladies. Pour l'esprit, il distingue l'Art de dicter de sages Loix, ou la *Sagesse*, qui par ses leçons entretient la santé de l'ame; & la *Justice*, qui en arrête les passions ou les maladies. Les Arts pernicieux qui contrefont ces Arts utiles, par rapport au corps, sont premierement la *Composition des fards*, qui prétend imiter la Gymnastique; & qui, avec du rouge ou du blanc, donne au teint une beauté que la nature lui a refusée, ce qui n'est qu'un faux embonpoint; en second lieu l'Art *des Cuisiniers*, vrais singes des Medecins, & qui, avec une simple routine de ce qui flatte le goût, présentent des mets quelquefois très-délicieux & très-nuisibles en même tems à la santé. Par raport à l'ame, un Art pernicieux; c'est d'un côté la *Sophistique*, qui fait à l'esprit ce que la composition des fards fait au corps, c'est-à-dire, qu'elle impose par une vaine apparence de sagesse; d'autre côté c'est la *Rhétorique*, qui, sous

In Gorg p. m. 464. 465.

un masque de justice ou de verité, imite en sa maniere les Cuisiniers, & empoisonne, pour ainsi dire, les auditeurs, parce qu'elle ne s'étudie qu'à leur dire ce qui les flatte, & non ce qui leur est salutaire. Telle est la fameuse comparaison que Platon fait de l'Eloquence avec l'adresse des Cuisiniers, & l'idée par consequent qu'il semble donner tant des Maîtres que des Orateurs. Il les accuse non seulement d'ignorance, de vanité & de folie; mais de méchanceté & d'injustice. Platon.

Car, au lieu de renfermer leur Art dans les bornes de son objet, qui sont les discours d'usage dans la vie, leur vanité, si on en croit ce Philosophe, ne lui donnoit aucunes bornes, prétendant qu'il rendoit capable de parler de toutes choses, & d'en parler mieux que ceux qui les enseignent. *Admirez*, dit dans Platon l'un de ces Rhéteurs, *combien, par le moyen de l'Art que nous enseignons, les études sont abregées! Dispensé de rien apprendre, quand il sait nôtre Art, un homme est en état de parler de tout!* Cependant que sait le fanfaron qui parle ainsi? il ne sait pas même dire ce que c'est que cet Art, sinon qu'il est le plus beau de tous, & que son usage est de parler des plus grandes choses. Telle est son ignorance & sa vanité. Son crime est d'être persuadé & d'enseigner qu'on n'est en ce monde que pour satisfaire ses passions; & d'employer ses talens, non pas à trouver des tours pour *In Gorg.* *In Gorg. Pl. m.* 495.

Platon. faire goûter aux hommes des veritez utiles, mais à ne rien dire que ce qui peut leur plaire afin de faire fortune. Ibid. p. 501. Platon conclut que ce n'eſt donc qu'une lâche flatterie que l'Eloquence, & qu'elle n'eſt pas un Art. Il ne faut point d'art en effet à un Cuiſinier qui ne cherche qu'à flatter le goût. Il lui faudroit un art, s'il vouloit ne préſenter que des alimens & des aſſaiſonnemens ſalutaires, parce que l'agréable & l'utile n'étant pas la même choſe, il n'appartient qu'à l'Art de discerner les agrémens utiles de ceux qui ſont pernicieux. Il lui faudroit auſſi le courage du Medecin, qui oſe préſenter le remede, quelque désagréable qu'il ſoit, s'il ne peut faire autrement.

On voit le ſens du Philoſophe. Ce n'eſt pas l'Eloquence en general qu'il condamne; c'eſt une Eloquence ſcelerate dans ſes deſſeins, qui ne ſongeoit qu'à ſe ſatisfaire contre les regles; oblique & inſidieuſe dans ſes maximes, qui ne viſoit qu'à tromper; mal-inſtruite de ſes propres regles, jusqu'à ignorer la définition de l'Art & ſa veritable fin; fauſſe dans ſes manieres, qui ne pouvoit ſe dispenſer d'uſer de menſonges, & qui, à la place des ſolides beautez, ne pouvoit guéres qu'en ſubſtituer de frivoles. En un mot il en veut aux Maîtres & aux Orateurs de ſon ſiecle. *C'eſt*, leur dit-il, *votre conduite que je condamne, & la maniere dont vous vous y prenez pour réüſſir* (1).

Auſſi

1 Τοῦτον τὸν τρόπον ὃν ὑμεῖς πολιτεύεσθε,

Auſſi Quintilien ſe plaint-il qu'il y a des gens qui, pour juger de la Rhétorique, ſe contentent de lire quelques endroits de ce Dialogue aſſez mal-extraits (2), & qui, après les avoir lus, ſe mettent dans l'esprit que la Rhétorique, ſelon Platon, n'eſt ni un Art ni rien d'utile ; tandis que ce Philoſophe s'attache par tout à l'Éloquence & qu'il en donne des regles ; tandis qu'on voit de lui l'Apologie de Socrate, l'Oraiſon funebre de ceux qui étoient morts au ſervice de la Patrie, un autre Discours qu'il oppoſe à celui de Lyſias, & un Eloge ſi magnifique de l'Eloquence d'Iſocrate. Platon. *Inſtit. Orator.* l. 2, c. 15.

Le docte & celebre M. Dacier dit pareillement, que, *par la Rhétorique* que Socrate condamne dans ce Dialogue, *il eſt aiſé de voir que* ce Philoſophe *veut parler de cet Art qui n'a aucun égard à la verité, qui ne cherche que la vrai-ſemblance, & qui n'a d'autre but que d'orner & d'embellir un ſujet.* M. Dacier croit pouvoir donner pour exemple de cet Art le *Panégyrique d'Helene dans Iſocrate*, dans la penſée qu'il a que ce fameux Rhéteur *n'employe dans ce discours que les figures de la Rhétorique, & ne cherche ni les preuves ni les raiſonnemens de la Dialectique* : ſur quoi je crains que cet illuſtre Auteur ne ſoit allé & contre les ſentimens que Platon avoit d'Iſocrate, & contre ceux qu'il faut quelquefois avoir du Panégyrique. *Oeuvres de Plat. tom. 1. p. 205.*

Sans

2 Pauca imperitè à prioribus excerpta. *Ibid.*

Platon. *In Gorg. p.* 503. 504. Sans nous arrêter sur cela, ajoûtons que Platon reconnoît formellement une veritable Eloquence, qui n'a pour but que d'être utile & d'établir la verité & la justice (1). Ceux que ce Philosophe attaque la reconnoissent aussi; mais ils la soûtiennent inutile, parce qu'elle ne sert point à s'avancer. Platon lui-même ne la croit pas d'un grand usage, mais c'est par d'autres raisons. La premiere est, que les flatteurs la décrient aussi aisément dans l'esprit du peuple, qu'un Cuisinier décrieroit auprès d'un enfant malade, un Medecin qui ne le flatteroit point. La seconde est, que tous les hommes sont corrompus, & il faut être homme de bien pour soûtenir le caractere d'Orateur.

L. 1. de Orat. n. 47. Avec tout cela Ciceron paroît croire que ce Philosophe condamne absolument l'Eloquence, & la tourne en ridicule. N'est-ce point en effet la pensée de cet Orateur, lorsqu'il dit sous le nom de Crassus : *Je lûs pour lors son Gorgias, & ce que j'y admirai le plus, c'est qu'en se mocquant des Orateurs, il se montre lui-même un Orateur merveilleux?*

On peut répondre, que ces paroles ne contiennent pas le propre sentiment de Ciceron, & qu'elles expriment plûtôt le caractere du commun des hommes, qui ne s'instruisent que superficiellement des choses pour en juger. Neanmoins le Com-

1 Ἀνάγκη τὸν Ρητορικὸν δίκαιον εἶναι, τὸν δὲ δίκαιον τὰ δίκαια βούλεσθαι. *Socr. in Gorg.*

Commentateur de Platon prend à la lettre ce que dit l'Orateur Romain, & il appelle de son jugement à Platon même, dont il rapporte des textes si clairs & si précis, qu'il faut ou ne les avoir pas lûs, ou n'y pas penser, ou prendre plaisir à se tromper soi-même ou à tromper les autres, pour soûtenir que Platon a regardé la Rhétorique comme une chose nuisible aux hommes. Et c'est sans doute sur ces fondemens que saint Augustin soûtient à Cresconius, que Platon n'a blâmé que la Sophistique, & que c'est cet art pernicieux qu'il a voulu bannir des Républiques. Platon.

Cependant on ne peut nier que ce Philosophe n'ait condamné l'Eloquence qui donne le faux pour le vrai, & le vice pour la vertu. Or le faux & le vice peuvent être ou dans les tours & dans les manieres, ce qui fait la Sophistique; ou dans les choses que l'on avance, ce qui fait l'erreur ou le mensonge. Dans l'un & l'autre cas il condamne l'Eloquence, & la traite de *fausse*, comme le remarque fort bien M. Dacier dans ce qu'il nous a donné des Oeuvres de Platon. Mais à proprement parler, dans le second cas, Platon ne devoit condamner que l'abus qu'on fait de l'Eloquence, & non pas lui donner l'épithéte qu'il lui donne. Il y a bien de la difference entre *la fausse Eloquence* & *l'Eloquence qui dit faux*, comme il y en a aussi beaucoup entre *la vraye Eloquence* & *l'Eloquence* *Tom. 1. p. 200.*

Platon. *quence qui dit vrai.* VERUS & VERAX expriment cette difference.

Quand donc un homme, dans un discours oratoire, s'exprime d'une maniere naturelle, & qu'en s'exprimant ainſi, il donne l'erreur pour la verité, on n'a pas raiſon pour cela de dire que c'eſt un faux Orateur qui contrefait le veritable, puiſque ſon éloquence eſt auſſi ſolide que celle d'un Orateur qui dit vrai. Ce qu'on peut dire, c'eſt qu'il ment, & que c'eſt un malhonnête homme qui contrefait un homme de bien; encore faut-il pour cela qu'il parle contre ſa conſcience; car s'il agit de bonne foi, & s'il ne porte à l'erreur que parce qu'il ſe trompe lui-même, on ne peut lui rien reprocher ſur ſes mœurs, non plus que ſur ſon éloquence.

Cela étant, il y a un fait à examiner, qui eſt de ſavoir ſi les Rhéteurs ſont coupables de tous les reproches que leur fait Platon. On rapporte ſur cela que Gorgias, ayant vû le Dialogue qui porte ſon nom, & où ce Philoſophe en fait une peinture ſi affreuſe, ce Rhéteur dit ſans façon, que *Platon étoit un très-habile calomniateur* (1), ſans qu'il paroiſſe s'en être autrement mis en peine, comme étant audeſſus de ces ſatires.

Il paroît certain que ce Rhéteur avoit du merite; il étoit riche, fort conſideré, ſavant Maître de Rhétorique, grand Orateur,

1 ὡς καλῶς εἶδε Πλάτων λοιδορῆσαι.
i. e. Ad maledicendum aptiſſimum eſſe. *Ath. l.* 11. *p. m.* 505.

rateur, d'une haute réputation. Un Historien, dans Diogene Laërce, rend un témoignage glorieux à son habileté, & croit faire honneur à Empedocle de le lui donner pour disciple. Diodore de Sicile n'en parle pas moins avantageusement. Il donne (2) la qualité de *sage* à son Eloquence, & il le represente comme un homme si fort audessus de tous les Orateurs & de tous les Maîtres de son siecle, que ses disciples lui donnoient chacun plus de quatre cens pistoles (3) de récompense. Il ajoûte que Gorgias fut le Chef de l'Ambassade que la ville de Leonce envoya aux Athéniens, pour leur demander du secours contre les Syracusains. Les Athéniens, esprits fins & délicats, admirerent son Eloquence; ils en furent charmez, & lui accorderent ce qu'il demandoit. On fit grand cas de son discours, appellé *Olympiaque*, ce qui est confirmé par Aristote, Quintilien & Pausanias. On n'estima pas moins la harangue de ce Rhéteur, appellée *Pythienne*. La haute idée qu'on eut de lui, selon Ciceron, lui fit dresser dans le Temple de Delphes, non une statuë dorée, mais toute d'or, honneur qu'on n'avoit encore rendu à personne, & qu'on ne rendit qu'à lui. Les jours qu'il prononça les deux harangues dont je viens de parler, furent appellez des jours de fêtes. Thucydide

Platon. *Satyrus apud Laërt. in Emped. p. m. 228.* *Diod. Sic. l. 12. p. m. 99. Henric. Steph. 313.* *Pausan. l. 6. 27. p. 495. & l. 10. p. 842.* *Cic. 3. de Orat. n. 129.*

2 Sapientis Eloquentiæ studio eminuit.
3 Centum minas à singulis acciperet.

Platon. cydide & Critias, selon Philostrate, lui furent redevables de l'élevation de leur style : ce qui fait voir que ce Rhéteur, en s'attachant au brillant de la diction, ne négligeoit point les beautez solides. Isocrate fut son disciple, & il paroît en avoir pris toutes les manieres. Il y en a même * qui ont voulu dire qu'il lui avoit pris son fameux Discours intitulé *le Panégyrique*. Photius (1) convient qu'à peu de chose près les pensées & les preuves de ce Discours sont de Gorgias en même tems & de Lysias, quoique, selon lui, tout l'honneur de la composition appartienne d'ailleurs à Isocrate. Enfin Platon lui-même, qui décrie si fort les manieres de Gorgias, les affecte dans tous ses Ouvrages ; il ne faut que le lire pour s'en convaincre, outre que Denys (2) d'Halicarnasse atteste comme une chose connuë de tout le monde, que ce Philosophe, à l'âge de quatre-vingts ans, avoit encore la passion de polir ses discours, d'en ranger les mots, de tourner ses périodes avec autant de soin, qu'une femme en prend à s'ajuster.

Quint. Instit. Orat. l. 3. c. 1. & Phot. p. 1454. Cic. in Orator. n. 176.

* *Apud Plutarch. in Isocr. Vita.*

Que dire donc des portraits qu'il nous a fait des Rhéteurs? Ce que l'on pourroit dire des portraits désavantageux que feroit un Poëte pour décrier quelqu'un contre

1 A Gorgiæ Leontini & Lysiæ Enthymematis & Epicherematis parùm mutata est oratio Panegyrica Isocratis. *Phot. p. m.* 1455.

2 Κτενίζων καὶ βοστρυχίζων... ὁ δέλτιστον ὀγδοήκοντα γεγονὼς ἔτη. *Dionys. Halicar. περὶ συνθέσ.*

3 Puto fore ut mirere nos id locutos esse inter nos,

contre sa conscience. Les Anciens (3) ont crû qu'il est permis dans les Dialogues de faire dire aux Interlocuteurs ce qu'ils n'ont jamais dit. Platon a poussé la licence jusqu'à les faire parler contre leurs propres sentimens. Il en usa de la sorte à l'égard de Gorgias ; aussi ce dernier le traita-t-il de *calomniateur*, comme nous avons vû, & le premier de *menteur*, en assurant l'un & l'autre, qu'ils n'avoient jamais eu de tels entretiens. Il y a plus : Platon avoit ses passions & ses défauts, il en vouloit aux richesses & à la gloire des Orateurs ; c'est pour cela qu'il les a décriez, aussi bien que les Poëtes. Il a même fort maltraité des personnes considerables dans la République, & qui étoient des gens de bien, dont Athenée a donné une longue liste, que l'on peut voir ; (4) ce qui fait dire que Platon étoit vain, envieux & méchant ; qu'il ne vouloit du bien à personne ; qu'il y a du superflu, du faux & du mauvais dans ses Dialogues ; qu'il y outre les matieres, & qu'il y fait parler ensemble des personnes qui ne se sont jamais vûës, & n'ont pû se voir.

(3) Platon] *Diog. Laërt. in Plat. p. m. 78. Ibid. & Athen lib. 11. p. 505.* *Athen. ibid.*

C'est à peu près ce que le Pere Cresol & le Pere Vavasseur Jesuites ont remarqué *Theat. Rhetor. l. 1. c. 5. De ludicra dictione.*

nos, quod nunquam locuti sumus ; sed nosti morem Dialogorum. *Cic. Ep. ad M. Varron. l. 9. Ep. 8.*

4 Erga cunctos malevolus, invidus, moribus parùm probis, cupidior gloriæ. *Athen. ibid. p. 506, 507. &c. Vide Dionys. Halicarn. ad Pomp.*

marqué à l'avantage de Gorgias, sur la foi des garants que je cite. Vossius trouve aussi que Platon exagere, qu'il n'est pas de bonne foi, & qu'en parlant contre les Sophistes, il employe lui-même les mauvais artifices de la Sophistique. Paul Beni en a jugé de même, & ce jugement est conforme à celui d'Aristide, lequel dans les Discours qu'il a fait pour la Rhétorique contre Platon, montre que la preuve de ce Philosophe est un sophisme, lorsqu'il prétend faire voir que l'Eloquence ne vise qu'à flatter le peuple; il ajoûte que cela ne s'accorde, ni avec cette genereuse liberté des Orateurs, qui leur fait contredire les opinions populaires, quand elles sont mauvaises, ni avec cette force qui les fait triompher des esprits les plus rebelles; ni avec l'idée même de la Rhétorique, qui est l'Art de persuader.

Platon. *Voss. de Nat. & constit. Rhetoric. p. 462.*

Dans ses Dissert. oratoires. Aristid. in Orat. Et ex eo Phot. p. 1247. 1255. &c.

Ainsi, à l'égard de la victoire que Socrate paroît remporter sur Polus & Gorgias dans le Dialogue qui porte le nom de ce dernier, le Pere Cresol n'y trouve aucun fondement. A dire vrai, Platon fait passer bien des choses à Socrate par ces deux Rhéteurs, qu'on ne doit pas lui passer; & leur en fait aussi bien avancer, que des hommes un peu éclairez ne doivent pas avancer. Or ce n'est que par ce moyen que le champ de bataille demeure à Socrate. C'est ce qui a fait dire

1 Gorgias, Thrasymachus... aliique profitebantur arrogantibus sanè verbis docere quemadmodum causa infe-

re à Ciceron, que le triomphe de ce Philosophe n'eſt qu'un triomphe en idée, & que ſa dispute avec les Orateurs n'eſt qu'une invention de Platon, ou du moins, ſi c'eſt un triomphe réel, qu'il n'eſt fondé que ſur la foibleſſe de l'adverſaire. Platon. 3. de Orat. n. 119.

Il eſt pourtant difficile de croire que Platon ait calomnié Gorgias ſur tout ce qu'il dit de lui, par exemple ſur *l'enflure* de ſon ſtyle, ou ſur *ſa vanité*. Et c'eſt peut-être ſur quoi le Pere Creſol ne prétend pas défendre ce Rhéteur, lorsqu'il dit qu'*il ne veut pas le juſtifier en tout*. Pour ſon ſtyle, Longin, Hermogéne & Ariſtote ne le blâment pas moins que Platon. On blâme auſſi ſon mauvais goût dans les métaphores, & c'eſt ce que Denys d'Halicarnaſſe blâme auſſi dans Platon. D'autres ont blâmé ſes affectations dans le nombre, l'harmonie, la cadence & autres ornemens de la diction, leſquels paroiſſent petits quand ils ſont ſeuls & trop fréquens ; & pour ce qui eſt de ſa vanité, ſi nous en croyons Ciceron (1), elle alloit jusqu'à l'inſolence, ce Rhéteur ſe faiſant fort *d'avoir l'Art de rendre mauvais le bon droit, & de faire triompher l'injuſtice*. Il n'y a point d'apparence que cette vanité ait réüſſi à Gorgias, puiſqu'au rapport d'Ariſtote, elle avoit rendu Protagore odieux à tout ſon ſiecle ; d'autant plus que ce grand ſecret n'étoit après tout qu'une puerili-

Creſol. ibid.

Dion. Halic. tom. 2. p. 127. Dion. Halic. tom. 2. p. 165. lin. 42. p. 127. lin. 29.

Ariſt. in Rhet. l. 2. c. 24.

(1) inferior dicendo fieri ſuperior poſſet. Cic. de clar. Orator. n. 30.

Platon. puerilité, qui consistoit, quand vous avanciez les choses les plus incroyables, à les soûtenir plausibles, parce qu'il est vraisemblable qu'il arrive des choses contre la vrai-semblance. A cette vanité Gorgias en ajoûtoit une seconde ; il faisoit

Cic. 3. de Orat. n. 129. profession de pouvoir traiter sur le champ quelque sujet qu'on lui proposât ; mais ce qui passe tout le reste, c'est sa statuë de Delphes. Ce qu'en dit Catulus dans

Ibid. Ciceron, est fort glorieux pour Gorgias, & de la maniere dont il le dit, il sembleroit qu'il n'y auroit point deux sentimens sur la verité de ce fait. Cependant tous les Historiens n'en conviennent pas;

Pausan. l. 6. c. 17. p. 495. & non seulement quelques-uns disent qu'elle n'étoit que dorée, ce qui feroit peu au sujet ; mais ce qui y fait beaucoup, il y en a qui disent que ce ne fut pas la Gréce qui la fit ériger pour honorer le merite de Gorgias, mais qu'il se la

Apud Athen. l. 11. p. m. 505. fit ériger lui-même; & on rapporte à ce sujet un mot de Platon, qui le voyant de retour à Athenes, *Voici*, dit-il, *ce beau Gorgias tout d'or* ; à quoi Gorgias répondit, *Voici le bel Archiloque* (1) *d'Athenes*. Le mot de Platon suppose que la statuë étoit toute d'or, & l'Historien qui le rapporte dans Athenée, dit nettement que Gorgias lui-même se l'étoit fait ériger. C'est aussi précisément ce qu'en

Pausan. ibid. dit Pline (2). Pausanias qui dit qu'elle n'étoit

1 C'est-à-dire, *un grand médisant*, ou *un calomniateur*.

2 Hominum primus, & auream statuam & solidam

n'étoit que dorée, dit en même tems qu'elle lui fut érigée par Eumolpus petit-fils de sa sœur ; ce qui est fort éloigné encore de ce qu'en a dit Ciceron. Il se peut faire que la raillerie de Platon ait donné cours à l'opinion que Pline a adoptée, & cependant cette raillerie peut subsister dans la bouche *d'un envieux*, quand même cette opinion seroit fausse, & que la Gréce auroit effectivement honoré Gorgias d'une statuë d'or. Il résulte de tout ce que j'ai dit, que ce Rhéteur se décria sans doute un peu lui-même par le caractere de son style : mais il paroît que la malignité de Platon a beaucoup contribué à le décrier plus qu'il ne meritoit. Platon.

On fait encore d'autres reproches à ce Philosophe, entre autres on ne conçoit point pourquoi Platon lui-même, dans son Phédre, ne donnant point de bornes à l'objet de l'Orateur, blâme si fort, dans son Gorgias, les Rhéteurs d'avoir fait la même chose ; & ce qui surprend encore plus, c'est que dans ce dernier Ouvrage il range Periclès (3) au nombre des faux Orateurs, après l'avoir supposé dans son Phédre comme un Orateur parfait. Cela confirme ce que le Commentateur a remarqué, que Platon varie dans ses jugemens ; ou ce que Paul Beni fait avoüer par ce Philosophe, que pour vaincre *In Phæd. p. 261.* *In Dissert. Orat.*

dam Gorgias Leontinus Delphis in templo sibi posuit. *Plin. l.* 33.

3 Οὐ τῇ ἀληθινῇ ῥητορικῇ ἐχρῶντο.

Platon. cre ſes adverſaires il ne ſe met pas toûjours en peine de dire vrai.

Une choſe plus conſiderable, c'eſt que beaucoup de gens trouvent ſon Phédre trop libre, auſſi bien que trop figuré, ou trop allégorique. On peut voir ſur cela *Serranus.* ſon Commentateur, qui tâche de le juſtifier. Pour moi, à parler generalement, je crois qu'il en eſt à peu près de ces figures de Platon comme de celles des Poëtes, & qu'elles ſont loüables à les prendre comme il faut. Mais il y en a de trop licentieuſes. Ce Philoſophe dit des choſes touchant l'amour (1) qui ſont contraires à l'honnêteté & à la bienſéance; &, ſi on les prend à la lettre, il donne par-tout une idée déteſtable tant de lui que de Socrate: il y fait paroître ce Philoſophe, & il y paroît lui-même coupable d'un amour infame. Quand il n'y auroit que la queſtion qu'il examine dans Phédre, elle ſent fort le jeune homme, *Diog. Laërt in Plat. p. m. 78.* au jugement de Diogene Laërce, & c'eſt ce qui donne lieu de croire que ce Dialogue fut le premier Ouvrage de Platon. Dicearque eſt plus ſevere encore que Diogene Laërce, & on trouve qu'il a rai- *Cic. 4. Tuſc. n. 71.* ſon. Il blâme Platon d'avoir donné trop de pouvoir à l'amour, & condamne * tout le caractere de Phédre, non-ſeule- ** Apud Diog Laërt. ibid. ὡς φορτικὸν* ment comme *ennuyeux* à cauſe des *ſu-*

per-

1 Inhoneſtæ ac indecoræ narrationes de amore, contempto lectorum judicio *Athen. l. 11. p. 508.*

2 Φορτικὸν *ſignifie* odieux & ennuieux. *M. Bayle ſur Dicearque l'explique de* ces ſaillies, *&c.*

perfluitez qu'il trouvoit dans cette piece, Platon.
ſelon un des Commentateurs de Ciceron, *Boſius in Ep.*
mais comme *inſupportable* & *odieux* (2) 39. *l.* 13.
à cauſe des ſaillies outrées & du débor- *Ep. fam.*
dement impetueux d'imagination qu'il y remarquoit. Comment peut-on ſouffrir en effet, qu'un Philoſophe comme Socrate parlant contre l'amour, diſe des choſes qui l'obligent à ſe couvrir toute la tête, parce qu'il ne peut les dire ſans rougir? En eſt-il moins coupable parce qu'il ſe couvre? Mais, lorsque dans la crainte d'avoir offenſé le Dieu de l'Amour, il en vient à une palinodie; lorsqu'il retracte ce qu'il a dit, & qu'en loüant l'amour honnête, il fait de l'amour qu'il condamne, des portraits fort vifs; alors *In Phæd. p.*
il ſe découvre, & oſe dire ſans rougir, 248.
qu'il y aura en l'autre monde des privileges avantageux pour ceux qui, dans celui-ci, concilient cet amour criminel avec l'amour de la Philoſophie. Tertullien (3) n'a pas manqué de relever une doctrine ſi affreuſe. N'eſt-ce point en effet un trait viſible du *ſens réprouvé*, auquel l'Ecriture nous enſeigne que les Philoſophes furent livrez? Quelle diſproportion entre ce ſentiment de Platon & ceux qu'il a d'abord marquez touchant la veritable beauté du discours, *qui doit*, ſelon lui, *ne reſpirer que la ſageſſe & la vertu!*

3 Animas Philoſophorum in cœlo ponit, non tamen omnium, ſed eorum qui Philoſophiam exornaverint amore puerorum. Adeò inter Philoſophos magnum habet privilegium impuritas. *Tertull. l. 1. de anim. c. 54. Creſol. Thea. Rhet. p. 491.*

Platon. *vertu !* Telles ſont les inégalitez de l'eſprit humain, quand il n'eſt pas ſoûtenu par les lumieres de la grace.

Il faut cependant convenir que le Phédre de Platon n'offre pas à tous ceux qui le liſent, une idée ſi désavantageuſe de ce Philoſophe. Du moins eſt-il certain que M. Dacier trouve que *Phédre & Gorgias ſont des Dialogues qu'on ne ſauroit aſſez loüer.* Il ſe fonde ſur les *excellens préceptes de Rhétorique* que l'Auteur y donne, & ſur les grands principes de Morale qu'il y fournit. Mais pour donner à ces deux raiſons toute la force qu'on peut y ſouhaiter, pluſieurs choſes paroiſſent neceſſaires. Premierement il faut que Platon ne ſe démente pas lui-même, & qu'il n'y ait point d'inégalité dans ſa doctrine. Il faut en ſecond lieu que Monſieur Dacier, ſelon ſa promeſſe, examine ſi la cenſure que Dicearque a faite de Phédre, merite ou ne merite pas d'être reçûë; & ſi c'eſt avec raiſon ou ſans raiſon que Ciceron a embraſſé le ſentiment de ce Critique. En troiſiéme lieu il faut voir, ſi pour loüer ces deux Dialogues ſans reſerve, on ne doit pas ſe diſpenſer d'une regle fort ſage que M. Dacier nous propoſe lui-même & qu'il emprunte de S. Jerôme. Ce Pere applique à ce ſujet la loi que Dieu donne à ſon peuple à l'égard d'une femme étrangere priſe en guerre, lorſqu'un Iſraëlite vouloit l'épouſer: il falloit auparavant lui faire changer d'habits, la purifier, lui couper les ongles & les cheveux. *Nous faiſon-*

Oeuvres de Platon T. 1. p. 204.

Ibid. p. 66.

Ibid. pag. 8.

ſons de même, dit ſaint Jerôme*, *quand nous liſons les Philoſophes Payens (qui ſont à nôtre égard cette femme étrangere) & quand les livres de la ſageſſe du ſiecle tombent entre nos mains, ſi nous y trouvons quelque choſe d'utile, nous nous en ſervons en le rapportant à nos principes; & lorſque nous y trouvons de l'inutile & du ſuperflu, comme ſur les Idoles*, ſur l'amour, *& ſur le ſoin des choſes terreſtres & periſſables, nous le retranchons. Ce ſont les habits que nous ôtons à cette étrangere, ce ſont les ongles & le cheveux que nous lui coupons.* Encore un coup, c'eſt à M. Dacier à voir ici s'il l'épouſera, cette étrangere, ſans garder ces formalitez. Platon. * Lettre 146

Il dit déja que la cenſure d'Athenée contre les propos que Platon tient de l'amour, tombe ſur le Dialogue qui a pour titre *Le Banquet*; il croit que ce Critique *ſe décrie plus lui-même* par ſa cenſure, qu'*il ne décrie ce Dialogue*, & *qu'il découvre également & la corruption de ſon cœur*, & ſon peu de lumiere, ſelon Origéne, dont le ſentiment paroît à M. Dacier préférable ſans difficulté à celui d'Athenée. Mais il lui reſte à éclaircir ſi la cenſure d'Athenée ne convient pas au Dialogue de Phédre; ſi ce Dialogue peut ſe juſtifier par le ſentiment d'Origene; ſi Tertullien, qui cenſure cet Ouvrage, montre auſſi *la corruption de ſon cœur*; ſi l'autorité d'Origene doit l'emporter ſur celle de Tertullien; ſi elle doit auſſi l'emporter ſur S. Jerôme, qui regarde les diſcours *ſur l'amour* comme *les cheveux*, *les* *Ibid. ubi ſuprà pag. 65.* *Ubi ſuprà.*

Platon. *les ongles & les habits de la femme étrangere* ; si c'est tout à fait par des autoritez qu'il faut juger cette question, ou par le fond des Ouvrages ; si l'on a besoin de justifier *le Banquet de Platon* pour justifier *le Cantique de Cantiques*, qui est ce qu'Origéne a voulu faire ; enfin si l'Apologie que cet Auteur a faite du Banquet, est aussi forte qu'on pourroit dire, & si elle ne fournit pas aussi-tôt de quoi condamner le Banquet, qu'elle fournit de quoi le justifier, puisqu'elle ne décide point si ceux qui en ont abusé, *y ont véritablement trouvé des choses qui les ont incitez à pecher, ou si la corruption de leur cœur les a empêchez d'en prendre le sens.*

Mes pensées sont peu de chose, il faut lire M. l'Abbé Fleury (1). Ce savant Academicien parle de Platon après l'avoir lû, & l'idée qu'il s'en est fait en le lisant, il la communique à une personne illustre dans une Lettre qu'il lui écrit. Il y fait profession de loüer le divin Philosophe ; il lui donne en effet de grands éloges ; *La solidité, le jugement, le bon sens, la justesse, la profondeur, l'élevation, la grandeur de génie, l'imagination belle, l'invention, le tour délicat ; une Eloquence dans les Sciences, qui va de pair avec celle de Démosthene dans les affaires ; un Traité de Rhétorique où l'on trouve les préceptes les plus essentiels, & où l'on apprend en quoi consiste la veritable Eloquence.* M. l'Abbé

Pag. 310.

Pag. 293. 301. 321. 314. 311.

1 *Discours sur Platon à M. de Lamoignon de Baville.*

l'Abbé Fleury *ne croit pas*, à ce qu'il dit *pouvoir donner de ce Traité une plus haute idée qu'en le mettant au-dessus de la Rhétorique d'Aristote.* Il lui semble que *Platon va plus au fond de l'Art*, & qu'il *n'y a point d'Auteur qui ne trouve de quoi s'humilier à la fin du Phédre.* Car avec les grandes connoissances, on trouve encore dans tous ses Ouvrages *une morale merveilleuse*, & *des réflexions capables de désabuser les plus emportez.* Qu'on ne s'en étonne pas. Ses mœurs *étoient nobles, honnêtes, douces, modestes*; & *on peut dire qu'il approchoit de l'humilité: rien de plus pur, quant au désintéressement*; *rien de plus noble, quant à la fermeté du courage, au mépris de la volupté, à l'amour du veritable plaisir.* On voit la magnificence de ces éloges, & neanmoins au milieu de tout cela que nous dit on? M. l'Abbé Fleury nous dit que *Marcile Ficin veut sauver par des allégories ce qu'il y a de plus condamnable dans cet Auteur.* On voit le sens de ces paroles, il faut entendre les autres. *J'avoüe*, dit-il, *que ni Platon, ni Socrate ne connoissoient point l'humilité, quoiqu'ils semblent l'avoir entrevûë... Il faut encore avoüer à la honte de la Raison humaine, que ces Philosophes connoissoient moins la chasteté que l'humilité.* Terrible sentence! Mais afin qu'on voye que je ne suis pas le seul qui rapporte ce désordre des Philosophes anciens à une

Platon. *Pag.* 293. *Pag.* 302. 310. *Pag.* 296. *Pag.* 312.

ville; *on le trouve à la fin du Traité sur le choix des études.*

Platon. une juſte punition de Dieu, M. l'Abbé
* *Ibid.* Fleury continuë. *Ils ont parlé*, dit-il *, *avec ſi peu de ſcrupule des amours les plus infames, & en ont fait des railleries ſi impudentes, que l'on voit ſenſiblement que Dieu, comme dit ſaint Paul, les avoit livrez au ſens réprouvé, & abandonnez à l'impureté.* La concluſion eſt naturelle. *Je ne conſeillerois pas*, ajoûte ce ſavant
Pag. 347. Abbé en finiſſant, *la lecture de Platon à toutes ſortes de perſonnes. Il faut avoir l'eſprit droit & affermi dans les bons principes, pour n'être pas ſcandaliſé de certains traits de libertinage qui s'y rencontrent.* Cela étant, il en eſt de Platon comme du tableau dont parle Horace (1), il commence par une belle tête, & finit par un poiſſon monſtrueux.

Comme il eſt tems de finir cet article, je ne rapporterai point ici tout entier le
De Eloquen. ſacr. & prof. jugement que le Pere Cauſſin fait de Platon; en voici le commencement: *Elevetoi, mon Eloquence, j'apperçois Platon qui s'éleve au-deſſus de l'homme; c'eſt ſur ſa bouche que les abeilles ont fait leur miel, que les roſſignols ont chanté &c.* Par ce début il eſt aiſé de juger du reſte. Mais je ne puis m'empêcher d'obſerver en finiſſant, qu'encore que Platon demande à un Orateur l'uſage d'une bonne Dialectique, il ne s'enſuit pas pour cela qu'un homme ceſſe d'être Orateur, s'il ceſſe d'être bon Dialecticien. Ce Philoſophe ne

1 Definit in piscem mulier formoſa ſuperne. *Horat. de Arte.*

sie s'en trouveroit pas mieux, si l'on s'en tenoit à sa regle. Mais je crois avec Aristote, qu'un homme qui persuade par un sophisme, par une mauvaise raison, par une définition, ou par une division vicieuse, est aussi bon Orateur que celui qui en vient à bout en observant les regles de la Dialectique, & même qu'il n'est point blâmable, si ce qu'il persuade est bon. J'en donnerois de grands exemples, si je n'apprehendois d'être trop long. Je me contente d'en donner la raison. Elle consiste en ce qu'un Discours oratoire, tel qu'un Plaidoyé, ne doit point être regardé comme une dispute de Science. Dans celle-ci il ne s'agit que d'un point de doctrine, sur lequel il faut éclairer l'esprit, & pour cela ne point perdre son objet de vûë. Dans l'autre il s'agit quelquefois de sauver un coupable, & pourvû que pour y réüssir on se restraigne à des adresses comme celles dont je parle, on peut dire hautement : (2) *Omnis honesta ratio, expediendæ salutis.* Platon.

ARIS-

2 *Tout est honnête quand il s'agit de la vie.* Cic. pro Mil.

ARISTOTE,

Philosophe de Stagire, mort la 3. année de la CXIV. *Olympiade, la même année que Démosthene, deux ans après Alexandre le Grand, & 322. avant la naissance de Jesus-Christ.*

Aristote.

CE que nous avons d'Aristote, sur l'Art oratoire, est une Rhétorique divisée en trois livres. On ne doute point que cet Ouvrage ne soit de lui. Tout concourt à nous en convaincre; le style, l'ordre, la methode, la solidité des pensées, & le consentement unanime des Auteurs Grecs & Latins, qui en ont parlé. Il est vrai que Diogene Laërce ne donne que deux livres à ce Philosophe sur cette matiere; mais on croit que c'est une faute; tous les Anciens lui en donnent trois.

Victor. Proleg. in Rhet. Arist.

Diog. Laërt. l. 5 p. m. 119. in Arist.

Il nous apprend lui-même ce qui le porta à traiter de l'Art oratoire: ceux qui l'avoient précedé n'en avoient pas parlé assez savamment; il croyoit même, à ce qu'on dit, pouvoir mieux faire qu'Isocrate, & repetoit souvent à ce propos un vers grec (1) qui revient à peu près à celui-ci,

L. 1. Rhet. c. 1.

Cic. 3. de Orat. n. 141. & Quintil. Inst. Orat. l. 3. c. 1.

Le silence est honteux, lorsqu'Isocrate parle:

On

1 Αἰσχρὸν σιωπᾶν μὲν, καὶ Ἰσοκράτην λέγειν.

On blâmera peut-être une confiance si déclarée; mais, s'il en faut juger par le succès, il ne manque rien à la justification d'Aristote. J'ai rapporté dans la Préface de cet Ouvrage, ce que Ciceron dit d'un Recueil de préceptes, que ce Philosophe avoit fait; & on ne juge pas moins avantageusement de la Rhétorique dont je parle. Aristote. *L. 2. de Invent. initio.*

Paul Beni dit que c'est un très-bel Ouvrage, un Ouvrage admirable, où ce grand Maître a fait entrer des trésors d'esprit & de Science; qu'il nous y montre des sources inépuisables d'Eloquence; qu'ailleurs il a surpassé les autres, & qu'il se surpasse ici lui-même; de sorte qu'il faut le regarder, dit-il, comme le vrai genie de l'Eloquence, ou comme le Dieu Mercure qui la découvre aux hommes. Beni nous assûre encore, que Ciceron lisoit cette Rhétorique nuit & jour, & que, par le conseil de cet Orateur, tout le monde la lisoit à Rome; que, depuis la renaissance des beaux Arts, Aristote est devenu aussi fameux parmi les Rhétoriciens que parmi les Philosophes; que les uns & les autres l'ont reconnu pour leur chef; qu'encore que Ciceron soit le Prince des Orateurs, sans en excepter les Grecs, il lui cede pourtant en fait de préceptes: enfin le Critique dont je rapporte le jugement, admire l'esprit & l'adresse d'Aristote; il en admire la methode, & la regarde comme la vraye maniere d'enseigner l'Eloquence. *Paul Beni, Præf. Quæstion. Oratoriar.*

Ariſtote. C'eſt le ſens de Louïs Vivès (1), lorsqu'il dit que ce Philoſophe tient conſtamment le premier rang parmi les Maîtres; que perſonne ne s'entend mieux à donner les préceptes des Arts; qu'il eſt auſſi concis dans ſes paroles, que profond dans ſes penſées; qu'il dit beaucoup en peu de mots, & qu'il le dit d'une maniere fort methodique, pour ſoulager la memoire de ceux qui veulent l'étudier. Tellement que Louïs Vivès le repreſente comme le modele que tous les Maîtres doivent ſe propoſer, avec la précaution neanmoins de n'être pas ſi concis. Ariſtote l'eſt ſi fort, ſelon lui, que, pour peu qu'on y ſoit diſtrait, on manque à prendre ſa penſée. A cela près, on trouve, dit-il, dans cet Auteur, quand il donne des regles, plus de genie, plus d'exactitude, plus de jugement, plus de conduite & plus de Science que dans les autres.

Morhof. Polyhiſt. l. 6. c. 1. n. 2. M. Morhof regarde auſſi ce Philoſophe comme le Prince des Rhéteurs, parce que perſonne, à ſon avis, n'a traité l'Art en même tems avec plus de profondeur, plus de brieveté, & plus d'étenduë; & qu'il a épuiſé la matiere, excepté qu'il n'a pas parlé des figures, ni de la difference du ſtyle. Pour *les figures*, *Voſſ. Inſtit. Orat. t. 2. p. 265.* Voſſius croit, qu'encore qu'Ariſtote n'en parle point, cela ne rend pas ſa Rhétorique

1 Princeps in tradendis artibus Ariſtoteles &c. *Viv. l. 3. de ratione dicendi. p.* 150.

2 In omni ſermone præſtantiam. *Laërt. p. m.* 119.

rique imparfaite ; & on peut dire sur ce principe, que ce Philosophe en dit aussi assez sur *l'élocution*. M. Morhof remarque encore qu'on a voulu dire, que le style d'Aristote étoit sec & fort éloigné de l'Eloquence; mais que Leonard Aretin le justifie sur cet article. Certainement Diogene Laërce (2) reconnoît une excellence de style dans tous ses Ouvrages, & Louïs Vivès (3) le traite même de *grand Orateur*. Ciceron n'en parle point ainsi dans ses Offices, quoiqu'il marque ailleurs beaucoup d'estime pour son style, & qu'il l'appelle *un fleuve d'or*.

Aristote.

Ep. l. 4. Fi. 177.

Cic. 1. de Of. n. 4.

Enfin Melchior Junius adopte le jugement de l'Orateur Romain, que j'ai rapporté dans la Préface; & soûtient qu'Aristote explique à fond l'Art *d'instruire*, ou de prouver, aussi bien que celui de *plaire* & celui de *toucher*. Il ajoûte que ce Philosophe ne laisse rien à desirer ni sur la maniere d'arranger les parties d'un sujet, ni sur celle de l'exprimer; & qu'en un mot, si on ne sait Aristote, on ne peut ni lire soi-même avec fruit, ni expliquer aux autres les préceptes de Ciceron.

Method. Eloq. compar. c. 4.

Pour ce qui est de l'art *d'instruire*, c'est un point essentiel de Rhétorique, que les Anciens avoient negligé, pour ne s'attacher qu'aux moyens de gagner le

3. Aristotelem præstantissimum Oratorem. *Viv. t. 1. p. m. 294.*

Ariſtote. le Juge, ou de le corrompre, ou enfin
Rhet. L. 3. de le ſurprendre. Ariſtote au contraire
n. 17. nous fait conſiderer la preuve comme le corps ou comme la baſe du discours. Il montre la verité de ſa penſée, par la nature de l'Art oratoire, très-ſemblable à la Dialectique, raiſonnant de même, & propre également à perſuader le *pour* & le *contre*. Il diſtingue les preuves qui dépendent de l'adreſſe de l'Orateur, & celles qui n'en dépendent pas; diviſion que Ciceron, dans ſa jeuneſſe, avoit fort blâmée, mais qu'il approuva ſi bien dans la ſuite, que Quintilien avouë qu'elle a eu l'approbation de tout le monde.

L. 2. de Invent. n. 47. vide Vict. in Ariſt. p. 35. & Inſtit. Orator. l. 5. c. 1.

Les preuves artificielles ſont, ou des raiſonnemens, ou des exemples; & comme, dans les raiſonnemens, il faut des principes, Ariſtote remarque qu'il y en a de particuliers aux Plaidoyers, aux Déliberations, aux Panegyriques; & qu'il y en a de generaux qui entrent dans tous ces genres de cauſes: mais qu'il n'en entre aucun dans un Discours oratoire, qui ne ſoit à la portée de ceux même qui n'ont point étudié, & par conſequent, qui ne ſoit uniquement tiré du ſens commun, ſans le ſecours des Sciences. De ſorte que, pour trop faire l'habile, & pour y trop réuſſir, un Orateur fourniroit contre lui-même des preuves de ſon ignorance, non pas dans la Science dont il tireroit ſes principes, mais dans l'Art de perſuader.

Rhet. l. 1. c. 2. circa fin.

Rhet. l. 1. c. 1. Vict. p. 20.

C'eſt pour cela qu'Ariſtote préfere toujours les enthymêmes & les penſées en-

thyme-

thymematiques aux syllogismes entiers; c'est pour cela qu'il préfere quelquefois les exemples aux enthymêmes, & que, parmi les enthymêmes, il fait plus de cas de ceux qui prennent l'adversaire en contradiction par ses propres actions, ou par ses paroles; comme aussi de ceux que l'esprit saisit d'abord, quelque nouveaux qu'ils soient; parce que les uns & les autres sont fort intelligibles. Aristote, *Rhet. l. 2. c. 23.*

Sur quoi il est à propos de voir l'éloge que l'Auteur de l'Art de penser fait de cette doctrine en l'adoptant. „ L'enthymême, dit cet Auteur, est un syllogisme parfait dans l'esprit, mais imparfait dans l'expression; parce qu'on „ y supprime quelqu'une des propositions, „ comme trop claire & trop connuë, „ & très-facile à suppléer. Il est commun dans les Discours oratoires, parce qu'on n'y parle que de choses communes, non plus que dans la vie & „ dans l'usage ordinaire, où l'on raisonne aussi de même ordinairement. La „ suppression d'une proposition flatte ceux „ à qui on parle, en se remettant de „ quelque chose à leur intelligence, qui „ aime naturellement qu'on lui laisse quelque chose à suppléer. La même suppression abrege aussi le discours, & le „ rend en même tems plus fort & plus „ vif, parce qu'elle y laisse peu de mots „ & beaucoup de sens. Ce qui est encore plus vrai dans la pensée enthymematique, qui vous présente toutes les forces du raisonnement ramassées sous un *3. Partie c. 14. p 280. de la 3. édit.*

Ariſtote. un même point de vûë en une ſeule propoſition.

Ainſi Ariſtote ne ſe contente pas d'établir la neceſſité de la preuve; il donne encore & la nature des argumens & leurs especes. Il donne auſſi l'art de les trouver, & c'eſt ce qu'on appelle *les Lieux de Rhétorique* ou *la Methode*. Ciceron & Quintilien en font grand cas; la plûpart des Rhétoriciens & des Philoſophes en jugent comme eux; l'Auteur de l'Art de penſer, M. de la Mothe le Vayer, & le Pere Lamy * de l'Oratoire, en gardant les meſures qu'il faut garder, s'éloignent de leur ſentiment; ils croyent cette methode inutile. Il eſt difficile d'en montrer l'utilité; & l'on peut dire que, pour trouver les argumens, il n'eſt rien tel que d'être inſtruit, non pas des Sciences, mais du ſujet qu'on doit traiter. Après tout, c'eſt ce qu'Ariſtote recommande particulierement, & il n'a donné le reſte de la methode, que pour indiquer ce qu'il faut apprendre ailleurs qu'en Rhétorique, ou tout au plus pour donner des vûës à l'esprit.

3. *Part. c.* 16. *p.* 291. *Rhetor. du Prince. au* 6. *vol. in* 12. *p.* 164. *&* 167. * *Art de parler l.* 5. *c.* 3. *pag.* 372. 4 *edit.* 3. *edit. p.* 308. *Victor. in Ariſt. p.* 120.

A l'art de trouver les argumens, il joint celui de les choiſir, qui eſt de les prendre convenables à la matiere, à l'auditeur, à l'Orateur même, vifs, nouveaux, intelligibles. Il donne l'art de les tourner, qui eſt de les ſerrer, ou d'y joindre ce qui prend l'adverſaire par lui-même. A quoi il faut ajoûter que, reconnoiſſant la Rhétorique également propre à perſuader le *pour* & le *contre*, il veut pour-

pourtant * qu'on ne défende que la juſtice, & décide qu'il y a un abus très-criminel à la combattre, dont neanmoins l'Art en lui-même n'eſt point coupable, mais celui qui fait un mauvais uſage de l'Art. Et il fait une reflexion remarquable ; *Que la bonne cauſe eſt toujours ſans comparaiſon bien plus facile à ſoûtenir que la mauvaiſe.* Ariſtote. *L. 2. c. 22.

Tel étoit le ſentiment de ce Philoſophe ſur la faculté de traiter le *pour* & le *contre*. De ſorte que, ſi Alexandre le Grand croyant un jour voir quelque uſage de cette Dialectique dans une choſe de bon ſens qu'un Seigneur de ſa ſuite lui diſoit pour juſtifier ſon pere; ſi, dis-je, en cette occaſion il échappa à ce Prince de dire qu'*il voyoit là les preſtiges ou les ſophiſmes d'Ariſtote*, on ne peut regarder ce terme injurieux, que comme un mouvement de colere, qui lui faiſoit blâmer une bonne choſe, lors même qu'on s'en ſervoit à propos, ſelon les principes de ſon Maître. *Caſſandre. Antipatre. Plutarch. in Alexan. ſub fin. Voſſ. de nat. & conſt. Rhet. p. 46.*

Mais ſi, avant Ariſtote, les Rhéteurs n'avoient pas cultivé cette partie de leur Art qui traite de la preuve, ceux qui étoient venus depuis, trompez peut-être par ſa doctrine mal-entenduë, avoient pris le contre-pied des Anciens, &, pour s'attacher trop à la preuve, avoient negligé les autres moyens de perſuader, & les ornemens. Que fait ſur cela Ciceron (1)?

Il

1 Qui Ariſtotelico more in utramque partem dicere poſſit, & Rhetoricum uſum adjungat, is verus, is.

Ariſtote. Il nous apprend que *le vrai Orateur*, *l'Orateur parfait*, *& le ſeul qui merite ce nom*, *eſt celui qui*, *ſelon les principes d'Ariſtote*, *peut joindre la beauté des ornemens à la ſolidité de la preuve.* Et ailleurs: " La
Idem 3. de Orat. n. 70. 71. " ſechereſſe de l'Orateur, dit-il, ne vous " fait-elle pas de peine? & êtes-vous con- " tent de lui, pourvû que, ſelon la doc- " trine des Maîtres ordinaires, il puiſſe " ou nier le fait, ou le ſoûtenir legiti- " me, ou non contraire à la Loi, ou en " rejetter la faute ſur autrui, ou l'excu- " ſer, ou en éviter le jugement? Vous " lui épargnez bien de la peine: mais ſi " vous demandez un Periclès, un Dé- " moſthene, en un mot, un parfait O- " rateur, il vous faut (1) ſuivre les re- " gles de Carneade ou d'Ariſtote.

Ce Philoſophe en effet a joint à la preuve deux autres moyens de perſuader, qui ſont les paſſions & les mœurs; celles là pour la force, celles-ci pour la douceur du discours. Sur quoi je puis premierement rapporter ce que remarque
Traité du choix des études. p. 304. M. l'Abbé Fleury, que *Platon & les autres Grecs de ſon tems ont excellé* dans la connoiſſance des mœurs, des paſſions & des inclinations des hommes; parce que cette loüange generale, comme l'on voit, convient ſans doute à Ariſtote auſſibien qu'à Platon. J'ajoûterai en ſecond lieu,
Compar. de Cic & de Demoſth. p. 28. qu'au jugement du Pere Rapin, perſonne n'a jamais ſi bien connu ni ſi bien enſeigné qu'Ariſtote, l'Art de ſe rendre maître

perfectus, is ſolus Orator. *Cic. 3. de Orat. n. 80.*

naître des esprits par la persuasion. C'est Aristote.
le seul qui ait bien sû pénetrer le cœur de l'homme, la chose du monde la plus impénetrable; qui ait sondé la profondeur de cet abysme, & qui ait trouvé le moyen de reconnoître & de démêler les détours qu'il faut prendre pour y entrer, & y pratiquer des intelligences par les passions: & ses principes sont si infaillibles, que, pourvû qu'on les suive, on ne peut manquer d'arriver à la fin qu'on se propose.

A l'égard des passions, le Pere Caussin, rapportant la division que saint Thomas en a faite, celle de Gallien, celle des Stoïciens, celle de Platon, celle d'Aristote, les approuve toutes; mais il préfere la derniere comme plus propre en fait de Rhétorique. Victorius, qui est un fameux Commentateur d'Aristote, dit, qu'encore que les Maîtres, avant ce Philosophe, ne se fussent appliquez qu'à traiter cette matiere, néanmoins il y a mieux réussi qu'eux. A dire vrai, il n'y oublie rien: il fait voir qu'il y a trois choses à traiter sur chaque passion pour l'usage de l'Orateur, & il les traite avec beaucoup de soin. La premiere est de savoir quelle est la disposititon de ceux qui sont susceptibles d'une telle ou telle passion, afin de faire naître en eux cette disposition par le discours; la seconde est de savoir à l'égard de qui ils entrent dans cette disposition, afin de faire voir que ceux

De Eloquent. sacra & prof. l. 3. p. 460.

Vict. Commentar. in Rhet. Arist.

1 Aut hæc Carneadia vis, aut illa Aristotelia comprehendenda est. *Ibid. n. 71.*

Ariſtote. ceux dont on parle ſont de ce nombre; enfin la troiſiéme eſt de ſavoir quelles cauſes font naître chaque paſſion, afin de montrer que ces cauſes ſont dans le ſujet que l'on traite. Par exemple, dit-il, ſur la colere, il faut ſavoir en quel état ſe trouvent ceux qui ſont ſujets à cette paſſion; contre quelles ſortes de perſonnes ils ſe fâchent; à quelle occaſion & pour quelle raiſon ils le font; & tant ſur ces trois articles, que ſur ce qu'il y a d'ailleurs de curieux dans les paſſions, comme ſur le plaiſir, ou ſur la douleur qui les accompagne, ce Philoſophe vous découvre les vrayes ſources de ce que vous voulez ſavoir. De maniere que, comparant ce qu'il en dit avec ce que d'autres en ont voulu dire, vous ſentez que ce n'eſt pas ſans raiſon que Quintilien (1) a obſervé en une autre occaſion, que *de n'être pas content quand on a trouvé ce qu'il y a de meilleur, c'eſt vouloir trouver ce qu'il peut y avoir de pire.* En tout cas, deux témoignages nous aſſûrent de la bonté de cet Ouvrage. L'un eſt de l'Auteur de l'Art de penſer, l'autre de Ciceron.

L. 2. c. 2. &c. vide Victor. p. 415.

Préface de l'Art de penſer p. 34. Le premier dit dans ſa Préface, qu'il eſt certain qu'Ariſtote eſt un esprit très-vaſte & très-étendu, qui découvre dans les ſujets qu'il traite un grand nombre de ſuites & de conſequences: & c'eſt pourquoi il a très-bien réuſſi en ce qu'il a

1. Inventio quod eſt optimum, qui aliud quærit pejus vult.

a dit *des passions* dans le second livre de sa Rhétorique. Aristote.

Pour ce qui est de Ciceron, il nous fait connoître en general l'idée qu'il a d'Aristote, lorsqu'écrivant à un de ses amis, & lui envoyant ses livres de l'Orateur, il lui dit qu'il s'y est proposé ce Philosophe pour modele, & qu'il y parle de l'Eloquence selon les principes d'un si grand Maître; ce qui lui fait croire, à ce qu'il dit, que son travail ne sauroit manquer d'être utile, parce qu'il contient ce qu'il y a de plus exquis dans les préceptes. Telle est l'idée generale que Ciceron avoit de la Rhétorique en question. Pour ce qui regarde la maniere dont les passions y sont traitées, c'est sur quoi l'Orateur Romain s'explique dans ses livres mêmes de l'Orateur. Il y traite cette matiere suivant les principes d'Aristote, & il l'avouë par la bouche d'Antoine; de sorte que, si on regarde Ciceron comme un homme qui n'est pas d'humeur à se rabaisser, il faut dire qu'il a crû, ou que cet aveu lui feroit honneur, ou qu'il ne pouvoit se dispenser de le faire. *Cic. Epist. l. 1. Epist. 9. ad Lent.* *Lib. de Orat. 2. n. 160.*

Il y a des Auteurs qui vont plus loin. Ils disent qu'à reprendre ce qu'il y a d'Aristote dans les Dialogues de Ciceron, & ce que cet Orateur en a traduit quelquefois mot pour mot, il ne lui resteroit presque plus rien. Aussi Paul Beni fait-il une *Dissertation exprès pour examiner si, sur ce point, Ciceron n'est point plagiaire; comme si cette accusation pouvoit *Fab. Paul. Utinens. Epist. Nuncupat. ad Cardin. Valer. Veron. Epist. in Majorag.* ** Dissertat. Orator.*

Ariſtote. voit avoir lieu contre un Auteur qui indique les ſources où il puiſe, & qui traite les choſes d'une maniere ſi differente! Quoiqu'il en ſoit, d'autres nous aſſûrent que c'eſt encore d'Ariſtote qu'Hermogéne a tiré la principale partie de ſa Rhétorique.

Ce qu'il y a de particulier, c'eſt, qu'occupé d'autres choſes, Ariſtote n'avoit jamais fait la profeſſion d'Orateur, & même il la mépriſoit (1). Cependant la ſeule force de ſon esprit lui a ſi bien tenu lieu d'experience dans cet Art, qu'il en traite plus ſavamment que tous ceux qui en faiſoient leur unique occupation.

Apud Cic. 2. de Orat. n. 160. *Je trouve*, dit Antoine, *cette difference entre Ariſtote, & les autres Maîtres qui ne s'occupent que de l'Art oratoire, que ceux-ci ne paroiſſent avoir d'uſage qu'en cette matiere; au lieu que cet habile homme, s'étant fait une étude de tout ſavoir, parle encore mieux qu'eux de Rhétorique.*

Préf. de ſes Refl. ſur l'Eloq. p. 1. 2. 3. „ Il en parle plus methodiquement „ que les autres, aux termes du Pere Ra„ pin; & ſon deſſein, admirable en ge„ neral, l'eſt encore plus dans le détail. „ C'eſt un chef-d'œuvre, où toutes les „ parties répondent dans une proportion „ parfaite au deſſein univerſel. Enfin ce „ grand Homme (2), dit le même Pe„ re, a connu l'Eloquence comme il a „ con-

1 Dicendi artem quam ille despiciebat. *l. 2. de Orat. n. 160.*

2 Ariſtoteles eâdem acie mentis qua rerum omnium vim

„ connu la nature, & il a traité l'une & Ariſtote.
„ l'autre avec la même profondeur de
„ genie.

La queſtion, dira peut-être quelqu'un, eſt de ſavoir ce que le Pere Rapin entend en cet endroit par *la nature*; car ſi c'eſt la Phyſique, il ne donne pas à bien des gens une haute idée de la Rhétorique d'Ariſtote, & il eſt à craindre qu'on ne partage ſon jugement en deux, comme on partage un avis dans une aſſemblée, ou comme Jupiter, dans les Poëtes, partage les vœux qu'on lui fait, pour en approuver une partie, & désapprouver l'autre. Mais, outre que le Pere Rapin prend aſſez ſouvent *la nature* pour les *caracteres* des hommes, dont on ne peut nier qu'Ariſtote n'ait eu une parfaite connoiſſance; on peut dire que s'il la prend ici pour la Phyſique, il a Ciceron pour garant: c'eſt de lui qu'il a emprunté ſa penſée, comme je l'ai marqué, dans la note qui répond aux paroles de ce Pere.

Quoi-qu'il en ſoit, tout le monde n'a pas jugé ſi favorablement de ce Philoſophe, du moins pour ce qui regarde chaque partie de ſa Rhétorique; & nous trouvons des Auteurs d'un très-grand poids, tels que ſont Quintilien & le Pere Malebranche, leſquels parlent avec aſſez de mépris de cet endroit du ſecond livre, où il a expliqué, dans un fort grand

vim naturamque viderat, hæc quoque adſpexit, quæ ad dicendi artem, quam ille despiciebat, pertinebant. *Cic. 2. de Orat. n. 160.*

Aristote. grand détail, les mœurs des hommes, à cause qu'il croyoit cette connoissance très-necessaire à l'Orateur (1), comme la source d'un des plus puissans moyens de persuader.

En effet on se sert des mœurs des hommes dans le discours; premierement comme d'un argument naturel pour prouver qu'ils sont capables d'une action, ou qu'ils n'en sont pas capables; & lorsqu'on en fait cet usage, le discours consiste en raisonnemens. Secondement, on s'en sert pour les décrire, c'est ce qu'on appelle faire des *peintures* ou des *portraits*; & cette maniere, qui a son agrément, est fort connuë dans l'Eloquence. Enfin, il y a une troisiéme maniere de s'en servir, & c'est lorsque, sans les alléguer pour preuves, sans les désigner par leurs propres noms, ainsi qu'on fait dans les portraits, certains mots, ou certaines pensées jettées à propos, ou comme échappées, representent les mœurs de l'Orateur & de ceux dont il parle; de telle sorte que, sans autrement raisonner, ni émouvoir les passions, ce qu'on dit a une force merveilleuse (2) de persuader, par la convenance des mœurs marquées dans le discours avec celles des auditeurs.

Quintilien (3) a crû qu'Aristote, en traitant des mœurs n'avoit en vûë que le

1 Τρίτον ἐστὶ τὸ πείθειν τὸν λέγοντα, ἃ λέγει. *Menand. apud Plut. tom. 3. p. 1434. edit. Steph.*

2 Exprimere mores oratione genere quodam sententiarum & genere verborum, mirum quiddam valet.

le premier uſage qu'on en peut faire; ce qui, ſelon lui, ne meritoit pas que ce Philoſophe ſe donnât toute la peine qu'il s'eſt donnée pour les expliquer ſi exactement. Auſſi n'en a-t-il pas tant pris lui-même, perſuadé qu'il en faiſoit encore aſſez que d'avertir ceux qui en veulent ſavoir davantage, de recourir à Ariſtote, dont il regarde, ſur ce point, la doctrine comme aſſez inutile. Ariſtote.

Le Pere Malebranche paroît croire qu'Ariſtote, dans tout ce qu'il a dit des mœurs, n'a ſongé qu'aux portraits qu'on en peut faire en general; & ſur ce principe, il ne juge point de ce Philoſophe autrement que Quintilien. " Quoi qu'on „ puiſſe, dit il, exprimer en general les „ différens caracteres d'esprit, & les dif- „ ferentes inclinations des hommes & des „ femmes, des vieillards & des jeunes „ gens, des riches & des pauvres, des „ ſavans & des ignorans; enfin des diffe- „ rens ſexes, des differens âges, & des „ differens emplois: cependant ces cho- „ ſes ſont trop connuës de tous ceux „ qui vivent parmi le monde, & qui pen- „ ſent à ce qu'ils y voyent, pour en „ groſſir ce livre. Il ne faut qu'ouvrir „ les yeux, pour s'inſtruire agréablement „ & ſolidement de toutes ces choſes. „ Pour ceux qui aiment mieux *les lire en* „ *Grec*, *Recherché de la verité l. 5. c. 2. p. in 4. 295.*

let.... ut ſæpe plusquam cauſa valeat. *Cic. de Orat. 2. n. 184.*

3 Hoc, exequi mitto... ſi quis tamen deſideraverit, à quo peteret oſtendi. *l. 5. Inſtit. Orat. c. 10. fol. 4. retto ad calcem.* Voyez *Victor. in c. 12. l. 2. Rhet. p. m. 441.*

Aristote. „ *Grec*, que de les apprendre par quelques reflexions sur ce qui se passe devant leurs yeux, ils peuvent lire le second livre de la Rhétorique d'Aristote. C'est, je crois, le meilleur Ouvrage de ce Philosophe, parce qu'il y dit peu de choses dans lesquelles on puisse se tromper, & qu'il se hazarde rarement de prouver ce qu'il avance.

In c. 12. l. 2. Rhet. p. m 442. Il paroît à Victorius que Quintilien ne rend pas justice à Aristote, & qu'au contraire il prend à tâche de diminuer le merite d'un Ouvrage, dont lui & tous les autres Maîtres ensemble ne seroient pas venus à bout. Il ajoûte que, sur cet article, ce Rhéteur se trompe en bien des choses, & sur-tout, en ce qu'il a crû qu'Aristote ne traite des mœurs, que parce qu'on peut les alléguer pour preuves. A quoi ce Philosophe n'a point songé, non plus qu'aux portraits. Il n'a parlé des mœurs que pour montrer (ce qui est vrai) que, sans preuves, & sans émouvoir les passions, les mœurs marquées dans le discours font autant d'effet que les passions & les preuves. Ainsi le Commentateur croit que de ne point faire cas du travail d'Aristote sur cette matiere, ce n'est pas moins manquer de lumieres que de justice.

Vossius (1) s'exprime encore plus fortement. Il soûtient que le sentiment de *Quintilien est une erreur grossiere*, formellement

1 Spissus error, Quintil. scribentis doctrinam hanc sine damno omitti posse. *Voss. Instit. Orator.* t. 1. p. 309.

lement contraire à Ciceron; & qu'il faut être ſtupide pour donner dans ſon ſens. Ce n'eſt pas qu'il n'eſtime fort Quintilien; il lui donne de grands éloges: mais c'eſt dommage, ſelon lui, que ce grand Homme ſe laiſſe tromper ſi ſouvent, ſi legerement, pour abandonner un maître comme Ariſtote, qui a des vûës, ſans comparaiſon, plus étenduës que les ſiennes; qui a le mieux connu l'Art; qui l'a traité avec plus d'ordre, & merite d'être le mieux étudié. Voſſius déclare qu'il en juge ainſi, ſans s'étonner de ce qu'en diſent Auſone & Laurent Valle; parce que, quand le premier préfere Quintilien à tous les Maîtres, il n'entend parler que des Latins, & que le ſecond, avec tout le merite qu'il a, ne garde point de meſures dans les loüanges qu'il donne à Quintilien, comme il n'en garde pas non plus dans les invectives qu'il fait, ſans aucun fondement, contre Ariſtote, Ciceron, Priſcien, & pluſieurs autres; & cela, pour contrequarrer George de Trébizonde, qui rabaiſſoit trop Quintilien.

Ariſtote. *De nat. & conſtit. Rhet. p. 88, 89.*

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſens & le deſſein d'Ariſtote ne ſont point obſcurs. " Il y a, dit-il, trois moyens " de perſuader: le premier eſt fondé ſur " les mœurs de celui qui parle & ſur " la bonne opinion qu'on a de lui; le " ſecond vient de la diſpoſition de l'au- " diteur, & de la maniere dont on le " tour- *Rhet. l. 1. c. 2.*

p. 309. Au reſte Voſſius en cet endroit cite l'interpretation de Victorius pour le texte de Quintilien.

Ariſtote. „ tourne; le troiſiéme enfin naît du dis-
„ cours, ſoit que veritablement on ait
„ démontré ſon ſujet, ou ſeulement en
„ apparence. Voilà *les mœurs*, ſans con-
„ tredit, bien diſtinguées *des preuves*.

„ L'Orateur, continuë ce Philoſo-
Ibid. „ phe, perſuade à l'occaſion de ſes
„ mœurs, lorsqu'il parle de maniere qu'il
„ ſe rend digne de foi; (c'eſt-à-dire,
„ quand il parle en homme ſage & ver-
„ tueux:) car la vertu eſt d'un tel cre-
„ dit, que nous ajoûtons plus de foi aux
„ gens de bien qu'aux autres, ſur-tout
„ dans les matieres douteuſes, & où
„ l'esprit, de part & d'autre, ne voit
„ point de raiſon qu'il puiſſe ſuivre avec
„ ſûreté. Il eſt certain, qu'en cette oc-
„ caſion nous nous abandonnons à eux
„ entierement, & que nous croyons tout
„ ce qu'ils diſent. Mais il faut remar-
„ quer que ce credit doit venir de l'a-
„ dreſſe de nôtre diſcours, & non ſim-
„ plement de ce que l'auditeur avoit cet-
„ te bonne opinion de nous avant que
„ de nous écouter. Et il ne faut point
„ s'arrêter à ce que diſent quelques-uns
„ de ceux qui ont traité de la Rhétori-
„ que, qui, à propos de ces bonnes
„ mœurs & de cette probité qui doit é-
„ clatter dans le diſcours, ſoûtiennent
„ qu'abſolument elle eſt inutile; au lieu
„ que c'eſt même un des plus forts &
„ des plus puiſſans moyens qu'il y ait
„ pour perſuader.

L. 2. Rhet. c. 1. pr. n. 12 170. „ Et ailleurs: Il ſera neceſſaire, dit-
„ il, que l'Orateur, non-ſeulement, ait
„ ſoin

„ ſoin de rapporter de bonnes raiſons, Ariſtote,
„ & de prouver ce qu'il dit; mais auſſi
„ de donner une bonne opinion de lui
„ en parlant, c'eſt-à-dire, de paroître
„ tout enſemble & habile homme, &
„ homme d'honneur, & porté pour le
„ bien de ceux qui l'écoutent; ce qu'il
„ aſſûre *n'avoir rien de commun avec l'ar-* L. 3. Rhet.
„ *gument*, & ce qu'on peut aſſûrer, ſe- c. 17. p. 462.
„ lon lui, n'avoir auſſi rien de commun
„ avec les portraits.

Ciceron a connu la verité de cette doctrine (1). C'eſt ce qui lui fait reconnoître que les mœurs & les paſſions ſont deux choſes dignes, ſur-tout, d'admiration dans l'Eloquence, lorsqu'elles y ſont bien touchées; & que, ſi le pathétique eſt l'image d'un torrent qui emporte tout, les mœurs ſont l'image d'une bonace, qui, pour être pleine de charmes, ne laiſſe pas d'avoir autant de force. Il eſt vrai que cet Orateur a crû Cic. De clar. que le talent de les répandre dans le Orat. n. 112. discours, étoit plûtôt un don de la nature, qu'un effet de l'Art. Il avouë néanmoins qu'on en donnoit des préceptes, & il en a donné lui-même. En Ibid. De Orat. voilà plus qu'il n'en faut pour faire voir 2. n. 184. & le vrai ſens, & l'importance de la &c. doctrine d'Ariſtote.

Au jugement pourtant de Ciceron, j'ajoûte celui de M. Caſſandre, qui a fait en François une ſi belle Traduction de la

1 Duo ſunt quæ bene tractata &c. *De Orat.* 2. *n.* 184. *& in Orat. ad Brut. n.* 128.

Ariſtote. la Rhétorique d'Ariſtote, en faveur de ceux *à qui le Grec feroit peur.* Cet Auteur, après avoir dit que *ſa Traduction eſt comme une fidele copie du plus difficile original que nous ayions, & qui exerce avec émulation, & en pluſieurs Langues, les plus ſavantes plumes*, dit encore, que *cet original eſt ce riche chef-d'œuvre d'Ariſtote, qu'on doit appeller le livre du grand monde & de la Cour, puiſqu'il repréſente au naturel les caracteres differens de toutes ſortes de conditions & de perſonnes.* Le Traducteur auroit pû dire encore, qu'il contient l'Art de donner de ſoi ou des autres, telle opinion qu'il convient; ce qui eſt la fin d'Ariſtote, comme le dit fort bien la Traduction.

Préf. de la Trad. de Caſſandre.

Ce que nous avons vû jusqu'ici, ne regarde guéres que les deux premiers livres de l'Ouvrage. Ils roulent à peu près ſur l'invention. Dans le troiſiéme, l'Auteur traite de l'élocution & de l'ordre; ce qui fait voir qu'il ne borne point l'Art à l'invention ſeule, comme Quintilien l'en accuſe. Que s'il ne parle ni de la memoire, ni de l'action, c'eſt qu'il n'y a point d'art pour la premiere, & il dit que de ſon tems il n'y en avoit point encore pour la ſeconde. Ciceron (1) même rend témoignage que de ſon tems les Rhéteurs n'en parloient point.

Rhétit. Orat. l. 2. c. 15.

Vide Voſſ. de nat. & conſt. Rhet. p. 89.

Au reſte, Ariſtote reconnoît l'importance de l'action, égale à celle, non-ſeulement;

L. Rhet. 3. c. 1. in id caput. Vide Vict. p. 618.

1 Totum genus hoc Oratores qui ſunt veritatis ipſius

lement, de l'élocution, mais encore des passions, jusques à comparer les Orateurs qui ont l'action belle, aux Athletes qui remportent toujours le prix, pourvû néanmoins qu'ils prononcent leurs Ouvrages; car à la lecture, c'est la diction qui l'emporte. Sur quoi, il fait une reflexion judicieuse, qu'il ne suffit pas de dire ce qu'il faut; mais qu'il faut encore le bien dire, d'autant plus que la diction donne au discours un caractere qui peint les mœurs. Après quoi, il parle si bien à fond de ce qui fait l'élocution belle, de ce qui la rend froide, des images en fait d'Eloquence, de la pureté de l'élocution, de l'enflure, de la diction propre au sujet, du nombre, & des poses necessaires dans le discours; enfin de la maniere de dire les choses spirituellement, qu'on y trouve la verité, & de ce que j'ai avancé ci-devant, qu'*Aristote en dit assez sur l'élocution*, & de ce que dit le Pere Rapin, que ce Philosophe nous a laissé un grand & admirable plan de Rhétorique, qu'il faut plûtôt mediter que lire, parceque c'est un trésor dont on ne peut exprimer le prix; & qu'on ne peut assez exhorter ceux qui parlent en public d'étudier ce bel Ouvrage, & de bien pénetrer tout l'Art qu'il contient. Ce qui doit nous y porter encore plus, c'est qu'on s'accommode mieux d'Aristote, Aristote. *p. 37. de cet Ouvrag. (compar. de Demosth. & de Cic. in 4. p. 73.*

ipsius actores reliquerunt: imitatores autem veritatis Histriones occupaverunt. *l. 3. de Orat. n. 214.*

Ariſtote. „ riſtote, ſelon ce Pere, que de Platon; „ qu'il eſt plus inſtructif, de meilleure „ foi; qu'il ne biaiſe pas tant; qu'il eſt „ plus ſimple & plus convenable pour en- „ ſeigner.

Tout cela ſemble dire contre Mon- *Traité du Choix des études. p. 315.* ſieur l'Abbé Fleury, que c'eſt Ariſtote, & non pas Platon qui va plus au fond de l'Art. Rien n'eſt plus ſimple, en effet, ni en même tems d'un plus grand ſens, que ſa doctrine ſur l'expreſſion. *L. Rhet 3. c. 1.* Les Poëtes, ſelon lui, ſont les premiers qui l'ayent cultivée; parce que, occupez du ſoin d'imiter, ils en ont trouvé les premiers moyens dans la voix & dans les paroles. Ce qu'ils avoient trouvé d'ornemens pour leurs Ouvrages, les Orateurs crûrent d'abord pouvoir auſſi l'employer dans leurs harangues. Mais la raiſon fit bientôt voir la difference, & donna à connoître que ce qui fait la beauté dans le ſtyle poëtique, parce qu'on y ſuppoſe ceux qui parlent enthouſiasmez, rend en proſe le ſtyle froid, ſi ce n'eſt quelquefois dans les paſſions, qui tiennent lieu d'enthouſiasme. Hors cela, les Orateurs n'ont d'autres ornemens à chercher que les mots les plus nobles & les plus beaux, communément uſitez dans leur Langue, avec quoi ils doivent mieux parler que le commun, ſans paroître néanmoins parler autrement que les autres; & ils meritent d'autant plus d'éloges, que les ornemens de leurs discours ſont plus difficiles à trouver, quoi-qu'ils paroiſſent plus naturels.

Pour

Pour la maniere de dire les choſes agréablement & avec esprit, nous verrons dans le ſecond Tome, en parlant du Pere Bouhours, que ce Pere & le Comte Teſauro, qu'il cite, n'ont pas pris la doctrine d'Ariſtote dans toute ſon étenduë; il ſuffit maintenant d'obſerver que ce Philoſophe avoüe qu'*il y faut du génie, ou s'y être exercé de longue main*: mais pourtant il ſoûtient, que *de le faire à propos, & d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhétorique, & que c'eſt d'elle qu'il faut l'apprendre.* Or la Rhétorique, ſelon lui, réduit la choſe aux *métaphores*, aux *antitheſes*, aux *peintures*, à *l'hyperbole*, & à *l'art de tromper l'attente des auditeurs par des expreſſions imprévûës.* Il eſtime particulierement les métaphores, les antithéſes, & les peintures, ſur-tout quand elles ſont réunies dans la même phraſe, & exprimées en peu de mots; parce qu'alors elles préſentent des idées plus vives, & que l'eſprit les ſaiſit plus facilement.

Ariſtote. *Maniere de bien penſer dans les ouvr. d'esprit.* *in 4. p. 15. ad calc.* *Rhet l. 3. c. 10. initio.*

Car, non-ſeulement il nous marque, avec une ſolidité admirable, en quoi conſiſtent les penſées pleines d'eſprit; mais il a ſoin encore de nous découvrir en même tems la vraye ſource du plaiſir qu'elles procurent. C'eſt ainſi que plaçant parmi ces penſées, les proverbes ingenieuſement appliquez, il donne à leur agrément la même cauſe, qu'à l'agrément des métaphores. Et on peut dire, qu'il y a dans ſon principe de quoi expliquer le plaiſir que donne ce qu'il y a

Ariſtote. d'ingenieux dans une deviſe, & dans les applications, ou de vers, ou d'autres paſſages d'Auteurs, & par conſequent, des textes mêmes de l'Ecriture.

Pour mieux juger de ſa doctrine, comparons ce qu'il dit de la ſource du plaiſir dans les métaphores, avec ce qu'en a

M. Nicole. dit auſſi un très-habile homme; c'eſt l'Auteur du Recueil des Epigrammes.

Epigram. Delect. Diſſertat. de vera pulchr. p. 11. 12. „ Il y a dans notre ame, dit cet Auteur, & de la force, & de la foibleſſe. Quand nous faiſons uſage de la „ premiere, nous aimons le travail; quand „ nous ſuivons le penchant de la ſeconde, nous voulons du relâche. De là „ vient cette viciſſitude que nous mettons volontiers entre l'application & le „ repos; de là vient ce mêlange que nous „ voulons dans les diſcours, du grave „ & du doux, du plaiſant & du ſerieux; „ de là enfin, il arrive que, dégoûtez „ quelquefois de la verité trop exacte, „ & des expreſſions ſimples, nous vou„ lons des métaphores, qui s'en éloi„ gnent. De ſorte qu'il n'y a point d'au„ tre cauſe du plaiſir des métaphores, „ que notre propre foibleſſe." Telle eſt la doctrine de cet Auteur; voici celle d'Ariſtote.

L. 3. Rhet. c. 10. initio. „ Pour la maniere, dit-il, de dire les „ choſes agréablement & avec eſprit, il „ faut poſer pour fondement, que d'ap„ prendre avec facilité quelque choſe de „ nouveau, c'eſt une choſe qui plaît na„ turellement à tout le monde. D'où il „ s'enſuit que, parmi les mots, ceux-là „ ſont

„ ſont très-agréables, qui portent une „ nouvelle connoiſſance à l'eſprit, & lui „ apprennent, ſans qu'il ſe gêne, ce qu'il „ ne ſavoit pas." C'eſt l'avantage, non des mots propres ou conſacrez, mais des métaphores; parce que, ſans nous gêner, elles nous font connoître des rapports que nous ne connoiſſions pas. Auſſi eſt-il beſoin d'un heureux genie, pour bien trouver les métaphores; & il eſt aiſé de voir que, dans l'uſage qu'on en fait, l'eſprit paſſe rapidement du ſujet qu'on lui propoſe, à l'image qu'on lui en fournit, & revient de l'image au ſujet, en découvrant la convenance qu'ils ont enſemble. Ce qui, certainement, ne peut être regardé comme un effet de notre foibleſſe. Ariſtote.

Le Pere Bouhours parle diverſement de la penſée d'Ariſtote, touchant la cauſe du plaiſir que donne une métaphore. D'un côté, ſans citer l'endroit, ce Pere dit que, ſelon la remarque de ce Philoſophe, nous aimons à voir une choſe dans une autre, & que ce qui ne frappe pas de ſoi-même, ni à face découverte, ſurprend dans un habit emprunté & avec un masque. D'un autre côté, le même Pere obſerve que, ſelon la doctrine d'Ariſtote, le plaiſir qu'on a de voir une belle imitation, vient de la reſſemblance, de la réflexion de l'eſprit, & de je ne ſai quoi de nouveau qu'il y apprend. On voit où eſt le veritable ſens du Philoſophe. *Maniere de bien penſer, &c.* *Pag.* 143. *Pag.* 151. *Rhet. l.* 1. *c.* 11.

A l'égard de l'harmonie dans le diſ-

Ariſtote. *3. de Orat. n. 192. In Orat. ad Brut. n. 214.

cours, Ciceron * n'eſt pas toûjours du goût d'Ariſtote: l'un approuve plus certaines cadences, qui plaiſent beaucoup moins à l'autre. Et quoi qu'il ne ſoit pas poſſible de juger entre ces deux grands hommes, en des choſes, ſur tout, qui regardent le génie de deux Langues mortes; on peut neanmoins remarquer qu'ils veulent tous deux que le discours ſoit nombreux. En quoi, le ſentiment du Philoſophe a paru ſi conſiderable que Ciceron ſe voyant blâmé d'avoir pris tant de peine à traiter cette matiere, ſe fit un bouclier de l'autorité & de l'exemple d'Ariſtote; & après l'Orateur Romain, Denys d'Halicarnaſſe s'eſt défendu de la même maniere ſur cet article.

Ibid. n. 172.

Au reſte, tous les habiles Maîtres convenant qu'il faut du ſoin pour donner de l'harmonie au discours, conviennent auſſi que ce ſoin ne doit point aller jusques au ſcrupule. Il eſt vrai que le nombre donne des bornes, tant aux penſées, qu'aux expreſſions; que ces bornes fixent agréablement l'esprit; qu'elles ſoulagent l'Orateur, auſſi-bien que ceux qui l'écoutent, par les juſtes poſes qu'il trouve de tems en tems dans ce qu'il dit; neanmoins Ciceron (1) eſt du ſentiment d'Ariſtote (2), qu'auſſi-tôt qu'il y a de l'excès, cet excès détruit ce qu'il y a de naturel

1 Genus hoc ſi ſemper utare, detrahit orationis dolorem, aufert humanum ſenſum actoris, tollit funditus veritatem & fidem. *Cic. in Orat. ad Brut. n. 209.*

turel dans les sentimens & dans les pas-sions ; le discours ne va plus jusqu'au cœur ; l'esprit s'arrête malgré soi à ce qu'il y a de fleuri, & ces mignardises de diction l'empêchent de faire attention aux choses. Aristote,

Le Philosophe va plus loin. Il dit, que *c'est un moindre mal d'être negligé dans son style, que d'y être trop orné.* Tout ce qu'on peut reprocher au style negligé, ne va qu'à dire, qu'il n'y a point d'ornement ; au lieu qu'*il y a de très-grands défauts dans les ornemens, dès qu'ils passent les bornes.* Il ajoûte, que les ornemens changent, augmentent, diminuent selon les personnes, & qu'il n'est point à propos qu'un enfant, un soldat, un esclave, une femme paroisse parler avec tant d'art. Ainsi, quelque grace qu'ait une hyperbole bien entenduë, ce Philosophe la croit plus convenable aux jeunes gens, à cause de leur vivacité, ou aux gens passionnez, tel qu'est Achille dans Homere. *Ibid. & Vict. p. 654.* *L. Rh. 3. 7. ad calc.*

Enfin, il traite de l'arrangement, ou de l'ordre. Il fait voir que tout discours, à le bien prendre, n'a que deux parties necessaires, qui sont la Proposition, & la Confirmation. Quintilien trouve en cela de la nouveauté ; & s'il excuse ce Philosophe d'avoir rangé la Narration sous *Inst. Orat. 3. ubi de part. causar. Judic.*

2 Et à rebus gravibus ad elegantias festivitatesque considerandas animum auditoris traducit. *Arist. l. 3. c. 8.*

Ariſtote. ſous la Propoſition, il ne peut l'approuver, dit-il, en ce qu'il range la Refutation ſous la Preuve. Il ne croit pas que cela ſe puiſſe, parce que l'uſage de l'une eſt d'établir, au lieu que l'emploi de l'autre eſt de détruire. Victorius prend la défenſe d'Ariſtote, & répond, qu'un Orateur établit ſa cauſe en détruiſant celle de l'adverſaire. Et, ſi Quintilien n'avoit point appris cette verité en apprenant la Dialectique, il auroit dû l'apprendre, ſelon lui, en liſant les inſtructions que Ciceron donne à ſon fils ſur l'Art oratoire; puisque cet Orateur range auſſi la Réfutation ſous la Preuve.

Victor. in Rhet. Ariſt. p. 797.

In Partition. Orator.

Il paroît par cette réponſe, que les objections de Quintilien mettent Victorius de mauvaiſe humeur. Ce Rhéteur néanmoins n'eſt pas toujours oppoſé au Philoſophe, & quelque inclination qu'il ait à le contredire, ſelon une remarque de Voſſius (1), il reconnoît (2) pourtant avec lui, qu'il y auroit dans l'Eloquence beaucoup de choſes à retrancher, ſi les hommes étoient auſſi ſages & auſſi juſtes qu'ils devroient l'être. Outre que Quintilien, pour avoir contredit Ariſtote ſur quelques points particuliers, ne paroît pas néanmoins avoir jamais blâmé ni ſa doctrine, ni ſon livre en general. Il dit au con-

1 Proclivis in damnandis Ariſtotelis opinionibus Quintilianus. *Voſſ. de ſtat. & conſt. Rhet. p.* 87.

2 Nam ſi mihi ſapientes Judices &c. Ariſtoteles apud bonos Judices &c. *Inſtit. Orat. l.* 2. *c.* 17. *fol.* 35 *recto. l.* 4 *c.* 1. *fol.* 58 *verſo.*

3 Quid Ariſtotelem? quem dubito ſcientiâ rerum, an

contraire (3), qu'on ne fait ce qui l'a rendu plus illustre, ou sa Science, ou sa fecondité, ou la douceur de son style, ou ses curieuses découvertes; ou la varieté de ses Ouvrages. Il convient en cela avec Ciceron (4), qui ne connoît point d'homme plus docte, plus ingenieux dans l'invention, ni plus solide dans ses décisions, qu'Aristote. Aristote.

Mais, à l'égard de Ciceron, la maniere la plus glorieuse dont il ait jugé de ce Philosophe, c'est d'avoir copié ses préceptes, ainsi que je l'ai déja dit, & d'avoir avoué que ses Dialogues de l'Orateur ne contiennent proprement que les regles de cet excellent Maître; & il est bon de remarquer, qu'en effet, s'il y a de la difference, ce n'est guéres que dans le style ou dans l'ordre.

Le style de Ciceron est plus diffus & plus libre, mêlé de diverses digressions convenables à une conversation de gens d'esprit, qui ne s'entretiennent de Rhétorique, que pour se délasser de leurs occupations plus serieuses. Aristote est plus serré; il va toujours à son but, sans s'écarter, comme ne songeant qu'à ce qu'il fait. C'est de cette précision, & du soin de traiter les choses à fond, que vient l'obscurité que Victorius, Cassandre,

an eloquendi suavitate, an inventionum acumine, an varietate operum clariorum putem. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

4 Sed quis omnium doctior, quis in rebus vel inveniendis, vel judicandis acrior Aristotele fuit? *Cic. in Orat. n.* 172.

Aristote. dre, & Paul Beni y ont trouvée. Sa diction pourtant est nette & exacte, ne disant rien que ce qu'il faut, & le disant bien. Il découvre en toutes choses, le bon & le mauvais, d'une maniere très-simple, & generalement assez équitable. Il satisfait l'esprit, & remplit l'ame de joye, par la verité de ses préceptes, & des raisons qu'il en donne; il est également éloigné par la noblesse de sa diction, tant de la bassesse du style, que de l'enflure; s'il parle de lui-même, il le fait très-sobrement; enfin, il garde partout une admirable methode, qui vous mene, non-seulement de livre en livre, mais de pensée en pensée, sans manquer jamais de vous avertir du chemin que vous avez à faire, & de vous remettre devant les yeux celui que vous avez déja fait.

C'est, sans doute, la raison pourquoi Majoragius adopte les paroles de Ciceron: & dit, que *le style d'Aristote est un fleuve d'or.* Il trouve que ce fleuve porte par-tout l'abondance: & il faut concevoir qu'il la porte, non par la multitude des paroles, mais par celle des pensées. Majoragius ajoûte, que les préceptes de ce Philosophe sont si savans, si bien rangez, si poliment énoncez, qu'on ne peut rien trouver de plus parfait en ce genre. Ciceron même ne l'emporte sur lui que par l'Eloquence, & non par la

Comment. in Rhet Aristot. initio.

1 *André Schott, Compar. d'Arist. & de Demosth. p. 162.*

préfère

la connoissance de l'Art. De sorte que, par cet endroit, Aristote est, selon lui, le premier de tous les Maîtres. C'est une pensée qui est commune à Majoragius avec Paul Beni : car, outre ce que j'ai déja rapporté de lui, il ajoûte, qu'Aristote surpasse les autres de si loin, qu'on ne peut même lui égaler Ciceron. Aristote. T. 1. p. 9. 10.

Que s'il faut dire quelque chose des guides qu'on peut prendre pour étudier un si parfait original, Victorius, comme je l'ai dit, y a fait un excellent Commentaire. Cet Auteur (1) est également profond, judicieux, exact & modeste. Il n'a pas fait la traduction de l'Ouvrage qu'il commente; on peut la tirer de son Commentaire. Majoragius l'a faite, & l'a accompagnée d'un Commentaire aussi long que celui de Victorius. Il copie même Victorius presque par-tout mot pour mot; il a pourtant cela de propre, qu'il ramasse les idées de divers Auteurs, sur les mêmes préceptes, & qu'aux préceptes, il joint souvent des exemples : il montre beaucoup d'érudition; Victorius n'en a pas moins.

Un Auteur, nommé Jean Cocin, a fait imprimer à Strasbourg la Rhétorique d'Aristote, avec une préface de sa façon. Cette édition contient le Grec, la Traduction Latine, & les Notes de Sturmius. Cocin fait grand cas de toutes les parties de cet Ouvrage; cependant il est

(1) *préfere* Victorius, Majoragius, Riccobon, *à tous les autres.*

Ariſtote. eſt plein de fautes dans le texte Grec, dans la traduction & dans les notes.

And. Schott. ſupra. La Paraphraſe de Riccobon me paroît meilleure. Elle eſt comparable à l'Ouvrage de Victorius. On y examine cet Ouvrage en beaucoup d'endroits, auſſi-bien que celui de Majoragius, ſans omettre ni celui de Muret, qui a fait ſeulement la traduction des deux premiers livres de la Rhétorique d'Ariſtote; ni celui de Sigonius, qui l'a traduite toute entiere, & qui a eu deſſein de garder, avec la pureté du ſtyle, un juſte milieu entre les traductions de cet Ouvrage, trop litterales, ou trop diffuſes, & de ſe rendre ainſi plus conforme à l'original.

Mais, ce qui peut tenir lieu de Commentaires, & des Traductions Latines, c'eſt la Traduction de Caſſandre en notre Langue, laquelle eſt, ſans doute, fort méthodique, en bons termes, & à peu de choſes près, très-fidele.

ANAXIMENE DE LAMPSAQUE,

Contemporain d'Ariſtote;

OU

LA RHETORIQUE

Adreſſée à Alexandre.

QUoique la Rhétorique à Alexandre ſoit à la ſuite de celle d'Ariſtote, on ne la croit pourtant pas de lui, parce qu'on n'y trouve pas les mêmes caracteres. On y voit d'abord une aſſez longue Préface; ce Philoſophe n'en met point à ſes Traitez: quand même il en auroit fait quelqu'une, celle-ci n'eſt pas de ſon ſtyle. Elle eſt d'un caractere fleuri, presque comme les Ouvrages d'Iſocrate, & l'on ne voit point qu'Ariſtote ait jamais donné dans ce goût. Il eſt vrai que les principes generaux, ſi on y prend garde, y ſont à peu près les mêmes: mais rien n'eſt démêlé, rien n'eſt rangé, ni traité dans cette Rhétorique, avec le ſoin & la methode que l'on remarque dans Ariſtote. Ce ne ſont ni les mêmes choſes, ni les mêmes idées, lorsqu'on y trouve les mêmes noms; les mœurs y ſont à peine touchées; on inſiſte un peu plus ſur les paſſions, & néan-

Anaximéne de Lampſaque.

Anaximéne de Lampſaque.

néanmoins ce n'eſt qu'en paſſant : les matieres les plus marquées en leurs lieux, y ſont encore rebattuës dans d'autres ; &, ſi c'eſt pour en dire des choſes nouvelles, il y a auſſi des redites inutiles. C'eſt ce qui a fait juger à Voſſius que cette Rhétorique n'eſt point d'Ariſtote ; & ce qui a fait dire au Bibliographe anonyme, qu'il y a long-tems que les Savans s'en ſont perſuadez.

Inſtit. Orator. tom. 1. p 362.

Bibliog. hiſt. Polit. anonym. p. 27. & 63.

Certainement, ce que je viens de remarquer, eſt un grand défaut, ſur-tout dans une Rhétorique à l'uſage d'un Prince, à qui l'Art ne pouvoit rien préſenter de trop parfait, pour répondre à l'honneur qu'il lui faiſoit de vouloir être ſon diſciple. A dire vrai, Alexandre n'eſt pas le premier, parmi les Rois, qui ait marqué cette eſtime pour l'Eloquence. Achille, & les autres Heros de l'Iliade, ne paroiſſent, ſans doute, formez la plûpart, au diſcours, & à l'action, que parce que c'étoit la mode de tous les Grands du tems d'Homere. Mais c'eſt ici, apparemment, le premier Traité fait exprès pour une perſonne d'un ſi haut rang. Quel éclat, quelle ſolidité, & quelle juſteſſe n'exigeoit pas de l'Auteur une ſi glorieuſe deſtination ! Un tel Ouvrage ne devroit avoir rien de ſec, rien de fardé, rien de défectueux, rien de ſuperflu, rien enfin, qui par ſes agrémens, ſa brieveté, ſa préciſion, ne convînt à la délicateſſe du Prince, & à la gloire du thrône. Mais, comme le dit Juvenal.

venal (1), sur un autre sujet, *Il est plus aisé de sentir ce qu'on y desireroit*, je ne dis pas seulement, *que de l'y mettre*, mais même *que de l'exprimer*. Anaximéne de Lampsaque.

La Préface roule sur l'excellence de l'Art oratoire, & cela, pour nous montrer deux choses; l'une, qu'il faut l'étudier avec soin; l'autre qu'il donne un grand relief à un Prince, déja distingué des autres hommes par son rang, & par la gloire de ses actions; parce que l'Eloquence n'est autre chose que la raison même qui se déclare, & qui brille d'une maniere convenable dans les affaires de la vie. Sur le soin qu'on doit prendre de l'étudier, l'Auteur dit beaucoup de choses que l'on retrouve dans Ciceron; soit que l'Orateur Romain les ait puisées dans cette source, soit qu'il les ait lui-même rencontrées. Pour ce qui est de l'honneur que cet Art peut faire à un Roi, il falloit qu'Alexandre en fût bien persuadé, puisqu'on voit, au commencement du Traité dont nous parlons, qu'il l'avoit demandé plusieurs fois avec instance. *L. 1. de Orat ubi de laud. Eloq.*

Mais, élevé au dessus de ses Sujets, convient-il à un Prince de s'assujettir aux regles de la Rhétorique? On sait ce qui fut dit à un Empereur, *Qu'il pouvoit donner aux hommes le droit de bourgeoisie, mais qu'il ne pouvoit le donner aux mots*; & l'on voit tout le sens de cette pensée,

1 Hunc qualem nequeo monstrare; & sentio tantum *Juv. Sat. 7. ubi de Poët.*

Anaximéne de Lampſaque.

ſée, qui ne regarde que la Grammaire. A l'égard de l'Art oratoire, l'élevation donne aux Princes de grands avantages, & les dispenſe de bien des choſes; ſoit parce qu'elles ne conviennent qu'à l'Eloquence commune; ſoit parce qu'on eſt favorablement prévenu pour eux; ſoit à cauſe des matieres qu'ils ont à traiter, & des tems & des lieux où ils les traitent. Mais il y a des graces, une nobleſſe, des bienſéances, dont il ſemble que rien ne puiſſe les dispenſer. Et c'eſt ſur quoi l'on peut dire, qu'ils ſe ſont ſouvent prévalus fort avantageuſement des préceptes de l'Eloquence, & qu'ils ont tiré d'elle-ſeule d'auſſi grands effets; que des troupes les plus nombreuſes & les plus aguerries. Que ne fit point le premier des Céſars par ſon moyen? & que ne fit point Alexandre lui-même? Pompée, Craſſus, Antoine, & pluſieurs autres, ont été grands Orateurs, auſſi-bien que grands Capitaines. Nous ne liſons preſque jamais les victoires, tant des uns, que des autres, qu'après avoir admiré de quels diſcours ils avoient ſû animer au combat les armées qu'ils commandoient. Enfin, il n'y a lecture, ni ſacrée, ni profane, qui ne fourniſſe en foule des exemples, pour prouver, quand on voudra s'en donner la peine, qu'il n'y a guéres de celebres évenemens dans toutes les hiſtoires, qu'on ne doive rapporter à ce principe; c'eſt-à-dire, ou l'Eloquence n'ait eu la meilleure part. C'eſt pour cela, que dépouillant l'Art oratoire de toutes

La Mothe le Vayer. Rhét. du Prince.

Dial. de Orat apud Tacit. p. m. 170.

toutes les choſes dont les Princes n'ont que faire, il ne faudroit leur préſenter l'Eloquence, que ſous la forme qui leur convient. Pourquoi ne croirions-nous pas qu'on réüſſiroit à leur faire ſerieuſement aimer ce bel Art, ſi une main habile & délicate le leur avoit ainſi reduit dans de juſtes bornes? Oui, ſans doute, jaloux de cette autorité que la naiſſance leur donne ſur les peuples, ils auroient la noble ambition, comme les grands Hommes que j'ai nommez, d'exercer encore, en tems & lieu, cet empire de la parole, qui flatte ſi agréablement, par deux raiſons aſſez ſenſibles; l'une eſt, que c'eſt un avantage qu'on ne doit qu'à ſon merite: l'autre eſt, que pour n'être pas ſi périlleux, il ne laiſſe pas d'être plus rare, & peut-être plus difficile de devenir bon Orateur, que de devenir grand Capitaine. Anaxime-ne de Lampſa-que.

L'Auteur de la Rhétorique à Alexandre ſemble avoir vû lui-même que, travaillant pour un Prince, il ne falloit rien produire de commun. Du moins, nous fait-il entendre qu'il avoit pris du tems pour executer ce qu'on lui demandoit, & qu'il prétend donner quelque choſe de plus exact ſur la matiere qu'il traite, que ce qu'on avoit vû avant lui. Vanité qui n'eſt pas exempte d'erreur, comme on peut aiſément s'en convaincre, ſi l'on conſidere la nature de ſon Ouvrage, & les habiles Maîtres qui avoient déja écrit ſur ce ſujet.

Après tout, il ne laiſſe pas d'y avoir de

Anaximéne de Lampsaque. * *Bibliog. hist. Polit. Philol. curios. p. 29. & 64.*

de très-bonnes choſes dans cette Rhétorique. C'eſt le jugement qu'en a porté en deux endroits le Bibliographe anonyme *, quoi-qu'il nous avertiſſe en même tems, qu'on n'a fait aucun Commentaire pour l'expliquer, ce qui n'en donne pas une idée avantageuſe; d'autant plus qu'elle ſe trouve parmi les Oeuvres d'Ariſtote, & que tant d'Auteurs ſe ſont exercez ſur les trois livres qui ſont de ce Philoſophe. Ce que je trouve de meilleur & de plus juſte dans l'Ouvrage dont nous parlons, quoiqu'on le trouve auſſi ailleurs, c'eſt l'avis que l'Auteur nous y donne, Que les preuves, les paſſions, les mœurs, l'amplification, l'Art de parler ſoit des biens ſoit des maux de la vie, conviennent à toutes ſortes de discours; & néanmoins, que la preuve eſt plus d'uſage dans le genre judiciaire; que la connoiſſance des biens & des maux convient plus dans les Conſeils; & que l'amplification eſt plus propre au Panégyrique. Il explique aſſez bien, non ſeulement ce que c'eſt qu'*amplifier*, mais encore en quelle occaſion il eſt à propos de le faire. Il poſe pour principe, que ce n'eſt qu'après la preuve, ou après l'éclairciſſement d'un fait. Il entre dans un grand détail touchant les biens & les maux qu'on loüe ou qu'on blâme, ou qui tombent en déliberation: mais tout ce qu'il en dit, ſe reduit à cet important précepte, qui ſeul doit ſuffire ſans aucun autre détail, *Que l'Orateur doit être inſtruit des ſujets dont il veut parler.* Ces ſujets ſont les affaires

res de la vie; ce n'eſt pas la Rhétorique qui nous en inſtruit; elle ne traite que de l'Eloquence. Anaximéne de Lampſaque.

Mais, une réflexion excellente que l'Auteur fait ſur les preuves, & qu'on ne peut trop répeter, c'eſt, qu'afin qu'elles ſoient bonnes, il faut que ceux qui écoutent, s'y trouvent d'intelligence avec celui qui parle; ce qui arrive, lorſque l'Orateur n'y préſente à ſes auditeurs que des idées qu'ils ont déja. C'eſt en ce ſens que Ciceron obſerve que, dans les Sciences, la perfection conſiſte à s'éloigner de l'intelligence & des opinions communes; au lieu que, dans l'uſage de l'Art oratoire, il n'y a pas de plus grand défaut. C'eſt le ſens encore de ce qu'on a dit, Que le genie de l'Eloquence n'eſt que de développer, tant en general, qu'en particulier, ce que tout le monde penſe, quelquefois même ſans y penſer. De ſorte que ce n'eſt point de ſon propre fond, ni de ſes propres découvertes, que l'Orateur doit faire montre dans ſes discours; c'eſt le fond & le bien commun de tous les hommes qu'il doit y étaler; & le grand ſuccès de l'Eloquence eſt, que tous ceux qu'elle intereſſe, c'eſt-à-dire, l'Orateur & les Auditeurs, ſe rencontrent à ce niveau d'intelligence commune, dans tout ce qui ſe dit des actions des hommes, ou des paſſions qui les font agir, ou de leurs raiſonnemens. Cette doctrine eſt generale pour tout ce qui entre dans un diſcours. Ce grand principe n'empêche pas que l'Auteur n'admette quelquefois *L. 1. de Or. rat. n. 12.*

Anaximéne de Lampſaque.

dans l'Eloquence des penſées, ou des propoſitions paradoxes: mais quand elles ſont de ce caractere, il faut, ou y préparer les esprits, ou appuyer auſſi-tôt ces penſées de quelque preuve qui les faſſe entrer dans les bornes de la portée du commun, dont elles ſemblent s'éloigner.

Je n'en dirois pas davantage, s'il ne me reſtoit encore à faire connoître l'Auteur, &, ſi pour y réüſſir, il ne falloit le caracteriſer de plus en plus. Il eſt donc à propos de remarquer, qu'il deſcend quelquefois dans de fort petites minuties, & qu'au contraire, il tranche court ſur des matieres importantes. Il n'eſt point trop étendu ſur les figures. Il donne aſſez bien les regles de l'Exorde, de la Narration, de la Confirmation, de la Réfutation, & de la Peroraiſon. Il donne auſſi, & recommande même très-fort, l'art d'interrompre à propos, ou le cours de la narration, ou la ſuite des preuves, par des réflexions judicieuſes, afin que le discours ne ſoit point une hiſtoire continuë, ni une pure diſſertation. Mais, ce qu'on ne ſauroit approuver, c'eſt qu'enſuite il reparle des diverſes eſpeces de cauſes dont il avoit déja parlé, & qu'il en traite d'une maniere auſſi diffuſe qu'il avoit fait au commencement; ce qui n'eſt pas, aſſûrément, une methode bien exacte, ni digne d'un homme qui croit mieux faire que les autres. On le voit même, en cet endroit, donner encore trois parties au genre judiciaire, qui ſont *l'accuſation*

sation, *la défense*, & *la recherche*; division qu'il faut observer comme une chose qui ne lui est particuliere. On n'admet ordinairement que les deux premieres, & il n'explique pas trop bien lui-même ce que c'est que la troisiéme. Comment concevoir, en effet, que ce soit un genre de cause different des autres, *de voir & d'examiner si les actions, les paroles, ou les inclinations d'un homme ne se démentent point*? Enfin, il dit avoir fait un Ouvrage adressé à Théodecte, & cet endroit pourroit faire croire que c'est Aristote qui parle : mais, outre les preuves que j'ai rapportées du contraire, on peut encore s'en convaincre par le dernier chapitre du livre Ce chapitre contient une récapitulation fort singuliere de l'Ouvrage. L'Auteur, conseillant à son Eleve d'avoir soin de regler ses mœurs, aussi-bien que d'étudier l'Eloquence, lui recommande d'appliquer à la conduite de la vie, les regles mêmes de l'Art oratoire; & par conséquent, de travailler à se rendre recommendable par ses premieres actions, comme par un Exorde, & de se concilier ainsi la bienveillance des hommes; de marquer après cela, de l'ordre & de l'arrangement dans la suite de sa vie, comme dans la Narration; de faire tomber les mauvais bruits & les mauvais discours, par sa sagesse, comme par une espece de Réfutation; de fortifier sa gloire, par sa constance à bien faire, comme par la Preuve, & d'avoir des manieres qui rappellent la memoire de tout ce

Anaximéne de Lampsaque.

Anaximéné de Lampſaque.

qu'il a fait de bon, comme par une eſpece de Récapitulation. Quelque jugement qu'on porte de cette idée, la peut-on croire d'Ariſtote?

M. de Vaumoriere. Harang. ſur toutes ſortes &c. p. 27.

Un Auteur François, qui a eu la même idée ſur les parties du diſcours, ne la pouſſe pas ſi loin. Mais, s'il y a plus de moderation dans la maniere dont il la propoſe, je ne ſai s'il y a plus d'exactitude. " Cet ordre, dit-il, des parties „ du diſcours, ne ſauroit être désaprouvé; „ nous en remarquons un ſemblable dans „ l'Univers. La Nature, non plus que „ l'Art, ne produit pas d'abord les choſes dans leur perfection. Les arbres „ ne commencent point par les fruits; „ ils pouſſent de petits boutons; ils les „ épanouïſſent en feuilles & en fleurs; „ & ce n'eſt qu'à la fin qu'ils nous font „ leurs meilleurs preſens. Ne nous arrive-t-il pas le même? Venons-nous „ au monde dans un âge parfait? L'enfance n'eſt-elle pas l'Exorde de notre „ vie; & n'eſt-ce pas peu à peu que nous „ devenons hommes? L'enfance eſt, en un ſens, l'Exorde de notre vie; mais peut-on dire, ou faire entendre, que l'Exorde du diſcours en ſoit l'enfance?

On ne ſauroit croire, après tout ce que j'ai dit, que la Rhétorique adreſſée à Alexandre ſoit d'Ariſtote. A qui donc faut-il l'attribuer? Il me paroît très-vraiſemblable qu'elle eſt d'Anaximéne de Lampſaque, Victorius l'a prouvé, au jugement d'André Schot *; & nous voyons qu'en effet, Quintilien † attribuë nommément

* *Compar. Ariſt. & Demoſthen p. 164.*

† *Inſti. Orator. l. 3. c. 4. fol. 40. verſo*

ment à cet Auteur la division du genre judiciaire en trois parties, qu'on ne trouve que dans le livre dont il s'agit. Quintilien n'en dit rien davantage Nous apprenons d'ailleurs qu'Anaximéne étoit du tems d'Aristote & d'Alexandre le Grand. Il étoit tout ensemble Historien, Orateur, homme habile dans la connoissance de l'Art poëtique, & dans celle de l'Art oratoire. Il voulut écrire de tout, & il le fit, dit on, avec assez de succès; mais néanmoins sans atteindre jamais à la perfection. C'est le jugement qu'en porte Denys d'Halicarnasse, dans un fragment imprimé par les soins de Victorius*; & dans lequel on le compare à ces Athlétes qui se signalent, comme dit Longin, en toutes sortes d'exercices, & ne remportent le prix dans aucun. Il avoit écrit, en douze livres, l'Histoire generale des Grecs & des Barbares; il la commençoit à la premiere origine des hommes, & la finissoit à la bataille de Mantinée Il avoit encore écrit celle de Philippe de Macedoine, qui contenoit au moins huit livres, & l'envoya à Alexandre. Il écrivit ensuite celle de ce Prince. Il y a donc lieu de croire qu'Alexandre avoit pû lui demander un Traité de Rhétorique; d'autant plus que tous les Ouvrages d'Anaximéne étoient d'un style fort châtié, si nous en croyons Plutarque †, & même très-fleuri, comme ceux d'Ephorus, de Theopompe & d'Isocrate. ‡Aussi avoit-il l'esprit tourné à l'Eloquence.

Anaximéne de Lampsaque.

Diodor. Sicul. Biblioth. l. 15. pag. 497. edit. Steph. & Pausan. p. m 195. lib. τῶν ἠλιακῶν posterior.

**Apud Victor. Proleg. in Aristot. Rhet. ex Dionys. Halic. in Isai Vita.*

Traité du Subl. c. 28.

Diod. Sic. Biblioth. l. 15. p. 504. edit. Stephan. Paus. l. poster. p. 195. Pausan. ibid

Harpocrat. Lexil. ubi vocab. ab Atticis usurp.

†*Plut. πολιτικ. παραγγέλμ. in t. 3. p. 1437. edit. Steph.*

‡*Pausan. l. τῶν ἠλιακ. poster. p.*

Anaximéne de Lampſaque.

ce des Sophiſtes. Il avoit même le talent de contrefaire le ſtyle de ceux qui en faiſoient profeſſion, & il porta le caractere de cette Eloquence jusques ſur la Tribune aux harangues, & au Barreau *. Toutes ces conſiderations prouvent qu'il eſt l'Auteur de la Rhétorique dont il s'agit, puiſqu'on l'y retrouve tel qu'on le peint, avec ſes tours étudiez, & en même tems foibles & peu perſuaſifs, que Denys d'Halicarnaſſe lui attribuë. Certainement, Diogene Laërce* le qualifie de *Rhéteur*, & Aldobrandin † dit, qu'autant qu'il en peut juger, c'eſt à ce Rhéteur qu'on doit l'Ouvrage dont je parle. Cela étant, l'expreſſion de Moreri ‡ n'eſt pas juſte, quand il dit, Que quelques Savans attribuent à Anaximéne les livres de Rhétorique d'Ariſtote; non ſeulement, parce qu'on ne lui attribuë que ce qui eſt à lui, mais encore, parce que la Rhétorique dont il s'agit n'eſt pas diviſée en pluſieurs livres.

* *Vict. in Proleg Plutarch. ibid. Halic. in Iſai Vit.*

† *Apud Vict. ubi ſupra.*

* *Diog. Laërt. l. 2. p. m. 33. ad calc.*

† *Thom. Aldobr. in 2. Laërt. lib.*

‡ *Dict. de Mor. ſur Anax.*

On peut s'étonner, qu'Anaximéne n'ayant compoſé ce Livre qu'à la priere d'Alexandre, ce Prince ne ſe fût pas plûtôt adreſſé à Ariſtote. Mais il eſt aiſé de répondre, ou qu'il l'avoit déja pris en averſion, ou que ce Philoſophe n'avoit point encore paru d'humeur à écrire ſur des matieres qu'il mépriſoit, quoiqu'il en ait enſuite mieux écrit qu'aucun autre; ou enfin, que le ſtyle d'Anaximéne avoit pû plaire davantage.

* *Pauſan. ibid. p. m. 195. Cauſſ. ex ip-ſo. Eloq. ſac. & prof. l. 1. c. 6.*

On rapporte * de cet Auteur un fait qui ſauva

sauva sa Patrie du pillage, & qui marque, en même tems, qu'il avoit de l'esprit, & qu'il étoit fort considéré d'Alexandre. Ce Prince avoit découvert que ceux de Lampsaque favorisoient les Perses: violent de son naturel, il entra dans une furieuse colere, résolut de ruïner leur ville, & se mit en chemin pour le faire. Ceux de Lampsaque épouvantez, lui députent Anaximéne pour le fléchir; mais le Roi, averti de sa venuë, se roidit dans sa fureur, &, par un serment solemnel, jure de faire tout l'opposé de ce que cet Envoyé lui demandera: l'Envoyé instruit de tout, lui demande la ruïne de Lampsaque, & le Roi, pris par son serment, se crut obligé de pardonner à cette ville. Anaximéne de Lampsaque.

Anaximéne rendit ainsi, par son esprit, un bon service à son Païs. Mais il joüa une piece bien sanglante à Théopompe, avec qui il s'étoit brouillé après avoir été son ami. Ce fut de publier, sous son nom, & d'un style tout-à-fait conforme au sien, une histoire qui choquoit les principales Républiques de la Gréce, ou, pour mieux dire, un Livre d'injures contre les Athéniens, les Lacedémoniens & les Thébains; ce qui attira à son ennémi la haine de tout le monde. *Pausan. ibid. ad calc. M. Bayle Dict. art. de Theop.*

Pausanias, de qui je tiens la plûpart de ces faits, ajoûte qu'Anaximéne fut le premier qui s'offrit de parler sur le champ sur toutes sortes de sujets. D'autres (1) donnent cette gloire à Gorgias, qui s'exposa, *Pausan. p. m. 196. Causs. ex ipso. l. 3. p. 157.*

1 Primus dixit προβάλλετε. *Philostr. de Gorg.*

Anaximéne de Lampsaque.

posa, dit-on, à cette épreuve, pour effacer Prodicus, qui ne récitoit que des harangues bien travaillées. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter, qu'excepté sa fourberie, Anaximéne n'ait été un homme de merite & de consideration, savant, fameux Orateur, & bon Maître de Rhétorique, quoi-qu'il ne soit pas du premier rang. Tel est le sentiment de Victorius, qui s'appuye sur les fondemens que j'ai rapportez.

Je crois devoir être de son avis: je ne puis pourtant pas dissimuler que Paul Beni prend un parti contraire. Il est persuadé que cette Rhétorique est d'Aristote, aussi bien que la précedente, par la raison que j'ai déja touchée, qui est, Que l'Auteur de l'une, comme l'Auteur de l'autre, se dit Auteur de la Rhétorique à Théodecte; d'où Paul Beni croit conclure démonstrativement, que c'est Aristote qui a fait la seconde, aussi-bien que la premiere, & que Victorius, qui pense autrement, s'est trompé; de sorte qu'il ne daigne pas seulement répondre aux preuves de Victorius. Mais, quand même on ne pourroit pas s'imaginer que deux hommes, comme Aristote & Anaximéne, eussent écrit à la même personne, ou à deux personnes differentes de même nom, je ne vois pas qu'il y ait de comparaison à faire entre les preuves de Paul Beni, & celles de Victorius; & je tiens pour certain qu'Aristote auroit beaucoup mieux réüssi.

Comment in Arist. Rhet. t. 1. p. 4.

Au

Au reſte, s'il y a des choſes à reprendre dans cette Rhétorique, il y en a encore plus dans la Traduction Latine que nous en avons. Elle eſt de Philelphe. C'étoit un habile homme d'ailleurs, mais qui, peut-être, n'entendoit pas aſſez la matiere, dont la connoiſſance n'eſt pas moins neceſſaire que celle des Langues, lorsqu'il s'agit de traduire. Quoi-qu'il en ſoit, il paroît ici, que, pour bien prendre le ſens de l'original, il ne faut pas toujours s'en tenir à la verſion. Anaximéne de Lampſaque.

Il me reſte une réflexion, que je tire d'un Auteur François que j'ai déja cité. „ Il n'eſt pas trop ordinaire, dit-il, qu'un „ Roi accuſe lui-même des criminels, & „ il eſt encore plus rare qu'il ſe voye „ obligé de répondre à leurs invectives. „ Cependant, Alexandre a fait l'un & „ l'autre plus d'une fois; ſoit qu'il ſuivît en cela la coutume des Rois de „ Macedoine, dont le pouvoir n'étoit pas „ tout-à-fait abſolu ſur cette Nation „ guerriere, ou qu'il fût bien aiſe de faire voir que ce n'étoit point par la ſeule valeur qu'il ſavoit vaincre. D'ajoûter après cela, comme fait l'Auteur de la réflexion, que *ce Prince, en ces occaſions, pratiquoit les préceptes d'Eloquence qu'Ariſtote n'avoit pas manqué de lui donner*, c'eſt un fait dont on peut raiſonnablement douter, ſi celui qui l'avance a prétendu qu'Ariſtote a fait une Rhétorique pour Alexandre. *M. de Vanmoriere, Harang. ſur toutes ſortes de ſujets. p. 147. Voyez Quinte-Curſe. liv. 8. c. 7. 8.*

Denys d'Halicarnasse. comme d'un Maître fameux, & d'un Critique très-habile.

Ce n'est pas en juger moins avantageusement, de dire avec Nugnés, dont je parlerai ci-après, que Denys est un de ces Maîtres qui ont joint l'usage de l'Eloquence à la connoissance des préceptes, ou, avec le Pere Rapin *, que ce Rhéteur est un des plus savans parmi les Anciens. Ce Pere ajoûte, que Denys n'a touché que les ornemens & l'harmonie du discours, ce qui est vrai de son Ouvrage *touchant l'arrangement des mots*, & non pas de celui qu'il a intitulé *De l'Art*, puisqu'il ne regarde pas seulement la diction, mais le fond même des differens discours, dont il donne des préceptes.

Nugnés Professeur de Rhétorique à Barcelone, dans la Préface de sa Rhét.

**Compar. de Demosth. & de Cic. p. 7.*

Enfin, le Pere Vavasseur remarque quatre choses dans ce qui nous reste du Rhéteur dont je parle, toutes très-utiles à ceux qui aspirent à la parfaite Eloquence. La premiere est, que cet Auteur *donne toute la Rhétorique*: ce qui se peut dire en un sens. parce que ses préceptes feroient une Rhétorique complete, à peu de choses près, si on se donnoit la peine de les ramasser en un corps, & de les ranger. La seconde est, qu'*il nous apprend à juger des Auteurs*, par les regles qu'il nous en donne. La troisiéme est, qu'*il porte lui-même son jugement sur plusieurs Ecrivains fameux*, d'une maniere qui peut nous servir d'exemple; & la quatriéme est, qu'*il fait la comparaison de quelques-uns de ces Ecrivains*, en gardant par-

De ludicra Dict. p. 257.

† Dion. Halic. περὶ λέξεων ἐξετάσεως. p. 65. lin. 3. 4. &c.

par-tout une très grande méthode, qui consiste à examiner les mœurs, les pensées, l'art & la diction; ou bien à réduire tout à deux points, qui sont *l'expression*, & *les choses*. Il distingue ensuite dans les choses, *l'invention* & *l'ordre*; & dans l'expression, *le choix* & *l'arrangement des mots*; ce qui est une leçon fort utile pour ceux qui veulent lire avec fruit. Denys d'Halicarnasse.

On a encore remarqué que Denys d'Halicarnasse s'attira par ses Ouvrages, non-seulement l'estime, mais l'admiration de son siécle; parce que ses jugemens parurent aussi solides que hardis, & que son crayon faisoit connoître, par des principes infaillibles, les défauts ou les beautez des Ecrivains dont il parloit. C'est ce qui le fit appeller, même dès son vivant, *le Critique* par excellence, pour dire, qu'il n'appartenoit qu'à lui de juger du merite des Auteurs. Ses décisions étoient sans appel; & ce qui est encore plus glorieux, l'idée qu'on a de sa vertu, répond à celle qu'on a de ses lumieres. On reconnoît que ce n'est ni l'envie de s'élever lui-même, ni le desir de rabaisser les autres, qui le guide ou le conduit dans ses critiques, mais une volonté sincere d'être utile à ses lecteurs. Aussi, ne hazarde-t-il rien qui ne soit l'effet, & comme le fruit, non-seulement d'une pénetration exquise, d'une étude consommée, & en même tems d'un long usage; mais encore de son amour pour la

Epitre Grecque d'Henri Estienne sur cet Auteur.

Henr. Estien. ibid.

Sigism. Gelen. Ep. ad Jo. Rodolph. 4. initio. Dion. Halic. t. 2 p. 120. 137. & 161.

Denys d'Halicarnasse.

verité, & de son zele pour l'avancement des Lettres.

C'est à cause de ses lumieres, que Suidas (1) l'a appellé *un Rhétoricien rempli de toutes sortes de belles connoissances*, & que Sylburge, dans la Préface qu'il a mise à l'édition qu'il en a donnée, ne fait aucune difficulté de dire, qu'il est aussi impossible de bien connoître les Orateurs, ou d'en juger sans le secours de Denys, qu'il est impossible, selon Horace, d'imiter Pindare. Sa raison est, qu'il ne conçoit rien de plus juste, ni de plus exact, que les réflexions de ce savant Critique, tant sur les Historiens, que sur les Orateurs, soit pour le fond des choses mêmes, soit pour le style.

Sylburg. Præf. ad Dudith. sub fin.

Sylburg. ibid.

En effet, sur ce dernier point, Denys d'Halicarnasse nous donne à connoître ce qui manque encore au style sublime de Thucydide, ou au style simple de Lysias, & nous apprend la maniere de mêler l'un avec l'autre, selon les regles de l'art que Thrasymaque avoit d'abord commencé, que Platon & Isocrate avoient fort poli, mais que Démosthéne seul a porté à sa perfection; ce qui lui a fait remporter le prix de l'Eloquence sur tous les Orateurs de tous les siécles. On ne fait pas moins de cas des remarques de notre Auteur sur Dinarque & sur Isée. Elles ont paru à Victorius toutes remplies d'érudition, & fort instructives pour ceux qui

Petr. Victor. Ep. ad Petro-Anton. Thebald. Præf. in Dionys.

1 Rhetor in omni litterarum genere præclarè versatus. *Suid. de Dion. Halic.*

qui aspirent à devenir Orateurs. Il en est de même de ce qu'il a écrit * sur Lysias & sur Isocrate. On y trouve par-tout d'excellentes regles, dont l'experience a fait reconnoître l'utilité. Non-seulement ce sont des principes de Rhétorique propres à éclairer l'esprit, ce sont en même tems de grandes maximes de morale, qui s'insinuent agréablement dans le cœur; &, si d'un côté on nous y développe les beautez des Ouvrages qu'on y examine, on a soin d'un autre, de nous faire goûter les vertus les plus heroïques dont l'Orateur est animé, ou dont il répand les préceptes dans ses harangues.

Denys d'Halicarnasse. * *Ibid.*

Il est vrai qu'à la premiere vûë, les décisions de Denys ont paru quelquefois surprenantes, comme je l'ai déja fait entendre; mais à la fin, on en a reconnu la justice. C'est ainsi qu'on fut étonné de la critique qu'il fit de Platon, lorsqu'il décida nettement, que le style sublime de ce Philosophe n'est, en bien des endroits, qu'une vaine enflure. " Qu'y a-
" t-il de plus surprenant, dit Henri Es-
" tienne, que de voir critiquer Platon en
" une chose où ce grand Homme s'est
" lui-même surpassé, c'est-à-dire, dans
" un genre d'écrire pour lequel tous les
" Auteurs l'admirent, & se le proposent
" pour un modele qui leur doit servir
" de regle, loin de croire qu'on puisse le
" critiquer?

Henr. Estien. Epist. Grecque sur Denys.

Ce qui fait de la peine à Henri Estienne, en avoit fait long-tems auparavant à Pompée; mais ce que Denys écrit.

Denys d'Halicarnasse, crit à Pompée pour le satisfaire, a satisfait Henri Estienne. De maniere que l'un & l'autre se sont rendus enfin à ses décisions, malgré tout ce qui se pouvoit dire pour défendre Platon. " Si Pompée " lui-même, dit Estienne, n'a pas eu hon- " te de se soumettre au jugement de cet " Auteur, & a reconnu son habileté en " cette matiere, je vous prie de pardon- " ner ma hardiesse à contredire encore " ce jugement, & de prendre plûtôt com- " me un jeu tout ce que j'ai dit en fa- " veur de Platon, que comme une chose " serieuse

Mais, dira-t-on, Denys d'Halicarnasse étoit-il plus habile que les Philosophes, les Orateurs, les Historiens dont il parle, pour en juger? Sa réponse est aussi modeste que solide. Pour n'être pas aussi éloquent que ces Auteurs, il ne s'ensuit point qu'il ne puisse pas juger de leur éloquence. Ne juge-t-on pas des tableaux d'Apelle, de Zeuxis, de Protogéne, & des autres Peintres celebres, sans avoir leur merite? & sans être Sculpteur, un homme n'est-il pas en état de juger des Ouvrages de Phidias, de Polyclète, de Miron? Il y a bien des chefs-d'œuvres dont les Auteurs ne jugent pas mieux que les autres; peut-être sont-ils moins en état de le faire. Les tableaux, les statuës, les discours, les édifices sont des choses aussi-bien de sentiment & de goût, que de raisonnement. On en juge par l'impression qu'elles font sur nous; souvent même, c'est sur le sentiment & le goût

Henr. Estien ibid. ex Dion. Halic. de hist. Thucyd. jud. p. 138. lib. 21. &c.

goût que les Arts se forment & se perfectionnent. Enfin, on sait ce que dit Horace*, *qu'une pierre qui n'est point aiguë est pourtant propre à aiguiser.* C'est une pensée qu'on attribuë originairement à Isocrate. Henri Estienne dit, qu'en tout cas, Denys d'Halicarnasse pourroit aussi s'en servir pour se justifier, & en effet, c'est l'esprit qui regne dans sa réponse.

Denys d'Halicarnasse.

* *Horat. Epist. ad Pison.*

A ne considerer que par le titre, son Traité sur l'arrangement des mots, peut-être auroit-on de la peine à croire qu'il contienne autre chose que des minuties; d'autant plus que la Prose Françoise, sur ce point, ne paroît pas susceptible d'un si grand raffinement. Mais il n'en est pas de même du Grec, que de notre Langue. Dans le Grec, la chose est d'une si grande importance, qu'il n'y a point de Maître qui ne regarde l'arrangement des paroles comme une des sources du Merveilleux dans le discours. Aristote, Hermogéne, Longin, Lucien, & mille autres ont reconnu cette verité; & s'il n'y a point tant à raffiner dans le François, il ne laisse pas d'avoir aussi son harmonie.

Que dis-je? ce que Ciceron a dit du Latin, ce que Denys d'Halicarnasse a dit du Grec, se peut dire generalement de toutes les Langues: *Il y a dans le discours de l'Orateur un chant* (1), *il y a*

1 Est autem in dicendo etiam quidam cantus obscurior. *Cic. in Orat. n. 58.*

Denys d'Halicarnaſſe.

a une Muſique, qui ne différe de l'autre, que du plus ou du moins; & qui eſt même plus agréable, (2) à cauſe que l'oraiſon eſt ſoûtenuë par la beauté du ſujet, & par celle des penſées. Ce qui eſt certain, c'eſt que nous avons des Auteurs François qui eſtiment que cette partie ne demande pas moins d'attention, & n'eſt pas moins conſiderable en notre Langue, que dans les autres. Ainſi M. Charpentier de l'Academie, dit que les meſures & les nombres ſont la principale beauté de l'élocution; & l'Abbé Caſſagnes, dans ſa Préface ſur les Oeuvres de Balzac, louë particulierement cet Auteur, parce qu'on trouve cet ornement dans ſes écrits, & qu'il eſt le premier qui a fait voir par ſon exemple, que notre Langue en étoit ſusceptible. " A cet avantage, „ dit-il, (de *l'élégance* & de la *clarté*,) „ nous en pouvons joindre un autre, „ qui touche & ravit les lecteurs; qui „ étoit inconnu en France avant ce fa„ meux Ecrivain, & qui excita par ſes „ premieres Lettres tant d'applaudiſſement „ & d'admiration. On n'aura pas de pei„ ne à deviner que je veux ici parler des „ nombres de l'Oraiſon, dont il a forti„ fié & enrichi notre Langue. De ſorte que, ſelon l'Abbé Caſſagnes, Balzac a fait dans la Proſe ce que, ſelon Monſieur Despreaux, Malherbe a fait dans les vers:

De l'Excel. de la Lang. Franç. p. 493.

Préf. ſur les Oeuv. de Balz. pag. 6.

Art Poët. Chant 1. v. 131.

Enfin

2 Qui enim cantus moderatæ orationis pronuntiatione dulcior inveniri poteſt. *Cic. l. 2. de Orat.*

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Denys d'Halicarnasse.

Ces témoignages montrent deux choses. L'une, que l'harmonie du discours convient aussi à notre Langue ; l'autre, qu'elle est fort estimable, tant dans les Vers, que dans la Prose. Ajoûtons, qu'en toutes sortes de Langues elle est très-difficile & à connoître, & à expliquer. Certainement des personnes fort habiles croyent que peu de gens connoissent l'art de bien arranger les mots dans le François. Monsieur Charpentier dit *Ibid.* que le peuple ne connoît point ces finesses du discours ; quoiqu'il en sente l'effet, parce que la nature a placé dans les oreilles de tous les hommes la puissance d'en juger. C'est pourquoi ce fameux Académicien entreprenant d'expliquer cette partie de l'Eloquence, demande des esprits très-intelligens pour la comprendre, & emprunte sur cela les termes de Denys d'Halicarnasse, qui ayant, dit-il, à traiter de semblables matieres, déclare que ce sont especes de secrets où le menu peuple ne sauroit pénetrer. Aussi n'y appelle-t il que ceux qui sont initiez aux mysteres de l'Eloquence, & il fait fermer la porte aux autres, comme à des profanes qui méprisent ce qu'ils n'entendent pas. On voit le merite du sujet dont il s'agit.

Ibid. pag. 381. 382.

Dion. Halic. περὶ συνθέσεως ὀνομάτων.

Il ne faut donc pas s'étonner si Denys d'Ha-

Denys d'Halicarnasse. *a une Musique, qui ne différe de l'autre, que du plus ou du moins; & qui est même plus agréable*, (2) à cause que l'oraison est soûtenuë par la beauté du sujet, & par celle des pensées. Ce qui est certain, c'est que nous avons des Auteurs François qui estiment que cette partie ne demande pas moins d'attention, & n'est pas moins considerable en notre Langue, que dans les autres. Ainsi M. Charpentier de l'Academie, dit que les mesures & les nombres font la principale beauté de l'élocution; & l'Abbé Cassagnes, dans sa Préface sur les Oeuvres de Balzac, louë particulierement cet Auteur, parce qu'on trouve cet ornement dans ses écrits, & qu'il est le premier qui a fait voir par son exemple, que notre Langue en étoit susceptible. " A cet avantage, " dit-il, (de *l'élégance* & de la *clarté*,) " nous en pouvons joindre un autre, " qui touche & ravit les lecteurs; qui " étoit inconnu en France avant ce fameux Ecrivain, & qui excita par ses " premieres Lettres tant d'applaudissement " & d'admiration. On n'aura pas de peine à deviner que je veux ici parler des " nombres de l'Oraison, dont il a fortifié & enrichi notre Langue. De sorte que, selon l'Abbé Cassagnes, Balzac a fait dans la Prose ce que, selon Monsieur Despreaux, Malherbe a fait dans les vers:

De l'Excel. de la Lang. Franç. p. 493.

Prif. sur les Oeuv. de Balz. pag. 6.

Art Poët. Chant 1. v. 131.

Enfin

2 Qui enim cantus moderatæ orationis pronuntiatione dulcior inveniri potest. *Cic. l. 2. de Orat.*

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Denys d'Halicarnasse.

Ces témoignages montrent deux choses. L'une, que l'harmonie du discours convient aussi à notre Langue ; l'autre, qu'elle est fort estimable, tant dans les Vers, que dans la Prose. Ajoûtons, qu'en toutes sortes de Langues elle est très-difficile & à connoître, & à expliquer. Certainement des personnes fort habiles croyent que peu de gens connoissent l'art de bien arranger les mots dans le François. Monsieur Charpentier dit que le peuple ne connoît point ces finesses du discours ; quoiqu'il en sente l'effet, parce que la nature a placé dans les oreilles de tous les hommes la puissance d'en juger. C'est pourquoi ce fameux Académicien entreprenant d'expliquer cette partie de l'Eloquence, demande des esprits très-intelligens pour la comprendre, & emprunte sur cela les termes de Denys d'Halicarnasse, qui ayant, dit-il, à traiter de semblables matieres, déclare que ce sont especes de secrets où le menu peuple ne sauroit pénetrer. Aussi n'y appelle-t il que ceux qui sont initiez aux mysteres de l'Eloquence, & il fait fermer la porte aux autres, comme à des profanes qui méprisent ce qu'ils n'entendent pas. On voit le merite du sujet dont il s'agit.

Ibid.

Ibid. pag. 381. 382.

Dion. Halic. περὶ συνθέσεως ὀνομάτων.

Il ne faut donc pas s'étonner si Denys d'Ha-

Denys d'Halicarnasse. * Dion. Halic. περὶ συνθέσεως ὀνομάτων. pag. 1.

d'Halicarnasse* se fait bon gré d'avoir fait un Traité exprès sur cette matiere, lorsqu'il n'y en avoit point ; ou s'il estime son Ouvrage necessaire aux Orateurs, & particulierement aux jeunes gens ; puisqu'il s'agit de la diction, qui est une si grande partie de l'Eloquence, & à laquelle les jeunes Orateurs doivent d'abord s'appliquer.

Il remarque à ce propos, que comme les pensées ne sont rien sans les expressions, celles-ci ne sont rien aussi sans l'arrangement des paroles ; & il rend sa doctrine sensible, non seulement par l'exemple des autres Arts, de l'Architecture, de la Broderie, où la disposition a tant de pouvoir ; mais encore par l'exemple des Vers & de la Prose, où après le choix des plus beaux termes & des plus belles pensées, si on néglige l'arrangement des mots, on perd le fruit de son travail ; au lieu que sans autre secours, l'arrangement donne à ce que nous disons une grace, & même une force surprenante. Il est constant que c'est particulierement ce qui fait la douceur du discours, & que si la douceur ne convient pas au sujet que l'on traite, ce n'est que par cet art qu'on la corrige ; ce mélange, ce changement, cette convenance des nombres & des sons, étant un moyen certain d'exprimer la petitesse ou la grandeur des objets, le calme ou la violence des passions, le repos ou le mouvement des choses, leur vîtesse ou leur lenteur. C'est pour y réüssir que

Ibid. p. 2.

Ibid p. 6. ad calc.

les

les Poëtes étendent, resserrent, ou grossissent le son des mots, afin de les rendre plus expressifs; en quoi la nature est une habile maîtresse, puisque c'est elle qui leur donne cette faculté de peindre & d'imiter les objets, de faire des mots, & de les appliquer. Homere en fournit des exemples sensibles. Faut-il exprimer un objet charmant par sa douceur ou par sa beauté? ce Poëte, pour le faire sentir, a l'adresse de ramasser, en quelque façon, les syllabes & les lettres les plus douces, les mots qui assortissent le mieux les uns avec les autres, ou qui sont les plus sonores, sans être néanmoins trop chargez de lettres, en sorte qu'ils n'ayent rien que de flateur. C'est tout le contraire, quand il faut exprimer un objet affreux, un torrent qui se précipite, deux rivieres qui se rencontrent, la mer qui lutte contre les rochers; ou bien, lorsqu'il faut faire sentir quelque chose qui s'éloigne également de cette force ou de cette douceur; ce qui fait trois caracteres differens, qui font lire agreablement les Ouvrages des Anciens, où l'on trouve ces sortes de beautez; au lieu que la lecture des autres est ennuyeuse & quelquefois insupportable. Denys d'Halicarnasse.

Et quoiqu'il ne soit guéres à propos de rapporter les jugemens que Denys d'Halicarnasse a faits des autres Auteurs lorsqu'il s'agit de rapporter ceux qu'on a faits de ses écrits, je crois pourtant que ce qu'il a jugé d'Homere & de Démosthéne, par rapport à l'arrangement *Dion. Halic. περὶ συνθέσ. ὀνομάτ. p. 28. & 29.*

des

Denys d'Halicarnaſſe.

des mots, peut beaucoup ſervir à nous mettre en état de juger de lui. Ce qu'il y a donc d'admirable, ſelon Denys, dans ce Poëte & dans cet Orateur, c'eſt la varieté de l'harmonie que leurs discours offrent par-tout, plus ſenſible encore & plus merveilleuſe dans le premier que dans le ſecond; d'autant qu'Homere, tout borné qu'il eſt à une eſpece de vers, & quoique aſtreint à un petit nombre de pieds, a neanmoins l'art de paroître toujours nouveau & toujours juſte dans ſes meſures, ce qui n'eſt pas ſi ſurprenant dans Démoſthéne, qui avoit plus de liberté. Mais où Denys d'Halicarnaſſe paroît s'applaudir davantage, c'eſt la démonſtration ſenſible qu'il donne d'une choſe qui eſt un paradoxe, de ſon propre aveu. Elle conſiſte à dire, que la Proſe de Démoſthéne n'a tant de force & tant de charmes, que parce qu'elle reſſemble à de très-beaux vers, ſans tomber dans le vice de faire des vers en proſe; & que la Poëſie d'Homere n'eſt ſi digne d'admiration, que parce qu'elle a l'air d'une belle proſe, ſans être neanmoins proſaïque. On ne ſauroit disconvenir qu'un pareil paradoxe bien montré, ne faſſe voir la grande pénetration de l'Auteur qui le démontre. Sans autre démonſtration, une comparaiſon le rend facile à concevoir. Lorſqu'on ſe promene ſur terre, on aime le bord de l'eau; & lorſqu'on ſe promene ſur l'eau, c'eſt un plaiſir de voir la terre. Il eſt aiſé de faire l'application.

A l'égard des préceptes que Denys a donnez * sur differentes especes de discours qui se font à l'occasion des grandes assemblées, du mariage ou de la naissance de quelqu'un, de la reception qu'on lui fait; ou sur les Oraisons funebres, les éloges, les consolations, les invectives ou les reprimandes; on peut considerer, pour en juger, que c'est un détail où Ciceron & Aristote n'ont pas crû devoir descendre; mais qui, après tout, ne laisse pas de fournir des vûës & de donner des facilitez.

Denys d'Halicarnasse. * *Dion. Halic. pag.* 33.

Vossius n'a pas crû devoir omettre ce détail dans sa Rhétorique, où il nous avertit qu'il le tient de l'Auteur dont je parle. Il remarque en même tems que Menandre ne l'a point omis non plus dans la sienne, ni Scaliger dans sa Poëtique, " dans laquelle, dit-il, l'Auteur " ne disant presque rien que ce qu'il a " pris de Denys, ne lui en fait pourtant " pas honneur. Ce n'est pas ainsi qu'en a usé l'Auteur du livre intitulé *Le Théâtre des Rhéteurs*, lorsqu'il établit ce qu'il a à dire des mœurs, des études, des exercices, des vices, des vertus, des défauts ou des beautez dans les discours de ces anciens Orateurs. Il cite partout Denys d'Halicarnasse & les autres Ecrivains où il a puisé ce qu'il avance. Au contraire Quintilien, à ce qu'on prétend, en a tiré, sans rien dire, les jugemens qu'il nous a donnez sur differens Auteurs. Quelque raison qu'il ait eu d'en user ainsi, on peut regarder une adoption décla-

Voss. Instit. Orator. l. 2. c. 16. n. 11.

Ibid. l. 1. c. 15.

Ibid. l. 3. c. 109.

Le Pere Cresol. Theatr. Rhetoricum

Instit. Orator. l. 10.

Denys d'Halicarnasse. déclarée ou tacite de la doctrine ou des sentimens d'un Auteur, comme un signe certain du jugement avantageux qu'en fait celui qui les adopte.

In Dion. Halicarn. edit. Sylb. p. 71. &c. C'est la pensée d'Henri Estienne, qui fait ici deux observations. La premiere est, que les caracteres abregez de divers Ecrivains, qu'on trouve parmi les Ouvrages de Denys d'Halicarnasse, sont de cet Auteur, ou de quelqu'un qui les a extraits de lui, dans les endroits où ils sont encore plus au long. La seconde est, que Quintilien copie quelquefois ces extraits mots pour mots, & que tantôt il nous dit comme de lui-même, ce qu'il a pourtant emprunté d'ailleurs, & tantôt il donne à connoître que ce qu'il dit n'est pas de lui. Mais de quelque maniere qu'il en use, on voit, dit Estienne, l'estime que nous devons faire de ces caracteres, puisque Quintilien lui-même s'y est tenu. Je ne puis pourtant dissimuler que j'ai vû un habile homme qui croit que ces caracteres abregez ont été mis en Grec sur le Latin de Quintilien, par quelque Auteur posterieur; ce qui n'empêcheroit pas que Quintilien lui-même n'eût auparavant formé les siens sur ceux de Denys En tout cas, nous pouvons compter sur la justesse & sur la solidité de ces caracteres.

περὶ ἐσχηματισμένων. pag. 43. & 51. Il seroit difficile de dire pourquoi l'on trouve dans notre Auteur deux differens Traitez touchant une même chose, fondez sur les mêmes principes & sur les mêmes exemples, en un mot, revenant

au

au même. Il s'agit, dans ces deux pieces, de quelques tours extraordinaires d'Eloquence, & neceſſaires quelquefois aux Orateurs. Denys d'Halicarnaſſe en diſtingue trois; l'un ne conſiſte qu'à ménager en même tems la dignité des perſonnes dont nous parlons, la ſatisfaction des auditeurs, & la verité, qui ſemble demander qu'on garde moins de ménagement; l'autre conſiſte à établir ſerieuſement une choſe dont on ne ſe met pourtant pas en peine, pour arriver par ce moyen à ce que nous ſouhaitons; le troiſiéme enfin conſiſte à établir, mais foiblement, le contraire de ce que nous voulons, afin que l'auditeur, diſpoſé à prendre toujours le contre-pied de ce qu'on lui propoſe, entre ſans y penſer dans notre veritable ſens, par eſprit de contradiction. Je ne rapporterai point toutes les réflexions que l'Auteur fait en cette occaſion, ſur d'excellens exemples qu'il donne de ſes préceptes, & qu'il tire particulierement de Démoſthéne & d'Homere. Il faut les voir en original, pour juger de la connoiſſance extraordinaire que Denys avoit de l'Art oratoire. Mais en faveur de ceux qui liſent Homere, & qui trouvent quelquefois des difficultez dans les harangues que ce Poëte fait faire par ſes Heros, je remarquerai que notre Auteur fait ſentir l'artifice, la ſolidité, la juſteſſe de la harangue d'Achille dans le premier Livre de l'Iliade; de celles d'Agamemnon, d'Ulyſſe, & de Neſtor dans le ſecond Livre; de celles

Denys d'Halicarnaſſe.

περὶ ἰσχνοτ. ματισμέν. pag. 48. &c.

Denys d'Halicarnaſſe. de Phénix, d'Ajax & d'Ulyſſe à Achille dans le neuviéme; enfin de celles de Nestor & de Diomede à Agamemnon dans le même livre. On peut ſurement mettre en parallele tout ce que Denys d'Halicarnaſſe dit ſur ces differens discours, avec ce qu'il dit de ceux d'Iſocrate. Rien n'eſt plus beau ni plus juſte que ſes réflexions ſur les Ouvrages de ce dernier. Auſſi Wolfius n'a-t-il pas manqué d'en enrichir l'édition qu'il a faite de ce Rhéteur.

Au reſte, ce n'eſt pas ſeulement en donnant des regles & des préceptes, que Denys nous conduit à l'Eloquence; c'eſt encore en nous marquant les défauts qui ſe gliſſent dans les discours, ſoit pour les mœurs, ſoit pour la maniere de propoſer les choſes, ſoit pour la diction ou pour les figures, en quelque partie du discours que ce puiſſe être. Il y a ſeulement à remarquer que ce qu'il dit des défauts qui ſe rencontrent dans l'expreſſion des mœurs, & de ceux qui ſe rencontrent dans la maniere de propoſer les choſes, eſt presque inintelligible, par une transpoſition qui a fait placer ces deux morceaux avant ſon Traité de l'Examen des Discours, au lieu qu'ils en ſont partie. Et je puis dire generalement, que c'eſt grand dommage que les exemplaires de cet Auteur ſoient ſi peu corrects, tant par la négligence des Copiſtes, que par la faute des tems, qui en ont fait perdre une bonne partie. Sylburge en rétablit beaucoup d'endroits; mais

Dion. Halic. p. 60. 61.

Pag. 64.

mais ſes corrections & ſes notes ſeroient plus commodes, ſi elles étoient à la marge ou au bas des pages, au lieu qu'il les a rejettées à la fin du livre. Denys d'Halicarnaſſe.

Avec tout cela, il eſt encore vrai de dire ce qu'a dit le docte Dudithius dans la Préface de la Traduction Latine qu'il a faite des Réflexions de Denys ſur Thucydide. Il dit, que par les Ouvrages de ce ſavant Critique, nous pouvons connoître quel étoit le travail, la profondeur, l'érudition, & la pénetration des Grecs. Ses jugemens ſur les Orateurs contiennent de grandes recherches, qui lui ont attiré l'eſtime & l'admiration des gens de Lettres. Il en eſt de même de ce qu'il dit de Thucydide, dont il a auſſi examiné les Ouvrages, & dont il a ſi bien éclairci le ſens ou les penſées, que ſans lui, cet Hiſtorien ſeroit très-difficile à entendre. Ajoûtez, qu'il nous donne dans cet Examen des regles pour écrire l'Hiſtoire, qui ne peuvent être que d'un très grand ſecours, & faire beaucoup d'honneur à ceux qui voudront les ſuivre, puiſqu'elles en font tant à celui qui les a données. On ne fait pas moins de cas de ce qu'il dit ſur les mœurs. Il nous apprend qu'il doit toûjours y avoir un caractere dominant qui ſe diſtingue des autres qualitez qui l'accompagnent. C'eſt ce caractere qui ſe mêle dans tous nos mouvemens, qui ſe les aſſujettit, & qui les gouverne à peu près comme l'ame fait le corps. C'eſt, au jugement de Robortel,

Dion. Halic. tom. 2. p. 240.

Ibid.

Ibid.

Dion. Halic. tom. 2. p. 65.

Robort. de Rhet. or. facult. p. 80.

Univerſita... BIBLIOTHECA

Denys d'Halicarnasse.

bortel, ce que Denys a mieux expliqué qu'aucun autre.

Je ne m'arrête point au portrait que Photius a fait de cet Auteur. Le Pere Cauſſin (1) croit que *c'eſt une cenſure contre un homme qui aime fort à faire le cenſeur*; parce qu'on ſemble l'accuſer d'aimer la nouveauté des phraſes, & de forcer ſon naturel pour ſe diſtinguer des autres. C'eſt l'idée que ce Pere en donne lui-même, lorsque, ne pouvant disconvenir que ce ne ſoit un bon Auteur (2), il ajoûte neanmoins qu'*il lui paroît plus de travail que de genie*, ou, ſi l'on veut, *plus d'inquiétude que de bonheur dans ſon éloquence*. Les paroles de Photius pourroient ſouffrir un meilleur ſens, & s'entendre d'un air de nouveauté, étudié à la verité; mais qui a ſon agrément & ne bleſſe point les bienſéances. Je n'inſiſte pourtant pas ſur cette explication, parce qu'après tout, le jugement de Photius ne tombe point ſur les Ouvrages de notre Auteur qui regardent la Rhétorique; il tombe ſeulement ſur le ſtyle & ſur la diction de ſes livres d'Hiſtoire.

Καλλιεπεῖς.

Mais pour donner une juſte idée de Denys d'Halicarnaſſe, je crois qu'aux témoignages avantageux qu'on a rendus à ſes Ecrits, il faut joindre ce qu'il dit lui-même des vûës qu'il s'y propoſe. Perſonne, ce ſemble, ne peut douter qu'aïant

1 Dionyſius Halicarnaſſenſis, qui tam lubenter cenſorem agit in Criticis, à Photio ita cenſetur. *Cauſſ. de Eloq. ſac. & prof. l. 3. p. 167. col. 2.*

qu'aïant été auſſi habile & auſſi laborieux qu'on le dit, nous ne puiſſions tirer de ſes Ouvrages l'avantage qu'il a voulu nous procurer; & que ſur le deſſein qu'il a eu, & ſur les éloges qu'on lui donne, nous ne devions fixer le jugement qu'il faut faire de ſon merite. Denys d'Halicarnaſſe.

Il nous apprend donc lui-même, qu'il avoit compoſé tout ce qui a rapport à la Rhétorique, dans la vûë d'aider de plus en plus au rétabliſſement de la veritable Eloquence, lequel, comme il a ſoin de le dire, étoit alors aſſez avancé. Il ajoûte que dès la mort d'Alexandre le Grand, ce bel Art avoit déja commencé à perdre ſon premier éclat, & que dans la ſuite il n'en étoit presque plus reſté aucun veſtige. A la place de la veritable Eloquence, il s'étoit introduit une Eloquence inſupportable, d'une hardieſſe théatrale, dépourvûë de doctrine, ſans ſageſſe, ſans litterature, ſans connoiſſance des beaux Arts; laquelle neanmoins ayant ſurpris les auditeurs, s'étoit répanduë par-tout, s'emparant des biens, des honneurs, & de tous les avantages qui n'étoient dûs qu'à la premiere, la chaſſant même de tous les lieux où elle avoit été reçûë; ou, ſi elle l'y ſouffroit encore, ce n'étoit que comme une concubine imperieuſe ſouffre la legitime épouſe dans la maiſon d'un mari perdu & περὶ τῶν ἀρχαίων ῥητόρων. t. 2. p 80. lin. 31.

2 Bonus auctor.... qui plus habet in ſcribendo moroſæ eloquentiæ, quàm felicitatis. *Ibid. p.* 168.

Denys d'Halicarnasse.

& déreglé. Enfin, soit que le tems, qui sauve l'innocence & découvre la verité, sauve aussi les études, les arts, & toutes les bonnes choses; soit qu'une révolution naturelle ramene quelquefois l'ancien tems; soit que l'émulation des hommes se réveille comme d'elle-même, après qu'elle a été assoupie pendant quelques années; soit plutôt que ceux qui gouvernent, la réveillent par leurs exemples & par des récompenses: par quelque cause que ce fût, on avoit vû depuis peu renaître l'ancienne & la saine Eloquence, pour raison de quoi, on ne sauroit, selon lui, ni trop feliciter son siécle, ni assez louer ceux qui ont contribué à un si heureux changement. Mais il dit, que laissant là cet éloge, parce que tout le monde le peut faire aussi-bien que lui, il s'arrête à ce qui peut de plus en plus avancer ce changement, c'est-à-dire, à examiner qui ont été les plus habiles Orateurs de l'antiquité, & les Ecrivains les plus estimables; quel a été leur caractere, soit dans la vie; soit dans les discours; par où ils ont plû davantage, & ce qu'il y a dans chacun à prendre ou à laisser. Rien ne peut être, selon lui, ni plus propre, ni plus necessaire, que ces réflexions, à ceux qui étudient cette partie de la Philosophie, & cette Eloquence d'usage qui a toujours merité l'estime & l'amour des honnêtes gens. A tout cela, Denys d'Halicarnasse ajoûte, que de sa connoissance, c'est un sujet qui n'est pas commun, ou plûtôt,

tôt, que perſonne ne l'a encore traité; du moins, qu'il n'a point trouvé d'Auteur qui en ait parlé, quelque recherche qu'il en ait faite. Denys d'Halicarnaſſe.

Telles étoient les vûës de ce ſavant Maître dans les Ouvrages dont j'avois à parler; à quoi je n'ai plus rien à ajoûter, ſinon qu'André Schott dit, que la Lettre de Denys d'Halicarnaſſe à Ammée, & ſes Vies des Rhéteurs, peuvent donner du jour à la Rhétorique d'Ariſtote.

LUCIEN

DE SAMOSATE,

Mort quelque tems après Marc Aurèle, qui mourut l'an de Jeſus-Chriſt 180.

JE donne place à Lucien dans cet Ouvrage, parce qu'il en a fait un, qui, par ſon titre, promet des préceptes aux Orateurs ou aux Rhéteurs. D'Ablancourt, dans ſa Traduction, rend ce titre par celui *de l'Orateur ridicule*; mot à mot, c'eſt *Le Maître des Rhéteurs*, ou *des Orateurs*: mais je crois que, pour en donner une juſte idée, il faut dire, *Le Rhéteur ridicule*. Lucien. *T. 2. p. 438. de l'Edition de Saumur.* Ρητόρων διδάσκαλος.

La raiſon qui a fait choiſir au Traducteur François le premier de tous ces titres, lui a fait dire auſſi dans l'argument, que *cet Ouvrage de Lucien eſt pro-*

Lucien. *prement une satire contre quelque particulier qui l'avoit offensé*, & qu'il tourne *en ridicule* pour s'en venger. L'argument, dans la Version Latine, dit que *c'est un Ouvrage instructif, fait en faveur des jeunes gens qui aspirent à l'Eloquence, leur apprenant que de deux chemins qu'on peut se proposer pour y parvenir, il n'y en a qu'un qui y conduise*; c'est le travail & l'application; au lieu que celui qui n'y conduit pas, c'est l'ignorance & l'effronterie. C'est pourtant celui que l'Auteur nous conseille de prendre; mais c'est un conseil ironique. Il nous promet en récompense, non pas l'Eloquence de Platon, d'Isocrate, ou de Démosthéne; *Elle étoit bonne de leur tems*, & *nous sommes*, dit-il, *aussi éloignez de leurs mœurs que de leurs siécles*, mais l'Eloquence des Orateurs modernes, dont il nous fait le caractere, *prenant pour la décrire*, comme dit d'Ablancourt, *le contre-pied de la veritable Eloquence.* Il nous représente la route qu'il faut prendre pour y parvenir, non pas comme longue & difficile, mais toute unie, & même toute couverte de fleurs Qu'importe que Démosthéne en ait pris une autre, aussi bien que tous les grands Hommes de l'antiquité? Personne ne s'avise maintenant de les suivre; & par le nouveau chemin que l'on prend, plusieurs s'étant acquis beaucoup de réputation triomphent sur le théâtre de l'Eloquence, sans avoir jamais travaillé.

On sait ce que les hommes sages & éclairez peuvent opposer à cette doctrine: mais

mais Lucien continuant sur le même ton, Lucien fait regarder comme des rêveries tout ce qu'ils disent. Aussi nous les représente-t-il sous le personnage allégorique d'un homme fort & robuste, & d'une mine grave & sévere, qui s'offre aux amateurs de l'Eloquence, pour les conduire dans ce chemin fréquenté autrefois par les Platons & les Démosthénes, mais à present tout couvert de ronces, quoiqu'on y remarque encore les vestiges de ces grands Hommes. Ce Guide vous avertit que de s'écarter de ce chemin, c'est se jetter dans des précipices; il ne vous présente que les harangues des Anciens, d'une Eloquence mâle & vigoureuse, pour les imiter; il vous assure que vous ne réüssirez que par l'étude; il ne vous parle que de veilles & de travaux à essuyer; dont il mesure même la longueur, non par mois ou par années, mais par lustres ou par olympiades, exigeant de vous, pendant ce tems-là, une vie frugale, ou plûtôt une privation totale des plaisirs, & un éloignement general de tout commerce. Mais ce donneur d'avis est un homme qui radote, à parler dans le sens de Lucien, & il se mocque, de nous donner de pareils conseils; comme si un jeune homme de qualité ou de quelque consideration, devoit, pour devenir éloquent, imiter le fils d'un simple fourbisseur, tel qu'étoit Démosthéne; ou comme si une methode qui étoit bonne du tems de Philippe, pouvoit l'être encore aujourd'hui. Voulez-vous m'en croire,

Lucien. dit notre Auteur, quittez-moi ce bonhomme avec ce chemin raboteux, & prenez l'autre voye qu'on a découverte depuis peu.

Pour nous conduire dans cette autre voye, Lucien nous préſente de même un perſonnage, ou réel, ou allégorique, homme de bonne mine, vêtu à la mode, d'une contenance, d'un port qui convie à le ſuivre, & d'une Eloquence qui charme. Auſſi n'a-t-il été nourri que de nectar & d'ambroſie. Ce qui pourtant plaît davantage en lui, c'eſt ſa modeſtie. Il ne s'eſtime que le plus grand des Orateurs, & il compte de l'emporter autant ſur les autres, que la trompette ſur la flûte. " Pour devenir donc éloquent, „ on n'a qu'à ſuivre ſes avis. Premiere- „ ment, dit-il, je me mocque du ſavoir „ & de l'étude, l'Eloquence étant quelque choſe au-delà ; & il n'eſt pas ſi „ neceſſaire d'être ſavant, que d'être hardi. Ainſi banniſſant cette pudeur importune qui donne mauvaiſe opinion de ſoi, „ ayez la démarche fiere, un habit & une ſuite magnifique, avec cela de beaux „ mots & des phraſes à la mode ; forgez-en de nouvelles au beſoin, pour „ braver l'uſage & toutes les regles. „ N'allez pas vous mettre en peine de „ traiter votre ſujet, parlez de tout indifféremment, ſans aucun égard, ni à „ l'ordre, ni à la matiere. Sur-tout dans „ Athéne, ne manquez pas d'alléguer „ les coûtumes des Indes, ou du moins „ de rappeller la memoire des vieilles „ chro-

„ chroniques; du mont Athos percé; de l'Helle-
„ spont enchaîné; du Soleil obs-
„ curci par une multitude de traits; des
„ Rivieres taries par les armées; & ne
„ vous préparez jamais pour parler. Ayez
„ une forte cabale pour vous prôner;
„ celebrez vous même vos propres louan-
„ ges; ne louez que vous; & ce qui
„ vaut encore mieux, si les autres disent
„ quelque chose de bon, ne manquez
„ pas de le décrier comme mauvais, ou
„ de dire qu'ils l'ont dérobé. Voilà ce
„ qu'il faut faire en public, tandis qu'en
„ particulier, vous passerez le tems au
„ jeu & dans la débauche. Lucien.

Quelles que soient ces leçons, il ne faut pas s'imaginer qu'on ne les ait jamais mises en pratique. „ Emilius, dit „ Juvenal, ne prend pas beaucoup de „ peine à travailler ses plaidoyers, & „ néanmoins il gagne tout ce qu'il veut. „ D'où vient? Il est meublé magnifique- „ ment... Qu'un Avocat soit vêtu d'é- „ carlate, ou d'une belle veste de cou- „ leur d'améthiste, cela fait sa vogue... „ Quand les plus celebres Orateurs re- „ viendroient au monde... Ciceron tout „ le premier... ils ne gagneroient rien, „ s'ils ne faisoient briller à leurs doigts „ des bagues de prix... Paulus avoit „ toujours au doigt quelque gros rubis, „ qu'il venoit de louer: aussi avoit-il tou- „ tes les grandes affaires. Il n'en alloit „ que fort peu à Basilus. Comment „ voudroit-on qu'un homme si mal vêtu „ eût été éloquent? *Juven. Sat. 7. v. 124. Traduct. du Pere Tart.*

Lucien. Mais sans aller si loin chercher des exemples, l'Homme admirable qui donne les avis que j'ai rapportez, se propose lui-même comme un exemple vivant de l'Eloquence qu'il nous conseille d'étudier. En effet, dit Lucien, si vous le croyez, vous réüssirez comme lui. Pour moi, ajoûte-t-il, je ne me sens ni assez d'esprit, ni assez de courage pour le suivre; à vous l'honneur.

Tel est, sur la matiere que je traite, le petit Ouvrage de l'ingenieux Auteur dont il s'agit maintenant. Que ce soit, après cela, une satire de quelque particulier, comme le dit d'Ablancourt, ou la satire generale des Maîtres & des Orateurs de son siécle, comme le veut Jaques Mycillus dans l'argument qu'il a mis au-devant de ce Dialogue traduit en Latin par Pirckeimer; c'est constamment une satire instructive. Elle apprend aux jeunes gens, qu'on ne devient Orateur qu'en se donnant beaucoup de peine; elle apprend aux Maîtres, qu'ils ne doivent point flatter leurs Eleves; elle apprend aux Peres & aux Meres, qu'ils ne doivent point se laisser tromper; enfin elle apprend aux Orateurs, que lors même qu'on a beaucoup d'experience, l'Eloquence demande encore bien des soins; qu'elle est fondée sur un solide savoir; qu'elle doit être dans le goût des Anciens; qu'elle est dégagée des digressions inutiles; qu'elle est ennemie des vains ornemens. On ne peut douter que ce ne soit là le jugement de Lucien,

cien, & que son jugement ne soit d'un grand poids. Ses Ecrits parlent avantageusement pour lui, & nous font connoître qu'on ne peut mieux entendre la perfection de l'Eloquence, outre que les habiles gens lui rendent ce témoignage. Lucien.

Jean Benoît, entre autres, dans sa Préface sur Lucien, dit qu'on regarde cet Auteur comme un vrai modele de l'Eloquence Attique; que sa diction a tous les agrémens possibles; qu'il a tant d'esprit, qu'en fait de style, c'est un Protée pour prendre toutes sortes de formes, ou un Caméleon pour se donner toutes sortes de couleurs; qu'il est grave & sérieux; qu'il est plaisant & agréable; qu'il a de la force & de la douceur; qu'il a le talent de s'élever lorsqu'il traite de grandes choses; qu'il sait s'abaisser dans les petites; qu'il est ami de la clarté, & qu'il n'a que quelques obscuritez affectées avec esprit. *Docteur en Medec. Professeur en Langue Grecque à Saumur.*

On lui reproche, à la verité, de grands défauts, l'impieté, l'irreligion, la corruption des mœurs; mais ces reproches, qui ne sont que trop bien fondez, ne tombent point sur le petit Ouvrage dont j'ai donné l'idée: il n'y paroît rien de semblable, & on le lit en sureté.

Lucien étoit de Samosate, capitale de la Comagéne, & n'étoit pas de grande naissance. Son Pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, résolut de lui faire apprendre un métier; mais comme les commencemens ne lui en furent pas favora-

Lucien. vorables, il se jetta dans les Lettres. Il a vêcu quatre-vingt-dix ans, depuis le regne de Trajan & au-dessus, jusques au-delà de Marc Aurele (1).

HERMOGE'NE,

Mort au commencement du troisiéme siécle.

Hermogéne. *Gasp. Laur. in Hermog. Ep. Nuncup. p. 4. Philost. de vit. Sophist. l. 2. p. 575.*

HERMOGE'NE étoit de Tarse en Cilicie, & vivoit sous l'Empereur Marc Antonin, qui fut curieux d'aller l'entendre faire ses leçons, l'entendit, en fut charmé, & lui fit de grands presens. Qui ne seroit curieux d'entendre un homme de quinze ans expliquer les préceptes de Rhétorique d'une maniere digne des plus grands Maîtres ? C'étoit l'âge de ce Rhéteur, selon Philostrate, lorsqu'il se mit à professer ; &, ce qui n'est pas moins surprenant, il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il composa sa Rhétorique, qui est, à proprement parler, la quinte-essence du sens commun. Mais, par un évenement dont on ne peut guéres rendre raison, à l'âge de vingt-quatre ans il devint stupide, & sa stupidité dura le reste de sa vie. Après sa mort, on lui trouva le cœur tout velu, & d'une grosseur énorme. Ce fut peut-être la cause de sa démence. C'est aux Naturalistes à nous

Ibid.

1 Lucianus & Apuleius circa hæc tempora vixisse

nous dire ce qu'ils en croyent. Cet événement fit dire de lui, non seulement ce que dit Platon, que *ceux qui vieillissent sont deux fois enfans, mais qu'il étoit enfant dans sa vieillesse, comme il avoit paru vieillard dans son enfance.* On disoit aussi *qu'on voyoit bien par son exemple que l'Éloquence avoit des ailes, puisqu'elle l'avoit abandonné.* Hermogéne. *Antioch. Sophist. apud Philost. ibid.* *Idem ibid.*

Au reste, son Ouvrage n'a rien qui ne contribuë à sa gloire & à l'utilité des lecteurs. C'est la pensée de Vossius, lorsque, dans ses Institutions oratoires, il fait profession d'expliquer Hermogéne, comme il y explique les Maîtres les plus fameux. Il préfere, à la verité, les lumieres qu'Aristote donne touchant l'Exorde, à celles que donnent Ciceron & Hermogéne : il avouë néanmoins qu'on trouve dans ce dernier ce qu'on ne trouve point dans le premier, & qu'il sert même à l'éclaircir. *Voss. Instit. Orat. tom. 1. p. 143.* *Ibid. p. 347.*

Le jugement qu'en a porté le Bibliographe anonyme, revient à la pensée de Vossius. Il place avec honneur Hermogéne, immédiatement après Aristote, trouvant qu'il a traité avec beaucoup d'étenduë & de netteté toutes les matieres de Rhétorique ; que tout ce qu'il dit est fondé sur les principes du Philosophe, que c'en est un Commentaire, & qu'on peut le lire comme tel, après avoir lû Aristote : qu'on l'accuse, à la verité, d'être *Bibliog. Histor. Polit. Philol. Curios. p. 28. & 29.*

xisse creduntur. *Patav. Ration. Temp. l. 6. p. 51. in 12.*

Hermogéne. d'être descendu dans de trop petites minuties, parce qu'il diviſe beaucoup ſa matiere ; mais qu'il eſt très-utile à tous ceux qui veulent s'inſtruire.

Morhof. tom. 2. l. 6. n. 5. Selon Monſieur Morhof, Hermogéne l'emporte ſur Denys d'Halicarnaſſe, & ſelon André Schott, il l'emporte même ſur Ciceron & ſur Ariſtote pour l'explication des caracteres du discours. George de Trébizonde va plus loin, & il en fait tant d'eſtime, qu'il le ſuit dans ſa Rhétorique préferablement à Ariſtote, jusques là qu'il ne fait ſouvent que le traduire, comme il en avertit lui-même dans le corps de ſon Ouvrage, & par des notes marginales.

Proleg. in Phot. Trapez. in Rhet. p. 78. & 232.

Préf. de la Comp. de Cic. & de Demoſth. p. 6. 7. 8. Le Pere Rapin & le Pere Vavaſſeur * ſont d'accord dans le jugement qu'ils font de cette partie d'Hermogéne où cet Auteur traite de la difference des ſtyles, que je viens d'appeller les caracteres du discours. Le premier dit que ce Rhéteur lui paroît des plus exacts & des plus methodiques ; le ſecond convient qu'il y a plus de fineſſe dans ſes diviſions que dans celles des autres, & qu'elles ſont plus inſtructives. L'Auteur lui-même croit avoir dit ſur cet article ce que perſonne n'avoit dit avant lui. Mais le Pere Rapin ajoûte, qu'Hermogéne n'a traité que les divers caracteres de discours, & il ne faut qu'ouvrir le livre pour ſe convaincre du contraire.

* *De ludicr. dict. p. 260.*

Ibid.

Script. Græc. anonym. ex Biblioth. Vatic. Auſſi un Rhéteur anonyme dit que l'Ouvrage de cet Auteur comprend toute la Rhétorique, & qu'il y a profité de

ce

ce qu'Ariſtote & les Diſciples d'Iſocrate avoient de meilleur; qu'il a auſſi tiré des lumieres d'Hermagore, de Denys d'Halicarnaſſe, d'Ariſtide, & de pluſieurs autres. Hermogéne.

Je ne ſai ſur quoi l'on ſe fonde pour dire que *Sturmius avoit infatué l'Allemagne de ſon Hermogéne.* Je trouve que cet Auteur dit que quiconque ſait les trois livres d'Ariſtote, les trois de l'Orateur, & ceux d'Hermogéne, n'a plus beſoin de rien apprendre ſur ces matieres, & c'eſt un ſentiment où je ne vois rien d'outré. *Sturm. Comment. in partit. orat. Cic. p. 172.*

Melchior Junius nous avertit qu'il faut du jugement pour lire les Ouvrages de ce Rhéteur; parce que, comme il le dit lui-même, il comprend quelquefois ſa penſée en un mot, & qu'il y joint peu d'exemples: mais il merite d'être lû, dit Junius, pour la beauté de ſes préceptes, pour la brieveté même qu'il y garde, pour l'eſprit qui y brille, pour le grand uſage qu'on en peut faire, enfin pour la connoiſſance qu'il avoit & qu'il nous donne de Démoſthéne, qu'il propoſe toujours pour modele. *Jun. Method. Eloq. compar. c. 4. 5.*

Non-ſeulement il merite d'être lû [dit Gaſpard Laurent, qui a donné une nouvelle Verſion d'Hermogéne, accompagnée d'un Commentaire, l'un & l'autre fort eſtimable, à parler generalement:] mais il ne faut ceſſer de le lire; & c'eſt grand dommage, ſelon ce Commentateur, que l'ignorance de la Langue Grecque, jointe à la difficulté de l'Ouvrage, l'ayent ſi long-tems fait negliger; à quoi contribuoit *Gaſp. Laur. in Hermog. Ep. nunc up. p. 2. edit. de Gen. 1614.*

Hermogéne. buoit auſſi, dit-il, l'habitude où l'on étoit de lire *des Rhétoriciens de paille*, comme parle Hermogéne, au lieu d'aller tout d'un coup à la ſource, c'eſt-à-dire aux Auteurs originaux. Cette qualité d'Auteur original ne convient pas moins, ſelon lui, à Hermogéne qu'à Ariſtote, lesquels, à ſon avis, ont encore cela de commun, qu'ils ont écrit l'un & l'autre, non pour des enfans, mais pour des gens faits, qui traitent les affaires du Barreau, ou qui ont à traiter dans le Senat & dans de grandes Aſſemblées, les matieres les plus graves touchant le gouvernement des peuples, ou les interêts de l'Etat.

Ibid p. 3.4.

Mais celui qui s'eſt le plus étendu ſur Hermogéne, c'eſt Nugnés. Cet Auteur n'outre point la matiere, quand il dit qu'*Hermogéne eſt un Rhéteur d'un grand ſens, qu'il a perfectionné ce qu'il avoit pris des anciens Maîtres, & qu'il y a beaucoup ajoûté du ſien:* mais il paroît l'outrer un peu, quand il avance que *tous les Savans, d'un commun conſentement, le préferent à tous ceux qui l'ont devancé.* Il dit avec plus de verité que pluſieurs habiles gens ſe ſont portez à l'expliquer par l'eſtime qu'ils en faiſoient, & à y faire des Commentaires, ou à l'abreger pour leur commodité, & pour ſe faciliter le ſouvenir de ſes préceptes. Il ajoûte, qu'il ne s'eſt point trouvé de bon Interprete qui ait réüſſi à expliquer aucun Hiſtorien ou aucun Orateur, à moins qu'en l'expliquant, il n'ait employé l'art d'Hermogéne; & qu'en un mot,

Nunneſius. in Rhet. l. 1.

Ibid.

Ibid. & l. 5. *p.* 373.

„ mot, soit qu'il s'agisse d'interpreter un Au- Hermogé-
„ teur, soit qu'il s'agisse d'en juger, on ne.
„ sait tout ce qu'il faut savoir, si l'on
„ sait Hermogéne. Enfin, il croit qu'il
„ n'y a point de Rhétorique qu'on puis-
„ se préférer à celle de ce Rhéteur, & qu'il
„ y en a peu qu'on puisse lui égaler.
„ En effet, dit Nugnés, si, au jugement
„ de Ciceron, il n'y eut jamais de vrai
„ Orateur que Démosthéne, & si on ne
„ ne peut, par aucune Rhétorique, mieux
„ connoître tout l'art de l'Orateur Grec,
„ que par celle dont nous parlons, il
„ faut avouer que c'est la meilleure de
„ toutes les Rhétoriques.

A ces idées avantageuses, que tant de Critiques nous donnent d'Hermogéne, on peut opposer ce qu'en a dit Monsieur Baillet, que l'érudition de ce Rhéteur ne fut jamais fort étenduë, ni peut-être jamais fort profonde. Ce n'est pas tout: mais lorsqu'à l'âge de seize ans, ce jeune homme appellé pour enseigner la Rhétorique à Marc-Aurele, dit à cet Empereur: (1) *Le Maître de Rhétorique qu'on vous donne, a lui même besoin de Maître, & mon âge ne m'a point permis d'apprendre beaucoup de choses*, Monsieur Baillet dit que *c'étoit là, sans doute, une petite fanfaronnade dans la bouche d'Hermogéne, & qu'à dire le vrai, c'étoit une verité qu'il auroit suivie s'il avoit eu plus d'esprit & plus de jugement. Concluons donc,*

M. Baillet Jug. des Sav. tom. 1. p. 380. Ed. in 12. & p. 127. Ed. in 4 En-fans celeb. au chap. d'Hermog.

1 Ecce tibi, Rex, Rhetor institutoris egens, Orator ætatem exspectans.

Hermogéne. *donc*, ajoûte-t-il, *que c'eſt avec quelque ſorte de juſtice que ce Rhéteur fut condamné à faire l'enfant dans ſa vieilleſſe, pour avoir voulu contre-faire le vieillard dans ſon enfance.*

Monſieur Baillet n'eſt pas le ſeul qui ait jugé peu favorablement de ce qu'Hermogéne dit à l'Empereur; Philoſtrate (1), qui rapporte les paroles de ce Rhéteur pour un échantillon de ſon ſtyle, y trouve quelque choſe de bouffon. Pour moi, je n'y vois ni bouffonnerie ni fanfaronnade; j'y trouve ſeulement dans le Grec quelques figures de mots, mais qui ne font point le caractere de ſon ſtyle. Au fond, une choſe m'empêche de bien concevoir la déciſion de M. Baillet: c'eſt qu'il eſtime beaucoup Photius, & qu'il rapporte, pour lui faire honneur, le témoignage que lui rend un homme qu'il eſtime encore, je veux dire d'André Schott. Or le plus grand honneur que faſſe ce témoignage à Photius, c'eſt de l'égaler à Hermogéne, dont il a ſuivi la methode; plus ſubtile, au jugement de Schott, que *celle tant d'Ariſtote que de Ciceron*; *admirée*, ajoûte-t-il, *de beaucoup de gens, & ſuivie de peu de perſonnes*, qui ſont Ulpien & Denys d'Halicarnaſſe parmi les Anciens; George de Trebizonde, Sturmius, Erythrée & Nugnés parmi les Modernes. Il y a donc lieu de s'étonner que Monſieur Baillet, qui rap-

Idem tom. 2. part. 1. pag. 8. Ed. in 12. & p. 3. Ed. in 4.

Prolog. in Phot.

1 Ἴδε σοι, ἔφη, βασιλεῦ, ῥήτωρ παιδαγώγων δείμε-
νον.

rapporte ces paroles de Schott dans un article qu'il a donné à Photius, ne les ait pas auſſi rapportées pour Hermogéne; & qu'à cet effet, il n'ait pas donné de même un article particulier à ce jeune Ecrivain, en le rangeant, non-ſeulement parmi les Rhéteurs, comme il avoit deſſein de faire; mais encore parmi les Critiques, avec Denys d'Halicarnaſſe, avec Photius, Longin, Quintilien & pluſieurs autres; puiſque c'eſt de ce genre de litterature dont il s'agit dans les paroles de Schott. Certainement Monſieur Baillet fait grand cas des critiques de Denys d'Halicarnaſſe; il appelle *de précieux morceaux*, ce qui nous reſte de cet Auteur en ce genre. Or on peut mettre en fait, ſelon le témoignage de Schott, que celles d'Hermogéne ne le cedent point à celles de Denys. Ne doutons point que Monſieur Baillet, étant auſſi juſte & auſſi ami de la verité qu'il l'étoit, n'en eût parlé dans la ſuite comme je fais, s'il eût continué ſon Ouvrage; parce que, traitant des Maîtres d'Eloquence, il auroit regardé le jeune Rhéteur de plus près; & qu'en liſant ſes livres, il y auroit trouvé des preuves éclatantes d'un bon eſprit, d'un jugement ſolide; & d'une érudition infinie.

Hermogene. *Jug. des Sav. tom. 2. part. 1. pag. 2. 3. Ed in 12. & p. 12. Ed. in 4.*

Le premier de ces livres nous apprend à pratiquer, dans les matieres oratoires, ce qu'on recommande ſi fort dans les Scien-

Ῥήτωρ ἡλικίαν περιμένων. *Philoſt. de Vit. Soph. p. m. 575.*

Hermogéne. Sciences, c'eſt-à-dire, à bien démêler & à bien établir les queſtions. L'Auteur explique pour cela comment dans chaque cauſe, il y a une ou pluſieurs queſtions; comment chaque queſtion a un ou pluſieurs chefs; chaque preuve ſa maniere de la traiter, ſon rang, ſon élocution, dont les figures ne ſont, ſelon lui, que la moindre ou la derniere partie. Voilà ce que Nugnés eſtime d'abord dans notre Auteur, & ce qui le lui fit préferer à Ariſtote & à Ciceron. Il faut avouer qu'en cela Hermogéne a ſuivi la methode d'Iſocrate, & la methode d'Iſocrate ſur ce point, n'eſt autre choſe que la raiſon. " J'ai coûtume, dit ce grand „ Maître, d'avertir mes disciples de voir „ avant toutes choſes, quel doit être le „ deſſein & de tout le discours, & de „ chacune de ſes parties; après quoi je „ leur dis de chercher les preuves & les „ ornemens.

Nunnes. in Rhet. l. 3. p. 247.

Sur ce principe, le premier livre d'Hermogéne eſt ſuivi de quatre autres, intitulez *De l'Invention.* Les deux premiers ſont très-courts, & neanmoins ils contiennent, l'un, tout ce qu'il y a à dire de plus fin & de plus ſolide ſur l'Exorde; l'autre, ce qu'il y a de beau ou de fort dans la Narration. L'on y apprend, ſur les Exordes, que les meilleurs & les plus fréquens conſiſtent à confirmer ou à détruire les préventions; que néanmoins ceux qui expliquent les raiſons que l'on a, ou que l'on pourroit avoir, d'intenter l'action, marquent de l'eſprit, lors-

lorsqu'on s'y prend bien ; & que ceux qui paroiſſent faits ſur le champ, ſont d'une grande force, ſur-tout quand on peut faire voir que la queſtion à décider eſt une choſe déja jugée. A l'égard de la Narration ; on y apprend qu'il faut la commencer, non par le fait, comme font les ignorans, mais par ce qui l'a précedé, ſi cela eſt lié & utile à la cauſe. Pour ce qui eſt du fait, il nous dit que l'Orateur l'étend plus ou moins, ſelon ſes forces ou ſa prudence; mais que le grand art eſt d'en développer les cauſes & les raiſons, en y joignant une vive repréſentation des choſes; parce que c'eſt de là que le récit tire ſa force. C'eſt dans cette doctrine que, non-ſeulement Nugnés, mais encore Voſſius, croit trouver des lumieres qu'on ne trouve point dans les plus grands Maîtres. Hermogéne. *Voſſ. Inſtit. Orat. tom. 1. p 347.*

La Preuve fait la matiere du troiſiéme livre. Hermogéne, comme Ariſtote, en fait la baſe du discours, & la diviſe en argumens & en témoins. Sa methode de trouver les premiers, eſt facile. Il la réduit aux circonſtances du lieu, du tems, de la maniere, des perſonnes, des cauſes, & des faits. Car de prétendre prouver ce que nous avançons, parce que c'eſt une choſe *honnête*, *utile*, *agréable*, ou parce qu'elle eſt *legitime*; ce ne ſont point là des argumens, ſi on l'en croit, mais des propoſitions qui ont beſoin de preuves. A l'égard des exemples, des ſimilitudes, des choſes qui ſont contraires, ou autrement oppoſées, ce ne ſont,

Hermogéne. sont, selon lui, que des ornemens de la Preuve. Il ajoûte l'Art de conclure celle-ci d'une maniere oratoire, qui consiste à faire sentir que ce que nous disons est encore plus vrai dans le fait dont est question, que dans l'exemple ou dans la similitude ; & il remarque que rien ne contribuë plus à l'abondance & à la force du discours, que sa methode, une même proposition pouvant avoir plusieurs preuves ; chaque preuve plusieurs ornemens ; & chaque ornement plusieurs circonstances, ce que nous disons est plus vrai dans le fait, que dans les exemples ou dans les similitudes.

Nunnes Rhet. l. 3. p. 247. Je crois que Nugnés a raison de dire que cette methode est moins longue, moins embarassée, en un mot, meilleure que celle d'Aristote, sinon que ce Philosophe, comme je l'ai déja remarqué, réduit aussi la sienne à un principe très-court, qui revient à celui d'Hermogéne. Mais je ne crois pas que Nugnés ait raison d'avancer que Ciceron dit que *le raisonnement dans la methode d'Aristote n'a ni nerfs ni aiguillons* ; Ciceron dit cela de la methode des Philosophes, & celle qu'Aristote prescrit aux Orateurs, est plus vive & plus serrée. *Ibid. l. 5. p. 373.*

Enfin, dans le quatriéme livre de l'Invention, le jeune Rhéteur traite de ces ornemens, que tout le monde reconnoît pour tels, & entre autres de deux manieres de s'énoncer, qui ont toutes deux leur usage : l'une vive & concise, par phrases coupées ; l'autre diffuse & étenduë

duë par périodes, ou par traits périodi- Hermogé-
ques, lorsque voulant déduire un fait par ne.
ſes parties, ou entaſſer pluſieurs faits, vous pouſſez un discours, ou par membres de périodes, ou par phraſes plus courtes, tant que la respiration peut aller; inſiſtant ſur la même choſe par interrogations, ou par apoſtrophes, ou autres figures, ſans les changer, que quand on change de trait, & qu'on paſſe de l'un à l'autre, c'eſt-à-dire, qu'on reprend haleine, & qu'on revient en quelque façon à la charge. Ce qui enleve quelquefois les Auditeurs, & les ravit en admiration.

Si l'on ajoûte à ces réflexions de l'Auteur, celles qu'il fait encore dans le livre précedent, tant ſur la Réfutation, que ſur la maniere differente de ranger ſes argumens, ſelon qu'on parle le premier ou le ſecond; comme auſſi ſur les définitions, quand il s'agit de la nature d'une action; ſur les peintures vives; ſur les fictions dans les raiſonnemens, lorsqu'on y ſuppoſe ce qui n'eſt pas, pour mieux juger de ce qui eſt: enfin ſi l'on y ajoûte celles qu'il fait encore dans ce quatriéme livre ſur l'Enthyméme, ſur l'uſage des métaphores, ſur l'épiphonéme, ſur le dilemme, & particulierement ſur ces adreſſes de l'Éloquence, que l'on employe pour ſe faire entendre, lorsqu'il ne fait point ſûr à dire ce que l'on penſe, ou que la bien-ſeance ne le permet pas, ou qu'il y a plus de grace à ne le pas dire; ſi, dis-je, on conſidere toutes ces

Hermogéne. choſes, il ſera difficile de croire que jamais homme ait connu plus à fond la Rhétorique.

Pour ce qui eſt de ſes livres, ſur les divers caracteres du discours, ceux-là peut-être n'en feront pas beaucoup d'estime, qui croyent que quand on cherche l'Orateur parfait, on ne ſait pas trop ce que l'on cherche; ou qui s'imaginent que ce n'eſt pas la peine d'être ſi exact & ſi poli dans la diction. Ce ne ſont point les idées d'Hermogéne ſur ces articles; & celles que ce Rhéteur en a, peuvent établir celle qu'on doit avoir de lui-même.

Il nous dit déterminément, que ce qui fait l'Orateur parfait, c'eſt une juſte *variation* du ſtyle, laquelle eſt, par conſéquent, dans l'Eloquence, la choſe du monde la plus importante. En quoi, certainement, cet Auteur ne ſe trompe pas. Ciceron y eſt formel, ainſi que Quintilien; & ces deux grands hommes conviennent tous deux que c'eſt là le veritable caractere du parfait Orateur.

Hermogéne ajoûte que cet Art de varier le ſtyle eſt auſſi très-difficile, non-ſeulement à pratiquer, mais même à connoître ou à enſeigner. En effet, la queſtion eſt de diſtinguer dans les Ouvrages, le *Simple* & le *Naif*; le *Doux* & le *Grave*; le *Grand* & le *Beau*; le *Vif* & le *Moderé*; le *Vrai* & le *Naturel*; le *Noble* & le *Pathétique*; le *Fort* ou le *Moral*; d'en connoître la nature, les effets, les principes, la maniere de les mêler.

Pour

Pour expliquer tout cela comme il faut, il eſt neceſſaire, non ſeulement, de marquer en particulier le ſtyle de quelque Auteur, comme de Platon ou de Démoſthéne, mais de connoître en general la nature de tous les ſtyles. Et néanmoins, comme on ne peut guéres parler de Rhétorique ſans exemples, & qu'on n'entreprend de parler des ſtyles en general, que pour en appliquer les notions à chaque Auteur, il faut, dans cette explication, avoir toujours devant les yeux celui de tous les Orateurs qui a le mieux connu les ſtyles, & s'en eſt ſervi plus habilement, tel qu'eſt Démoſthéne. Hermogéne.

C'eſt l'entrepriſe du jeune Auteur. Sur quoi ſe ſervant d'une penſée de l'Orateur Grec: *La promeſſe eſt grande*, dit-il, *en juge qui voudra par les effets*, bien aſſûré de ne recevoir que des louanges, pourvû qu'on ſe donne la peine de lire tout ſon Traité.

A dire vrai, c'eſt ſur quoi le louent principalement tous les Critiques que j'ai citez. Je ne répeterai rien de ce que j'ai raporté de ces Auteurs, & j'obſerverai ſeulement que ſon Commentateur * trouve qu'il parle mieux de tous les ſtyles, qu'aucun Rhéteur; que ce qu'il en dit eſt plus d'uſage; qu'il en découvre l'art le plus caché, & qu'il en donne les vrais préceptes.

* *Gaſp. Laur. Epiſt. Nuncup. in Hermog. p. 6. &c. paſſim ubi de Form.*

En effet, ceux qui avoient écrit avant lui ſur ce ſujet, n'avoient point établi des principes generaux; & même, ne s'attachant qu'à des Auteurs particuliers,

Hermogéne. ils n'en avoient pas fait connoître entierement le veritable caractere. Ils n'en avoient parlé qu'avec beaucoup de confusion dans la methode, & avec beaucoup d'incertitude dans les principes. Ils distinguoient le Grand, le Simple, le Mediocre : mais ils ne nous apprenoient pas les parties qui entrent dans ces caracteres. Au lieu qu'Hermogéne donne l'idée distincte du vrai Orateur, & développe en termes précis, & non par des idées vagues, les rares qualitez qui concourent à le former ; il explique comment on peut atteindre à chacune, & donne l'art d'en faire un admirable composé.

Idem, Comment. in c. 1. l. 1. de Form. p. 120. 121. & Hermog. ipse lib. 1. de Form. c. 1. p. 242.

Gasp. Laur. in c. 1. l. 1. de Form p. 121. ad calc.

C'est pourquoi le Commentateur veut qu'on entende bien cet Auteur, qu'on le médite, qu'on le comprenne, qu'on le pénétre, qu'on pratique ses regles, & qu'enfin en les pratiquant, on se souvienne de ce que dit Ciceron, que *l'Eloquence est également differente du langage des Philosophes, du style des Poëtes, de celui des Historiens, & de celui des Sophistes ou des Déclamateurs.*

Hermog. p. 305. 350. 351. 353. & 388. &c.

Ce qu'Hermogéne nous dit, par exemple, du *Beau* dans le discours, est incomparable. Il nous montre premierement, la necessité de joindre, non-seulement la grandeur à la clarté, mais encore la beauté & l'harmonie à la grandeur, afin de bannir la rudesse, qui rendroit le discours désagréable, quoique cette rudesse soit bonne dans le style severe. Après quoi, il nous apprend ce que c'est

c'eſt que la beauté, & l'on y voit avec plaiſir la difference des beautez ſolides, qui ne peuvent changer de nature, d'avec les beautez qui peuvent devenir frivoles, ſi les premieres ne les ſoûtiennent. Hermogéne.

Qu'eſt-ce que la beauté ſolide dans le discours? il en faut juger par celle du corps. C'eſt un aſſemblage heureux, ou un mélange bien entendu, une juſte proportion des parties qui doivent le compoſer, avec un certain air, ou une grace ſenſible, qu'on appelle proprement *embonpoint* dans le corps, & que par métaphore, on peut appeller *coloris* dans le discours, provenant, dans l'un, de la pureté du ſang qui coule dans les veines, & dans l'autre, des mœurs qu'on a l'habileté d'exprimer dans ce qu'on dit. Cette idée de la beauté revient, ſelon Hermogéne, à celle que Platon en a donnée. Mais pour la comprendre, il faut auſſi, ſelon lui, connoître diſtinctement deux choſes; premierement *ces parties*, qui ſont les ſtyles; en ſecond lieu, *ces mœurs* dont il parle, & qui ne ſont pas une choſe aiſée.

Pour ce qui eſt des beautez qui paſſent quelquefois pour frivoles, & qui le ſont en effet, quand elles ſont ſeules, ou lorſqu'on les employe mal à propos: mais qui ont pourtant un vrai merite, quand on en uſe bien, ce ſont ces beautez, & preſque toutes ces figures de diction, les membres égaux, les conſonances, l'arrangement & l'aſſemblage des ter-

Hermogéne. mes, les répetitions des mêmes mots à la fin ou au commencement de pluſieurs membres, ou en toute autre maniere, les gradations, les diſtributions, les tranſpoſitions, le nombre, l'harmonie, & autres choſes, qu'on regarde quelquefois, avec raiſon, comme un veritable fard, & quelquefois comme un ajuſtement legitime, qui donne du relief à la beauté naturelle.

Hermogéne explique ſi bien toute cette matiere, & toutes les differences du ſtyle, il les explique par des principes ſi clairs, avec tant d'ordre & avec tant d'art, qu'on ne conçoit point qu'il y ait autre choſe, ni à dire, pour faire connoître parfaitement l'Eloquence; ni à faire, pour devenir un veritable & parfait Orateur. C'eſt le ſujet de ſes deux livres ſur les Idées du discours, lesquels montrent bien qu'on peut ſavoir ce que l'on cherche, lorſqu'on cherche l'Orateur parfait, & qu'il y a des regles pour le devenir, s'il y avoit des eſprits qui, avec les diſpoſitions neceſſaires, vouluſſent s'en donner la peine, comme Démoſthéne ſe la donna. Car de dire que cet Orateur ne s'amuſa point à tous ces préceptes, c'eſt dire, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, que ceux qui excellent dans l'écriture, n'ont jamais appris à former les lettres.

Dion. Halic. περὶ συν. θέτ. ὀνομ. p. m. 30 lin. 13. 32. & pag. 31. lin. 2. 3.

Outre toutes ces regles, notre Auteur en conçoit encore d'autres bien plus importantes, touchant l'art & la maniere de ſe ſervir des précedentes, ſelon le tems, le lieu, les perſonnes ou les affaires.

Hermog. de Form. l. 2. c. 9. p. 464. 465. 466.

faires. Il promet d'en donner un Traité particulier, trouvant que le sujet le merite; & il ne fait point difficulté de dire, qu'un pareil Traité est une chose qui passe presque les forces humaines, & qui tient du divin; il se flatte néanmoins d'y réüssir autant qu'un homme en pouvoit être capable. Hermogéne.

Son Commentateur semble croire d'abord que ce Traité est cette partie du second livre des Idées, où il est question du discours d'usage, & des principaux Ecrivains qui y ont excellé. Il reconnoît néanmoins dans la suite, qu'Hermogéne avoit fait un autre livre sur cette matiere, lequel n'est venu jusqu'à nous que fort imparfait. C'est en effet ce qu'il faut reconnoître. Car l'Auteur promet deux choses dans ses livres des Idées; la premiere, *d'expliquer en general la nature de tous les styles*; la seconde, *d'examiner, selon ces regles generales, le style des bons Auteurs en particulier*: après quoi il promettoit cette méthode, qui devoit être son Ouvrage favori, & où il devoit parler de l'usage de l'Eloquence. *Gasp. Laur. in c. 9. l. 2. de Form. p. 178.* *Ibid p. 180.* *Hermog. lib. 1. de Form. c. 1. p. 242.* *Idem l 2. de Form. c. 9. p. 466. 467.* *Idem pag. 466 & 484.*

Il est vrai que son habileté paroît dans ses réflexions sur chaque Orateur; on le verra, quand il sera question de rapporter sur cela ses jugemens. Ce devoit être néanmoins tout autre chose dans son Traité de la Methode, dont, selon qu'il me paroît, nous n'avons plus que quelques restes, où l'on retrouve encore l'esprit, le goût, l'intelligence de l'Auteur;

Hermogéne. mais non pas ces liaisons, cette conduite, cet ordre entre les parties, que l'on remarque dans ses autres Ouvrages. Ce ne sont que des morceaux détachez, ou les membres reconnoissables d'un Maître habile, mis en pieces.

Que s'il faut juger du prix de ce que nous avons perdu, par ses autres Ouvrages, par le soin qu'il prend de nous y promettre celui-ci, par l'exposé qu'il fait en un endroit de ce qu'il y devoit executer, par le peu qui nous en reste encore, on peut dire sûrement que c'est une perte irréparable. Convenons néanmoins que, quelque chose qu'Hermogéne eût dit dans ce livre, sur la matiere qu'il y traitoit, il n'étoit pas possible qu'il dît tout; le jugement & la prudence de l'Orateur auroit toujours eu de quoi s'exercer; ainsi la perte de sa Methode ne leur laisse qu'un peu plus à faire.

Tout ce que je remarquerai à l'occasion de ce qui nous reste d'un Ouvrage si précieux, est qu'on accuse l'Auteur d'avoir été mauvais plaisant, & on en donne un exemple dans le compliment qu'il fit à Marc Aurele, & que j'ai rapporté. Philostrate (1) dit qu'il y ajoûta d'autres choses propres à divertir, & dignes d'un homme qui cherche à faire rire; néanmoins l'idée qu'il donne de la raillerie, ne contient rien que de fort juste, & qui ne soit de bon sens. A quoi

Hermog lib. de Meth. c. 34.

1 Alia multa dissertavit, atque ita lepida ac scurrilia. *Philostr. de Vit. Soph. p.* 575.

quoi j'ajoûte que cet Auteur, condamnant Démosthéne pour avoir menti deux fois contre son ennemi, ne laisse pas de dire dans la suite que l'Orateur peut mentir hardiment, quand son mensonge est favorable à ses auditeurs, & qu'il est sûr que personne ne le relevera. Quintilien est de même sentiment. Ce qui fait voir que, si après le peché, il y a encore dans le cœur de l'homme quelques restes de la droiture que Dieu y avoit mise, pour nous faire condamner le mal, l'homme pourtant abandonné à lui-même, n'est plus ni assez fort, ni assez éclairé pour condamner également le mal par-tout où il se trouve. Hermogéne. *Hermog. lib. de Meth. c. 19.*

ARISTIDE Aristide.

Plus ancien qu'Hermogéne.

PHILOSTRATE parle d'un Rhéteur nommé Aristide, qui, selon le Pere Petau, fleurissoit sous Adrien. Il paroît par Philostrate, qu'il fleurissoit encore sous Marc Aurele. C'étoit un homme fort exact dans ses discours; jamais Sophiste n'eut plus d'art, ni peut être plus de vanité. Il se préparoit avec soin, & demandoit qu'on l'applaudît, sinon il se mettoit en colere. Il se peut faire que c'est celui dont j'ai à parler, & dont Hermogéne avoit profité. Je ne le mets pourtant qu'après, à cause que c'est un *Philost. de vit. Sooh. p. 578. Ration. temp. t. 2 p. 50. in 12. Philost. ibid. p. 582. Idem ibid p. 579.*

Ariſtide. des Rhéteurs Grecs dont Alde a fait un recueil, & dont j'ai crû devoir parler tout de ſuite, puiſqu'on les trouve dans le même volume, & qu'il n'y a pas grand choſe à dire d'eux.

Les Ouvrages de tous ces Auteurs ſont parvenus jusques à nous, ou entiers, ou en partie. Mais ſi l'on avouë qu'ils ont tous leur merite, & qu'ils ſont dignes de louanges, on nous avertit en même tems, qu'ils n'approchent pas de la gloire de Platon, d'Ariſtote, de Denys d'Halicarnaſſe, d'Hermogéne, de Longin, & de Démétrius. C'eſt pour cela que le Pere Rapin & le Pere Vavaſſeur * ne reconnoiſſent guéres que ces cinq ou ſix Auteurs qui ſe ſoient ſignalez ſur tous les autres parmi les Grecs, ou qui ſoient dignes de conſideration.

Morhof. l. 6. n. 7. p. 243.

Le P. Rapin, Comp de Ric. & de Démoſt p. 6. 7. 8.

** Vavaſſ. de ſtud. dict.*

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'Ouvrage d'Ariſtide eſt abſolument dans le goût des deux livres d'Hermogéne ſur les idées. L'Auteur s'y propoſe d'y expliquer divers caracteres du discours, & les principes qui produiſent ces caracteres, excepté qu'en un endroit, il prend occaſion de parler des diverſes hypothéſes, & de quelques manieres de ſe louer ſoi-même dans le beſoin, ſans ſe rendre odieux. Il a fait un Traité particulier du ſtyle ſimple, & c'eſt proprement l'analyſe du ſtyle de Xenophon, qui en a eu une grande connoiſſance, & a excellé dans l'uſage qu'il en a fait. C'eſt ainſi qu'Hermogéne a fait particulierement l'analyſe du Grand, & a ſoûtenu ſes préceptes par

des

des exemples tirez de Démosthéne. On voit par ce Traité d'Aristide, qu'il n'y a pas moins de difficulté à faire un discours dans le goût de Xenophon, & à conserver ce caractere sans se démentir, qu'à en faire dans toute autre sorte de style. Il faut convenir qu'il y a des réflexions fort utiles dans cet Auteur; mais il n'est pas assez methodique, & ne rappelle pas assez ce qu'il dit aux principes generaux. Il est bon de le lire, parce que l'estime qu'on en peut faire, contribuë à faire estimer Hermogéne encore davantage. Aristide.

APSINE'S Apsinés.

Plus ancien qu'Hermogéne.

Avec Aristide, il y a dans le Recueil des Rhéteurs Grecs un Ouvrage justement intitulé: *La Rhétorique d'Apsinés.* A ce titre general du livre, on a joint celui du premier chapitre, qui est *de l'Exorde*, & on a fait regner ce dernier titre au haut de toutes les pages, de sorte qu'on croiroit qu'il n'est question que de l'Exorde dans tout l'Ouvrage: cependant l'Auteur y traite des autres parties du discours, comme aussi de diverses manieres d'entrer en matiere dans chacune de ces parties, & d'exciter la compassion quand il le faut. Il y parle de la Diction, de l'Action, de la Memoire. Il nous représente la Diction comme une *Voss. de Nat. Rhet. p. 116.*

Apſinés. des choſes dont il faut avoir plus de ſoin, montrant que c'eſt ce qui fait valoir les penſées & les raiſonnemens. Il ajoûte que les Orateurs & les Poëtes fameux s'y ſont fort attachez, & qu'ils n'ont jamais negligé ni le choix, ni l'arrangement des mots, ni le nombre, ni l'harmonie, qui ſe fait ſentir, dit-il, aux animaux mêmes, quoique privez de raiſon. Et ce ne ſont pas les Sophiſtes, pourſuit-il, mais les Philoſophes, les Hiſtoriens, les Orateurs; c'eſt Platon, Xenophon, Eſchine, Antiſthéne, & Démoſthéne même, le Prince des Orateurs, qui s'y ſont donnez des peines infinies. Cet Auteur s'étend ſur l'importance de l'Action, & encore plus ſur celle de la Memoire. Mais après tout, ſes préceptes ſur cela ſe réduiſent à dire, qu'il faut beaucoup l'exercer, avoir de l'émulation, aimer la gloire, être attentif à ce qu'on veut apprendre par cœur, & avant toutes choſes, y mettre de l'ordre, & faire en ſorte qu'il y ait du nombre.

SOPATER,

Poſterieur à Plutarque, & même à Hermogéne.

Sopater. UNE preuve que Sopater eſt poſterieur à Hermogéne, auſſi bien qu'à Plutarque, c'eſt qu'il cite ce dernier dans ſon Ouvrage, & qu'il a fait un Commen-

mentaire sur l'Ouvrage de l'autre. A l'égard de ce qu'il a fait sur la Rhétorique, sa méthode paroît assez propre à former un Orateur, pourvû qu'on ait d'ailleurs quelques principes. Il rapporte differentes causes, ou vrayes, ou feintes, qu'il explique en donnant des especes d'analyses des discours qu'on peut avoir fait dessus, ou qu'on y pourroit faire. Ainsi, par exemple, il donne l'idée de la cause d'Alcibiade, accusé de vouloir se faire Roi. Il montre comment il faudroit s'y prendre pour la traiter; & cela peut servir de modele pour une question de fait. Il en fournit de même sur toute autre sorte de questions, & sur les differentes difficultez dont elles sont susceptibles. Je n'en dois pas rapporter davantage, puisque ce ne sont point des leçons nouvelles qu'il nous donne, mais des applications des préceptes qu'on trouve ailleurs. Sopater.

ALEXANDRE LE RHE'TEUR. Alexandre.

IL est parlé d'un Alexandre dans Philostrate, mais je ne sai si l'Ouvrage qui porte ce nom parmi les Rhéteurs Grecs, est de lui. Il vivoit du tems d'Antonin & de Marc Aurele. Il étoit fils d'une des plus belles femmes qui fut jamais, très-semblable à un portrait d'Helene, *De vit. Soph. p 569.*

Alexandre. lene, qu'avoit fait un Peintre fameux, pour être mis à Rome. Alexandre étoit auſſi un très-bel homme ; ſon teint, ſa barbe, ſes yeux, ſes dents, ſes doigts, tout étoit d'une grace & d'une beauté merveilleuſe; ſon geſte & ſa voix répondoient à tous ces avantages. Il étoit auſſi très-éloquent, & capable de traiter ſur le champ un même ſujet autrement qu'il ne l'avoit préparé, lorſqu'une occaſion imprévûë l'obligeoit à recommencer ce qu'il en avoit déja dit. Avec de ſi grands talens, on ne dit point pourquoi il fut ſurnommé *Peloplaton*, c'eſt-à-dire *le Platon de boüe*. Il y eut même un homme qui eut le courage de dire un jour, qu'*il y trouvoit la boüe, & qu'il n'y trouvoit pas Platon.* Mais cette parole fut relevée comme une preuve de l'indiscretion & du peu de jugement de celui qui l'avoit dite. Voila pour Alexandre le Sophiſte, dont parle Philoſtrate.

Sceptes Corinth. apud Philoſt. p. 571.

A l'égard du Rhéteur, ſoit que ce ſoit le même, ou un autre, à moins qu'il n'ait fait autre choſe que ce qui paroît de lui dans le Recueil dont il s'agit, nous ne lui devons qu'un Traité des figures, aſſez ſuccint à la verité, & qui néanmoins ne l'eſt peut-être pas aſſez. On y voit la difference des figures & des tropes, avec celle des figures de mots & des figures de penſées. Le Trope ne conſiſte, ſelon lui, qu'en un ſeul mot, dont il change la ſignification avec grace. Les figures conſiſtent dans le tour, ou dans la conſtruction de la phraſe, ou dans

dans l'ordre & la répetition des mots. Il réfute ceux qui prétendent qu'il n'y a rien à dire sur les figures. Leur raison est que tout discours est figuré de sa nature, parce que tout discours exprime les passions, les desirs, ou la disposition de l'ame; & nous marque qu'elle veut, qu'elle souhaite, qu'elle commande, qu'elle délibere, qu'elle souffre, & autres choses semblables. Sur ce pied-là, dit Alexandre, il n'y auroit point de difference entre un Orateur & un homme qui ne l'est pas; il n'y en auroit non plus aucune entre un Orateur & un Orateur. Cependant les deux premiers différent entre eux, parce que l'un dit les choses crûment, & l'autre les tourne. Les deux autres different aussi, parce que l'un tourne mieux que l'autre tout ce qu'il a à dire. Ce principe fait dire à notre Auteur, que ni l'interrogation, ni le doute, ne sont pas toujours des figures. Ce n'en est point une en effet, que de douter veritablement; ce n'en est point une non plus que de vouloir effectivement savoir quelque chose de quelqu'un, ou de faire un serment: mais le serment, le doute, & l'interrogation, employez avec grace, où le commun des hommes ne les employe pas, sont de veritables figures. Aussi l'Auteur nous fait-il observer que l'usage des vrayes figures en general, est de marquer l'importance des affaires & les mœurs de l'Orateur; de cacher l'art; de varier le discours; de le rendre plus spirituel & Alexandre.

plus

Alexandre. plus agréable; & c'eſt ſans doute, ce qui ne convient pas naturellement au diſcours, puiſqu'il peut très-bien ſubſiſter, ſans avoir toutes ces qualitez.

Que ſi, pour ſatisfaire le lecteur, il faut entrer dans quelque détail des figures, cet Auteur fait conſiſter celles de penſées, & qui ne dépendent pas de la diction, à préparer ce qui peut faire peine, ou à joindre ces deux choſes enſemble; ou à prévenir, avec quelque emphaſe, ce que l'adverſaire ou l'auditeur peut oppoſer de plus fort; ou à excepter d'une propoſition ce qu'on ne peut pas prétendre; ou à rendre raiſon de ce qu'on avance; ou à entaſſer diverſes choſes les unes ſur les autres; ou à inſiſter ſur quelqu'une des plus conſiderables; ou à entrer dans des détails qui marquent ſoit la celerité, ſoit la lenteur; ou à donner de l'ame & de la vie aux choſes qui n'en ont pas; ou à exprimer les mœurs des perſonnes; ou à taire quelque choſe, ſoit pour la faire plus grande, ſoit pour ne pas dire ce qui eſt aſſez connu, ſoit pour ne rien dire de honteux; ou à dire les choſes par ironie; ou à dire qu'on n'en veut pas parler, lorſqu'on en parle autant qu'il faut; ou à adreſſer à une perſonne ce qu'on devroit adreſſer à l'autre; ou à l'interroger; ou à marquer du doute; ou enfin à ſouhaiter, à faire des menaces, des imprécations, & autres choſes ſemblables.

Pour les figures de diction, Alexandre.

dre regarde la periode & ſes parties, comme les premieres figures de cette eſpece. Il ajoûte les diverſes répetitions de mots, ou au commencement, ou à la fin, ou tout enſemble, à la fin & au commencement de diverſes phraſes, ou tout de ſuite dans la même, ou autrement, comme dans les gradations. Il y joint les Periphraſes, les Pleonasmes, la ſuppreſſion de quelque mot; le retranchement des liaiſons; les changemens de nombre, ou d'autres choſes; l'uſage d'un même mot en differens cas; les transpoſitions; les chutes ſemblables, ou les rimes, qui ont lieu dans la proſe en Grec & en Latin; la reſſemblance des termes; les antithéſes; l'égalité des membres; la ſubſtitution d'un mot à l'autre, pour ſe corriger, & autres ornemens de cette nature; ſauf à voir dans la ſuite ce qu'il faut penſer du ſoin de ceux qui ramaſſent toutes ces choſes, pour en donner des préceptes ou des exemples. Car Alexandre, qui s'eſt donné la peine de réfuter ceux qui prétendent qu'il n'y a rien à dire ſur les figures, n'auroit pas mal fait, à mon ſens, d'examiner s'il eſt à propos de s'arrêter ſi long-tems ſur cette matiere. Alexandre.

MENAN-

MENANDRE.

Ménandre.

MENANDRE, dans ce que nous avons de lui, ne s'attache qu'à nous donner des vûës pour toutes sortes d'Eloges, ou de Panégyriques. Il commence par les Eloges de la Divinité, & il descend après cela dans le détail de tout ce qu'on peut louer, comme sont les Villes, les Ports, les Golfes, l'Eau, la Terre, les Oiseaux, les differens Animaux, &c. Mais c'est aller, non seulement contre la pensée de Ciceron, qui croit que les préceptes du genre déliberatif & du judiciaire doivent suffire: C'est même aller contre celle d'Aristote, qui dit que l'Art s'en tient aux préceptes generaux, comme il paroît par la Medecine, sans descendre dans le particulier. C'est enfin ne pas se souvenir que dans l'Eloquence, il faut laisser beaucoup de choses au genie, qui peut toujours trouver beaucoup plus que les préceptes ne lui sauroient apprendre. Eh! quand auroit-on fait, s'il falloit que l'Art descendît dans tous ces détails!

MINU-

MINUCIEN, Minucien.

Environ du tems d'Ariſtide.

POUR Minucien, nous n'avons plus de ce Rhéteur qu'un morceau de Rhétorique touchant les preuves; il eſt d'environ quatres pages *in folio*, & ne contient que ce qu'on trouve de plus commun dans toutes les Rhétoriques; ſavoir, qu'il y a des preuves ſans art, & qu'il y en a d'artificielles; que parmi les artificielles, il y a des moyens d'exprimer les mœurs, d'exciter les paſſions, & d'établir la queſtion; que quelques-uns de ces derniers conſiſtent en des raiſonnemens, & d'autres en des exemples. L'Auteur joint à tout cela l'indication des ſources où l'on cherche les argumens; & il fait, ſur differens ſujets, l'application de ſes regles. Ce ſont des matieres qu'Hermogéne & Ariſtote ont traitées; on peut voir leurs ſentimens, & s'y tenir. *Voſſ. de Nat. Rhet. p 116.*

CYRUS.

CE que nous avons de Cyrus, n'eſt pas plus important. Ce ſont des réflexions ſur differentes queſtions qu'on peut avoir à traiter, & ſur la maniere de s'y prendre. C'eſt un détail, ſi nous Cyrus.

en

Cyrus. en croyons les premiers Maîtres, où il n'eſt guéres à propos de descendre, puiſqu'il doit ſuffire qu'on en donne des regles generales. En tout cas, cela rentre dans l'idée de ce qu'Hermogéne a fait ſur les queſtions, auſſi bien que ce qu'a fait Sopater.

APHTHONE,

A la fin du ſecond ſiécle de l'Egliſe, ou au commencement du troiſiéme.

Aphthone. LE Pere Pétau, dans ſes Tables chronologiques, met Aphthone à la fin du ſecond ſiécle de l'Egliſe ; & Suidas dit que cet Auteur a compoſé ſon Ouvrage ſur celui d'Hermogéne. On peut par là juger de ſon âge.

Quoiqu'il en ſoit, au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique, comme je l'ai obſervé, que pour des gens qui ſont avancez dans la connoiſſance & dans l'uſage de cet Art, afin de les y perfectionner ; Aphthone au contraire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que ſur les compoſitions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence. Il les donne au reſte, d'une maniere également courte & élegante, au jugement de Heinſius ; & il garde le caractere de l'Eloquence Attique, c'eſt-à-dire, propre aux Athé-

Daniel Heinſ. in Aphthon. ad lect. init.

Athéniens, tant dans les exemples qu'il fournit de ſes regles, que dans les regles mêmes. Aphthone.

Ce ſont ces petits Ouvrages ſur leſquels on exerce d'abord la jeuneſſe, qui ont donné le nom à ſon livre. Ils conſiſtent à raconter quelque fable, ou quelque hiſtoire ; à traiter une penſée, une parole, une action qui ſoit d'uſage dans la vie, & c'eſt ce qu'il appelle une *Chreie* (1), ainſi nommée, ſelon l'Auteur, à cauſe de ſon utilité. Un autre de ces Ouvrages conſiſte (ce qui revient au même) à mettre dans un beau jour une *ſentence* importante, capable d'éclairer l'eſprit ou de rectifier les mœurs. D'autres conſiſtent à détruire quelque ſentiment par la *Réfutation*, ou à l'établir par la *Preuve*, ou à amplifier une verité connuë ; à *louer*, ou à *blâmer* quelque choſe ou quelque perſonne ; ou à les *comparer* enſemble ; à leur donner *des mœurs*, & à les leur faire exprimer par des diſcours qu'on leur attribuë ; enfin à faire quelquefois des *Deſcriptions*. *Progymnasmata.*

Ce ſont toutes choſes qui entrent, ſelon l'occaſion, ou dans des Harangues, ou dans des Poëmes. Il eſt bon de s'y exercer ; il eſt même convenable que ceux qui commencent, s'eſſayent d'abord ſur des morceaux détachez ; on change plus ſouvent de ſujet par ce moyen, & cela divertit l'eſprit ; au lieu que de s'attacher à

1 Χρειώδης δὲ, ἔστα προσαγορέυεται Χρεία. *Aphth. de Chria.*

Aphthone. à des discours entiers, cela eſt capable de rebutter & de cauſer du dégoût, parce qu'ils demandent plus de tems. Cependant il eſt aiſé de voir que toutes ces compoſitions ſouffrent d'ailleurs les mêmes difficultez, ſoit qu'on les conſidere comme des morceaux détachez, ou comme des parties d'un grand Ouvrage. Auſſi Aphthone ne dit rien ſur cela de particulier, & l'on trouve dans toutes les Rhétoriques entieres, ce qu'il en dit dans ſon livre. Il eſt aiſé à un Maître d'extraire ainſi d'une Rhétorique les endroits ſur lesquels il juge à propos de faire d'abord travailler ſes Eleves. Peut-être n'eſt-il pas difficile de faire un choix plus convenable. Du moins on ne peut douter que ce qu'on appelle une *Chreie*, n'exige presque un discours compoſé de toutes ſes parties, & que le Récit, qui paroît une choſe ſi ſimple, ne ſoit une des plus difficiles. Que dis-je? l'Auteur (1) avouë lui-même que la Réfutation renferme tout ce que l'Art a de plus fort. Il n'en dit pas moins de la Confirmation. Sur cela, après tout, il faut s'en rapporter aux Maîtres qui enſeignent la jeuneſſe. Ils connoiſſent la portée de ceux qu'ils ont à conduire; & comme ils ont de la prudence & de la capacité, ils ſont en état de leur proportionner les choſes les

1 Τὸ δὲ προγύμνασμα τοῦτο πᾶσαν ἐν ἑαυτῷ περιέχει τὴν τῆς τέχνης ἰσχύν. *Id eſt*: Hoc verò Rhetorices præludium vim omnem artis in ſe complectitur. *Aphth.*

les plus mal-aisées, par les secours qu'ils leur donnent. Aphthone.

Une chose a fait regarder Aphthone comme plus facile qu'Hermogéne, ce sont les exemples dont il accompagne ses préceptes. Mais ce jugement ne me paroît pas exact; car la difficulté d'entendre Hermogéne ne vient pas seulement de ce qu'il donne peu d'exemples, elle vient de ce qu'il approfondit les mysteres de l'Art les plus cachez. On dit aussi qu'Hermogéne n'ayant compté que dix sortes de petits Ouvrages sur lesquels on pouvoit faire travailler les jeunes gens, Aphthone les a portez jusqu'à quatorze. Ce n'est pas lui donner un grand éloge. *Egregiam verò laudem!* *Interpr. vetust. Græc. apud V. C. Augustæ Archiep. Tarracon. in edit. Aphth. 1623. a F. Scobario.*

Le Pere Caussin trouve Aphthone fort agréable, & par son sujet, & par l'élégance de son style; mais plus propre aux discours de l'Ecole ou d'apparat, qu'aux discours d'usage. C'est à quoi revient le jugement d'un autre Critique, lorsqu'ayant dit que cet Auteur est utile, mais qu'il contient bien des choses peu necessaires à un homme qui veut devenir Orateur, il ajoûte, qu'il y en a beaucoup qui ne conviennent qu'aux Déclamations des Sophistes; de sorte qu'il conseille de n'en prendre que les choses qui sont d'usage. *De Eloq. sac. & prof. p. 162. col. 2.* *Morhof. lib. 6. p. 243. n. 7.*

Ces décisions ne peuvent guéres regarder que le style de cet Auteur, soit dans ses

Aphth. de Refut. Itemque de Confirm. ἡ γυμναοία δὲ αὐτη πᾶσαν περιέχει τὴν τέχνης ἰσχύν.

Aphthone. ſes regles, ſoit dans les exemples qu'il en donne. Elles ne regardent point les penſées, puisque dans les penſées, il n'y a rien, ou peu de choſes qui ſoient dans le goût des Sophiſtes. Pour le ſtyle, il faut avouer qu'il y a quelque choſe de fleuri. Mais ce qu'on a fait dans les dernieres éditions, y remedie en partie, puisqu'on y propoſe des exemples tirez des meilleurs Auteurs On peut dire même que dans la verſion latine, le Traducteur n'a pas gardé ce caractere, qu'on attribuë à l'original ; outre que ce caractere n'eſt point ſi blâmable, quand il s'agit d'inſtruire la jeuneſſe, puisque Ciceron, dans ſon Orateur, trouve le ſtyle & les manieres d'Iſocrate très-convenables à ceux qui commencent.

Cic de Orat. n. 37. & 41.

De quelque ſentiment qu'on ſoit ſur cet article, il eſt certain que tous les Critiques ne conviennent pas du merite d'Aphthone. Du moins Photius, dans ſa Bibliotheque, mettant cet Auteur de compagnie avec trois autres Sophiſtes, Palladius, Euſebe, & Maxime, ne place les deux derniers & Aphthone qu'après Palladius. Et Louïs Vivès (1) n'approuvant ni ne désapprouvant ce qu'Aphthone dit de la Narration, ajoûte que cet Auteur n'a pas d'ailleurs un grand merite. Ce qui eſt bien éloigné du témoignage que lui rend Heinſius (2), quand il aſſûre qu'Aphthone a été merveilleuſement

Bibliot. Phot. p. 512.

1 Aphthonius auctor alioqui parum gravis. *Vivis l. 3. p. 139.*

sement approuvé de l'antiquité. Le Pere Maséne Jesuite & Professeur de Rhétorique à Cologne, paroît d'abord en avoir une idée plus avantageuse que Louïs Vivès, mais après tout il ne lui fait pas plus d'honneur. Il commence par dire, qu'*il croit avoir plus applani les difficultez de l'Art oratoire, qu'aucun des Maîtres qu'il eût jamais lû, en dissipant les tenebres que la confusion avoit répanduës dans Aphthone.* Ne diroit-on pas, à entendre ce Pere, que sans Aphthone, il n'y auroit point d'Art oratoire ? Il montre encore combien il estime cet Auteur, en l'inserant tout entier dans son Ouvrage, persuadé qu'on a bien de l'obligation à Aphthone, de nous avoir marqué les exercices convenables à ceux qui commencent. Mais il déclare ensuite qu'*il va le mettre dans un autre ordre, parce que*, dit-il, *cet Auteur donne tous les Ouvrages de l'Orateur, & les plus difficiles, comme des préparations à la Rhétorique* : à quoi le Pere Maséne ajoûte qu'il voudroit que notre Rhéteur se fût plus attaché à suivre Aristote. On ne risque rien, je crois, de dire que ce jugement ne fait pas beaucoup d'honneur à Aphthone, sauf à voir s'il en fait davantage au Pere Maséne.

Aphthone. *Epist. Dedic. Palæst. Orator.*

Celui d'Eustathe est plus glorieux à notre Auteur, & revient fort à celui du Pere Caussin, & à celui d'Heinsius. Il trouve,

2 Mirifice antiquitati probatum. *Heins. in Aphth. ad lect initio.*

Aphthone. trouve, avec d'autres Critiques, que le ſtyle & la politeſſe d'Aphthone eſt dans le goût des Attiques (1). Le Pere François Escobar (2) a crû devoir comparer ce Rhéteur à un bras de mer fort étroit, à cauſe de la petiteſſe de ſon Livre; mais en même tems à un Ocean, à cauſe de ſa grande utilité. Strébée de Rheims, dont je parlerai dans la ſuite, dit que Quintilien a profité d'Aphthone. Mais outre que le premier a fait ſon Livre ſous Domitien, avant la fin du premier ſiécle, & que le ſecond, ſelon Suidas, ne peut avoir écrit qu'après Hermogéne, & par conſequent, vers le milieu du ſecond ſiécle, ce qui empêche que ſon Ouvrage n'ait pû ſervir à Quintilien; que peut-on prendre dans Aphthone, qui lui ſoit veritablement propre? Si on compare neanmoins ce que dit Quintilien au chapitre quatriéme de ſon ſecond livre, avec les regles de notre Auteur, certainement, on n'y voit pas une grande difference. C'eſt pour en faciliter la comparaiſon, qu'Heinſius a mis ce quatriéme chapitre à la tête de ſon édition d'Aphthone & de Theon. Qu'avons-nous à dire ſur cela? de deux choſes l'une: ou qu'Aphthone eſt plus ancien que ne dit Suidas; ou qu'il n'eſt pas le premier Auteur

Strebæus Rhem. lib. de elect. & collec. verb. p. 21.

1 Scriptor brevis & eruditus, ſtrictæ eloquentiæ ac verè Atticæ. *Heinſ. in Aphth. ad lect.*

2 Eſt enim corpus quidem ipſum opuſculi perpuſillum: ut veluti, fretum, brevi trajectu tranari queat: ſed tamen, ſi utilitatem ſpectes, mare ſpatioſiſſimum.

teur de ces préceptes, c'eſt-à-dire, du choix des matieres qu'il traite, & des regles qu'il en donne. Auſſi eſt-on obligé d'avouer (3) que pluſieurs perſonnes ont fait de pareils Traitez. Aphthone.

Au reſte, quelque avantageux que ſoient à cet Auteur les derniers témoignages que j'ai rapportez, le Pere Méneſtrier lui donne des éloges encore plus magnifiques. C'eſt Monſieur l'Abbé Bosquillon, homme d'un merite diſtingué, qui me les a indiquez dans un petit Livre de ce Pere. Ce n'eſt pas la ſeule obligation que je lui aye à l'occaſion de mon Ouvrage. J'en ai auſſi de particulieres, pour le dire ici en paſſant, à Meſſieurs Subtil & de la Monnoye, dont le nom, l'érudition, le goût ſont connus de tous les Savans; à Meſſieurs de Saci & Boullanger, tous deux Avocats au Conſeil, à qui, comme tout le monde ſait, la connoiſſance des belles Lettres eſt auſſi familiere que celle des affaires. Je dois leur joindre Monſieur Guillard leur Confrere, ſans oublier Meſſieurs Morain & de Laval, Profeſſeurs de Rhétorique, l'un avec moi depuis vingt-trois ans au College de Mazarin, l'autre au College de la Marche. Je leur dois à tous cette marque de ma reconnoiſſance, pour les lumieres *Biblioth. curieuſe & inſtruct. p. 4. §. 6. 7. 8. 9.*

mum. *Fr. Scobar. Epiſt. Nuncup. in ſuam Aphth. edit.*

3 Scripſerant autem Progymnasmata ſexcenti, quos apud Suidam legere licet. *Ex vet. Interpr. Græc. MS. Aphth. apud V. C. Auguſt. Archiep. Tarracon. Vide & Theon. Progymn. p. 2.*

Aphthone. mieres qu'ils m'ont données toutes les fois que je les ai consultez ; & parce que j'ai trouvé en eux les qualitez qu'Horace (1) demande dans un bon Critique, la science & la probité. Voici le jugement que le Pere Menestrier a porté du Rhéteur dont il s'agit.

„ Il y a parmi les anciens Grecs, dit „ ce Pere, un Auteur excellent pour ap- „ prendre à parler des choses qui entrent „ ordinairement dans les conversations „ des honnêtes gens. Le merite de cet „ Auteur n'a jamais été bien connu, „ parce que l'on n'a point compris quel „ avoit été son dessein & le but de son „ Ouvrage, que l'on a crû n'être fait que „ pour exercer les enfans à des compo- „ sitions de Collége. Ce qui fait qu'on „ le leur met entre les mains, pour les „ disposer à l'étude de la Rhétorique & „ de l'Art de persuader. Cet Auteur est „ Aphthone, l'un des anciens Rhéteurs ; „ qui n'a traité que la Rhétorique pro- „ pre des conversations, dont cet Auteur „ a enseigné les manieres de fournir avec „ politesse des sujets aux entretiens ordi- „ naires des honnêtes gens, dans ces As- „ semblées où l'on ne porte pas des dis- „ cours préparez & meditez, comme „ dans les Académies, & à des Confe- „ rences reglées. Aphthone a réduit à „ certains chefs les sujets les plus ordi- „ naires des conversations, où l'on fait „ de petits contes agréables, pour réjouïr la

1 Vir bonus & prudens. *Horat. Epist. ad Pisonem.*

„ la compagnie: ce que cet Auteur trai- Aphthone.
„ te ſous le nom de Fable, *Fabula*; ſu-
„ jets d'autant plus propres, que les La-
„ tins diſoient en leur Langue *confabula-*
„ *ri*, pour ces ſortes d'entretiens plai-
„ ſans, où l'on ne cherche qu'à s'éga-
„ yer, & dont un Poëte moderne nous
„ a bien voulu donner un art en un
„ Poëme de quatre ou cinq cens vers,
„ ſous ce titre, *Ars confabulandi*, que l'on
„ n'appellera jamais *Art de perſuader*,
„ comme les regles de la grande Elo-
„ quence, qu'Ariſtote nous a données
„ en trois livres.

„ Le ſecond ſujet eſt celui des Nou-
„ velles, qui ſe racontent d'une maniere
„ plus ſerieuſe, ce qu'il nomme *Narra-*
„ *tion*; talent que ſaint Luc attribuoit
„ aux Atheniens, lorsqu'il diſoit d'eux:
„ *Athenienſes omnes & advenæ hoſpites ad*
„ *aliud nihil vacabant, niſi aut dicere aut*
„ *audire aliquid novi.*

„ Le troiſiéme eſt l'idée d'une con-
„ verſation reglée & plus étenduë, ſur
„ quelque ſujet pris d'une action ſingu-
„ liere, ou de quelque parole que l'on
„ releve, & ſur lesquelles chacun dit ſon
„ ſentiment. C'eſt ce que cet Auteur
„ appelle *Chreïe*, d'un mot Grec qui
„ ſignifie proprement *Converſation*, que
„ cependant les Traducteurs ont rendu
„ par celui d'*utilité* ou de *neceſſité*. La
„ plûpart des Dialogues de Platon & de
„ pluſieurs des Anciens, ſont de ce gen-
„ re de discours.

„ Le quatriéme, eſt la maniere d'ex-

Aphthone. „ poſer ſon ſentiment ſur quelque ques-
„ tion propoſée, *Sententia.*

„ Le cinquiéme, eſt la maniere d'ap-
„ puyer ſon ſentiment, & de prouver par
„ raiſon ce qu'on a avancé ; c'eſt ce qui
„ eſt nommé *Confirmatio* : comme le ſi-
„ xiéme eſt au contraire la Réfutation
„ du ſentiment de quelque autre, *Con-*
„ *futatio.*

„ Le ſeptiéme eſt une propoſition va-
„ gue traitée en general, ce qui arrive
„ ordinairement aux converſations où les
„ entretiens ne ſont guéres gênez, *Locus*
„ *communis*, & où certains grands par-
„ leurs prennent plaiſir à battre beaucoup
„ de pais.

„ Comme il eſt peu d'entretiens entre
„ deux ou trois perſonnes, où n'entrent
„ ordinairement les affaires de divers par-
„ ticuliers, dont on blâme la conduite
„ des uns, & on loüe celle de quelques-
„ autres, ſelon que l'on eſt bien ou mal
„ affectionné à l'égard de ces perſonnes;
„ le huitiéme & le neuviéme ſujet que
„ propoſe Aphthone, eſt la loüange &
„ le blâme, *Laudatio & Vituperatio.* Si
„ la flatterie enſeigne l'un, la médiſance
„ eſt une grande maîtreſſe pour l'autre.

„ La comparaiſon de certaines per-
„ ſonnes illuſtres, diſtinguées par leur
„ naiſſance, ou par leur eſprit, leur ſa-
„ voir, & d'autres talens, fait le dixiéme
„ ſujet des converſations, *Comparatio.*
„ Ainſi on a fait des comparaiſons d'A-
„ riſtote & de Platon, d'Alexandre & de
„ Jules Céſar, de Virgile & d'Homere,

de

„ de Pindare & d'Horace, de Monſieur Aphthone,
„ le Prince & de Monſieur de Turen-
„ ne, & les Paralléles de pluſieurs Car-
„ dinaux.

„ L'onziéme eſt une eſpece de por-
„ trait que l'on fait d'une perſonne,
„ pour en faire connoître les mœurs,
„ bonnes ou mauvaiſes, ſes inclinations
„ & ſes manieres d'agir. C'eſt ce qu'Aph-
„ thone nomme *Ethopeia*, portraits des
„ mœurs.

„ Le douziéme eſt la description d'u-
„ ne Maiſon, d'un Palais, d'un Jardin,
„ d'un Païs, d'un Spectacle, d'une Pein-
„ ture; *Descriptio*, entretien ordinaire de
„ ceux qui ont voyagé.

„ Le treiziéme eſt une queſtion ou
„ propoſition generale, qui peut être di-
„ verſement interpretée; *Theſis*, differen-
„ te du lieu commun, qui roule ſur des
„ matieres univerſellement reçûës, au lieu
„ que celles-ci ſont conteſtées, & ont di-
„ verſes faces.

„ Enfin le dernier ſujet eſt l'examen
„ d'une Ordonnance, d'une Loi nouvel-
„ le, d'un Edit, de quelque Arrêt cele-
„ bre rendu en Jugement, ce qu'Aph-
„ thone a compris ſous le terme de *Le-*
„ *giſlatio.* Il eſt certain que ce ſont-là
„ les ſujets les plus ordinaires des entre-
„ tiens, dans les converſations libres.
„ Aphthone, qui vouloit donner des re-
„ gles pour ces ſujets d'entretiens, don-
„ na à ſon Ouvrage le nom d'Eſſais,
„ *Progymnasmata*, ce qui a fait croire
„ mal-à-propos que c'étoient des Eſſais

Aphthone. „ pour les Colléges où l'on instruit la
„ jeunesse. C'est aussi ce qui a fait dé-
„ figurer cet Auteur, sur-tout par celui
„ qui l'ayant voulu publier sous le titre
Le Pere Pomey Jés. „ de *Candidatus Rhetoricæ*, a fait voir
„ qu'il ne l'avoit jamais entendu, &
„ qu'il ne l'avoit jamais lû en sa langue
„ originale, puisqu'il n'a donné qu'un
„ pot pourri, plus propre à embrouiller
„ l'esprit des enfans, qu'à les instruire &
„ à leur former le jugement.

Il y a de l'esprit dans ce système du Pere Menestrier, mais certainement il n'y a aucune realité. Ce Pere est le seul qui ait pris des *Progymnasmes* pour des *Essais d'un Auteur*. Tous ceux qui ont parlé de cette sorte d'Ouvrages, ou qui en ont fait, les regardent comme des exercices qu'on propose à de jeunes éléves. C'est même la force du terme de *Progymnasme*. Suidas (1) certainement dit que l'Ouvrage d'Aphthone est une préparation à la Rhétorique d'Hermogéne. L'Interprete Grec de cet Ouvrage n'en donne point d'autre idée. C'est l'idée qu'on a aussi de l'Ouvrage de Théon qui porte le même titre, & où l'on voit que le chapitre second traite exprès de l'Instruction de la jeunesse, & du soin qu'il faut avoir de l'exercer à faire des fables, des chreïes, & autres choses semblables. Et Aphthone lui-même, traitant

1 Ἀφθόνιος σοφίστης ἔγραψεν εἰς τὴν Ἑρμογένους τέχνην προγυμνάσματα.

2 Προσίμιον μὲν ὁ καιρὸς τόπος δὲ οὐκ ἔχει. δευτερολογία γὰρ

tant du Lieu commun, dit que ces sortes de sujets, de leur nature, ne demandent point d'Exorde, parce que ce sont des especes de Peroraison; mais comme il s'agit d'exercer la jeunesse, il faut y faire mettre des Exordes (2). Aphthone.

Il s'en faut bien, après cela, qu'Aphthone ait traité ses sujets sur le ton des Conversations, ni que les Conversations soient montées sur le ton d'Aphthone. Tous les sujets que cet Auteur a traitez, & la maniere dont il les traite, conviennent à un Discours oratoire. Ce n'est pas diminuer le prix de son Livre, d'en avoir cette pensée, ni le rehausser, d'en juger comme le Pere Menestrier. Il en faut toujours revenir à ce point, qu'Aphthone ne donne point d'autres regles sur les sujets qu'il traite, que celles qu'on trouve dans toutes les Rhétoriques; car on les trouve partout. Et si ces sujets étoient des matieres d'entretiens, on pourroit penser que c'est pour cela que Ciceron a dit que l'Orateur brille dans les conversations. Mais il n'y a aucun fondement à croire que l'Auteur ait eu particulierement les conversations en vûë; & si on dit en Latin CONFABULARI, *s'entretenir*, ce n'est pas parce que la Fable est un sujet de conversation; mais parce que FABULA, originairement, signifie

L. 1. de Orat. n. 32. 35. 41.

γὰρ ἔσικε καὶ ἐπιλόγα. προοιμίων δὲ πλατττόμεθα τύπον, γυμνασίας ἕνεκα τῆς πρὸς τὰς ἀγῶνας. P. 32. de l'Edit. de Heinf. 1624.

Aphthone. gnifie *le discours*; FABULARI, *parler*; CONFABULARI *parler ensemble*.

Le Pere Menestrier n'a pas plus de raison, quand il prétend que le mot de *chreïe* signifie *conversation*, & que les Traducteurs mal-à-propos l'ont traduit par celui d'*utilité*; Aphthone lui-même, l'explique de la sorte. C'est ainsi que l'Art de traiter les Lieux communs n'est point le talent de ces grands parleurs, qui prennent plaisir à battre beaucoup de païs. Comment le Pere Menestrier a-t-il pû concilier la qualité d'*Auteur excellent*, qu'il donne à Aphthone, avec le dessein qu'il lui attribuë, d'aider par ses préceptes des personnes de ce caractere? Constamment, le Lieu commun n'a point d'autre idée dans Aphthone, que dans Ciceron & dans Quintilien; & c'est, au sens de ces deux grands Hommes, *une Amplification generale*, qui vient après la preuve, pour émouvoir les passions (1). Il est vrai que cette amplification presente des maximes, des invectives, des plaintes, contre lesquelles on ne peut rien dire: mais cela n'empêche pas que ce ne soit une veritable partie d'un Plaidoyé, &

Aphthon. de Chreia.

1 οὐχ ὡς διδάσκων, ἴσασι γὰρ, ἀλλ' ὡς παροξύνων τὸν ἀκροώμενον. *Id est*, Non tamquam docens, res enim nota est, sed ut auditorem incites, aut exasperes. *Aphth. c. 7.*

2 Consequentur etiam illi *Loci*, qui, ... quia de universa re tractari solent, *communes* à veteribus nominati sunt: quorum partim habent *vitiorum & præceptorum acrem quandam cum amplificatione incusationem, aut querelam, contra quam dici nihil solet, nec potest*,

ut

& en même tems, un genre de discours qu'on peut entreprendre pour s'exercer à l'Eloquence. On en a des exemples dans ce qu'un Orateur étale quelquefois en general, ou contre un crime énorme, après qu'il a convaincu l'accusé de l'avoir commis ; ou à la gloire d'une vertu extraordinaire, après qu'il a établi qu'une personne l'a pratiquée. Ce sont-là, sans difficulté, les Lieux communs qu'Aphthone a eu particulierement en vûë. Il s'en rencontre encore d'autres, & il y en a même qui ont diverses faces, aussi-bien que la Thése. Tels sont les discours qu'on peut faire pour ou contre les tourmens, & autres moyens qu'on employe pour découvrir la verité. La Thése & tous ces Lieux communs, sont également des exercices de Rhétorique. La chose est si évidente d'elle-même, & Ciceron (2) y est si formel, qu'il est très-surprenant que le P. Menestrier en ait eu une autre idée. Aphthone.

Il n'est pas moins difficile de concevoir comment ce Pere a pû confondre les *Portraits* avec l'*Ethopée*, ou *l'art de faire des Narrations*, avec la curiosité naturelle

ut in depeculatorem, in proditorem, aut parricidam, quibus uti, *confirmatis criminibus*, oportet, aliter enim jejuni sunt atque inanes : alii autem habent deprecationem, aut miserationem ; alii verò *ancipites disputationes*, in quibus de universo genere *in utramque partem differi* copiosè licet. Quæ exercitatio... apud antiquos erat *eorum à quibus omnis de rebus forensibus dicendi ratio, & copia* petebatur. *Cic. de Orat.* 3. n. 106. 107.

Aphthone. turelle aux Athéniens d'entendre des nouvelles, ou d'en debiter. Il n'y a qu'à ouvrir le Livre pour s'en désabuſer. L'Auteur y dit formellement que la *Proſopopée* eſt une *Ethopée*, & la Proſopopée n'eſt rien moins que ce qu'on appelle un Portrait. Pour la curioſité des Athéniens, c'étoit une curioſité toute ſemblable à celle de nos Nouveliſtes. Les termes de ſaint Luc, citez par le Pere Meneſtrier, ne ſont que trop clairs pour nous en convaincre; mais Démoſthéne en a fait auſſi la peinture. *Voulez-vous*, dit-il, *paſſer toute votre vie à courir par les ruës, & vous demander des nouvelles les uns aux autres? Philippe eſt-il mort, demande l'un? Non, répond l'autre, mais il eſt malade &c.* Voilà une image ſenſible du prétendu talent des Athéniens pour raconter des nouvelles. Rien n'a moins de rapport avec les Narrations dont Aphthone a donné des regles.

Démoſth. Philipp.

Au contraire, un paſſage de Suetone, plus clair que le jour, montre que toutes les matieres des Progymnasmes en general, ſont des matieres de Rhétorique. En effet, cet Hiſtorien, dans le peu de choſes qu'il nous a laiſſées touchant les illuſtres Rhétoriciens, explique de quelle maniere ils préparoient leurs Eléves à l'Eloquen-

1 Ratio docendi nec una omnibus, nec ſingulis eadem ſemper fuit... Nam & dicta præclarè... aliter atque aliter exponere: & narrationes tum breviter & preſſè, tum latiùs & uberiùs explicare conſueverant: interdum Græcorum ſcripta converte-re, ac viros illuſtres laudare, vel vituperare: quæ-dam

loquence, & dit nettement qu'ils le faiſoient, tantôt par des narrations ; tantôt par des traductions ; tantôt par la loüange ou par le blâme des perſonnes diſtinguées ; tantôt par des maximes qui avoient rapport à la vie, & dont on montroit l'importance ou bien l'inutilité ; enfin tantôt par des fables, par des hiſtoires, ou par des théſes, que l'on confirmoit, ou que l'on réfutoit ; ce qui dura jusqu'à ce que l'on s'aviſa de compoſer des eſpeces de Plaidoyers (1). Que peut-on imaginer de plus propre à mon ſujet, ou de plus démonſtratif, que ce paſſage ? Je m'en tiens donc au jugement que j'ai porté de notre Auteur, & je remarque ſeulement que pour n'être pas de l'avis du Pere Meneſtrier, mon deſſein n'eſt pas pour cela de défendre le Pere Pomey, ni de le vanger de la maniere un peu dure dont ſon Confrere l'a traité. On l'accuſe de n'avoir jamais lû Aphthone dans ſa langue originale ; & je crains que ſon Accuſateur ne donne lieu de douter ſi lui-même en avoit jamais lû ni l'original, ni aucune traduction. Ce que je ſai, c'eſt que dans le parti qu'il a pris, non-ſeulement il s'eſt éloigné de l'idée du Pere Pomey, mais de celle de toute ſa Aphthone.

dam etiam ad uſum vitæ communis inſtituta, tum utilia & neceſſaria, tum pernicioſa & ſupervacanea oſtendere : ſæpe fabulis fidem firmare, aut Hiſtoriis demere, quod genus θέσεις & ἀνασκευὰς & κατασκευὰς Græci vocant, donec ſenſim hæc exſoleverunt : & ad controverſiam ventum eſt. *Suet. de clar. Rhet.*

Aphthone. sa Compagnie; puisqu'en 1623. (1) elle fit imprimer Aphthone pour l'usage de la jeunesse.

THEON.

Theon. JE ne crois pas devoir separer Theon d'Aphthone, puisque ce sont des Auteurs dont les Ouvrages ont le même titre, qu'ils traitent tous deux la même matiere, & qu'ils ont le même dessein, quoiqu'ils n'ayent pas le même style, & qu'ils ne gardent pas absolument le même ordre. Certainement, tout ce que j'ai dit de l'un, je pourrois le dire de l'autre; & la lecture de celui-ci, comme je l'ai déja insinué, fournit des preuves pour le confirmer. Mais nous avons assez parlé des *Progymnasmes* en general, aussibien que de la vûë qu'ont eu les Auteurs qui ont composé ces sortes d'Ouvrages. Arrêtons-nous seulement à ce que deux ou trois Critiques ont dit en particulier de Theon. On y verra, comme en beaucoup d'autres occasions, la difference du goût des hommes.

Phot. Biblioth. En effet, Photius nous apprend qu'on faisoit peu de cas de cet Auteur. Du moins, dit-il nettement qu'on le regardoit comme un homme qui n'avoit ni grand esprit, ni grande penetration; qu'il étoit

1 Aphthonii &c. Editio nova à P. S. J. aucta &

étoit laborieux & appliqué autant qu'homme du monde, & qu'il savoit les Orateurs & les Poëtes par cœur; qu'il croyoit en pénetrer l'Art, ou même l'égaler; & neanmoins, quelque passion qu'il eût pour les vers & pour les harangues, qu'il ne fut jamais capable d'écrire; enfin que les déclamations qu'on lui attribuë, sont de Libanius. Theon.

C'est ainsi que Photius parle de Theon. On pourroit dire que c'est le sentiment des autres, & non le sien, qu'il nous propose; mais s'il avoit jugé de cet Auteur autrement que les autres, il y a apparence qu'il l'auroit dit. Quelle mortification pour un Ecrivain, qui sauroit dès son vivant, qu'on n'a point d'autre idée de lui & de ses Ouvrages, que celle que Photius nous donne de Theon! Mais s'en affligeroit-il, s'il pouvoit prévoir en même tems qu'un jour viendra qu'un Critique aussi considerable que le premier, & aussi connoisseur, parlera de lui tout autrement, & lui donnera des éloges semblables à ceux que Monsieur Bayle donne au Rhéteur dont il s'agit.

Theon, dit le Critique moderne, étoit un Sophiste Grec, dont il nous reste un Ouvrage de Rhétorique écrit avec beaucoup de politesse & de jugement. Ses regles sont nettes & courtes, & il choisit bien les Lieux communs qui doivent fournir les argumens. Il n'y a point de matiere *M. Bayle, Dict tom. 3. pag. 2859.*

& recognita, & ad usum studiosæ juventutis accommodata, Apud S. Cramoisy 1623.

Theon. matiere où il ait mieux réüſſi, que dans la Théſe de l'Exiſtence de Dieu. Liſez *M. Bayle, ibid. A.* le douziéme chapitre de ſon Ouvrage; vous y verrez une ſource féconde des plus belles preuves qu'un Payen pût imaginer, & qui vous perſuadera que notre Theon étoit habile.

Ibid. B. Monſieur Bayle ajoûte que cet Auteur juge bien des beaux endroits & des défauts des plus illuſtres Hiſtoriens & Orateurs; & qu'il avoit une grande délicateſſe ſur l'arrangement des mots, pour éviter l'obſcurité du discours. Je ne ſai donc, continuë le Critique, où Theon trouvoit des Auteurs qui euſſent écrit comme il l'auroit ſouhaité. Car les plus grands Maîtres en Latin, en Grec, ſont tout pleins de ces ambiguitez; & il faut avouer que même de fort excellens Ecrivains François négligent beaucoup à cet égard les loix rigoureuſes de notre Grammaire, quoique notre Langue ſoit moins ſujette au défaut dont il s'agit, que la Grecque ni la Latine. Un nouveau Theon leur trouveroit bien des periodes condamnables.

Il n'eſt pas, je crois, hors de propos de remarquer en paſſant, que ce que Monſieur Bayle dit ici des ambiguitez fréquentes des Auteurs Grecs, eſt contrai-

re

1 Τοῖς μὲν πολλοῖς δοκεῖ πολλὰς ἐν τοῖς βιβλίοις ἀμφιβολίας γίνεσθαι ὑπὸ τῶν παλαιῶν, ἡμεῖς δὲ φαμὲν ὅτι οὐ δύνανται ἐν τῷ παλαιῷ βιβλίῳ ἀμφιβολία εἶναι. Multis videntur multa eſſe in veterum libris ambiguè dicta, nos verò affirmamus minimè reperiri in veterum

re à la penſée d'Hermogéne. Ce Rhéteur a fait un chapitre exprès pour prouver qu'il n'y a point d'ambiguitez dans les Ouvrages des anciens Auteurs Grecs, quoique, de ſon propre aveu, beaucoup de gens (1) prétendiſſent qu'il y en avoit un grand nombre. Theon.

„ Voici une autre preuve du bon goût „ de Theon. C'eſt toujours Monſieur „ Bayle qui parle. Il ne veut point que „ les maximes ou les ſentences ſoient en „ relief ou en broderie dans les Narra„ tions; il veut qu'elles y ſoient incor„ porées d'une façon imperceptible. C'é„ toit auſſi le goût de Petrone, (2) & „ c'eſt une loüange qu'on donne à Tite„ Live, d'avoir beaucoup de maximes „ dans ſes Ouvrages, quoiqu'il paroiſſe „ en avoir peu, parce qu'elles ſont tou„ tes enchâſſées dans le discours, ſans „ avoir le tour, ni l'apparence de ma„ ximes. C'eſt loüer par un bel endroit „ cet Hiſtorien, dit Monſieur Bayle. Les „ ſentences ou les réflexions morales & „ politiques, qui ſont détachées du fil de „ la Narration, ne meritent pas beau„ coup d'applaudiſſement. Il n'eſt pas „ fort difficile d'en répandre de cette „ nature: mais c'eſt un grand Art que „ d'en inſerer de bonnes dans le corps „ même

rum libris ea quæ poſſint æquivocè ſumi. *Hermog. l. de Method. c. 35. p. 564.*

2 Curandum eſt ne ſententiæ emineant extra corpus Orationis expreſſæ, ſed intexto veſtibus colore niteant. *Petron. Sat.*

Theon. „ même du recit. Elles doivent y être „ comme un Ouvrage de platte peinture, „ & non pas comme un Ouvrage relevé „ en boſſe.

Ainſi, tout ce que Monſieur Bayle dit de Théon, eſt autant à la gloire de ce Rhéteur, que le peu qu'en dit Photius, eſt à ſon désavantage. Daniel Heinſius, avant Monſieur Bayle, en avoit de même jugé favorablement, dans la nouvelle édition qu'il en donna en 1624. Il le place d'abord parmi ceux qui donnent les premiers préceptes de la Rhétorique, & poſent les fondemens de cet Art. Il aſſûre enſuite qu'on trouve dans Theon ces premiers préceptes, & qu'il les donne avec tant de methode, que ſi on l'entend bien, on peut aſſûrer qu'il n'y a rien à dire de plus: car il prépare de telle ſorte à l'Eloquence, qu'il épuiſe à peu près la matiere. Heinſius convient qu'Aphthone eſt un modele du ſtyle Attique, ſerré, concis, apprenant plus de choſes qu'il n'en dit: mais il trouve que Theon eſt tout enſemble plus exact dans ſes préceptes, & plus riche dans l'expreſſion.

Heinſ. Epiſt. Nuncup. in Theon. pag. 2, 3.

UL-

1 De Ulpiani ætate, nihil amplius, quia non liquet, pronun-

ULPIEN.

SELON André Schott (1), on ne sait en quel tems vivoit Ulpien. Le Pere Petau neanmoins le place vers le milieu du deuxiéme siécle. Au reste, je n'en ai rien à dire, sinon qu'on le met au nombre des Rhéteurs, quoique nous n'ayons de lui que ses Commentaires Grecs sur Démosthéne, lesquels sont de vrayes analyses des harangues de cet Orateur, approchantes de celles du Pere Du Cygne sur les harangues de Ciceron. André Schott en fait grand cas, & le met avec Denys d'Halicarnasse, dans le petit nombre de ceux qui ont sû se faire une methode semblable à celle d'Hermogéne, pour la suivre dans la critique des Ouvrages dont ils se sont mêlez de juger. Sur quoi je remarquerai qu'il y a de la difference entre Hermogéne & Ulpien. Le premier fait profession de ne guéres parler de Démosthéne, que pour soûtenir par des exemples les préceptes qu'il donne en general; & il nous avertit qu'en expliquant cet Orateur, s'il avoit à l'expliquer, il descendroit dans des détails qui ne sont pas de son sujet. Ulpien au contraire ne va au précepte general, qu'autant que l'explication particuliere de son Auteur le demande; ce qui n'empêche pas la verité du jugement de

Ulpien.

Schott. Prolog. in Phot.

pronuntio. *Schott. Compar. Aristot. ac Demosth. pag.* 171.

Ulpien. de Schott, d'autant que ce que fait Ulpien, eſt une application de la methode generale d'Hermogéne.

TIBERE.

UN ANONYME.

SEVERE.

Tibére. ON a joint à Démétrius, dans l'édition d'Angleterre trois autres Rhéteurs. Le premier s'appelle Tibere, & nous n'avons plus de lui qu'un Recueil très court des figures les plus familieres à Démoſthéne, ce qui n'eſt pas un Ouvrage d'un deſſein fort exquis. Il en avoit compoſé d'autres qu'on a perdus. Celui-ci fait juger que cet Auteur eſt ancien, & que ſon ſtyle étoit ſuccinct & élegant.

Un Anonyme. Le ſecond eſt un Anonyme, dont il y a quelques préceptes très-courts & très-communs touchant l'Exorde, la Narration, la Preuve & la Peroraiſon. Il y a lieu de douter s'il valoit la peine de l'imprimer.

Sevére. Le troiſiéme s'appelle Severe, dont on ne rapporte que huit petits discours, ſans préceptes, & qui par conſequent n'entre point dans cette premiere partie de mon deſſein, non plus que Libanius & Iſocrate.

DENYS

DENYS LONGIN,

Mort sous l'Empereur Aurelien.

L'OUVRAGE qui me fait parler de Longin, est connu de tout le monde. C'est le Traité du Sublime, Traité, dont l'explication a exercé un grand nombre de savans hommes. Aussi est-ce un des plus beaux morceaux qui nous restent de l'antiquité. Longin.

Pour s'en convaincre par soi-même, il n'y a qu'à suivre l'Auteur. Il nous apprend dès l'entrée que *quand on traite d'un Art, il y a deux choses à quoi il faut toujours s'étudier : la premiere est de bien faire entendre son sujet ; la seconde, qui est au fond la principale, consiste à montrer comment, & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir.* *Traité du Subl. c. 1.*

Sur ce principe, veut-on une idée generale du Sublime? On entend par ce terme, *cette excellence de discours, & cette souveraine perfection qui immortalise les Orateurs & les Poëtes.* En veut-on une idée plus distincte, & qui en marque précisement la nature? On entend par le sublime, *ces endroits qui nous élevent l'ame & nous inspirent de grands sentimens.* Voi-là son essence. Pour ce qui est de l'admiration qu'il nous donne, de l'étonnement & de la surprise qu'il nous cause, des ravissemens & des transports où il nous jette, de la joye qu'il produit dans les *Ibid.* *Ibid. c. 5. &c.* *Ibid. c. 1. &c.*

Longin. les ames, de la haute opinion qu'il leur fait concevoir d'elles-mêmes, ce ſont les ſuites, & pour ainſi dire, l'appanage du ſublime.

Les vices qui lui ſont oppoſez, contribuent à le faire connoître. Telle eſt l'enflure, qui veut aller au-delà du Grand, & s'en éloigne par un effet tout contraire; tel eſt le ſtyle froid; ou le pueril, qui cherche le brillant & le nouveau avec trop de ſoin, & qui par là devient petit & ridicule; telle eſt la baſſeſſe des termes, qui pour n'être qu'en quelque endroit d'un discours, peut gâter neanmoins toute une piece; telles ſont enfin les paſſions hors de ſaiſon, lorſqu'on s'échauffe mal à propos, ou qu'on s'emporte avec excès, ce qui eſt odieux & inſuportable.

Ibid. c. 2. *Ibid. c. 3.* *Ibid. c. 3. & c. 34.* *Ibid. c. 2.*

C'eſt ainſi que Longin nous fait entendre, non-ſeulement la nature, mais la beauté de ſa matiere. A l'égard des moyens d'acquérir ce qu'il nous enſeigne, il nous apprend (1) que *le grand Art du ſublime, c'eſt d'y être né*; c'eſt-à-dire, qu'il en eſt comme de toute l'Eloquence: il y faut du genie, ſans quoi tout le reſte devient inutile. Il établit neanmoins qu'avec

1 Γεννᾶται γάρ φασι, τὰ μεγαλοφυῆ, καὶ ἐ διδακτὰ παραγίνεται, καὶ μία τέχνη πρὸς αὐτὰ, τὸ περιεῖναι. *Id eſt*, Natura enim (inquiunt) quæ magna ſunt conſtant, nec ullâ doctrinâ comparari poſſunt, & hæc ars una ad illa conſequenda, ita à natura comparatum eſſe. *Sect.* 2.

2 Τὰς δὲ πειότητας, καὶ τὸν ἐφ' ἑκάστῳ καιρὸν, ἔτι δὲ τὴν ἀπλανεςάτην ἄσκησιν, καὶ χρῆσιν, ἱκανὴ πο-

ρί-

vec le genie, il faut encore des préceptes, qui lui ſont non-ſeulement utiles, mais neceſſaires, pour le conduire & le regler (2); & c'eſt ce qu'on appelle ſans figure *l'Art du Sublime.* Longin.

Dans ces préceptes, on nous découvre les ſources du Grand, qui ſont au nombre de cinq; *l'Elevation de la penſée*, *le Pathétique*, qui tient de l'Enthouſiasme, *la Nobleſſe de la diction*; *l'Extraordinaire dans les figures*, & *l'arrangement des paroles*: non qu'elles doivent concourir toutes enſemble, cela n'eſt neceſſaire que pour le comble de la perfection: mais c'eſt que le Sublime ne ſauroit venir d'ailleurs. Au reſte il vient quelquefois de *la penſée ſeule*, de telle ſorte qu'il brille même dans le ſilence, ou dans quelque expreſſion qui n'a d'ailleurs rien que de commun. Il paroît de même dans *le Pathétique*, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre choſe; & pour s'en perſuader, il ne faut que faire réflexion que c'eſt ſur tout par les mouvemens du cœur que ſe montre la grandeur (3) d'ame. Il n'y a pas plus de difficulté touchant *la Nobleſſe de la diction* & *l'Extraordinaire dans les figures.* Un peu d'experience ſuffit pour connoître c. 7. c. 25.

ἰσται, καὶ συνενεγκεῖν ἡ μέθοδος. *Id eſt*, Ars autem præſcribere poteſt, quatenus, quo tempore, unaquaque re uti oporteat, vel qua ratione in ea nos exercere ſine errore poſſimus. *Ibid.*

3 Omnino fortis animus & magnus duabus rebus maximè cernitur: quarum una in rerum externarum deſpicientia ponitur... altera, cùm ita affectus animo, res geras magnas, &c. *Cic. l. 1. de Off. n. 66.*

Longin. tre qu'une même chose enleve l'esprit de l'auditeur, ou ne le touche point, selon la maniere dont elle est dite. Pour ce qui est de *l'arrangement des paroles*, c'est ce qui fait le son & l'harmonie; & l'on peut juger par le son même des instrumens, que le son seul peut avoir du grand ou du tendre. Mais une raison commune, qui confirme en general ce que j'ai dit de chacune de ces sources en particulier, c'est qu'on n'a qu'à rappeller l'idée du Sublime, & on verra qu'elle leur convient à toutes, soit qu'on les prenne séparément, soit qu'on les prenne toutes ensemble. C'est pourquoi Monsieur Despreaux définit le Sublime, *Une certaine force de discours, propre à élever & à ravir l'ame, & qui provient ou de la grandeur de la pensée & de la noblesse du sentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expression, c'est-à-dire, d'une de ces choses regardées séparément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de toutes ces choses ensemble.*

Réf. 12. sur Longin.

Traité du Sublime c. 6. Longin a soin de remarquer que les deux premieres tiennent plus de la nature que de l'art, parce qu'elles viennent de la grandeur d'ame, qui est plûtôt un present

1 Causa autem & ratio efficiens magnos viros, cernitur in duobus, si & solum id, quod honestum sit, bonum judices, & omni animi perturbatione liber sis. Nam & ea, quæ eximia plerisque & præclara videntur, parva ducere, fortis animi magnique

preſent du Ciel, qu'une qualité qui puiſſe s'acquérir. Cependant on peut nourrir ſon esprit au Grand, ſi on s'accoûtume, & ſi, pour ainſi dire, on ſe roidit de bonne heure à n'eſtimer que ce qui eſt eſtimable, c'eſt-à-dire, la vertu; & à ne craindre que ce qu'une ame noble doit appréhender, c'eſt-à-dire, le vice. Il eſt aiſé de concevoir que c'eſt en effet une ſource féconde & de penſées ſublimes, & de ſentimens héroïques. Ce n'eſt pas ſeulement la doctrine de Longin; c'eſt celle de tous les grands Hommes. On peut ici rappeller ce que j'ai rapporté de Platon, en parlant de ce Philoſophe. A quoi il eſt bon d'ajoûter ce que Ciceron dit de la grandeur d'ame dans ſes Offices (1), où il traite ce point de doctrine de la maniere dont il ſait traiter toutes choſes. Longin.

Les trois autres ſources du Grand tiennent beaucoup plus de l'art que de la nature, parce qu'elles ne ſont guéres qu'un effet de la réflexion, ſur-tout la derniere. C'eſt une verité qu'il n'eſt pas difficile d'établir; mais il eſt inutile de le faire: car enfin il faut avouer que l'étude n'iroit pas loin en tout cela, ſi le genie ne la ſoûtenoit; de la même maniere que dans les penſées & dans les paſſions, le genie

que ducendum eſt; & ea, quæ videntur acerba, ita ferre, ut nihil à ſtatu naturæ diſcedas, nihil à dignitate ſapientis, robuſti animi eſt, magnæque conſtantiæ. *Cicero l. 1. de Off. n. 67.*

Longin. genie ne sauroit long-tems agir à propos, s'il ne se conduit par les regles.

Outre ce que j'ai dit de l'élevation des pensées, l'Art nous apprend encore sur c. 8. cet article, que *les grandes circonstances*, réünies habilement en un seul corps; que c. 9. *l'Amplification*, distinguée comme il faut c. 13. de la Preuve; que *les Images*, qui donnent de l'ame & de la vie à toutes choses, ou nous les mettent devant les yeux, ont beaucoup de Sublime dans le discours; &, ce qui est d'une grande utilité, c. 11. 12. l'Art nous avertit que l'imitation, qui se propose l'exemple ou le jugement des grands Hommes, nous met en état de faire aussi-bien qu'eux, & même de les surpasser quelquefois. C'est ainsi que par les préceptes, nous pouvons aspirer & parvenir à cette premiere partie du Sublime, qui consiste *dans la pensée*.

La seconde consiste *dans le Pathétique*, sur quoi il ne faut pas douter qu'il n'y eût d'excellentes choses à dire. Longin n'en parle pas dans cet Ouvrage, parce c. 2. ad calc. qu'il s'étoit proposé de faire sur cette matiere un Ouvrage particulier. Il le composa en effet, & c'est dommage qu'il se soit perdu. Il ne traite donc plus ici que des figures, de la diction, & de l'arrangement des termes.

A l'égard des figures, il en considere c. 14. le tour & la force dans le fameux ferment de Démosthéne. Cet Orateur avoit à prouver que les Athéniens n'étoient point blâmables d'avoir risqué pour le salut de la Grece la bataille de Chéronée con-

contre Philippe, quoiqu'ils l'euſſent perduë; & il n'avoit pour le prouver, que des batailles risquées ailleurs pour la même cauſe. En cette occaſion : *Non*, dit-il, *non*, *Meſſieurs*, *vous n'avez point failli* : *j'en jure par les manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon.* Les réflexions de Longin ſur cela ſont, Longin.

„ Que par cette ſeule forme de ſerment,
„ l'Orateur déïfie ces anciens Citoyens
„ dont il parle ; qu'il montre en effet,
„ qu'il faut regarder tous ceux qui meu-
„ rent de la ſorte, comme autant de
„ Dieux, par le nom desquels on doit
„ jurer; qu'il inſpire à ſes Juges l'eſprit
„ & les ſentimens de ces illuſtres morts,
„ & que changeant l'air naturel de la
„ preuve en cette grande & pathétique
„ maniere d'affirmer par des ſermens ſi
„ extraordinaires, ſi nouveaux, ſi dignes
„ de foi, il fait entrer dans l'ame de ſes
„ auditeurs comme une eſpece de con-
„ trepoiſon & d'antidote, qui en chaſſe
„ toutes les mauvaiſes impreſſions; qu'il
„ leur éléve le courage par des loüanges.
„ En un mot, qu'il leur fait concevoir
„ qu'ils ne doivent pas moins s'eſtimer
„ de la bataille qu'ils ont perduë contre
„ Philippe, que des victoires qu'ils ont
„ remportées à Marathon & à Salami-
„ ne ; & que par tous ces differens moyens,
„ renfermez dans une ſeule figure, il les
„ entraîne dans ſon parti.

Rien n'eſt plus propre à éclaircir toute la doctrine touchant les parties du Su-

Longin. blime, que cet endroit de Démosthéne, comme l'explique Longin. On y peut considerer séparément *la pensée*, *le pathétique*, *l'expression*, *la figure*; le nombre même, & l'harmonie, si on le prend en sa langue originale.

Après ces réflexions, Longin parcourt encore quelques figures, & en développe les beautez: telles sont *les Interrogations*, les Peintures, les Transpositions des pensées ou des paroles, les Diversitez de cas, les Collections, les Renversemens, les Gradations, les Retranchemens des liaisons, les pluriels réduits en singuliers, les changemens de tems ou de personnes, les Periphrases. Il examine le besoin réciproque que le Sublime a des figures, & que les figures ont du Sublime. Il fait sentir le mélange qu'il faut faire des figures, & la varieté qu'il est à propos d'y apporter; enfin il donne à connoître qu'il n'y a pas grande finesse à les employer simplement, mais qu'il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoi on les employe.

c. 16. c. 17. c. 18. c. 18. 19. 20. 21. 22. 23. &c. c. 15. c. 17. c. 14.

Il vient ensuite aux préceptes sur *le choix des mots*. C'est ici naturellement qu'il auroit dû parler *de la bassesse des termes*: on ne sait pourquoi il differe d'en parler jusqu'à ce qu'il ait traité de leur arrangement. Quoiqu'il en soit, il remarque ici du moins avec beaucoup de raison, qu'il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs & tous les Ecrivains en general qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, plus de poids, plus de force

c. 25. c. 34.

ce

ce & de vigueur pour leurs Ouvrages, ni en même tems plus de solides brillans, ou plus de netteté, que du choix des mots; parce que les beaux mots sont la lumiere propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par-tout d'une vaine magnificence de paroles, un discours tout simple quelquefois exprimant beaucoup mieux la chose, que toute la pompe & tout l'ornement possible; outre qu'une chose énoncée d'une maniere ordinaire, se fait aussi plus aisément croire. Longin. c. 25.

Ces observations confirment deux choses: l'une, que le Sublime peut ne dépendre que de la pensée; l'autre, que dans le choix des mots, il faut bien de la prudence, ce qui est particulierement vrai pour les mots pris au figuré, qui sont pour l'ordinaire *des Métaphores*, lesquelles donnent occasion à l'Auteur de parler des *Paraboles*, *des Comparaisons*, & *des Hyperboles*. Il mêle au travers de tout cela, & des critiques sur differens Auteurs, & quelques questions qui concernent son sujet. Telle est, par exemple, celle où l'on demande, *S'il faut préferer le Mediocre parfait au Sublime qui a quelques défauts*? Sur quoi il ne fait pas difficulté de se déclarer toujours pour le Sublime, parce que les fautes qui s'y rencontrent se peuvent, & même se doivent facilement excuser. c. 31. c. 27.

Il dit peu de choses touchant *l'arrangement des mots* & la mesure des periodes; il en dit assez neanmoins pour en c. 39.

Longin. faire connoître l'importance, qui eſt telle quelquefois, que c'eſt cet arrangement qui réünit comme en un corps, toutes les parties du Sublime, ſans quoi elles pourroient ſe diſſiper entierement (1).

Il finit par une queſtion curieuſe ; & il la traite avec un art admirable: *Quelle eſt la cauſe de la décadence des eſprits*? Ce n'eſt pas lui qui propoſe cette queſtion, il la fait faire par un autre ; il introduit un homme, qui dit que *la cauſe que l'on cherche eſt le changement du gouvernement*, comme ſi l'Eloquence ne pouvoit fleurir que dans les Républiques. Longin réfute cette raiſon comme un effet de l'humeur du peuple qui ſe plaint toujours, & il ſoûtient qu'il faut s'en prendre d'un côté à la fuite du travail, de l'autre à l'amour des richeſſes & des plaiſirs qui occupe les hommes. Il pouvoit ajoûter, qu'en vain l'on dit que les Monarchies, au lieu d'Orateurs veritables, ne produiſent que de grands & magnifiques flateurs, puiſque, ſelon Platon, la flatterie regnoit dans Athénes dès le tems même de la liberté, ce qui n'a point empêché la grande Eloquence d'y fleurir en même temps.

Dans Gorgias.

Voilà, je l'avouë, un précis un peu long d'un Ouvrage qui n'eſt pas fort long de lui-même, & que la Traduction Françoiſe de Monſieur Despreaux a rendu

1 ἐν δὲ τοῖς μάλιστα μιγθεποιεῖ τὰ λεγόμενα, καθάπερ τὰ σώματα, ἡ τῶν μιλῶν ἐπισύνθεσις. *Id eſt*, Oratio-

du pour tout le monde auſſi facile & agreable à lire, qu'il eſt important & utile de ſa nature: mais j'ai crû que je devois cette exactitude à un Auteur d'un auſſi grand merite que Longin. Longin.

J'ajoûte que bien des choſes ſont propres encore à donner une grande idée de ſon Ouvrage. Telle eſt la Traduction Françoiſe dont je viens de parler, & qui égale la beauté de l'Original; telles ſont les Remarques & les Réflexions qui l'accompagnent; on doit y joindre la Traduction Latine du ſavant Monſieur Tollius, auſſi bien que celle de Gabriel de la Pierre; les Notes de l'un & de l'autre, le plan de tout l'Ouvrage, & le précis de tous les chapitres que nous devons au dernier; les Remarques de Monſieur le Fevre; enfin celles de Monſieur Dacier, de Monſieur Boivin, de Robortel, de Langbeine, toutes choſes qui par elles-mêmes parlent très-avantageuſement de notre Auteur; puiſqu'il n'eſt pas naturel que tant de perſonnes habiles, & d'un auſſi bon goût, ayent travaillé par une noble émulation, comme à l'envi les uns des autres, ſur un auſſi petit Ouvrage, s'ils n'euſſent tous été perſuadez qu'il contenoit de grands & de précieux thréſors.

Cette idée que nous prenons de Longin ſur le ſoin que les Savans ont apporté

rationibus præterea, tamquam corporibus addit magnitudinem membrorum apta compoſitio. *Sect.* 39.

Longin. porté à l'expliquer, est soûtenuë par les loüanges qu'on lui donne.

Epist. nunc. in Long. p. 7. Gabriel de la Pierre l'appelle *un excellent Maître, qui étoit d'un jugement exquis.* Il trouve son Ouvrage écrit avec élevation & dignité, de sorte qu'en y donnant les préceptes du Sublime, son style même fournit des exemples de ses préceptes.

Jacobus ad Portum Epist. ad Gab. de Pet. Un ami de ce Commentateur lui écrivant, appelle Longin *le Prince des Rhéteurs*; un autre ne craint point de dire, qu'il n'y a rien de plus sublime que ce grand Maître, excepté le Sublime même. Il trouve qu'il exprime par ses paroles toute la grandeur qu'il enseigne dans ses préceptes; ce qui est, dit-il, d'autant plus difficile, que les préceptes sont toujours secs de leur nature. Il ajoûte que ce savant Homme se surpasse lui-même, qu'il est l'exemple & le parfait modele du Grand.

Steph. à Castrobello Epist. ad Gab. de Pet.

Gab. de Pet p. 20. Porphyr. in Plot. Vita. Euseb. 15. de præpar. Evang. Ce qu'on a jugé de ses préceptes, on l'a aussi jugé de sa critique, c'est-à-dire, qu'elle passe pour excellente. C'est pourquoi Porphyre voulant relever la gloire de Plotin, croit ne pouvoir mieux le faire, que par le jugement que Longin en avoit fait; il rapporte tout au long à cet effet une de ses Lettres, & l'appelle *le plus habile Critique du siécle, le prémier Juge de son tems*, enfin, l'homme *qui se connoissoit le mieux en esprits.* A ce jugement, revient celui de S. Jerôme, lors-

1 Criticum diceres esse Longinum, censoremque Romanæ Eloquentiæ & notare quem vellet, & de Senatu

lorsqu'il écrit à Ruſtique, & qu'il lui parle d'un homme auſſi mal-habile que déciſif: *Vous prendriez*, dit-il, *ce Critique pour un autre Longin, & vous diriez qu'il eſt le Cenſeur de l'Eloquence Romaine* (1). Par où ſaint Jerôme donne clairement à entendre qu'il regardoit notre Auteur comme un excellent Juge parmi les Grecs. Longin. Grunnius.

Ainſi Victorius dit que Longin a eu le même deſſein que Démétrius, que dans ſon Traité du Sublime, il parle avec toute l'habileté poſſible de ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence, & qu'il nous y montre un chemin ſûr pour arriver à ce degré de perfection. Ailleurs il aſſûre que *c'eſt un Auteur très-judicieux*, qui juge bien du prix des Auteurs. C'eſt pourquoi Henri Eſtienne a dit, qu'il y a entre Denys d'Halicarnaſſe & Longin une grande difference de tems, mais qu'il n'y en a point pour le merite. *Pet. Victor. in Demet.* *Idem in Poët. Ariſt.* *In Dionyſ. Halic.*

On peut douter ſi c'eſt le ſens du Pere Vavaſſeur, lorsqu'il dit, qu'après Ariſtote, Démétrius, Denys d'Halicarnaſſe, Quintilien & Hermogéne, il ne trouve plus que Longin qui ſoit digne de conſideration. Mais on ne doutera point que ce ne ſoit le ſens du Bibliographe anonyme, lorsqu'il aſſûre que Longin va de pair avec Denys d'Halicarnaſſe, que ſon Ouvrage eſt un Livre d'or (qui eſt une expreſſion dont d'autres ſe ſervent auſſi pour marquer combien ils l'eſtiment) qu'il *De lud. dict. p. 262.* *Bibliog. Hiſt. Philol. cur. p.* *Voſſ. de Nat. & Conſtit. Rhet. p. 1164.*

Senatu Doctorum excludere. *Hieronym. ad Ruſt. T. I. p. m. 48. initio.*

Longin. qu'il eſt plein de recherches curieuſes, & que nous n'avons rien de ſemblable.

Joſeph. Coſelius in Rhet. Un autre Critique va plus loin. Je mets Longin, dit-il, au-deſſus de tous les Maîtres; parce que quand il dit ce qu'il penſe du Sublime, il juge avec autant de juſteſſe que de ſubtilité ou de pénetration, non-ſeulement des Orateurs, mais de tous les Ecrivains, & qu'il va au vrai. Monſieur le Fevre n'en juge point autrement; il le préfere tantôt à Denys d'Halicarnaſſe, tantôt à tous les autres Rhéteurs.

Morhof. tom. 2. l. 6. n. 5. p. 242. Dan. Heinſ. in Ariſtarch. ſacr. M. Morhof ne le préfere qu'à Hermogéne; Heinſius n'en parle pas non plus ſi fortement que M. le Fevre; mais il ne laiſſe pas de dire, que c'eſt un homme d'un merite diſtingué, qui voit ce qui échappe aux yeux de beaucoup d'autres; parce que, comme Longin le dit lui-même, la bonne critique eſt le dernier fruit d'un long uſage, & d'une étude conſommée. Il le place enſuite honorablement parmi les Maîtres les plus illuſtres, Ariſtote, Ciceron, Quintilien, Hermogéne, Démétrius, & Denys d'Halicarnaſſe; ſans leſquels, dit-il, on ne peut ni faire aucun progrès dans l'Eloquence, ni bien juger des Anciens.

Le P. Rapin, Reſl. ſur l'Eloq. n. 1. Ce jugement eſt fort moderé: celui du Pere Rapin ne l'eſt pas moins, lorſque, n'ayant égard ſans doute qu'à la qualité des Ouvrages, & non à leur étenduë, il dit en general, qu'Ariſtote, Longin, Quintilien & Ciceron nous ont laiſſé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité. Ce Pere dit ailleurs, que

Longin

Longin est un des plus judicieux, mais qu'il ne touche que la sublimité de l'Elocution. *Longin. Compar. de Cic. & de Démosth. p. 8.*

Selon Baudius, les décisions de Longin sont droites & sages; & il ne renvoye jamais ses lecteurs, s'ils sont attentifs & soigneux, qu'il ne les charge de richesses. Selon le Pere Caussin, qui ne lui est pas d'ailleurs trop favorable, Longin est l'excellent Juge des Orateurs; & selon Vossius, c'est un très-habile Critique. *Domin. Baud. Cent. 101. Ep. xxxvj. Causs. de Eloq. sac. & prof. l. 2. c. 23. Voss. Gramm. l. 1. c. 5. & Instit. Oratoriar. c. 6.*

A tant de jugemens honorables pour Longin, je n'en ajoûterai plus que deux: le premier est de Monsieur Tollius, qui nous a donné une édition si belle & si parfaite de cet Auteur; & le second de M. Despreaux.

Si vous possedez bien Longin, dit Monsieur Tollius, vous ne penserez, vous ne direz plus rien que de grand. Comment ne produiroit-il pas cet effet, puisqu'il vous met devant les yeux tantôt Alexandre, qui ne peut souffrir d'autre Souverain que lui dans le monde; tantôt Ajax, qui ne demande à voir clair, que pour signaler sa valeur au peril de sa vie? Ces exemples, certainement, rempliſſent tout à la fois, & l'esprit de grandes pensées, & le cœur de grands sentimens. En un mot, continuë Monsieur Tollius, Longin éléve l'ame de ses lecteurs jusques au Ciel, & il éléve leur style autant que les pensées mêmes. *M. Toll. sur Long. Ep. Dedic.*

Ce qu'en a dit Monsieur Despreaux est trop long, pour le rapporter tout entier; *M. Despr. Préf. sur la Traduction de Longin*

Longin. & il ſeroit d'ailleurs inutile de le faire, puiſqu'il n'y a perſonne qui n'ait les Ouvrages de cet illuſtre Poëte, pour y voir ſa Préface ſur ſa Traduction de Longin. Je remarquerai donc ſeulement, que, ſelon lui, cet Auteur ne ſe contente pas, comme Ariſtote & Hermogéne, de donner des préceptes tout ſecs, & qu'il ne tombe pas dans le défaut de Cécilius, qui avoit écrit du Sublime en ſtyle bas; mais qu'en traitant des beautez de l'élocution, il les employe toutes, & néanmoins ſans ſortir du ſtyle didactique. Il ajoûte, qu'au rapport de Porphyre, ſon jugement étoit la regle du bon ſens, & qu'il ne fut pas ſeulement un Rhéteur habile, mais un Miniſtre d'Etat conſiderable, & un Philoſophe capable d'être mis en parallele avec les Socrates & les Catons.

Telles ſont les louanges que les Savans ont données à Longin: mais ce qui ne contribuë pas moins à le faire connoître; ce ſont certaines réflexions qu'on a faites, ou ſur ſa methode en general, ou ſur quelques endroits de ſon livre. Si d'un côté on y voit des perſonnes habiles qui ſont de ſon goût, on en voit d'autres d'ailleurs qui s'en éloignent.

Ainſi un Auteur des plus conſiderables dans la République des Lettres, & des plus ſavans de l'Europe; en un mot, Monſieur Huet, ancien Évêque d'Avranches,

a Quam ſimplicitatem perſecutum eſſe Moſem pu-

ro

ches, n'eſt pas du ſentiment de Longin ſur le Sublime, que ce Rhéteur trouve dans ces premieres paroles de la Geneſe: *Dieu dit que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit.* Sa raiſon eſt, que, quelque grande que ſoit la choſe énoncée par ces paroles, c'eſt pour cela même que Moyſe l'a dite d'un ſtyle ſimple (1). *Longin.*

Monſieur Tollius croit que Monſieur Huet, occupé de plus grands Ouvrages, eſt excuſable de n'avoir pas pris le ſens de Longin, qui cite cet endroit, non pour la magnificence des paroles, mais pour celle de la penſée, & qu'au reſte, une grande choſe eſt ſuſceptible d'ornement. C'eſt en effet, ce qu'il auroit pû prouver par l'exemple des Cantiques de Moyſe, où Monſieur Huet lui-même reconnoît du Sublime. *Toll. ſur Longin p. 62.*

Mais Monſieur Despreaux va plus loin, & prétend que ce n'eſt pas la penſée ſeule, mais les paroles mêmes qui ſont ſublimes; parceque, malgré la ſimplicité des termes, à les prendre en particulier, il y a, comme il dit, un tour extraordinaire d'expreſſion, qui marque parfaitement l'obéïſſance de la créature aux ordres du Créateur. *M. Despr. Préf. ſur Long.*

En effet, ſi l'on compare cette expreſſion: *Dieu dit, que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit*, avec cette autre: *Dieu d'une ſeule parole forma la lumiere*; on trouve dans la premiere expreſſion un Dra-

(1) propter dignitatem materiæ quæ doceri contenta, reſpuit omnem ornatum.

Longin. Dramatique qui n'eſt pas dans la ſeconde. La premiere nous repréſente Dieu agiſſant. Elle nous rend nous-mêmes comme préſens avec étonnement à ſon action toute-puiſſante. Nous voyons naître la lumiere, nous la voyons, pour ainſi dire, partir de ſa bouche avec ſa parole. Ajoûterai-je quelque choſe? Nous concevons que la lumiere paroît, je ne dis pas avant que Dieu ait dit qu'elle paroiſſe, mais avant que l'Hiſtorien ait achevé de dire que ſur ſon ordre elle parut. Or ce Dramatique jetté ainſi à propos dans la diction, cette rapidité d'action ſi bien marquée, fait une expreſſion ſublime, parce qu'elle nous éléve & nous ravit.

Combien d'exemples confirment cette verité! *Il dit*, (1) *& tout fut fait*; *il commanda*, *& tout fut créé.* Peut-on douter que David n'ait eu en vûë les paroles de Moyſe, ou qu'il n'ait voulu nous élever l'ame malgré la ſimplicité de ſes termes, ou que le tour d'expreſſion qu'il a choiſi, ne convienne parfaitement à ſon deſſein? Peut-on douter que les paroles du Centenier, dans l'Evangile conformément à ſon intention, n'ayent la force de produire le même effet, après que Jeſus-Chriſt les a admirées: *Je ſuis moi-même ſujet* (2) *à des Commandans*,

1 Ipſe dixit, & facta ſunt; ipſe mandavit, & creata ſunt *Pſ.* 148. *v.* 5.

2 Nam & ego homo ſum ſub poteſtate conſtitutus,

dans, mais j'ai des Soldats sous ma conduite; je dis à l'un, allez-là, & il y va; je dis à l'autre, venez ici, & il y vient; & à mon serviteur, faites cela, & il le fait... Dites seulement une parole, & mon serviteur sera guéri. Qu'est-ce ce que Jesus-Christ admire dans ce discours, sinon que le Centenier conçoit parfaitement bien la puissance & la grandeur de Dieu, & qu'il l'exprime dans toute sa dignité, en même tems qu'il y espere? Mais, dit-on, ces tours sont familiers dans l'Hebreu. On peut dire la même chose de toutes les figures dans toutes les langues. Elles sont figures, parce qu'elles ont quelque chose d'extraordinaire: mais elles ne sont bonnes, qu'à cause que ce qu'elles ont d'extraordinaire, elles le font de quelque chose de commun. Ainsi, sans aller plus loin, dans le discours du Centenier, ce qui regarde cet Officier & ses inferieurs, est commun; mais ce qui regarde J. C. & le serviteur dont le Maître demande la guérison, est extraordinaire; & cet extraordinaire ne se sent si bien, que par le moyen de ce qu'il y a de commun. Longin.

En voilà assez pour moi sur ce sujet; ceux qui en voudront davantage, pourront lire la * Dissertation de Monsieur Huet, & celle de M. Despreaux †, & prenez-en

* *Dissert. div. recueill. par M. l'Abbé de Tillades tom. 2. X.*

† *Edit. nouv. des Oeuv. de Nicol. Despr. Dissert. 10. sur Long.*

tus, & habeo sub me milites, & dico huic, vade, & vadit; & alii, veni, & venit; & servo meo, fac hoc, & facit... Dic tantum verbo, & sanabitur puer meus. *Matth. 8. v. 8, 9.*

Longin. prendre parti, s'ils le jugent à propos, avec connoissance de cause. Je les ai lûës toutes deux, & je crois sans difficulté devoir m'arrêter au sentiment du dernier. Ce grand Homme, dont je cheris & respecte le souvenir, avoit eu la bonté de me faire la lecture de sa Dissertation peu de tems après que j'eus composé ce qu'on vient de lire; & j'eus la satisfaction de voir que je ne m'étois aucunement éloigné de sa pensée. Que n'a-t-il vécu plus long-tems; premierement pour l'utilité publique; en second lieu, s'il est permis de se regarder soi-même, pour m'aider à mettre cet Ouvrage dans une plus grande perfection! Je suis sûr qu'il ne m'auroit pas refusé ses avis. Il vit dans le cœur des gens de bien, & il y vivra. Il vivra dans ses Ouvrages, pour la gloire de la France. Puissent les charmes qu'on y trouve pour l'esprit & pour le cœur, arracher tous les jeunes gens de la lecture des mauvais Livres, qui les corrompent! Le souvenir de sa mort, qui m'attendrit, ne me permet pas d'en dire davantage, aussi n'en est-ce pas le lieu. On me pardonnera pourtant, si je donne ici à sa memoire ce que j'ai fait à sa louange lorsque j'avois l'honneur de le voir. Il ne s'agit que de dix vers, où j'ai voulu exprimer ce que doit se dire un homme qui se sent tenté d'écrire en vers, sans en avoir le talent, comme l'avoit ce grand Poëte. Les voici:

Pensons-

Longin.

Penſons-nous devenir un jour, comme Boileau,
Par l'étude d'Horace un Horace nouveau?
Ah! ne nous flattons pas d'une telle chimere.
Sommes-nous, comme lui, pleins de l'esprit d'Homere?
Le Permeſſe François nous vit-il ſur ſes bords?
Phébus nous ouvre-t-il, comme à lui, ſes threſors?
Il faut pour l'imiter une main délicate,
Qui, docte en ſes portraits, nous inſtruiſe & nous flatte.
Il faudroit pour le ſuivre, & pour voler ſi haut,
Et ſavoir ce qu'il ſait, & valoir ce qu'il vaut.

Je ne crains point que cet éloge paroiſſe faux. Je crois même, quelque avantageux qu'il ſoit, que l'on conviendra aiſément que M. Despreaux merite de plus grandes louanges. Revenons à Longin.

A l'occaſion de ce que j'ai dit par rapport aux paroles de la Geneſe, il ne faut pas s'imaginer que Monſieur Despreaux fit ſcrupule d'être d'un autre avis que Longin. Car ce Rhéteur ne pouvant approuver Gorgias d'avoir appellé les Vautours *des ſepulchres animez*, & étant dans ſa déciſion appuyé du ſentiment d'Hermogéne, qui juge l'Auteur de cette penſée

Longin. pensée *digne des sepulchres animez dont il parle*, Monsieur Despreaux doute que cette pensée déplût aux Poëtes de notre siécle ; & il croit qu'elle ne seroit pas, en effet, si condamnable dans les vers.

Remarq. sur Longin.

M. le Fev. sur Long. C'est ainsi que bien d'autres que lui ne se sont pas fait une peine de ne pas suivre Longin. Monsieur le Fevre, par exemple, & Victorius ne sauroient condamner Herodote, comme ce Rhéteur le condamne, pour avoir appellé les femmes, *le mal des yeux*. Le Pere Caussin désaprouve la Critique que Longin a faite de certains détails dans l'Histoire de Theopompe. M. Tollius ne peut comprendre comment c'est une chose qui contribuë au Sublime, que de répéter le même mot en differentes manieres. Monsieur le Fevre se range du côté de Cécilius sur un ou deux mots grecs (1) que ce Rhéteur avoit condamnez, & que Longin trouve fort beaux. Il y en a qui ne conçoivent pas non plus comment le choix & l'amas des grandes circonstances, l'amplification, les figures, sont des causes du Sublime. Enfin, si nous en croyons Langbeine, il y a de petits Rhétoriciens de deux jours qui ne font pas difficulté de blâmer le serment de Démosthéne, que Lucien *, qu'Hermogéne, que toute l'antiquité a admiré ; & si nous en croyons les Notes de Monsieur Tollius,

Voy. M. Toll. pag. 38.

Victor. variar. lect. l. 3. c. 5.

Elog. fac. & prof. l. 1. c. 20.

M. Toll. sur Long. p. 144.

Voyez M. Toll. p. 169.

Ibid. p. 121.

** Lucien, in Enc. Demost.*

Hermog. 2. de Form. c. 3. p. 394. & de Meth. c 20.

p. 544. 545.

1 Ἀναγκοφαγῆσαι & προπιτακότις. *Long. c. 31. 32.*

Le

lius *, c'eſt Balzac que Langbeine a voulu désigner. Longin. * M. Toll. ubi ſup.

A l'égard du mot d'Herodote, c'eſt une choſe de goût; chacun peut ſuivre le ſien, & je m'en tiens à celui de Longin. Le Pere Cauſſin prétend juſtifier Theopompe, parce que *les détails* qu'on y reprend, *étoient*, dit-il, *d'un Hiſtorien fidele*. Mais outre que la fidelité d'un Hiſtorien n'exigeoit point ces détails; ſelon Monſieur Bayle; il eſt clair qu'autre choſe eſt *d'être fidele*, autre choſe eſt *d'avoir du grand*. Et aſſûrément, pour n'avoir pas confondu ces deux choſes, Longin ne meritoit pas qu'on le traitât de *Critique mordant & froid*. Pour la répétition des termes, peut-être les deux vers de Virgile: De Eloq. ſac. & prof. l. 1. c. 2. M. Bayle, Dict. hiſt. art. de Theop. Cauſſ. ubi ſupra.

Littora littoribus contraria, fluctibus undas Imprecor, arma armis pugnent, ipſique Nepotes, Virg. l. 4. de l'En.

& autres ſemblables, perſuaderoient à Monſieur Tollius que cette figure repand du Sublime dans le diſcours. Sur les deux mots Grecs que Monſieur le Fevre & Cécilius blâment, & que Longin approuve, je crois que pour en juger, il faut ſuppoſer avec Longin un homme dans la paſſion, & non de ſens raſſis; car chaque état a ſes termes. Quant aux ſources du Grand, on n'a qu'à lire les Canti-

Le premier ſignifie *devorer par la neceſſité:* le ſecond ſignifie *des gens qui livrent de gayté de cœur.*

Longin. Cantiques de Moyſe, ou le Pſeaume ſur la ſortie d'Égypte, & autres ſemblables ; on y verra ſi les figures, les circonſtances, l'amplification ne produiſent pas le Sublime, & ſi réciproquement le Sublime ne les ſoûtient pas. A l'égard du ſerment de Démoſthéne, que dois-je dire? ſinon qu'il ſeroit fâcheux qu'un Auteur comme Balzac, né pour le Grand, & qui l'a toujours tant aimé, n'eût pas goûté une penſée digne de lui, & dont il étoit lui-même très-digne. Mais je puis aſſûrer que dans une de ſes Lettres, il en fait tout le cas qu'elle merite, ſans pouvoir dire ſi dans quelque autre il l'a blâmée.

Balzac l. 7. let. 49. à M. le Card. de Rich. p. m. 324

Enfin, pour achever cet article, Longin n'eſt pas du goût de Timée, lorsque loüant Alexandre, il dit que *ce Prince a conquis toute l'Aſie en moins de tems qu'Iſocrate n'en avoit mis à compoſer ſon discours intitulé le Panégyrique.* Sur cela, Monſieur Coſtard ne fait point difficulté de dire que Longin étoit *un chicaneur, & un faux ſubtil.* On peut dire que Monſieur Coſtard, dans ſa dispute, étoit de mauvaiſe humeur ; cependant, Monſieur Bayle même, dans ſon Dictionnaire, eſt au fond de ſon avis, quoiqu'il ne diſe point d'injures à notre Auteur. Au contraire, il juge ailleurs que Longin étoit d'un discernement exquis, & d'une pénétration judicieuſe; qu'il avoit l'esprit grand & beau : mais en cette occaſion, *il ne le reconnoît plus, & ne ſait ce qu'il avoit fait de ſon goût.*

Traité du Sub. c. 3.

Coſt. Apol. p. 88. 89.

M. Bayle ſur Timée dans ſon Dict.

S'il

S'il faut ici se déclarer, je crois qu'à prendre le Panégyrique dont il s'agit, pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour le Discours où Isocrate a eu dessein, comme Longin le dit lui-même, de montrer que les Athéniens ont rendu à la Grece plus de service que les Lacedémoniens, la comparaison de Timée est aussi condamnable, que si on disoit en loüant le Roi, qu'*il a moins mis de tems à la conquête de la Hollande, que Monsieur de Vaugelas à faire son Quinte Curce.* Il n'y a point de rapport, & *faute de rapport*, selon le Pere Bouhours, cette comparaison est vicieuse.

Longin. *Long. c. 37.* *Bouhours, Maniere de bien penser &c. p. 81.*

Mais si nous supposions que le Panégyrique fût un Discours composé pour exhorter Philippe ou Alexandre à la guerre contre les Perses, alors on diroit, je crois, de très-bon sens, *qu'Alexandre a mis moins de temps à la conquête de l'Asie, qu'Isocrate n'en avoit employé à l'y exhorter*; & la disproportion d'un grand Prince à un Rhéteur, n'empêcheroit pas que la comparaison ne fût bonne.

Or ne se pourroit-il pas faire que Timée auroit pris le Panégyrique pour le Discours à Philippe? car Isocrate a fait tous les deux; & ce qu'il y a de certain, c'est que Monsieur Dacier & Monsieur Le Fevre, dans leurs Notes sur Longin, s'y sont trompez par un défaut de memoire, & ont pris l'un pour l'autre (1). Avoüons néanmoins qu'il ne paroît

1 Ibi enim Philippum adhortatur Isocrates ad suscipien-

Longin. paroît pas que Timée s'y soit trompé: mais y ayant deux manieres, selon Denys d'Halicarnasse, de prendre le Panégyrique; premierement comme un éloge des Athéniens; en second lieu, comme une exhortation à la guerre contre les Perses; c'est de cette seconde maniere que Timée l'a pris, ainsi qu'il paroît par ses propres paroles, rapportées dans le Grec de Longin; & cela rectifie sa comparaison.

Dion. Halic. tom. 1. p. 57. lin. 48.

Ce qui la met encore à couvert de la censure de Longin, c'est que Timée n'a prétendu comparer le Conquerant & l'Orateur, que par la facilité d'achever l'un & l'autre leur entreprise, sans prétendre que l'Orateur seroit comparable au Conquerant *par sa valeur*, s'il mettoit moins de tems à composer son Discours, que le Heros à achever une conquête. Longin lui impute cette pensée, comme il paroît par le Grec (1). C'est sur quoi Monsieur Bayle, de qui je tiens cette remarque, ne reconnoît plus le Critique, & ne sait ce qu'il avoit fait de son goût.

M. Bayle, Dict. Hist. sur Timée.

Je finis par une question qui donne lieu à rapporter des pensées considerables de Monsieur Le Fevre, tant sur Longin, que sur Hermogéne. Gabriel de la Pierre demande pourquoi ces deux Auteurs sont si differens dans la maniere de traiter le Grand ou le Sublime.

Voyez-la plus au long dans M. Toll. pag. 405.

Gab. de Pet. Ep. ad Steph. à Castrob.

Monsieur Le Fevre soûtient que *le Grand*

Fab. Praf. in Long.

cipiendam in Persas expeditionem. *Faber, in Long. M. Dacier, Remarq. sur Long. pag. 225. édit. d'Hollande.*

Grand & *le Sublime* ne ſont pas la mê- Longin.
me choſe ; que le premier n'eſt qu'un degré pour arriver au ſecond ; que le premier eſt comme le corps du discours, que le ſecond en eſt comme l'ame ; qu'Hermogéne a traité l'un, & Longin l'autre, celui-là parlant du *ſtyle ſublime*, & celui-ci du *Sublime ſeulement*.

Ainſi Monſieur Le Fevre ne s'étonne point de ce que la methode de ces deux Auteurs eſt ſi differente, mais de ce que l'on s'eſt aviſé ſi tard de parler du Sublime, qui eſt la plus belle partie de l'Eloquence, & la plus utile. De ſorte qu'il faut regarder, ſelon lui, cette qualité du discours comme ces aſtres qui n'ont été découverts que dans les derniers tems ; puisque Cécilius eſt le premier qui en ait parlé. Cet Auteur même ne fit que marquer qu'il y avoit un Sublime qui faiſoit le prix des Ouvrages, ſans nous apprendre l'art d'y arriver. Mais ce qu'il avoit omis, Longin, qui avoit l'esprit grand & élevé, l'a entrepris avec éclat, & en eſt venu à bout d'une maniere fort glorieuſe. C'eſt donc lui, dit Monſieur Le Fevre, qui a ſû ſéparer cette lumiere des tenebres qui l'environnoient, au lieu que Cécilius n'étoit pas encore bien ſûr s'il la voyoit.

Chateaubeau de ſon côté, croit que Longin & Hermogéne ſont parfaitement d'accord, quelque difference qu'il paroiſſe dans leurs Ouvrages.

Her-

1 *Le Grec porte* κατ' ἀνδρίαν, quoad fortitudinem.

Longin. Hermogéne, dit Chateaubeau*, fait dépendre *le Grand* de ce qu'il peut y avoir de *grave* dans le discours, ou *de dur*, ou *de vehement* ou *de brillant*, ou *de fort*, ou *de vigoureux*, ou *de périodique*. Le grave vient de la nobleſſe du ſujet, quand on en parle dignement; ce qu'il y a de dur, vient des juſtes reproches adreſſez aux perſonnes conſtituées en dignité; le vehement conſiſte dans des reproches qu'on fait à des perſonnes de moindre conſideration; le brillant réſulte des discours avantageux qu'on tient de ſoi à propos; le fort vient d'une heureuſe chaleur qui anime & mêle enſemble ces trois derniers caracteres; le périodique conſiste dans le tour des paroles. On ajoûte *le beau*, qui demande de l'étenduë & de la ſymmetrie, & *le vif*, qui corrige la lenteur du périodique.

* *Steph. à Caſtrob. Ep. ad Gab. de Petr.*

Longin reconnoît cinq ſources du Grand; l'Elevation de la penſée, le Pathétique, l'Extraordinaire dans les figures, la nobleſſe de la Diction, & l'Arrangement des paroles.

Or on peut ſoûtenir, continuë Chateaubeau, que *le grave* a rapport *à la nobleſſe des penſées*; que *le dur*, *le vehement*, *le brillant* & *le vif* ſe rapportent au *pathétique*; que *le beau* comprend *la diction* & *les figures*; que *le périodique* revient *à la circonduction* & *à l'arrangement des paroles*. On peut donc croire qu'Hermogéne

1 Hermogéne en cet endroit ne dit point *l'Invention*,

géne & Longin ſont d'accord. Longin.

En effet, deux raiſons me perſuadent que *le Grand*, dont Hermogéne parle, eſt *le Sublime* dont parle Longin. La premiere, que ſelon l'un & l'autre, l'arrangement des paroles, les figures, la diction, le pathétique & la penſée ſont les ſources du Grand & du Sublime. La ſeconde eſt, que l'un & l'autre donnent les mêmes exemples, tirez ſur-tout de Démoſthéne, pour y faire remarquer les mêmes beautez. L'un & l'autre citent à cet effet, le ſerment de cet Orateur, ſes images, ſes métaphores, ſes mouvemens & ſes figures.

Monſieur Tollius eſt de cet avis, & remarque même que ſur cette matiere, Hermogéne eſt plus exact & plus juſte. Ce Rheteur au premier livre des Idées, poſe pour principe que tout discours dépend de *l'invention*, (1) de *la diſpoſition, ou de la methode*, & *de l'élocution*; mais que l'élocution a quatre parties: les *figures*, les *membres*, *l'arrangement* des mots, & *l'harmonie*, qui réſulte de ces deux dernieres parties. Monſieur Tollius trouve qu'il ne manque rien à cette diviſion; parce que l'invention comprend les penſées & le pathétique. Au lieu que dans la diviſion que Longin donne des ſources du Grand, il n'eſt parlé ni *de la diſpoſition*, ni *des membres*, ni *des chûtes & de l'harmonie*, toutes choſes que cet *Herm l. 1. de Form. c. 9. &c. p. 309. 394. 544. 545.*

vention, comme M. Tollius: mais la penſée. *L. de Form. c. 2. p. 244*

Longin. cet Auteur regarde néanmoins dans la ſuite de ſon Ouvrage, comme capables de produire le Grand. Ce qui fait dire à M. Tollius que la diviſion que fait Longin des ſources du Sublime, n'eſt pas aſſez exacte.

M. Toll. p. 46. ſur le ch. 8. de Long. Mais ſi ce Traducteur donne la préference à Hermogéne ſur ce point, Monſieur Dacier la donne à Longin ſur un autre. C'eſt lorſqu'il croit que Longin blâme une hyperbole attribuée à l'Orateur Grec, & loüée par Hermogéne. " Lon-
M. Dacier, Remarques ſur Long. Long. c. 37.
" gin, dit Monſieur Dacier, cite ce paſ-
" ſage ſans doute, pour en condamner
" l'hyperbole, qui eſt en effet très-vicieu-
" ſe ; car *un eſprit foulé ſous les talons*,
" eſt une choſe bien étrange. Cependant,
" continuë Monſieur Dacier, Hermogé-
" ne n'a pas laiſſé de la louer. Mais ce
" n'eſt pas ſeulement par ce paſſage que
" l'on peut voir que le jugement de Lon-
" gin eſt plus ſûr que celui d'Hermogé-
" ne & de tous les autres Rhéteurs.

Quand même Longin, en cette occaſion, auroit penſé autrement qu'Hermogéne, comme le croit Monſieur Dacier, c'eſt toujours une gloire pour Hermogéne, c'eſt-à-dire, pour un homme de dix-huit ans, d'être mis en parallele avec un auſſi grand homme que Longin. Mais c'eſt une queſtion, ſi ce grand Homme a voulu blâmer l'hyperbole qu'Hermogéne a loüée. La raiſon d'en douter, eſt que cette hyperbole ſe trouve immediatement après une lacune où étoit le jugement de Longin. Il paroît bien qu'il

a

a voulu blâmer celles qui sont trop fortes ou trop dures : mais ne doit-on pas supposer qu'il a crû qu'on doit juger de leur force ou de leur dureté, par la passion où se trouve celui qui parle ? Or il est sûr qu'Hermogéne n'a loüé celle-ci que dans un grand mouvement. Ciceron ne remarque-t-il pas que Démosthéne, dans la chaleur, a des expressions que son ennemi traitoit de *monstres dans la diction* ? Mais Ciceron ne donne pas pour cela dans la pensée de cet ennemi; parce qu'il est facile (1), quand on est de sens rassis, de trouver à redire à des expressions qui ne sont bonnes que dans la chaleur. Longin. *Cic, in Orat.*

Au travers de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre, le lecteur judicieux verra d'un côté, l'estime singuliere qu'il faut faire & de la critique, & des préceptes de Longin, & que ce grand Homme est un des plus excellens Maîtres de l'Eloquence. Il verra d'un autre côté, qu'il y a de quoi verifier que les plus savans se trompent quelquefois, puisqu'il n'est pas possible que Longin lui-même, ou les Savans qui le critiquent, ne se soient trompez dans des jugemens qui sont contraires entre eux. La conclusion naturelle est, qu'il faut s'élever au-dessus de la vaine gloire, & reconnoître avec franchise le foible de nos Ouvrages, ou le faux de nos jugemens, lorsqu'on nous le fait voir.

DEME'-

1 Facile est verbum ardens reprehendere. *Cic, ibid.*

DE' ME' TRIUS,

Que les uns croyent être le Phalérien, presque contemporain de Démosthéne; & que les autres disent être d'Alexandrie, & contemporain de Galien.

Démétrius. IL y a un Traité en Grec *touchant l'Elocution*, lequel pour n'être qu'un très-petit morceau de Rhétorique, est pourtant capable de faire honneur à son Auteur; & on le donne à un homme dont le nom réciproquement fait honneur à l'Ouvrage: c'est le fameux Démétrius le Phalérien, ainsi surnommé du Port d'Athénes nommé Phalére, d'où il étoit natif. J'ai parlé de lui dans la Préface de ce Recueil. Il fut disciple de Théophraste, & devint si considerable par son Eloquence & par son habileté, qu'il se rendit Maître de tout dans la République. On lui dressa trois cens soixante statuës, pendant que la fortune lui fut favorable. On les abatit toutes lorsqu'elle lui devint contraire. Il fut obligé de s'enfuir, & il disoit dans son exil, qu'on n'avoit point abatu sa vertu, & que sa gloire dureroit malgré l'envie de ses ennemis.

Tous les Critiques néanmoins ne conviennent pas que cet Ouvrage soit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie, bien posterieur au pre-

premier; d'autres croyent qu'il eſt de Denys d'Halicarnaſſe. Démétrius.

Melchior Junius, ſans entrer dans cette queſtion, nous conſeille de lire Hermogéne, & nous avertit de ne point negliger la lecture de Démétrius. C'eſt ainſi que le Pere Vavaſſeur aſſûre que cet Auteur eſt un Ecrivain habile & fort ſubtil, que ce qu'il a écrit eſt utile, & digne non ſeulement d'être lû ſouvent, mais encore d'être appris par cœur. Le Pere Rapin dit de même que Démétrius eſt un des Anciens qui juge le plus finement des choſes, mais qu'il ne touche que la délicateſſe du discours. Monſieur Tollius n'a garde de ne le pas eſtimer. Il le trouve cependant moins exact qu'Hermogéne & Longin. Il en donne une raiſon qui eſt aiſée à comprendre: car lorsque Démétrius parle du Grand, il n'en aſſigne que trois ſources, qui ſont les penſées, le choix des mots, & leur arrangement, ſans parler ni des figures, ni des paſſions; ſa diviſion ne peut donc paſſer pour exacte, ſelon Monſieur Tollius, à moins, dit-il, qu'on ne rapporte les paſſions aux penſées, & les figures à la diction. Enfin le Bibliographe anonyme, ſans entrer dans aucun détail, dit que c'eſt un petit Ouvrage que celui dont nous parlons, mais que c'eſt un Ouvrage excellent.

Method. Eloquent. compar. c. 5.

De Iudic. diſt. p. 255. 256.

Compar. de Démoſth. & de Cic.

M. Toll. dans ſes Not. ſur le ch. 8. de Long.

Bibliog. hiſt. Polit. Philol. curioſ. p. 30.

Aucun des Critiques que je viens de nommer, n'entre, comme on le voit, dans la queſtion qui regarde le veritable Auteur du livre dont il s'agit; ils jugent

Démétrius. seulement de son merite & de celui de son Ouvrage. Il y en a qui vont plus loin. Ils remarquent premierement qu'il y a eu plusieurs Démétrius, même de Phalére, & qu'il y en a eu de divers païs, tous gens éloquens, celebres par des écrits qui concernoient la Rhétorique. En second lieu, ils remarquent que l'Auteur du Livre dont nous parlons, cite Démétrius le Phalérien, comme un autre citeroit Aristote ou Ciceron ; & de là ils concluent que ce n'est pas cet Orateur.

Th. Gale, dans le Demet. d'Anglet.

Pag. 166. n. 303.

Ibid. ex Petr. Victor. Edit. Flor. Demet. an. 1552.

Selon Victorius néanmoins, la methode & la conduite de l'Ouvrage, l'exactitude ou la finesse des détails, l'élegance du style, le discernement du bon ou du mauvais dans les Ouvrages des Auteurs, la justesse des jugemens & des critiques, tout enfin lui persuade que c'est un des Péripateticiens les plus polis, & l'un des plus doctes disciples de Théophraste, qui a composé ce Traité; en un mot, il croit que c'est le fameux Orateur natif de Phalere. Que si Victorius trouve des gens qui ne donnent point à l'Auteur le surnom de Phalérien, il en trouve d'autres qui le lui donnent : & si le Démétrius ainsi surnommé, est cité dans ce Livre, c'est, dit Victorius, Démétrius lui-même qui s'est cité, pour se faire honneur d'un mot également sage & plein de liberté, dont il a voulu conserver le souvenir. Il étoit Ambassadeur pour les Grecs auprès de Craterus de Macedoine, & ce Prince le recevant avec beaucoup de hauteur, *ce Prince*, dit-il, *est lui-même autrefois*

Ammon. in Arist. περὶ ἑρμ. Theophylact. Bulg. Ep. ad Romanum Theophylact.

Pag. 166. sect. 308.

Le successeur d'Alexandre.

trefois venu vers nous en ambaſſade. Par où Démétrius vouloit marquer doucement l'orgueil de Craterus. Démétrius.

C'eſt ainſi que Victorius juge en même tems & de la nature de l'Ouvrage, & de l'Auteur qui l'a compoſé. Gadius eſt de ſon avis, tant ſur l'un que ſur l'autre article: mais pour le ſecond, Iſaac Voſſius n'en eſt pas, non plus que le Pere Cauſſin *, ni Henri Valois †. Ce dernier croit que l'Ouvrage eſt de Denys d'Halicarnaſſe, & s'appuye ſur deux raiſons. La premiere eſt, qu'un ancien Scholiaſte d'Ariſtophane attribuë à ce Rhéteur un trait qu'il rapporte du livre dont eſt queſtion; la ſeconde eſt, qu'on parle dans ce livre, * d'un Peintre nommé Nicias, † & d'un Auteur nommé Artemon, qui tous deux ont vécu longtems après Démétrius le Phalérien.

Apud Morhof. Polyhiſt. l. 6 c. 1. n. 3. Gad. tom. 1. de Script. non Eccleſ. p. 155. Voſſ. de Oëraat. cant. p. 91.

** Cauſſ. de Elocut.*

† Henr. Valeſ. in not. ad excerpt. Nic. Damaſc.

Cette ſeconde raiſon prouve bien que l'Ouvrage n'eſt pas de Démétrius, mais non pas qu'il ſoit de Denys d'Halicarnaſſe La premiere paroît plus concluante à cet égard, & néanmoins elle n'eſt pas démonſtrative, parce que le Scholiaſte peut avoir pris un Auteur pour l'autre. C'eſt pour cela que Jean Gerard Voſſius n'eſt ni pour ceux qui donnent cet Ouvrage à Démétrius le Phalérien, ni pour ceux qui l'attribuent à Denys d'Halicarnaſſe. D'un côté, il ne peut ſe perſuader, non plus que le Pere Cauſſin, que Démétrius le Phalérien ſe fût cité lui-même; & il eſt moins touché du témoignage d'un ſeul Auteur aſſez ré-

** Pag. 53 n. 76.*

† Ibid. p. 131. n. 231.

Inſtit. Orator. l. 6. c. 2.

Cauſſ. l. de Eloc.

Démétrius. cent (1), qui lui donne nommément ce petit Traité, que du silence de tous les anciens Rhéteurs sur cet article, & particulierement du silence de Ciceron : car ni l'Orateur Romain, ni aucun autre plus ancien, n'a donné cet Ouvrage à Démétrius. Aucun d'eux ne dit rien sur cela. Cependant Ciceron avoit occasion d'en dire quelque chose, lorsqu'il parloit de cet Orateur ; d'autant plus qu'il l'estimoit beaucoup.

Instit. Orat. l. 6 c. 2. p. 434. D'un autre côté, sur le titre de toutes les éditions, Vossius ne laisse pas de croire que l'Auteur s'appelloit Démétrius, & que ce n'est pas Denys d'Halicarnasse. Il croit donc que c'est un Démétrius d'Alexandrie, & non pas celui de Phalére. Néanmoins en jugeant le fond, il convient que l'Ouvrage est digne de cet Orateur, & qu'il étoit lui-même digne de l'Ouvrage.

Au reste, Vossius ne donne point son avis pour certain ; & à son exemple, un *Thom. Gal dans son edit. d'Anglet.* autre Critique ne veut aussi rien décider touchant le siécle du Rhéteur dont il s'agit. Il se contente de dire que, posé le sentiment de Vossius, il étoit contemporain de Galien. En tout cas, le même Critique assûre que l'Auteur dont est question, n'est point Denys d'Halicanasse.

1 Theophylacte, qui vivoit sous Alexandre II. il y a environ 600 ans.

2 Quin etiam Phalereum illum Demetrium (quanquam is primus inclinasse eloquentiam dicitur) multum

carnasse. Il se fonde, avec très-grande raison, sur la difference soit de la methode, soit du style, & sur le silence réciproque tant de cet Auteur sur Denys, que de Denys sur cet Auteur. Car Denys d'Halicarnasse a coutume, quand il traite les mêmes choses qu'il a traitées auparavant, de renvoyer son lecteur aux endroits où il en a déja parlé. Démétrius.

En supposant que c'est Démétrius le Phalérien, nous en trouvons le caractére dans Quintilien (2) & dans Ciceron. Ils reconnoissent tous deux que cet Orateur avoit beaucoup de genie, qu'il étoit éloquent, qu'il n'excelloit néanmoins que dans le style mediocre, & que ses manieres ne convenoient guéres aux affaires serieuses; qu'à la verité, ce fut lui qui fit dégenerer l'Eloquence parmi les Athéniens; mais pourtant qu'il est digne de consideration, parce qu'il est du nombre des dix Orateurs Grecs, quoiqu'il ne soit que le dernier.

Le Pere Rapin avoit en vûë ce jugement, lorsqu'il dit que cet Orateur Athénien affecta plus d'art que son genie n'en pouvoit porter, en affectant plus de douceur que de force; & que ce fut ce qui fit dégenerer l'Eloquence à Athénes. Ne peut-on pas dire au contraire, que cela n'ar- *Réflex. sur l'Eloq. n. 32*

tum ingenii habuisse & facundiæ fateor, vel ob hoc memoria dignum, quod ultimus est ferè ex Atticis qui dici possit Orator: quem tamen in illo medio genere dicendi præfert omnibus Cicero. *Quintil. l. 10. c. 1. p. m. 157.*

Démétrius. n'arriva que parce qu'il suivit trop son genie? C'est l'idée certainement que j'en ai prise sur les paroles de Ciceron.

„ Démétrius, dit l'Orateur Romain, „ (1) fut plus habile que tous les vieux „ Orateurs qui le virent se signaler dans „ sa premiere jeunesse. Cependant il fut „ plus propre aux discours d'apparat, „ qu'aux discours d'usage, & eut plus le „ don de plaire, que celui de toucher. „ Il paroissoit au Barreau, non pas com- „ me en un jour de bataille paroît un „ vieux soldat qui a fait plusieurs cam- „ pagnes, mais comme un homme qui „ sort de faire ses exercices. Il vouloit „ montrer qu'il avoit de la douceur, & „ c'étoit en effet, son caractere. A ces „ manieres, on reconnoissoit Théophras- „ te, dont il avoit pris les leçons. Au „ lieu de l'Eloquence mâle, vigoureuse, „ qui avoit regné jusqu'alors, il en pré- „ senta une plus molle, plus foible, plus „ effeminée. Livré à cette douceur qui „ lui étoit naturelle, il n'avoit point de „ force. Il chatouilloit les oreilles, mais „ il n'alloit point jusqu'au cœur. Ce „ n'étoit point cette éloquence de Peri- „ clès

1 Phalereus successit eis, Senibus adolescens, eruditissimus ille quidem horum omnium, sed non tam armis institutus quam palæstræ. Itaque delectabat magis Athenienses quàm inflammabat. Processerat enim in solem, & pulverem, non ut è militari tabernaculo, sed ut è Theophrasti doctissimi hominis umbraculis. Hic primus inflexit orationem, teneramque reddidit, & suavis, sicut fuit, videri maluit, quàm gravis: sed suavitate ea, quâ perfunderet animos,

„ clès (2), qui étant pleine de char- Démé-
„ mes, étoit en même tems armée d'é- trius.
„ clairs & de foudres, en sorte qu'elle
„ étoit capable non-seulement de flatter
„ l'ame, mais de la vaincre, & d'y lais-
„ ser avec les sentimens d'un plaisir so-
„ lide, des impressions fortes, qu'il n'é-
„ toit point facile d'effacer. Il n'en fal-
„ loit pas tant à Démétrius; pourvû qu'on
„ fût sensible à ses ornemens & à ses mi-
„ gnardises, il n'en demandoit pas da-
„ vantage. C'est le portrait qu'en fait Ciceron: on peut y ajoûter ce que j'en dis encore dans la Préface de ce Recueil, où j'ai entre autres remarqué que cet Orateur, toujours richement & superbement vêtu, vouloit aussi des discours qui brillassent.

Mais loin de reconnoître là l'Auteur du Traité touchant l'Elocution, ce portrait est ce que je trouve de plus fort, à mon sens, pour nous persuader que ce n'est pas Démétrius le Phalérien. Car, sans nous arrêter à considerer qu'il n'y a nulle apparence que Ciceron n'eût rien dit sur cet Ouvrage dans une si belle occasion d'en parler, s'il étoit de l'Orateur

animos, non quâ perfringeret; & tantum ut memoriam concinnitatis suæ; non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, à quibus esset auditus. *Lib. de clar. Orat. n.* 37. *&c.*

2 Cujus in labris veteres Comici leporem habitasse dixerunt, tantamque in eo vim fuisse, ut in eorum mentibus qui audissent, quasi aculeos quosdam relinqueret. *Cic. 3. de Orat.*

Démétrius, teur d'Athénes, il y a deux questions à faire sur ce portrait qu'en a fait l'Orateur Romain: l'une, si c'est-là le caractere du Livre en question? l'autre, si c'est du moins à ce tour & à ce caractere que nous conduisent les préceptes qu'on nous y donne? Et la décision de ces deux articles doit servir à juger si ce Traité est, ou n'est pas de l'Orateur que Ciceron nous a peint. Or à bien examiner toutes choses, ce n'est-là ni le caractere de l'Ouvrage, ni celui auquel nous conduisent ses préceptes.

Ce n'est point le caractere de l'Ouvrage. En effet, de la maniere que Ciceron nous peint l'ancien Démétrius, son style étoit celui d'Isocrate, périodique, fleuri, brillant, tout renfermé dans certains nombres & dans certaines cadences, à peu près comme un Poëme. Ce qui produit ce style, c'est l'égalité des membres qui composent les périodes, ou le tour qu'on leur donne, ou leurs oppositions, ou leurs chûtes semblables, ou toutes ces choses ensemble; & c'est ce qu'on ne voit nulle part que l'Auteur dont est question ait jamais recherché. Il est poli & travaillé, selon le jugement qu'en a porté Vossius, & que d'autres Critiques en ont porté aussi-bien que lui; mais il n'a rien de tout ce que je viens de dire d'Isocrate, ou de ce que Ciceron donne au style de Démétrius. Il semble même avoir évité l'occasion d'avoir rien qui en approchât, puisqu'il entre en matiere sans exor-

Voss. Inst. Orator. l. 6. c. 2.

exorde & sans préparation, & se prive par-là d'une partie du discours plus susceptible que les autres de cette sorte d'ornemens. Démétrius.

Ce n'est pas non plus à cette espece de beautez que nous conduisent ses préceptes; puisque d'un côté, il nous déclare qu'il n'est point du tout pour les discours qui sont toujours périodiques, & que d'ailleurs il nous avertit que l'usage des autres ornemens dont nous parlons, est dangereux; qu'ils conviennent plus à un Sophiste qu'à un Orateur; qu'ils sont contraires à la force & à la gravité du style; enfin qu'ils ne s'accommodent ni avec les passions, ni avec les mœurs qu'il faut marquer dans un discours. Aussi blâme-t-il deux endroits qu'il rapporte, l'un de Théopompe, & l'autre de Démosthéne, dans lesquels ils s'expriment tous deux par antithéses sur des matieres fort graves, & il condamne également ces deux Orateurs en ce point, comme des personnes qui se joüent, lorsqu'elles doivent marquer leur indignation. De sorte qu'il est plus severe qu'Hermogéne, qui n'avoit condamné l'antithése de Démosthéne, que parceque l'Orateur y avance un mensonge. *Pag. 13. n. 27. &c.* *Pag. 145. n. 258. & pag. 146. n. 262.* *Hermog. lib. de Meth. c. 15.*

On dira que Démétrius n'a point tant orné le style de cet Ouvrage, parce que ce n'étoit point une Harangue. Nos Traitez de Rhétorique sont-ils si ornez? Il est aisé de répondre qu'il n'y a point de comparaison entre des Traitez qui ne

Démétrius. ſont pas faits pour être donnez au Public, & un Traité deſtiné à voir le jour. J'avoüe qu'un tel Traité n'aura jamais le caractere d'une Harangue, mais il aura du moins quelque air de l'Auteur dans ſes Harangues. Ne reconnoît-on pas le Ciceron des Harangues dans le Ciceron des Livres de Rhétorique? Certainement on reconnoît dans la Rhétorique d'Anaximéne, tout ce qu'on dit de ſes Oraiſons & de ſes autres Ouvrages : au lieu que Démétrius le Rhétoricien n'a rien de Démétrius l'Orateur, quoiqu'il ait autant poli ſon Ouvrage, qu'on ſent & qu'on reconnoît qu'il a fait. Que ſi on oppoſe qu'il n'étoit plus jeune quand il le compoſa, & qu'il avoit changé de manieres ; il eſt aiſé de voir que Ciceron ne fait pas ſeulement le portrait de ſa jeuneſſe, mais qu'il nous donne le caractere que Démétrius conſerva toujours, & qui dura même après ſa mort dans les Orateurs qui le ſuivirent.

Ce que j'ai dit du veritable Auteur de cet Ouvrage, fait en même tems connoître ce qu'on penſe de l'Ouvrage même. J'ajoûte que Voſſius fait profeſſion de le ſuivre plutôt qu'un autre, dans ce qu'il avoit à dire du ſtyle ; que Victorius & d'autres Savans ont jugé qu'il meritoit qu'ils l'enrichiſſent de leurs notes ; enfin, qu'il y en

Inſtit. Orator. l. 6. c. 2.

M. Morhof. l. 6. c. 1. n. 3.

1 Cæterùm extant præterea Opuſcula Demetrii, quibus præcepta continentur de membris & inciſis : de periodo, ejuſque partibus : de componendis Epiſtolis, & de Caracteribus dicendi : quæ Latinè apud

en a tels qui l'ont paraphrasé, & qui ont voulu en appliquer les préceptes à l'usage de la Chaire. Démétrius.

Monsieur Morhof n'a pas manqué de remarquer tout cela en parlant & de Démétrius & de son Livre. Une chose fort surprenante, c'est ce qu'il ajoûte (1), „ qu'outre cet Ouvrage, il a vû du même Auteur quelques Opuscules traduits „ en Latin, dans lesquels il est parlé „ des Périodes & de leurs parties, des „ divers caracteres du discours & du style Epistolaire, qu'il juge dignes d'être „ lûs pour la bonté des préceptes. Ces Opuscules prétendus ne sont que le Livre même de l'Elocution, qui est tout ce qu'on a de Démétrius, & qui contient tout ce que dit Monsieur Morhof, & rien de plus. De sorte qu'en parlant de la Version qu'il avoit vûë, comme d'un Ouvrage different, il nous donne une preuve certaine qu'il n'avoit jamais lû Démétrius en sa langue originale.

La Version dont parle Monsieur Morhof, est sans doute differente de celle qui accompagne le Texte Grec dans l'édition d'Angleterre. Il en appelle l'Auteur *Marc Antoine Antimaque*, & ne dit point si c'est un bon Ouvrage. A l'égard de l'autre, on la trouve fort mauvaise. On a crû aussi qu'elle étoit toute récente, & faite exprès

pud Rob. Winter in 4. ex interpretatione M. Antonii Antimachi, Basileæ edita sunt : &, ob egregiè monstratam periodorum rationem legi omnino debent. *Morhof. l. 6. c. 1. p. 240. n. 3.*

Démétrius. exprès pour l'édition nouvelle; mais elle est plus ancienne d'environ cent ans. C'est un Professeur d'Eloquence à Venise, nommé Raphaël Cyllenius Angelus, qui en est l'Auteur, & qui la fit imprimer de son tems. Il la réduisit en tables, pour la rendre plus aisée. Il en fit de même à la Rhétorique d'Aristote, qu'il avoit traduite, & la fit imprimer avec l'Ouvrage de Démétrius. Il estimoit fort ces deux Auteurs & Ciceron, après lesquels, par un jugement que je ne dois pas omettre, il croyoit qu'il y avoit de la folie à donner d'autres préceptes. C'est de ses tables qu'on a tiré mot à mot la version de Démétrius pour la nouvelle édition. Ce n'est pas une preuve que l'Auteur de l'édition eût le goût fort bon. Il est encore à remarquer que cet Auteur ne faisant profession que d'avoir corrigé le texte, & de l'avoir éclairci par ses notes, ne dit point de qui est la version. Il y a même laissé en Grec les exemples rapportez par Démétrius, sans en prendre l'explication, que le Traducteur en a donnée à part. Le Traducteur avoit bien senti que sans cela, son travail seroit inutile à ceux qui ne sauroient pas le Grec; & c'est à quoi n'a pas songé celui qui a emprunté sa version.

En 1572. la nouvelle édit. est de 1676.

Cyllen. dans sa Préf. sur la Rhét. d'Arist. & sur l'Ouvrage de Démetr. reduits en tables.

Feu Monsieur Despreaux, à ce qu'il m'a dit, avoit eu dessein de traduire Démétrius en François; c'est une preuve de l'estime qu'il en faisoit: s'il eût executé son dessein, nous aurions sans doute une Traduction aussi belle de Démétrius, que

que celle que nous avons de Longin. Mais ce qui l'en dégoûta, c'eſt qu'il falloit commencer comme l'original, par l'explication de la periode. Démétrius.

C'eſt en effet ce qui occupe l'Auteur aſſez de tems, & bien des gens trouvent que la matiere n'en vaut pas la peine. Il paſſe de là aux differens ſtyles, & il en diſtingue quatre, au lieu qu'ordinairement on n'en reconnoît que trois. Ces quatre ſont le Grand, le Simple, le Poli & le Grave, ou le Fort. Les deux premiers ne peuvent s'allier, ſelon Démétrius; au lieu que les deux derniers s'allient quelquefois également, tant avec l'un qu'avec l'autre. A l'égard des principes qui les produiſent, Hermogéne en diſtingue ſix ou ſept; Démétrius n'en met que trois, qui ſont la difference des matieres ou des penſées, celle des termes ou des expreſſions, enfin celle des nombres ou des cadences. Au fond, Démétrius & Hermogéne ſont d'accord: le premier n'admet que trois principes; le ſecond en admet davantage, parce qu'il ſoudiviſe les trois de Démétrius, ce qui en fait un plus grand nombre. *Démét. pag. 27. n. 36.*

Voſſius blâme la diviſion des ſtyles que Démétrius a donnée, & il ſoûtient que, le ſtyle orné & le grave pouvant ſe joindre au magnifique & au ſimple, ces quatre ſtyles ne peuvent être quatre eſpeces, parce que ce ne ſont point quatre choſes oppoſées. Démétrius s'eſt fait lui-même cette difficulté; & Voſſius prétend qu'il y répond mal. C'eſt ainſi qu'il *Voſſ. Inſtit. Orator. t. 2. l. 6. c. 7.*

trouve

Démétrius. trouve aussi à redire à la division d'Hermogéne qui admet bien plus de quatre styles. Vossius soûtient que l'un & l'autre ont pris les qualitez des caracteres pour les caracteres mêmes. Il convient neanmoins qu'on peut justifier ces deux Auteurs, mais qu'il faut le faire autrement que Démétrius n'a fait, & qu'on doit se contenter de dire, que tous ces differens styles sont, non pas des especes distinctes, mais des choses diverses, qui peuvent s'allier. A le prendre en ce sens, il déclare qu'il n'y trouve rien à redire, parce qu'il ne faut pas demander l'exactitude Philosophique dans une Rhétorique. Loin même de blâmer ces Auteurs, il soûtient que sans la connoissance de ce qu'ils enseignent, on ne peut être ni Orateur, ni Poëte, & qu'on ne peut non plus porter un juste jugement sur les bonnes ou mauvaises qualitez des Orateurs.

On peut donc dire, selon les principes de Démétrius, que le Sublime ou le Grand dépend des cadences qui ont une harmonie noble, de la longueur des phrases, du tour qu'on leur donne, de la rudesse des mots, du concours des voyelles, de l'accroissement des paroles qui enchérissent les unes sur les autres, de la négligence dans les liaisons, de l'habileté à placer les particules, de quelque chose d'extraordinaire dans la construction, de certaines figures de mots, de l'élevation des pensées & des matieres, d'une diction exquise, nouvelle, métaphorique, & même

même énigmatique quelquefois, ou du moins myſterieuſe; enfin des épiphonémes ou exclamations, des reticences, & autres choſes ſemblables. Démétrius.

L'Auteur oppoſe le ſtyle froid au ſtyle ſublime; mais la définition qu'il en donne, montre que par le ſtyle froid, il entend l'enflure des penſées & des expreſſions, ou des mouvemens dans les petits ſujets; parce qu'en effet rien n'eſt plus froid en ces occaſions, que l'amplification, le bruit, & l'emphaſe: car lors même qu'on eſt obligé d'amplifier une petite choſe, on le fait avec bienſeance, comme on montre qu'une étincelle n'eſt point à mépriſer, parce qu'elle peut cauſer un grand incendie. Pag. 70. n. 114.

Le ſtyle orné, élegant, poli, a auſſi des matieres qui lui ſont propres. Ce ſont tous les objets agréables; les ris, les jeux, les mariages, le beau tems, les plaiſirs de la campagne, les feſtins, & generalement tout ce qui eſt capable de fournir des graces au discours. Diſtinguons néanmoins deux ſortes de graces. Il y en a de grandes & de majeſtueuſes, qui ne conviennent qu'au Sublime: d'autres ne ſont qu'enjoüées; elles ſont pour le ſtyle orné; les matieres agréables les fourniſſent: mais il y a d'habiles gens qui les tirent des matieres les plus triſtes, à peu près comme les Poëtes ont fait naître Venus du ſein de la mer. Tel eſt ce vers de M. Despreaux:

Le ris ſur ſon viſage eſt de mauvaiſe humeur.

Tel

Démétrius. * *Demet. pag. 85. n. 134 Ibid. p. 81. n. 130.*

Tel eſt, ſelon notre Auteur *, un mot de Xenophon en pareil cas: *On tireroit plûtôt du feu de lui*, dit-il, *qu'on n'en tireroit un ſouris.* C'eſt le contraire de ce qu'a fait Homere, qui a mieux exprimé la derniere des cruautez par une plaiſanterie, qu'il n'auroit fait par le diſcours le plus ſerieux. C'eſt quand il fait dire à Ulyſſe par le Cyclope, *qu'en conſideration de ſes civilitez, il le devorera le dernier.*

La diction de ce ſtyle eſt coupée, les phraſes en ſont courtes & harmonieuſes, par leur égalité, par leur rapport ou par leur oppoſition: les mots y ſont arrangez; on les place où ils ont plus de grace; on les répéte par figure; on en change la ſignification par métaphores; on en fait qui ont quelque choſe de nouveau; on choiſit, parmi ceux qui ſont d'uſage, les plus beaux & les plus doux. Les plus beaux mots ſont ceux dont le ſon plaît à l'oreille, ou dont l'objet charme les yeux, ou dont l'idée eſt agréable à l'eſprit. Les mots ont de la douceur lorſqu'ils ſont moins chargez de conſones. Enfin on fait entrer dans ce ſtyle les images, les hyperboles, les proverbes qui ont quelque choſe de gracieux; les contes, les fables, les alluſions ingénieuſes, les reproches à mots couverts, les comparaiſons du petit au grand, les railleries fines & délicates. Le vice qui lui eſt oppoſé, eſt l'affectation, lorsque toutes les choſes qui peuvent faire l'agrément du diſcours, ſont trop recherchées,

ou

ou employées d'une maniere qui n'eſt pas naturelle. Démétrius.

Le Pere Bouhours, à peu de choſes près, s'accommode de la doctrine de Démétrius ſur ce qui regarde le ſtyle agréable. Il ne croit pas, comme ce Rhéteur, pouvoir approuver un homme qui écrit à une femme : *Je vous ai ſauvé la vie, & je viens de mourir pour vous*; au lieu de dire, *je meurs*, ou *je vais mourir*; parce qu'encore que le premier ait plus d'emphraſe & de force, néanmoins, pour le dire, il ne faut pas être mort; & pour le dire veritablement, il ne faut pas être en vie : mais le Pere admet le ſentiment de ce Rhéteur ſur ce qu'on appelle *beau*. Démétrius donne ce nom aux choſes qui font par leur agrément ce que font les autres par la nobleſſe & par la ſublimité. Ce n'eſt pas que les penſées ſublimes n'ayent de quoi plaire, & ne plaiſent en effet : mais c'eſt que l'agrément n'en fait pas le caractere, & n'eſt pas ce qui y domine. Elles plaiſent, parce qu'elles ont du grand; au lieu que celles-ci ne plaiſent que parce qu'elles ſont agréables, & qu'elles préſentent quelque choſe ou de doux, ou de tendre, ou de gracieux. Car, comme la nobleſſe des penſées, ſelon Hermogéne, vient de la majeſté des choſes, dont elles ſont les images; de même leur agrément peut venir (1) des objets qui plaiſent

Maniere de bien penſer p. 68. &c.

Ibid. p. 131. 132. 133. 137. 138.

1 Res enim ſuapte natura hilaritate & jucunditate quadam ornata eſt. *Demet. de Elocut.*

Démétrius. plaisent d'eux-mêmes, tels que sont les fleurs, la lumiere, & tout ce qui flatte les sens, ou les comparaisons qu'on en tire, ou les fictions ingenieuses. Ainsi les Eclogues de Théocrite & de Virgile sont agréables, parce qu'on y trouve partout des fleurs, des bois, des ruisseaux, enfin tout ce que la vie champêtre a de plus aimable; sans parler de la forme & des ornemens que les grands Maîtres donnent à leur matiere. Et voilà ces charmes, ces agrémens, cette douceur & cette délicatesse qu'Horace donne à Virgile (1).

Mais pour achever ce qui regarde la doctrine de Démétrius, il nous apprend que dans le style simple on s'attache à tout ce qu'il y a de plus clair & en même tems de plus naturel. On y prend les termes qui sont plus d'usage; & on les prend dans le propre, plutôt que dans le figuré. On y évite l'enflure, l'emphase, les grands mots, le grand bruit, les figures marquées, les constructions vicieuses & obscures. On y laisse pourtant à dessein quelques négligences, quelques concours de voyelles, pour mieux imiter la nature. On évite d'employer ce style dans les grands sujets, parce que sa diction y paroîtroit seche, & même ce seroit tomber dans le bas, qui est l'écueil du style simple. Observons néanmoins en passant, que cette idée de Démétrius touchant le style simple, par rapport aux grands

1 Molle atque facetum. *Horat. Sat.* 10. *l.* 1.

grands ſujets, n'eſt pas generalement vraye, puiſque même dans les grandes matieres, lorsqu'il ne s'agit que d'inſtruire, & non d'émouvoir, & ſur-tout lorsqu'on parle à peu de perſonnes, la ſimplicité du ſtyle eſt très-convenable. C'eſt une verité qu'on a pû remarquer dans le chapitre précedent. Démétrius.

Au reſte, c'eſt à cette occaſion que l'Auteur parle du Dialogue & du ſtyle Epiſtolaire, qui ont quelque rapport enſemble, & ne laiſſent pourtant pas d'être differens. Une Lettre eſt à la verité en quelque façon une partie du Dialogue; mais le Dialogue exprime des perſonnes qui ſe parlent ſur le champ, au lieu qu'on a le tems de ſonger à ce qu'on écrit dans une Lettre. C'eſt pour cela qu'elle demande plus de liaiſon & plus de ſuite. Mais un caractere qui leur convient également, c'eſt l'expreſſion des mœurs, parce que l'un & l'autre ſont des peintures de l'ame. Les Lettres ont des matieres qui leur ſont propres. Les queſtions Phyſiques, ſelon Démétrius, ne leur conviennent pas; le ſtyle en doit être ſimple & concis; il peut pourtant être enjoué & élegant: le rang & la dignité des perſonnes lui donnent quelquefois plus d'élevation: une longue Lettre ne differe d'un Livre que par l'adreſſe & par l'adieu, il faut donc que les Lettres ſoient courtes. L'homme du monde, au jugement de l'Auteur, qui s'entendît mieux en tout ſens à faire une Lettre, c'étoit Ariſtote. Ne ſeroit-ce pas pour cela qu'on a voulu *Demet. pag. 131. n. 231.*

Demet. pag. 137. n. 242.

lu

Démétrius. lu dire qu'il étoit l'Auteur de la Lettre de Philippe de Macedoine aux Athéniens?

Ce qui fait le ſtyle fort, ce ſont les périodes courtes & frequentes; car celles qui ſont longues paroiſſent fardées & peu naturelles. Ce ſont auſſi quelquefois les expreſſions vives & coupées, ſerrées, remplies de beaucoup de ſens; c'eſt un air ſententieux, ou qui tient du commandement ou de la menace; ce ſont des ſens interrompus & des reticences; c'eſt la rudeſſe ou la cacophonie des phraſes, les alluſions ou les allégories, les proſopopées ou le dramatique, les prétéritions, le retranchement des liaiſons, les répétitions de mots, les métaphores, les comparaiſons, les images, les mots nouveaux que la paſſion fait inventer, les interrogations embarraſſantes, les inſtances, & autres choſes ſemblables.

Démétrius oppoſe au ſtyle fort une maniere de dire les choſes qui n'a ni grace, ni agrément, ſoit dans la cadence & dans l'harmonie, ſoit dans les penſées & dans les expreſſions. Un écueil du ſtyle fort, c'eſt une maniere de s'exprimer trop libre ou trop ruſtique, laquelle eſt auſſi dangereuſe quelquefois, qu'elle eſt contraire aux bien-ſeances & au reſpect. L'Auteur montre par des exemples, comment s'exprime un homme d'eſprit, ſoit pour ne bleſſer ni l'un ni l'autre, ſoit pour ne point s'attirer d'affaires; & c'eſt ſur quoi il cite le fameux Démétrius de Phalére, & qu'il rapporte ce

que

que dit cet Orateur pour marquer l'orgueil de Craterus. Démétrius.

Après l'idée que j'ai donnée de la doctrine de notre Auteur, je ne dois pas le priver de l'éloge que lui donne un celebre Academicien, je veux dire Monsieur Charpentier, dans son Traité de l'Excellence de la Langue Françoise. Car voulant poser des notions generales pour montrer la douceur & la perfection de notre langue, celui, dit-il, de qui nous tirerons ces notions est un Auteur consommé dans ces matieres, & qui a écrit un livre fameux, où il examine à fond ce qui regarde l'élocution .. Il en fait dépendre la beauté ou de la signification des mots, ou de leur son; de la signification, à cause des images qu'ils nous présentent; de leur son, à cause des voyelles & des consonnes qui les composent. Et il ne faut point traiter de minuties, selon lui, les réflexions de ce grand Homme. Car ceux qui entendent l'Art de chanter, savent combien un repos presque imperceptible, un demi-soupir fait à propos, donne de grace au chant, & que ce sont ordinairement des coups de Maître. Pag. 399. 400. & 426.

CICERON,

ET PREMIEREMENT

LES TROIS LIVRES

DE L'ORATEUR.

Les trois Livres de l'Orateur.

IL ne s'agit point encore de Ciceron conſideré comme Orateur, mais comme un Maître qui nous a laiſſé des préceptes d'Eloquence, quoiqu'il ſoit Orateur en les donnant, autant qu'il l'eſt en traitant toute autre matiere. On a de lui ſur celle-ci, ſes deux livres *de l'Invention*, les *trois Livres de l'Orateur*, ſon *Dialogue ſur les Orateurs illuſtres*, ſon Livre ſimplement intitulé *l'Orateur*; ſes *Partitions oratoires*, *l'Orateur parfait*, & ſes *Topiques*. Jugeons d'abord de ce grand Maître par les trois Livres de l'Orateur, puiſque c'eſt proprement ſa Rhétorique.

Il compoſa cet Ouvrage à la priere de ſon frere (1), qui vouloit avoir de lui quelque choſe de plus parfait que les Livres de l'Invention. Ces Livres étoient le premier fruit de ſa jeuneſſe, & c'eſt moins ſa doctrine qu'ils contiennent, que celle

1 Vis enim, quoniam quædam pueris aut adolescentulis nobis ex Commentariolis noſtris inchoata, atque rudia exciderunt, vix hac ætate digna, & hoc uſu .. aliquid iisdem de rebus politius à nobis perfectiúsque proferri. *L.* 1. *de Orat. n.* 5.

celle qu'il avoit recueillie de ſes Maîtres ; au lieu que ceux dont nous parlons, ſont le chef-d'œuvre d'un homme conſommé & dans la connoiſſance de l'Art, & dans la profeſſion d'Orateur. Les trois Livres de l'Orateur.

Ainſi ce qu'avance le Pere Rapin n'eſt „ pas juſte, lorſqu'il dit que Ciceron é- „ tant jeune, avoit compoſé quelques „ Traitez de cet Art pour ſon uſage, „ que ſon frere l'obligea de retoucher „ étant plus avancé en âge. Ce n'eſt pas retoucher un Ouvrage, que d'en faire un tout nouveau, qui differe abſolument du premier, & eſt infiniment plus eſtimable ſoit pour le fond, ſoit pour la forme. *Préf. de ſes Réfl. ſur l'Eloq. p. 3.*

Le merite du fond conſiſte, ſelon Ciceron même (2), en ce qu'il y ſuit partout la doctrine d'Ariſtote. Il y ajoûte néanmoins d'autres regles fort importantes, & qui ne ſont pas communes. Le merite de la forme eſt en ce qu'il a traité ſon ſujet de la maniere la plus belle & la plus éloquente que l'on pût concevoir, lui ôtant l'air de l'Ecole, & lui donnant celui d'une converſation noble, qui ſe paſſe entre des perſonnes également conſiderables & polies. On nous repréſente ces perſonnes comme d'avis contraires, afin de rendre le discours plus vif;

2 Scripſi Ariſtoteleo more tres libros in Disputatione ac Dialogo de Oratore.... omnem antiquorum, & Ariſtoteleam, & Iſocrateam rationem oratoriam complectuntur. *Epiſtol. l. 1. Epiſt. 9. ad Lentul. n. 6.*

Les trois Livres de l'Orateur.

vif; & on nous les donne pour très-habiles (1), afin que nous ne soyions pas surpris de les voir expliquer avec tant d'ordre tous les mysteres de l'Eloquence.

Si la noblesse du tour tire l'Ouvrage du rang des Traitez didactiques, que feroient des gens du métier, elle rend aussi plus difficiles à bien prendre, les regles qu'il en faut recueillir; jusques-là, qu'il y a des gens qui après la lecture de ces Livres, sont aussi incertains de ce que Ciceron a voulu établir, qu'ils le sont de la bonté d'une cause, après avoir entendu deux Avocats plaidans l'un contre l'autre.

Diss. et Orator. tom I. n. 9. 10.

C'est le jugement que Paul Beni en a porté. Cet Auteur reconnoît qu'on peut tirer de grands avantages de la lecture de ces Livres: cependant il fait plus de cas de la Rhétorique d'Aristote; parce que l'Orateur Romain, dit-il, ne décide rien, & traite tout problématiquement, pour faire montre de son Eloquence. Il arrive de-là, poursuit-il, qu'il accable ses lecteurs par la multitude ou la variété des choses, & qu'il les laisse absolument dans le doute de ce qu'il veut leur

T. I p. 25.

enseigner. Au reste Paul Beni ajoûte que Ciceron nous dédommage de cet inconvenient par la beauté de son éloquence, qui lui fait étendre, orner, enrichir ce qu'il a pris d'Aristote. Mais si les Livres de l'Orateur ne laissoient effectivement

1 Fuit uterque [Crassus & Antonius] cum studio, atque

nent aucune verité dans l'esprit, il y a lieu de douter qu'on dût faire si grand cas de tout ce qu'il y a d'éloquence, puisque Ciceron même nous dit dans ces Livres, qu'il n'y a rien de plus mépri-sable qu'un beau discours qui ne signifie rien. Les trois Livres de l'Orateur. *L. 1. de Orat. n. 51.*

On peut dire que Voſſius ne penſe point autrement que le Critique dont je viens de parler. Car reconnoiſſant que Ciceron a fort perfectionné l'Art oratoire, il dit néanmoins que ce grand Homme étoit plus habile à pratiquer l'Art qu'à l'enſeigner, ou pour mieux rendre ſon expreſſion, qu'il étoit meilleur Orateur que bon Maître de Rhétorique. *Voſſ. de Nat. & conſt. Rhet. c. 13. p. 161.*

C'eſt le ſens d'une penſée de George de Trébizonde, laquelle eſt digne de remarque. Il dit qu'il ne faut pas tant juger des Harangues de Ciceron par ſes préceptes, que de ſes préceptes par ſes Harangues; parce qu'il a compoſé ſes Harangues avec ſoin, & ſes préceptes en ſe divertiſſant. La penſée eſt plus brillante que vraye, étant certain que Ciceron a fort travaillé ſes Livres de l'Orateur. *Dans ſa Rhéter. p. 54.*

Le Pere Soare Jeſuite eſt plus dans le vrai. " Dans ces Livres de Ciceron, „ dit-il, il y a tant de travail, de dou„ ceur, d'élegance, de ſcience & de pro„ fondeur, qu'on ne peut trouver même parmi *Préf. ſur ſa Rhet.*

atque ingenio & doctrina præſtans omnibus, tum in ſuo genere perfectus. *L. 3. de Orat. n. 16.*

Les trois Livres de l'Orateur.

„ parmi les Grecs, ni plus de préceptes, „ ni des préceptes qui ſoient meilleurs. „ Mais ils ſont écrits en Dialogue; „ Craſſus & Antoine y font les princi- „ paux rôlles, hommes diſtinguez par leur „ merite & par leur dignité, autant que „ par leur éloquence. Ils parlent à des „ gens inſtruits; ainſi ils paſſent légé- „ rement ſur des préceptes très-néceſſai- „ res aux jeunes éléves. Il y a des pré- „ ceptes plus grands, à la verité, qu'ils „ traitent avec autant de profondeur que „ d'agrément; mais Craſſus voulant for- „ mer un Orateur parfait, Antoine pa- „ roiſſant en vouloir former un autre „ qui n'ait rien d'extraordinaire, il y a „ dans leurs Dialogues, des contrarietez „ de ſentimens. Cela donne beaucoup „ de plaiſir, & eſt extrémement utile à „ ceux qui ſavent déja quelque choſe; „ il n'en eſt pas de même des appren- „ tifs, qui ſentent la force de la diſpu- „ te, mais qui n'en voyent ni le fin, „ ni le réſultat, ni le fruit, ni même l'en- „ trée ou l'iſſue.

La juſteſſe de ce jugement ſe vérifie dès le premier Livre, qui n'eſt, à proprement parler, qu'une ample & magnifique définition de l'Orateur & de l'Eloquence. Ciceron commence par là ſon Ouvrage, parce qu'il eſt à propos de fixer l'idée qu'il faut avoir de l'Orateur, avant

1 Phyſica illa ipſa & Mathematica, quæ cæterarum artium propria poſuiſti, ſcientiæ ſunt eorum qui illa

avant que d'en prescrire les devoirs. Ce n'est pas sans contradiction qu'on la fixe. Crassus pousse la chose jusqu'à dire que les Orateurs sont les vrais hommes d'Etat, & qu'il n'y a rien sur quoi ils ne puissent dire merveille. Scévola soûtient que c'est plûtôt aux Philosophes à gouverner les peuples, puisqu'ils enseignent la Politique; que c'est à eux à parler de tout; qu'eux seuls s'occupent de l'étude de toutes choses; qu'ils sont seuls en possession de la Physique, & même de la Morale, dont la pratique donne cet air de probité si nécessaire au discours, & dont la connoissance donne seule la clef des cœurs.

Les trois Livres de l'Orateur. *L. 1. de Orat. n. 33. 34. Ibid. à n. 35. ad 45.*

Cette contrarieté d'avis fait naître une question: Qu'appelle-t-on un Orateur? De quelque maniere qu'on le définisse, Crassus prétend qu'il renferme dans son idée la connoissance de toutes choses; Gouvernement, Police, Religion, Coutume, Droit, Histoire, humeur des hommes, tout y entre. Un Philosophe, dit-on, traite de tout, il est vrai: mais s'il ne sait la Rhétorique, comment parle-t-il, même de ce qu'il sait? & où ose-t-il se produire? On nie que les Philosophes soient seuls en possession de la Morale; (1) un Orateur en sait plus & en parle mieux que les Philosophes. On ne conteste point que les Phiosophes ne soient

illa profitentur; illustrare autem oratione si quis istas ipsas artes velit, ad Oratoris ei confugiendum est facultatem. *L. 1. de Orat. n 61.*

Les trois Livres de l'Orateur.

soient seuls en possession de la Physique; si pourtant ils veulent la traiter avec ornement, ils ont besoin d'être Orateurs, comme l'Orateur a besoin de tout savoir. Quand on dit *tout*, on entend les choses qui entrent dans le commerce de la vie (1), & on n'y comprend point les Sciences abstraites, quoiqu'il soit vrai qu'elles font honneur, & qu'il faut les savoir pour en parler, non pas dans des discours oratoires, mais en d'autres occasions.

Ces connoissances de l'Orateur doivent être soûtenuës par un genie heureux, & par ces avantages du corps que la nature seule peut donner. Il y faut joindre le travail, l'ardeur, l'exercice, lequel consiste à écrire & à composer avec soin; à polir long-tems, & à perfectionner ce que l'on fait; à lire les bons Livres, de quelque espece qu'ils soient, Poëtes, Orateurs, Historiens; à cultiver la déclamation, la voix, la memoire; à se faire un fond d'agrément & de politesse; à se faire une habitude de railler finement & à propos, parce que, selon Crassus, l'Orateur doit être un homme qui excelle dans sa profession, qui plaise & se fasse aimer, qui rende la fausse sagesse & la fausse vertu ridicules, qui sache se faire

2 Hic locus de vita & moribus totus est Oratori perdiscendus; cætera si non didicerit, tamen poterit, si quando volet, ornare dicendo, cum erunt ad eum delata &c. *Ibid* n 69.

2 Fremant omnes licet, dicam quod sentio: Bibliothecas, me hercule, omnium Philosophorum unus

re respecter lui-même de ses ennemis, qui soit en état de confondre le crime, & de faire triompher l'innocence; un homme enfin qui serve de guide à tout un peuple, qui l'excite à la gloire, & qui soit capable ou d'émouvoir, ou de calmer les esprits, selon le besoin, pour parvenir à la persuasion. Voilà ce qui demande que l'Orateur soit rempli de grandes & belles connoissances, qu'il ait sur-tout la science du Droit, & une Morale qui soit d'usage; & c'est pour cela que Crassus (2) préfere le seul Livre des douze tables à tous les Livres des Philosophes. Que n'auroit-il pas dit des Livres saints, & quelle estime n'en auroit-il pas faite, s'il en avoit eu connoissance?

Les trois Livres de l'Orateur.

La difficulté étant de parvenir à ce haut point de perfection que l'on exige de l'Orateur, on prie Antoine, comme fort entendu, d'en expliquer les moyens; & lui pour se divertir, faisant usage de la merveilleuse facilité qu'il avoit acquise de traiter le *pour* & le *contre* (3), renverse tout le système de Crassus, & réduit presque à rien les connoissances & les talens de l'Orateur. En se divertissant, il ne laisse pas de dire des choses im-

nus mihi videtur duodecim tabularum libellus, si quis legum fontes, & capita viderit & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare. *L.* 1. *de Orat. n.* 195.

3 Mirifica ad refellendum consuetudine, quâ tibi, Antoni, nemo unquam præstitit. *L.* 1. *de Orat. n.* 263.

Les trois Livres de l'Orateur.

importantes. Tel eſt le précepte ſur l'Art d'exciter les paſſions, qu'avec raiſon il fait conſiſter (1) *dans l'amplification ou l'exténuation des biens ou des maux de la vie.* Tel eſt cet autre, *Que l'Orateur ne doit point faire entrer les Sciences proprement dites dans ſes discours.* Mais il traite avec tant de vrai-ſemblance ſon opinion contre Craſſus, que ceux qui les ont entendus tous deux, ne ſavent à quoi s'en tenir (2). Leur incertitude dure juſqu'à la ſeconde converſation, qui ſe tient le lendemain, & qui fait la matiere du ſecond Livre. Antoine alors découvrant ſon jeu, revient au ſentiment qu'il s'étoit fait un plaiſir de combattre; & cela montre aux moins clairs-voyans que c'eſt le ſeul qu'il faut tenir.

Bibliog. Polit hiſt. Philol. curioſ. p. 35. &c.

Un Auteur anonyme a obſervé que Ciceron en donnant à ſon Ouvrage la forme de Dialogue, a voulu imiter Platon, & l'on peut dire qu'il n'a pas moins bien réüſſi que ce Philoſophe. Junius remarque auſſi que l'Orateur Romain en traitant ſa matiere d'une maniere problématique, a voulu faire ce qu'Ariſtote avoit pratiqué avec tant de gloire, non pas dans ſa Rhétorique, mais dans ſes Ecoles. Ils ont eſtimé l'un & l'autre cette pratique fort utile, non pas pour la

Method. Eloq. compar. c. 4.

1 Orator autem omnia hæc, quæ putantur in communi vitæ conſuetudine, mala, & fugienda, multò majora, & acerbiora verbis facit... Neque vult ita ſapiens inter ſtultos videri, &c *Ibid. n.* 221.

2 Sanè dubitare viſus eſt Sulpicius & Cotta, u-

trum

la mettre en usage dans les affaires sérieuses, dans lesquelles il ne faut jamais soûtenir que ce qui est honnête ; mais pour être plus en état de réfuter ceux qui prennent le mauvais parti. Et il faut avouer que dans la dispute, la contradiction que souffre une verité, en la traitant problématiquement, ne sert pas peu à en montrer encore mieux la certitude, lorsqu'on se donne la peine de la démêler au travers de ce qui se dit pour & contre. Mais ce qui jette dans tout cela une merveilleuse grace, c'est le divertissement que se donne Antoine : ce divertissement convient à son caractere ; parce qu'étant dans une haute réputation de grand Orateur, il affectoit de ne point passer pour savant. Il étoit donc à propos que dans la dispute dont est question, il soûtint qu'il ne falloit que du genie & de l'usage à l'Orateur. Mais le plaisir qu'il se procure, n'est pas pour lui seul ; ceux qui l'écoutent en ont leur part, lorsqu'il vient à leur parler sans déguisement, & à leur apprendre que *son affectation étoit moins un effet de sa modestie*, quoiqu'il fût très-modeste, *que de sa politique*, & de la pensée qu'il avoit (3) qu'*on l'admireroit davantage & qu'on se défieroit moins de lui, si on ne prenoit son*

Les trois Livres de l'Orateur.

trius oratio propius ad veritatem videretur accedere. *Ibid. n.* 263.

3 Antonius probabiliorem populo orationem fore censebat suam, si omnino didicisse numquam putaretur. *Cic. 2. de Orat. n.* 4. *vid. n.* 153. *ubi ipse de se Ant.*

Les trois Livres de l'Orateur.

son éloquence que pour une production de la nature.

Ce qu'Antoine dit dans le second Livre, est donc serieux. Il y borne les matieres oratoires aux questions & aux faits. Les questions regardent la Morale, le Droit, ou la Politique. Les faits fournissent trois genres de cause, le Judiciaire, le Démonstratif, & le Déliberatif. Le Plaidoyer est, selon lui, le plus grand effort de l'esprit humain; parce que la Multitude qui écoute, l'Adversaire qui se défend, & le Juge qui doit prononcer, le rendent plus difficile. Quand on s'en tire bien, on est en état de se tirer de tout. Sur quoi il faut remarquer que Ciceron fait traiter par chaque Interlocuteur ce que cet Interlocuteur sait le mieux, & ce que Ciceron pense lui-même; l'Elocution par Crassus; la Raillerie par César; les Passions, l'Ordre & la Disposition par Antoine. C'est à ce dernier qu'il donne le soin de borner les matieres oratoires. Crassus sembloit n'y point reconnoître de bornes: mais son opinion paroissant telle, est toûjours combatuë par Antoine & par Scevola; celle d'Antoine est approuvée de tous, & de Crassus même, qui dans le fond ne pensoit point autrement. On ne peut donc douter que le sentiment d'Antoine sur cet article, ne soit celui de Ciceron.

C'est sur les matieres ainsi déterminées qu'il

1 Hoc sit primum in præceptis meis, ut demonstremus, quem imitetur, atque ita, ut, quæ maximè ex-

qu'il s'agit d'avoir les regles de l'Art. Le Pere Rapin dit * *que cet Orateur explique ici tout cet attirail de préceptes, dont retentissent les Ecoles des Rhéteurs, mais en les désapprouvant.* Et le Pere Soare, comme nous avons vû, trouve au contraire qu'*on y passe légerement sur les préceptes les plus necessaires à la jeunesse.* Ce Pere ne convient donc avec le Pere Rapin, ni de ce que fait Ciceron, ni de ce que Ciceron pense de ces préceptes, ni de ce qu'il en faut penser. La verité est que l'Orateur Romain n'en touche que quelques-uns, supposant qu'on est instruit de tous; & il ne les désapprouve point, quand on les prend bien, & qu'on n'en abuse pas. Mais les Personnages qu'il fait parler, en veulent encore d'autres.

Les trois Livres de l'Orateur.

* *Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 5.*

Préf. sur sa Rhét.

Ils veulent qu'un homme qui sait, & qui a quelque usage, avec une heureuse disposition, se choisisse parmi les grands Orateurs, un bon modele (1), dont il prenne, non pas les défauts, mais l'esprit & les bonnes manieres. Ils veulent qu'il s'instruise à loisir & avec soin des affaires dont on le charge; qu'il se donne la peine d'écrire ses discours & de les polir; qu'il soit persuadé que le fort de l'Orateur consiste, non pas à trouver ce qu'il doit dire, mais à le tourner; & que la vraye maniere de le trouver, c'est de méditer son sujet, de voir de quoi il s'agit,

L. de Orat. 2. n. 162.

L. de Orat. 2. n. 101. 102. &c.

excellant in eo, quem imitabitur, ea diligentissimè persequatur. *L. 2. de Orat. n. 90.*

Les trois Livres de l'Orateur.

git, ce qui en fait la difficulté, & par où l'on peut la réſoudre ; c'eſt enfin de ſe ſouvenir ſur-tout qu'il y a beaucoup de faits & peu de queſtions; qu'on juge de ceux-là par celles-ci, dont il faut par conſequent ſe bien inſtruire avant que de plaider.

Ibid. n. 182. Aux preuves, ſelon Ciceron, auſſi-bien que ſelon Ariſtote, il faut joindre les *mœurs* & les *paſſions*, dont il ſe plaint que les autres Maîtres communément ne parlent point. Les mœurs ſont l'idée que l'Orateur donne de lui-même & des autres : elle dépend de la conduite de la vie & du diſcours; la conduite de la vie ne regarde point la Rhétorique ; le diſcours qui la regarde, marque divers caracteres, ſelon les paroles, les penſées, & les manieres que l'Orateur y met en uſage. Tout cela, & ce qu'on dit ſur les paſſions, revient à la doctrine d'Ariſtote, ſinon que ſur ces dernieres, l'Orateur Romain fait quelques réflexions qui lui ſont propres. Elles conſiſtent à dire qu'il faut être touché pour toucher les autres; ce qui eſt plus aiſé dans les veritables cauſes, que dans les ſujets inventez; qu'il faut voir ſi la matiere demande de grands mouvemens; qu'il ne faut point entrer brusquement dans les paſſions, ni en ſortir à la hâte; qu'il faut ſe

Ibid. n. 189. 190. 191. &c.

Ibid. n. 205.

1 Sed eſt quædam in his duobus generibus, quorum alterum lene, alterum vehemens eſſe volumus, difficilis ad diſtinguendum ſimilitudo. Nam ex illa lenitate,.... ad hanc vim,,, influat oportet aliquid,

ſe ſouvenir que les paſſions & les mœurs ſont deux choſes qui ſe mêlent, & participent l'une de l'autre, de telle ſorte qu'il eſt quelquefois mal-aiſé de les diſtinguer (1); qu'il faut que la douceur inſpire quelque choſe de ſon eſprit à la force; & que la force anime auſſi la douceur, pour la rendre capable de toucher; qu'il faut que l'aigreur ſoit temperée par des manieres honnêtes, & que la retenuë ſoit fortifiée par quelque fermeté: toutes choſes importantes; mais qu'on apprend encore mieux par l'analyſe des diſcours pathétiques, que par les préceptes. Les trois Livres de l'Orateur.

Ce ſont apparemment ces réflexions qui ont fait dire à Paul Beni, aſſez peu favorable d'ailleurs à Ciceron, comme nous avons vû, „ qu'il eſt plus content „ de cet Orateur, que d'Ariſtote, tant „ ſur les paſſions que ſur les mœurs, „ prétendant que le Philoſophe n'apprend „ point l'art d'exprimer celles-ci, & qu'a„ près tout ce qu'il a dit de celles-là, ſon „ Ouvrage eſt encore imparfait comme ce„ lui du Sculpteur dont parle Horace (2). Mais ce Critique n'avoit point aſſez examiné ni Ciceron, ni Ariſtote; & je ſuis de l'avis du Pere Rapin, qui trouve à la verité que *Ciceron eſt admirable ſur les mœurs, & qu'il traite les paſſions d'un air dont* *Tom. 2. n. 1339. p. 13.* *Préf. de ſes Réfl. ſur l'Eloq. p. 5. & 7.*

aliquid, & ex hac vi nonnunquam animi aliquid infundendum eſt illi lenitati. *L. 2. de Orat. n. 212.*

2 Infelix operis ſummâ, quia ponere totum neſciet. *Horat. Ep. ad Piſ. v. 34.*

Les trois Livres de l'Orateur.

dont elles n'ont jamais été traitées par aucun Auteur, mais ne laisse pas de rendre justice à Aristote, & de dire que l'Orateur Romain dans sa doctrine sur ces deux articles, suit toujours les principes de ce Philosophe ; & même qu'à bien suivre Ciceron dans le dessein de ses trois Livres de l'Orateur, on y remarque les traces d'Aristote dans les trois Livres de sa Rhétorique.

Ces dernieres paroles du Pere Rapin sont formellement contre ceux qui croyent qu'il n'y a point d'ordre dans ces excellens Dialogues. Mais ce Pere s'explique sur cela encore plus clairement. *Ibid. p. 7.* " Je ne " suis pas, dit-il, de l'avis d'Angele Po- " litien, qui dans sa Préface sur Quin- " tilien, trouve à redire aux Traitez que " Ciceron a écrits sur l'Eloquence, com- " me peu exacts & sans ordre : car il y " a un ordre, qui n'est caché que pour " les rendre plus beaux & plus agréa- " bles.

En cet endroit le Pere Rapin a raison, & dans le fait, & dans le principe. L'irrégularité de Ciceron n'est qu'apparente, & cet air aisé fait l'agrément du Dialogue. Mais quatre pages auparavant, ce même Pere parle comme Politien. *Ibid. p. 3.* " Il dit que Ciceron dans les " Traitez qu'il nous a laissez, n'est pas " tout à fait si méthodique qu'Aristote, " qu'il est plus poli & plus élégant, ca- " ractere essentiel dont il ne se défait " jamais ; mais que tout solide qu'il est,

" il

„ *il n'eſt pas toujours le plus régulier du* Les trois
„ *monde*, parce qu'il penſe plus à plaire Livres de
„ qu'à inſtruire. l'Orateur.

La contradiction de ces deux endroits n'eſt-elle qu'apparente, non plus que l'irrégularité de Ciceron? Si elle eſt réelle, elle eſt d'autant plus ſurprenante, que ce Pere, après avoir dit que Ciceron n'eſt pas le plus régulier du monde, ajoûte tout de ſuite dans la même page: " ce n'eſt „ pas qu'en le méditant, on ne trouve „ en tout ce qu'il dit *un ordre caché* „ qu'il ſuit aſſez fidelement, mais il ne „ fait pas ſentir *cet ordre* à tout le mon„ de. Ce ſont des regles qui ne ſont „ que pour les Savans, & qu'il ne déve„ loppe que pour ôter aux leçons qu'il „ donne la confuſion ou la ſéchereſſe à „ laquelle on s'expoſe, quand on entre„ prend d'établir des principes, & de „ mettre en art les choſes qui n'y ont „ pas encore été réduites. Ce qu'il fait „ *avec tant d'ordre*, avec tant de graces, „ que l'on peut dire qu'il n'y a point „ d'Auteur d'où l'on puiſſe tirer tant de „ fruit, tant de politeſſe, tant d'éloquen„ ce, tant de ſolidité, tant de bon ſens „ que de Ciceron ". Dit-on d'un homme à qui on donne ces éloges, *qu'il n'eſt pas le plus régulier du monde*?

Comme cet Orateur garde un ordre, il parle de celui qu'il faut garder dans le discours; c'eſt-là qu'à propos de la Réfutation, il traite de la Raillerie, laquelle y a tant de force. Il remarque que ſur cet article on ne peut rien tirer de *à n.* 216. *ad* 290.

la

Les trois Livres de l'Orateur.

la Phyſique, qui ne ſoit ou inintelligible, ou inutile; & même qu'on ne peut guéres donner des regles de la raillerie. On peut bien dire que le Plaiſant eſt de deux ſortes; l'un qui regne dans tout le discours; l'autre qui conſiſte en bons mots, & ſur-tout dans la repartie; qu'on ne raille point ſur un grand malheur, ni ſur des crimes atroces; qu'il ne faut point en raillant faire le bouffon; qu'il faut garder les bienſéances: mais tout cela ne donne point l'invention de la raillerie, ni la vivacité d'esprit qu'il y faut.

Ciceron fait dire à Céſar, que tout oblige l'Orateur à employer la raillerie, l'agrément, la force, le brillant, qu'elle donne à un discours; il lui fait dire encore qu'un homme agréable eſt un homme de tous les tems, l'art de plaire pouvant toujours être mis en pratique. Il fait ajouter par Antoine, que déſormais il ne craindra plus de railler, puiſque les Fabrices, les Scipions, les Maximes & les Catons l'ont fait. Il ſemble que Ciceron ſongeoit en cela à juſtifier lui-même ſes railleries ſous le nom de Céſar & d'Antoine.

L. 2. de Orat. n. 290.

Quoiqu'il en ſoit, une choſe fait voir qu'il n'écrivoit point pour des enfans; c'eſt qu'il ſuppoſe un Orateur, lequel parfaitement inſtruit de ſa cauſe, en voit le fort & le foible. En cet état, il lui donne deux avis; l'un eſt de s'attacher à ce qu'il y a d'avantageux dans ſon ſujet, en évitant comme un écueil ce qu'il y a de mauvais; l'autre eſt de ne rien dire qui

De Orat. l. 2. n. 294 & 295.

qui nuise à la cause. Tout le monde semble être assez habile pour suivre ces deux avis, & peu de gens en sont capables. Pour faire usage du premier, il faut imiter ceux qui se battent en retraite ; ils font entendre par leur contenance, non pas qu'ils fuyent l'ennemi, mais qu'ils prennent leurs avantages. Pour faire usage du second, il y a bien des tentations à vaincre. Il faut vaincre l'envie de parler, celle de tout dire, celle de plaire à sa partie, qui ne veut point qu'on épargne l'adversaire, sans prendre garde si cet adversaire n'est point cher au Public, & si ce qu'on dit pour le chagriner, n'indispose pas les Juges. Il faut que l'Avocat soit insensible aux injures qu'on lui dit à lui-même, autrement prenant le change, il oublie sa cause, & court après des choses qui y sont étrangeres.

Les trois Livres de l'Orateur.

La nature de ces avis a fait dire à Junius qu'il faut lire les Dialogues de l'Orateur, parce qu'ils ne contiennent pas seulement des préceptes ordinaires qu'on donne à ceux qui commencent, mais des regles plus recherchées, & qui sont d'usage à ceux qui fréquentent actuellement le Barreau ; qu'on y explique tous les mysteres de l'Eloquence, & qu'on les y explique avec tout l'agrément & toute la bienséance imaginable ". Ciceron garde ce caractere non-seulement dans ce qu'il dit sur le genre judiciaire, mais encore sur le genre déliberatif & sur le Panégyrique. Il nous avertit que le déliberatif

Meth. éloq. compar. c. 4.

deman-

Les trois Livres de l'Orateur.

demande moins de pompe & moins de bruit devant un petit nombre de personnes graves, mais que devant un grand peuple, tout y a lieu, comme dans le Plaidoyer. Le Panégyrique se traite ou par occasion seulement dans un discours d'usage, ou de dessein formé dans des discours d'apparat. Ces derniers étoient plus communs parmi les Grecs que parmi les Romains. Ils le sont assez parmi nous. Il y faut du grand, du nouveau, du rare; & pour y réüssir, l'Orateur doit bien connoître les vertus. Il doit bien entendre aussi l'art de polir & d'orner ce qu'il a à dire. C'est la matiere du troisiéme Livre de Ciceron. Crassus y explique toute la force & toutes les finesses de l'Elocution. De sorte qu'il est vrai de dire avec un Auteur anonyme, que Ciceron donne ici toute la Rhétorique en trois Dialogues. Et comme c'est dans l'Elocution principalement que se fait connoître l'Orateur, on peut juger avec quel succès Ciceron traite encore cette partie; puisque ce grand Homme, selon Cassiodore, est *la lumiere de l'Eloquence Latine*, & que selon Jules-Cesar, *il en est le pere*. Et c'est où se vérifie particulierement cette pensée du Pere Rapin, que la destinée de l'Eloquence a été

Biblioq polit. hist philol. curios. p. 35, & 36.

Rhet. Latin. in Cassiod p. 339.

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 3.

1 Ornatissimæ sunt orationes ex quæ .... à privatâ singularique controversiâ se ad universi generis vim explicandam conferunt..... Quare non est parcorum libellorum hoc munus... sed onerandum com-

été heureuſe, en ce que celui qui l'a portée au plus haut degré de ſa perfection, a bien voulu l'enſeigner. Les trois Livres de l'Orateur.

En effet, à bien prendre le ſens de Craſſus (1), le premier ornement du discours vient de la dignité du ſujet, parce que l'éclat qui en ſort, rejaillit en quelque ſorte ſur les paroles. Il vient auſſi, ce qui eſt presque la même choſe, de la ſolidité & de la richeſſe des penſées. Et voila ce qui eſt le fruit, non pas des regles de l'Art, mais d'un heureux genie, & d'une grande connoiſſance de la Morale, laquelle nous met en état de garder exactement les bienſéances, de fournir de grands principes ou de grandes veritez, & de répandre dans le discours cette dignité, cette nobleſſe, cet air d'habileté, de vertu, de politeſſe, qui en fait la plus ſolide beauté.

Cela n'empêche pas que Craſſus ne reconnoiſſe auſſi une beauté dans la diction, lorsqu'un Orateur parle correctement ſa langue, & lorsqu'il ſe trouve une certaine nobleſſe ou dans les mots pris ſéparément, ou dans l'aſſemblage qu'on en fait, ou dans *le compartiment*, s'il eſt permis de parler ainſi, que les phraſes font entre elles, par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres. Enfin lorsqu'il *Ibid. n.* 147. 148. 149. *&c.*

y

complendumque pectus maximarum rerum & plurimarum ſuavitate, copia... &, ſi eſt honeſtas, in rebus ipſis, exiſtit ex rei natura ſplendor quidam in verbis. *L.* 3. *de Orat. n.* 120. 121. 125. *&c. Item n.* 96. 97. *&c.*

Les trois Livres de l'Orateur.

y a un certain air dans les penſées, lequel vient du tour qu'on leur donne, ou une certaine grace dans les mots, laquelle eſt un effet de leur répétition ou de leur reſſemblance.

Après Ariſtote, qui n'a point parlé des figures, perſonne n'en a moins parlé que Craſſus. Il en déſigne les principales, ſans en dire les noms, & ſans en donner ni des définitions, ni des exemples. Ce qui l'oblige, à ce qu'il dit, d'en uſer ainſi, c'eſt qu'il parle devant des gens qui ſont inſtruits, & que d'ailleurs le tems le preſſe. D'habiles gens ſont perſuadez que ce qu'il en dit doit ſuffire. C'eſt la plus baſſe partie de la Rhétorique, ſelon Monſieur Nicole, outre que les noms & les définitions ſur cet article, ne font qu'embarraſſer la matiere.

L. 3. de Orat. à n. 200. ad 208.

L. 3. de Orat. n. 208. 209.

Art de penſer. p. 356. de la 3 édition.

Craſſus s'étend davantage tant ſur le choix que ſur l'arrangement des mots. Ce qu'il dit ſur l'un & ſur l'autre eſt fort beau; mais tout y revient à la doctrine des anciens Auteurs Grecs. J'obſerverai donc ſeulement que cet Orateur avouë deux choſes; l'une, que le ſatirique Lucile l'avoit un peu raillé dans ſes vers ſur le ſoin d'arrondir ſes périodes, & de les rendre ſemblables à des Ouvrages de marquetterie; l'autre, que l'explication de ces préceptes paroît d'abord avoir quelque choſe de puéril: il ajoûte qu'on ne les donnoit point dans les Rhétoriques ordinaires, mais qu'Ariſtote les avoit donnez, & qu'il les croit même très-importans. Sur quoi tous ceux

L. 3. de Orat. n. 171.

Ibid. 173.

à

à qui il parle l'applaudiſſent, particulierement Antoine, par ce principe, que *rien ne diſtingue plus, en fait d'Eloquence, l'ignorant Orateur de l'habile homme, qu'un juſte arrangement des termes*, pourvû néanmoins que le fond en ſoit bon. Les trois Livres de l'Orateur. *Ibid. n.* 188. 189. *Ibid.* 175.

Entre cette espece d'ornemens qui ne conſiſte que dans l'Elocution, & l'autre qui conſiſte dans les choſes, Craſſus met cette difference, que le ſolide de la derniere espece doit ſe trouver par-tout; au lieu que les mots lumineux, pour ainſi dire, le brillant des penſées, l'éclat de l'expreſſion, doivent être diſtribuez avec prudence, & placez avec ménagement, ou comme des lumieres, ou comme des pierreries. *Ibid. n.* 98.

La raiſon eſt qu'il faut un ſtyle qui plaiſe, & il ne manqueroit pas de laſſer, ſi des beautez auſſi ſenſibles étoient trop fréquentes. En toutes choſes ce qui flatte le plus, rebute bien vîte, ſi l'on n'en interrompt l'uſage. Ce qui eſt encore plus vrai en fait de diſcours, qu'en fait de muſique ou de ragoûts, parce que ce ne ſont pas ſeulement les oreilles qui s'offenſent de la continuité, c'eſt l'eſprit même qui s'en offenſe, jusques-là que les applaudiſſemens que nous attire la beauté des penſées, ne doivent venir que par intervalles, & que l'admiration la plus ſolide doit être mieux goûtée. C'eſt ce qui fait que dans l'action pareillement tout ne doit pas être d'une égale force. *Ibid. n.* 100.

On peut ici aſſûrer que Craſſus n'auroit

Les trois Livres de l'Orateur.

roit pas chaſſé de Rome, comme il fit étant Cenſeur, les Rhéteurs de ſon tems, s'ils n'avoient donné que des regles de ce caractere. Mais il les chaſſa, comme il le dit lui-même, parce qu'ils n'inſpiroient que l'impudence à leurs éléves.

L. 3. de Orat. n. 94.

Il me reſte deux choſes à obſerver dans la doctrine de ce grand Homme. La premiere eſt que l'Orateur, ſelon lui, ne doit pas mettre autant de tems à s'inſtruire des Sciences qui lui ſont neceſſaires, que ceux qui en font profeſſion (1). Ceux-ci peuvent toujours y raffiner, parceque leur métier eſt d'étudier. L'Orateur eſt fait pour l'action, & il ne doit prendre des Sciences que ce qu'il lui en faut pour l'uſage, ce qui eſt toujours facile à quiconque ſait étudier & ſe fait conduire par de bons Maîtres. La ſeconde eſt que ſans avoir étudié les Sciences, un Orateur qui a de l'eſprit & un peu d'exercice, eſt en état mieux que les Philoſophes, de renverſer ou d'établir ce qu'elles enſeignent; & que c'eſt par-là que Craſſus lui-même eſt capable, à ce qu'il dit, de les battre tous en ruïne quand il voudra, par les ſeuls avantages que la nature lui a donnez, ou qu'il a reçûs de l'uſage & de l'éducation; parce qu'il n'en eſt pas de la Morale, ſelon lui,

L. 3. de Orat. n. 78. 79.

1 Omnes enim artes aliter ab iis tractantur, qui eas ad uſum transferunt: aliter ab iis, qui ipſarum artium

lui, comme de la Géometrie, un homme pouvant parler de la premiere, & non de la seconde, sans l'avoir appriſe. S'il paroît que c'eſt-là porter un peu loin la force du genie, il faut remarquer qu'il le ſuppoſe *aidé de l'éducation & de l'uſage*, qui en apprennent beaucoup en fait de Morale. Les trois Livres de l'Orateur.

J'ajoûte à ces réflexions, que de toutes les differentes Sectes de Philoſophes dont il fait une aſſez longue énumeration, il n'y a, ſelon lui, que celles de Carneades & d'Ariſtote qui conviennent à l'Eloquence, parce qu'ils n'ont que des notions accommodées au ſens commun. *L. 3. de Orat. n. 62, ad 72.*

Concluons avec Louïs Vivès qu'il eſt inutile de dire les avantages qu'on peut tirer de ces Livres de Ciceron, parce qu'en un mot il eſt plus qu'un autre le pere de l'Eloquence. Mais ne diſons pas avec le même Critique, un peu ſujet à ſe contredire, que *nos Ancêtres*, c'eſt-à-dire les anciens Maîtres, *n'ont donné leurs préceptes qu'avec beaucoup de confuſion* (2). Il comprend Hermogéne & Quintilien avec Ciceron dans ſa Cenſure. Elle ne convient à aucun des trois; & à ce que j'ai dit du dernier, on peut ajoûter cette conſidération, qu'il ne fait parler Craſſus dans ſon troiſiéme Dialogue, qu'après l'avoir repréſenté penſant *De Tradend. Diſcipl. p. 482.* *Ibid quelques pages après.*

artium tractatu delectati, nihil in vita ſunt aliud acturi. *L. 3. de Orat. n. 86.*

2 Confuſè & perturbatè.

Les trois Livres de l'Orateur.

sant (1) profondément à ce qu'il devoit dire, sans doute, afin qu'il puisse avec plus de vrai-semblance dire tant de belles choses avec tant d'exactitude. Nous verrons au chapitre de Vivès, la vanité qui l'a fait parler de la sorte. Il vouloit passer pour le restaurateur de l'Art oratoire, comme si cet Art eût été perdu jusqu'à lui.

Le Brutus de Ciceron.

LE BRUTUS, OU LE DIALOGUE TOUCHANT LES ORATEURS ILLUSTRES.

Jug. des Sav. tom. 2. part. 1. pag. 170.

LE Brutus de Ciceron est, selon Monsieur Baillet, un des meilleurs Critiques qui nous restent sur les anciens Orateurs; & il ne traite pas seulement de la Critique des Orateurs, mais encore de l'Art de parler.

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 9.

De la maniere que le Pere Rapin a tourné

1 Hoc à se Cotta animadversum esse dicebat, omne illud tempus meridianum Crassum in acerrima, atque

tourné le jugement qu'il a porté de cet Ouvrage, il n'en donne pas d'abord une idée si avantageuse. " Ce Pere dit qu'a- Le Brutus de Ciceron.
„ près avoir donné le plan des trois Li-
„ vres de l'Orateur, il ne s'arrête pas à
„ déchiffrer les autres Ouvrages de Ci-
„ ceron sur la Rhétorique, celui que ce
„ grand Maître a écrit à Brutus son ami
„ & grand amateur de cet Art, n'étant,
„ selon lui, qu'une liste des Orateurs
„ Grecs & Latins, & une Histoire des
„ tems où ils ont fleuri. Tout cela sem-
ble opposé au jugement de Monsieur Baillet : mais ce que ce Pere ajoûte s'y accorde, " Qu'on trouve dans cet Ouvra-
„ ge une distinction des caracteres de ces
„ Orateurs, laquelle est d'une grande ins-
„ truction ". Il y a même quelque chose de plus juste dans cette derniere idée du Pere Rapin, que dans celle de Monsieur Baillet. Ce dernier paroît distinguer dans cet Ouvrage la critique de l'instruction; & le Pere Rapin marque nettement & avec raison, que l'instruction consiste dans la critique même.

On peut ajoûter que Ciceron se propose ici la même fin que dans le Livre simplement intitulé *l'Orateur*; c'est de montrer que *l'Eloquence est une chose très-difficile* : mais sa methode y est differente. Dans l'Orateur il développe toutes les parties qui composent l'Eloquence, pour

atque attentissima cogitatione posuisse, &c. *L. 3. de Orat. n. 17.*

Le Brutus de Ciceron.

pour en faire connoître la grandeur : dans le Brutus il fait un dénombrement de tous les Orateurs, pour montrer qu'à peine en trouve t-on quelqu'un qui ſoit digne d'un ſi beau nom.

Manuc. in Ep. ad Attic. l. 2. Ep. 20.

Aul. Anton. Parmyræn. dans ſes Sch. ſur le Brut. Préf.

De ces deux Ouvrages, celui-ci eſt le plus ancien. Ciceron le compoſa, ſelon Manuce, lorsque Céſar étoit Conſul pour la quatriéme fois avec Lépidus, qui ne l'étoit que pour la premiere : au lieu qu'il ne fit l'autre qu'après la bataille de Pharſale. Ainſi quand un Critique a dit que *Ciceron dans ſes écrits ſur la Rhétorique a gardé l'ordre naturel, qu'il a d'abord donné l'idée de l'Orateur, & montré enſuite qu'on ne le trouve nulle part* : c'eſt une choſe qui demande explication. Car ſi ce Critique ne ſe trompe point, il ne faut pas par *l'idée de l'Orateur* entendre *l'Orateur* ſimplement dit, puiſque c'eſt un Ouvrage poſterieur au Brutus, mais les trois Dialogues de l'Orateur qui le précedent.

Idem ibid.

Au reſte on a raiſon de dire que cet Ouvrage donne du jour aux autres, & qu'il contient toute la Rhétorique dans les exemples que l'on y cite. Mais ce n'eſt pas la ſeule utilité qu'on en retire.

Joan. Rovius Autheudorienſis in caſtigat. in Brutum.

On y apprend à juger de ceux qui font profeſſion d'Eloquence. On y apprend à eſtimer ou leurs beautez naturelles & ſans fard, ou l'éclat & la magnificence de leurs expreſſions, ou l'élegance & la pureté de leur ſtyle, ou la politeſſe de leurs manieres, ou leurs bons mots & leurs railleries. On

y voit leurs graces & leur modération, leur force, leur vehémence & leur gravité, leur facilité & leur abondance, leur fécondité dans l'invention. On y admire leur jugement dans les preuves, ou la nouveauté dans le tour, ou la peine qu'ils se donnent dans le choix & dans l'arrangement des mots, ou leur prestance dans l'action, ou les soins qu'ils prennent de s'y perfectionner, ou les raisons de leurs digressions, ou la noblesse de leurs mouvemens. Et comme en fait d'Eloquence, on ne s'instruit pas moins par la connoissance du mauvais, que par celle du bon, on voit aussi dans le même Ouvrage la sécheresse de quelques Orateurs & leur disette, leurs mauvais goûts, leurs singularitez, leurs folies, les infidelitez de leur memoire, leur pesanteur, leur paresse & leur negligence, leur mauvaise grace, leur enflure, leur peu de varieté, la bassesse de leurs expressions ou de leurs pensées; sans compter une infinité d'autres talens ou d'autres défauts que ceux dont je viens de parler, aussi differemment exprimez par Ciceron, qu'ils sont differens en eux-mêmes; ce qui rend la lecture de son Ouvrage infiniment agréable. Le Brutus de Ciceron.

Il y a dans ce Livre deux parties bien distinctes. Dans l'une il parle des Orateurs Grecs; dans l'autre, qui est beaucoup plus longue, il parle des Romains. Il les loue tous, ou il les censure, selon qu'ils paroissent le meriter. Il assûre

Le Brutus de Ciceron. dans ſon (1) Orateur, qu'il a donné la préference à Démoſthéne ſur tous les autres, tant Grecs que Latins. A cela près, il reconnoît avoir donné beaucoup d'avantage à ces derniers, ſoit afin de les encourager, ſoit pour marquer combien il les aime. Il leur donne en effet tant d'avantage, qu'à la maniere dont il parle, on croit entrevoir qu'il donne la préference à ceux de ſon païs, comme entre ceux-ci, il y a lieu de croire qu'il ſe donne la préference à lui-même, quoiqu'il garde ſur ſon ſujet toute la modération imaginable. De ſorte qu'il eſt difficile de rien trouver de plus délicat.

L'une & l'autre de ces deux parties vont à ſon but, qui eſt de montrer la difficulté de l'Art oratoire. Ainſi chez les Grecs tous les Arts ſe trouvent plus anciens, plûtôt cultivez, plûtôt perfectionnez que l'Eloquence. Et comme abſolument parlant, ils n'ont point eu d'Orateurs avant Périclès & Thucydide, ou du moins avant Solon & Pyſiſtrate, auſſi n'ont-ils rien vû de bien parfait avant Hypéride & Démoſthéne, après leſquels l'Eloquence a commencé à dégénerer. Tant il eſt difficile, non-ſeulement d'y arriver, mais même de s'y maintenir! A l'égard des Romains, on ne voit point d'Orateur plus ancien chez eux que Caton

De clar. Orat. n. 9.

Du tems de Servius Tullius.

1 Ego idem, qui in illo ſermone noſtro, qui eſt expoſitus in Bruto, multum tribuerim Latinis, vel ut horta-

ton le Censeur, comme on n'y en trouve point de plus habile, selon Ciceron, que Crassus & Antoine, & avec eux Hortensius, qui pour n'être pas encore arrivez à la perfection, ne laissent pas d'être les premiers qui ont égalé les Grecs. Le Brutus de Ciceron.

La maniere dont Ciceron commence par témoigner la douleur qu'il eut d'apprendre la mort d'Hortensius, feroit croire que ce fut là l'occasion de son Ouvrage, & néanmoins il ne le composa que beaucoup de tems après, sous le quatriéme Consulat de César, comme j'ai dit. Ce n'est point un Livre qu'*il ait écrit à Brutus son ami*; comme le dit le Pere Rapin. Il lui adressa l'autre, simplement intitulé *l'Orateur*. Pour celui-ci, il l'intitula *Brutus*, *ou des Orateurs illustres*, de la même maniere qu'il a intitulé un autre de ses Livres, *Lélius*, ou *de l'Amitié*; & un autre, *Caton*, ou *de la Vieillesse*. L'un de ces titres marque la matiere du Livre, & l'autre marque l'un des Personnages qui y parlent. En quoi il a imité Platon, qui intitule ainsi ordinairement ses Ouvrages. *Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 7.* *Selon Aul. Ant. Parmyran. supra.*

Ce que Ciceron dit dans ce Livre touchant les Orateurs dont les écrits se sont perdus, n'entre point dans le dessein que j'ai de ne parler que de ceux dont nous avons les Ouvrages; & ce qu'il dit de ces derniers doit être réservé pour les articles

hortarer alios, vel quod amarem meos, recordor me longè omnibus unum anteferre Demosthenem. *Cic. in Orat. n. 23.*

Le Brutus de Ciceron, articles où il sera question d'eux. Pour ce qui est des lumieres qu'il donne sur l'Art de persuader, je n'en dois rien dire qu'autant qu'il peut y avoir quelque chose de particulier. De sorte que je n'aurois ici que quatre choses à remarquer, si le Pere Rapin ne me donnoit lieu d'en remarquer encore une, que je mettrai avant les autres.

Réfl. sur l'Eloq. du Bar. n. 8. Ce Pere nous fait observer „ qu'il y „ a quelquefois dans l'Eloquence des „ coups extraordinaires de l'Art, qui sur„ prennent & qui font des effets im„ prévûs. Il croit en trouver un e„ xemple dans le Livre dont est ques„ tion. Comme est celui, dit-il, que „ Ciceron louë si fort, d'un certain Ca„ nus Rufius, qui étant accusé avec as„ sez de véhemence par Sisenna, s'écria „ d'une voix fort animée & fort tou„ chante à ses Juges: *Circumvenior, Ju„ dices, nisi subvenitis, &c.* (c'est-à-dire, „ *je suis pris dans un piége, Messieurs, si „ vous ne me secourez*) Cet aveu, pour„ suit le Pere Rapin, de la crainte qu'il „ avoit d'être surpris, & la protection „ qu'il demanda à ses Juges, les toucha „ si fort, qu'ils lui devinrent favorables. C'est ainsi que ce Pere raconte le fait; voici comme Ciceron le rapporte.

De clar. Orat. n. 260. Rufius étoit un accusateur de profession, & il accusoit un jour un homme nommé Critilius, qui prit Sisenna pour son

1 Sputatilica! Sisenna, quid est hoc? Sputa quid sit scio: tilica nescio. *Ibid. n.* 260.

ſon Avocat. Siſenna ſe ſervoit volontiers de mots extraordinaires & inuſitez : il en employa un dans cette occaſion, pour ſignifier des *accuſations frivoles*, & dit que c'étoient *ſputatilica quædam crimina*; l'Accuſateur releve le mot barbare *ſputatilica*, & s'écriant, *On me tend des piéges, Meſſieurs, ſi vous ne me ſecourez :* il partage ce mot extraordinaire en deux (1), & dit qu'il ſait bien ce que c'eſt que *ſputa*, parce que c'étoit un mot d'uſage ; mais pour *tilica*, qu'il ignore ce que c'eſt. Tout le monde s'éclata de rire, & Siſenna ne ſe corrigea point de ſa mauvaiſe habitude. Le Brutus de Ciceron.

Ainſi le Pere Rapin nous donne en cette occaſion *l'Accuſateur* pour *l'Accuſé*; il nous donne *l'Avocat de l'Accuſé* pour *l'Accuſateur*. La choſe conſiſte dans un mot inuſité qui fut relevé à propos, & il la fait conſiſter dans une plainte *fort touchante*. Il fait d'une crainte ironique, une crainte ſerieuſe; d'un éclat de rire, un mouvement de pitié; & d'une petite plaiſanterie, *un coup extraordinaire d'Eloquence, un coup d'une grande pénétration où peu d'Orateurs réüſſiſſent*. Que dire ſur cela de ce Pere? A peu près ce que Quintilien a dit (2) de Seneque : *Il ſeroit à ſouhaiter qu'avec ſon genie & ſes talens, il eût eu plus d'exactitude*. Je viens à mes quatre remarques.

La premiere regarde la franchiſe de Lé- *De clar. Or. rat. n. 85, & 86.*

2 Velles eum dixiſſe ſuo ingenio, alieno judicio, *Quintil. l. 10.*

Le Brutus de Ciceron.

Lélius, qui persuadé de la bonté d'une cause dont il s'étoit chargé, & ayant reconnu après l'avoir plaidée deux fois, qu'il n'avoit pas le talent de remuer les cœurs, comme le sujet le demandoit, de sorte que toutes les deux fois on avoit interloqué, avoüa de bonne foi son foible à ses Clients, & leur conseilla de donner cette cause à un Avocat plus fort que lui, qu'il leur indiqua. C'étoit Carbon, lequel, après quelque difficulté qu'il fit d'abord de s'en charger, la prit, la plaida de la maniere qu'il falloit, & la gagna. Preuve assez belle & de la bonne-foi que Ciceron dit avoir été très-commune en ces tems-là, & de la necessité des mouvemens dans certains sujets. Ajoûtons que cette conduite de Lélius est l'execution ou la pratique du précepte, " *Nosce teipsum*, *Connoissez-vous vous-*
„ *mêmes*. Il faut toujours, dit Juvenal,
„ l'avoir devant les yeux, soit que vous
„ songiez à vous marier, soit que vous
„ aspiriez à remplir une place dans le Se-
„ nat. Prétendez-vous plaider une gran-
„ de cause, difficile, épineuse? consul-
„ tez-vous vous-même, examinez si vous
„ avez assez d'éloquence & assez de for-
„ ce.

La seconde chose que je remarque, est la raison pourquoi tels Orateurs qui parlent parfaitement bien, n'écrivent pas de même, ou bien n'écrivent rien du tout, pas même pour leur usage, loin de vouloir le faire pour donner quelque chose au Public. A l'égard de ceux qui n'écri-

n'écrivent rien, Ciceron croit que c'eſt *pareſſe*, ou *préſomption*, ou *indifférence*. C'eſt *indifférence*, s'ils ne ſe mettent pas en peine d'acquérir de la gloire; c'eſt *préſomption*, s'ils croyent que leur réputation eſt aſſez grande, & qu'elle peut ſubſiſter ſans cela; c'eſt *pareſſe*, s'ils fuyent le travail. Quoique ce puiſſe être, ils ſe privent du moyen le plus propre de ſe perfectionner, qui eſt d'écrire & de limer à loiſir ce que l'on fait. Pour ce qui eſt de ceux qui parlent mieux qu'ils n'écrivent, c'eſt le feu ſeul & la ſeule vivacité, ſans art & ſans regles, qui leur font dire merveille dans l'occaſion; mais comme ce feu s'éteint, & que la vivacité ſe rallentit, quand ils viennent à prendre la plume de ſang froid, ils n'ont plus ni force ni vigueur, comme les voiles quand le vent ceſſe. Ce qui n'arrive point à ceux qui n'écrivent pas ſeulement de genie, mais qui ſavent ſuivre les regles; parce que les principes ne leur manquent pas au beſoin, comme le feu de l'imagination.

Le Brutus de Ciceron. *De clar. Orat. n. 91. 92. 93.*

Ma troiſiéme obſervation tombe ſur une queſtion que Ciceron traite avec ſoin dans cet Ouvrage. Il examine ſi un Orateur qui a l'approbation du peuple, peut n'avoir pas l'approbation des Savans, c'eſt-à-dire des Connoiſſeurs en fait d'Eloquence; & il décide que non. Sa raiſon eſt qu'il ne peut avoir celle du peuple, qu'en rempliſſant les devoirs de ſa profeſſion, qui ſont de plaire, d'inſtruire, de toucher. Ce qui étant une fois

De clar. Orat. à n. 183. ad n. 201.

Le Brutus de Ciceron.

ſuppoſé, que pourroient dire les Connoiſſeurs ? C'eſt à quoi on peut rapporter le ſort de la fameuſe Tragédie de Corneille :

M. Despr. Sat. à ſon Eſprit.

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le cenſurer,
Le Public révolté s'obſtine à l'admirer.

Ce n'eſt pas que les Connoiſſeurs n'ayent de grands avantages. Ils voyent le bon & le mauvais ; le peuple ne fait que le ſentir. Ils peuvent dire la raiſon pourquoi une choſe eſt bonne ou mauvaiſe ; le peuple ne le pourra pas. Il y a plus. Le peuple prendra pour un parfait Orateur un Orateur mediocre, tant qu'il n'entendra rien de meilleur, & entre pluſieurs bons Orateurs, il ne pourra décider quel eſt le plus parfait ; les Connoiſſeurs le décideront, & rendront raiſon de leur déciſion. Ils diſtingueront auſſi un Orateur mediocre, ſans avoir beſoin d'en entendre un plus habile. Enfin ils ont cet avantage, que quand même ils ſeroient ſourds, ou autrement hors d'état d'entendre un homme, ils jugeront à l'air & à la maniere dont on l'écoute, s'il eſt, ou s'il n'eſt pas Orateur. Mais avec tous ces avantages, l'Orateur qui plaît

1 Ea Philoſophia quæ ſuſcepit patrocinium voluptatis, etſi cui vera videatur, procul abeſt tamen ab

plaît au peuple, ne sauroit déplaire aux Connoisseurs. En sorte qu'il y a cette difference entre une Dissertation semblable à celle que je rapporte, & un Discours oratoire, que dans celle-là il faut chercher le goût des Savans, & dans celui-ci le goût du peuple. On peut assûrer que c'est la raison pour laquelle, selon Ciceron, (1) on ne voyoit point d'Orateurs ni parmi les Stoïciens, ni parmi les Epicuriens. Quelque polis que fussent leurs discours, ils n'étoient point populaires. Ce qui fait voir que quand Ciceron recommande l'étude de la Philosophie, il faut savoir de laquelle. Et il ne sert de rien de dire, *N'est-ce pas la Morale & la Dialectique qu'il recommande?* Il y a Morale & Morale, comme il y a Logique & Logique. L'une est d'usage, & à la portée du sens commun; l'autre veut raffiner, & n'est que de spéculation. Il est aisé de décider laquelle des deux est convenable à l'Orateur. Le Brutus de Ciceron.

Enfin je remarque deux comparaisons toutes remplies d'excellentes choses pour un homme qui souhaite devenir Orateur. L'une est entre l'éloquence de Crassus & l'éloquence d'Antoine: l'autre entre la conduite de Ciceron & celle d'Hortensius dans l'exercice de l'Art oratoire; conduite très-differente, qui fit tomber le dernier, & éleva le premier à ce haut point *De clar. Orat. ad finem.*

ab eo viro, quem quærimus... sed est in Stoïcis, quod ab hoc quem instruimus, Oratore valde abhorreat. *L. 3. de Orat. n. 64. 65.*

Le Brutus de Ciceron.

point de gloire où il parvint. Cette quatriéme obſervation ſemble ſortir des bornes que je me ſuis prescrites ; mais on verra que j'ai eu de bonnes raiſons pour paſſer ici par-deſſus.

L'éloquence d'Antoine étoit plus propre pour le Barreau que pour la Tribune aux harangues, & c'étoit un effet de ſa préciſion. Au reſte, il n'échappoit rien à cet Orateur de ce qui pouvoit ſe dire ſur un ſujet ; il n'y avoit point de General d'armée qui ſût mieux placer ſes troupes, qu'Antoine ſavoit placer chaque choſe ou chaque terme dans un discours. Tout y étoit en ſon lieu, & où il pouvoit faire plus d'effet. Etoit-il queſtion d'apprendre ce qu'il avoit écrit, il n'y eut jamais une memoire plus heureuſe ; & il le débitoit de telle ſorte, qu'il n'y paroiſſoit point de préparation. Il étoit pourtant toujours ſi bien préparé, que très-ſouvent ſes Juges ne le furent pas aſſez à être ſur leurs gardes. Son ſtyle n'étoit ni bien correct, ni bien élegant, & néanmoins il choiſiſſoit ſes mots avec ſoin : mais il viſoit moins à donner de la grace à ſon discours, qu'à lui donner de l'énergie. Comme il donnoit du tour à ſes paroles, il en donnoit auſſi à ſes penſées, & c'étoient des figures d'une très-grande beauté. Il avoit l'action excellente. Son geſte exprimoit, non pas chaque mot, mais ſa penſée. Sa contenance & tous ſes mouvemens y répondoient. Il avoit une voix ferme, ſur un certain ton dominant, un peu rauque ; mais ce qui

qui étoit un défaut en soi-même, il l'avoit sû tourner à bien. Cela rendoit sa prononciation plus pathétique, plus propre à toucher, plus persuasive. Enfin on vit en lui ce qu'on avoit dit de Démosthéne, que l'action fait tout dans l'Orateur; que rien ne pénétre tant l'esprit, rien ne tourne plus puissamment la volonté, rien ne fait mieux paroître l'Orateur, tel qu'il veut paroître lui-même. Le Brutus de Ciceron.

A l'égard de Crassus, les uns l'égaloient à Antoine, les autres le lui préferoient. Néanmoins dans cette difference de sentimens, tout le monde convenoit qu'ayant l'un ou l'autre pour Avocat, on n'avoit que faire de chercher mieux. Ciceron fait sentir qu'encore qu'il estimât beaucoup Antoine, il avoit pourtant de la prédilection pour Crassus. Ce qui est certain, c'est qu'il ne trouvoit rien de plus parfait parmi les Orateurs de sa connoissance. Crassus avoit de la force, il avoit de l'agrément & de la noblesse. Il étoit exact sans contrainte, correct sans scrupule, clair dans ses raisonnemens, fécond en preuves, riche en images. Il est vrai qu'Antoine s'entendoit mieux à établir les faits; mais Crassus étoit beaucoup plus abondant dans les questions, merveilleux dans ses idées, rangé dans ses pensées, grand dans l'amplification. Il se préparoit avec soin: on l'attendoit avec empressement; on l'écoutoit avec attention. Dès l'Exorde il répondoit à l'estime qu'on faisoit de lui.

Le Brutus de Ciceron.

Il étoit assez tranquille dans son geste; son ton de voix étoit ordinairement plein de douceur, agréable & serieux en même tems. Quelquefois aussi il étoit fort véhément, plein d'une juste indignation. Enfin, comme il avoit le talent d'être orné, aussi-bien que d'être concis, il étoit aussi propre pour le peuple que pour les Juges; & néanmoins il auroit été plus parfait, s'il n'avoit eu l'ambition de paroître universel. Mais comme Scévola, au lieu de se borner à la profession de Jurisconsulte, avoit grande passion pour la plaidoirie, afin d'égaler Crassus; cet Orateur de son côté, au lieu de se borner à l'Eloquence, voulut faire le Jurisconsulte, pour ne point ceder à Scévola; ce qui les empêcha l'un & l'autre d'exceller chacun dans sa profession. Il faut (1) donc que chacun se mêle de ce qu'il sait. Disons en passant que Cotta (2) vouloit imiter Antoine; mais qu'il n'en avoit point la force; comme Sulpicius vouloit imiter Crassus, quoiqu'il n'en eût pas les agrémens. C'est une leçon, ainsi que l'exemple de Lélius, qui nous apprend à nous connoître.

Ibid. n. 306. &c.

Dans la seconde comparaison, laquelle est entre Ciceron & Hortensius; le premier se représente lui-même dès sa premiere jeunesse comme brûlant du desir de devenir Orateur, & assidu à entendre ceux qui excelloient dans la profession.

1 Quam quisque norit artem in hac se exerceat.
2 Crassum Sulpicius volebat imitari, Cotta malebat

sion. Il écrivoit, il lisoit, il méditoit tous les jours quelque chose d'utile à son dessein. Il s'attachoit à Scévola pour le Droit, à Philon d'Athénes pour la Philosophie, à Milon de Rhodes pour la connoissance & l'usage de l'Art oratoire, à Diodore de Sicile pour la Dialectique; de telle sorte qu'en étudiant la Rhétorique, il cultivoit toutes les belles connoissances qui pouvoient y avoir rapport, & il composoit en Grec ou en Latin, selon les Maîtres à qui il avoit à faire, pour profiter de leurs lumieres. Le Brutus de Ciceron.

S'étant ainsi préparé long-tems, il parut au Barreau, non pour s'instruire, mais tout instruit. Il y plaida pour Roscius d'Amerie, & la maniere dont il s'en acquitta, fit juger qu'il n'y avoit point de grandes causes qu'il ne fût en état de plaider. Cependant comme il étoit de complexion foible, ses amis & les Medecins vouloient qu'il quittât la profession, & il parut résolu de mourir plûtôt que de renoncer à la gloire de l'Eloquence. Néanmoins pour changer de style & de manieres, il partit pour l'Asie. Il s'arrêta six mois à Athénes, s'appliquant avec une nouvelle ardeur à la Philosophie sous le Philosophe Antiochus; mais s'exerçant en même tems à l'Eloquence avec un Maître nommé Démétrius Syrus. Ensuite il parcourut toute l'Asie, & y vit tout ce qu'il y avoit de grands Orateurs, Menippe

bat Antonium; sed ab hoc vis aberat Antonii; Crassi ab illo lepos. *De Clar. Orat. n.* 203.

Le Brutus de Ciceron.

nippe entre autres, qui étoit dans le goût des Attiques. De-là il vint à Rhodes, & acheva de s'y perfectionner par les avis de Molon. Enfin au bout de deux ans il revint à Rome, tout autre de corps & d'esprit qu'il n'en étoit parti. Il y fut élû Questeur, & envoyé en Sicile, où il ne cessa de travailler; de maniere qu'à son retour, ce qu'il avoit de talens parut en sa force dans la cause des Siciliens contre Verrès.

Hortensius étoit alors en possession du Barreau, & il y domina jusqu'au tems qu'il fut fait Consul. Parvenu à ce haut point d'honneur, il ne voyoit personne parmi ceux qui avoient passé par cette charge, en état de se comparer à lui pour l'Eloquence; & il ne s'imaginoit point qu'aucun de ceux qui étoient plus jeunes, fût capable de l'égaler. Ainsi voulant se reposer & jouïr de ce qu'il avoit amassé, il se négligea si fort, qu'au bout de trois ans, les habiles s'apperçûrent qu'il étoit tombé, & dans la suite le peuple même s'en apperçut. Ce qui montre que l'Eloquence ne s'acquiert & ne se soûtient que par l'étude & le travail. Enfin quand Ciceron fut élû Consul, on avoit perdu l'idée d'Hortensius. Le bruit que fit ce nouvel Orateur le réveilla, & il revint sur les rangs, pour ne pas se laisser enlever le prix de l'Eloquence par un homme d'ailleurs aussi avancé que lui dans les Charges.

Ciceron de son côté ne s'étoit jamais relâché. Il n'oublioit, il ne négligeoit absolu-

absolument rien de tout ce qui pouvoit être utile à son dessein. Sur-tout il composoit avec soin; il plaidoit avec assiduité, s'attirant l'admiration par le caractere de ses discours, lequel n'avoit rien de commun. Tout ce qu'il faisoit sembloit nouveau, parce que personne ne faisoit de même. De tous ceux qui parloient alors en public, aucun ne paroissoit avoir étudié ni les belles Lettres, qui sont la vraye source de l'Eloquence; ni la Philosophie, qui est la mere, pour ainsi dire, de tout bien; ni le Droit civil & public, qui néanmoins est si necessaire; ni l'Histoire, qui nous enrichit des exemples de l'antiquité. Aucun n'avoit cette force de raisonnement qui fait la base de l'Eloquence; aucun n'avoit ces adresses qui embarrassent un adversaire, & le démontent; aucun n'avoit le talent d'égayer & de divertir les Juges, ou de ramener les faits aux questions, ni de faire des digressions à propos, ni enfin d'exciter des mouvemens qui fussent convenables à la cause. Le Brutus de Ciceron.

Ciceron n'en dit pas davantage; il ne dit point qu'il eût ce que les autres n'avoient pas, parce qu'il ne veut pas parler de lui-même; mais on l'entend, & l'on conçoit facilement qu'il avoit lû tous les Orateurs Grecs & Latins; l'on voit même par ses écrits, qu'il avoit toutes les rares qualitez qui manquoient aux autres. Il ne faut donc pas s'étonner si sa réputation alloit toujours en augmentant. Au lieu qu'outre la négligence d'Hortensius,

Le Brutus de Ciceron.

sius, une autre chose contribua encore à le faire moins estimer. C'est que le style qu'il avoit cultivé dans ses premieres années, ne convenoit point à un âge plus avancé, & il le conserva toujours. Il ne s'en défit jamais; c'étoit le style Asiatique. On en distingue de deux sortes; l'un est fleuri dans les pensées, l'autre est plus vif dans l'expression; & ils marquent tous deux plus d'esprit que de solidité. On l'admiroit dans la jeunesse d'Hortensius. Dans sa vieillesse on s'en mocquoit. Que dis-je? on s'indignoit même qu'un homme de son âge, un Consulaire, donnât dans ces puerilitez. Ajoûtez que sa négligence étoit cause que sa diction n'étoit plus si travailiée. Tout cela le fit tomber, pour servir d'exemple à ceux qui veulent se soûtenir, & pour leur apprendre ce qu'ils doivent faire.

Ce détail m'a paru important, soit parce que la conduite de ces grands Hommes peut servir à regler la nôtre; soit parce qu'il étoit à propos que l'on connût un peu & les principaux Interlocuteurs des Dialogues dont j'ai ci-devant parlé, & le Prince des Orateurs qui a composé ces beaux Ouvrages, aussi bien que celui-ci, & trois ou quatre autres dont je vais parler.

L'ORA-

1 Non enim quæro Orator quis fuerit, sed quid sit illud, quo nihil possit esse præstantius. *In Orat. n.* 7.

2 Ut in formis & figuris est aliquid perfectum & excellens, cujus ad excogitatam speciem imitando referun-

L'ORATEUR DE CICERON.

L'ORATEUR de Ciceron eſt ainſi nommé par excellence, parce que c'eſt l'idée de l'Orateur parfait, lequel, ſelon Ciceron même (1), n'eſt peut-être qu'un Orateur en idée : car ce n'eſt pas d'après quelque Orateur particulier qu'il ſe forme l'idée qu'il en donne : mais c'eſt d'après cette idée qu'il voudroit former un Orateur. De la même maniere que les Ouvrages dans tous les Arts (2), ſont d'après l'idée qu'en a l'Ouvrier, qui conçoit toujours, s'il eſt habile, un degré de perfection où rien ne manque, où l'on ne peut rien ajoûter, que rien de ce qui tombe ſous les ſens n'exprime, ni ne ſauroit parfaitement exprimer, & où pourtant un eſprit ſublime doit toujours tendre. L'Orateur de Ciceron.

Dans une méthode ſi relevée, Ciceron marche ſur les traces de Platon (3), qui remontoit toujours aux idées comme aux principes intelligibles, éternels & immuables de toutes choſes. Sa raiſon eſt, que ce qu'il a d'Eloquence, il le doit aux Philoſophes, & non pas aux Rhétoriciens. Il entend par les Rhétoriciens, les Maîtres *Ibid.*

feruntur ea quæ ſub oculos cadunt. *Ibid. n. 9.*

3 Has rerum formas appellat ideas ille non intelligendi ſolum, ſed etiam dicendi graviſſimus Auctor & Magiſter Plato. *Ibid. n. 10.*

L'Orateur de Ciceron.

tres qui ne donnent que des préceptes, comme si tout en dépendoit ; il entend par les Philosophes, ceux qui sur des matieres d'usage, faisoient faire à leurs disciples des discours polis & étudiez : à quoi il ajoûte deux choses (1) ; l'une, que Caton ne seroit jamais devenu Orateur parmi les Stoïciens[3], dont il avoit embrassé la Secte, si après avoir cultivé avec eux la justesse du raisonnement, il n'avoit appris de la Rhétorique l'art de s'étendre sur les matieres, & de les orner: l'autre est, (2) qu'encore qu'il faille à l'Orateur une Philosophie d'usage, où l'on joigne la beauté du discours à la beauté de la matiere, il y a pourtant un degré de perfection que cette Philosophie même ne lui donne pas, & qu'on ne peut prendre que dans l'étude & l'exercice de l'Art oratoire. C'est ainsi que Ciceron s'explique dans son Livre des Orateurs illustres, qui est le Brutus que nous venons de voir. Revenons à l'idée qu'il veut donner de l'Orateur.

C'est sur une pareille idée, qu'Antoine

1 Tuus avunculus [Cato] quemadmodum scis, habet à Stoïcis id quod ab illis petendum fuit. Sed dicere didicit à dicendi Magistris, eorumque more se exercuit. *Cic. de clar. Orat. n.* 119.

2 Ea ipsa Peripateticorum Academicorumque consuetudo, cum suavitate dicendi & copia, talis est, ut nec perficere Oratorem possit ipsa per se se, nec sine eâ Orator esse perfectus. *Cic. de clar. Orat. n.* 120.

3 Disertos se vidisse multos, eloquentem adhuc neminem, *L.* 1, *de Orat. n.* 94. *& in Orat. n.* 18.

toine (3) avoit dit avant lui, *qu'il n'avoit point vû d'Orateurs*; c'eſt-à-dire, que ſa délicateſſe ou ſa grande pénétration trouvoit dans tous les Orateurs quelque choſe de défectueux (4), au lieu que ſon idée ne pouvoit rien ſouffrir que d'accompli. En effet, qu'on admire tant qu'on voudra ceux qui poſſedent un plus grand nombre des parties qui entrent dans l'Eloquence, il n'y a d'Orateur parfait que celui qui les a toutes. Afin qu'on ne s'y trompe pas, Ciceron veut les expliquer; & il le fait non-ſeulement avec beaucoup de ſoin, mais avec beaucoup de ſuccès. L'Orateur de Ciceron.

Veut-on ſavoir ce qu'il jugeoit lui-même de ſon Ouvrage? Il écrit dans une de ſes Lettres, qu'il a mis dans ce Livre tout ce qu'il avoit d'esprit ou de jugement, tout ce qu'il ſavoit ſur l'Eloquence. " (5) Je ſuis ravi, dit-il à ſon „ ami, que vous l'approuviez ſi fort. S'il „ eſt tel que vous dites, je dois avoir „ quelque merite. S'il ne l'eſt pas, je „ conſens qu'on ne faſſe pas plus de cas „ de

4 Inſidebat videlicet in ejus mente ſpecies eloquentiæ, quam cernebat animo, reipſâ non videbat. *Ibid.*

5 Oratorem meum tantopere à te probari, vehementer gaudeo. Mihi quidem ſic perſuadeo, me, quidquid habuerim Judicii de dicendo, in illum librum contuliſſe, qui ſi eſt talis, qualem tibi videri ſcribis, ego quoque aliquid ſum; ſin aliter, non recuſo, quin quantum de illo libro, tantumdem de judicii mei fama detrahatur. Leptam noſtrum cupio delectari jam talibus ſcriptis, &c. *Cic. Epiſt. l. 6. Epiſt. 18. ad Leptam.*

L'Orateur de Ciceron.

„ de mon goût, qu'on n'en fera de mon „ Ouvrage. Je souhaite que votre fils „ prenne plaisir à le lire ; tout jeune „ qu'il est, cette lecture ne lui sera pas „ inutile.

Une autre de ses Lettres (1) nous apprend l'extrême tendresse qu'il avoit pour cet Ecrit. Il témoigne à son ami qu'il souhaite passionnément que cet Ouvrage soit de son goût ; mais quand même cela ne seroit pas, comme il le craint, parce que son ami & lui ne convenoient pas tout à fait de principes, il le prie de lui donner du moins son suffrage par faveur.

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 7. 8.

Si nous nous en tenons aux termes du Pere Rapin, ce Traité de Ciceron n'est qu'*une Dissertation sur la maniere la plus excellente de parler, dans le grand nombre d'Orateurs qui se sont signalez en tous les siécles ; & quel est le genre d'Eloquence le plus parfait.* Ce Pere a voulu exprimer les termes dont Ciceron se sert deux fois pour désigner son Ouvrage ; quoiqu'il dise ailleurs * formellement qu'il l'a intitulé : *l'Orateur.* Mais il n'y a dans cet Ecrit aucun dénombrement d'Orateurs, & ce n'est point parmi les particuliers qu'il

C'est le Pere Rapin qui parle ainsi.

De optimo genere dicendi.

Ep. fam. l. 12. Ep. 17. & Ep. ad Attic. l. 15. Ep. 20.

** Epist. fam. l. 16. Epist. 20. ad Treb.*

1 Scripsi de optimo genere dicendi : in quo sæpè suspicatus sum, te à judicio nostro, sic scilicet ut doctum hominem à non indocto paululum dissidere. Huic tu libro maximè velim ex animo : si minus, gratiæ causâ suffragêre. *Epist. l. 12, Ep. 17. ad Cornific.*

2 Rem difficilem [Dii immortales]. „ Nam natu-

ræ

qu'il cherche la parfaite Eloquence, c'eſt en general en elle-même & dans ſon idée. L'Orateur de Ciceron.

L'entrepriſe (2) étoit difficile, dans la varieté dont l'Eloquence eſt ſusceptible, & parmi tant de differens goûts qui partagent les hommes. Mais Brutus l'en avoit prié; Brutus ſon ami intime, qu'il avoit aimé dès ſon enfance, dont il estimoit également l'esprit & le cœur, & qui par l'un & par l'autre étoit infiniment eſtimable. On peut voir, dès l'entrée du Livre, l'éloge magnifique qu'il en fait. Pour ce qui eſt du ſuccès de l'entrepriſe, l'homme du monde, à mon avis, qui a le mieux travaillé ſur cet Ouvrage, & qui l'a le mieux entendu, puisqu'il l'entend comme s'il l'avoit fait, nous aſſûre (3) qu'en ce genre il n'y a rien de plus achevé. " C'eſt, dit-il, le „ chef-d'œuvre de ſon Auteur; c'eſt la „ Venus d'Apelle; c'eſt le Jupiter de „ Phidias". Si on conſidere l'expreſſion, tout y eſt traité d'une maniere grande, pompeuſe, magnifique, ou, pour mieux dire, proportionnée à la nobleſſe & à la grandeur du ſujet. " Si on y „ conſidere le fond des choſes, l'Auteur, „ par l'aſſemblage de toutes les perfec- „ tions

Cic in Orat. ad Brut. initio.

Ibid. n. 33.

turæ variæ & voluntates, &c. *In Orat. n. 52. 53.* &c.

3 Multa reliquit & præclara monumenta vir ingenio & arte divinus; at hoc præcipuè dedit ſpecimen magnæ facultatis, ut Venerem Coam Apelles, Jovem Olympium Phidias. *Strebæus Rhemenſis, Comment. in Cic. Orat. Epiſt. nuncup. ad Gabr. Venatorem p. 5.*

L'Orateur de Ciceron.

„ tions imaginables de l'Orateur (1), fait „ un portrait de l'Eloquence, capable „ d'abord de nous saisir d'étonnement, „ & ensuite de faire naître dans notre „ cœur un amour incroyable de la pos- „ seder.

En effet, il nous expose (2) l'Eloquence, premierement comme au berceau dans l'Ecole d'Isocrate, & dans le genre d'écrire qui caracterise ce grand Maître, diffus, brillant, & fleuri, plus propre pour les discours d'apparat que pour les discours d'usage, & pour la montre que pour le combat ; & il décide que c'est dans ce goût qu'il faut d'abord former un jeune Orateur, & que c'est la vraye méthode d'élever pour ainsi dire l'Eloquence.

Sortie de cette enfance, il nous la fait voir (3) en sa force; plus mâle & plus vigoureuse; soûtenuë de tous les avantages tant de l'invention, que du choix & de l'arrangement. L'Invention lui découvre l'état de la cause, les faits qui la font naître,

1 Dignissimas eloquentiæ partes in unam conflavit imaginem, ac speciem omnium pulcherrimam subjecit oculis... ut spectator observatâ rei magnitudine & dignitate primùm animo stuperet, deinde amore accenderetur, & in illud nervos omnes contenderet, quod summum atque perfectum primâ specie judicasset. *Ibid.*

2 Laudationum, scriptionum, & historiarum, taliumque suasionum, qualem Isocrates fecit Panegyricum, multique alii qui sunt nominati Sophistæ, reliquarumque rerum forma quæ absunt à contentione forensi... est illa quasi nutrix illius Oratoris quem quærimus... & quod educata hujus nutrimentis

naître, les circonstances qui la distinguent, les moyens qui l'établissent, les questions & les maximes par lesquelles il en faut juger. Mais il y faut du discernement & du choix, parce que l'esprit est extrémement fertile, & qu'il produit (4), comme la terre, aussi-bien le mauvais que le bon; outre que les causes ont leur fort & leur foible, dont il faut faire valoir l'un & cacher ou dissimuler l'autre, s'il est possible. Pour ce qui est de l'arrangement, l'Eloquence paroît savante à prévenir les esprits, à s'insinuer dans les cœurs, à faire connoître le fond d'une affaire, à fortifier ses preuves, à affoiblir celles de l'Adversaire, à placer si bien ses moyens, que les plus foibles soient soûtenus par les plus forts; enfin à tout réduire sous un point de vûë le plus capable d'enlever. Au reste, ce n'est pas là qu'est la grande difficulté de l'Orateur; elle est *dans la maniere* (5), laquelle comprend deux choses, *l'Action*, & *le Style*.

L'Orateur de Ciceron.

L'Action est l'Eloquence du corps, si puis-

tis eloquentia, ipsa se postea colorat & roborat, non alienum fuit de Oratoris quasi incunabulis dicere. *Cic. in Orat. n.* 37. *&* 42.

3 Quod diximus proprium Sophistarum: pompæ quàm pugnæ aptius: gymnasiis & palestræ dicatum, spretum & pulsum foro .. nos autem jam in aciem, dimicationemque veniamus. *Ibid. n.* 42.

4 Ut segetes fœcundæ, & uberes, non solum fruges, verùm etiam herbas effundunt inimicissimas frugibus. *Ibid. n.* 48.

5 Quomodo autem dicatur, positum est in duobus, in agendo, & in eloquendo. Est enim actio quasi corporis quædam eloquentia. *Ibid. n.* 55.

L'Orateur de Ciceron. *Ibid n. 56. 57. &c.*

puiſſante, même quand elle eſt ſeule, & ſans laquelle l'Eloquence la plus parfaite n'eſt plus rien. Elle comprend toutes les inflexions de la voix, qui doivent exprimer les paſſions; elle comprend le geſte, ſes convenances, ſes proportions; elle comprend la répréſentation & la contenance de l'Orateur, les mouvemens de tout ſon corps, ſur-tout l'air de ſon viſage, & le mouvement de ſes yeux, où l'on doit lire les mouvemens du cœur, ſans parler de la Memoire, (1) qui ne convient aux Orateurs, que comme elle convient à tous les Arts.

En tout cela néanmoins il y a encore plus de genie que d'art; & ce n'eſt pas encore là qu'eſt proprement le caractere de l'Orateur; c'eſt dans le discours (2) & dans le ſtyle qu'il conſiſte. Le ſtyle, (3) ſelon Ciceron, diſtingue l'Orateur des Philoſophes, qui, ſans toucher le cœur, ne ſongent qu'à convaincre l'esprit; le ſtyle diſtingue l'Orateur des Sophiſtes, qui ne s'étudient qu'à plaire; le ſtyle le diſtingue des Hiſtoriens, qui ne veulent que donner la connoiſſance des faits; enfin le ſtyle le diſtingue des Poëtes, quelque éloquens qu'ils ſoient d'ailleurs; parce qu'ils le ſont d'une maniere qui ne convient pas aux affaires de la vie. Au lieu que

1 De memoria nihil eſt dicendum, quæ communis eſt multarum artium. *Ibid. n. 54.*

2 Excellere Oratorem oratione, cætera in eo latêre, indicat nomen ipſum. Non enim inventor, aut compoſitor, aut actor, complexus eſt omnia: ſed & Græcè ab eloquendo ῥήτωρ, & Latinè eloquens dictus

que le parfait Orateur eſt (4) celui qui dans ces affaires, & particuliérement au Barreau, eſt en état d'établir une verité par la preuve, de plaire par des ornemens pleins de dignité, & d'emporter le conſentement de la volonté par la force des mouvemens; & c'eſt à remplir cette idée ou ces devoirs, que lui ſert la varieté du ſtyle, l'une des choſes ſur quoi Ciceron inſiſte le plus. L'Orateur de Ciceron.

Il en diſtingue trois: le Sublime pour les grands ſujets, le Simple pour les petits, & le Mediocre pour ceux qui tiennent le milieu. On voit, dit-il, beaucoup de gens qui excellent dans l'un des trois en particulier, & il n'en faut pas davantage pour s'acquérir une grande réputation, ſur-tout ſi on ſait polir ſon discours par un juſte arrangement des termes qui le compoſent. Mais il faut quelque choſe de plus pour l'Orateur dont il s'agit. En un mot, il eſt neceſſaire qu'il excelle dans tous les trois enſemble, puisque c'eſt-là ce que l'on conçoit de plus parfait, & que non-ſeulement la choſe eſt poſſible, mais qu'on en trouve des exemples, ſinon parmi les Latins, du moins parmi les Grecs, quand ce ne ſeroit que Démoſthéne. De ſorte qu'il eſt ridicule de ſe diviſer ſur cela de ſentiment, & de ſe *Ibid. n. 69.* *Ibid. n. 23. 133. &c.* *Ibid. n. 36.*

dictus eſt. *Ibid. n.* 61.

3 Sejunctus igitur Orator à Philoſophorum eloquentiâ, à Sophiſtarum, ab Hiſtoricorum, à Poëtarum. *Ibid. num.* 68.

4 Qui in Foro cauſisque civilibus ita dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat. *Ibid. n.* 69.

L'Orateur de Ciceron.

se vanter, chacun selon son goût, l'un d'aimer le Grand, l'autre le Simple, l'autre ce qui est poli avec art, l'autre ce qui paroît négligé, l'autre la force, l'autre la douceur; un habile homme qui se forme, comme Démosthéne, sur l'Eloquence en elle-même, rassemble en soi toutes ces parties, autant qu'il le peut, & en compose un Orateur qui soit dans *le goût des Attiques.*

Ibid. n. 76. &c.

Ciceron s'arrête quelque tems sur ce goût, pour expliquer en quoi il consiste, & réfuter quelques personnes peu éclairées qui le bornoient au style simple de Lysias, ou au style grave & un peu rude de Thucydide (1), ou à cette douceur qui fait le caractere de Xenophon. Il montre que le style des deux derniers ne convient point à l'Orateur, & que si on se borne au premier, il faudra exclure du nombre des Attiques non-seulement Periclès, mais Démosthéne, qui étoit pourtant si fort dans ce goût, qu'Athéne même n'y étoit pas davantage (2). Il parle ainsi, tant parce que parmi les Grecs Européens, les Athéniens seuls cultivoient l'Eloquence (3), que parce que le style Attique, ainsi appellé à cause d'eux & de leur païs, étoit ce qu'il y avoit de plus exquis, de plus châtié, de plus poli, & de plus naturel. C'est un

1 Thucydides præfractior, nec satis, ut ita dicam, rotundus. *Cic. in Orat. ad Brut. n.* 13.

2 Quo ne Athenas quidem ipsas magis credo fuisse Atticas. *Cic. in Orat. n.* 23.

un ſtyle ſans enflure, ſans baſſeſſe, ſans affectation, ſans ſuperfluité, ſans mauvaiſe délicateſſe, ſans aucuns vains ornemens. C'eſt un degré de perfection qui ne ſe trouvoit ni parmi les *Aſiatiques*, ni parmi les *Rhodiens*, mais parmi les Athéniens ſeuls, qui quelquefois n'étoient pas même contens de Démoſthéne, le plus grand de leurs Orateurs, & remarquoient en lui un mot, ou un geſte, qui n'étoit pas dans cette extrême exactitude. Tant ils avoient le goût plus fin que les autres hommes! Car ce qui leur plaiſoit, plaiſoit auſſi aux autres; & ce qui plaiſoit aux autres, ne leur plaiſoit pas toujours. L'Orateur de Ciceron. *Ibid. n. 27.*

L'Orateur parfait a donc, ſelon Ciceron, tous ces ſtyles à commandement: le ſtyle ſimple (4) pour inſtruire, le ſtyle orné pour plaire, & le ſublime pour toucher. Ces trois parties en ſuppoſent une quatriéme, qui eſt *une ſageſſe & une prudence infinie*, pour connoître les bienſéances & les garder.

Comme il eſt néceſſaire pour cela de diſtinguer les tems, les ſujets, & les perſonnes, il faut auſſi connoître la nature & la proprieté de chaque ſtyle. Le ſimple a pour ſon partage la clarté du diſcours, la proprieté des termes, l'exactitude de la phraſe, l'élegance, la retenue, l'air *Ibid n. 76. &c.*

3 Hoc autem ſtudium non erat commune Græciæ, ſed proprium Athenarum. *Ibid. in Orat.*

4 Subtile in probando, modicum in delectando, vehemens in flectendo. *Ibid. n. 70.*

L'Orateur de Ciceron.

l'air négligé & la douceur. Le ſtyle orné a plus de charmes & plus d'agrémens; l'étude, l'art & le travail y paroiſſent davantage; les images & autres beautez ſemblables y ſont plus fréquentes. Le ſtyle ſublime ſe fait connoître par ſa richeſſe, ſon abondance, ſa force, ſes mouvemens, par l'élevation des penſées, & par la magnificence des expreſſions.

Il y a cette difference entre ces trois ſtyles, qu'avec l'un des deux premiers, on peut être fort goûté, & avec le troiſiéme, s'il eſt ſeul, (1) on ne peut jamais être eſtimé. On paſſe pour ſage avec le ſtyle ſimple; on paſſe pour agréable avec le ſtyle mediocre; mais avec le ſtyle ſublime, ſi on l'employe toujours, on paſſe pour n'avoir pas le ſens commun, & ceux qui vous entendent, s'imaginent ou que vous avez perdu l'eſprit, ou que les fumées du vin vous le troublent.

Il ne ſuffit pas même pour être un Orateur parfait, de ſavoir employer tantôt l'un, & tantôt l'autre, ſoit dans des diſcours differens, ſoit dans les diverſes parties du même diſcours: il y a ſur cela quelque choſe encore de plus fin;

1 At vero hic noſter gravis, acer, ardens, ſi huic generi ſtudet uni, nec ſuam copiam cum illis duobus generibus temperavit, maximè eſt contemnendus.... ſummiſſus ille ſapiens; medius ſuavis; hic copioſiſſimus vix ſanus videri ſolet... quaſi furere inter ſanos, vel inter ſobrios bacchari vinolentus viderur. *Ibid n* 99.

2 In quo tantum abeſt, ut noſtra mìremur; ut usque cò difficiles ſimus & moroſi, ut nobis non ſatis-

fin ; & il faut que dans la même partie, un homme ſache adoucir la force de l'un par les agrémens de l'autre, & corriger la douceur de celui-ci par ce que celui-là a de plus mâle ou de plus fort. Par rapport à toute cette doctrine, il eſt à propos d'entendre ce que Ciceron dit de lui-même (2). " Loin, dit-il, d'être content de moi ſur cet article, je ne le ſuis pas quelquefois de Démoſthéne. Tant mon eſprit & mes oreilles ſont difficiles à contenter ! Et néanmoins il étoit plus aiſé à Démoſthéne (3) d'atteindre à la perfection, parce qu'il arriva dans un tems où elle étoit déja connuë à Athénes, au lieu qu'elle étoit inconnuë à Rome lorsque j'y parus.

L'Orateur de Ciceron, *L. 1. de Orat. n. 213.*

Après avoir inſiſté ſur la varieté du ſtyle, ce grand Maître parcourt en peu de mots d'autres parties, ou néceſſaires, ou utiles à l'Orateur. Il met de ce nombre la Logique, le Droit civil, & le Droit public ; il y met l'Hiſtoire, la Morale, la Phyſique même, pour s'en ſervir comme Periclès avoit fait ; & nous verrons ſur les Partitions oratoires en quoi conſiſte

Ibid. n. 117, 118. 119, &c.

ſatisfaciat ipſe Demoſthenes : qui quanquam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non ſemper implet aures meas, ita ſunt avidæ & capaces. *Cic. in Orat. n. 104.*

3 Ille [Demoſthenes] magnus. Nam & ſucceſſit ipſe magnis, & maximos Oratores habuit æquales. Nos... in ea urbe, in quâ... auditus eloquens nemo erat... Jejunas igitur hujus... orationis aures civitatis accepimus. *Ibid. n. 105. 106.*

L'Orateur de Ciceron, fiſte l'uſage que l'Orateur peut, ou doit faire de cette Science. Ciceron ajoûte enſuite toutes les regles qu'on donne touchant les diverſes parties dont un diſcours eſt compoſé. Il ajoûte la maniere de traiter les faits, & celle de traiter les queſtions ou les maximes generales. Il y comprend l'Art d'exprimer les mœurs, celui d'émouvoir & de toucher, l'uſage de l'amplification, les figures de mots ou de penſées, en un mot, tous les ornemens du diſcours. Ce n'eſt pas, comme il le dit lui-même, (1) qu'il ait deſſein en cette occaſion, d'expliquer tous ces préceptes comme les Maîtres les expliquent lorſqu'ils veulent inſtruire ; ſon deſſein eſt ſeulement de faire admirer les talens d'un homme capable de les pratiquer, c'eſt-à-dire du parfait Orateur, lequel doit joindre encore à tout ce que nous venons de toucher, l'arrangement des mots & l'harmonie des paroles ; & c'eſt par où Ciceron finit cet admirable Traité.

Method. Eloq. comp. c. 4. Junius a donc raiſon de nous conſeiller de lire ce livre après les Dialogues de l'Orateur, parce qu'on les y retrouve tous en abregé. Ce qu'il eſt aiſé de verifier par la lecture de ces deux Ouvrages, ou par le peu que j'ai rapporté de l'un & de l'autre. L'eſtime que ce Critique faiſoit de l'Orateur, paroît encore par l'analyſe qu'il en a faite, peu differente

1 Illud tamen, quod jam ante diximus, meminerimus, nihil nos præcipiendi cauſâ eſſe dicturos : atque

rente de l'idée que je viens auſſi d'en donner. Nous avons vû le jugement avantageux que Strébée de Rheims en a porté. Saint Auguſtin en faiſoit tant de cas, qu'il en a tiré toutes les regles qu'un Prédicateur, ſelon lui, doit garder dans l'explication qu'il fait au peuple, ſoit de la Morale, ſoit des Myſteres de l'Evangile. Il ne veut pas à la verité qu'un homme capable de prêcher, s'amuſe *aux préceptes de Rhétorique*; entendant par ce terme, les regles les plus faciles de l'Art qu'on montre à la jeuneſſe, & que le genie ou l'uſage ſuppléent aiſément; mais ces grands préceptes, ſur la diverſité des ſtyles, ſur ce qui les diſtingue, & ſur l'uſage qu'il en faut faire, ſaint Auguſtin veut que le Prédicateur les ſache; & il aſſûre que celui qui les met en uſage, fait infiniment plus de fruit (2).

L'Orateur de Ciceron. *Ibid.* *S. Aug. l. 4. de Doct. Chriſt.* *Ibid.*

J'ai remarqué ce que Ciceron lui-même penſoit de ſon Orateur; j'ai remarqué la tendreſſe qu'il avoit pour cet Ouvrage; j'ai remarqué les éloges qu'il y donne à Brutus; j'ai remarqué enfin que ce fut à la priere de cet ami qu'il le compoſa. Brutus étoit un homme d'eſprit; il étoit Orateur; il aimoit les Livres; il en faiſoit. Qui auroit pû s'imaginer que dans toutes ces circonſtances, un homme avec tant de belles qualitez, n'auroit pas donné ſon ſuffrage au chef-d'œuvre dont eſt queſ-

que ita potius acturos, ut exiſtimatores videamur loqui, non ut magiſtri. *Ibid. n.* 112.

2 Plus proderit. *Ibid.*

L'Orateur de Ciceron.

question? Cependant, ce qui est la chose du monde la plus affligeante pour un Auteur comme Ciceron, Brutus insensible à l'amitié, aux loüanges, à tout ce que nous trouvons de beau & de solide dans cet Ouvrage, Brutus, dis je, ne l'approuva pas; & quoi-qu'en toute autre chose il convînt assez avec l'Auteur, en matiere de bien dire, il ne fut point de son goût. Ce qu'il y a de particulier, il ne s'en cacha point; il l'écrivit à Ciceron même, & ce qui paroît avoir fait plus de peine à cet Orateur, il l'écrivit encore à Atticus leur ami commun; car l'Auteur se seroit peut-être consolé de ce que ses idées ne plaisoient pas à Brutus, si Brutus avoit dissimulé sa pensée, & fait semblant de les approuver. C'est ainsi du moins que Ciceron vouloit, comme je l'ai dit, que Cornificius en usât, s'il n'étoit pas de son goût sur cet article. C'est lui-même qui nous apprend toutes ces particularitez touchant Brutus, dans une Lettre à leur ami commun.

Epist ad Attic l.14. Ep. 20.

„ Vous voulez, dit-il, que je vous „ envoye une Harangue toute faite pour „ Brutus [*touchant le meurtre de César*] „ afin qu'il n'ait plus qu'à la prononcer „ [*dans le Capitole*]. Apprenez, mon „ cher Atticus, apprenez de moi une „ grande verité que l'experience m'a fait „ connoître. Il n'y eut jamais ni Poëte, „ ni Orateur, qui ne se crût en état de „ faire beaucoup mieux qu'un autre. Ce „ sont les moins habiles qui sont dans „ cette opinion. Que croyez-vous que

„ pen-

„ penſe Brutus, qui a tant de genie & L'Orateur
„ tant de belles connoiſſances? Ne l'ai- de Ciceron.
„ je pas éprouvé dernierement à l'occa-
„ ſion de cet Edit qu'il vouloit publier,
„ & que vous m'aviez prié de lui dreſ-
„ ſer? Il en avoit dreſſé un de ſon cô-
„ té; j'étois plus content du mien, &
„ lui du ſien. Bien plus, forcé en quel-
„ que façon par ſes inſtances réïterées,
„ je lui ai envoyé mon Traité de la
„ parfaite Eloquence; & il ne s'eſt pas
„ contenté de m'écrire à moi, il vous a
„ écrit auſſi à vous qu'il n'étoit pas de
„ mon goût ſur cet article. Souffrez,
„ je vous prie, mon cher Atticus, que
„ chacun compoſe pour ſoi. Un mau-
„ vais Poëte a dit, (1) que chacun trou-
„ ve ſa femme la plus belle de toutes;
„ cela n'eſt pas ſi vrai que ce que j'ai
„ dit des Orateurs.

Quel étoit donc le goût de Brutus? Il ne vouloit que de la préciſion & de la juſteſſe dans un discours; il ne vouloit que de la ſimplicité & de l'élegance; les grands mouvemens, la magnificence, les brillans ne lui plaiſoient pas. *Je ne vous en dis pas davantage*, lui dit Ciceron dans une Lettre, *& j'ai deſſein de devenir concis à votre exemple, & de prendre ſur cela vos leçons.* C'eſt en effet dans ce caractere que Brutus compoſa lui-même ſa Harangue touchant le meurtre de Céſar; il la prononça telle qu'il

Ep. ad Brut. l. 11. Ep. 15.

1 Suam cuique ſponſam, mihi meam. Non ſcitè, Hoc enim Attilius Poëta duriſſimus. *Cic. ibid.*

L'Orateur de Ciceron. qu'il l'avoit composée, & l'envoya à Ciceron pour la voir & la corriger avant qu'elle devînt publique, mais à condition qu'il n'y changeroit pas grand' chose. Monsieur Bayle, dans son Dictionnaire, dit qu'elle plut beaucoup à Ciceron, encore qu'ils n'eussent pas le même goût pour l'Eloquence. Il y a quelque chose à redire dans ce rapport de Monsieur Bayle. Il est vrai que Ciceron ne changea rien dans la Harangue dont est question, parce qu'il la trouvoit parfaite dans le caractere qui plaisoit à Brutus; mais il déclare que ce caractere en cette occasion ne lui plaisoit pas, à cause que le sujet auroit demandé plus d'abondance, plus de mouvement, & plus de force (1).

Diction. de M. Bayle art. de Brutus.

Je conviens que dans le Livre touchant les Orateurs illustres, Ciceron fait dire à Brutus que le défaut des mouvemens est dans un Orateur un très-grand défaut. Mais je crois que Ciceron exprime moins en cela le veritable caractere de son ami, que celui qu'il auroit dû avoir, selon lui. Il le représente plus au vrai dans ce même Livre, à la fin d'une Dissertation qu'il y fait encore, toujours sur les mêmes principes, touchant le goût des Attiques. Brutus n'y répond rien. Il

De Clar. Orat. n. 279.

Ibid. n. 292.

1 Ego, si illam causam habuissem, scripsissem ardentiùs. *Epist. ad Att. l. 15. Epist. 1.*

2 De Bruto solitus dicere Cæsar; *magni refert quid hic velit, sed quidquid vult, valdè vult. Cic. Epist. ad Att. l. 14. Epist. 1.*

Il témoigne seulement qu'elle lui a fait plaisir. Ce qui ne signifie point qu'il se rende au sentiment de Ciceron; & nous voyons qu'il ne s'y rendit pas même après ce Livre-ci, fait comme l'autre, & après l'autre, pour tâcher, je crois, de le convaincre. Aussi Brutus n'étoit-il pas homme à se rendre; & César (2) disoit de lui, qu'*il étoit important que ce jeune homme prît en tout le bon parti, parce qu'il ne se désistoit jamais de celui qu'il avoit pris.* La question est, s'il l'avoit pris sur cet article contre Ciceron? Bien des choses me persuadent qu'il ne l'avoit pas pris; l'idée que nous prenons de l'Orateur en le lisant, la satisfaction que la Raison y trouve, les éloges qu'on a donnez à ce Traité, les principes de saint Augustin sur la Prédication, qui ne sont autres que ceux de Ciceron dans cet Ouvrage. Ajoûtons que si Brutus trouvoit l'Eloquence de son ami destituée de nerfs, son ami lui rendoit le change, trouvant son style négligé & mal lié (3). Mais ce qui est encore plus fort, César si capable d'en juger, ayant vû l'éloge de Caton, que Brutus avoit composé, ne trouva pas cette piece trop bien écrite, & commença à croire qu'il étoit lui-même plus éloquent qu'il ne pensoit

L'Orateur de Ciceron.

3 Ciceronem malè audiviſſe à Bruto, ut ipſius verbis utar, tamquam fractum atque elumbem; Ciceroni viſum Brutum otioſum atque disjunctum. *Aper. in Dialog. de Cauſis corrupt. Eloquent. apud Taſit. p. m.* 162.

L'Orateur de Ciceron.

penſoit (1); au lieu qu'il a toujours regardé Ciceron comme le pere de l'Eloquence Latine, & a toujours déſeſperé de pouvoir le ſurpaſſer. Et ce qui acheve de prouver que le goût de Brutus n'étoit pas ſûr, c'eſt qu'ayant fait choix d'un ſtyle grave (2), c'eſt-à-dire ennemi particulierement des ornemens de diction, il ne laiſſoit pas de ranger ſes mots avec ſoin, mais avec ſi peu d'intelligence, que ſes discours étoient pleins de vers (3), ſans qu'il s'en apperçût.

Je ne ſai ſi je dois joindre le jugement que fait de Brutus, dans Tacite, ou dans Quintilien, un des Perſonnages du Dialogue ſur les Orateurs. Il dit (4), que la Philoſophie avoit fait tort à l'Eloquence de Brutus; que ſes Ouvrages, de l'aveu même de ſes admirateurs, ne répondoient pas à ſa réputation; que ſes Harangues étoient froides & peſantes, enfin qu'elles n'étoient bonnes que pour ceux qui admiroient ſes Poëſies, auſſi mauvaiſes que celles de Ciceron, quoique plus heureuſes en ce que peu de gens en avoient eu connoiſſance. Tel eſt le jugement de cet Interlocuteur. Mais, outre qu'il en dit autant de Céſar, & qu'il ne juge pas bien favorablement de Ciceron

1 Bruti Catone lecto, ſe ſibi viſum diſertum. *Cic. Epiſt ad Att. l.* 12 *Epiſt.* 46.

2 Gravitatem Bruti, *Quintil l.* 12. *c.* 10. *p. m.* 580.

3 Verſus hi ferè excidunt, quos Brutus ipſe componendi

ron, il ne me paroît ni assez net dans ses idées, ni assez sûr dans ses principes, ni enfin assez juste dans ses raisonnemens. C'est pourquoi je ne veux point trop déferer à ses pensées. Une curiosité seroit de voir si on ne pourroit pas encore convaincre Brutus d'erreur, par ce qui nous reste de ses écrits, sur-tout par la seiziéme de ses Lettres; mais cela nous meneroit trop loin, & il faut achever ce qui regarde l'Orateur; je l'ai laissé à l'endroit où l'Auteur va parler de ce qui étoit un écueil pour Brutus, c'est-à-dire, de l'harmonie des paroles. L'Orateur de Ciceron. *Lib. singul. Epist. ad Brut. Epist.* 16.

Avant que d'entrer en matiere, afin qu'on ne lui fasse pas un reproche de la peine qu'il s'est donnée d'écrire tant de choses sur la Rhétorique, il fait voir qu'il n'est pas plus indigne d'un grand Homme d'expliquer dans un Livre les regles de l'Art, que de les mettre en pratique dans des Harangues; qu'à la verité, ce que l'on dit touchant l'harmonie, ne paroit consister, quand on l'explique, qu'en des minuties & en des puerilitez; mais que c'est, quand on l'a mis en œuvre, ce qui produit dans le discours des effets très-merveilleux. On a beau dire que c'est à quoi les premiers Orateurs ne pensoient *In Orat. à n.* 140. *ad* 148. *Ibid. n.* 147.

ponendi studio sæpissimè facit. *Quintil. l. 9. c. 4. p. m.* 448.

4 Brutum Philosophiæ suæ relinquamus: nam in Orationibus minorem esse famâ suâ, etiam admiratores ejus fatentur. &c. *Dialog. de Orat. apud Tacit. p.* 163. *apud Quint. p.* 520. *ad fin. secund. Declamat.*

L'Orateur de Ciceron. soient pas, & que ce qu'ils ont écrit ne laisse pas d'avoir sa force : car s'ils n'y ont pas pensé, dit Ciceron, c'est qu'ils n'en avoient pas connoissance ; s'ils l'avoient connu, ils ne l'auroient pas négligé ; & si ce qu'ils ont dit nous plaît, c'est, que sans connoître l'harmonie, ils l'ont souvent rencontrée par hazard, ou bien leurs pensées & leurs expressions qui nous plaisent sans harmonie, plairoient encore plus si elles avoient cet avantage. Ce qui est certain, est qu'Aristote si déclaré contre le style d'Isocrate, loin de condamner cet Art de polir la diction, en a lui-même donné des regles. Je ne rapporterai point celles que Ciceron en donne. Elles reviennent à celles que j'ai touchées en parlant des Rhéteurs Grecs. Je me contente de dire que ce grand Maître ne laisse rien à desirer sur cet article.

Ibid. n. 168. 169. *&c.*

C'est donc à lui, autant qu'à tout autre, que convient ce qu'a dit l'Abbé Cassagnes dans sa Préface sur les Ouvrages de Balzac. *Les Anciens*, dit-il, *traitent fort exactement de cette partie de l'Elocution* [qui regarde l'harmonie ;] *ils descendent jusqu'au dernier détail ; ils comptent les pieds & les syllabes ; ils enseignent quelles mesures sont les plus propres pour le commencement, pour le milieu, & pour la conclusion de la periode ; enfin ils font l'anatomie du style avec autant de soin, que les Medecins font celle du corps humain.* A dire vrai, on trouve tout cela dans Ciceron. La question seroit de savoir si on

Préf. sur les Oeuvr. de Balzac p. 6.

on peut en faire usage lorsqu'on écrit en François, & il y a quelque distinction à faire: car de croire qu'on le puisse sans réserve, comme l'a crû l'Abbé Cassagnes, ce n'est pas peu se tromper. *Encore*, dit-il, *que toutes ces sources soient publiques, ceux qui écrivoient en notre Langue avant Balzac, n'en savoient pas mieux profiter. Ils n'avoient qu'un style déreglé, ou pour mieux dire, ils n'avoient point de style.* C'est comme si on disoit, qu'*encore que nous eussions les regles des vers Latins ou des vers Grecs, nos Poëtes n'avoient pas eu l'esprit de s'en servir.* Ce seroit se mocquer que de parler de la sorte, parce que la structure du vers, dans ces deux Langues, dépend d'un certain nombre de pieds composez de longues & de breves, ce que nous n'avons pas dans la nôtre. Il en est de même de tout ce que l'Auteur de la Préface observe que les Anciens ont dit des mesures de la Prose: ce sont de veritables pieds, semblables à ceux qui entrent dans les vers; & par conséquent comment voudroit-on que nos Auteurs en eussent profité?

L'Orateur de Ciceron. *Ibid.*

Qu'y a-t il donc à faire? Pour parler juste, il faut observer que les mesures par longues & par breves n'ont pas lieu dans le François; mais qu'outre ces mesures, il y a dans le Grec & dans le Latin d'autres choses qui contribuent pareillement à l'harmonie. Il y a *le tour de la phrase*, qu'on peut appeller *la circonduction*, à prendre ce terme dans un sens fort general; il y a *des phrases qui par elles-mêmes*

L'Orateur de Ciceron. *Ibid. p. 30.*

mes reſſemblent fort à des vers, quoique ce n'en ſoient pas, comme l'Abbé Caſſagnes le reconnoît pluſieurs pages après. Il y a quelquefois du *rapport* entre certaines phraſes, ſoit à cauſe de leur *oppoſition*, ſoit à cauſe de leur *égalité*, ſoit à cauſe de leur *inégalité* même, & du *mélange* que l'on fait des plus longues avec les plus courtes. Ce ſont les ſeules choſes qui peuvent faire le nombre & l'harmonie dans le François, & néanmoins c'eſt ce que l'Auteur de la Préface n'explique en aucun endroit; & quelque éloge qu'il faſſe de cet ornement du discours, quelques loüanges qu'il donne à Balzac pour avoir montré le premier à s'en ſervir, il ne dit jamais diſtinctement ce qu'il faut faire pour y parvenir; il n'en donne que des idées vagues & confuſes. On ne peut pas dire la même choſe de Ciceron: car comme ces dernieres ſources de l'harmonie ont lieu dans toutes les Langues, il s'eſt attaché à les expliquer parfaitement, par rapport à la ſienne.

Strebaus Rhemenſ. Comm. in Orator. Cic. Ep. nuncup.

C'eſt le jugement qu'en a porté l'habile Homme qui a commenté cet Ouvrage, lequel eſt infiniment eſtimable, ſelon lui, quand ce ne ſeroit que par cette conſideration, que bien des gens parlent des ſtyles ſans s'y entendre, ſans pouvoir en donner aucun à leurs Ouvrages,

1 Quod eſſet hoc opus tum præclarum, tum pertutile, & inprimis dignum cui daret operam juventus, nec id multi etiam ingenio & diligentia præditi, ſine duce aut uſu longo poſſent animo conſequi,

ges, & même sans être en état d'en reconnoître aucun dans les discours des autres. C'est sur cette matiere, dit-il, que l'Orateur Romain va plus loin que tous ceux qui l'ont précedé, aucun des Grecs, ni aucun des Latins ne l'ayant traitée plus au long, ni mieux développée ; à peine trouve-t-on même quelqu'un, soit avant, soit après lui, qui en ait parlé, au lieu qn'on voit beaucoup de Maîtres qui ont traité des autres parties de l'Orateur. L'Orateur de Ciceron.

Ce qui releve encore le merite de tout l'Ouvrage, c'est que generalement parlant, il y a plus d'élevation que dans les trois Livres de l'Orateur ; & cela devoit être ainsi. L'idée de la parfaite Eloquence étoit un objet qui demandoit plus de sublime. Outre que ce n'est point ici un Dialogue, ni un Livre de préceptes, mais c'est une expression presque continuelle d'admiration, à la vûë des grands talens de l'Orateur ; c'est une peinture de ces talens ; c'en est un éloge magnifique, quoiqu'il soit aisé de voir que tous les traits qui entrent dans cette peinture, sont autant de grandes leçons, aussi bien que de puissantes exhortations qui nous animent à faire tous nos efforts pour acquérir ces grandes qualitez.

Mais si cet Ouvrage est beau, (1) il est

sequi, porrexi manum, viam nescientibus ostendi..... Commemoro historias omnes, expono omnia verba difficiliora, &c. *Strebæus Rhem. Ep. nunc. ad calcem.*

L'Orateur de Ciceron.

eſt auſſi très-difficile, & il n'eſt guéres poſſible de le bien entendre, lors même qu'on a de l'eſprit, à moins qu'on n'ait en même tems un bon guide, ou beaucoup d'uſage. Il y a des traits d'hiſtoires; il y a des mots obscurs; il y a des préceptes qui le ſont auſſi; les exemples qu'on y joint quelquefois, ne ſont pas clairs. L'Auteur n'y ſort jamais de ſon deſſein. Il faut le ſuivre. Enfin il y a des endroits à rétablir, & il merite qu'on ſe donne, pour l'éclaircir, toutes les peines néceſſaires. Le Commentateur dont j'ai parlé, ne s'y eſt point épargné. On peut profiter de ſon travail, qui eſt immenſe & très-digne d'un habile homme.

DU GENRE D'ORATEUR LE PLUS PARFAIT.

Du genre d'Orateur le plus parfait.

JE crois ne pouvoir mieux placer qu'après *l'Orateur*, le peu que j'ai à dire ſur un autre Ouvrage de Ciceron, qui eſt très-court, & qui a pour titre, *du Genre d'Orateur le plus parfait*; puisque l'Auteur n'y a d'autre deſſein, & n'y établit d'autre doctrine que celle que nous venons de voir dans l'Orateur, ſavoir, que les trois ſtyles ſont néceſſaires à la parfaite Eloquence.

De optimo genere Oratorum.

Ce qui donna occaſion à cet Ouvrage,

ge, eſt l'eſtime qu'on faiſoit du ſtyle Attique ; eſtime qu'on portoit jusqu'à dire qu'il n'y avoit plus d'Orateur de ce caractere. Cela étoit d'autant plus injurieux au ſiécle de Ciceron, que quelques perſonnes ignorantes, ou de mauvais goût, ou même de petit esprit, bornoient ce caractere au ſtyle ſimple de Lyſias. En ſorte que dans cette ſuppoſition, il eût été fort honteux de ne pouvoir y atteindre, puisque c'eſt le ſtyle qui paroît le plus facile & le plus commun. Mais comme aſſez ſouvent la ſimplicité du ſtyle ne ſeroit tout au plus que ſupportable dans une grande cauſe, & qu'un grand ſujet ſera toujours tout autre, étant traité d'un ſtyle ſublime ; c'eſt pour cela qu'au jugement de Ciceron, il eſt auſſi aiſé de montrer que le ſtyle Attique, s'il ne conſiſte que dans le ſimple, n'eſt pas le ſtyle le plus parfait, qu'il eſt aiſé de faire voir que le Merveilleux eſt au deſſus du Commun. Du genre d'Orateur le plus parfait.

Il ſoûtient donc que le ſtyle Attique eſt en effet le plus parfait, mais qu'il renferme les trois caracteres, & que l'Orateur les employe ſelon l'exigence des ſujets ; ce qui ſe voit par les Orateurs d'Athénes, qui ſont la regle de ce ſtyle, & ſur-tout par Démoſthéne, qui y avoit excellé. C'étoit pour en convaincre ceux qui penſoient autrement que lui, qu'il traduiſit les celebres Plaidoyers d'Eſchine contre Démoſthéne, & de Démoſthéne contre Eſchine ; & l'Ouvrage touchant le genre d'Orateur le plus parfait, n'étoit

Du genre d'Orateur le plus parfait. *Eloq. compar. Method. c. 4.*

n'étoit qu'une Préface à cette Traduction qui s'eſt perduë.

Dans ce que je viens de dire, on voit la raiſon du Jugement que Junius a porté de cet Ouvrage de Ciceron. Il dit qu'il merite d'être lû; que par l'exemple de Démoſthéne & d'Eſchine, l'Auteur y montre ce que c'eſt que le goût Attique, c'eſt-à-dire le bon goût, & qui ſont les Orateurs dont il faut faire cas; que ce ne ſont pas ceux qui n'ont qu'un ſtyle tout-à-fait ſec, maigre, & décharné, ni ceux au contraire qui donnent dans l'enflure; mais ceux qui ont de la netteté pour inſtruire, de l'eſprit & de l'agrément pour plaire, & de la force pour émouvoir; à quoi ils ſont ſervir la varieté du ſtyle, qu'ils ſavent accommoder à la grandeur ou à la petiteſſe du ſujet.

LES TOPIQUES DE CICERON.

Les Topiques de Ciceron.

LEs Topiques de Ciceron ſont encore un Ouvrage aſſez court. Il ne contient que la méthode de trouver les argumens par le moyen de certains termes qui les caractériſent, & qu'on appelle *Lieux de Rhétorique* (1) ou *Lieux de Logique*. C'eſt un Art dont l'invention

1 τόπος, lieu: d'où vient le nom de *Topiques*.

tion ou la perfection eſt dûë à Ariſtote. Ce Philoſophe en parle fort dans ſa Rhétorique. Il en a fait un Livre d'ailleurs qui fait partie de ſa Logique, & c'eſt ce Livre que Ciceron a voulu rendre intelligible à un Jurisconſulte de ſes amis, nommé Trébatius, qui n'avoit pû y rien comprendre de lui-même, ni tirer ſur cela aucunes lumieres d'un Rhéteur qu'il avoit conſulté. De quoi Ciceron s'étonne fort, & encore plus de ce que les Philoſophes mêmes n'étudioient pas mieux Ariſtote. Les Topiques de Ciceron.

Au reſte, il n'y a rien de particulier dans cet Ouvrage de Ciceron, ſinon que pour faire plus de plaiſir à ſon ami, il n'y donne que des exemples tirez du Droit. Mais une choſe remarquable, pour montrer le genie, la mémoire & la facilité de Ciceron, c'eſt qu'il n'avoit point le Livre du Philoſophe Grec, lorsqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voyage; il étoit ſur mer, comme il nous l'apprend lui-même dans ce Livre. Il rappella dans ſa mémoire l'Ouvrage d'Ariſtote : il l'expliqua & envoya à ſon ami ce qu'il avoit fait. Il falloit le bien ſavoir, & l'avoir bien preſent dans l'eſprit. On eſt revenu de l'eſtime qu'on faiſoit de cet Art. Peut-être qu'Ariſtote ne l'eſtimoit, que parce qu'il en étoit l'Auteur; peut-être que Ciceron ne l'eſtimoit non plus, que parce qu'il l'avoit appris, & qu'il voyoit que tout le monde en parloit avec éloge. Ce qu'il y a *Ad Trebat. Topic. n. 5.*

Les Topiques de Ciceron.

de certain, c'eſt que Ciceron dit (1) que cet Art n'eſt utile qu'à ceux qui ont déja quelque uſage de l'Eloquence. Or il eſt conſtant que quand on a déja quelque uſage de l'Eloquence, on n'a plus beſoin des Topiques; & il eſt aiſé de voir, par les exemples mêmes que rapporte Ciceron, que la connoiſſance des matieres, l'uſage, & l'attention ſur ſon ſujet, ſont le grand Art de trouver les argumens.

Boëce néanmoins n'a pas cru perdre ſon tems en faiſant un long Commentaire ſur cet Ouvrage, quoiqu'il fût qu'un Rhéteur nommé Marcus Victorinus en avoit déja fait un diviſé en quatre Livres. Il eſt vrai que ce Victorinus n'avoit pas pouſſé ſes explications jusqu'au bout, au lieu que Boëce a voulu tout expliquer.

Jusques là, je n'ai parlé des Topiques de Ciceron que ſelon les idées communes que tout le monde en a. Mais le Pere Meneſtrier en a d'autres. Il eſt arrivé aux Topiques de Ciceron, ſelon ce Pere, le même ſort qu'à Aphthone. "On „ les fait lire, dit-il, aux jeunes Ecoliers, „ comme l'idée des lieux de Rhétori- „ que, au lieu que ce ſont les lieux Dia- „ lectiques, pour raiſonner & prouver „ Philoſophiquement, & non pas pour „ perſuader ſelon les adreſſes de l'Elo- „ quen-

Biblioth. cur.

1 Sed hi loci ei demum Oratori prodeſſe poſſunt, qui eſt verſatus in rebus, vel uſu, quem ætas denique affert: vel auditione & cogitatione, quæ ſtudio & diligentia præcurrit ætatem. Nam ſi..... erit

„ quence, qui ſont deux choſes bien dif- Les To-
„ ferentes, ainſi qu'Ariſtote l'a fait voir piques de
„ en ſa Rhétorique, où il ne fait nulle Ciceron.
„ mention des Topiques, mais touche en
„ Maître les lieux propres de chaque
„ genre de discours pour la perſuaſion.
„ Il veut que ce qu'on louë ſoit grand,
„ excellent, ſingulier; que ce que l'on
„ conſeille de faire ſoit honnête, utile,
„ agréable & avantageux; que ce que
„ l'on veut juſtifier ſoit conforme aux
„ loix, à la raiſon, au bon ſens, à l'é-
„ quité, aux uſages & aux coutumes re-
„ çûës & approuvées, comme pour blâ-
„ mer ou pour accuſer, il faut prendre
„ les chefs oppoſez.

Je ne ſai de bonne foi, ni à quoi penſoit ce Pere, ni quelles étoient ſes vûës, lorsqu'il a écrit ces choſes. Rien ne l'obligeoit à donner ſon jugement ſur cet Ouvrage de Ciceron, ni ſur celui d'Aphthone, & il va le donner tant ſur l'un que ſur l'autre, pour n'en pas dire presque un ſeul mot qui marque quelque juſteſſe. Je ne ſai pas ſi quelqu'un s'aviſe de faire lire les Topiques à des Rhétoriciens: ſuppoſons que cela ſoit, y a-t-il une ſi grande difference entre des Logiciens & des Rhétoriciens, pour trouver mauvais qu'on mette entre les mains de ces derniers ce qui ſeroit fait pour les autres; & peut-on dire que *ce fût-là dégrader*

erit idem in conſuetudine civitatis, in exemplis, in moribus, civium ſuorum hospes, non multum ei loci proderunt illi, ex quibus argumenta promuntur. *Cic. de Orat. l. 2, n. 131.*

Les Topiques de Ciceron. *Ci-devant p. 143. 152.*

grader un Ouvrage ? Car c'eſt la penſée du Pere Meneſtrier, comme on le peut voir ſur Aphthone ? *Ce ſont*, dit-il, *des lieux Dialectiques, & non pas de Rhétorique.* Il faut donc que ce Pere ait ignoré que la Rhétorique & la Dialectique tirent toutes deux leurs argumens des mêmes lieux ! *Ce ſont deux choſes bien differentes*, ajoute-t-il, *ainſi qu'Ariſtote l'a fait voir en ſa Rhétorique, où il ne fait nulle mention des Topiques.* Mais c'eſt Ariſtote lui-même qui nous dit dans ſa Rhétorique, que *les raiſonnemens de ces deux Arts ſe prennent des mêmes lieux, & que quiconque ſait tirer de ces ſources les ſyllogiſmes Dialectiques, en ſait auſſi tirer les enthymêmes qui conviennent aux Orateurs.* Cependant, continue ce Pere, *ce Philoſophe ne fait nulle mention des Topiques, & il touche en Maître les lieux propres....* Il eſt vrai qu'il traite en Maître les lieux propres dans ſon premier Livre; mais outre que ce que je viens de rapporter eſt tiré de ce Livre, & montre viſiblement qu'*il y fait mention des Topiques*, dans le ſecond Livre il traite *des lieux qui ſont communs aux trois genres*, qui ſont les lieux Dialectiques, & qui ſervent *à prouver quelque choſe ou à la refuter.* Et Ciceron lui-même, qui commence ſes Topiques par l'explication de *ces lieux communs aux trois genres*, & finit par l'explication *des lieux propres*, ne parle des uns & des autres que *pour l'Orateur*, & pour agiter les queſtions *de fait* ou *de droit* qui ſe rencontrent dans

L. 1. c. 2. p. 23. edit de Libert. Ibid. c. 1. p. 6.

L. 2. c. 12. 13. &c.

dans les matieres oratoires. Ce qui prouve invinciblement que le Pere Meneſtrier n'eſt point au fait ſur ces matieres. Mais enfin, dit encore ce Pere, *il y a bien de la difference entre prouver philoſophiquement, & perſuader ſelon les adreſſes de l'Eloquence.* Sans doute: & cela vient de ce que l'Orateur répand ces adreſſes dans ſes raiſonnemens, au lieu que le Dialecticien ne ſe met pas en peine de les répandre dans les ſiens. Sa raiſon eſt, qu'il lui ſuffit *de convaincre l'eſprit*, au lieu que l'autre *veut emporter le conſentement* de la volonté. Ainſi un Dialecticien ſe contentera de dire qu'*il y a plus d'apparence que celui-là a tué Sextus Roſcius, qui s'eſt trouvé ſollicité au crime par un plus grand nombre de raiſons preſſantes. Tel eſt*, dira-t-il, *non pas le fils du mort, mais ſon parent Roſcius Capiton. Les raiſons qui l'ont ſollicité ſont l'indigence, l'avarice, la hardieſſe, & l'inimitié.* C'eſt-là prouver philoſophiquement ce que Ciceron prouve ainſi en Orateur. " Que „ direz-vous, ſi je vous montre encore „ que vous étiez dans l'indigence? que „ vous vouliez vous enrichir? que vous „ êtes un homme à tout entreprendre? „ que vous étiez l'ennemi du mort? Fau- „ dra-t-il encore héſiter ſur ce qui vous „ a porté au crime? Eh! que pouvez- „ vous nier de tout ce que je viens de „ dire? Votre indigence étoit telle que „ vous ne pouviez la cacher, &c. Voi- la les mêmes argumens tirez des mêmes ſources. Ils ne ſont qu'éclairer, lorſque

Les Topiques de Ciceron.

Les Topiques de Ciceron.

le Dialecticien les employe à ſa maniere ; au lieu qu'ils remuent le cœur, & qu'ils y laiſſent de fortes impreſſions, lorsque l'Orateur les employe.

S'il faut encore quelque garant de la verité que j'ai expoſée, on peut entendre ſur cela Monſieur de la Mothe le Vayer. *Les Dialecticiens*, dit-il, *& les Orateurs tirent les uns & les autres leurs argumens des mêmes lieux, nommez Topiques dans toutes les deux profeſſions. Les Topiques d'Ariſtote ne ſont pas plus propres à la Philoſophie, que les Topiques de Ciceron ſont de l'Art oratoire.* Ces paroles diſent nettement qu'Ariſtote a fait effectivement ſes Topiques par rapport à ſa Philoſophie, & que néanmoins c'eſt un Ouvrage qui convient auſſi aux Orateurs: comme les Topiques de Ciceron, qui ſont pour l'uſage des Orateurs, ſont auſſi d'uſage aux Philoſophes. Le même Auteur dit encore que les lieux de la Logique ou de la Dialectique ſont au nombre de ſept, compris dans un vers Latin (1), qu'il rend par celui-ci :

Rh'tor. du Prince p. 164.

Qui? quoi? par quel moyen? où? quand? pourquoi? comment?

& que tous les lieux de Rhétorique, avec ce qu'on peut y ajoûter, ſont renfermez dans ces ſept de la Dialectique.

On voit l'idée de la Dialectique: elle s'oc-

1 Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

s'occupe du vrai-semblable: mais elle se prend aussi pour la Logique proprement dite, qui tend au vrai C'est dans ce sens que Platon l'a prise. Si on en demande la raison, Monsieur l'Abbé Fleury croit que c'est à cause que la Logique, dont on trouve les préceptes & l'usage dans ce Philosophe, est *l'Art des conversations.* C'est un avantage que Crassus, dans Ciceron, attribuë à l'Eloquence. L'un n'empêche pas l'autre. S'il faut des charmes dans les conversations, il y faut aussi du raisonnement, sur-tout dans les conversations savantes, où des gens habiles veulent suivre une verité. L'Auteur respectable dont je parle, ajoûte ce qui lui paroît distinguer la Dialectique & la Rhétorique, tant au sens de Platon que d'Aristote. Il dit que la premiere est l'Art des discours familiers, au lieu que l'autre est l'Art des Harangues.

Les Topiques de Ciceron.

Discours sur Plat. dans son Traité du choix des études pag. 305. L. 1. de Orat. n. 32.

„ Avant que d'avoir lû Platon, dit „ ce docte & vertueux Abbé, je n'avois „ jamais bien compris pourquoi la Logi- „ que s'appelloit Dialectique ; mais j'y „ ai vû que c'étoit l'Art de chercher la „ verité par la conversation & par le „ discours familier, different de l'Art „ des Harangues & des Discours publics, „ où l'on ne travaille pas seulement à „ convaincre l'esprit, mais encore à é- „ mouvoir ou appaiser les passions. Vous „ le pouvez voir, Monsieur, continue-t- „ il, dans le commencement du Gor- „ gias, où Porus ayant répondu par de-

Ibid.

Il parle à M. de Lam. de Bav.

Les Topiques de Ciceron.

„ grandes phraſes à une petite queſtion
„ que Cheriphon lui avoit faite, Socra-
„ te dit que Porus lui paroît plus exer-
„ cé dans la Rhétorique que dans la
„ Dialectique, c'eſt-à-dire en François,
„ qu'il eſt plus accoûtumé à haranguer,
„ qu'à parler en converſation. On voit
„ donc par cette oppoſition, la differen-
„ ce du Rhéteur ou Harangueur, & du
„ Dialecticien; & on entend aiſément ce
„ que veulent dire ces premieres paroles
„ de la Rhétorique d'Ariſtote, que la
„ Rhétorique eſt l'Art qui répond à la
„ Dialectique dans le même genre, &
„ touchant les mêmes ſujets.

Mais qu'il me ſoit permis de le dire, puisqu'il s'agit de mettre le Lecteur en état de ſe déterminer : Il s'en faut bien que la réponſe de Porus donne une idée de la vraye Rhétorique ; c'eſt une idée de la fauſſe, une idée de celle que Platon ſe figuroit pour la combattre & la tourner en ridicule. D'un autre côté, Ariſtote ne paroît pas prendre la Dialectique dans le ſens de Platon, pour *l'Art de chercher la verité.* Une preuve, c'eſt qu'il l'oppoſe à la Philoſophie, *qui donne*, dit-il, *la connoiſſance des matieres ſur leſquelles la Dialectique ne peut donner que des eſſais* (1). Afin qu'on ne s'y trompe pas, il s'explique plus clairement. Il établit que *cet Art ne cherche que le vraiſemblable par des preuves plauſibles*, & cela

1 Ἔστι δὲ ἡ Διαλεκτικὴ πειραστικὴ, περὶ ἃ ἡ Φιλοσοφία γνωστική. *Ariſt.* 3. τῶν μετὰ τὰ φυ.

la *sur toutes sortes de sujets* ; au lieu que *les Sciences se bornent à un objet*, & *vont au vrai par des preuves infaillibles*. Voilà ce que Platon ne dit point de la Dialectique dont il parle, parce qu'il entend par ce terme *une Science universelle proprement dite*. Aussi se mocque-t-il des Rhéteurs qui se contentent du vrai-semblable, comme l'enseigne Aristote. Mais voilà le rapport que ce dernier trouve entre les deux Arts dont est question ; c'est que l'un s'occupe de tout ce qui peut se prouver pour convaincre l'esprit, ou plûtôt pour tâcher de le convaincre, & l'autre de tout ce qui peut se persuader, pour interesser la volonté, sans se renfermer ni l'un ni l'autre dans les bornes d'un seul objet, ou dans des preuves infaillibles. Il paroît donc que Platon & Aristote ne conviennent pas dans leurs idées sur cet article ; & qu'encore qu'on fasse usage de la Dialectique dans les conversations, comme on fait usage de la Rhétorique dans les Harangues, néanmoins ce n'est point là le rapport qu'Aristote a voulu mettre entre ces deux Arts au commencement de sa Rhétorique. Les Topiques de Ciceron.

Peut-être ce que je viens de dire auroit-il mieux trouvé sa place dans le chapitre qui regarde Platon, ou dans celui qui regarde Aristote : mais outre qu'ils étoient déja assez longs, ce sont des idées qui ont rapport à la Dialectique, & par consequent elles ont pû avoir place parm celles qui regardent les Topiques.

LES PARTITIONS ORATOIRES.

Les Partitions oratoires.

POUR les Partitions oratoires, je crois pouvoir dire que c'eſt une très-bonne Rhétorique, donnée par diviſions & ſoûdiviſions des matieres, [ce qui eſt la raiſon du titre,] d'un ſtyle également clair, ſuccint & élegant, très-proportionné à la portée de ceux qui commencent; de telle ſorte qu'on peut s'en ſervir utilement en y rapportant des exemples, au lieu que Ciceron n'a pas jugé à propos d'y en mettre.

Rien n'eſt moins juſte que ce que le Pere Rapin dit tout enſemble des Topiques, des Partitions, des deux Livres de l'Invention, & des quatre Livres à Herennius. " Ce ne ſont, dit-il, que des „ Traitez particuliers, & propres à arran„ ger des lieux communs, qui ne laiſ„ ſent pas d'avoir leur uſage & leur beau„ té ". Cette idée ne convient point à deux Rhétoriques completes, telles que ſont les Livres à Herennius, & les Partitions; elle ne convient pas même aux deux Livres de l'Invention, qui ſont un Ouvrage imparfait; ni même aux Topiques, qui ne parlent que de lieux de Rhétorique, puiſque l'Auteur n'y donne point l'Art d'arranger, mais ſeulement de trouver les argumens.

Préf. de ſes Réfl. ſur l'Eloq. p. 30.

Sturmius Comment. in Partit. orator.

Sturmius eſt d'avis qu'on liſe dans les Claſſes

Classes les Partitions oratoires, à cause de leur brieveté, propre à empêcher que les jeunes gens ne se rebuttent de la longueur des préceptes, & qui n'empêche pourtant pas que ce Livre ne contienne la doctrine de Ciceron, celle d'Aristote, & generalement tout ce qu'il y a à savoir sur l'Art oratoire. Il ajoûte qu'il préfere cet Ouvrage aux autres du même Auteur, qu'il est des plus parfaits, & du nombre de ceux qu'il a composez dans un âge meur & après la victoire de César; ce que néanmoins ce Critique n'ose pas donner pour certain. Quant à la préference qu'il donne à cet Ouvrage sur les autres, il y a apparence que ce n'est que par rapport aux jeunes gens, à qui il est plus convenable. Les Partitions oratoires.

C'est ainsi que l'Anonyme que je cite quelquefois, trouve que les Partitions sont une Rhétorique abregée, mais entiere. C'est ainsi pareillement que Junius * ne désapprouve pas qu'on fasse des Rhétoriques nouvelles, pourvû qu'on ne néglige point les Partitions qui sont, selon lui, *un petit livre tout d'or*, où Ciceron a ramassé pour l'instruction de l'Orateur, tout ce qui peut se dire, sans oublier la brieveté, si fort recommandée à ceux qui donnent des préceptes (1). Mais le Pere Soare les trouve trop courtes: il trouve que les richesses de l'Eloquence y sont trop resserrées & trop entassées; ce qu'on pour-

† *Anonym. Polit. hist. Philol. curios. p. 35. & 36.*

* *Method. éloq. compar. c. 4.*

Soar. Rhet. Ep. ad Lect.

1 Quidquid præcipies, esto brevis. *Horat. Ep. ad Pis. v.* 335.

Les Partitions oratoires.

pourroit dire n'être vrai que parce que Ciceron, comme j'ai dit, ne rapporte point d'exemple. On ne peut nier néanmoins que cela ne soit vrai aussi par rapport aux préceptes, puisque cet Orateur lui-même y avertit son fils, que ce qu'il vient de lui dire n'est propre qu'à lui montrer les sources de l'Art oratoire. Cet avis étoit necessaire, au jugement de Junius, afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il n'y avoit qu'à bien savoir ce que ce Livre nous enseigne, pour être habile à peu de frais dans un Art si difficile. Il faut, selon Junius, outre les Partitions, lire aussi Aristote, Hermogéne, les Dialogues & le Livre de l'Orateur.

Meth. eloq. comparat. c. 4.

Le même avis me fait encore observer qu'on voit ici le fils de Ciceron déja instruit des préceptes de l'Eloquence, qui interroge son pere. Il falloit que cet Orateur donnât cette idée de son fils, à ce que dit Sturmius, parce que c'est une chose difficile que d'interroger à propos & avec grace, & que ce n'est pas le fait d'un ignorant. Ce qui paroît, dit-il, par les Dialogues de Platon, où l'on voit un certain Protagore qui interroge Socrate d'une maniere à glacer, au lieu que Socrate l'interroge à son tour avec tant d'esprit, qu'il le met hors d'état de répondre.

Ce Livre ne contient guéres que les préceptes ordinaires: s'il y a quelque chose de parti-

1 Est igitur amplificatio gravior quædam affirmatio,

particulier, c'eſt que Ciceron y réduit toutes les paſſions à quatre, comme les Stoïciens; & ce ſont la *Joye*, la *Douleur*, la *Crainte* & le *Deſir*: diviſion beaucoup moins commode dans la matiere préſente, que celle d'Ariſtote, comme je l'ai remarqué en parlant de ce Philoſophe. Les Partitions oratoires.

Au reſte, on trouve dans cette Rhétorique toutes les lumieres neceſſaires ſur le genre judiciaire en general, & en particulier, ſur la maniere d'y connoître & d'y établir l'état d'une cauſe; ſur quoi Quintilien eſt très-long & très-obſcur. On y trouve auſſi ce qu'on peut deſirer ſur le genre Déliberatif & ſur le Démonſtratif, dont Ciceron explique très-bien le vrai caractere, la nature, le ſtyle, les ornemens, ſans néanmoins rien dire des figures. A peine y a-t-il un petit endroit qui peut y avoir rapport. *Partit. orat. n. 99. & 6.*

Il eſt vrai que l'Amplification ne paroît pas bien définie dans cet Ouvrage (1), & que Ciceron ſemble n'entendre par ce mot, ſelon ſa définition, que *l'Art de traiter en ſtyle plus magnifique une choſe déja expliquée en ſtyle plus ſimple*; mais il marque parfaitement bien le lieu où il faut ſe ſervir de l'Amplification, & la maniere dont il faut s'en ſervir. Que ſi la définition qu'il en donne n'a pas l'étenduë qu'elle devroit avoir, on peut y ſuppléer, en prenant bien tout ce que ce grand Maître dit ſur cet article. *Ibid. n. 56. 57 58. Item 128.*

J'ajoûte

matio, quæ, motu animorum, conciliet in dicendo fidem, *Partit. orat. n. 53.*

Les Partitions oratoires. *Part. orat.* p. 139, 140.

J'ajoûte à ce que je viens de dire sur les Partitions, qu'on y voit aussi clairement la raison pourquoi Ciceron recommande si fort la Philosophie à ceux qui étudient l'Eloquence. C'est la Philosophie Académique dont il parle, laquelle, ainsi qu'il l'assûre, ne différoit que de nom de la Philosophie Péripateticienne; & il dit en termes exprès que dans l'une & dans l'autre, on *s'appliquoit à des exercices de Rhétorique*, c'est-à-dire à des discours oratoires, où l'on traitoit des matieres d'usage très-éloquemment.

Il s'en explique encore ailleurs d'une maniere qui fait plaisir à entendre. " Combien, dit-il, ces Philosophes (1) n'ont-„ ils pas écrit de Livres touchant le gou-„ vernement des Etats! combien n'en „ ont-ils pas composé touchant les Loix! „ combien nous ont-ils laissé de Traitez „ de Rhétorique! combien de Harangues „ & de Discours qui sont des chefs-„ d'œuvres d'Eloquence! Ont-ils entre-„ pris de parler de quelque matiere épi-„ neuse? on voit qu'avec la justesse & „ la précision des Stoïciens, ils y ont „ ré-

1 Quàm multa illi [Peripatetici Academicique] de Republica scripserunt! quàm multa de Legibus! quàm multa, non solùm præcepta in artibus, sed etiam exempla in orationibus bene dicendi reliquerunt! Primùm ipsa illa, quæ subtiliter differenda erant, politè aptéque dixerunt, cùm definientes, tum partientes, ut vestri etiam Stoïci. Sed vos squallidiùs: illorum, vides, quàm niteat oratio! Deinde ea quæ requirebant orationem ornatam & gravem, quàm magnificè sunt dicta ab illis! quàm splendidè! de justitia, de fortitudine, de amicitia, de ætate degenda, de Philosophia, de capessenda Repu-

bl.

„ répandu cette clarté & cette élegance Les Parti-
„ de ſtyle qui leur ſont propres. Ont- tions ora-
„ ils voulu écrire ſur des ſujets ſuscep- toires.
„ tibles d'ornemens? avec quel éclat, a-
„ vec quelle richeſſe d'expreſſions n'en
„ ont-ils pas écrit! Quels excellens Ou-
„ vrages n'ont-ils pas fait ſur ce qui re-
„ garde la juſtice, la force, l'amitié, la
„ conduite de la vie, le ſoin de la Ré-
„ publique, la temperance, la grandeur
„ d'ame! Quel ſuc, pour ainſi dire, &
„ quel embonpoint ne trouve-t-on pas
„ dans tous ces Traitez! Quelle ſubli-
„ mité, & quelle préciſion en même
„ tems, ſelon les endroits! Ils ont fait
„ des livres pour conſoler les perſonnes
„ affligées; ils en ont fait d'autres pour
„ nous animer à de grandes entrepriſes;
„ ils nous ont donné les préceptes de
„ la Morale; ils nous ont donné les
„ conſeils de la ſageſſe, écrits d'un ſtyle
„ admirable & magnifique, digne des
„ grands Hommes pour qui ils avoient
„ compoſé ces Ouvrages.

C'étoit ſur des ſujets de cette nature qu'Ariſtote (2) entre-autres faiſoit parler ſes

bl. de temperantia, de magnitudine animi, quod erat hominum, non ſpinas vellentium, ut Stoïci, nec oſſa nudantium; ſed eorum qui grandia ornatè vellent, enucleatè minora dicere. Itaque quæ ſunt eorum conſolationes! quæ exhortationes! quæ monita & conſilia ſcripta ad ſummos viros! *L. 4. de fin. n. 5. 6.*

2 In hac Ariſtoteles adolescentes, non ad Philoſophorum morem tenuiter differendi, ſed ad copiam Rhetorum in utramque partem, ut ornatiùs & ubertiùs dici poſſit, exercuit. *L. 2. de Orat. n. 46.*

Les Partitions oratoires.

ſes diſciples, non pas avec la ſéchereſſe des Philoſophes, mais avec toute la magnificence des Orateurs.

Mais on ne ſera pas fâché, je crois, de voir ici par occaſion juſqu'où alloit quelquefois l'Eloquence de ces Philoſophes, & en même tems quelle idée il faut avoir de ce qu'on dit que *Periclès ſe ſervit très-utilement de la Phyſique dans l'uſage de l'Art oratoire.*

On peut juger de l'Eloquence de ces Philoſophes, par celle de Carneade; non qu'ils fuſſent tous de la même force, mais parce qu'ils travailloient tous à être de grands Orateurs, & ils réüſſiſſoient chacun ſelon ſon genie. Elle étoit ſi puiſſante, celle de Carneade (1), qu'il ne ſoûtint jamais rien ſans le prouver, & que jamais il n'attaqua rien ſans le détruire. Il emportoit tout comme une riviere rapide, ou il charmoit tellement, que ceux que ſes raiſons n'avoient pû vaincre, ſe laiſſoient amener à ſon ſens par le plaiſir de l'entendre. Ainſi par force ou par adreſſe, il venoit à bout des perſonnes mêmes qui avoient pris contre lui les précautions les plus exactes. Aucun de ſes adverſaires ne pouvoit tenir contre lui. Toutes ſes opinions étoient reçûës; toutes celles des autres étoient rejettées. Antipatre voulut le combattre, mais il n'oſa paroître devant lui. Il ſe taiſoit en ſa préſence, & il l'attaquoit de

(*Numen. apud Euſeb.* p. 737.

1 Rem nullam defendit, quam non probarit; nullam oppugnavit, quam non everterit. *Cic. L. 2. de Orat. n.*

de loin par quelques livres qu'il compoſoit. La poſterité les a vûs ; mais ils n'étoient pas capables de ſe ſoûtenir, je ne dis point contre Carneade, puisqu'il n'étoit plus, mais contre ſon ombre. Tout mort qu'il étoit, ſa haute réputation le faiſoit encore triompher de ſon antagoniſte, loin de lui céder lorsqu'il vivoit & qu'il étoit environné de toute ſa gloire. Quelle idée Lucile n'en donnoit-il pas! Ce Poëte, au rapport de Lactance, introduiſoit Neptune qui discouroit d'une matiere fort obscure, & qui diſoit qu'elle ne pourroit pas être expliquée, quand même Carneade reſſuciteroit. Les Partitions oratoires.

Mais ce qui fournit les plus beaux témoignages de ſon éloquence, c'eſt ſon Ambaſſade de Rome. Les Athéniens condamnez à une amende de cinq cens talens, pour avoir pillé la ville d'Orope, le députérent vers le Senat Romain avec deux autres Ambaſſadeurs. Avant que d'avoir audience, ils firent des Harangues en préſence d'un grand nombre de perſonnes, & l'on admira en chacun d'eux un caractere particulier. La force & la rapidité furent celui de Carneade. Plutarque nous apprend que la jeuneſſe de Rome fut ſi charmée de ſes diſcours, qu'elle renonçoit aux plaiſirs & à tout autre exercice, afin de ſuivre la paſſion de philoſopher qu'il lui avoit inſpirée, & dont elle

M. Bayle dans ſon Dict. ſur Carn.

Les Partitions oratoires.

elle étoit comme enthousiasmée. A l'égard du Senat, après qu'on y eut entendu ces Ambassadeurs, il y fut dit qu'ils étoient moins envoyez pour obtenir quelque chose par la voye de la persuasion, que pour forcer le Senat à faire tout ce qu'ils voudroient. C'étoit ainsi qu'on exprimoit la force de leur éloquence. Aussi Caton ne fut-il point content qu'on les écoutât si long-tems & si souvent. Donnons-leur réponse, disoit-il, & les renvoyons chez eux; ce sont des gens qui persuadent tout ce qu'ils veulent. En effet ils obtinrent que l'amende fût réduite à cent talens; & on raconte que Carneade ayant un jour harangué admirablement pour la justice, harangua le lendemain contre cette vertu avec le même succès. Voilà comme les Académiciens cultivoient l'Eloquence. Il est facile de concevoir que de pareils Philosophes pouvoient former des Orateurs.

M. Bayle sur Pericl. dans son Dict.

Pour ce qui est de Periclès, & de l'usage qu'il fit de la Physique dans l'Eloquence, Monsieur Bayle qui parle de ce fait & de ce point de doctrine, auroit pû le mieux éclaircir. Il fait, après Ciceron, l'éloge de l'éloquence de Periclès. " Elle plaisoit, on l'admiroit, on „ la craignoit. N'oublions pas, ajoûte- „ t-il, qu'avec une force de genie peu „ commune, il s'est servi très-heureuse- „ ment de ses lumieres philosophiques, „ pour donner un grand relief à son é- „ loquence. Les hautes spéculations, & „ les profondeurs physiques & métaphy-

„ siques

„ siques dont il avoit nourri son esprit Les Partitions oratoires.
„ par les leçons d'Anaxagore, eussent été un obstacle à plusieurs autres qui
„ auroient voulu acquérir la gloire de
„ grands Orateurs, mais pour lui il y
„ trouva un excellent suc, qui donna à
„ ses Harangues une force merveilleuse.

Cela dit clairement que *communément la Physique & la Métaphysique sont un obstacle à l'Eloquence.* Tout ce qu'on dit de plus, est pompeux à la verité, mais fort obscur. Il falloit expliquer comment l'Eloquence *nourrie*, comme dit Monsieur Bayle, *& armée de la connoissance de la nature, avoit plus de force.* Dans le passage que l'on rapporte de Platon, ce Philosophe de qui on tient ce fait, dit que Periclès *transporta de la Physique dans l'Eloquence ce qui pouvoit y être d'usage*; cela est beaucoup plus clair, quoiqu'il y ait encore de l'obscurité. *Dans le Dialogue de Phèdre p. 1237.*

Ciceron qui a parlé d'après Platon, dit que *Periclès instruit de la Physique par Anaxagore, passa facilement, ou fit passer son esprit de ces hautes spéculations, aux affaires du Barreau & au gouvernement de la République.* Cela ne dit pas encore ce que nous cherchons. *Cic. in Orat.*

Mais Platon dit que *l'utilité qu'on tire de l'étude de la nature*, c'est *la grandeur d'ame & la constance, ou la fermeté.* Cela dit quelque chose de plus, si on explique comment on en tire cet avantage, & il n'est pas mal-aisé de le faire: la connoissance *de la nature* comprend celle de *l'Auteur* de la Nature, & rien *Dans son Phèdre.*

n'est

Les Partitions oratoires.

n'eſt plus propre à relever l'eſprit, que la connoiſſance de Dieu, ſoit qu'on le connoiſſe par la Religion, comme les Chrétiens, ou ſeulement par la contemplation de ſes Ouvrages, comme les Payens, pourvû qu'on en ſache faire un bon uſage. C'eſt ce qui donne de grands ſentimens; c'eſt ce qui inſpire & l'eſtime pour la vertu, & le mépris pour ce qui lui eſt contraire; le courage, par conſéquent, de faire de grandes choſes, & la honte de s'abandonner à la moleſſe ou à l'oiſiveté. Auſſi remarque-t-on qu'Anaxagore parloit de *Dieu*, des *mœurs*, & des *Anges*, & qu'il apprit à Periclès à *craindre Dieu ſans ſuperſtition*. Voilà les connoiſſances qui peuvent fournir des penſées propres ou à relever l'ame, ou à fortifier le discours. Pour les connoiſſances veritablement phyſiques ou métaphyſiques, elles ne ſauroient jamais entrer dans un discours oratoire. Ciceron, Hermogéne, Ariſtote, & tous les Maîtres y ſont formels. Periclès fit bien voir qu'il ne penſoit point autrement, lorſque voyant un Pilote épouvanté d'une éclipſe, cet Orateur lui jetta un manteau ſur les yeux, lui demandant s'il s'étonnoit de ne rien voir? & le Pilote lui ayant répondu que non: voilà, lui dit-il, ce que c'eſt qu'une éclipſe. C'eſt un trait ſenſible de ce que Ciceron appelle, *Exercitationem mentis à reconditis abſtruſisque rebus ad res populares traducere.* „ C'eſt-à-dire, appliquer ſon eſprit à des „ choſes & à des expreſſions populaires, „ après

Voyez ci-après les deux liv. de l'Inv.

Amyot. in 8 édit. de Vascos. p. 615. & 616.

Cic. in Orat.

„ après l'avoir appliqué à la contem- Les Partitions oratoires.
„ plation des choſes les plus relevées.

LES DEUX LIVRES DE L'INVENTION.

Les deux Livres de l'Invention.

IL y a encore un Ouvrage ſur la Rhétorique, qui eſt certainement de Ciceron, & qu'il avoit diviſé, à ce qu'on croit, en quatre Livres, (1) mais dont les deux derniers ſont perdus. Ce qui eſt de vrai, c'eſt que par la fin du ſecond, on voit clairement qu'il en avoit fait plus de deux. Il a intitulé cet Ouvrage, *Livres de Rhétorique*, ou *de l'Invention oratoire*. Priſcien & Quintilien en un endroit, le citent ſous le ſecond titre, & en un autre endroit, ils le citent ſous le premier. Voſſius ne faiſant attention qu'à cette maniere de le citer ſous le titre de *Livres de Rhétorique*, & d'ailleurs conſiderant que Ciceron n'y parle pas ſeulement *de l'Invention*, a crû que ce titre, *de l'Invention oratoire*, n'étoit point de l'Auteur. Sans doute que Voſſius n'avoit pas remarqué dans les Partitions, que le titre de *l'Invention* convient même à une Rhétorique complette; il eſt aiſé cependant de le voir, puiſqu'il y eſt dit que l'Orateur doit également *trouver* les choſes, les mots & l'ordre

Priſc. l. 9. Quintil. l. 5. Ibid.

Voſſ. de nat. & conſt. Rhet. c. 13. p. 164.

Cic. Partit. orat. p. 3.

1 *On le marque ordinairement dans le titre du Livre.*

Les deux Livres de l'Invention,

dre de son discours. De sorte que *l'Invention* s'étend sur tout, quoique celle des mots s'appelle plûtôt *l'Elocution*, comme celle de l'ordre s'appelle *l'Arrangement*.

On sait la difference qu'il y a entre la Rhétorique & l'Eloquence, aussi bien qu'entre le Rhéteur & l'Orateur ; l'un donne les préceptes, & l'autre les met en usage. On fait sur cela une difficulté; Ciceron a-t-il eu égard à cette difference, lorsqu'il a appellé l'Ouvrage dont est question, *Livres de Rhétorique*, ou *de l'Invention de Rhétorique* ; au lieu qu'il appelle ses autres Ouvrages sur l'Eloquence, *Livres de l'Orateur*, ou *touchant les Orateurs*.

M. Fab. Vict. Préf. de son Comment. sur le 1. livre de l'Inv. à la fin.

Un ancien Commentateur a crû qu'il y avoit eu égard. Il se fonde sur ce que Ciceron enseigne ici, selon lui, l'Art de persuader, au lieu que dans les Livres ou Dialogues de l'Orateur, il explique, dit-il, les talens ou les parties que l'Orateur doit avoir.

C'est un Maître de conséquence qui parle ainsi. Néanmoins je ne puis être de son avis. Et si ce Critique n'avoit jamais rien dit de mieux sur la Rhétorique, je doute fort que pour son habileté dans cet Art, on l'eût honoré, comme on fit, d'une statuë d'or dans la Place de Trajan, ni qu'on pût dire que saint Jerôme ait eu en lui un savant Maître, étant certain que les Dialogues de l'Orateur sont une vraye Rhétorique, dont ils pourroient avoir le nom; & que

Marin Betichem Scodrens. Castigat. in Victor.

Cice-

Ciceron auroit pû appeller *Livres de l'Invention oratoire*, ce qu'il appelle *Livres de l'Invention de Rhétorique*, comme il auroit pû intituler *Partitions de Rhétorique*, ce qu'il a intitulé *Partitions oratoires*; & l'on sait qu'en Latin comme en François, *l'Art oratoire* ou *l'Art de Rhétorique* sont une seule & même chose. Les deux Livres de l'Invention.

Quant à la doctrine contenuë dans ces deux Livres, l'Auteur en fait lui-même le précis & nous apprend que dans son premier Livre, il a eu soin d'expliquer la nature de l'Eloquence & de l'Art qui l'enseigne, les devoirs de l'un & de l'autre, leur vûë ou leur fin, leur objet ou leur matiere, leurs parties, les divers genres de causes, la maniere d'y trouver ou d'y déterminer les questions, les differentes parties du discours & leurs regles; enfin la méthode de traiter les argumens, soit par rapport à la preuve, soit par rapport à la réfutation. Je dis, *de les traiter*, car pour la méthode de les *trouver*, ne croyant pas l'avoir assez expliquée, il prétend le faire dans le second livre, où il s'étend particulierement sur le genre Judiciaire, moins sur le Déliberatif, très-peu sur le Démonstratif. *L. 2. de Invent. n. 11.*

C'est en parlant des argumens, qu'il distingue la méthode de Socrate & celle d'Aristote, laquelle est aussi celle de Théophraste. La premiere consiste à interroger l'adversaire, & à le prendre par ses réponses, sans rien avancer soi-même, & sans faire connoître ce que l'on veut établir. La seconde consiste à proposer *L. 1. n. 53 & 54.*

Les deux Livres de l'Invention. *L. 1. n. 61.* poſer ce que l'on veut, & à l'établir par des principes. Il préfere celle-ci à l'autre, comme plus convenable à l'Orateur, & comme ſuivie par les Maîtres les plus habiles. Mais la poſſeſſion où ſont les Orateurs d'adreſſer quelquefois la parole à l'adverſaire, de l'interroger, de rapporter ſes réponſes, & d'en tirer des inductions, montre aſſez clairement qu'on peut *Ibid. n. 77.* mêler ces deux méthodes l'une avec l'autre.

L. 2. n. 7. & 8. Au reſte, il nous avertit de prendre garde que toutes les manieres des Philoſophes, non plus que toutes leurs penſées, ne conviennent pas à l'Eloquence, & il traite de folie le ſentiment d'Hermagore, qui ſoûtenoit que l'Orateur de- *Voyez ci-devant Partit. orat. p. 304.* voit parler de tout, & même de la Phyſique. " On lui pardonneroit, dit-il, " s'il avoit bien ſû cette Science: car on " croiroit qu'il auroit jugé de tous les " Orateurs par lui-même, au lieu qu'il " eſt plus aiſé de montrer qu'il ignoroit " l'Art oratoire, qu'il ne le ſeroit de " faire voir qu'il étoit Phyſicien. Il con- *Lib. de Invent. 2. n. 16.* clut donc que ſur cela, il faut s'en tenir à la doctrine d'Ariſtote. Il avouë néanmoins que la Rhétorique d'Hermagore avoit ſon merite, qu'il y avoit du choix, de l'ordre, & même de l'invention, quoi qu'en vouluſſent dire quelques Maîtres jaloux de ſa gloire.

Si la penſée de Ciceron ſur la Phyſique eſt remarquable, il y en a une autre ſur la ſageſſe & ſur l'Eloquence qui ne l'eſt *L. 4. de Doct. Chriſt.* pas moins. Saint Auguſtin en fait une eſtime

estime particuliere, & ne cesse de l'inculquer, pour nous persuader de joindre & l'Eloquence à la Sagesse, & la Vertu à l'Eloquence. Ciceron dit que *la Sagesse sans l'Eloquence, ne produit pas de grands fruits; & que l'Eloquence séparée de la Sagesse, non-seulement ne produit jamais aucun bien, mais produit souvent de grands maux.* Cependant plus on peut en abuser, & plus il est à propos de l'étudier, afin d'en faire un bon usage, comme on le peut aisément, en l'associant à la Vertu. Les deux Livres de l'Invention.

Sans entrer dans un plus grand détail, il suffit de remarquer que sur l'article des questions que l'Orateur peut avoir à traiter, Ciceron & Hermogéne se prêtent du jour l'un à l'autre. J'ajoûte que l'Orateur Romain, en traitant des parties du discours, distingue deux sortes d'Exordes; l'un qui se présente comme à visage découvert, l'autre qui cherche doucement à s'insinuer, selon la nature des affaires. Il explique les conditions que l'un & l'autre doivent avoir, & les défauts qu'on y doit éviter, afin qu'un Exorde ne soit ni *trivial*, ni *commun* aux deux parties, ni *propre à retourner* contre nous, ni *trop long*, ni *étranger*. Enfin Ciceron ne distingue que deux choses dans la Peroraison, qui sont la *Récapitulation* & les *Passions:* mais par tout ce qu'il nous dit de ces deux-là, il nous fait concevoir que l'*Amplification* y est aussi necessaire, expliquant même à cet effet la maniere de se servir des grands

Les deux Livres de l'Invention.

principes & des théſes generales, qu'on appelle communément Lieux communs. Voilà pour la doctrine.

L. 2 initio.

A l'égard du jugement qu'il faut porter de l'Ouvrage, Ciceron fait profeſſion d'avoir choiſi, pour le compoſer, tout ce qu'il y avoit de meilleur ſur cette matiere dans les Auteurs de tous les ſiécles; ſe donnant ainſi plus d'avantage pour le rendre parfait, que n'en avoit eu ce Peintre qui voulut faire une Junon parfaitement belle, puisqu'il ne prit que cinq perſonnes de ſon temps, d'une rare beauté, ſe contentant d'en exprimer dans ſon tableau ce que chacune avoit d'excellent. *Ibid. n. 6.* Ariſtote, avant Ciceron, avoit ainſi ramaſſé en un ſeul corps les préceptes de tous les Maîtres, de telle ſorte, comme je l'ai déja dit, qu'il fit tomber tous leurs Ouvrages par la beauté & la juſteſſe du ſien.

Peut-être Ciceron ſe flattoit-il d'avoir le même ſuccès qu'Ariſtote, lorsqu'il compoſa ſes Livres de l'Invention; mais il s'en désabuſa dans la ſuite, comme il eſt aiſé de voir par ſon premier Dialogue de l'Orateur. *L. 1. de Orat. n. 5.*

Ce ſont certainement ſes Livres de l'Invention qu'il regarde là comme peu de choſe, ou comme un des premiers fruits de ſa jeuneſſe, nous faiſant entendre que c'eſt une production imparfaite, mal polie, peu digne de la gloire qu'il s'étoit acquiſe depuis par ſes harangues. Telle eſt auſſi l'idée que nous en donne

Quin-

Quintilien (1). Il eſt vrai qu'il y a de très-bonnes choſes, des choſes très-ſenſées & excellentes, au jugement & de l'Auteur anonyme & de Junius. Cependant il faut avoüer que ſi on y reconnoît Ciceron, c'eſt Ciceron encore foible, qui annonce en quelque façon ce qu'il doit être, mais qui ne l'eſt pas encore, n'ayant ni cette vivacité, ni ce tour, ni cette nobleſſe qu'on trouve dans ſes autres Livres, même dans ſes Partitions oratoires; à plus forte raiſon dans ſes Dialogues ou dans le Livre de l'Orateur. On n'y reſpire point cet air & ce feu qui anime le lecteur à l'étude de l'Eloquence, ce qui eſt un des caracteres les plus importans & les plus utiles dans un Ouvrage de Rhétorique. En un mot Ciceron, à mon avis, n'a rien fait de plus foible ſur cette matiere, que ſes Livres de l'Invention, qui portent très-juſtement ce titre, au ſens qu'on prend aujourd'hui l'*Invention*, parce que ce qui nous reſte aujourd'hui de cet Ouvrage, ne traite presque que de cela. Le Pere Soare dit même que ſur cet article, Ciceron donne ailleurs bien des lumieres qu'on ne trouve point dans ces Livres-ci. Junius veut encore qu'on liſe ces Livres avec précaution, non-ſeulement parce que Ciceron étoit fort jeune lorsqu'il les compoſa, mais encore parce que cet Orateur dit lui-même que cet Ou-

Les deux Livres de l'Invention. *Bibliogr. Polit. Hiſt. Philol. cur. p. 35. & 36. Method. Eloq. comp. c. 4.*

Rhet. de Soar. Ep. ad Lect.

Method. Eloq. comp. c. 4.

1 Regeſta & ſcholas vocat ab adolescente compoſitas. *Quintil. l. 3. c. 6.*

Les deux Livres de l'Invention.

Ouvrage n'avoit vû le jour que par hazard, lui échappant comme des mains, après qu'il l'eut fait pour son usage. De sorte, dit Junius, qu'il ne faut pas s'étonner si ailleurs Ciceron s'écarte des principes qu'il avoit posez dans ces Livres.

LA RHETORIQUE A HERENNIUS.

La Rhétorique à Herennius.

IL n'est pas aisé de savoir qui est l'Auteur des quatre Livres de Rhétorique adressez à Herennius, & qu'on voit à la tête des Ouvrages de Ciceron. Dans les éditions communes, le titre porte qu'on n'en sait rien, mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. Vossius est de ce nombre. D'autres les revendiquent à l'Orateur Romain, comme George de Trébizonde, qui appelle ces Livres *la vieille Rhétorique de Ciceron.* Il y en a qui ne se contentent pas de les attribuer à cet Orateur; mais ils font des Dissertations fort échauffées contre les défenseurs du sentiment opposé, lequel leur paroît puéril aussi-bien que les raisons dont on l'appuye.

De Nat. & conflit. Rhet. p. 165.

Trapezunt. Rhet. p. 231. & 233. Nicol. Angelius, Bucin, & Marin, Beccichaut, Scodrens in Rhet. ad Heren.

Il faut avouer qu'il y en a de foibles. Telle est celle qu'on tire de la contrarieté entre la doctrine de l'Ouvrage dont

est

eſt queſtion, & la doctrine des Ouvrages qui ſont certainement de Ciceron. Car il y a beaucoup de choſes contraires, comme l'a remarqué le P. Soare, ſans entrer néanmoins dans cette diſcuſſion. Mais cette raiſon ne conclut pas que la Rhétorique dont il s'agit, ne ſoit pas de l'Orateur Romain ; puiſqu'il nous avertit lui-même quelque part, que ſur cette matiere, il a pû penſer différemment (1). La Rhétorique à Herennius. *Rhet. de Soar. Ep. ad Lect.*

Les raiſons de ceux qui tiennent le ſentiment contraire, ſont-elles bien plus ſolides? Il ne paroît pas toujours qu'elles le ſoient. Ils remarquent, par exemple, que l'Auteur de cet Ouvrage ſe dit *mari de Terentia*, & *pere de Tullius*; ce qui, ſelon eux, ne convient qu'à Ciceron. On leur répond que ce n'eſt point l'Auteur qui ſe dit tel, mais un homme qui parle dans ſon teſtament, rapporté par l'Auteur. C'eſt une obſervation qui ſaute aux yeux de ceux qui liſent. Auſſi Voſſius n'a-t-il pas manqué de la faire; & ce ſavant Critique ne croit point que cette Rhétorique ſoit de Ciceron, quoiqu'il n'ignore pas que d'anciennes éditions la lui donnent, auſſi-bien que Priſcien, ſaint Jerôme, Leonard Aretin, & pluſieurs autres. *Inſtit. Orat. t. 1. p. 182.*

En effet il eſt ſurprenant que Quintilien, qui cite les livres de Rhétorique de Ciceron, n'ait jamais cité ceux dont il s'agit;

1 Poteſt enim mihi ipſi alias aliud videri, *Cic. in Orat. ad calcem.*

La Rhétorique à Herennius. *Quintil. lib. 9. c. 1.*

s'agit; & il eſt certain qu'il a eu lieu d'en parler, du moins en traitant des figures. Car il veut rapporter ſur cela toute la doctrine de ce grand Maître, & il n'en rapporte que le peu qu'il en a dit en deux endroits, comme n'en ayant rien dit de plus. Auroit-il omis les Livres à Herennius, dont le quatriéme eſt deſtiné presque tout entier à cette matiere, ſi ces Livres étoient de cet Orateur?

L. 3. de Orat. n. 94 & in Orat. ad Brut. n.

Ce n'eſt pas répondre à cette difficulté, que de dire que Quintilien cite quelques paroles de cette Rhétorique, & qu'il les attribuë à Ciceron; de quoi on prétend fournir trois exemples: car cela ne dit pas, *pourquoi voulant rapporter tout ce que Ciceron a dit des figures*, il omet le Livre où cet Orateur a traité cette matiere à fond, ſi c'eſt lui qui en eſt l'Auteur. De plus, les paroles citées par Quintilien, & qu'on dit être tirées de cette Rhétorique, ou n'en ſont pas tirées, ou ne ſont pas attribuées à Ciceron. On en fournit trois exemples, comme j'ai dit; celles du premier (1) lui ſont attribuées veritablement, mais elles ſont du premier Livre de la Nature des Dieux: celles du ſecond exemple (2) ſont tirées de cette Rhétorique, mais Quintilien ne les attribuë point à Ciceron; & celles du troiſiéme exemple (3), qui ſont auſſi tirées

Nicol. Angel. ubi ſupra.

L. 3. de Natur. Deor. n. 95. ou 96. ſelon la note marginale de Quint.

1 Quæ primo dura viſa ſunt, uſu molliuntur. *Quint. l. 1. c. 5. in fine.*

2 Qui ſunt, qui fœdera ſæpe ruperunt, &c. *Quint. l. 9. c. 3.*

rées de cette Rhétorique, il les attribuë assez clairement à Cornificius. A quoi si l'on ajoûte la conformité entre la doctrine de cet Ouvrage sur les figures, & celle que Quintilien attribuë nommément à Cornificius, il y a lieu de croire que Cornificius, selon lui, en est l'Auteur. La Rhétorique à Herennius.

On s'étonne, si cela est, comment il n'a nommé ni Virgile, ni Horace, parmi les bons Auteurs dont il pouvoit rapporter des exemples sur ses préceptes, comme il a nommé Crassus & Ennius. Mais si c'est Ciceron qui en soit l'Auteur, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner comment, faisant profession de fournir des exemples de son propre fond, il n'en rapporte aucun de ses Harangues? *Nicol. Ang. initio.*

J'avouë que le style, quoique simple & familier, est pur & Ciceronien. C'est ce qui me porteroit le plus à croire que l'Ouvrage est de Ciceron. Mais il y a des choses où j'ai peine à reconnoître cet Orateur. Outre que, Cornificius étant presque son contemporain, il a pû avoir le style du bon siécle. *Marin. Betich. supra.*

La bonté du style a fait dire au Bibliographe anonyme, que c'est un Ouvrage, non pas de Ciceron, mais fait sur les Ouvrages de cet Orateur; dont il reconnoît, à ce qu'il dit, que l'Auteur a quelquefois copié les termes. Junius se déclare aussi pour ceux qui nient que cette Rhétorique soit de l'Orateur Romain, & trouve *Bibliograph. Polit. hist. Philol. curios. p. 35. 36.* *Method. Eloq. comp. c. 4.*

3 Amari jucundum est, si cures ne quid insit amari. *Ibid.*

La Rhétorique à Herennius.

trouve que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils le nient. Quoiqu'il en ſoit, la choſe ne vaut pas la peine, je ne dis pas qu'on s'y échauffe, mais même qu'on s'y arrête davantage, étant plus à propos de profiter de ce que ces Livres ont d'utile.

Il eſt conſtant qu'on y trouve ce qu'il y a de bon communément dans les Rhétoriques ordinaires, & même certaines choſes qu'on ne trouve point ailleurs, ou qu'on n'y trouve pas ſi bien. On peut mettre de ce nombre une queſtion dont l'éclairciſſement fait le commencement du quatriéme Livre, quoi-qu'elle regarde moins les Orateurs que les Maîtres de Rhétorique. Il s'y agit de ſavoir s'il eſt plus convenable qu'un Maître ſur ſes préceptes donne des exemples de ſa façon, ou qu'il en donne qui ſoient tirez des bons Auteurs. L'uſage des Anciens & la modeſtie ſemblent demander qu'il en tire plûtôt d'ailleurs, que de les fournir lui-même. D'autant plus que l'exemple eſt une eſpece de témoignage qui confirme le précepte, & qu'il n'y a point d'apparence que l'Auteur du précepte prétende le confirmer par ſon propre témoignage. Au lieu que la gloire & le nom des bons Auteurs, en confirmant le précepte, donnent encore du courage à ceux qui étudient l'Eloquence. Outre qu'il y a plus d'art à ramaſſer en un corps d'Ouvrage, & ſous certaines regles, les beaux morceaux répandus de tous côtez dans les Ouvrages des Ecrivains illuſtres.

Si néanmoins on met à part l'uſage des anciens Maîtres, l'Auteur croit que de faire comme eux, c'eſt une modeſtie mal-entenduë. Car ſi un Maître eſt ſi modeſte, pourquoi donne-t-il des préceptes? Il pouvoit demeurer en ſilence. Pourquoi encore ſe fait-il honneur d'un Ouvrage dont la meilleure partie, qui ſont les exemples, n'eſt pas de lui? En vain veut-il faire paſſer l'exemple pour un témoignage qui confirme la regle, ce n'en eſt qu'un éclairciſſement. On convient qu'il y a du travail à ramaſſer des exemples, qu'il y a de l'intelligence; mais on ſoûtient qu'il y a encore plus d'habileté à compoſer. Un homme capable de compoſer, eſt capable de faire un Recueil; & qui eſt capable de faire un Recueil, n'eſt pas pour cela capable de compoſer. La Rhétorique à Herennius.

Sur ces raiſons alleguées de part & d'autre, avouons qu'il eſt à propos qu'un Maître de Rhétorique compoſe quelquefois, pour ſervir lui-même d'exemple. A cela près, on peut dire qu'il vaut mieux rapporter des exemples des bons Auteurs, que d'en faire ſoi-même; parce qu'il y a bien de la difference entre des exemples ainſi produits comme par machine, & ceux qui dans les bons Auteurs ſont partis comme de ſource, à moins qu'un Maître n'ait eu des occaſions pour en produire de ſemblables; encore voudrois-je même en ce cas, en rapporter des uns & des autres, pour nourrir plus agréablement l'eſprit des jeunes gens.

C'eſt encore dans le quatriéme Livre,

La Rhétorique à Herennius. que l'Auteur dit ce qui se peut dire sur l'élegance & sur la clarté du style ; & lorsqu'il s'agit de parler des répetitions des mêmes mots, & de l'usage de ceux qui ont entre eux quelque ressemblance ; comme aussi de l'égalité ou de l'inégalité des membres du discours, & de leurs chûtes semblables, alors il nous donne cet avertissement, *Que ce sont toutes beautez, dont il faut rarement se parer*, parce qu'elles paroissent recherchées. Elles passent pour des affectations, qui ne sont pas supportables dans des causes serieuses, où il faut songer à quelque chose de plus grand. Elles peuvent faire quelque plaisir, mais elles ne persuadent pas. Elles affoiblissent l'estime qu'on auroit pour l'Orateur. Elles empêchent la confiance, parce qu'elles marquent la legereté. Le plaisir même qu'elles nous donnent ne va pas loin, parce que ce sont des beautez frivoles, & non pas de véritables beautez. Elles rendent un discours plus brillant & plus fleuri, mais non pas plus grand & plus majestueux. Avec une solide beauté, le discours est toujours capable de plaire ; avec celles dont il s'agit il lasse bientôt l'auditeur ; parce que, pour le dire en un mot, ce n'est-là qu'une Eloquence puerile, à moins qu'on n'y garde une grande moderation.

L. 4. ad Herenn. n. 32.

Cette remarque est une des plus importantes de tout l'Ouvrage. Il y faut joindre ce que l'Auteur nous dit encore dans le même Livre, de la maniere vive de proposer nos preuves, ou de réfu-

Ibid. n. 25.

ter

ter nos Adverſaires par inſtances ou par repliques, pour réveiller l'attention des Auditeurs; comme auſſi ſur l'effet des interrogations, ou des ſentences, quand on les place comme il faut; ſur les peintures animées, ſur les expreſſions fortes & hyperboliques, ſur les expreſſions ingenieuſes, qui font entendre plus qu'on ne dit, ou autre choſe que ce qu'on dit; ſur la maniere de marquer les mœurs & le caractere, & par conſequent ſur le Dramatique qui y eſt ſi utile, & ſur certaines hypothéſes qu'on fait pour ſe fournir des preuves ou des images ſenſibles; ſur les differens effets, tant des ſimilitudes que des exemples, ſoit qu'on les employe pour ornement, ou pour preuve, ou pour un plus grand éclairciſſement; enfin ſur l'art de ſe tenir dans ſon fort, c'eſt-à-dire, en ce qu'il y a d'avantageux dans la cauſe, ou de le rendre plus ſenſible par la comparaiſon qu'on en fait avec ce qu'il y a de foible dans la cauſe de l'Adverſaire, ſans oublier un moyen entre autres très-efficace pour exciter la compaſſion, & fort uſité dans les bons Auteurs, qui eſt de s'abandonner en quelque ſorte à la merci de ceux qu'on veut toucher. C'eſt la choſe du monde qui fait le mieux ſon effet.

La Rhétorique à Herennius. *Ibid. n.* 33. *Ibid. n.* 23. *Ibid. n.* 24. *Ibid. n* 75. 76. 77. 78. 79. *Ibid. n.* 44.

Il n'y a rien de particulier dans tout le premier Livre, ni dans la moitié du ſecond. Tout y roule ſur les divers genres de cauſes; ſur les devoirs que l'Orateur doit remplir, & qui ſont marquez, ou par les diverſes parties de la

La Rhétorique à Herennius.

Rhétorique, ou par celles du discours; sur les regles qu'il faut garder dans celles-ci, sur les défauts qu'il y faut éviter, & sur les diverses questions qui tombent dans le genre Judiciaire, matiere qui convient fort avec les premiers Livres d'Hermogéne. En tout cela, s'il y a quelque chose qui soit plus digne de remarque que le reste, ce sont ces trois principes: *L. 1. initio.* Que *les regles ne servent absolument de rien sans un grand exercice*, Que *l'Orateur doit se borner aux matieres qui entrent dans le commerce de la vie*; Que *son fort est dans la preuve & dans la Réfutation* (1).

C'est pour cela sans doute que dans la suite du second Livre, l'Auteur nous *L. 2. n. 34. & 35.* explique l'Art de traiter les argumens dans toute l'étenduë dont ils sont capables, lorsque la proposition qu'on avance est soûtenuë, non seulement de son principe & de l'application qu'on en fait, mais que chacune de ces parties est encore appuyée de sa preuve. Il remarque aussi qu'ils sont plus courts lorsque toutes ces choses, ou quelqu'une, ou enfin plusieurs, n'y sont pas necessaires. Ce qu'il observe, dit-il, afin que l'Orateur dans ses argumens, s'étende ou se resserre selon qu'il est à propos. Il auroit dû ajoûter que ces argumens étendus sont rares dans les discours oratoires. L'Enthymême, comme Aristote le remar-

1 Tota spes vincendi posita est in confirmat. & confut. *Ibid. n.* 18.

remarque, y convient beaucoup mieux, tant par sa vivacité, que par la nature des sujets que traitent les Orateurs. Il n'a point omis les moyens d'orner ou de fortifier les argumens par des similitudes, des exemples, & des amplifications; en quoi il convient assez avec Hermogéne. Mais sur quoi il s'étend davantage, ce sont les défauts des raisonnemens, ou des preuves qu'on donne des propositions dont ils sont composez; ou des ornemens qu'on y joint. Ce qui est une espece de Logique dégagée de toute sorte d'épines, & très-utile soit pour nous garantir nous-mêmes de ces défauts, soit pour les découvrir lorsque les autres y tombent. Cela est suivi d'une idée des plus justes de la Peroraison, & des parties qui la composent, qui sont la *Récapitulation*, les *Passions*, & l'*Amplification*, choses qui ont lieu aussi en d'autres endroits du discours, par exemple, après quelque preuve considerable, ou après la Narration. Toutes ces réflexions, avec quelque chose que l'Auteur dit encore dans le troisiéme Livre sur le genre déliberatif & sur le Panégyrique, sont proprement ce qu'il appelle l'*Invention*, que je finis par cette observation qu'il fait, Qu'encore que le Panégyrique arrive plus rarement, il ne faut pas laisser d'être prêt à s'en acquitter avec honneur.

La Rhétorique à Herennius. — *L. 2. à num. 37. ad 45.* — *Ibid. n. 45.* — *L. 3. n. 18.*

Il est beaucoup plus court sur la Disposition, & néanmoins il nous apprend qu'il y en a de deux sortes; l'une que l'Art nous prescrit, parce qu'il faut

Ibid. n. 19, 20, 21.

La Rhétorique à Herennius.

la suivre, à parler generalement, l'autre que nous prescrivent les circonstances des affaires, lorsqu'elles nous obligent de laisser l'ordre prescrit par les regles, qui ne sont autres que le bon sens ; & cela, pour nous accommoder au tems, à l'humeur, ou à la situation de ceux devant qui nous parlons, & qui sont ou prévenus, ou fatiguez, ou pressez ; de maniere qu'un Exorde leur étant alors insupportable, il faut aller au fait, sauf à faire habilement entrer dans le corps même du discours ce que nous aurions dit d'abord pour faire valoir notre cause.

L. 3. n. 22. Enfin l'Auteur parle de la Memoire & de l'Action, & il y consacre la moitié du troisiéme Livre. Que penser de tous les moyens qu'il fournit pour faciliter la premiere ? Je le dis sans hésiter ; il est plus mal-aisé d'apprendre un Discours par les prétenduës regles qu'il nous donne, que de l'apprendre sans aucun de ces secours ; & même je dis que c'est double peine que de s'en servir. On peut lire ces regles pour se convaincre de la verité. Je suis persuadé qu'on ne reviendra à ce principe de plusieurs Maîtres habiles, *qu'il n'y a que la Nature qui donne la Memoire*, & *l'exercice qui la perfectionne.* Sûrement l'Auteur de la Rhétorique à Herennius auroit pû retrancher tout ce qu'il dit sur cet article, selon la promesse qu'il avoit faite d'abord d'écarter tout ce qui ne serviroit de rien qu'à rendre l'Art oratoire plus difficile. A l'égard de la prononciation qui comprend

la voix & le geſte, peut-être y a-t-il quelque choſe de plus utile dans ſes préceptes. Ils contiennent du moins ce qu'on peut dire de plus raiſonnable ſur ce ſujet dans une Rhétorique, & il le traite avec intelligence. Cependant j'en reviens toujours ſur cela à l'exercice, aux préceptes de vive voix, & à l'imitation. La Rhétorique à Herennius.

On voit par tout ce que j'ai rapporté, que Junius a eu raiſon de dire que quelque ſoit l'Auteur de ces Livres, les préceptes en ſont bons & utiles. Il ajoûte qu'ils ſont expliquez en peu de mots, clairement, & en bons termes. Il en fait auſſi une analyſe fort courte, qu'il eſt inutile de rapporter après celle que je viens de faire; ce ſeroit dire la même choſe en deux façons. *Method. Eloq. compar. c. 4.*

SENEQUE LE RHE'TEUR,

Qui fut pere de Seneque le Philoſophe, & nâquit à Cordouë en Eſpagne environ l'an 700. de la ville de Rome, 53. ans avant Jeſus-Chriſt. On croit qu'il mourut ſous le regne de Tibere.

IL y a déja du tems qu'il ne reſte plus aucun doute (1) ſur la diſtinction Seneque le Rhéteur,

1 Doctorum ſuffragio receptum eſt hos Declamationum ſive Controverſiarum libros eſſe Senecæ Rhetoris

Seneque le Rheteur.

tion qu'il faut mettre entre Seneque le Rhéteur, & Seneque le Philosophe. Celui-ci est le fils de l'autre. Ils étoient de Cordoue en Espagne, & de l'Ordre de Chevaliers. Le Pere, nommé *Marcus*, vint s'établir à Rome sous le regne d'Auguste. Il y amena, avec sa femme nommée *Helvie*, trois fils qu'il avoit. L'un, qui s'appelloit *Mela*, fut pere du Poëte Lucain; le Philosophe se nommoit *Lucius*; le nom du troisiéme étoit *Novatus*. On croit (1) qu'il s'appelloit aussi *Junius Gallio*. C'est au Pere que nous devons les Déclamations qui portent le nom de Seneque, comme on l'a démontré par des raisons qui se trouvent dans les Ouvrages de Lipse, qu'il est inutile de transcrire ici. Il suffit de remarquer en passant, que la principale de ces raisons se tire de la difference du style; parce que celui du pere est plus enjoué, & que celui du fils est plus grave & plus sévere. Ils se ressemblent néanmoins par un endroit que je remarquerai dans la suite de cet article.

Lipf. Elect. 1.

Schott. Præf. in Senec. p. 3. *ad fale.*

Au reste, les Anciens ne nous disent rien de notre Rhéteur. On voit seulement dans Tacite (2) que le Philosophe se dit fils d'un Chevalier Romain, homme de Province. C'est dans la Harangue qu'il fait à Neron, pour lui remettre les richesses immenses qu'il en avoit reçûës,

Rhetoris, Lucii Annæi Senecæ Philosophi patris. *Nic. Fab. J. C. Præf. ad M. Ann. Senec. Rhetor. edit.* 1602.

1 Qui & Junius Gallio putatur, *Schott. Ep. ad Lipf.*

reçûës, preſſentant bien qu'elles ſeroient cauſe de ſa perte, comme il arriva. On ne peut douter que Tacite ne parlât du Pere, dans l'Hiſtoire de Caligula & de Claude, vers le tems où ſes deux fils, Gallion & Seneque, commencerent à devenir celebres. Mais ce que cet Hiſtorien avoit écrit de ces deux Empereurs, s'eſt perdu, & en même tems tout ce qu'il y avoit pû dire de notre Auteur. Seneque le Rhéteur.

Ce que nous en ſavons, nous l'apprenons dans ſes Ouvrages, & dans le Livre que le Philoſophe ſon fils, exilé dans l'Iſle de Corſe par l'ordre de l'Empereur Claude, & par les mauvais offices de Meſſaline, écrivit à ſa mere pour la conſoler de ſon abſence. C'eſt dans les mêmes Ouvrages qu'on apprend que le Rhéteur fut ami de Porcius Latro, de Caſſius Severus, de Claudius Turrinus, de Montanus, & de tous les beaux eſprits qui parurent en ſi grand nombre de ſon tems. Pour ce qui eſt de ſon merite, l'un de ſes Commentateurs trouve qu'on en a des preuves plus que ſuffiſantes dans ſes écrits. *Nicol. Faber. J. C. ubi ſupra.*

Il y avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs, tant Grecs que Latins, avoient dit ou penſé de plus remarquable, ſur differens ſujets, qu'ils avoient traitez comme à l'envi les uns des autres, pour s'exer-

2 Egóne Equeſtri & Provinciali loco ortus proceribus civitatis annumeror? *Tac. Ann. l. 14. c. 53. Vide Rhet. Sen. Præf. l. Controv. 2.*

Seneque le Rhéteur. s'exercer à l'Eloquence, selon la maniere de ces tems-là.

Idem ibid. Non-content, dit-on, d'avoir fait un choix de leurs plus belles pensées & de leurs plus belles expressions, il en faisoit la comparaison, & en jugeoit en homme aussi habile qu'équitable. Par ce moyen, il nous donnoit le caractere de tous les beaux esprits du siecle d'Auguste, & nous les faisoit connoître au naturel par des traits qui ne trompent guéres C'est ce qui a fait dire que son Ouvrage étoit fort propre à former les hommes à l'Eloquence, & à leur en donner le goût. Il faut en effet convenir qu'à force de considerer ce que les autres pensent, & d'examiner le tour qu'ils donnent à leurs pensées, on peut apprendre aussi à penser. Il en est de même de la diction; en se rendant attentif à la maniere dont s'expriment les gens habiles dans une Langue, on se fait une habitude de la parler aussi-bien qu'eux.

Idem ibid. Mais il y a sur cela quelques réflexions à faire. Premierement tous les Ouvrages de ces Auteurs se sont perdus; & il y a bien de la difference entre des pensées détachées, & un Ouvrage suivi, où l'on peut les voir en place. Quelque belles qu'on les suppose, ne peut-on pas dire, qu'après tout, ce sont de beaux yeux arrachez d'une belle tête[1]? En second lieu, le Recueil que Seneque avoit fait de ces pen-

1 Lubrica & Fescennina. *Schott. ad Lect. In M. Sen. p.* 2.

pensées, a eu presque le même sort que les originaux où d'abord on les avoit mises en œuvre; & de dix Livres de Controverses ou de Plaidoyez, à peine en reste-t-il cinq, qui sont même si défectueux, qu'on les prendroit plûtôt pour des fragmens qui ont été ramassez au hazard, que pour un Recueil où l'on ait voulu garder quelque ordre, sans qu'il paroisse aucun moyen de rétablir ce qui manque. De ces deux considerations, la seconde dit une chose qu'on ne peut imputer à l'Auteur, & il n'y a que la premiere qui attaque son dessein : mais pourtant elles semblent diminuer un peu l'estime qu'on pourroit avoir pour les Déclamations de Seneque. Néanmoins si Virgile avoit l'adresse de trouver, à ce qu'il disoit, des perles dans le fumier d'Ennius, je crois de même qu'on peut rencontrer des choses précieuses dans les débris de notre Auteur. Les ordures (1) qu'on y trouve autorisent cette comparaison. Aussi Gronovius les compare-t-il aux étables (2) qu'Hercule fut obligé de nettoyer. Seneque le Rhéteur.

Avec les Livres de Controverses, il y a aussi un Livre de Déliberations qu'on met à la tête des autres, quoi qu'on sache que Seneque ne le donna qu'après. On a suivi en cela l'ordre que les Maîtres faisoient garder à leurs disciples. Ils commençoient par les Déliberations, par-

Nicol. Faber. J. C. ubi supra.

ce

2 Augiæ stabulum, adeò cuncta plena spurcitiæ. *Gronov. Ep. ninetp. Sen. p.* 19.

Seneque le Rheteur.

ce qu'ils les croyoient plus aisées; & ils s'éloignoient du sentiment d'Aristote, qui a crû le genre déliberatif plus difficile que le Judiciaire. On a pû remarquer dans Ciceron, que cet Orateur regarde le Judiciaire comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Cic. de Orat. *voyez ci-devant p. 228.*

On peut dire une chose qui est vraye; c'est que quand même les Déclamations dont je parle seroient telles que l'Auteur les avoit données, elles ne sont pas du nombre des Ouvrages dont j'ai entrepris de parler. Ce sont plûtôt des critiques que des préceptes. Si on y trouve des regles, comme on y en trouve quelques-unes sur la maniere d'établir une question, ou de la diviser en ses parties, ou de donner à une cause le tour ou la couleur qu'elle peut avoir; ce sont moins des regles qu'on nous apprend, que des principes qu'on suppose que nous avons appris d'ailleurs. L'Auteur n'en fait l'application sur les Ouvrages dont il parle, que pour juger de ces Ouvrages, ou des parties qu'il en rapporte. Il semble donc que ce n'étoit point ici, que je devois placer Seneque. J'aurois dû attendre, dira-t-on, que j'en fusse aux Orateurs, & ne parler de lui, que pour rapporter les

1 Trojani belli Scriptorem, maxime Lolli. Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi. *Horat. l.* 1. *Ep. Ep.* 2. *ad Loll. v.* 1.

2 Ut pueris placeas, & declamatio fias. *Juv. Sat.* 10. *v.* 167.

3 Apud nullum Auctorem antiquum, ante ipsum Cice-

les jugemens qu'il a faits de quelques-uns. Mais pour cela, il eût fallu que nous eussions les discours dont il a jugé ; comme nous ne les avons pas, il m'a été libre de le placer parmi les Rhéteurs, puisqu'on lui donne ce nom, & qu'étant aussi connu qu'il l'est, il ne m'étoit pas possible de le passer absolument sous silence. Seneque le Rhéteur.

Il me donne occasion de marquer plus particulierement que je ne le fais ailleurs, l'estime & l'usage qu'on faisoit autrefois de la *Déclamation*. C'est un mot connu dans Horace (1), encore plus dans Juvenal (2) ; il ne le fut point à Rome avant Ciceron & Calvus (3). On appelloit ainsi des compositions par lesquelles on s'exerçoit à l'Eloquence, & dont les sujets, vrais ou inventez, étoient tantôt dans le genre Déliberatif, tantôt dans le Judiciaire, rarement (4) dans le Démonstratif. En sorte que les discours que l'on faisoit sur ces sujets, étoient une image de ce qui se passe dans les Conseils ou au Barreau (5), excepté qu'on y mettoit fort en usage une certaine Eloquence d'apparat, qui n'a guéres lieu que dans le Panégyrique, & tend moins à nous faire voir la justice d'une cause,

Ciceronem & Calvum inveniri potest. *Senec. Controv. lib. 1. p. m. 59.*

4 Duo declamationum genera, Suasoriarum & Controversiarum. *Nic. Fab. ubi suprà.*

5 Forensium actionum meditatio, & judiciorum consiliorumque imago, *Quintil.*

Seneque le Rhéteur.

cauſe, qu'à faire (1) paroître l'esprit de celui qui parle. C'eſt pourquoi on ne ſe mettoit pas beaucoup en peine de cultiver expreſſément ce troiſiéme genre de discours: on s'y préparoit aſſez, pour ne pas dire trop, par la maniere dont on cultivoit les deux autres.

La Déclamation fut la voye que prit Ciceron, encore jeune, pour devenir Orateur. Ce fut celle qu'il prit encore dans un âge plus avancé (2), tant pour ſe fortifier dans l'uſage de l'Éloquence, que pour s'y entretenir. Il continua cet exercice lors même que le changement de l'Etat lui eut fait abandonner le Barreau. Il récitoit alors à Craſſus & à Dolabella, ou à d'autres (3) les Harangues qu'il n'avoit ainſi compoſées que pour s'exercer.

Cic. Ep. ad Volumn. Extrapel.

Il y avoit des hommes conſiderables, des hommes conſtituez en dignité, qui n'eſtimoient pas ces exercices indignes d'eux. Ils s'y appliquoient ſous les yeux de Ciceron (4), & profitoient de ſes préceptes. C'eſt pourquoi cet Orateur les

1. Qui Declamationem parat, ſcribit non ut vincat, ſed ut placeat. Omnia lenocinia conquirit, argumentationes quia moleſtæ ſunt, & minimum habent floris relinquit. Sententiis explicationibusque audientes delinire contentus eſt. Cupit enim ſe approbare, non cauſam. *Sen. Præf. l. 4. Controv. p. m. 169.*

2 Cicero ad Prætoram usque Græcè declamavit, Latinè verò ſenior quoque. *Suet. de clar. Rhet.*

3 Cum M. Piſone aut cum Q. Pompeio, aut cum aliquo. *Cic. de clar. Orat.*

les appelloit ſes *grands & illuſtres Diſciples*, au rapport de nôtre Rhéteur & de Suetone (5). Seneque le Rhéteur.

Ce dernier met de ce nombre Hirtius & Panſa, l'année même qu'ils furent Conſuls. Ciceron nomme (6) Dolabella & Hirtius. *Hirtius*, dit-il, *& Dolabella apprennent de moi l'Art de bien dire, & moi j'apprends d'eux l'Art de faire bonne chere*, parlant ainſi, parce qu'*ils venoient* (7) *chez lui, ou réciter leurs diſcours, ou les corriger, & qu'enſuite il alloit ſouper chez eux*, leur table étant meilleure que la ſienne. Mais, comme le remarque Caſaubon, il eſt difficile que Hirtius & Panſa euſſent ce loiſir l'année qu'ils furent Conſuls; année funeſte à la République, puiſqu'elle ſe vit plongée dans le trouble & la confuſion; année fatale aux deux Conſuls & à Ciceron, puiſque ce fut celle de leur mort. Ces conſiderations obligent Caſaubon à avancer de trois ans ces jeux d'eſprit, & ces nobles occupations qui faiſoient les délices de tous ces Hommes illuſtres, parce qu'elles *Iſaac Caſaub. in Suet. Tranq. lib. de clar. Rhet.*

4 Veniunt qui me audiunt, quaſi doctum hominem, quia ſum paullò, quàm illi doctior. *Cic. l. Ep. 9. Ep. 20.*

5 Conſulibus Hirtio & Panſa, quos diſcipulos grandes & Prætextatos &c. *Suet. de clar. Rhet.*

6 Hirtium ego, & Dolabellam dicendi diſcipulos habeo, cœnandi magiſtros. *Cic. ad Pap. Pat. l. Ep. 9. Ep. 16.*

7 Puto enim te audiſſe illos apud me declamitare, me apud eos cœnitare. *Idem ibid.*

Seneque le Rheteur.

qu'elles demandent du repos. Pour accorder Suetone avec sa pensée, il faut quelque correction dans cet Auteur, qu'on peut voir au long dans son Commentaire.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on assûre (1) que le grand Pompée s'appliqua très-sérieusement à la Déclamation peu avant les guerres civiles, pour répondre à Curion, qui parloit trop à l'avantage de César; que Marc Antoine en fit de même pour répondre à Ciceron; qu'Octave ne cessa de le faire, au siége même de Modéne, pour sa propre satisfaction. Je laisse Ciceron le fils, qui s'exerça aussi en Grec & en Latin, à l'imitation de son pere, mais qui ne réüssit pas de même.

Après Ciceron, on doit mettre Seneque au nombre de ceux qui ont cultivé la Déclamation. Ce Rhéteur remarque (2) qu'il auroit pû entendre les Déclamations que Ciceron faisoit avec ses illustres Disciples, si les guerres civiles ne l'eussent retenu dans son pays. Il seroit à souhaiter qu'il eût entendu cet Orateur, afin d'en prendre les manieres & le goût, si, en l'entendant de bonne heure, il étoit plus d'humeur à les prendre, qu'il ne l'a été dans la suite en le lisant.

1 Cnæum Pompeium quidam Historici tradiderunt sub ipsum civile bellum, quò facilius Cato Curioni promptissimo juveni, causam Cæsaris defendenti contradiceret, repetisse declamandi consuetudinem... Item Augustum ne Mutinensi quidem bello omisisse. *Suet. de clar. Rhet.*

lisant. Car quoiqu'il lui ait rendu justice, quoiqu'il l'ait admiré, néanmoins il ne l'a pas imité. Seroit-ce qu'il n'eût pû se défaire des manieres qu'il avoit prises d'abord dans sa patrie? Il est difficile d'effacer les premieres impressions (3). L'amour que Seneque eut pour l'Eloquence, fait connoître que ce bel Art fleurissoit en Espagne. On peut d'autant moins en douter, que cette passion étoit commune à toute sa famille. Mais, comme nous allons voir, c'étoit un genre d'Eloquence particulier. Seneque le Rhéteur.

Au reste, la Déclamation est plus ancienne que Ciceron. On en attribuë l'invention à Démetrius chez les Grecs, & chez les Romains à Plotius, Gaulois de nation, qui fut un des Maîtres de Ciceron. On s'y est pris differemment avant & après l'Orateur Romain, & même de son tems. Philostrate dit que ce fut Eschine qui la mit en usage à Rhode; d'autres disent que Gorgias en fut l'auteur. Il me paroît facile à concevoir que la Déclamation doit être aussi ancienne que l'étude de l'Eloquence ou de la Rhétorique. Comment pourroit-on étudier autrement cet Art, qu'en l'exerçant en particulier avant que de se produire en public? S'il y a eu de la difference dans cet *Vide Schott. ubi supra.*

2 Potui illud ingenium, quod solum populus Romanus par imperio suo habuit cognoscere. *Senec. Præf. l. 1. Controv. p. m. 59.*

3 Quo semel est imbuta recens servabit odorem, Testa diu. *Hor. Lib. I. Ep. II. 68, 69.*

Seneque le Rhéteur. cet exercice selon les tems, elle venoit ou de la varieté du ſtyle que l'on vouloit cultiver, ou des ſujets que l'on traitoit. On prenoit ces ſujets par partie, comme nous avons vû en parlant d'Aphthone, ce qui faiſoit de petits exercices, qu'on appelloit *Progymnasmes*, & qui étoient pour les commençans ; ou l'on prenoit des ſujets entiers, ce qui faiſoit comme de grandes cauſes, pour les perſonnes plus avancées. Après quoi, c'étoient ou des *ſujets veritables*, ce qui valoit toujours mieux ; ou *imitez d'après le vrai*, ce qui ne pouvoit encore être mauvais ; ou bien ils étoient *inventez à plaiſir, outrez, & en quelque façon extravagans* ; ce qui portant les esprits à des penſées & à des expreſſions de même nature, ne manqua pas de tout gâter.

Ciceron nous fait remarquer que dès le tems de Craſſus, il ſe gliſſoit déja des défauts dans ces exercices ; celui, entre autres, de ne s'attacher qu'à l'affluence des paroles. „ J'approuve fort, dit Craſ„ ſus (1), la coutume que vous avez „ de feindre une cauſe approchante de „ celles du Palais, & de la traiter com„ me ſi elle étoit veritable : mais d'y „ crier à pleine tête, comme font plu„ ſieurs ; de s'y agiter ſans jugement ; de „ s'y

(1) Equidem probo iſta, Craſſus inquit, quæ vos facere ſoletis ut causâ aliquâ poſitâ conſimili cauſarum earum, quæ in Forum deferuntur, dicatis quàm maximè ad veritatem accommodatè, ſed plectique

„ s'y abandonner à l'impetuosité de la langue, & de s'imaginer qu'on y a bien „ réussi, quand on y a parlé beaucoup; „ c'est une grande illusion. Ils ont ouï dire qu'en parlant on apprend à parler; mais n'ont-ils pas ouï dire aussi qu'on apprend à mal parler en parlant mal? Seneque le Rhéteur.

Ainsi Plotius, par exemple, à ce qu'on dit, exerçoit ses Eleves à la maniere des Asiatiques, qui aimoient le style diffus. C'est cette methode, ajoûte-t-on, que Denys d'Halicarnasse étoit bien-aise de voir tomber de son tems, d'autant plus qu'il voyoit renaître une méthode plus sensée, dont Gorgias étoit l'Auteur, selon Philostrate, & qui étoit de songer encore plus aux choses qu'aux paroles. Telle est la pensée d'André Schott. Il est vrai que Denys d'Halicarnasse parle d'une bonne & d'une mauvaise maniere de s'exercer à l'Eloquence; mais il ne me paroît pas clair que la bonne, selon lui, soit celle de Gorgias, & la mauvaise celle de Plotius. *Vide Schott. Præf. in Senec. p. 4.* Φιλόστρατος ῥητορικῆ. *Dion. Halic. T. 2. p. 80. lin. 35. & p. 81. l. 5.*

Quoiqu'il en soit, c'étoit, selon cette idée generale de la Déclamation, que tous les amateurs de l'Eloquence, soit Grecs, soit Latins, s'assembloient chez d'habiles gens, tels que sont ceux que nomme Seneque, ou tel qu'il étoit lui-

rique in hoc vocem modo, &c. In quo fallit eos, quod audierunt, *dicendo homines, ut dicant efficere solere.* Verè enim etiam illud dicitur, *perversè dicere homines, perversè dicendo facillimè consequi.* Cic. de Orat. 1. n. 149, 150.

Seneque le Rheteur.

lui-même (1); & que là ils prononçoient des discours sur les sujets dont on étoit convenu. Notre Auteur avoit la plus belle memoire du monde. Il parle de celle de Cyrus, de Cynée, de Themistocle, d'Hortensius; ce n'étoit rien en comparaison de la sienne. Non-seulement il apprenoit sans aucune peine, il se souvenoit toujours de ce qu'il avoit appris. Il répetoit deux mille mots, lorsqu'il les avoit entendus, dans le même ordre qu'on les lui avoit récitez. C'est par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les Déclamations qu'il avoit entenduës, s'étoit si bien imprimé dans son esprit, que long-tems après, dans un âge fort avancé, il se trouva en état de rapeller tant de choses détachées, & les rédigea par écrit pour l'usage de ses fils, & pour les transmettre à la posterité.

Idem Praf. in Senec. p. 1. vide ipsum Senec. Praf. l. 1. Controv. p. 58. & 60.

Rien n'étoit plus à souhaiter, au jugement de Schott (2), que d'avoir cet Ouvrage en son entier; parce qu'il donneroit une juste idée du goût de ces tems-là. Ce Critique ajoûte qu'après Ciceron & Quintilien, il ne trouve rien de plus élegant, ni de plus poli; & qu'il y paroît bien de l'esprit, parce que les Grecs, dont on

(1) Ad Senecam cùm fieret concursus. *Schott. ad Lipsi.*

(2) Nullum antiquæ eloquentiæ opus magis referebat integrum, inviolatumque restare, atque hos declamationum Senecæ libros. *Schott. ad Lipsi.*

on rapporte les penſées, les vûës & les expreſſions, en avoient beaucoup. C'eſt ainſi qu'il s'en explique en adreſſant à Lipſe, le commentaire qu'il avoit fait ſur cet Ouvrage, commentaire digne des ſoins de l'Auteur & de ſon habileté. Juſte Lipſe lui-même dans une Lettre aſſez courte qu'il écrit à ce Commentateur, regarde les Declamations dont nous parlons comme un ouvrage qui peut ſervir (3), à ceux qui aſpirent à la gloire de l'Eloquence, parce qu'il renferme comme en un corps les membres de tant d'Orateurs. Enfin, ſelon Vivès, il y a une grande varieté, une grande abondance d'expreſſions tant propres que métaphoriques; il y a de l'invention, du tour, du brillant dans les penſées. Je ne puis point ne pas être du ſentiment de ces fameux Critiques. Je doute pourtant qu'on puiſſe honorer du nom d'Orateur tous ceux dont parle Seneque, à moins qu'on ne veuille dire que c'étoient des Orateurs naiſſants. Encore quelqu'un pourroit-il prétendre que pluſieurs d'entre eux n'étoient proprement que des avortons. André Schott trouve ces Ouvrages *diſerts*, (4) parce qu'après Ciceron & Quintilien, il ne ſait rien de plus élégant. Cependant oſe-

Seneque le Rhéteur.

Lud. Vivès l. 3. & 4. de Trad. diſc.

(3) Utile illud ad eloquentiam ſcriptum eſt, & quod in uno velut corpore præfert tot membra veterum Oratorum. *Lipſ. Ep. ad Schott.*

(4) Libri illi diſerti... Nihil eſſe in lingua Latina, cùm à Cicerone Fabioque diſceſſeris, ſcriptum puriùs aut elegantiùs. *Schott. Præf. in Sen. p. 5.*

Seneque le Rhéteur. oſerions-nous pour cela juger du goût du bon ſiecle, par ces morceaux que Seneque a ramaſſez ? Il y en a de merveilleux : combien y en a-t-il qui font voir qu'il y avoit alors des eſprits faux & outrez, comme il y en a dans les meilleurs tems? Si neanmoins c'eſt-là tout ce qu'on a voulu dire, il faudroit en convenir.

On peut dire en général, que ſur le ſoin que tant de gens prenoient alors de s'exercer à l'Eloquence, de quelque âge, de quelque condition qu'ils fuſſent, & même en quelque emploi qu'ils ſe trouvaſſent, nous devons nous examiner, afin de reconnoître ſi nous faiſons quelque choſe d'approchant pour exceller dans ce bel art. Et à l'égard de ceux qui s'écartent du vrai & du beau, qui donnent dans le mauvais goût, & l'introduiſent par une eſpece de contagion, il faut remarquer que ce ne ſont pas des enfans; cela paſſe leur ambition. Ce ſont des perſonnes d'une plus grande conſideration ; ce ſont des gens qui laſſez des voyes communes, & voulant ſe diſtinguer, ſe jettent dans l'extraordinaire, qui approche fort du mauvais.

Voila par où la Déclamation dégénera; on voulut y pointiller; on y chercha des minuties ; on s'y alambiqua l'eſprit; d'ailleurs les hommes s'arrêtoient trop à cette

(1) Dum vel exilia nimis conſectantur, vel in Scholis, velut ad Sirenæos ſcopulos conſenescunt. *Schott. ibid. p.* 5.

te sorte d'amusement, (1) & s'en faisoient une occupation éternelle, au lieu qu'ils ne peuvent être utiles, qu'autant qu'ils servent de préparation aux affaires sérieuses. L'un des fils de Seneque, par exemple, paroît n'avoir fait que cela toute sa vie. Qui pourroit louer cette conduite, quoique son Pere la louë (2)? Ajoutons ce qui acheva de décrier ces exercices. Ce fut le trafic que les Maîtres faisoient de leurs connoissances, & la maniere sordide dont ils vivoient; ce qui les fit regarder comme *de faux sages*, idée qui s'étoit de même attachée au nom de Sophiste dès le temps d'Aristote. Il ne faut pas s'étonner si un pareil mépris interrompit à Rome pendant quelque temps, l'usage de la Déclamation, jusqu'à ce qu'on le rappella sous l'Empire de Neron, qui ne dédaigna pas de s'y exercer. L'Empereur Julien la cultiva encore avec plus d'ardeur, ensorte qu'il se mit en état d'écrire lui-même des Harangues & des Lettres importantes, comme avoit fait Philippe de Macedoine.

Seneque le Rhéteur. Mela. *Voyez Quintil. l. 12. c. 11.*

Il y auroit de l'injustice à charger notre Seneque de ce qu'il y a de mauvais, ou d'excessif, dans des pensées ou des expressions qu'il condamne tout le premier. C'est sur cela sans doute qu'André

(2) Mela Fili carissime, video animum tuum... hoc unum concupiscentem nihil concupiscere, ut eloquentiæ tantum studeas. Perge quò inclinat animus. *Sen. Præf. l. 2. Controv. p. 97.*

Seneque le Rheteur. *Præf. lib. 1. Controv. p. m. 60.*

dré Schott (1) louë ſon esprit, ſa pénetration, ſon discernement, *partie rare*, dit-il, *& que Seneque poſſéde en perfection.* Ainſi Schott n'eſt pas du ſentiment d'un habile homme qu'il ne nomme point, & qui n'eſtimoit pas ſi fort notre Rhéteur.

Je trouve une choſe à examiner ſur cette difference de ſentiment. L'Eloquence de Lucain, celle de Seneque le Philoſophe, trop heriſſée de pointes, de ſentences, de ſubtilitez étudiées, n'eſt-elle pas dans le goût de l'Auteur dont nous parlons? Si elle y eſt, peut-on eſtimer cet Auteur, ſans apporter du moins quelque précaution? Ecoutons ſur cela d'autres Critiques. Ce nouveau genre d'Eloquence, dit Monſieur Baillet, ſemble avoir pris naiſſance dans la famille de Lucain. Son oncle le Philoſophe en avoit déja donné un exemple en proſe, & on pourroit ſoupçonner ſon grand Pere Seneque le Rhétoricien d'en avoir voulu donner la forme & les regles.

Jug des Savans T. 3. Part. 2. p. 292.

Ger. Jean Voſſ. Inſt. Poët. l. 3. p. 108.

Voſſius ne s'en tient pas au ſoupçon; il décide. Cette affectation, dit-il, (*des pointes & des brillans continuels*) étoit particuliere à la famille des Annéens, qui étoit celle de Lucain, celle des Seneques, celle de Florus l'Hiſtorien. Bien plus: cette affectation étoit commune à l'Espagne entiere, comme il a paru par l'exemple de Martial, & de quelques autres Ecrivains de cette Province de l'Empire. Ne

(1) Judicium verò, quod ſemper fuit eſtque paucorum hominum & acumen in aliorum ſcriptis

ceu-

Ne nous en tenons pas à ces témoignages, & jugeons-en par l'ouvrage même de notre Rhétoricien. Que signifie en général ce soin de recueillir en un corps des pensées détachées de divers Auteurs sur divers sujets, sinon que l'Auteur du recueil aimoit les brillans & les pointes? Quel effet ces pointes ainsi recueillies pouvoient-elles produire dans l'esprit de ses lecteurs, & particulieremant, de ses enfans, à qui il les adresse, sinon la passion d'en produire de semblables? Quel dessein peut-on attribuer à l'Auteur qui les a ramassées, sinon celui de les donner à imiter? Il y a sans doute lieu de croire qu'il a voulu que ses enfans lui ressemblassent. Son style est plus *enjoué*, celui de son fils le Philosophe est plus *severe*. Cela n'empêche pas qu'ils ne soient tous deux *sententieux*. Mais, dit-on, il blâme lui-même ce style! Comme si Petrone cessoit dêtre affecté, parce qu'il blâme l'affectation! ou comme s'il avoit lui-même ces tours aisez & ces manieres naturelles qu'il recommande tant aux autres! Il donne, dit le Pere Rapin, les plus belles regles du monde contre l'affectation, & il ne les observe pas. Il est trop peint & trop étudié; ou s'il est simple, c'est d'une simplicité affectée. Cette image de Petrone est une image de Seneque. Et quand je devrois me hazarder un peu trop, j'avancerai ce que je pense.

Seneque le Rhéteur.

Præf. lib. 1 *Contr. p. m.* 60.

Rap Avertiss. des Refl. sur la Poët.

censendis, summum ac proprium illius, *Schott. ubi supra p.* 5.

Seneque le Rhéteur. penſe. Je crois que quand même toutes les expreſſions, & toutes les penſées qu'il a recueillies, ou qu'il approuve, ſeroient auſſi bonnes que Ciceron nous repreſente celles de Craſſus, (1) ce recueil, cet amas qu'il en a fait, ne pouvoit manquer d'être contagieux, & de faire ſur l'eſprit de pluſieurs de ſes Lecteurs, à peu près la même impreſſion, qu'on peut croire qu'il a faite ſur l'eſprit de ſes enfans. Je dis *à peu près*, parce qu'il faut reconnoître avec un Poëte, (2) que les leçons & les exemples d'un Pere ont d'ordinaire plus de pouvoir ſur ſes fils, que ſur des perſonnes étrangéres. Concluons, que ſi dans l'étude de l'Eloquence, on lit ces Auteurs pour profiter de leurs penſées & de leurs reflexions, il faut attendre un âge meur, afin de prendre ce qu'il y a de bon ſans ſe laiſſer infecter par ce qu'il peut y avoir de mauvais. C'eſt le jugement, comme on ſait, que Quintilien (3) a porté de Seneque le Philoſophe, parce que ſes defauts ont des attraits. Erasme, Gronovius & Monſieur Morhof en diſent la même choſe. Ne réſulte-t-il pas de tout ce que j'ai rapporté, qu'il en faut dire autant de Seneque le Rhétoricien?

L. 18. Ep. 12. p. 1668.
Gronov. Præf. in Senec.
Morhof. Polyhiſt. l. 4. c. 12. §. 174. n. 8.

DIA-

1 Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis fucoque puerili. *Cic. l. 2. de Orat.*

DIALOGUE
SUR
LES ORATEURS,

Tenu la sixieme année du regne de Vespasien l'an de Jesus-Christ 74. recueilli ensuite & mis au jour par un Auteur, qui dit y avoir été present, étant encore fort jeune.

J'Ai parlé du Dialogue de Ciceron sur les Orateurs illustres. Le *Dialogue sur les Orateurs* est une autre piéce, qui se trouve sous ce titre dans quelques éditions de Tacite, & dans quelques-unes de Quintilien avec le titre de *Dialogue sur les Orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'Eloquence*, Ouvrage qui paroît estimable, quoi qu'imparfait, & dont il est à propos de donner ici une idée. A cet effet distinguons-y trois parties. Dialogue sur les Orateurs. *Tac. in fol. de Paris chez Chevalier. p. 155. Quintil. in 8. de Francf. p. 508. après les Déclam.*

La premiere nous présente un Avocat & un Poëte qui sont aux prises. Celui-là veut faire embrasser sa profession à celui-ci, parcequ'il le croit très-capable de s'en bien acquitter ; ce dernier s'en défend, parce qu'il trouve dans la sienne,

2 .. Velociùs & citiùs nos corrumpunt vitiorum exempla domestica, magnis cum subeant animos auctoribus. *Juv. Sat. 14. v. 31.*

3 Dulcibus vitiis abundat. *Quint. l. 10. c. 3.*

Dialogue sur les Orateurs.

ne, sinon, de plus grands avantages, du moins plus de charmes, & à peu près autant de gloire. Cette dispute produit deux éloges, l'un de l'Eloquence, où l'on reconnoît bien des choses qu'on a luës dans Ciceron; & l'autre de la Poësie, où l'on retrouve aussi bien des idées qu'on peut avoir conservé de la lecture d'Horace, quoique les manieres de ces Auteurs soient tout à fait différentes.

La seconde partie du Dialogue est, pour ainsi dire, *un plaidoyé* du même Avocat, il se nomme Aper, en faveur des Orateurs de son temps contre les Anciens. Il vivoit du temps de Vespasien. Ce sont les Orateurs de ce tems-là, qu'il appelle *les modernes*, & il appelle *anciens*, Ciceron & ceux de son siécle: si ce n'est que pour rendre sa cause meilleure, il prétend quelquefois les ranger tous dans une même classe, à cause qu'il n'y a que six vingts ans des uns aux autres; & les traitant tous *de modernes*, les opposer aux Orateurs les plus grossiers de la République naissante.

Apud Tac. p m. 161. & 162.

La troisiéme partie de l'Ouvrage est une recherche des causes de la chûte, ou de la corruption de l'Eloquence. Car quoique dise le défenseur des Modernes, ceux qui tiennent le parti contraire, ne croient pas devoir lui répondre: de sorte que je ne vois pas sur quel fondement on a dit *qu'il a été très-vivement réfuté.* Ses Adversaires bornant l'idée des anciens à Ciceron & à ceux de son siécle, supposent comme une chose certaine, que ces

Ib p. 164. Oeuv. Posth. de Mauc. Préf. p. 10 Ubi supra p. 165.

ces grands hommes n'ont pas besoin qu'on les défende, qu'ils se soûtiennent d'eux-mêmes par leur propre reputation ; & que, depuis cette Epoque, l'Eloquence a dégénéré. Ainsi ils ne s'attachent qu'à examiner les raisons de cette décadence. C'est dequoi se chargent Messala, Secundus & Maternus, qui sont avec Aper les personnages du Dialogue. Dialogue sur les Orateurs.

Tout ce que disoit Secundus, s'est perdu, avec une partie de ce que disoit Maternus, ce qui fait un grand vuide dans cet Ouvrage, sans parler de quelques autres endroits défectueux. Messala attribue la chûte de l'Eloquence *à la dissipation des jeunes gens* qui n'étudient plus (1) ; *à la négligence des Parens*, qui les élevent mal ; *à l'ignorance des Maîtres* qui les conduisent par de fausses routes. *Ibid. p. 66.*

Maternus ajoûte à ces raisons ou *le goût* ou *l'impatience* des Juges qui ne donnent pas la liberté de parler ; la *nature des affaires* qui ne sont pas susceptibles de tant de beautez ; & *la forme du gouvernement sous les Empereurs*, parce qu'il prétend que l'Eloquence a l'esprit Républicain, & qu'elle se fortifie dans le trouble & le tumulte, comme la flame s'entretient par l'agitation. *Ibid. p. 169.*

Messala avoit envie de réfuter quelques propositions de Maternus, mais le temps ne le permit pas. On pourroit encore aujourd'hui y trouver quelque difficulté. *Ibid ad calcem Dialogi.*

En

1 Torpent ingenia desidiosæ juventutis. *Sen. Rhet. præf. l. 1. controv.*

Dialogue sur les Orateurs.

En effet les Orateurs n'avoient-ils aucun ménagement à garder dans les Républiques ? leur gloire consiste-t-elle à parler long temps? l'Eloquence n'a-t-elle d'autres beautez que celles qui conviennent aux grands sujets ? On suppose dans ce Dialogue comme une chose certaine que l'affaire de Milon avoit été une de ces grandes causes propres à signaler l'Eloquence d'un Orateur ; & selon Ciceron même, celle de Roscius d'Amerie fut aussi une cause d'apparat : N'en trouve-t-on plus de semblable aujourd'hui? N'en trouvoit-on plus dans un temps où les Personnages du Dialogue conviennent (1) qu'un Avocat *avoit encore à défendre les Nations & les Provinces.*

L. de clar. Orat. & in Orat.

Si nous en croyons l'Auteur qui nous a donné les Oeuvres posthumes de M. de Maucroix, Messala lui-même attribue *sur-tout* la chûte de l'Eloquence *à d'indignes Rhéteurs*, & ces Rhéteurs en général sont coupables de tout le mal qu'en ont dit *Lucien*, *Petrone*, *Philostrate*. Avec ces trois Auteurs on pourroit mettre Quintilien qui parle des Rhéteurs comme Petrone. On ajoute sans aucune distinction, que ces gens-là *par un étrange abus de leur art fascinoient de telle sorte les esprits, que Vespasien, au rapport de*

Préf. p. 11.

Ibid.

1 Cum tot coloniarum, tot municipiorum clientelæ in forum vocent... Maternus adsciscere nationes, complecti provincias posset. *Apud Tac. p. 156.*

2 *L'Auteur de cette Préf. confond Vespasien avec Domitien.*

de Suétone, leur assigna des pensions sur le Thrésor public, dans le temps même qu'il chassa (2) *de Rome les Philosophes.* N'en doutons pas; les mauvais maîtres ne sauroient conduire à la veritable Eloquence: Et il y en avoit beaucoup de mauvais dans le siécle dont nous parlons. Mais Quintilien étoit de ce temps-là; *il étoit agé de trente-deux ans & déja celebre Professeur en Rhétorique.* Il est donc à propos de l'excepter. Il faut excepter Lucien, lequel, selon toutes les apparences, en décriant les Rhéteurs, n'a pas voulu se décrier lui-même. Et si, selon Suétone, Vespasien *fut le premier qui assigna aux Professeurs de Rhétorique des pensions sur le thrésor public*, Quintilien fut le premier à qui on fit cet honneur; & cela ne laisse pas la liberté de dire indistinctement, qu'on accorda cet avantage *à des Rhéteurs indignes.* On me dira que ce grand homme tenoit sa pension de Galba. C'est le sentiment du savant Monsieur Dodwel, mais il ne répond pas à Suetone, qui dit que Vespasien fut le premier qui assigna ces pensions. En tout cas aux termes de Suétone, ceux que l'Empereur gratifia de ces pensions étoient (3) *des gens de Lettres, qu'il se faisoit*

Dialogue sur les Orateurs.

Ibid. p. 9.

In Vesp. Edit. Suet. Casaub. p. 107.

M. Dodwel Annal. Quintilian. p. 94. n. 10.

mitien. Il peut soûtenir ce qu'il dit par Dion & par Theodore Marcile. p. m. 44. & 45. mais non pas par Suetone, comme il fait.

3 Ingenia & artes vel maximè fovit: primus è fisco Latinis Græcisque Rhetoribus annua centena constituit. *Ibid.*

Dialogue sur les Orateurs *Ibid p 158.* *Quingenta sestertia, environ 60000. l.*

faisoit un plaisir de protéger, parcequ'il favorisoit les beaux arts. Aussi voit on par le Dialogue dont il s'agit, qu'il accorda une somme considerable à un Poëte nommé Bassus, qui étoit estimé. L'Historien ne dit point du tout que ce Prince *dans le temps même qu'il faisoit ces liberalitez aux Rhéteurs, chassa de Rome les Philosophes :* Il le dit de Domitien. Pour ce qui est de Vespasien, il le represente au contraire comme un Prince très-clement qui *souffrit* (1) *avec beaucoup de patience les libertez que se donnoient ses amis, les satyres couvertes des Avocats, & les emportemens des Philosophes*, lesquels selon Monsieur Dodwel ne furent chassez de Rome que vingt ans après. Les Personnages mêmes du Dialogue qui blâment les matieres que les Rhéteurs faisoient traiter dans leurs Ecoles, ne les blâment pas précisément, parce qu'elles sont *feintes & inventées*, (2) mais parce qu'au lieu d'être du moins imitées d'après le vrai, elles sont tout à fait outrées.

Ann Quintilian p. 135. n. 26. *Suet. in Domit. p. m. 105.* *Apud Tact. p. 169.*

Il faut donc mettre quelque distinction entre ceux qui enseignent l'Eloquence. C'est à quoi Messala lui-même ne paroît pas prendre garde. Car en nous proposant pour modéle l'application & la conduite de Ciceron, de la maniere que cet Orateur la rapporte, il parle de ses autres maîtres & de ses autres études, sans

Ibid. p. 167. *In Brut. ad fin.*

1 Amicorum libertatem causidicorum figuras & Philosophorum contumaciam lenissimè tulit, *Ibid. p. 106.*

sans dire un seul mot ni de ses maîtres de Rhétorique, que Ciceron met pourtant au nombre de quatre ou cinq ; ni des discours qu'il composoit assidûment sous leurs yeux. Au contraire, abusant de ce que dit cet Orateur, *qu'il s'est formé à l'Eloquence, non dans les Ecoles des Rhéteurs, mais dans celles des Philosophes*, Messala propose une méthode peu solide d'élever un Orateur, qui est de l'instruire à la maison dans toutes sortes de Sciences, & de le faire passer ensuite au Barreau sous la conduite d'un Avocat célébre sans autre maître d'Eloquence. Cette idée peut avoir réüssi ; mais elle ne peut servir de régle. Elle est formellement contraire au sentiment de Quintilien, qui veut qu'il y ait des maîtres de Rhétorique, & préfére les études publiques aux études particulieres. Il est visible que de se passer de toutes sortes de maîtres parce qu'il y en a de mauvais, c'est éviter un écueil pour se jetter dans un autre.

Dialogue sur les Orateurs.

Ib. ubi supra p. 168.

Ibid.

Quoiqu'il en soit, on peut fournir des Orateurs qui ayent dégénéré de la solide éloquence, sans qu'on puisse attribuer ce changement à aucune des causes que j'ai ci-devant rapportées; Et ces Orateurs ne sont pas des gens du métier, je veux dire des Rhéteurs; mais des gens d'une profession différente, gens qui se picquent d'être, & sont en effet d'un rang

2 Fictis nec ad veritatem accedentibus controversiis. *Ibid. p.* 167.

Dialogue sur les Orateurs.

rang supérieur. Aussi faut-il avoir un rang & un nom, comme on le verra, pour produire ce changement. Peut-on dire, par exemple, que Démétrius le Phalérien eût été *mal élevé*, ou qu'il n'eût pas *eu & de bons maîtres & de bons modèles*, ou qu'il *n'eût pas travaillé*; ou qu'*il n'eût pas la liberté de* parler tant qu'il vouloit, ou qu'*il ne rencontrât pas de belles affaires* à traiter, ou qu'il *vécût dans un Etat monarchique* ? Cependant il fit dégénérer l'Eloquence. (1) Comment donna-t-il lui-même dans ce défaut? & comment y fit-il donner les autres ? Cela peut être l'effet d'un esprit tourné de certaine façon, lequel se trouve dans une Académie, au Palais, ou dans tout autre genre d'éloquence; il a des manieres contagieuses, & elles infectent toute une nation.

C'est ce qu'a voulu dire l'Auteur de la Préface qui est à la tête des Oeuvres posthumes de Monsieur de Maucroix.

Préf. p. 12. „ Voilà, dit-il, la source du goût dépravé, qui regnoit alors; de vains Déclamateurs, qui par la nouveauté de „ leur style gagnerent d'abord quelques „ personnes d'élite, mais peu éclairées, „ d'où se forma aisément le préjugé de „ la multitude. Ce qui arrive en mal, „ arrive pareillement en bien. C'est ce „ qui a fait dire au même Auteur: Dans *Ibid. p. 14.* „ quelque aveuglement que nous suppo- „ sions

1 Primus inflexit orationem. *Cic. Quintil. vide Demet. supra.*

„ sions un siécle, une nation entiere ; s'il Dialogue
„ vient à s'élever un génie superieur, sur les Orateurs.
„ qui ait la force de résister au torrent
„ du mauvais goût, & qui fasse reparoître
„ au milieu de ces ténébres les pures lumieres de la raison ; ne doutons
„ point qu'il ne soit écouté, qu'il ne
„ ramène les esprits peu à peu, & que
„ malgré l'erreur commune, il ne fasse
„ enfin revenir au sens commun.

L'Abbé Cassagnes dans la Préface qu'il a faite aux Oeuvres de Balzac, dit quelque chose d'aussi fin. " Rien n'est *Préf. de Balz. p. 2.*
„ plus contagieux, dit-il, que les mau-
„ vais modéles, quand iis ont l'appro-
„ bation publique. On voit à l'heure
„ même une infinité de copies, qui sont
„ d'autant plus condamnables qu'elles
„ sont fidéles. Il ne faut quelquefois
„ qu'un seul génie, s'il a des qualitez
„ brillantes, & qu'il soit devenu extré-
„ mement fameux ; il ne faut, dis je,
„ qu'un génie seul, pour corrompre le
„ goût d'un siécle, & l'esprit d'une na-
„ tion ; & l'on éprouve alors que com-
„ me les Peintres rencontrent plus aisé-
„ ment la ressemblance d'un visage dé-
„ fectueux, que celle d'une beauté ré-
„ guliére, aussi la fausse éloquence est
„ plus facile à imiter que la veritable.

Quelque agreables que soient les pensées de ces deux Auteurs sur cette matiere, on aura, je crois, encore plus de plaisir à voir celles de Monsieur Bayle. Il s'en explique à l'occasion d'un Auteur qui n'étoit pas grand admirateur de Ci- *Dict. T. 3. p. 2510. Priolo.*

ceron,

Dialogue sur les Orateurs.

ceron, mais qui admiroit Tite-Live, & le trouvoit si inimitable que désesperant de se pouvoir conformer à ce modéle, il prit le parti d'imiter Tacite. Il étoit si passionné de Sénéque que rien plus; il préféroit Lucain à Virgile, & les tendresses de Catulle à la majesté d'Horace.

„ Il est certain, dit là-dessus Monsieur „ Bayle, qu'il y a de la disparate dans „ ces sortes de jugemens: car selon l'or„ dre il faudroit qu'un homme qui a plus „ d'admiration pour Tite-Live que pour „ Tacite, mît Ciceron fort au-dessus de „ Sénéque, & Virgile fort au dessus de „ Lucain. L'Eloquence de Ciceron, de „ Tite-Live & de Virgile, leur caractére „ & leur esprit sont à peu près de „ même genre, excepté la différence, „ soit de la prose & des vers, soit des „ sujets qu'ils ont traitez. Ce sont des „ Auteurs qui ne se picquent point de „ briller; ils répandent sans affectation „ une lumiere qui embellit tout l'Ouvra„ ge conformément à la condition de „ chaque partie, mais qui n'est point „ destinée à éblouïr, comme celle de „ quelques autres Ecrivains, qui au lieu „ de laisser aller chaque raison par son „ chemin, recourent à une espéce de „ Dioptrique, pour réünir une infinité de „ rayons, afin de jetter un grand éclat. „ C'est leur principale étude. C'est ainsi „ que Sénéque, les deux Plines & Ta„ cite en ont usé. Lucain tout de mê„ me se tourmente & se fatigue pour „ s'exprimer extraordinairement, & pour

„ se

„ ſe donner des airs de grandeur. C'é- Dialogue
„ toient de fort grands esprits, il faut sur les Ora-
„ l'avouer, & peut-être auroient-ils ſuivi teurs.
„ une route plus naturelle; s'ils avoient
„ fleuri en même temps que Ciceron,
„ & que Tite-Live, & que Virgile, mais
„ ils commencérent à étudier ſous les
„ premieres dépravations du goût. Il ar-
„ riva aux Romains ce qui arrive à ceux
„ qui ſe ſont trop accoutumez aux ex-
„ cellens vins: leur palais s'émouſſe; ils
„ ne peuvent plus le picquer qu'en buvant
„ de l'eau de vie, ou des liqueurs aro-
„ matiſées les plus fortes que l'Art de
„ l'homme puiſſe inventer. L'Eloquen-
„ ce majeſtueuſe, naturelle, uniforme
„ commença d'être inſipide dès que l'on
„ y eut été accoûtumé; on demanda
„ des traits d'esprit, & des ſaillies d'ima-
„ gination; on voulut marcher non pas
„ à la lumiere du jour, elle n'étoit pas
„ aſſez vive ni aſſez perçante, mais à la
„ lueur des éclairs. *Les François com-*
„ *mencent à ſe ſentir de la même maladie.*
„ Sénéque & Tacite s'accommodérent à
„ ce goût-là; ils vouloient écrire com-
„ me les Auteurs du ſiécle d'Or. Quoi
„ qu'il en ſoit, leur langage fut directe-
„ ment oppoſé à celui de Tite-Live.
„ D'où vient donc que l'on a pû être
„ ſi charmé de ce grand Hiſtorien, &
„ de Sénéque en même temps? Com-
„ ment a-t-on pû admirer Lucain plus
„ que Virgile, & Sénéque plus que Ci-
„ ceron? Il n'y a point d'uniformité
„ dans cette conduite. Mais perſonne

„ne

Dialogue sur les Orateurs. „ ne sauroit répondre des varietez de son „ goût, & c'est presque matiere dont il „ ne faut pas disputer. Contentons-nous „ donc du fait.

Faisons deux reflexions sur ces idées. La premiere est, que ces sentimens d'admiration pour les brillans & les éclairs des Auteurs du caractére de Sénéque, de Tacite, & de Lucain, sont justement le goût de cet Aper qui défend les Modernes & se déchaîne contre les Anciens dans ce Dialogue. Quelquefois, dit-il, les Anciens le font rire, souvent aussi ils l'endorment; leurs harangues à son avis, ne sont pas belles, parce qu'elles ne sont pas fardées, *ni semblables à ces édifices dorez & incrustez de* marbre; de là vient que comme l'action des Orateurs suit presque toûjours leur maniere de composer, il n'aime point l'action naturelle, majestueuse & passionnée de ce fameux Roscius; s'il trouve quelque beauté dans Ciceron, ce n'est que dans les oraisons que ce grand homme a faites étant avancé en âge, *quand l'expérience*, dit Aper, *lui eut appris à bien parler*; En un mot, critique si peu judicieux, qu'il paroît mettre Lucain au niveau de Virgile & d'Horace.

Apud Tac. p. 163. Préf. de Manc. p. 9. Traduct. de Manc. p. 13. Apud Tac. & Préf. ibid. ubi sup.

Une seconde reflexion est, que la différence des Anciens & des Modernes ne diminue rien, selon Aper, du merite de ces derniers. Sa raison est que l'Eloquence n'est pas toûjours la même, & qu'elle change avec les personnes & avec les temps. „ Tous ceux, dit-il, à qui „ vous

Apud Tac. p. 169.

„ vous donnez le nom d'Anciens ne ſe
„ reſſembloient pas ; & neanmoins on
„ les eſtime. De même Caſſius, qui le
„ premier abandonna la route tracée par
„ les Anciens, & ceux qui l'ont ſuivi,
„ ne l'ont fait ni faute d'eſprit, ni fau-
„ te de ſcience; ils ſe ſont accommodez
„ au goût de leur ſiécle, & ils n'en ſont
„ pas moins eſtimables ; parce que tout
„ ce qui n'eſt pas ſemblable n'eſt pas
„ mauvais pour cela ". Tel eſt le prin-
cipe de cet Orateur. Mais on a fort
bien remarqué qu'on ne doit point l'ad-
mettre ſans reſtriction ; Rien n'eſt plus
propre à éclaircir cette verité que les pa-
roles de M. Bayle que j'ai rapportées,
& l'on peut en donner une raiſon. Il y
a dans l'Eloquence la plus ſaine, une
grande diverſité de ſtyles, qui lui ſervent
ſans la corrompre : il y en a qui ſont
indignes d'elle. Qu'on faſſe tel change-
ment qu'on voudra ſans s'écarter des pre-
miers, *certainement ce qui ne ſera pas
ſemblable, ne ſera pas pour cela mauvais*,
comme les Odes & les Epitres d'Hora-
ce, comme Horace encore tout entier
& Ciceron. Mais ſi venant à ſortir du
caractére de Virgile vous prenez celui
de Lucain, alors cette difference ne man-
que pas de vous faire dégénérer.

Dialogue sur les Orateurs.

Préf. de Maur. p. 13.

ſuprà.

Au reſte on peut douter qu'Aper parle
ſérieuſement en tout ce qu'il dit pour
les Modernes ou contre les Anciens,
puiſque quelqu'un des autres perſonnages
dit que tout ce qu'Aper en fait, n'eſt que
pour diſputer ; c'eſt Meſſala, c'eſt Ma-
ternus

Dialogue sur les Orateurs *Apud Tacit. p* 150. 164. 168. *Et Traduct.* *p.* 22. 23. 37. 52.

ternus qui le dit; & il ſemble lui-même, en un endroit, approuver la recherche qu'on fait des cauſes de la corruption, ou de la chûte de l'Eloquence. Mais, quand même on ſuppoſeroit qu'il parle ſérieuſement, on pourroit douter ſi ſa diſpute ſur les Anciens & les Modernes a un ſi grand rapport avec celle qu'ont eû de nos jours ſur le même ſujet Monſieur Despreaux & Monſieur Perrault. Ce que je puis aſſeurer eſt, qu'elle n'en a aucun avec celle qu'Horace ſoutient dans ſon Epitre à Auguſte, & dont j'explique le ſens dans un autre endroit; à moins qu'on ne diſe que ce rapport eſt en ce que *les Modernes* pour qui parle Horace, ſont *les Anciens* dont on parle dans ce Dialogue.

Il me reſte à dire un mot touchant l'Auteur de cet Ouvrage. La difficulté eſt de ſavoir qui il eſt. C'eſt une queſtion agitée par Juſte Lipſe dans la Préface du Commentaire qu'il y a fait. C'eſt de là qu'eſt tiré ce que nous en dit l'Auteur qui nous a donné les Oeuvres poſthumes de M. de Maucroix. Je n'ai qu'à rapporter ſes paroles. *Préf. p.* 7. " Quelques-uns, „ dit-il, le donnent à Tacite, d'autres à „ Quintilien. Peut-être n'eſt-il ni de l'un „ ni de l'autre. Car enfin ſur deux ou „ trois manuſcrits qui portent qu'il eſt „ de Tacite, comment ſe perſuader que „ la même plume nous ait laiſſé un diſ„ cours où les graces & les fleurs ſont „ prodiguées, & des Annales où l'on „ voit au contraire un ſtyle aigu & con-

„ cis

„ cis jusqu'à être obscur? Le ſtyle, dit- Dialogue
„ on, peut changer avec l'âge; & de ſur les Ora-
„ licentieux qu'il étoit dans la jeuneſſe teurs.
„ d'un Ecrivain, devenir grave & mo-
„ deſte dans ſa vieilleſſe. Mais changera-
„ t-il tellement que le même génie n'é-
„ tincelle pas toûjours dans ſes premie-
„ res & dans ſes dernieres compoſitions?
„ Pour Quintilien, ſes partiſans ſe fon-
„ dent ſur ce que cet Ouvrage approche
„ fort de ſa Rhétorique, ſoit pour la
„ diction, ſoit pour les préceptes; & ſur
„ ce qu'il dit avoir compoſé un Livre
„ *des cauſes de la corruption de l'Eloquen-*
„ *ce*, lequel n'exiſte plus, ſi ce n'eſt pas
„ ce Dialogue. Mais ces raiſons, quel-
„ que fortes qu'elles paroiſſent, ne dé-
„ cident pas la queſtion, parce qu'il reſ-
„ te encore à concilier l'âge de Quinti-
„ lien avec l'Epoque de la Conference
„ dont il s'agit. Or elle s'eſt tenuë la
„ ſixiéme année du regne de Veſpaſien;
„ l'Auteur dit lui-même qu'il étoit *fort*
„ *jeune*, quand il y aſſiſta, & ce fut en
„ qualité de ſimple auditeur. Ce qui pa-
„ roît ne pas convenir à Quintilien, âgé
„ pour lors de trente-deux-ans, & déja
„ célébre Profeſſeur en Rhétorique.

Quelque merite que puiſſe avoir cet Ouvrage & pour le fond & pour la forme, il paroît fort inférieur aux Ouvrages de Quintilien. C'eſt du clinquant auprès de l'or. Monſieur Bayle parlant du Livre que cet Auteur avoit fait ſur les cauſes de la corruption de l'Eloquence, dit auſſi qu'*il le croit perdu, & qu'il* *Dict. de Bayl. Art. de Quint.*

Dialogue sur les Orateurs.

ne doute nullement qu'il ne fût de la même force à proportion que ce qui nous reste de cet Ecrivain. Concluons donc avec Juſte Lipſe qu'on ne connoît point l'Auteur du Dialogue ſur les Orateurs.

Préf. du comment ſur ce Dial.

On a pû remarquer, dans le cours de ce chapitre, ce qui m'a fait nommer aſſez ſouvent *les Oeuvres poſthumes de Monſieur de Maucroix.* C'eſt la *Préface* qui eſt à la tête & qui eſt un Ouvrage fort bien écrit. Cette Préface n'a dit ce qui a rapport à la matiere que je traite, que parce que parmi ces Oeuvres poſthumes il y a une *Traduction du Dialogue ſur les Orateurs.* A cette Traduction on en a joint encore d'autres. Ce ſont *les Philippiques de Démoſthenes*; ce ſont des *endroits choiſis des Verrines de Ciceron*, *les Catilinaires*, *l'Oraiſon pour Marcellus*; C'eſt enfin un fort beau morceau de Quintilien, contenant une *inſtruction ſur la maniere de compoſer.* Recueil très-beau & très-curieux, qui a eu d'abord pour titre, *Oeuvres poſthumes de Monſieur de Maucroix* & qu'on a enſuite publié ſous le titre de *Traductions diverſes pour former le goût de l'Eloquence ſur les modéles de l'Antiquité.* Ce ſecond titre & la premiere de toutes ces Traductions ne permettent pas que je paſſe ſous ſilence, ni ce volume, ni les jugemens qu'on en a faits. Toutes les perſonnes équitables qui liront ces Traductions, conviendront, je crois, qu'elles peuvent avoir l'effet que nous promet le ſecond titre. On n'en ſauroit douter, ce me ſemble, après

Il ſe vend chez Monſieur Eſtienne, rue ſaint Jacques.

le

le jugement qu'en a porté Monsieur Despreaux dans une Lettre qu'il écrit à l'Auteur, & qu'on a imprimée avec quelques autres à la fin du Recueil. " Pour venir à vos Ouvrages, dit Monsieur " Despreaux, j'ai déja commencé a con- " férer le Dialogue des Orateurs avec " le Latin. Ce que j'en ai vû, me pa- " roît extrémement bien, la langue y est " parfaitement écrite. Il n'y a rien de " gêné, & tout y paroît libre & origi- " nal. Il y a pourtant des endroits où " je ne conviens pas du sens que vous " avez suivi... Excusez, Monsieur, la " liberté que je prens de vous dire si " sincerement mon avis. Mais ce seroit " dommage qu'un aussi bel Ouvrage que " le vôtre, eût de ces taches où les Sa- " vans s'arrêtent, & qui pourroient don- " ner occasion de le ravaler.... Je re- " viens aux piéces que vous m'avez en- " voyées, il n'y en a pas une qui ne " soit très-digne d'être imprimée. Que répond l'Auteur sur cela? " Je conviens, " dit-il, de bonne foi de votre remarque. " Au cas que ma Traduction s'imprime, " non seulement je profiterai de votre " correction, mais j'avertirai le Public " qu'elle vient de vous, si vous l'agréez; " & par là je me ferai honneur; car on " verra du moins que je suis un peu de " vos amis. Il y a encore dans ce Dia- " logue beaucoup d'autres endroits que " je n'ai pas rendus scrupuleusement en " notre langue, parce qu'il auroit fallu " des Notes pour les faire entendre à la

Dialogue sur les Orateurs. *Traduct. div. &c. p.* 350. 351. 366. *Ibid p.* 358. 360.

Dialogue sur les Orateurs.

„ plûpart des Lecteurs, qui ne ſont „ point inſtruits des coûtumes de l'An- „ tiquité, & qui ſont cependant bien ai- „ ſes qu'on leur épargne la peine de ſe „ rabbattre ſur les Notes. Vous ſavez „ d'ailleurs que le Texte de cet Ouvra- „ ge eſt fort corrompu, la lettre y eſt „ ſouvent defectueuſe ; Comment donc „ le traduire ſi litteralement?

Ajoûtons que les Lettres qui finiſſent ce Recueil, ſont belles, curieuſes, dignes de leurs Auteurs. Dans la derniere Monſieur de Maucroix donne des Réflexions qu'il dit avoir faites ſur l'Art de remuer les paſſions. Il les donne d'une maniere originale & très-agreable ; mais elles ne ſont ni de lui ni de Quintilien, d'où il les a priſes. Elles ſont d'Horace & de Ciceron. *Il faut être touché, pour toucher les autres.* C'eſt la penſée que l'Auteur met dans un beau jour. Elle eſt vraye, belle, ſolide. Mais avec tout l'éclat qu'il lui donne, elle ne ſuffit pas pour inſtruire un homme, & le mettre en état de remplir cette partie des devoirs de l'Orateur, laquelle eſt en même temps la plus difficile, & celle qui le fait triompher. (1)

Ib. p. 379.

Finiſſons par une autre Lettre également curieuſe, & tout enſemble convenable à cet article, parce qu'elle nous donne l'Epoque d'un mauvais goût qui s'étoit introduit dans l'Eloquence Françoiſe.

1 Docere, neceſſitatis ; delectare ſuavitatis ; movere, victoriæ. *Cic.*

2 Neque vult orator ita ſapiens inter ſtultos videri, uti

çoiſe. " Il ne ſuffit pas, dit l'Auteur, " d'avoir un langage pur, & un grand " amas de connoiſſances; mais il faut en- " core que cette érudition ſoit accom- " pagnée de bon ſens, & qu'un Orateur, " quelque ſavant qu'il ſoit, n'affecte pas de " le paroître". Rien n'eſt plus conforme à la doctrine d'Ariſtote & de Ciceron (2) que cette penſée de Monſieur de Maucroix. " C'eſt un defaut, continue- " t-il, que Monſieur du Vair en ſon " Traité de l'Eloquence Françoiſe re- " proche à Monſieur Briſſon, qui fut A- " vocat Général, avant que d'être Pré- " ſident. Il l'accuſe d'en être l'Auteur, " & de l'avoir introduit au Barreau. Il " dit que ſes harangues étoient tellement " remplies de citations, qu'à peine en " pouvoit-on prendre le fil; & que d'ail- " leurs il affectoit de ne rien oublier de " tout ce qui ſe peut dire ſur un ſujet. " De ſorte qu'une trop grande abondan- " ce déroboit à ſes discours la clarté & " le bel ordre. Sa réputation, ajoûte " cet illuſtre Garde des Sceaux, l'a fait " imiter par d'autres, qui, bien qu'ils ne " fuſſent pas auſſi doctes que lui, n'ont " pas laiſſé d'alleguer un grand nombre " de paſſages pour paroître ce qu'ils n'é- " toient pas ". Ils n'ont pû acquerir le nom de ſavans & ont perdu le moyen d'être éloquens.

Dialogue ſur les Orateurs. *Traduct. diverſ. p.* 375. 376.

P. 504.

Selon

uti qui audiant, aut illum ineptum, aut Græculum putent, aut etiamſi valdè probent ingenium Oratoris, ſapientiam admirentur, ſe eſſe ſtultos moleſtè ferant. *Cic. l. de Orat. n.* 221.

Dialogue sur les Orateurs.

Selon cette remarque de Monsieur du Vair on peut joindre, en quelque façon, Monsieur Brisson à Démetrius & à Cassius. Ce que Démetrius fit autrefois parmi les Grecs, ce que Cassius fit ensuite chez les Romains, Monsieur Brisson l'avoit fait parmi nous, il avoit introduit dans l'Eloquence un goût particulier. Les François ont été assez heureux pour revenir de ce goût-là, ce qu'il semble que les Romains n'ont pas fait. Dieu veuille qu'ils se soûtiennent! Malherbe, selon Monsieur Despreaux, établit le bon goût dans la Poësie. A qui doit-on donner l'honneur de l'avoir rétabli dans la Prose? Moreri dit que *Pibrac fut le premier qui introduisit la veritable Eloquence au Barreau.* Ce n'est pourtant pas ce que nous cherchons, puisque Pibrac est plus ancien que Monsieur Brisson, & qu'au rapport de Monsieur du Vair, son style étoit aussi enflé de citations, quoi que ce défaut ne fût pas contagieux en lui comme il le fut dans Monsieur Brisson. Qui que ce soit à qui la France ait l'obligation d'avoir ramené la veritable Eloquence en Prose, il merite, je crois, comme Malherbe, qu'on jette des fleurs sur son tombeau (1).

Dict. de Moreri artic. de Guy du Faur.

Pour ce qui est, en général, du progrès que la Langue Françoise a fait vers sa perfection, nous pouvons nous en tenir à ce qu'en dit Monsieur Charpentier dans son Traité de l'Excellence de nôtre Lan-

1 Manibus date lilia plenis; Purpureos spargam flores,... & fungar inani Munere. *Virg. Æneid.* VI. 388.

Langue. Ce fameux Academicien obſerve que le bégayement & l'enfance de la Langue Françoiſe eſt au delà du ſiécle de ſaint Louïs ; qu'elle a commencé à parler raiſonnablement depuis ſaint Louïs jusqu'à Louïs onziéme, qu'elle s'eſt fortifiée & annoblie depuis ce temps-là jusques ſous le regne des derniers Valois ; & qu'enfin elle a acquis ſa plus haute perfection ſous Louïs le Juſte & ſous Louïs le Grand. Dialogue ſur les Orateurs. *Traité de l'Exc. de la Lang. Franç. p. 369.*

Je crois ne pouvoir mieux finir ce (2) volume, que par un trait de la Préface ſur les Ouvrages de Balzac, lequel contient deux choſes ; l'une eſt un antidote contre l'erreur de ceux, qui n'ayant point le génie oratoire, s'imagineroient peut-être pouvoir devenir éloquens, pour avoir pris dans ce Livre l'esprit des plus grands Maîtres de l'Eloquence ; l'autre eſt le jugement que l'Auteur de la Préface porte des plus conſidérables de ces Maîtres, & que je n'ai point rapporté en parlant d'eux, parce que c'eût été le gâter, de le mettre en pieces pour en rapporter ſur chacun ce qui lui étoit propre, & il a été plus à propos de ſe reſerver à le mettre ici tout entier en finiſſant. " Il y „ a donc des esprits ſi mal-faits, ſelon „ l'Auteur de la Préface, & ſi peu nez „ pour l'Eloquence, qu'ils ne ſauroient „ être redreſſez ni par cette incompara- „ ble Rhétorique, qui eſt l'un des chef- *Préf. ſur Balz. p. 22.*

2 [L'Edition de Paris eſt en 3. Volumes, dont le premier finit avec l'Article ſuivant ; mais dans celle-ci, on a reduit ces 3. Voll. à deux.]

Dialogue sur les Orateurs.

„ d'œuvres d'Ariſtote, ni par cet excel-
„ lent Dialogue où Ciceron nous don-
„ ne les régles d'un art, dont il nous
„ a laiſſé de ſi merveilleux exemples; ni
„ par ces Inſtitutions ſi élégamment écri-
„ tes où Quintilien fait naître tant de
„ fleurs, parmi les épines mêmes de la
„ Grammaire, & où il ſe montre auſſi
„ grand Orateur, que grand Rhétoricien.
„ Les Ouvrages des autres Maîtres de
„ l'art achevent d'embarraſſer ces génies
„ malheureux, bien loin de les inſtruire.
„ Le Traité de *Longin* en les élevant
„ les égare, &, comme on dit, les fait
„ perdre dans les nuës; & ſur tout, les
„ idées d'Hermogéne produiſent le mê-
„ me desórdre en eux, pour la Rhéto-
„ rique, que les Idées de Platon produi-
„ ſent en beaucoup d'autres pour la Phi-
„ ſophie.

Obſervons neanmoins que pour ſe croire du nombre de ces esprits disgraciez de la nature, il faut auparavant s'être long-temps éprouvé dans tous les exercices de Rhétorique; puisque s'il falloit ſe déſeſpérer pour quelques petites difficultez qu'on y rencontre, ou même pour les plus grandes, Démoſthéne auroit étouffé

1 *Cette ville eſt ſur l'Ebre, & ſe nomme Calahorra. On dit que Quintilien en étoit, parce qu'il eſt appellé* Calagurritanus, *ſurnom qu'il peut avoir eu à cauſe du ſejour qu'il avoit fait dans cette ville, quoi qu'il fût né à Rome.*

2 C'eſt la Chronique d'Euſebe qui le dit p. 162. Et cela peut ſouffrir explication. Quintilien étoit à Rome fort jeune, & frequenta l'Orateur Domitius Afer: il le vit mourir; c'eſt lui-même qui nous l'apprend

touffé ou enſeveli ſes talens, avant que de s'eſſayer, & ſe ſeroit par là privé de la gloire immortelle qu'il s'eſt acquiſe. Dialogue ſur les Orateurs.

M. F. QUINTILIEN,

*Né la ſeconde année de l'Empereur Claude * l'an de Jeſus-Chriſt 42. mort ſous l'Empire d'Adrien, ayant vû onze Empereurs.*

* *M. Dodwel.* Annales Quintilianæi. *imprimez à Oxfort, en* 1698. p. 82. *n.* 4. *& p.* 83. *n.* 5.

QUINTILIEN étoit de Calagurris (1) en Eſpagne. On prétend, avec aſſez peu de vraiſemblance, qu'il fut amené à Rome par Galba (2). Il eſt certain qu'il enſeigna la Rhétorique ſur ce grand théatre avec beaucoup de réputation pendant vingt ans; à commencer un mois ou deux avant l'an de J. Chriſt 69. Il fut même le premier qui l'y enſeigna publiquement & aux gages de l'Etat, de quoi il eut l'obligation à Galba, ſelon Mr. Dodwel *; ou à Domitien, ſelon la Chronique d'Euſébe; ou à Veſpaſien, ſi ce que dit Suetone † eſt vrai, *Que ce Prince fut*

Annal. Quintil. p. 98. *n.* 12.

* *Ib. p.* 94. *n.* 10. *Euſeb. Chron. p.* 164.

† *In Veſp.*

l'apprend l. 5. c. 7. p. 267. & l. 10. c. 1. p. 460. Cette mort arriva l'an de J. Chriſt 58. Que ſi l'on veut ſuivre les conjectures de Mr. Dodwel, Quintilien alla en Eſpagne à la ſuite de Galba, l'an de J. Chriſt 61. & après y avoir enſeigné la Rhétorique, & exercé la profeſſion d'Avocat, il revint à Rome avec lui à la fin de l'an de Jeſus-Chriſt 68. *Mr. Dodwel, Annal. Quintilia. p.* 74. *n.* 4. *& p.* 92. *n.* 9.

Quintilien. *fut le premier qui assigna des pensions aux Rhéteurs sur le Thrésor public.* Il ne se borna pas à enseigner les regles ; il produisit son éloquence au Barreau (1), & il y passoit pour si bon Avocat, qu'on écrivoit ses Plaidoyez. Quelques-uns ont cru qu'il fut Consul, parce qu'il obtint les marques du Consulat. Il est plus certain qu'il fut Précepteur des petits-fils de la sœur de Domitien. On ne sait point certainement s'il étoit fils ou petit-fils de l'Orateur dont Sénéque le Pere a dit quelque chose, & qu'il a mis au nombre de ces Orateurs *dont la réputation meurt avec eux* (2). Il eut deux fils, dont un Sénateur adopta l'aîné, qui mourut dans le tems qu'un Préteur, beaufrere du Sénateur, lui destinoit sa fille en mariage. Il eut aussi une fille qui fut mariée à un Sénateur. Pline le jeune son disciple, voulut aider à la doter (3) ; & pour cela il lui fit présent d'une somme considerable, à cause que le Pere n'avoit pas assez de bien, pour lui donner de quoi se soûtenir avec dignité dans la maison de son mari. Jugeons de-là, qu'il n'avoit pas encore alors les grandes richesses que Juvenal a tant vantées. Il faut

Auson. Gratiar. Action. ad Gratian p. 712. Annal. Quint. Dodw. p. 147. Obrecht. inter testimonia veterum de Quintil. p. 3.

Sat. 7. v. 188. ad 198.

1 *C'est le sens des deux vers de Martial.* Quintiliane, vagæ moderator summe juventæ, Gloria Romanæ, Quintiliane, togæ. *l.* 2. *Epigram.*

2 Quorum fama cum ipsis extincta est. *Seneca contr. l.* 5. *in Præf.*

3 Tanquam parens alter nostræ puellæ confero quinquaginta millia nummûm. *Plin.* l. Epist. 6. Epist. 36.

faut qu'il les ait acquiſes dans la ſuite; ou, s'il les avoit, quelques grandes qu'elles fuſſent, elles n'étoient pas ſuffiſantes pour équiper d'une maniere convenable la femme d'un Sénateur (4). Ce Poëte ſemble inſinuer qu'elles ne furent pas tant un effet du merite, que du bonheur; non que Quintilien ne meritât une ſi bonne fortune; mais parce que bien des gens qui avoient autant de merite, ne furent pas pour cela auſſi riches que lui. On peut fonder cette penſée ſur la maniere honorable dont Juvenal en parle toûjours, & croire par conſéquent, que ce n'eſt point pour lui faire peine, mais plûtôt pour lui faire honneur, qu'il oppoſe ſa dignité de Conſulaire à ſa premiere profeſſion. Mr. Dodwel, * dont je raporte le ſyſtême, croit que c'eſt l'Empereur Adrien qui l'honora de cette dignité l'an de Jeſus-Chriſt 118. Ce qui ne paroît pas être ſans difficulté.

Quintilien. Sat. 3. & 7. *Ubi ſuprà p. 146. n. 34.

Quoi qu'il en ſoit, Quintilien eſt un des Maîtres du premier ordre, au jugement de ceux qui ſavent ce que c'eſt que Rhétorique. On ne peut lui refuſer cet éloge, quand on conſidére la ſolidité & l'étenduë de ſes préceptes dans ſes Inſti-

4 C'eſt la maniere dont Mr. Bayle, dans ſon Dictionnaire, concilie Pline & Juvenal. Quelques-uns doutent que notre Quintilien ſoit celui dont parle le Poëte; & neanmoins il eſt clair qu'il parle d'un maître de Rhétorique, & qu'il n'y en a point d'autre dans ce temps-là, de cette profeſſion, que celui dont eſt queſtion.

Quintilien. Institutions Oratoires, la noblesse avec laquelle il les y traite, enfin la beauté des sentimens qui lui font toûjours préférer la pureté des mœurs à la pureté du langage. Voilà le fondement de ce qu'on dit, Que cet Auteur est un de ceux qui nous ont laissé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité; Que la République des Lettres eût extrémement perdu, si ses Oeuvres fussent péries; Que c'est un Auteur excellent; Qu'il paroît très-honnête homme dans son Ouvrage, & que l'on y trouve beaucoup de mœurs. Ajoûtons, Qu'il ne le composa qu'après avoir quitté la profession, environ l'an de Jesus-Christ 92, qu'il employa un peu plus de deux ans à le faire, & qu'il mit ensuite plus d'un an à le polir. C'est peu de temps certainement, & pour la longueur & pour la perfection de l'Ouvrage.

Le P. Rapin Reflex. sur l'Eloq. n. 1.

Mr. Bayle dans son Dict. artic. de Quintil.

Voyez les éloges qu'a ramassez Mr. Obrecht au commencement de son édition de Quintilien.

Son dessein est de conduire l'Orateur au plus haut degré de perfection, & il veut y arriver par l'assemblage de toutes les belles connoissances, jointes à une éloquence qui s'étende généralement sur tout. Il y a du grand dans cette idée; mais il la gâte lorsqu'il permet à son Orateur de mentir, du moins, quand il s'agit de l'utilité publique. D'un autre côté il demande trop, lorsqu'il veut que son Orateur soit *Musicien*, *Géometre*, *Astronome*. Aristote a parlé sur cela avec plus de justesse. Un Auditoire ne sera jamais susceptible des raisonnemens subtils des Arts & des Sciences. Ce qu'il y a de vrai

Annal. Quintil. p. 112. n. 19. &c.

Quint. Instit. Orat. in Proœm.

lb. l. 2. c. 17. & l. 12. c. 1.

lb. l. 1. c. 10.

vrai néanmoins, eſt que la methode geométrique peut avoir lieu, en certains cas, dans une matiere Oratoire. Quintil. lieu.

L'Auteur a renfermé ſa Rhétorique en douze Livres. La premiere éducation de l'Orateur fait la matiere du premier. Le ſecond explique les notions de l'Art Oratoire & la maniere de s'y préparer. On trouve enſuite tous les préceptes de l'Invention & de la Diſpoſition en cinq Livres. Ceux de l'Elocution, de la Memoire & de la Prononciation ſont dans les quatre Livres ſuivans. Le dernier donne l'idée de l'Orateur & montre quel doit être ſon caractére, quelle conduite il doit garder lorsqu'il ſe charge d'une cauſe ou qu'il s'en inſtruit, ou qu'il la plaide. On y voit en quel tems il doit quitter la plaidoirie, & quelles doivent être ſes occupations dans ſa retraite.

En tout cela Quintilien s'exprime d'une maniere propre non-ſeulement à inſtruire, mais à donner du goût pour l'éloquence, à la nourrir & à la fortifier. C'eſt-pourquoi Louïs Vivès qui donne le pas à Ariſtote ſur Quintilien pour l'ordre & pour la méthode, le donne auſſi à Quintilien ſur Ariſtote pour la beauté & la richeſſe de l'expreſſion. L'Auteur Anonyme y trouve une fécondité ſurprenante; & Caſſiodore * l'admire d'autant plus, qu'après avoir lû les beaux Ouvrages de Ciceron, Quintilien ſatisfait encore pleinement & d'une maniere qui lui eſt propre. Id. in Procem. De tradend. Discip. p. 494. Bibliog. hiſt. Polit. Philol. Cur. p. 36. * Rhetores Latini in Caſſiod. p. 339. 340.

Il eſt aiſé d'en faire l'experience; on

Quintilien. n'a qu'à lire ſon premier Livre, où il prend l'Orateur, pour ainſi dire, au berceau, & presque au ſortir du ſein de la mere, pour ne le plus perdre de vûë jusqu'à ce qu'il l'ait conduit par des chemins ſûrs à l'Eloquence la plus parfaite. C'eſt la choſe du monde, en apparence, la plus petite qu'il y traite ; *l'Education des enfans* ; ou, pour parler comme lui, *l'Enfance de nos études* (1). Mais comme c'eſt le fondement de tout, il la rend auſſi aimable en ſon eſpece, que l'enfance elle-même. C'eſt l'éloge que l'Abbé Caſſagnes a donné à Quintilien, lorsqu'il dit que *les Inſtitutions Oratoires* de ce grand homme ſont *élégamment écrites*, & *qu'il y fait naître des fleurs parmi les épines mêmes de la Grammaire.*

Préf. ſur les Oeuv. de Balz. p. 22.

Perſonne avant Quintilien, parmi ceux qui avoient écrit de la Rhétorique, n'avoit traité de l'Education des * enfans, ſoit que ce ſujet leur parût de peu de conſequence, ou étranger à leur Art; ou peu favorable pour faire briller leurs talens. Aucune de ces raiſons ne rebutte notre Auteur; il descend dans un détail ſurprenant ſur l'Education en général, & ſur les études tant particulieres que publiques; il préfére celles-ci aux premieres, ſi l'on n'eſt pas en état de les joindre enſemble; il préfére auſſi les études avancées aux études tardives ; & il n'omet rien de ce qui peut regarder non ſeulement

Quint. Inſtit. Orat. l. 1. c. 2. &c.

1 Sua etiam ſtudiis infantia eſt. *Quintil.* l. 1, §. 1.

ment les maîtres, mais les parens & les nourrices. Quintilien. Ib. l. 1. c. 1.

A l'égard des études tardives, je trouve deux grands hommes, illuſtres par leur naiſſance, par leurs vertus, par leur ſavoir & par leurs emplois, qui ſont entr'eux d'un ſentiment bien different ſur cet article. Ce qui m'oblige de le remarquer, c'eſt que l'un d'eux, en diſant ſur cela ſon avis, juge en même temps de Quintilien.

Mr. le premier Préſident de Lamoignon qui avoit étudié tard, n'approuvoit point *les études tardives*: il y avoit remarqué des inconveniens qu'il voulut éviter en faiſant étudier de bonne heure Meſſieurs ſes fils, Monſieur le Préſident de Lamoignon & Monſieur de Baville. Tout le monde ſait que le ſuccès a ſurpaſſé non ſeulement ſes esperances, mais les deſirs du Pere le plus paſſionné pour l'avancement de ſes enfans.

D'un autre côté, je lis dans les Memoires de la Vie de Mr. de Thou, traduits depuis peu en François, que ce grand Magiſtrat *avoit auſſi étudié tard, & qu'il n'approuvoit point la précipitation de ceux qui font inſtruire leurs enfans à peine agez de cinq ans. Il s'étonnoit que l'illuſtre Quintilien, par un conſeil moins utile que loüable, eût tant recommandé aux enfans d'étudier de bonne heure, lui qui perdit un fils d'une grande esperance pour l'avoir* Page 5. Jacques Auguſte.

* On dit pourtant que Pline l'ancien avoit fait la même choſe.

Quintilien. *l'avoir poussé trop jeune à l'étude. Perte heureuse pour la posterité*, disent les Memoires, *puisqu'elle lui fournit l'occasion d'écrire avec tant d'éloquence les livres qu'il nous a laissez de l'Education des enfans, & où il se plaint amerement de la perte du sien.*

Il y a deux ou trois erreurs de fait dans ces paroles des Memoires, l'une est dans le texte même, les autres ne sont que dans la Traduction, soit qu'elles soient, après cela, de l'Auteur de la Traduction, soit qu'elles soient de celui qui l'a fait imprimer à l'insçû de l'Auteur. En effet Quintilien n'a jamais dit *qu'il ait perdu un de ses fils pour l'avoir poussé trop jeune à l'étude*, comme le dit le Latin même des Memoires. Cet Auteur dit encore moins, ce que le François lui fait dire, que *cette perte lui ait fourni l'occasion d'écrire son Ouvrage*, ou que cet Ouvrage *soient des Livres touchant l'Education des enfans.*

Au contraire c'étoit entre autres pour son fils aîné qu'il écrivoit, & quand il l'eut perdu, il eut la pensée de brûler ce qu'il avoit fait. De sorte que cette perte ne produisit que les plaintes qu'il fait sur son malheur & qui servent de pré-

1 Narrabat Thuanus... se non probare illorum vehemens desiderium qui votorum nimii pueros vix quinquennes ad eas [litteras] animum appellere jubent, & mirari Quintilianum grande Romanæ togæ decus qui docendi impotens, discendi infantibus laudabiliori quàm feliciori consilio necessitatem imposuit, etiam filio raræ spei in exemplum posito, quem præci-

préface à ſon ſixiéme Livre. On peut voir le Latin de Mr. de Thou (1) & Quintilien. Mais laiſſons à part les faits qui ſont étrangers à mon ſujet, & venons à ce qu'il faut penſer touchant *les études tardives*. Si toutes choſes étoient égales pour les deux ſentimens, je n'aurois garde de prendre parti entre deux perſonnes auſſi reſpectables dans la République des Lettres, que les deux Magiſtrats qui ſont ici la difficulté. Mais Mr. le premier Préſident de Lamoignon n'eſt pas ſeul de ſon avis : il a Quintilien pour lui, il a l'experience ; on doit préſumer que Quintilien l'avoit auſſi. Cela fait, ce me ſemble, pancher la balance pour les études avancées. Quintilien.

Quoi qu'il en ſoit, on peut aſſurer que Quintilien retire deux avantages de ſon travail ; l'un eſt la gloire d'avoir rendu au Public un très-grand ſervice en traitant une matiere ſi importante ; l'autre eſt la gloire de s'y être ſurpaſſé lui-même, en traitant cette matiere plus noblement en quelque ſorte, qu'aucun autre point de ſa doctrine, & néanmoins, ſans ſortir du caractére de ſon ſujet.

Cette matiere ainſi traitée a fait dire à Politien (2), qu'à la verité il ne préfére

præcipitatis ſtudiis exhauſtum mœſtiſſimus parens extulit, jactura poſteris ſanè felici, cujus occaſione nobis edidit admirabile ſpecimen illud eloquentiæ quo eum in 6. Inſtitutionum volumine inſolabiliter luxit. *Thuan.* de vitâ ſuâ l. 1. p. 4. 5.

2 Ejus Oratorias Inſtitutiones Rhetoricis Ciceronis libris pleniores uberioresque eſſe exiſtimo. *Angel. Polit.* Præf. in M. F. Quintil.

Quintilien. re pas Quintilien à Ciceron, mais que sa maniere pourtant de former l'Orateur est plus complette, puisqu'il ne se contente pas de donner la derniere perfection à l'Eloquence, mais qu'il reprend les choses dès leur premiere origine. Et ce qui releve encore le merite de notre Auteur, c'est la moderation qu'il recommande dans les études qui font l'occupation de la jeunesse. Car au milieu de plusieurs observations de Grammaire, & en nous faisant remarquer que Ciceron n'a pas cru indigne de lui, de s'instruire parfaitement de cet Art; que Cesar avoit fait plus d'un Livre sur les Analogies de sa Langue, & Messala sur les mots & sur les lettres, Ibid. c. 8. il avoue néanmoins *qu'autre chose est de parler une Langue en habile homme, autre chose de la parler en bon Grammairien* (1); à quoi il ajoûte qu'il y a bien des minuties & sur l'Histoire & sur la Fable, qu'il sied bien à un Grammairien d'ignorer.

Il marque de même avec autant d'agrément que d'habileté les exercices de la Rhétorique, le temps de les commencer, la maniere de s'y prendre, les maîtres dont il faut faire choix. Il distingue les exercices utiles de ceux qui sont pernicieux. Dans l'énumeration & la peinture des premiers, on voit l'image de ce qui se pratique & s'observe tous les jours dans les Ecoles de Rhétorique. Mais un exercice qui n'est guéres en usage parmi nous,

1 Aliud est Latinè, aliud grammaticè loqui. l. 1. c. 8.

nous, qui étoit fort à la mode autrefois, & dont le nom eſt très-équivoque, c'eſt la DECLAMATION, laquelle, au jugement de Quintilien, faiſoit de ſon temps beaucoup de tort à l'Eloquence, après avoir été un des moyens les plus ſûrs d'y parvenir. Quintilien.

La Déclamation dans ſon origine, comme je l'ai remarqué en parlant de Sénéque Rhéteur, conſiſtoit à compoſer des Plaidoyez ou d'autres Discours pour les prononcer en public dans les Ecoles, & jusques-là cet exercice, ſelon notre Auteur, n'avoit rien que de très-utile. Mais au lieu qu'il n'auroit fallu s'y propoſer que des ſujets veritables, ou imitez d'après le vrai, & ne les traiter que d'une maniere raiſonnable, on s'aviſa d'imaginer des ſujets extravagans, & de les traiter d'une maniere également extravagante. Ce ne furent plus que des Discours qui rouloient ſur les malefices imaginaires de quelques magiciens, ſur les réponſes étonnantes de quelques Oracles, ſur la cruauté inouïe de quelque Tyran, ou de quelque marâtre; en un mot ſur quelque matiere qui pût conduire à l'enflure & à des penſées monſtrueuſes. Il n'eſt pas difficile de concevoir que c'étoit-là une ſource feconde de fauſſe éloquence; parceque, à force de faire des discours de mauvais ſens, il eſt impoſſible qu'on ne rompe avec le ſens commun (2), &

2 Perversè dicere homines perversè dicendo facillimè conſequi. *Cic.* 1. de Orat.

Quintilien. & qu'on ne s'accoûtume à le heurter.

Petron. Sat. initio. Petrone parle des Déclamations comme Quintilien; on pourroit croire qu'ils se sont copiez l'un l'autre, ou qu'ils ont écrit de concert, tant ils sont conformes sur ce point! „ Les Déclamateurs, dit-„ il, ne sont-ils point transportez de fu-„ reur, lorsqu'ils s'écrient, *J'ai reçû les* „ *blessûres que vous voyez... j'ai perdu cet* „ *œil... Donnez-moi un guide...* Ces „ manieres, continuë-t-il, ne menent „ point à l'Eloquence. C'est travailler „ sur des matieres trop outrées, & le „ style dont on les traite est trop enflé. „ Cependant on passe de là au barreau. „ Et qu'en arrive-t-il? on s'y trouve „ aussi étourdi, que si on y tomboit des „ nuës, ou qu'on fût dans un nouveau „ monde. Faut-il s'en étonner? Au lieu „ de faire travailler les gens sur des cho-„ ses d'usage, & sur des sujets qui soient „ vrais, on veut qu'ils parlent de *Pirates* „ qui se montrent sur le rivage avec des „ chaînes; de *Tyrans* qui ordonnent à „ des enfans d'égorger leurs propres pe-„ res; de *réponses* d'Oracles qui consul-„ tez dans un tems de peste, ordonnent „ d'immoler un certain nombre de jeunes „ filles. On leur demande sur ces sujets „ des expressions enflées, une vaine ca-„ dence, des pensées tirées de loin, quel-„ ques mignardises (1) & quelque chose „ de voluptueux dans le tour.... Mes-sieurs

1 Mellitos verborum globulos, & omnia dicta factaque

„ ſieurs les Rhéteurs, c'eſt vous qui avez Quinti-
„ corrompu l'éloquence, & énervé la lien.
„ force du discours. Ce n'étoit pas ainſi
„ que les Sophocles, les Démoſthénes
„ & les Platons s'exerçoient autrefois
„ pour devenir grands Orateurs.

C'eſt de là qu'eſt venuë la haine des gens de bon goût contre *les Déclamations* & contre *les Déclamateurs*. C'eſt de-là qu'il eſt arrivé que ſous ces termes on a deſigné une éloquence mépriſable & des Orateurs frivoles. Mais auſſi eſt-ce de là que ſont venuës pareillement d'autres eſpeces de Déclamations de quelques perſonnes, qui confondent le bon avec le mauvais, & les exercices raiſonnables de l'Art avec l'abus qu'on en peut faire. Quintilien & Petrone ne confondent pas ces deux choſes. Le Traducteur de Petrone ſemble les avoir confonduës. Il remarque que cet Auteur fait voir la fauſſe éloquence des Pedans de ſon temps: & il ajoûte que c'eſt encore le portrait de ceux de notre ſiécle. Pour la juſteſſe de ſa note, il auroit fallu prouver qu'il y a aujourd'hui des exercices ſemblables à ceux que Quintilien & Petrone ont condamnez: Sinon, il reſte à juger lequel des deux a montré plus de ſageſſe, ou de Quintilien qui a fait un chapitre exprès pour rendre reſpectables aux jeunes gens leurs Maîtres de Rhétorique; ou du Traducteur qui croit ſe donner

Préf. de la Trad. de Petrone.

L. Inſt. 2. c. 9.

aque quaſi papavere & ſeſamo ſparſa. *Petron.* ibid.

Quintilien. ner du relief en n'inſpirant pour eux que du mépris par une fauſſe accuſation.

Qu'on ne s'y trompe pas. La Déclamation priſe en mauvais ſens ſe gliſſe ſouvent, ſans qu'on y penſe, dans le ſtyle même de ceux qui ne ſongent à rien moins qu'à enſeigner la Rhétorique, ou à l'apprendre de ceux qui l'enſeignent. Il n'en faut point d'autres preuves que ces paroles de la Préface ſur les Ouvrages de Balzac. *Ceux qui ſe connoiſſent en éloquence*, dit l'Auteur, *demeurent d'accord que notre Siécle panche du côté de la Déclamation*, & *j'avoue que M. de Balzac y eſt quelquefois tombé.* On peut bien aſſûrer que ce ne ſont pas les Maîtres que cet Auteur a voulu marquer par *ſon ſiécle*, mais les Ecrivains, les Prédicateurs célébres, & les autres Orateurs de ſon temps, afin que chacun ſonge plûtôt à ſe garantir de ce vice, qu'à en accuſer les autres.

L'Abbé Caſſagnes Préf. ſur les Oeuv. de Balz. p. 32. à la fin.

Quoi qu'il en ſoit, Quintilien a deux avantages ſur Petrone. Premierement il eſt fort éloigné des infamies abominables de cet Auteur : il n'eût eu garde de compoſer un livre ſi dangereux, ni même d'en faciliter la lecture, comme a fait le Traducteur : il auroit mieux aimé répandre dans le monde la fauſſe éloquence, que la corruption des mœurs. On peut voir ſur cela entre autres choſes, ce qu'il dit des vers d'Afranius (1). C'eſt la con-

1 Utinamque non inquinaſſet argumenta fœdis puerorum amoribus, moresque ſuos faſſus. *Quintil.* l. 10.

condamnation de Petrone, Secondement il eſt auſſi fort éloigné du ſtyle de Déclamateur ; au lieu que Petrone [pour ne pas parler de ſon Traducteur] en tient quelquefois, même dans ce qu'il dit de plus beau. Ce qui confirme la réflexion que je viens de faire, qui eſt, que tout le monde, ſi on n'y prend garde, peut tomber dans ce défaut. Quintilien. Voyez le 3. T. Part. 2. des Jug. des Sav. de M. Baill. p. 313. & ſuiv.

Il s'enſuit qu'au jugement de Quintilien, deux choſes ſont neceſſaires, outre le genie, pour devenir Orateur, l'étude de l'Art & le ſoin de s'y exercer ſous un bon Maître C'eſt pourquoi il répond à ceux qui ne ſont pas de ſon avis. Que diſent-ils ? Les uns alléguent que l'uſage vaut mieux que toutes les regles. Il eſt vrai, replique Quintilien ; parce que l'uſage nous apprend entre autres choſes à bien connoître & à garder les bienſeances, la premiere de toutes les regles : mais il ſoutient qu'on réuſſit encore mieux dans l'uſage, lorsqu'avant que d'y venir, on s'eſt inſtruit des préceptes. Les autres oppoſent qu'un homme qui n'a jamais étudié l'Art, paroît quelquefois plus éloquent que celui qui a eu ſoin de s'en inſtruire : Et il répond, que certaines choſes, (*par exemple*, le fer & le bois) paroiſſent plus fortes, lorsqu'elles ſont brutes, qu'après qu'on les a polies; & néanmoins, qu'il vaut encore mieux les polir. Il en eſt de même de l'Eloquence.

Si

10. Inſt. c. 1. in 8. p. 462. in fol. p. 158. Voi. Ann. Quint. p. 169.

Quintilien. Instit. Orat. l. 2. c. 15. & l. 12. c. 1.

Si ces réponses sont solides, il n'en est pas de même de ce qu'il dit, que *la fin de l'Orateur consiste, non dans la persuasion, mais dans la bonté du discours & que sans la probité il n'y a point de veritable éloquence.* Il se trompe dans ces deux points au jugement de Vossius; à l'égard du premier, il y confond l'Ouvrage ou les moyens avec la fin; pour le second, Caton l'avoit avancé comme un Oracle; mais la vertu & l'éloquence sont deux choses trop différentes pour prétendre qu'elles soient inséparables. Louïs Vivès a pitié de Quintilien, à ce qu'il dit, dans les mouvemens qu'il se donne pour établir son opinion. Cependant tout ce que dit Quintilien est curieux, & il n'est tombé dans l'erreur, que par un principe louable. Il aimoit la vertu, & il vouloit que l'Orateur fût honnête homme.

Voss. de Nat. & Constit. Rhet. Item Instit. Orat. T. 1. p. 2.

Lud. Vivès T. 1. de Trad. Discip p. 394.

Au reste sa méthode est par tout également claire, agréable, & aisée, excepté en quelques endroits, entre autres sur la maniere de connoître & d'établir l'état d'une cause. Il rapporte sur cela les vûës des autres; & il semble le devoir faire, parcequ'on l'avoit prié d'en porter son jugement. Il sait plaire dans tout ce qu'il en dit; mais il avouë qu'il s'y est trop étendu (1), & je crois qu'il a rai-

1 Quæ de his erant à scriptoribus artium tradita, verbosius etiam quàm necesse erat exposuimus. *Quintil.* l. 3 c. 11. ad calcem; & antea c. 6. sed hæc quoque ne modum excesserint vereor.

raiſon. Ce n'eſt pas tout. Il eſt très-obscur en général ſur cet article ; c'eſt le jugement d'un habile homme, qui s'eſt contenté de faire un Commentaire ſur le troiſiéme livre, où cette matiere eſt traitrée, comme le plus difficile de tout l'Ouvrage. Cette obscurité commence au chapitre ſixiéme, & ſi nous en croyons le Commentateur, outre qu'il y a quelque choſe à changer dans la diſtribution des chapitres, on y trouve tant de difficulté, tant de confuſion, qu'on peut croire que Quintilien ſe contredit lui-même, ou que peu de gens ſont capables de l'entendre. Que dis-je? il le traite de Protée, & aſſûre qu'il vous échappe, lorsque vous vous imaginez le tenir, & qu'enfin il eſt incompréhenſible. Mais ce qui eſt encore pis, il dit en un autre endroit que *lorsque Quintilien veut réfuter le ſentiment de quelqu'un, il lui arrive de prendre à gauche* (2). Tant il eſt difficile de trouver un Auteur qui ſoit ſans tache! Quintilien. Ant. Pin. Pontod. Præf. Comment. in Quint.

Cela n'empêche pas le Commentateur de reconnoître qu'il n'y a point de Maître qui ait expliqué les préceptes avec plus d'exactitude que Quintilien, ni avec plus d'ornement. C'eſt, ſelon lui, ce qui les fait lire par les perſonnes du plus grand merite, lesquelles croyent employer utilement leurs ſoins & leurs peines à bien

2 Transverſus agi videtur, cùm aliorum ſententias ſuis locis movere contendit. *Ant. Pin. Pontod* Comment in c. 2. l. 3.

Quinti. lien. bien entrer dans son sens, & devoir juger de leur avancement par le progrès qu'ils font dans la connoissance de sa doctrine. Il y en a même qui estiment que Quintilien seul suffit pour devenir Orateur, & qu'on n'a que faire de chercher d'autres préceptes, lorsqu'on le possède. Le même Commentateur ajoûte que le style de cet Auteur a des charmes qui attachent & rappellent le Lecteur, que les beautez y sont grandes & fréquentes, qu'il s'accommode à la portée des Commençans, & qu'il a de quoi satisfaire les plus habiles. Pour ce qui est des difficultez que je viens de toucher, on peut ne point s'en embaraſſer.

Instit. Orat. l. 3. ad calcem. L'état d'une cause, comme Quintilien le dit ensuite lui-même, est ce qui fait le procès, ou la question principale. Il appelle ainsi, non pas celle qui se présente la premiere; elle peut n'être qu'un incident: mais celle qui fait le nœud de l'affaire, & à laquelle il faut s'attacher. Voilà ce que tout le monde est capable de concevoir.

Le quatriéme Livre ne roule que sur l'Exorde, la Narration, les Digressions, la Proposition & la Division, & l'on n'y trouve sur tout cela que les regles ordinaires. Il parle en cet endroit de la Digression, parcequ'il y avoit des personnes qui prétendoient qu'il en falloit toûjours quelqu'une après l'exposition du fait, ce qu'il réfute avec raison. Il reconnoît que la Narration n'est proprement qu'une proposition étenduë, de

forte qu'on peut s'étonner qu'il n'ait pas suivi Aristote, qui range la Narration sous la Proposition ; mais cela ne change rien aux regles. Ce qu'il y a de plus surprenant, est, qu'il reconnoisse combien il importe, que dans l'exposition du fait *les mœurs soient bien exprimées*, & qu'il témoigne pourtant ailleurs tant de mépris pour la doctrine d'Aristote touchant l'expression des mœurs. Il donne même à ce Philosophe une autre vûë que celle qu'il a, quoiqu'il soit impossible de ne la pas voir, comme je l'ai remarqué en parlant d'Aristote, & c'est sur quoi Vossius, & Paul Beni n'hésitent pas à le condamner.

Quintilien. Instit. Orat. l. 5. c. 10. Voss. Inst. Orat. T. 1. p. 309. in 4. Paul. Beni. T. 2. p. 153. n. 1573.

A cela près le style & les manieres de Quintilien ont toûjours cet air noble, ce caractére d'un sens droit, ces agrémens qui lui sont si naturels. Et même au moment qu'il se mettoit à travailler cette partie de son Ouvrage dont je parle presentement, de nouveaux motifs, & très-puissans l'avoient engagé à le perfectionner. L'Empereur Domitien lui avoit confié l'éducation des petits fils de sa sœur, & il ne négligea rien pour répondre à cet honneur. *On le blâme*, dit Mr. Bayle, *d'avoir loüé l'Empereur Domitien ; Et quoiqu'il ne l'ait fait qu'en passant & d'une maniere très-fine, on ne lui pardonne pas cette faute qui paroît sans doute très-grande à quiconque a lû l'histoire de cet Empereur.* M. Bayle ne pousse-t-il pas trop loin la sévérité, de n'approuver pas que dans le cas dont il s'agit,

M. Bayle Dict. Art. de Quint. où il nous renvoïe au l. 10. c. 1. ajoûtons l. 4. dans la Préf.

Quintilien. un honnête homme donne quelques loüanges à un méchant Prince, comme s'il étoit impoſſible que ce Prince fût loüable par quelque endroit ? D'autre côté, eſt-ce le loüer *d'une maniere très-fine*, que de le traiter de *Dieu*, & de lui adreſſer des vœux comme à la Divinité la plus favorable que les Savans puiſſent invoquer ? Le droit ſens, joint à une veritable délicateſſe, & la probité exigeoient, ce me ſemble, que Quintilien ne donnât point dans cet excès de flaterie, quelque commun qu'il fût dans ce ſiécle. M. Dodwel met dans ſon jour cette faute de Quintilien & la condamne (1).

On peut voir Suetone ſur Domitien.

Annales Quint. p. 174. n. 46.

Le cinquiéme Livre eſt un des plus longs, & l'Auteur n'y parle que de la preuve, parce qu'il s'y étend fort ſur les lieux de Rhétorique. Il dit qu'il avoit appris dans les Livres d'un Maître habile, *que pour trouver ce qu'il faut dire, l'Orateur avant toutes choſes doit s'inſtruire à fond de ſa cauſe & ſe la rendre très-familiere.* Il ſoûtient que ce principe eſt général pour toutes ſortes de preuves, pour les repliques, pour les *altercations*, pour l'arrangement & pour l'ordre, pour l'Elocution, pour tout ce qui eſt du miniſtere de l'Orateur.

C'étoit Domitius Afer. Inſt Orat. l. 5. c. 5.

1 Nequidem hominis nomine dignum divinis laudibus extollit. *Quo neque præſentius aliud*, inquit, *neque ſtudiis magis propitium numen eſt.* Morum *ſanctiſſimum cenſorem* appellat, cujus in neptem flagitia, dum ſtudium morum profiteretur, irridet Juvenalis. *Quis*, inquit, *caneret bella melius quàm qui ſic gerit*, Cùm ne bella quidem ab eo rectè geſta compertum eſſet,

rateur. Il ajoûte fort au long & en termes bien clairs, que par l'usage des lieux de Rhétorique on ne trouve rien que de commun ou de trivail, que rien n'est plus servile, & n'épuise plus inutilement tout ce que l'on a de force & de génie que d'entrer dans ce labyrinthe de lieux. Il est naturel de conclure que la methode de trouver par là les argumens est une très-mauvaise methode. Quintilien auroit dû l'ômettre tout à fait, loin de la faire revenir encore sur les rangs pour expliquer l'art des railleries, & de gâter ainsi, en quelque façon, mille bonnes choses qu'il dit ailleurs sur la moderation & les bienseances qu'il y faut garder. Quintil. lien.

On doit faire plus de cas d'un avis qu'il donne, *qu'il est aussi important de démêler les propositions que nous devons avancer pour le bien d'une cause, que de savoir trouver les argumens, & qu'on a un grand avantage pour cette seconde partie, lorsqu'on possede la premiere, laquelle est un don de la Nature, plutôt qu'un effet de l'Art; Et cependant l'experience la perfectionne.* Ib. l. 6. c. 3. & 4. p. 282. 283. in 8.

Avoüons néanmoins qu'une bonne vûë porta Quintilien à s'étendre sur les sources des argumens: Il voyoit que de son temps on négligeoit l'usage des preuves, pour

esset, post emptam pacem, emptosque de quibus triumphari posset captivos, post proditas machinas, fictasque Decebali nomine deditionis litteras. Virtutum nescio quem fulgorem in eo deprædicat quâ laus ejus Poëtica perstringeretur, quem tamen novit à sævitiâ, avaritiâ, infamissimum. Ann. *Quint.* Ex *Quintil.* l. 4. præf. & l 10. c. 1. p. 461. in 8.

Quintilien. pour ne donner que dans de vaines expreſſions & dans de pompeux amas de paroles. C'étoit ôter la force au discours, & ne lui laiſſer qu'une beauté efféminée ; ce n'étoit point imiter la ſageſſe des Peintres & des Sculpteurs, lesquels, quand ils veulent repreſenter un bel homme, choiſiſſent pour modéle quelque Guerrier, ou quelque Athléte, & ne doutent nullement que la vraye beauté ne s'y rencontre avec la force.

L. 6. c. 1. Après la Preuve & la Réfutation, notre Auteur paſſe à la Péroraiſon & en même temps aux paſſions, parce qu'elles dominent dans cette partie. Ses afflictions domeſtiques lui fourniſſent une occaſion naturelle d'entrer en matiere. Il venoit de perdre le ſeul fils qui lui reſtoit, après avoir perdu auparavant ſa femme qui n'avoit que dix-neuf ans, & ſon autre fils, qui étoit le cadet âgé de cinq ans. Ses plaintes ſur tant de malheurs ſont tendres & touchantes ; mais elles ne ſont pas un modéle de patience & de fermeté. Elles ne ſont même, ſelon le P. Bouhours, ni auſſi naturelles, ni auſſi raiſonnables que celles d'Evandre ſur la mort de ſon fils dans l'Eneïde. Que dit-il ſur cette partie du discours ? Il remarque expreſſément que presque tous ceux qui avoient parlé de l'Art Oratoire, & nommément *presque tous les Philo-*

Man. de bien penſ. p. 223.

1 Sed mihi in animo eſt, quæ latent penitus, ipſa hujus loci penetralia ; quæ quidem non aliquo traden-

Philoſophes qui en avoient donné des regles, ne faiſoient conſiſter la Péroraiſon, que dans la Récapitulation, & il ajoûte qu'on ne peut ſe dispenſer de reconnoître que les Paſſions y ſont neceſſaires. N'auroit-il pas dû marquer qu'Ariſtote le reconnoît, & que loin de reduire la Péroraiſon à la Récapitulation, il y joint avec les *Paſſions*, non ſeulement *l'Amplification*, mais encore *l'Eloge* & *l'Invective*? Si le ſilence de Quintilien à cet égard eſt ſurprenant, voici un trait qui l'eſt encore davantage. Tout ce que ce grand Homme enſeigne d'ailleurs ſur les Paſſions, il nous le donne comme *une choſe qu'il tenoit de ſes Maîtres:* mais lorsqu'il nous apprend que *le grand Art de toucher les autres eſt d'être touché ſoi-même*, il nous donne cet avis comme *un myſtere, qu'il n'a lû nulle part, qu'il n'a appris de perſonne, & qui n'eſt venu à ſa connoiſſance que par ſa propre experience, dans laquelle il n'a eu d'autre guide que la nature* (1). Qui ne ſera ſurpris de l'entendre ainſi parler d'un précepte qui ſe trouve aſſez au long, non ſeulement dans l'Art Poëtique d'Horace, mais encore dans Ciceron, où il eſt appuyé des mêmes raiſons que Quintilien en donne, de ſorte que ce Rhéteur ſemble n'avoir fait que les copier? Quintilien.

Il paroît très-honnête homme par ſes Ouvra-

tradente, ſed experimento meo, ac natura ipſa duce accepi. *Inſt. Orat.* l. 6. c. 2. in 8. p. 276. M. P. fol. 94. verſo.

Quintilien. Ouvrages ; je l'ai déjà remarqué. Mr. Dodwel prouve qu'il l'étoit, & consacre à le prouver un grand article de son Livre. Quintilien, dit-il, étoit d'une vie irreprochable. Il avoit tant de candeur, ajoûte-t-il, tant de modestie, qu'il étoit homme à reconnoître ses erreurs, & à les retracter. *Je ne saurois mentir*, dit Quintilien lui-même (1), *ni dissimuler ma pensée, quand même il s'y agiroit de ma gloire*, parce que je ne puis la préferer à l'utilité des jeunes gens pour qui j'écris. S'agit-il ailleurs de proposer quelques nouvelles découvertes ? il les propose avec modestie Va-t-il traiter de l'arrangement des mots, il rend justice à Ciceron qui avoit traité cette matiere avec soin. D'où vient donc que sur les Passions il n'a pas fait la même chose? Je voudrois que Mr. Dodwel eût touché cette difficulté, & voir comment il s'y seroit pris pour la résoudre. Mais il rapporte ce que dit Quintilien, & l'admire comme un effet des réflexions & de l'experience de ce Rhéteur, sans remarquer que Ciceron & Horace l'avoient déja dit. Au défaut de sa décision en voici une. Un petit Commentaire sur Quintilien, sans nom d'Auteur, mais qui est de Turnebe, décide sans hésiter, *qu'il y a de l'impudence dans cette dissimulation de Quintilien* (2). Je n'ose

Ann. Quintilian. p. 165. n. 42.

Ann. Quint. p. 276. n. 47.

In libros Quintil. 12. Commentarii valdè succincti & elegantes. Parisiis apud Th. Richardum sub Bibliis aureis. anno 1556.

1 Non sustineo esse conscius mihi dissimulanti in eo præsertim opere, quod ad bonorum juvenum aliquam utilitatem componimus, &c.

n'oſe porter un jugement ſi rigoureux. Mais que ce ſoit ou defaut de memoire dans un homme qui en avoit beaucoup, ou quelque autre foibleſſe, dans un Auteur qui paroît d'ailleurs ſi vertueux, je le plains ſur cet article, perſuadé qu'avec le talent qu'il avoit de bien dire, il eût pû faire quelque choſe de beau tant ſur les Paſſions que ſur les Mœurs, en ſuivant les principes d'Ariſtote. Quel ornement, ſur-tout cette derniere partie, n'auroit-elle pas fait dans ſon Ouvrage, ſi elle y eût été traitée d'une maniere qui répondît en même tems & à l'idée que nous avons d'ailleurs de ſa vertu, & à celle que nous avons de ſa capacité? Mais au contraire il ne dit que très-peu de choſe ſur les unes & ſur les autres, & il le dit d'une maniere moins inſtructive & moins methodique, que n'eſt celle, je ne dis pas d'Ariſtote, mais même de Voſſius, qui a ſuivi ce Philoſophe. Quintilien.

Il n'en eſt pas de même des autres parties de Rhétorique. A peu de choſes près, tout y eſt bon, tout y eſt excellent, les préceptes, les réflexions & la maniere dont il traite les uns & les autres. Je ne rapporterai point ſes préceptes. Ce ſont ceux des premiers Maîtres qui l'avoient precedé. C'eſt pourquoi le P. Rapin a quelque raiſon de dire que Le P. Rapin Comp. de Cic. & de Dem. p. 7.

Quinti-

2 Iſta omnia libro ſecundo de Oratore reperiuntur.... Idem dixerat Horatius. Igitur impudenter hunc locum Fabius diſſimulavit. Comment. in *Quint.* fol. 86. verſo ad calcem.

Quintilien. Préf. de ses Ref. sur l'Eloq. p. 8.

Quintilien n'a traité de la Rhétorique que sur le projet qu'en a donné Aristote. Que si ce Pere dit ailleurs, que ce Rhéteur *a suivi tout une autre route*, il s'explique, & sa pensée est fondée sur ce que Quintilien *a pris son Orateur dès le berceau pour le conduire par degrez jusqu'au bout de sa carriere*, ce qu'Aristote n'avoit point fait. A l'égard de ses réflexions, je n'en rapporterai qu'une. Ce n'est point, dit-il, *par le travail d'autrui*, *mais par le nôtre que nous devenons Orateurs* (1). C'est-à-dire, qu'il faut veiller, suër, pâlir sur les Livres, composer, se faire soi-même une methode, se tracer des chemins, mediter sur les préceptes, & néanmoins se souvenir qu'il faut donner encore plus à l'esprit, au bon sens, & à l'usage, qu'aux préceptes & aux regles. Pour ce qui est de la maniere dont Quintilien traite les choses, c'est peu d'entendre les éloges qu'on lui donne, il faut le lire. Et cependant rien n'est si magnifique que ces éloges.

Bibliog. hist. Polit. Philol. Cur. p. 36. L'Auteur de ce l. est Boecler.

Le Critique Anonyme ne fait point difficulté de dire, qu'à la verité après l'Orateur Romain, il sembloit qu'il n'y avoit plus rien à faire sur la Rhétorique, & néanmoins que Quintilien n'a pas laissé de se faire admirer par son éloquence, par sa profondeur, par les détails plus grands où il entre, enfin parce qu'il a plus de douceur & plus de charmes que Cice-

1 Nemo speret alieno labore se fore disertum. Quintil.

Ciceron. L'Anonyme n'eſt pas ſeul de ſon ſentiment, puiſque le P. Maſéne trouve Quintilien ſi grand & ſi riche, qu'il paroît, dit-il, en quelque choſe, pouvoir s'égaler à Ciceron & en d'autres le ſurpaſſer. Laurent Valle ſe contente de faire aller de pair ces deux grands Maîtres. Louïs Vivès approuve ſon ſentiment, & il ſe fonde ſur la beauté & la juſteſſe de la diction de Quintilien. Laurent Valle * ajoûte qu'il faut bien ſavoir cet Auteur pour entendre Ciceron, & même pour devenir Orateur. D'autres † diſent qu'on ne peut du moins ſans cela, juger du ſtyle ou de l'éloquence de perſonne. Selon quelques-uns il ſeroit à ſouhaitter que tous ceux qui font des Livres, ne les compoſaſſent qu'après avoir lû cet Auteur avec beaucoup d'attention, & M. Bayle eſt fâché, à ce qu'il dit, de n'avoir ſçû que trop tard l'importance de cette conduite.

Quintilien. Maſen. Palæſtra ſtyl. Rom. p. 4.

Laur. Valla l. 1. Antidot. in Pog. & Voſſ. de Nat. Rhet. p. 87.

Lud. Vivès de tradend. Diſcip. p. 482.

* Ubi ſuprà.

† Morhof. l. 6. c. 1. n. 9.

M. Bayl. dans ſon Dict. art. de Quint.

Nous avons vû, en parlant d'Ariſtote, l'eſtime que Voſſius faiſoit de Quintilien. Quelque choſe qu'il y trouve à redire, il reconnoît que c'eſt un Auteur d'un grand poids & d'une grande conſideration, ami du bon ſens, d'un excellent goût, & d'une érudition fort étenduë. Mais il ne convient pas de ce que dit un Critique, que Quintilien eſt préferable à tous les Maîtres, parce qu'on y trouve tout ce qu'il y a de beau dans l'éloquence Romaine. On peut convenir, ſans crainte de ſe tromper, qu'il eſt grand amateur de la pureté du ſtyle, &

Voſſ. de Nat. Rhet. p. 88.

Caſp. Barthius. Adverſ. l. xxxi. c. 5. Rodolph. Goclen. Præf. Probl. Grammatic. l. 3.

Quintilien. fort zélé pour y rappeller les hommes de son temps, qui s'en écartoient. Le P. Rhet. de Soar. epist. ad lect. Soare trouve l'Ouvrage de notre Auteur écrit avec soin & jugement, mais si long & si obcur, qu'il faut avoir, selon lui, un grand sens & un esprit mûr pour le comprendre ; ce qui lui fait croire qu'il est trop fort pour ceux qui commencent.

Janus Gebhard. Crepund. l. 1. c. 5. Il y a d'autres Critiques au contraire qui le trouvent très-clair & très-poli, sans affectation, d'une beauté mâle & naturelle, & ils sont fâchez qu'une Rhétorique si utile ne soit point dans les mains, ou pour mieux dire, dans l'esprit de tous les jeunes gens.

Quoi que tous ces jugemens paroissent se contredire, on peut aisément les concilier. Il y a des endroits où Quintilien est très-clair, il y en a où il est obscur, & il y en a aussi où il est trop long. Pour ce qui est de cette beauté mâle & naturelle qu'on lui donne, c'est un caractére qui y regne par tout. C'est à quoi revient le jugement du Pere Caussin, Eloq. Sac. & Prof. p. 172. quand il dit entre autres choses, qu'on ne voit rien qui ressente le jeune homme dans le style de Quintilien, qu'il n'y a rien de bas, qu'il garde par tout une juste moderation dans son Ouvrage, que la gravité ne nuit point aux ornemens ; comme les ornemens n'y nuisent pas non plus à la gravité.

A ce jugment du Pere Caussin joignons celui de l'Abbé de Pure, qui dans la Préface de sa Traduction de Quintilien, pour s'excuser d'avoir entrepris une chose

choſe ſi difficile, dit qu'il s'eſt laiſſé ſurprendre aux beautez de ſon Original; que les épines mêmes lui ont paru y être chargées de fleurs; que dans les difficultez les plus ſombres il y a apperçu un jour aimable & de précieux brillans, où la ſechereſſe & la ſévérité des maximes n'a rien ôté de l'élegance & des agrémens; & où les richeſſes & les graces de l'Art n'ont rien perdu de leur juſteſſe parmi la ſterilité des préceptes, & la varieté de l'abondance. Je rapporte ces paroles de l'Abbé de Pure ſans me rendre reſponſable de l'obſcurité qu'on y peut trouver. Quintilien. P. 1. 2.

A l'égard de l'utilité que la jeuneſſe peut tirer de notre Auteur, Muret nous apprend que de ſon temps, c'eſt-à-dire lorſqu'il étoit jeune, on expliquoit dans les claſſes les Inſtitutions Oratoires de Quintilien, & qu'un homme ne paſſoit point pour un bon Maître, s'il ne le faiſoit lire avec application à ſes Ecoliers. Mais il avouë que les choſes n'étoient plus ſur ce pied-là dans le tems qu'il écrivoit, parce qu'au lieu de *ces vieux arbres*, dit-il, qui étoient venerables par leur ancienneté, on a vû naître de *méchants Rameaux* auprès desquels on s'amuſe. [C'eſt ainſi qu'il traite Ramus & quelques autres Auteurs] Les jeunes gens, continuë-t-il, s'arrêtent à quelques méchans abregez de Rhétorique, où il n'y a ni Art ni raiſon, & abandonnent les ſources féconds des prémiers Maîtres. Depuis ce

Quintilien, „ temps-là tout eſt perdu, comme nous „ l'avons pû voir, & il n'y a d'autre „ moyen de rétablir les choſes, que de „ rappeller l'ancienne pratique ". Tel eſt le ſentiment de Muret. Cependant Quintilien lui-même prononce, que ſur l'Invention & ſur la diſpoſition, il ne faut point tant de préceptes aux enfans. *Ils n'ont beſoin*, dit-il, *que d'un petit nombre des plus utiles & des plus aiſez*; *Le tout eſt de les choiſir.* Sur ce principe comment concevoir qu'une Rhétorique en douze Livres n'eſt point trop longue pour eux? Il faut donc leur mettre entre les mains des Rhétoriques abregées, & néanmoins leur faire voir les plus beaux endroits de Quintilien: à moins qu'on ne diſe avec Camerarius, que ces grands détails où entre notre Auteur, peuvent exercer & le discernement des Maîtres & l'induſtrie des Ecoliers; ce qui pourtant n'empêche pas que ce Commentateur n'y trouve quelques excès, comme on peut voir par ſes paroles (1).

Petrus Gallandus dans ſon Ep. Dedic. ſur Quintil. p. 1.

Mais parmi les témoignages que différens Auteurs ont rendus à Quintilien, celui de Pierre Galland eſt en même temps un des plus longs & des plus glorieux, quoiqu'il ne ſoit pas des mieux entendus, & que l'Auteur n'y paroiſſe pas aſſez d'accord avec lui-même. En premier lieu il fait plus de cas des Auteurs Latins

1 De præceptis quid attinet dicere, quæ ſunt ſummæ bonitatis, niſi fortaſſe nimium alicubi ſubtilia & tenuia, quod ſæculi fuerit, neque tamen nocuerit. ſive

Latins que des Auteurs Grecs qui ont écrit de la Rhétorique. Les Grecs lui paroiſſent entrer trop dans le détail, & n'écrire que pour faire parade de leur esprit; au lieu que, ſelon lui, dans les Livres de Quintilien & de Ciceron, il n'y a rien de ſuperflu, rien d'embarraſſé, rien qui ne convienne à l'Art dont ils traitent, & qui ne ſoit de leur ſujet. Je ne conçois point la juſteſſe de la cenſure qu'il fait des Grecs, ni comment on pourroit prouver que les principaux d'entre eux n'ont écrit que pour faire parade de leur esprit. C'eſt de quoi on ne peut accuſer ni Ariſtote ni Longin; ni Hermogéne, ni enfin Démétrius ou Denys d'Halicarnaſſe. A dire vrai, dans un ou deux de ces Auteurs il y a quelque détail qui peut paſſer pour ſuperflu, ou quelque choſe d'embarraſſé: mais ne peut-on montrer qu'il y a auſſi quelque choſe de ſemblable dans Ciceron & dans Quintilien; & le montrer même par leurs propres principes? Je crois l'avoir aſſez fait ſentir dans ce que j'ai dit de l'un & de l'autre. Quintilien.

En ſecond lieu, le Critique dont je parle, nous dit que ſi l'élevation de Ciceron & ſa dignité d'homme Conſulaire l'ont empêché de descendre dans le détail des préceptes qu'on donne communément, il n'y a rien à déſirer dans Quintilien,

ſive verſatis in litteris, ſive primum has discentibus, cum iſta exquiſitio illorum judicium, horum ſtudium exercere poſſe videatur. *Camer.* in *Quint.*

Quintilien. tilien, ni pour les mœurs ni pour les autres qualitez utiles aux Maîtres & aux Disciples. Supposons que dans ces *détails* où il reconnoît que Quintilien est entré, il n'y ait rien de trop ; n'y a-t-il rien à désirer touchant *les mœurs*, je ne dis pas des *Maîtres* & *des Disciples*, mais *de l'Orateur dans ses discours*, sur lesquelles nous avons vû qu'il s'écarte si fort de la justice & de la raison, en s'écartant de la doctrine d'Aristote?

Pierre Galland continuë & donne à Quintilien des éloges qu'on ne peut lui contester, si l'on excepte ce qu'il dit, *que cet Auteur n'a rien ômis, & qu'il n'y a rien de trop diffus dans sa doctrine.* Il faut l'entendre. " Quintilien est, selon „ lui, un fond riche de préceptes, une „ vive source où l'on trouve tout. Et „ il ne faut point pardonner à certains „ Maîtres, vrais singes, c'est-à-dire, mauvais imitateurs de Ciceron, qui trouvent Quintilien trop diffus & sans ordre dans sa doctrine. S'ils l'examinoient „ sérieusement, ils y découvriroient autant d'Art que d'éloquence, & verroient que son Ouvrage est un très-„ bel édifice, très-bien commencé & très-„ bien conduit. De sorte qu'ils changeroient de sentiment, & ils avoueroient „ qu'on ne peut même rien concevoir „ de plus parfait. Car parmi ceux qui „ ont écrit de cet Art, les uns en ont „ négligé les fondemens, les autres en ont „ exprès embarassé les préceptes, les autres en ont parlé d'une maniere si sé-

„ che,

„ che, qu'ils font perdre l'envie de de- Quinti-
„ venir Orateur, loin de la faire naître lien.
„ ou de la fortifier. D'autres enfin sans
„ rien dire des mœurs, des vertus & des
„ devoirs de l'Orateur, se sont arrêtez
„ à la bagatelle, & à ce qui ne regarde
„ que la Langue. Au lieu que Quinti-
„ lien commence à former l'Orateur dès
„ sa jeunesse, & l'instruit sur tout ce
„ qui précede l'Art, sur toutes les par-
„ ties qui lui sont necessaires, sur toutes
„ les perfections qu'il doit avoir, & mê-
„ me sur ce qu'il doit faire lorsqu'il ne
„ fait plus la profession d'Orateur. Il
„ traite plus au long ce que Ciceron a-
„ voit trop abregé ; il éclaircit ce qui
„ pouvoit être obscur ; enfin il répand
„ par tout, à pleines mains, ce qui peut
„ rendre ses préceptes, ou aimables, ou
„ merveilleux aux jeunes gens. Et qu'on
„ ne dise point qu'il n'a pas cette har-
„ monie de discours qui se fait sentir
„ dans Ciceron ; puisque pour avoir des
„ nombres differens, il ne laisse pas d'ê-
„ tre & éloquent & nombreux, comme
„ tant d'autres bons Auteurs qui ne res-
„ semblent point à Ciceron. Enfin le
„ Critique est persuadé qu'il faut en Rhé-
„ torique joindre ensemble ces deux grands
„ Maîtres, comme on joint en Medeci-
„ ne Galien & Hippocrate ; & il soutient
„ toujours que ceux qui trouvent Quin-
„ tilien trop diffus ou peu méthodique,
„ ne savent pas assez Ciceron, & qu'ils
„ manquent de retenuë.

Mais en demeurant d'accord de tout le

Quintilien. le merite de cet Auteur, je ne sai comment on peut ainsi soutenir, qu'il n'est point trop long, lorsqu'il avouë lui-même qu'il s'est trop étendu en quelques endroits, & lorsque par ses propres principes on peut montrer, comme j'ai fait, qu'il est encore trop diffus en d'autres. La retenuë nous oblige-t-elle à nous aveugler? Je ne sai pas non plus comment on peut dire que quiconque le trouve trop diffus, ne sait pas assez Ciceron; comme si un homme qui sait Ciceron ne devoit pas trouver trop diffus un Traité quatre fois plus long que la Rhétorique de cet Orateur! C'est ainsi que je n'entends pas bien le jugement de Laurent-Valle. Personne, dit il, ne peut bien entendre Quintilien, s'il ne possède Ciceron, ni bien suivre les préceptes de Ciceron, s'il ne suit ceux de Quintilien; & depuis ce Rhéteur personne n'a été, ni ne sauroit être éloquent, s'il ne s'est formé, ou ne se forme absolument sur ses préceptes. Pour moi, j'avouë qu'on ne peut nier que les Ouvrages de Quintilien ne soient excellens: mais comment peut-on parler ainsi que fait Laurent-Valle, s'il y a eu des Orateurs avant que ce Rhéteur eût écrit, & si les Ouvrages sur lesquels ils s'étoient formez, ne sont point perís depuis? Ce qu'il a fait empêche-t-il qu'on ne retire de ces Livres les avantages qu'on en tiroit?

L. 1. Antidot. in Poggium.

Contentons-nous de dire que ce grand Maître nous fournit de grandes lumieres, ce qui est particulierement vrai lors qu'i

Quint. Inſtit. Orat. 8. in Proœm.

qu'il s'agit de l'Elocution. Elle dépend plus de l'Art selon lui, que les autres parties de la Rhétorique, elle est plus importante, & en même temps plus difficile. Il nous avertit cependant que les préceptes & tous nos soins doivent aboutir à une expression naturelle, que la peine qu'on s'y donne ne doit pas être infinie, &, s'il falloit qu'elle le fût, qu'il vaudroit mieux renoncer à l'Eloquence, que de se rendre malheureux. Une chose la peut abreger. C'est d'apprendre la Langue, de lire beaucoup & de bien lire, enfin de composer d'abord avec soin. On parvient par ce moyen à n'user que de termes propres, à être clair, élégant, orné, harmonieux. Quintilien. lb. c. 2.

Les termes propres, leur arrangement naturel, la justesse de la construction, la juste longueur des phrases produisent la netteté du style & la clarté. A l'égard de l'ornement, il est impossible d'exprimer l'excellence de ce qu'en dit Quintilien, soit qu'il en fasse sentir les avantages & sur-tout la force, qui rend le discours semblable aux armes des bons soldats, lesquelles sont aussi belles que bonnes; soit qu'il en découvre la nature qui rend le beau inséparable de l'utile; soit qu'il en montre le danger, qui fait craindre avec raison, qu'au lieu d'une beauté mâle & virile, on ne coure après une beauté frivole & efféminée; ou que sous prétexte de condamner celle-ci, on ne condamne celle-là. Il n'oublie rien ni sur les divers usages des ornemens, selon qu'il s'agit ou d'un Panégyri-

Quintilien. negyrique, ou d'un autre genre de cauſe; ni ſur le choix des mots, ſelon qu'ils ſont plus honnêtes, plus nobles, plus ſonores, plus uſitez, plus propres, plus expreſſifs. C'eſt là qu'il parle des images, des peintures vives, des Descriptions, & il donne pour y réüſſir une belle méthode. *Jettons les yeux ſur la Nature*, dit-il, (1) *ſuivons-la. Toute l'Eloquence roule ſur les actions des hommes. Chacun ſe conſulte ſoi-même ſur ce qu'il entend, & s'il y reconnoît ce qu'il ſent, il s'y livre.* A l'égard de ce qu'il dit, que *l'affectation conſiſte toute dans l'Elocution*, le Pere Bouhours le refute & avec raiſon; au lieu qu'il le ſuit dans ce qu'il dit de la fauſſe Eloquence.

L. 8. c 3.

Ubi ſup. p. 231.

Ib. p. 392. &c.

Quintilien rapelle auſſi à cet article *l'Amplification*, dont il diſtingue quatre eſpeces. La premiere conſiſte à montrer la grandeur d'une choſe par les divers dégrez de bonté ou de malice qu'on y découvre; La ſeconde, à faire concevoir cette grandeur par comparaiſon d'une choſe à une autre; La troiſiéme à en faire juger par quelque ſigne qui l'accompagne; & la quatriéme à ramaſſer les principales circonſtances. Mais il faut obſerver qu'outre que l'Amplification appartient plûtôt à l'Invention qu'à l'Elocution, cet Auteur ne parle pas d'un genre d'Amplification, où la force de l'Ora-

1 Hujus ſummæ, judicio quidem meo, virtutis facillima eſt via: naturam intueri. Hanc ſequamur. Omnis

l'Orateur paroît encore davantage, & qui consiste à faire plus sur un sujet, qu'on ne peut vous en demander. C'est-à-dire, à y développer les choses, ou qui sont hors de la question, mais qui y servent; ou qui en font partie, mais que vous touchez une seconde fois avec plus de force qu'auparavant. Quintilien semble avoir désigné cette derniere maniere d'amplifier, mais c'est sans l'expliquer. A quoi j'ajoûte qu'il auroit dû, comme Aristote, compter l'Amplification parmi les parties de la Peroraison, au lieu qu'il n'y reconnoît que les Passions & la Récapitulation.

Quintilien. L. 8. c. 8. ad calcem.

Mais d'ailleurs on lui a l'obligation de ce que, sans être trop long, il a suffisamment traité des pensées spirituelles & des sentences, dont l'usage moderé & bien entendu ne peut être qu'utile à la cause, & aussi agréable au Juge que glorieux à l'Orateur. Un des endroits où Quintilien est le plus diffus, c'est sur les figures. Il en distingue jusqu'à *cent*. Il parle de toutes en particulier, & employe plus de trente-six pages à expliquer une matiere, que Ciceron a traitée deux fois, & qu'il a toute renfermée chaque fois en une page. Cependant il remarque lui-même que le nombre des figures n'est pas si grand qu'on s'imagine, que la multitude des noms inventez pour les désigner

L. 9. c. 3. 38.

Omnis eloquentia circa opera vitæ est. Ad se refert quisque quæ audit, & id facillimè accipiunt animi quod agnoscunt. *Quintil.*

Quintilien. signer ne prouve pas qu'il y en ait tant, & qu'on prend bien des choſes pour des figures, qui n'en ſont pas. Ne pourroit-on pas ajoûter qu'à quelque nombre qu'on les fixe, il ſuffit encore d'en connoître les principales, de peur qu'on ne donne dans le défaut de ceux, leſquels, comme il dit, aſſujétiſſent leurs penſées aux figures, au lieu d'aſſervir les figures à leurs penſées?

N'oublions pas, à ce propos, la réponſe d'un Orateur, vantée par Quintilien même, & après lui, par le P. Creſſol. On lui demandoit ce que c'étoit *qu'une figure* *, & en même temps, ce que c'étoit *qu'une penſée* *. *De bonne foi*, dit-il, *Je n'en ſai rien. Tout ce que je puis vous dire*, ajoûte-t-il, *eſt que ſi ce ſont de bonnes choſes, vous trouverez, dans mes diſcours, des exemples de l'une & de l'autre.* Il y a dans cette réponſe du vrai & du grand. Celui qui la fit avoit un genie ſuperieur; il avoit de grands talens. Il les mettoit tous en uſage, lorſqu'il compoſoit; il ſongeoit à dire ce que le temps, le lieu & la cauſe pouvoient exiger de lui, & content d'avoir réüſſi, il ne s'embarraſſoit aucunement des termes de l'Art. Il avoit raiſon & on peut faire comme lui, pourvû qu'on ne donne pas trop d'étenduë à ſa penſée; car s'il étendoit ſon indifférence à d'autres choſes qu'aux figures, il faudroit, pour avoir droit de l'imiter, avoir autant de genie qu'il en avoit.

Creſſolius. l. 5. p. 464.

* σχῆμα. * νόημα.

Sur l'arrangement des paroles, & par conſé-

conſéquent ſur les nombres du discours, Quintilien fait profeſſion de ſuivre Ciceron ; & lorsqu'il eſt d'un autre avis, outre qu'il parle de ce grand homme avec respect, il ne prétend ôter à perſonne la liberté de ſuivre qui on voudra. En quoi M. Dodwel loüe beaucoup la modeſtie de Quintilien. Mais M. Charpentier trouve ce Rhéteur d'une très-grande incertitude dans tout ce qu'il dit de l'Oraiſon, jusqu'à croire que *Quintilien fait entendre qu'on peut fort bien réuſſir ſans rien faire de tout ce qu'il enſeigne.* C'eſt pouſſer la choſe un peu loin. On ne risque rien de s'en tenir aux termes de notre Auteur, tels que Mr. Charpentier lui-même les a remarquez. Il nous montre ce qu'il y a de meilleur dans l'arrangement des paroles, non pour exclure abſolument ce qu'il y a de moins parfait, car il faut varier ; mais pour nous porter à employer plus ſouvent l'un que l'autre. Une choſe dont je conviens, c'eſt qu'il y a beaucoup d'obscurité dans Quintilien ſur cet article.

Quintilien.

Ann. Quint. p. 168. n. 43. Trait. de l'Excell. de la Langue Franç. T. 1. p. 507.

Au reſte j'ai déja obſervé que les préceptes qu'on donne touchant les nombres pour le Grec ou pour le Latin, ne conviennent point tout à fait à notre Langue ; parce que ſon harmonie ne dépend pas toûjours des mêmes principes. Mais de quoi l'on peut profiter dans toutes les Langues, c'eſt la lecture des bons Auteurs. C'eſt pour nous y aider que Quintilien donne ſon jugement ſur un très-grand nombre d'Orateurs, de Poë-

L. 10. c. 1.

tes,

Quintilien. tes, d'Hiſtoriens & de Philoſophes. C'eſt là qu'il fait un parallele de Démoſthéne & de Ciceron. Il les trouve égaux en ce qui regarde l'invention, l'arrangement des matieres, la force du raiſonnement. Si vous demandez quelle peut être la cauſe de cette égalité, un Auteur vous dira pour raiſon, que, ſur tout cela, la Nature eſt une dans tous les hommes. Eſt-il bien ſûr de ſon principe ? il donne lieu d'en douter. Car Quintilien trouve d'ailleurs les deux Orateurs differens, non ſeulement dans leurs ſtyles, mais auſſi dans l'Art d'employer deux paſſions puiſſantes, la raillerie & la commiſeration. Que dit ſur cela l'Auteur, qui vient d'alléguer que *la Nature eſt une* ? Il allégue ici, *que les genies ſont differens*, & il ſe contredit. Car cette difference de genie eſt une preuve que la Nature n'eſt point une, mais qu'elle varie. Elle varie en effet, parce qu'elle eſt féconde ; Et elle eſt féconde non ſeulement en ce qui regarde le ſtyle & les paſſions, mais auſſi en ce qui regarde l'invention, l'arrangement des matieres, & la force du raiſonnement. Un ſeul exemple ſuffit pour mettre cette verité dans ſon jour. Eſchine & Démoſthéne dans leur fameuſe conteſtation traitant les mêmes faits, chacun les range à ſa maniere, ſur-tout Démoſthéne (1), lequel, malgré ſon Ad-

Aut. de la Préf. ſur les Oeuvr. poſth. de M. de Maucroix, p. 15.

1 Quam prudenter diſtribuit Demoſthenes περὶ στεφάνου, in longa & multiplici cauſa, omnes partes, ſuo quodam uſus conſilio; cùm iisdem de rebus accuſator

Adverſaire, ſe fait un ordre très-différent. Quintilien.

Quoi qu'il en ſoit, il y a des Ecrivains célébres qui font cas des jugemens de Quintilien ſur les Auteurs, & qui regardent ſon dixiéme Livre, comme un bon Livre de Critique. Ceux qui en jugent ainſi, ne ſont pas du goût de Barthius, qui n'eſtime que mediocrement ces déciſions de Quintilien. Quand même tout le monde les eſtimeroit, il y a toujours quelque choſe de fâcheux, c'eſt que, comme je l'ai remarqué * ailleurs, on l'accuſe d'avoir pris ces jugemens de Denys d'Halicarnaſſe & de l'avoir diſſimulé, objection dont M. Dodwel ne dit rien dans le Chapitre où il parle & de la *candeur & de la modeſtie de notre Auteur*. L'idée desavantageuſe que cette diſſimulation fait concevoir de ce grand Maître, n'eſt pas détruite par l'éloge qu'on lui donne *, *Que le jugement qu'il porte ſur les qualitez des Auteurs, eſt plein de ſincerité & de candeur, & qu'il en a fort bien marqué les vertus & les talens.* Pour remplir les devoirs de la candeur, il devoit dire les ſources où il avoit puiſé ſes lumieres; mais c'eſt ſur quoi on trouve qu'il n'eſt pas exact, quelque honnête homme qu'il ſoit d'ailleurs.

Barth. Adverſar. l. 48. c. 29. p. 1275. vid. Not. in Quintil. p. 661. * p. 95. & 96.

* Andr. Schott, T. 2. Bibl. Hisp. p. 203. & M. Baillet T. 2. prem. part. c. 54.

Il eſt plus exact à donner de bons avis ſur la maniere de s'y prendre, quand il s'agit

L. Inſt. Orat. 10. c. 2. & 3.

culator Æſchines longè alium ordinem inſtituiſſet! *Philip. Melancht.* Element. Rhet. l. 1. c. 25. p. 288.

Quintilien. s'agit de composer un discours ; à marquer comment il faut se proposer un bon modéle, & tâcher de l'égaler ou de le surpasser ; à dire le temps & la peine qu'on y doit mettre, comment il faut polir ou perfectionner ce qu'on a fait, comment on acquiert la facilité de parler sur le champ, comment on garde les bienséances. Il s'étend plus que Ciceron sur cette importante matiere, & rien n'est plus beau ni plus utile que tout ce qu'il en dit. M. de Maucroix a traduit ce qui regarde la maniere de composer. On peut voir sa Traduction parmi ses Oeuvres posthumes, qui ont pour titre *Traductions diverses.*

Elles se vendent chez Estienne.

Mais à quoi servent tous les préceptes de Quintilien sur la Memoire, sinon à rendre cette partie plus difficile ? Et à moins que de prononcer quelque discours devant des gens capables de juger de la Déclamation, à moins que d'entendre des personnes qui déclament bien, comment pratiquer ce qu'il dit touchant l'Action de l'Orateur ? comment s'y exercer ? A dire vrai ces deux chapitres ne sont guéres bons à lire, que parce que c'est Quintilien qui les a faits. Il n'y a rien d'utile dans le premier, & peu de choses dans le second.

Melch. Jun. Meth. Eloq. Comp. c. 5. Junius qui a marqué les Livres de Quintilien

1 Hæc exhortatio mea non eò pertinet ut esse Oratorem Philosophum velim, quando non alia vitæ secta longiùs à civilibus officiis atque ab omni munere Oratoris recessit. *Quintil.* ibid.

tilien qu'il estime le plus à cause de leur utilité, ne dit rien du douziéme, & l'Auteur dit que c'est celui qui lui a le plus couté, parce que jusques là il avoit toujours eu des guides, & qu'il cesse ici d'en avoir. Il y parle non seulement de la perfection du style; Ciceron en avoit parlé; mais des devoirs de l'Orateur dans sa profession, & de ses mœurs dans la conduite de la vie. Il veut que l'Orateur soit parfaitement instruit de la Morale, d'autant plus que l'Eloquence roule presque toute sur les actions de la vie. Mais il avertit expressément (1), qu'il ne veut pas pour cela que l'Orateur soit Philosophe de profession. Sa raison est qu'il n'y a rien de plus contraire à l'Eloquence. Et, si l'Eloquence se formoit autrefois dans les Ecoles des Philosophes, c'est que, selon Quintilien (2), & à son avis selon Ciceron aussi, on donnoit dans ces Ecoles, avec une Morale d'usage & non pas de speculation, les préceptes de la Rhétorique.

Quintilien. Quint. Inst. Orat. l. 12. c. 2.

C'est ici que Quintilien décide que l'Orateur ne doit point se hazarder trop tôt à plaider, ni différer trop long temps. Il doit selon lui commencer par quelque cause favorable, & n'en prendre jamais de mauvaise. Il doit plaider en homme sage, & non pas en homme vain. Il doit

2 Testatur Cicero dicendi facultatem ex intimis sapientiæ fontibus fluere, ideòque aliquando præceptores eosdem fuisse morum atque dicendi, *Idem*, Ibid.

Quintilien. doit ſonger à la gloire qui dure, & non à celle qui paſſe & s'évanouït avec le bruit des applaudiſſemens. Il faut ſonger par conſéquent à dire non pas ce qui brille, mais ce qui eſt important à la cauſe, & ne point plaider par interêt, quoi qu'on ne doive pas refuſer de ſes cliens des témoignages de reconnoiſſance, puiſqu'il n'y en a point de plus juſte. Mais il ne faut point de convention entre la Partie & l'Avocat, parce que ne défendant que d'honnêtes gens, il ne doit point craindre d'ingratitude. En tout cas, il vaut mieux s'expoſer à n'être point recompenſé, que de mettre à prix un ſecours qui ne ſe peut payer.

Telles doivent être les mœurs de l'Orateur; quelle ſera ſon éloquence? Car il y en a bien des eſpéces. Celle des Aſiatiques, celle des Attiques, celle des Rhodiens. Il y a de même un ſtyle ſublime, un ſtyle ſimple, & un ſtyle qui tient le milieu: ou bien par une autre diviſion, il y a un ſtyle magnifique, un ſtyle dépouillé d'ornemens, lequel n'eſt fait que pour inſtruire, & un ſtyle rempli d'eſprit, qui viſe principalement à plaire.

Le goût des Attiques eſt le meilleur, & il renferme tous les ſtyles. L'Orateur les cultive tous pour s'en ſervir dans l'occaſion. Et comme il ne peut pas toute ſa vie avoir la même force, il ſonge enfin à la retraite & n'attend pas pour cela l'extrémité: mais lorſqu'il s'eſt retiré,

pour

pour ne pas s'abandonner à l'oiſiveté il écrit l'Hiſtoire, il donne ſes avis aux Parties, il forme de jeunes Avocats, comme Ciceron en forma pluſieurs. Quintilien. Celius, Hirtius, Pansa, Dolabella.

On voit le jugement que nous devons faire de Quintilien. C'eſt d'abord un fond inépuiſable de bon ſens, ajoûtons même de probité & de droiture, ſur-tout parcequ'il ne veut point qu'on ſe charge de mauvaiſes cauſes, ni qu'on en défende aucune par de mauvais artifices. Mais exceptons de cet éloge & ces défauts de candeur que j'ai remarquez, & les loüanges ſerviles dont il a comblé Domitien, peut-être par neceſſité, mais toûjours, contre ſa conſcience, comme l'a obſervé M. Dodwel, qui convient qu'on ne peut guéres le défendre ſur cet article. Annal. Quintil. pag. 171. n. 45. Ibid. p. 174. n. 46.

Après cela on trouve en le liſant, que la beauté de ſes expreſſions y ſemble par tout disputer le prix à la beauté des penſées, que le nombre de ſes grandes & ſolides réfléxions égale presque celui de ſes termes, & que la nobleſſe de ſes ſentimens ne céde en rien à l'étenduë de ſes connoiſſances. Il parle de tant de choſes differentes, il les fait venir ſi à propos, ſoit pour égayer, ſoit pour orner, ſoit pour aggrandir ſa matiere, que vous diriez que toute la Nature n'eſt faite que pour lui, & qu'elle lui obéït. Ses premiers Livres donnent d'admirables inſtructions pour l'éducation de la jeuneſſe; le corps de ſon Ouvrage fournit de grandes lumieres pour les études les plus

Quintilien. avancées ; ſes derniers livres ſont un riche repertoire de magnifiques harangues ſur l'éloquence du Palais. Si dans ſes préceptes il y a quelque choſe d'inutile pour une Rhétorique, il n'y a rien d'inutile pour les amateurs de l'éloquence, ils peuvent faire uſage de tout, & mettre tout à profit. Quand même les choſes qu'il dit en certains endroits ne leur ſerviroient de rien, ſoit à cauſe qu'elles ne ſont pas exactement vrayes, ſoit pour quelque autre raiſon, la maniere de les dire leur ſera toûjours très-utile. On y reſpire par tout avec un air de nobleſſe, l'amour de la vertu & du vrai merite, un reſpect ſincére pour les grands hommes, l'application au travail, le goût de l'éloquence ſolide, & un juſte diſcernement de la fauſſe.

Je n'ai rien dit d'un ſentiment particulier de cet Auteur, & je ne puis le paſſer ſous ſilence. Il croit qu'il ne doit point y avoir de différence de ſtyle entre un Ouvrage fait ſeulement pour être lû, & un autre fait pour être prononcé. Il s'écarte en cela de l'opinion, ſinon de tous, du moins de la plûpart des plus grands Maîtres. Sa raiſon eſt aſſez ſpécieuſe, c'eſt que Ciceron & Démoſthéne, ſelon lui, n'ont pas mis de différence entre ce qu'ils ont prononcé & ce qu'ils ont écrit. Car, ou ce qu'ils ont dit valoit mieux, & ils ont dû le laiſſer à la poſterité : ou ce qu'ils ont écrit eſt meilleur, & ils auroient dû le prononcer.

cer. Cet argument néanmoins ne me paroît pas concluant. Supposons qu'en effet ces deux Orateurs nous ayent laissé leurs harangues, telles qu'ils les ont prononcées; ils n'y ont rien changé, parce que suivant leur premiere destination, c'est ainsi qu'elles ont dû être. Supposons maintenant qu'ils les ayent retouchées pour les donner au Public; ce qu'ils ont prononcé valoit mieux pour être prononcé; & ce qu'ils ont laissé, valoit mieux pour être lû. Quintilien.

Une nouvelle Edition de Quintilien m'oblige à lui donner un nouvel article; c'est le suivant, qu'il faut regarder comme une suite des jugemens qu'on a portez de cet Auteur.

Quintilien de M. Rollin.

M. F. QUINTILIANI INSTITUTIONUM ORATORIARUM LIBRI DUODECIM

AD USUM SCHOLARUM ACCOMMODATI, &c.

C'eſt-à-dire, *Douze Livres des Inſtitutions de l'Orateur de Quintilien, à l'uſage des Ecoles, avec des Notes, &c. Par M. Rollin, ancien Recteur de l'Univerſité, Membre de l'Academie Royale des Medailles & des Inſcriptions, & Profeſſeur d'Eloquence au College Royal.*

TOus les Journaux ont parlé avantageuſement de cette Edition de Quintilien.

Mois d'Avril, 1715 p. 431. Celui de Paris marque d'abord les idées differentes que M. Rollin, dans ſa Préface, donne d'Ariſtote, de Ciceron & de Quintilien: Idées, par leſquelles il fait entendre que ce dernier, ſans avoir la ſechereſſe du premier, a ſuivi un ordre clair, naturel & ſenſible; que ſes regles ſont enchaînées les unes aux autres, & tendent toutes au même but; qu'il a ſoin d'égayer ſa matiere, parceque, pour exciter

exciter les jeunes gens à l'étude, il faut leur rendre les préceptes agréables. Quintilien de M. Rollin.

A ces idées, on ajoûte celle des principaux avantages qu'on peut tirer de la lecture de Quintilien, sur-tout, pour se garantir du mauvais goût & des faux brillans dans l'éloquence tant du Barreau que de la Chaire.

On dit de plus que ce grand Maître n'est pas moins propre à former l'honnête homme que l'Orateur: qu'il se peint lui-même dans son Ouvrage, de telle sorte qu'en admirant son esprit, on ne peut s'empêcher d'aimer son cœur.

Pour ce qui est de la nouvelle Edition, on nous donne à connoître en quoi consiste le travail de l'Auteur. Ce sont des sommaires, des distributions par sections; des Citations de passages, des corrections par conjectures ou sur des manuscrits; des Notes tirées de Turnebe & d'autres Savans, ou fournies par l'Auteur; enfin des retranchemens considerables, dont le Journal parle en ces termes.

„ M. Rollin nous avertit qu'il a retranché les endroits qui lui ont paru „ obscurs & peu utiles, ce qui va environ à la quatriéme partie de l'Ouvrage. Les Savans s'en formaliseront: „ mais M. Rollin s'est plus mis en peine de ce qui pouvoit être avantageux „ aux jeunes gens & aux Magistrats qui „ veulent se délasser par la lecture de Quintilien, que de l'approbation des Savans.

Ainsi parle le Journal de Paris. Celui de Trévoux s'en étoit déjà expli-

Quintilien de M. Rollin

qué * à peu près de même. " La lecture de Quintilien, disent les Auteurs „ de ce Journal, seroit utile à ceux qui „ étudient la Rhétorique dans les Classes; & encore plus aux personnes, qui „ ayant negligé cette étude dans leur bas „ âge, sont obligées par leurs emplois „ de s'y adonner dans un âge plus avancé. M. Rollin convaincu de cette verité, a cru qu'il falloit leur faciliter „ la lecture de cet excellent Rhéteur. „ Il en a retranché tout ce qui n'est plus „ d'usage, tout ce qui rebutteroit par les „ difficultez inutiles. L'Ouvrage n'a rien „ perdu du bel ordre que Quintilien y „ garde, on sent qu'on n'en a ôté que „ le superflu, & l'on y trouve tout ce „ qui peut regler l'éloquence, & former „ le goût. Comme Quintilien ne s'est „ pas borné à ces deux objets; qu'il a „ eu en vûë l'éducation entiere de la „ jeunesse, leur cœur & leur esprit; qu'il „ n'a pas négligé les Maîtres en instruisant les disciples; c'est pour cela que „ son nouvel Editeur a eu soin de ne „ rien retrancher de ce qui peut servir à „ des fins si excellentes. La Préface de „ Mr. Rollin est généralement estimée.

* Decembre 1714. p. 2191.

C'est ainsi que les Auteurs des Memoires de Trevoux ont parlé du travail de Mr. Rollin. Voyons ce qu'en a dit encore le Journal Litteraire de la Haye *, quoiqu'il revienne assez à ce qu'en a dit celui de Paris.

* T. 6. 1. part. p. 232.

„ M. Rollin, disent les Auteurs de ce „ Journal, nous a donné une nouvelle „ Edi-

„ Edition des Institutions de l'Orateur de Quintilien. Il y a mis une Préface fort instructive, sur l'utilité de ce Livre préférablement à tous les autres de cette nature, tant pour les regles d'une bonne Rhétorique, que pour former l'honnête homme. Chaque chapitre de cette nouvelle Edition est précedé d'un sommaire, & partagé en sections ; & on trouve marqué à la marge, les endroits d'où Quintilien a tiré les passages qu'il cite, & ceux de Ciceron, où il donne les mêmes préceptes que Quintilien. Il y a quantité de notes, courtes, mais instructives. Elles sont tirées de Turnebe & de quelques autres Savans ; & où ces guides lui ont manqué, Mr. Rollin en a mis de sa façon. Il avouë pourtant que malgré ses soins, il y a encore dans le texte plusieurs passages obscurs, sur lesquels il faudroit consulter les anciens manuscrits, ce qu'il n'a pû faire, à cause de ses autres occupations. Il a corrigé divers passages qui n'étoient pas intelligibles ; & il espere qu'on trouvera ses conjectures assez heureuses : mais pour les endroits qu'il a trouvez trop obscurs & inutiles, il les a retranchez de son Edition. De cette maniere il a retranché environ la quatriéme partie de l'Ouvrage, s'étant plus mis en peine, dit-il, de ce qui peut être utile aux jeunes gens & aux Magistrats qui veulent lire son Livre, que de l'approbation des Savans. Quintilien de M. Rollin.

Quintilien de M. Rollin.

Après ces éloges, contenus dans tous les Journaux, il importe peu de quel ſentiment je ſois; & je puis avoir ſur le Quintilien en queſtion, des idées qui me ſoient propres, ſans que l'Ouvrage en ſoit moins bon, ou moins eſtimé. N'a-t-on pas vû, que malgré les ſentimens particuliers de Brutus touchant l'Orateur de Ciceron, le grand nombre ne laiſſa pas d'admirer ce Traité comme un chef-d'œuvre? Nous l'admirons encore aujourd'hui, nous obſervons même, que la diverſité d'avis ſur ce point ne refroidit pour le Critique, ni l'eſtime, ni l'amitié de l'Auteur. J'eſpere qu'il en ſera de même de Mr. Rollin & de moi. Il ſera mon Ciceron, & je ſerai ſon Brutus. Il a écrit pour le Public, j'écris dans la même vûë; & la parfaite conſideration que j'ai pour lui ne doit pas me faire diſſimuler mes penſées ſur une choſe qui lui eſt ſi chere, c'eſt l'utilité de ceux qui s'appliquent à l'étude de l'éloquence. En quoi ſuis-je d'un autre avis que ce Profeſſeur? le voici.

[Voyez ci-deſſus l'art. de ce Traité de l'Orat. p. 275.

Les choſes qu'il a retranchées de Quintilien, je voudrois pour les perſonnes avancées, qu'il ſe fût contenté de les imprimer en d'autres caractéres; parceque ces perſonnes doivent être bien-aiſes d'avoir Quintilien entier. Je voudrois auſſi pour les jeunes gens, que Mr. Rollin, prenant ce parti, eût pouſſé cette diverſité de caractéres bien plus loin, qu'il n'a pouſſé les retranchemens qu'il a faits; parceque le reſte eſt encore trop long de

beau-

beaucoup, pour ceux qui commencent. Quintilien de M. Rollin.

Comment n'a-t-il pas ſenti qu'une Rhétorique eſt trop longue, quand on ne peut la parcourir toute entiere qu'en deux ans ? Il conſeille * aux jeunes gens d'être deux ans en Rhétorique. Le conſeil eſt des plus utiles pour ceux qui veulent faire uſage de la parole. Suppoſons qu'on le ſuive autant qu'il faudroit; la ſeconde année, le Profeſſeur refuſera-t-il de recevoir de nouveaux écoliers? il n'y a point d'apparence. S'il en reçoit, il leur fera lire, ſans doute, la premiere partie de la Rhétorique, & il faudra qu'il explique la ſeconde aux anciens. Le voilà donc dans la neceſſité de la parcourir toute entiere en un an, ce qui eſt impoſſible. Car on ne dira pas, je crois, qu'il doit la faire commencer aux nouveaux, par la fin; puiſque c'eſt ce qu'il y a de plus difficile. Certainement une ſeconde année de Rhétorique n'eſt utile qu'entant qu'elle donne moyen de repaſſer les mêmes principes que l'on a vûs, d'en obſerver la pratique dans de nouvelles piéces d'éloquence qu'on emprunte des plus grands Maîtres, & de continuer d'en faire uſage ſur de nouvelles matieres. La juſte proportion qui ſe trouve entre les écoliers de l'une & de l'autre année, eſt avantageuſe aux uns & aux autres. Les anciens voyent commencer les nouveaux, & ſont en garde contre leurs progrès pour avoir toûjours l'avantage; les nouveaux ſont attentifs au ſuccès de leurs anciens, & tâchent de les égaler, s'ils ne

* Préf. p. 48.

Quintilien de M. Rollin.

peuvent les surpasser. Mais pour cela, il leur faut les mêmes préceptes, & il faut que le recueil de ces préceptes soit si court, que les uns le voyent, & les autres le repassent tout entier en une année.

Il n'y a rien de plus certain que cette pensée d'Horace (1), *soyez court dans tous vos préceptes.* M. Rollin convient de cette verité (2). En vain se fait-on un monstre de la sechereſſe des régles, comme capable de produire une pareille sechereſſe dans l'Orateur. Quelque sechereſſe qu'il y ait dans un précepte de Rhétorique (je dis la même chose des régles de Poëtique) il ne peut manquer, s'il est bon, de produire l'abondance dans un bon esprit, sur une bonne matiere; comme le grain qu'on jette dans un bon fond; au lieu que le meilleur esprit, dans un jeune homme, est accablé par l'étenduë des grands Traitez de Rhétorique, si on n'a pas soin, avant toutes choses, de lui donner des idées nettes & succintes de cet Art. C'est vouloir faire comme un laboureur qui pour

1 Quidquid præcipies, esto brevis; ut citò dicta percipiant animi dociles, teneantque fideles. *Horat. Ep. ad Pis.* vers. 335.

2 Multa incipientibus breviùs, ac simpliciùs tradi convenit. *Mr. Roll. Préf.* pag. 42.

3 *M. Rollin l'a remarqué lui-même.* Pluribus enim locis admonet Fabius non esse tot præceptis obruendos juvenes, ne difficultate institutionis tam longæ atque perplexæ deterreantur. *Pref.* p. 42.

4 *Il y en a cinq livres entiers, de l'aveu de Mr. Rollin,*

pour rendre ſon champ plus fertile, y ſemeroit toute une recolte abondante. Quintilien de Mr. Rollin.

Ce que je dis n'eſt pas une opinion qui me ſoit particuliere; c'eſt la doctrine de Ciceron, c'eſt celle de tous les Maîtres, & ſur-tout, de Quintilien. Rien n'eſt plus fréquent dans ce ſage Auteur, que les exhortations qu'il fait aux Maîtres, *de choiſir parmi ſes préceptes, de ne les pas propoſer tous, d'écarter ce qu'il y a d'étranger, de les abreger* (3). Il y a encore un bon tiers *de choſes étrangeres à l'Art* (4) dans ce que Mr. Rollin nous propoſe, & ce qu'il y a d'eſſentiel, eſt auſſi traité d'une maniere trop diffuſe pour des perſonnes qui commencent, & à qui, ſelon Ciceron, il faut préſenter des idées claires & préciſes, toutes faciles à recevoir & à retenir, pour imiter la ſage conduite des Nourrices qui donnent à manger à leurs enfans (5).

Pour entrer dans l'esprit de Ciceron & de Quintilien, il faut faire de ces grands Auteurs, ce qu'en ont fait le P. Soare Jeſuite, Voſſius, & pluſieurs autres qui ont également connu & la doctrine

lin. Poterunt in ſchola omitti plura, præclara quidem illa, *ſed quæ* ad *Rhetoricam propriè non pertinent* eáque privatis lectionibus reſervari. Tales ſunt quibusdam exceptis, *primi duo libri*, & *poſtremi* tres: nec pauca ejusmodi *in reliquis occurrent*, *quæ facilè prudentes Magiſtri obſervabunt.* Præf. *p.* 48. 49.

5 Ego, ſi quem planè rudem inſtitui ad dicendum velim, his tradam... qui omnes particulas, atque omnia minima manſa, ut nutrices infantibus pueris in os inſerant, *Cic.* 2. de *Or.* n. 162.

Quintilien de M. Rollin,

trine des premiers Maîtres, & la portée des jeunes gens. Ils ont refondu les Auteurs Originaux; ils ont fait des Rhétoriques sur leurs principes. Il faut les imiter, si on veut se rendre utile; & si on ne le fait, il arrive aux disciples de l'éloquence, quand on leur propose ces longs Traitez, ce que Mr. Rollin même dit arriver au peuple, quand il assiste à des Sermons trop sublimes, ils n'en retiennent rien (1).

Ce que je dis, est aussi vrai de Quintilien, que d'Aristote, ou de Ciceron. On peut comparer ce que dit Mr. Rollin des difficultez qui se rencontrent dans tous ces Auteurs; on trouvera qu'à s'en tenir à ses termes *, le Rhéteur Romain est encore plus difficile que le Rhéteur Grec; & d'ailleurs, je ne serois pas en peine de prouver que certaines choses considerables qu'il dit à l'avantage du premier **, ne conviennent qu'au second. C'est Aristote en effet, & non Quintilien, en qui l'on trouve *cet ordre, cette suite, cette exactitude à ne point sortir de son sujet; à proposer ce qu'il va traiter; à vous avertir du chemin qu'il vous a fait faire, & de celui qui vous reste, sans jamais vous écarter.* Pour la difficulté du Grec*, les Traductions l'ont toute levée; & si malgré la brieveté d'Aristote, il y a encore quelques inutilitez dans son

* Voyez les diff. d'Arist. p. 1. & 2. celles de Quint. p. 41.

** P. 4.

* P. 2.

1 Non cogitant concionatores... plerosque audientium in rebus divinis infantes esse. *Préf.* p. 21. 22.

2 Magis obvius, &, ut ità dicam, tractabilis & tenellæ ætati longè accommodatior Tullius, p. 2.

son Ouvrage, il est plus aisé de les retrancher, & de mettre le reste à la portée des commençans, que d'y mettre Quintilien. Quintilien de M. Rollin.

Mr. Rollin trouve (2) Ciceron beaucoup plus propre aux jeunes gens qu'Aristote; s'il parle des Partitions oratoires; il a raison. C'est une Rhétorique toute faite, telle qu'il la faut dans les Classes, aux exemples près, qui y manquent: & cet Ouvrage est une nouvelle preuve que je tire de Ciceron pour établir ma pensée, sur la nature des Traitez qui conviennent à une Classe de Rhétorique. L'Orateur Romain instruit lui-même son fils dans cet écrit, comme il faut instruire un jeune homme. Encore est-il à propos de remarquer que son fils n'étoit point novice dans l'Art, ce qui conclut plus puissamment pour mon opinion. Ce qu'il y a de fâcheux, à mon sens, est que Mr. Rollin parle non pas des Partitions oratoires, mais des trois Livres de l'Orateur, & je ne conçois pas comment il a pû dire que cet Ouvrage est plus à la portée des jeunes gens, que la Rhétorique d'Aristote. Je ne veux, pour prouver le contraire, que ce qu'il en dit lui-même. A quoi on peut ajoûter ce que j'en ai dit d'après les plus fameux Critiques dans mon premier Volume (3). P. 3.

J'ai

3 Il faut entendre ceci de l'Edition de Paris divisée en trois voll. in 12. dont le I. commence par l'Article de *Quintilien* & le III. par celui de *G. J. Vossius*. Cela soit dit une fois pour toutes.

Quintilien de M. Rollin. *Sur les 3. Liv. de l'Orateur.* P. 29.

J'ai vû auſſi avec peine en cet endroit l'expreſſion Latine, pleine de mépris, dont il ſe ſert (1) pour dire *une Claſſe de Rhétorique*, *un Maître qui l'enſeigne*, *ou la profeſſion même.* Cela convient-il à un homme qui l'a faite avec tant de gloire, à un homme qui nous donne les Ouvrages d'un grand Maître, tout ſeul capable de la faire reſpecter, parce qu'il l'a honorée en même temps qu'il s'y eſt acquis beaucoup d'honneur, à un homme enfin qui s'attache enſuite, avec ce Maître, à rendre & la profeſſion & les Profeſſeurs aimables & même reſpectables aux jeunes gens pour l'utilité publique?

Deux choſes me font encore de la peine dans le Quintilien en queſtion, l'une eſt que les retranchemens qu'on y a faits, ayent paru neceſſaires, non ſeulement pour les commençans, mais pour des perſonnes reſpectables, pour des Magiſtrats, pour leſquels il me ſemble qu'il n'y a rien de trop fort en matiere de regles. Car, outre les idées qu'ils en ont priſes dans leurs premieres études, ils ont de plus l'experience des grandes cauſes; ce qui les met bien au deſſus & des écoliers & des Maîtres mêmes; de ſorte qu'il faut préſumer qu'ils ſont à portée de ce qu'il y a de plus difficile. Qui ſait s'ils n'entendent pas, par le moïen de la pratique, ce qui paroît obſcur à un Maître qui n'a que la Theorie? Ce ne ſont

1 Non ille, ut è vili Rhetorum officinâ tetricus dicendi magiſter. p. 2.

ſont pas les difficultez qui arrêtent ces Meſſieurs dans la lecture de Quintilien ; c'eſt la longueur de l'Ouvrage, qui les rebutte, à cauſe de leurs grandes occupations. Et c'eſt pour cela même que M. Rollin ne l'a pas aſſez abregé, s'il falloit l'abreger. Quintilien de M. Rollin.

La ſeconde choſe qui me déplaît, c'eſt la maniere dont l'Auteur de l'Edition s'exprime pour caractériſer l'éloquence, ou le ſtyle de Ciceron ; il ne s'exprimeroit point autrement pour donner l'idée d'un faux Orateur, ou d'un Orateur mediocre ; il lui donne *de petites fleurs* (2) dans un Ouvrage où l'on peut dire *que tout eſt majeſtueux* ; en quoi il n'a pas pris garde qu'il fait comme celui qui diſoit que *Mr. de Turenne étoit un joli homme.*

Je pourrois ajoûter que ce qu'il dit ſur l'éloquence de la chaire, n'eſt pas aſſez démêlé, de ſorte qu'il paroît approcher de ce qu'en a dit Mr. du Bois, qui fut refuté par Mr. Arnaud. Mais comme cela nous meneroit trop loin, je me contente de remarquer qu'il n'a point autant profité du Commentaire de Turnebe, qu'il le pouvoit & qu'il le devoit. P. 20. 21. 22. &c.

Voilà comment je ſuis le Brutus de Mr. Rollin ; & je ſerai ravi qu'il ſoit toûjours mon Ciceron.

RUTI-

2 Tullianæ elegantiæ flosculis p. 4. *termes dont il ſe ſert p.* 17. *&* 20. *pour marquer la fauſſe éloquence.*

Rutilius.

RUTILIUS LUPUS,

Contemporain de Quintilien, mais qui mourut avant lui.

IL n'eſt pas poſſible, quand on voyage long temps, qu'on ne rencontre de mauvais Pays. Parmi les belles contrées que l'on voit, on trouve des Landes & des Bruyeres qu'il faut traverſer. Il en eſt de même dans le compte que j'ai à rendre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique. Nous en avons vû parmi les Grecs, qu'on peut comparer à des terres fort ingrates. Il y en a de même parmi les Latins. Nous nous arrêterons ſur chacun le moins qu'il ſera poſſible.

Avec Quintilien dont j'ai parlé, nous avons encore quelques anciens Rhéteurs Latins qu'on a compris dans le Recueil * de Mr. Pithou, & qui ſont au nombre de quinze. Le † Bibliographe anonyme les appelle *les petits Rhéteurs*. C'eſt aſſez dire; & ce n'eſt pas ſans fondement qu'il en juge ainſi. Cette qualité leur convient, ou pour la petiteſſe de leurs Ouvrages, ou pour le peu d'eſtime qu'ils meri-

* Latini Rhetores imprimez en 1599.

† Bibliog. hiſt. Polit. Cur. p. 37.

1 Scripſit de eâdem materiâ non pauca Cornificius... accuratè verò... & ætatis noſtræ Virginius, Plinius (*ſenior ille qui, ut memorat ejus nepos, ab incunabulis Oratorem informavit*) Rutilius. Sunt & hodiè

meritent, ou pour ces deux raiſons enſemble. Rutilius.

Le premier des quinze eſt Rutilius Lupus, qui fut contemporain de Quintilien & qui mourut avant lui. Quintilien (1) le place parmi les Auteurs de ſon temps, mais qui n'étoient plus lorsqu'il entreprit de compoſer ſes Inſtitutions Oratoires. Cette raiſon qui pouvoit me déterminer à mettre Rutilius à la tête de ce Volume, m'oblige du moins à lui donner la ſeconde place; mais après lui, je parlerai tout de ſuite des autres Rhéteurs qui ſont dans le même Recueil, pour faire à l'égard de ces Auteurs Latins, ce que j'ai fait à l'égard des Grecs qu'Alde a pris ſoin de recueillir.

L'Ouvrage de Rutilius eſt diviſé en deux Livres, & dans chaque Livre il eſt parlé de vingt figures, ſoit de penſée, ſoit de diction, & rien de plus. L'Auteur n'uſe ni d'exorde, avant que d'entrer en matiere; ni de diviſion, pour partager ſon ſujet; ni de concluſion ou de peroraiſon, pour prendre congé des Lecteurs. Seroit-ce qu'il eût cru que pour ſe faire lire, il ſuffiſoit de donner l'idée & des exemples de la *Proſapodoſe*, de *la Paradiaſtole*, de *l'Alléoſe*, de *la Brachyepie*, & de trente-ſix autres ſemblables

diè clari ejusdem operis Autores... ſed parco nominibus viventium. *Quintil.* Inſtit. l. 3. c. 2. ad calc.

Rutilius étoit donc mort. Virginius l'étoit auſſi, & parcequ'on croit qu'il mourut ſous Trajan, on veut conclure que c'eſt ſous cet Empereur que Quintilien écrivit.

Rutilius. bles figures ? Pour moi, je doute qu'on me pardonnât, si je les rapportois toutes. Je conviens que sous ces noms il nous fait remarquer certaines beautez dans le Discours : mais il y a sujet de rire, ce me semble, qu'un homme se soit avisé de faire consister la Rhétorique dans ces merveilleux mystéres, dont la connoissance ne sert de rien, ni pour l'invention, ni pour l'arrangement, ni même pour l'élocution. Cependant le Pere Cauffin fait profession de copier cet Auteur, & cela, pour donner du prix à l'Ouvrage qu'il a lui-même composé, & dont je parlerai en son lieu vers la fin de cet Ouvrage.

Cauff. de Eloq. fac. & prof. l. 7.

Au reste ceux qui lisent aujourd'hui Rutilius Lupus, en sont quittes à bon marché, de n'y trouver que l'explication de quarante figures. Il en avoit expliqué bien d'autres, si nous en croyons Quintilien, qui ne le cite guéres que pour les figures, & pour marquer son abondance sur cet article. Il y a apparence qu'il en avoit fait plus de deux Livres ; ou s'il avoit réduit en un les quatre volumes qu'un Rhéteur de son temps, nommé Gorgias, avoit composé sur cette matiere, comme Quintilien (1) le remarque, il falloit qu'il l'eût fait bien gros. Mais si quelqu'un par hazard regrette ce qui

Instit. Orat. l. 9. c. 2.

1 Multa alia & idem Rutilius Gorgiam secutus, non illum Leontinum, sed alium sui temporis, cujus quatuor libros in unum suum transtulit, & Celsus videlicet Rutilio accedens, posuerunt Schemata, *Quintil.* Instit. Orat. l. 9. c. 2, ad calc.

qui s'en eſt perdu, il peut, pour ſe dédommager, avoir recours au Pere Cauſſin, puisqu'au lieu de quarante figures, ce Pere en compte jusqu'à deux cens, & qu'il ajoûte aux figures qu'on trouve dans Rutilius Lupus, celles qu'on trouve encore dans Aquila Romanus, autre admirateur de l'explication des figures, qui va venir ſur les rangs. Rutilius.

N'empêchons pas néanmoins qu'on ne croye que Rutilius avoit fait quelque choſe de mieux que ce qui nous reſte de lui, qui n'eſt qu'un Ouvrage fort imparfait (2). On peut fonder cette opinion ſur ce que dit Quintilien, que cet Auteur *avoit écrit de la Rhétorique avec ſoin* (3). Mais il faudra reconnoître en même temps, que ſon Ouvrage ne parut point aſſez exact à Quintilien pour l'empêcher de compoſer ſes Inſtitutions Oratoires. Si ces Auteurs n'avoient rien omis, dit Quintilien (4), ils m'auroient épargné bien de la peine.

AQUI-

2 Videtur mutilus Rutilii liber ad nos perveniſſe. *Auct. Comment. ſuccinct.* in 12. *Quint.* lib. p. *119.*

3 Accuratè verò Rutilius l. 3. c. 1.

4 Qui ſi omnia complexi forent, conſuluiſſent laborı meo. *Quintil.* ibid.

Aquila Romanus.

AQUILA ROMANUS,

Que quelques-uns croyent avoit été encore vivant dans le temps que Quintilien écrivoit.

CE que dit Quintilien, *que dans le temps qu'il écrivoit, il y avoit encore des Auteurs célébres qui avoient fait des Traitez de Rhétorique*, les uns veulent l'entendre de Tacite à cause qu'on lui attribue le Dialogue sur les Orateurs; les autres l'entendent de Pline l'ancien qui avoit fait un Traité pour former un Orateur à le prendre dès sa naissance & le conduire jusqu'à la perfection, comme a fait Quintilien; enfin il y en a qui l'entendent d'Aquila.

Quoi qu'il en soit, Aquila est le second Rhéteur dans le Recueil de Mr. Pithou. Il ne traite aussi que des figures de pensée & de diction : mais il n'entre pas si brusquement en matiere. Quelqu'un lui avoit demandé un Traité de Rhétorique, & comme il n'avoit pas le temps de le faire, en attendant, dit-il, qu'il le puisse, il envoye à son ami les noms & des exemples des figures. Ne pourroit-on pas dire en admirant son Ouvrage,

* Vers de M. Despr. Epit. au Roi.

Rare & fameux effort d'un esprit sans pareil! *

Pourquoi non? puisqu'il fait voir, à ce qu'il

qu'il prétend, que ce ſont les figures qui diſtinguent l'Orateur. Cependant en pareil cas, ce que je voudrois dire à un homme qui me conſulteroit, ce ſeroit, de ſonger à ne rien dire que de bon ſens, & pour cela, de ſe bien inſtruire des choſes dont il veut parler; de faire attention aux mouvemens dont la matiere paroît ſusceptible, & de ſe revêtir lui-même des ſentimens qui conviennent à ſon ſujet; de ſoûtenir par ſon Discours le caractére d'honnête homme, & de garder les bienſéances par rapport à toutes les circonſtances. Cela ſeul, ſans autre explication, emporteroit avec ſoi les figures, & donneroit à un homme une idée plus juſte & plus ſolide de ce qu'il auroit demandé. Aquila Romanus.

Aquila Romanus a cru à propos de prendre une autre route. C'eſt pourquoi, après le petit préambule dont je viens de parler, il entre en matiere; & conformément au deſſein qu'il s'eſt propoſé, il nous explique, parmi les figures de penſée ou de diction, *la Prodiorthoſe*, *la Leptologie*, *l'Antiſagoſe*, *la Palinlogie*, *la Symploce*, & autres merveilles de cette nature, qui ſont toute ſa Rhétorique. Il faut avouer qu'il y a des Maîtres de Rhétorique qui ſont plus longs que cet Auteur ſur les figures; mais ils paroiſſent moins ennuyeux, parceque du moins ils traitent encore d'autres points de doctrine; au lieu qu'Aquila Romanus ne parle d'autre choſe non plus que Rutilius Lupus.

Julius Rufinianus.

JULIUS RUFINIANUS,

Postérieur à Aquila Romanus, & même à Alexandre le Rhéteur qui vivoit du temps de Marc Aurele.

VOici un troisiéme Auteur qui est encore dans le goût des deux précedens; c'est Julius Rufinianus qui parle d'Aquila comme d'un homme qui n'avoit pas tiré tout le secours qu'il pouvoit d'Alexandre le Rhéteur surnommé Numenius. Sur ce pied-là, il faut que cet Alexandre ne soit pas celui dont j'ai parlé dans mon premier volume, & qui vivoit du temps d'Antonin & de Marc Aurele; ou Aquila Romanus n'est pas si ancien que Quintilien; ou il y a quelque mépriſe dans la remarque de Rufinianus. Quoi qu'il en soit, il avoit observé qu'Aquila Romanus n'avoit pas parlé de toutes les figures qu'il avoit trouvées dans le Recueil qu'Alexandre avoit fait, & sur cela il a cru devoir y suppléer. Ainsi non seulement il explique ce que c'est que le *Chleuasme*, le *Diasyrme*, l'*Exutenique*, l'*Aganacteſe*, & je ne sai combien d'autres choſes également curieuſes: mais il établit encore qu'il y a des figures par tous *les cas*, par tous *les nombres*, par toutes *les perſonnes*, par tous *les genres*, & par toutes *les propoſitions*. Le voilà donc aux termes de la Comedie *, *Savant* en Rhétorique *par tous les cas & modes imaginables, per omnes modos & caſus.*

Pag. 133. de celui-ci.

Moliere, dans le Mariage forcé. T. 3. p. 17. & 26.

CU-

CURIUS FORTUNATIANUS,

Plus ancien que Caſſiodore qui vivoit au cinquiéme ſiécle.

Curius Fortunatianus.

IL n'en eſt pas de Curius Fortunatianus comme des trois dont nous venons de parler. Cet Auteur a fait une Rhétorique en forme, qu'il a diviſée en trois Livres, & qui eſt auſſi longue toute ſeule, que les trois précedentes enſemble, leſquelles ne contiennent chacune que douze feuillets *in quarto*. Il l'a intitulée *Rhétorique à l'uſage des Claſſes*. C'eſt ſans doute pour cela qu'elle eſt par demandes & par réponſes, comme les Partitions de Ciceron. Le titre donne la qualité de *Juriſconſulte* à l'Auteur; mais on l'a corrigé à la main dans l'Exemplaire que j'ai vû, & à la place on a mis la qualité de *Rhéteur*, ſur la foi des anciens Manuscrits de la Bibliothéque du Roi.

Ce Rhéteur donne des préceptes ſur tous les points dont les Maîtres de Rhétorique ont coûtume de parler, & il paroît avoir profité de ce que Ciceron traite dans ſes Partitions, & de ce qu'Hermogéne a dit ſur la maniere de développer les queſtions d'une cauſe. Il n'y a que les mœurs & les paſſions dont il n'a point donné de préceptes. Au reſte c'eſt un Ouvrage inſtructif & methodique. Si l'on cher-

Curius Fortunatianus.

che les agrémens dans les préceptes, on n'en trouvera point dans cet Auteur. Son ſtyle eſt didactique & ſec, & par conſéquent peu propre à donner par lui-même le goût de l'éloquence. Une choſe juſtifie l'Auteur, c'eſt qu'il n'a travaillé que pour l'uſage des Claſſes, où la beauté des Auteurs qu'on fait lire à la jeuneſſe, ſupplée à la ſechereſſe des préceptes qu'on lui dicte.

Caſſiodore trouve cet Ecrivain exact & ſubtil, digne d'être lû par ceux qui n'aiment pas les Livres ſi longs ; Il ajoûte que Fortunatianus détaille aſſez bien ſa matiere, & qu'il en touche les points neceſſaires, ſans trop s'étendre, & ſans trop groſſir ſon Ouvrage. Je laiſſe aux Lecteurs à décider, ſi parmi les jugemens qu'on a portez de notre Auteur, on doit admettre les trois vers (1), qui ſont à la tête, & qui diſent que pour avoir grande vogue dans la profeſſion d'Avocat, il faut bien ſavoir les préceptes qu'il nous donne.

(1) Quisquis Rhetorico feſtinat tramite doctus
Ad cauſas legesque trahi, benè perlegat artis
Hoc opus, & notum faciet per compita cal'em.

MA-

MARIUS VICTORINUS,

Qui vivoit au milieu du quatriéme ſiécle.

Marius Victorinus.

LE Rhéteur qui ſe préſente, étoit un Profeſſeur de Rhétorique qui fleuriſſoit à Rome, l'an de J. Chriſt 360. Il fut Précepteur de D. Hubon, & ſe convertit à la foi dans ſa vieilleſſe. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce qui le regarde, parceque ſon Ouvrage qui occupe plus du tiers du Recueil de Mr. Pithou, n'eſt qu'un Commentaire ſur les Livres de l'Invention de Ciceron, & que par cette raiſon il n'entre point dans mon deſſein.

SULPICIUS VICTOR.

Sulpicius Victor.

AJuger de l'Ouvrage de ce Rhéteur par le titre, c'eſt quelque choſe de comparable à Quintilien, ou du moins à Voſſius; puiſqu'il l'a intitulé *les Inſtitutions Oratoires*: mais ſi on en juge par la lecture, c'eſt moins que rien

Cependant il fait profeſſion d'avoir redigé ce qu'il avoit appris de ſes Maîtres & d'avoir ſuivi la doctrine de Zenon. Il declare en même temps qu'il n'a pas gardé le même ordre, qu'il a retranché des choſes inutiles. & qu'il en a ſuppléé de neceſſaires. Au reſte il avertit ſon gendre, nommé M. Silon, que c'eſt pour lui qu'il a écrit, & non pour le Public.

Sulpicius Victor.

Il borne les matieres de l'Orateur, comme avoit fait Ariſtote, & il paſſe très-legerement ſur la diviſion des cauſes, encore plus ſur la diſpoſition, l'élocution, l'arrangement des mots & les bienſéances. Tout cela (excepté la diviſion des cauſes) n'occupe qu'une page. Il reconnoît que la prononciation ne fait point une partie de l'Art, quoiqu'elle ſoit une grande partie de l'Orateur. Il ne s'arrête pas beaucoup non plus ſur toutes les parties du Diſcours; il s'étend un peu davantage ſur la Peroraiſon que ſur les autres; il en donne la vraye idée, & il en marque tous les uſages, ou tous les devoirs. Enfin il eſt plus long ſur les queſtions de fait, ſur celles de droit, & ſur celles de nom. Il s'étend de même ſur la maniere d'y trouver les points qu'il faut traiter, ou les raiſons ſur leſquelles il en faut juger.

On n'a pas mal fait de conſerver ces morceaux de Rhétorique tout imparfaits qu'ils ſont. Car dans un Livre où il s'agit de faire le portrait de tous les Maîtres d'éloquence, ceux qui reſſemblent à Sulpicius Victor, ſont les ombres du tableau.

EMPORIUS.

Emporius.

NOus avons trois Ouvrages d'Emporius. Le premier a pour titre, *de l'Ethopée & du Lieu commun*; le ſecond, *du*

du Genre démonſtratif, & le troiſiéme, *du déliberatif*. Ce n'eſt pas qu'il ne reconnoiſſe *le genre judiciaire* ; mais il n'en a pas voulu parler. Emporius

Le ſtyle de cet Auteur eſt vif & nerveux ; & ſelon toutes les apparences, c'étoit un homme qui ſavoit. Il fait beaucoup de cas de la matiere de ſon premier Livre, non qu'elle occupe ſeule tout l'Orateur ; mais elle exerce le ſtyle, & ſert de préparation à tout le reſte ; parceque le point capital de l'éloquence eſt de parler ſoi-même, & de faire parler les autres, chacun dans ſon caractére. C'eſt le but & l'idée de *l'Ethopée*.

L'Auteur comprend ſous ce mot non ſeulement l'expreſſion des mœurs, mais encore celle des paſſions ; & il prétend que mal-à-propos on diſtingue l'une de l'autre, quelque différence qu'il y ait entre les paſſions & les mœurs. Il ſe fonde ſur ce que, dans la paſſion même, un homme exprime ſon caractére. Ainſi, lorsqu'Achille gémit, il le fait comme Achille le doit faire. Ainſi Mezence adreſſe des prieres à Enée ; Turnus lui en adreſſe pareillement ; mais elles ſont les unes & les autres dans le caractére du Heros qui les fait. Il ne faut pas s'en étonner : car la paſſion qui les fait agir, eſt une diſpoſition paſſagére, qui n'efface point la diſpoſition naturelle, ou le caractére des mœurs.

Emporius ne donne que deux préceptes ſur cet article : l'un eſt pour commencer, l'autre eſt pour traiter ſon ſujet. A

Emporius. l'égard du commencement, il veut qu'on le tire ou des perſonnes, ou des circonſtances. Pour la maniere de traiter ſon ſujet, il remarque avec beaucoup de raiſon, qu'une expreſſion de mœurs ou de paſſion commence toûjours par les choſes les plus préſentes, pour aller de là à celles qui ſont paſſées, ou à celles, qui doivent arriver.

Sous l'idée *des Lieux communs* cet Auteur comprend les grandes réfléxions que l'Orateur fait ſur les actions heroïques des hommes illuſtres, ou ſur les crimes affreux des ſcélerats. Il avertit d'y éviter les phraſes uſées; il veut qu'on en trouve de propres, de nouvelles, qui ſoient courtes, vives & agréables. Il fait voir que c'eſt un grand agrément de peindre l'air des perſonnes, leur ſuite, leurs Partiſans, leurs emplois, leurs occupations; de mettre au jour leurs deſſeins, de décrire leurs actions, d'en marquer les évenemens, leſquels ſont d'autant plus de plaiſir, qu'ils ſont plus nouveaux, ou moins attendus. Tout cela peut avoir lieu dans le genre démonſtratif.

Une choſe peut faire peine dans l'Ouvrage de notre Rhéteur. C'eſt que pour donner les eſpeces du ſtyle, il dit qu'il y en a trois, qui ſont l'Aſiatique, le Rhodien & l'Attique, & que c'eſt par là que nous donnons à chaque diſcours le caractére qui lui convient à cauſe du ſujet qu'on y traite. Mais ou il ſe trompe, ou il ne prend pas ces termes dans l'uſage

sage ordinaire. Le style Asiatique ne peut passer pour un style qui soit absolument bon, non plus que le Rhodien. Il n'y a que le style Attique qui soit tel, & qui se divise en trois especes, le grand, le simple, & le mediocre. Emporius.

Dans les préceptes qu'Emporius nous donne sur le genre démonstratif, il y en a qui sont fort-bons, quoique communs; & il y a aussi des idées particulieres, comme quand il ne veut pas qu'on dise que l'éloge d'une chose est dans le genre démonstratif, lorsqu'on ne peut que la louër, & non pas la blâmer; telle par exemple, qu'est la Vertu. Faisoit-il réflexion, lorsqu'il donnoit cet exemple, que Carneade avoit fait le blâme de la Justice? Il remarque peut être avec plus de fondement, que les passions peuvent avoir lieu dans le blâme, & non pas dans la loüange. Car si dans un éloge vous excitez la compassion pour celui que vous loüez, cela est inutile & étranger: Mais si en blâmant quelqu'un vous plaignez ceux qui lui ont donné le jour, ou qui l'ont élevé, c'est un moyen de le rendre plus odieux. Il paroît que sur cela il y a quelque distinction à faire entre les passions. Au reste Emporius n'aime ni la loüange ni le blâme qui sont fondez sur la naissance ou sur le nom des personnes, s'il n'y a quelque chose de rare ou de peu commun.

Enfin ce qu'il dit du genre déliberatif est de bon sens, mais on le trouve par tout. Il nous renvoye aux Livres des

Emporius. Offices de Ciceron pour apprendre ce qui peut faire le ſujet des déliberations, & ce conſeil ne ſauroit être que très-utile. Il obſerve que dans cette ſorte de diſcours, il ne faut ni exorde ni narration, ou que dans l'un & dans l'autre il faut être court. Il croit que dans tout ſujet de déliberation, il y a cinq dégrez à traiter, ce qu'il *y a de général*, ce qu'il *y a de propre* dans le fait, ce qu'il *y a de perſonnel*, la *nature du conſeil* que nous donnons, & *l'évenement que nous tâchons de prévoir.* Il fait l'application de tout cela ſur l'affaire de Lucrece, violée par Tarquin, laquelle délibére ſi elle doit ſe tuer. C'eſt ainſi que pour nous mettre en état de pratiquer ſes préceptes ſur le blâme & ſur la loüange, il en fait l'application ſur la conduite de Céſar. Donnons du jour à ce qu'il dit ſur le premier exemple, afin qu'on juge de ce qu'il peut dire ſur le ſecond.

Lucrece déshonorée par Tarquin, délibere ſi elle doit ſe tuer. Tout eſt particulariſé dans cette queſtion, le fait, les perſonnes, & le projet. On la reduit à une queſtion générale en ces termes : Une Dame respectable doit-elle, pour un affront inſigne, dont elle ne peut avoir raiſon, ſe porter contre elle-même aux dernieres extremitez? Ou, ſi elle ne doit jamais ſe livrer au déſeſpoir ? C'eſt par cette queſtion générale qu'il faut d'abord commencer, & on la traite en peu de mots.

Après cela, on vient au fait, & l'on exami-

examine s'il faut ceder à la douleur d'avoir perdu ce qu'on avoit de plus cher, c'eſt-à-dire ſon honneur, que notre ennemi n'a attaqué que par envie, & parceque c'étoit un avantage qu'il ne trouvoit point en ſa femme : Ou bien, ſi dans cet affront même, il convient de prendre le parti de ſe conſoler, parceque pour être chaſte & irreprochable, c'eſt aſſez que la conſcience n'ait rien à nous reprocher, que nous n'ayions point conſenti, en un mot qu'on nous ait forcé. Emporius.

Du fait on paſſe à la perſonne, & on agite, ſi une Dame Romaine, telle que Lucrece, fille d'un tel pere, laquelle a toûjours témoigné un courage viril, malgré ſon ſexe, & dont on a toûjours reconnu l'extrême ſageſſe, doit ſe déſesperer, parceque le fils du Roi l'a violée; ou bien, ſi cette ſageſſe même & cette vertu qui l'a diſtinguée des autres, exige qu'elle montre ici de la fermeté & de la grandeur d'ame, en ſouffrant patiemment une inſulte à laquelle ſa volonté n'a point eu de part, & qu'on ne peut attribuer qu'à la fureur de celui qui l'a offenſée?

Il s'agit enſuite du projet; car les eſprits étant ou irritez ou appaiſez par tout ce qui a précedé, on eſt en état de voir s'il n'y a point d'autre remede ou d'autre conſolation, que de ſe tuer.

En cet endroit, ſi on lui conſeilloit d'éxécuter ſon deſſein, on auroit encore à lui dire en général, que la mort eſt un bien, ou du moins qu'elle n'a rien de mauvais; qu'il ne faut vivre qu'autant

Emporius. qu'on le peut avec honneur ; que c'eſt par cette maxime que beaucoup de femmes génereuſes ont terminé leurs jours pour préve ir une infamie, ou pour la finir ; qu'il n'y a aucun lieu de craindre que Lucrece manque de cette occaſion, après en avoir toûjours tant montré. Il faut même lui peindre le genre de mort qu'elle a choiſi, comme quelque choſe de magnanime ; & lui repréſenter qu'on ne regardera jamais la bleſſure qu'elle ſe fera, comme un coup qu'on pût attendre d'une femme : mais que le poignard que les Romains verront teint de ſon ſang, ſera éternellement l'objet de leur admiration.

Que ſi on veut la détourner d'un deſſein auſſi tragique, que celui de ſe tuer ; on lui repreſente, que dans cette injure, quelque grande qu'elle ſoit, ſur-tout par rapport à elle, il y a néanmoins d'autres remedes ; que la mort eſt le plus grand de tous les maux ; qu'elle fait horreur à la nature ; que les Dieux mêmes défendent de ſe la procurer ; qu'une femme doit moins ſe la procurer qu'un homme ; qu'elle n'eſt point faite pour manier des armes ; qu'elle ne doit point s'en ſervir ; d'autant plus qu'il eſt à craindre qu'elle ne puiſſe pas reſiſter à la douleur de la bleſſure qu'elle ſe fera : Car elle aura d'autant moins la force de mourir, qu'elle ſaura en elle-même, n'avoir pas merité la mort ; ce qu'on peut établir ſur ce principe, que la conſtance en pareil cas, eſt plus difficile pour une femme vertueuſe, que pour une autre,

tre, qui eſt en faute, parceque celle ci s'obſtine à mourir par les remords de ſa conſcience Emporius

Il reſte, après tout cela, à faire des conjectures ſur les ſuites. Car il y a, d'un côté, à examiner, ſi une femme de ſi grande naiſſance & d'une ſi haute vertu, venant à ſe tuer pour un tel affront, le Public animé d'indignation, entreprendra de la vanger, & comment? Si le Peuple Romain ſe portera à chaſſer les Rois; & ſi par ce moyen, Lucrece aura en même temps la gloire & d'avoir fait venger ſon injure, & d'avoir, par occaſion, procuré la liberté de ſa Patrie.

D'autre côté, il y a auſſi à examiner ſi elle ne donnera point occaſion, par ſa mort, à de mauvais ſoupçons & à de mauvaiſes interpretations, à dire enfin qu'elle ſe ſentoit coupable, parceque la calomnie ſe déchaîne plus aiſément contre les morts: il y a par conſéquent à conſiderer, s'il ne vaut pas mieux qu'elle vive; & ſi en continuant à vivre, elle ne ſera pas plus en état d'animer ſon pere, & ſon mari, à quelque vengeance éclatante, par ſes discours, par ſes larmes, par ſa préſence.

L'Auteur dont eſt queſtion veut qu'on parcoure ainſi toutes ces choſes dans l'hypotheſe délibérative, & il obſerve que c'eſt le moyen (quelque mauvais deſſein qu'ait l'Auditeur) de l'en détourner ſans l'irriter, & ſans perdre ſa bienveillance; choſe ſi neceſſaire dans cette hypotheſe. Quoi qu'il en ſoit, je crois qne le dé ail

Emporius. qu'on vient de voir, peut être de quelque utilité.

AURELIUS AUGUSTINUS.

Aurelius Augustinus. AU nom que je mets à la tête de cet article, on peut juger que c'eſt de Saint Auguſtin dont il s'agit. En effet on lui attribue la petite Rhétorique dont j'ai à parler. Mais pour peu qu'on connoiſſe le ſtyle du Saint, il eſt aiſé de voir que l'Ouvrage n'eſt pas de lui. C'eſt très-peu de choſe que cette Rhétorique. L'Auteur y donne l'idée commune de l'Art Oratoire, & la diviſion ordinaire des cauſes, après quoi il ſe borne à expliquer les régles de l'Exorde, & ne va pas plus loin. Ainſi je n'y ai rien vû qui meritât d'être rapporté, ſinon qu'on y tient pour certain ce principe que j'ai marqué ailleurs, *Que l'Orateur ne ſe mêle de perſuader que ce qui appartient au ſens commun, & non ce qui eſt du reſſort des Sciences ou des Arts:* Et on prend ſoin de bien faire concevoir que les choſes de ſens commun ſont celles dont tout le monde ſe pique de juger, même ſans avoir étudié, & ſur leſquelles on auroit honte d'avouer ſon ignorance. Par exemple, qu'on demande, dit-il, ce que peſe telle choſe, ou combien elle a de pieds en longueur, on ne rougit pas de l'ignorer; mais qu'on demande ſi une choſe eſt juſte ou non, on ſe flâte, même ſans étude, d'en pouvoir ju-

juger. Quoiqu'on puiſſe penſer des exemples que l'Auteur dont eſt queſtion, donne de ce qu'il dit, il eſt conſtant que le principe qu'il regarde comme certain, eſt en effet, ſelon Ariſtote & Ciceron, le premier fondement de la Rhétorique. Je n'ajoûte plus qu'un mot, qui eſt que cet Auteur fait profeſſion de ſuivre en tout Hermagore, & qu'il ſe dit disciple de Démocrate. Pour ce qui eſt de Saint Auguſtin à qui on attribue ſon Ouvrage, j'aurai à parler de lui à cauſe de ſon quatriéme Livre *de Doctrinâ Chriſtianâ* où il donne les régles pour les Orateurs Sacrez, c'eſt-à-dire, pour les Prédicateurs, & j'en parlerai en effet auſſitôt que j'aurai achevé ce qui regarde les petits Rhéteurs. Aurelius Auguſtinus.

JULIUS SEVERIANUS.

LE préambule & le titre même de ce qui nous reſte de Severianus, donnent une juſte idée de ſon Ouvrage. Ce n'eſt qu'un précis des préceptes de Rhétorique, qu'il a tirez des Ouvrages des autres. Si les Maîtres dont il a profité, les ont donnez plus au long, c'eſt qu'ils ont ſongé à s'immortaliſer, au lieu que lui ne ſonge qu'à ſoulager les disciples de l'éloquence, dont rien ne retarde plus les progrès, ſelon lui, que la multitude des préceptes. Il y a du vrai dans ſa penſée, & je ſuis perſuadé qu'un bon abre- Julius Severianus.

Julius Severianus. abregé de Rhétorique eſt une choſe très-utile Mais ſi en cela je ſuis de ſon avis, je ne le ſuis pas moins en ce qu'il ajoûte, que ſon abregé n'eſt bon que pour ceux qui ſont déja bien inſtruits des préceptes de l'Art, ſurtout de ceux que Ciceron nous a laiſſez; d'où il s'enſuit que, ſelon lui-même, il n'a rendu aucun ſervice à ceux qui veulent s'inſtruire de l'Art Oratoire, & c'eſt pourtant ce qu'il s'étoit propoſé. Ainſi ſon Livre n'eſt tout au plus qu'un Memoire pour ceux qui ſont déjà inſtruits, & s'il en faut dire m'a penſée, ſon abrégé ne ſauroit jamais être d'un grand uſage.

Deux choſes m'y paroiſſent remarquables. L'une eſt qu'il veut que l'Orateur ſache le Droit, & néanmoins qu'il ne le ſache point trop, de peur que cette étude ne gâte ſon ſtyle. Il ſeroit à ſouhaitter qu'ayant ainſi jugé de ce genre de connoiſſance, il ſe fût auſſi expliqué touchant la Phiſoſophie. La ſeconde choſe à remarquer, eſt, qu'il regarde avec Emporius le ſtyle *Aſiatique* comme un ſtyle à imiter, auſſi bien que le ſtyle Attique, ce qui paroît contraire à la penſée des premiers Maîtres.

RUFFIN.

Ruffin. A L'égard de Ruffin, il a fait deux pages de vers ſur les nombres qui ſont l'harmonie de la Proſe. Il y a joint quel-

quelques extraits de ce que Ciceron & d'autres ont dit sur la même matiere. Il vaut beaucoup mieux lire ce que Ciceron a dit dans son Orateur, ou ce qu'en a dit Quintilien dans ses Institutions Oratoires, après lesquels je ne vois rien qui approche de ce qu'en a écrit Strébée de Rheims. Ruffio.

PRISCIEN,

Qui vivoit au cinquiéme siécle.

SOn Ouvrage est un Livre précisément de la nature de celui d'Aphthone, & il n'y a rien de particulier à dire de lui, sinon que quelquefois il parle un Latin fort barbare; au lieu que le Grec d'Aphthone est estimé. Priscien.

AURELE CASSIODORE,

Sénateur illustre qui mourut l'an 562, âgé de plus de cent ans.

CAssiodore étoit Secretaire d'Etat de Theodoric Roi d'Italie. Il merita tous les honneurs de la République, & exerça seul la dignité de Consul l'an 514. Le mauvais état des affaires, sous le regne de Vitige, le porta à quitter le monde. Aurele Cassiodore.

Aurele Caſſiodore.

de. Il ſe retira dans un Monaſtere qu'il avoit fait bâtir à l'extremité de la Calabre. Il compoſa un aſſez grand nombre de Livres, & entr'autres, un *Abrégé de Rhétorique*. Dans cet Ouvrage l'Auteur a ſoin de remarquer qu'encore qu'on diſe ordinairement que l'Orateur doit inſtruire, plaire & toucher, il n'eſt pourtant pas également obligé de faire tous les trois. Il lui paroît que le plaiſir que procure l'Orateur eſt une choſe de ſurérogation, qu'on ne doit pas toûjours attendre, & qui ne dépend pas toûjours de lui, au lieu que perſonne ne ſouffriroit un Orateur qui n'inſtruiroit pas (1).

Il prétend qu'il vaut mieux qu'il y ait du ſuperflu dans la narration, que s'il y manquoit quelque choſe de neceſſaire; parceque le ſuperflu peut tout au plus ennuyer, & que le défaut du neceſſaire pourroit même être nuiſible à la cauſe.

Je ne dirai rien de plus ſur cet Ouvrage, ſinon que, comme le titre le dit, c'eſt en effet un abrégé de Rhétorique, dans lequel l'Auteur touche à la verité tous les points dont on parle ordinairement dans les Traitez de l'Art, mais il les touche d'une maniere trop ſuccincte, & qui n'eſt pas ſuffiſante.

Après cet abrégé, il y a encore dans le Recueil des Rhéteurs Latins environ trois pages de remarques, tirées non de cette petite Rhétorique, mais d'autres Ouvrages de l'Auteur; elles ne contiennent

1 Nam quis feret Oratorem, niſi docuerit, *Caſſiod.*

nent rien qui soit digne de consideration que les jugemens qu'il y porte de Ciceron, de Quintilien & de Fortunatianus, & c'est de quoi il n'est pas question à present. Aurele Cassiodore.

Cassiodore avoit beaucoup de savoir & en même temps beaucoup de vertu. C'est l'idée que nous en donne le Pere Petau toutes les fois qu'il en parle. Ration. Temp. T. 2. p. 233. 251.

BEDE,

Dit le Vénérable, Anglois de Nation, de l'Ordre des Benedictins, né en 673. *mort en* 733. *ou* 734. *quoique le Cardinal Baronius s'efforce de prouver que ce saint homme écrivoit encore en* 776. Voyez Moreri art. de Bede.

NOus apprenons de Bede lui-même, la raison qui lui fit composer son Livre sur les figures que l'on rencontre dans le style de l'Ecriture Sainte. Son dessein a été de montrer que mal à propos les Grecs se vantent d'être les premiers qui ont inventé ces ornemens du discours, puisque l'Ecriture, qui est avant tous leurs Ouvrages, en est toute remplie, & qu'elle a sur les Livres des Grecs non seulement l'avantage d'être d'une plus grande autorité, ou d'être plus utile; mais encore d'avoir la premiere présenté l'éloquence aux hommes. C'est pour cela que cet Auteur propose les noms, les définitions & les exemples de toutes sortes. Bede.

Bede. tes de figures, tirez des Auteurs profanes, après quoi il en rapporte d'autres exemples de l'Ecriture. C'eſt la nature de tout ſon petit Ouvrage, ſur lequel je ne ferai que cette obſervation, qu'afin que ſa Critique contre les Grecs porte coup, il faut qu'ils ſe ſoient vantez, non pas d'être les premiers qui ont remarqué les figures, mais qui les ont inventées, & il eſt difficile à croire qu'ils s'en ſoient vantez; puiſqu'il eſt viſible que ce ne ſont pas les préceptes qui ont produit l'éloquence, mais que c'eſt l'éloquence qui a produit les préceptes. Il faut néanmoins avouer que la vanité des anciens Rhéteurs étoit fort grande; & comme ils convenoient que le génie ou la nature faiſoit le Poëte, auſſi prétendoient-ils ſoûtenir que c'étoit l'Art qui faiſoit les Orateurs; ce qui pourroit appuyer l'opinion de Bede.

ISIDORE.

Iſidore. LE Livre de Rhétorique d'Iſidore (car c'eſt le titre de l'Ouvrage) n'eſt rien moins que ce que promet ce titre. Ce ne ſont que trois pages in 4. qui ne diſent rien que de très-commun, & ne touchent pas la centiéme partie des choſes qu'il faut traiter dans une Rhétorique Cependant il ne faudroit pas perdre ce qu'il dit, ſi on ne le trouvoit point ailleurs.

AL-

ALCUIN ou ALBIN,

Qui vivoit au huitiéme siécle, & mourut au commencement du neuviéme, l'an 804.

COmme quelquefois on dit *la Rhétorique Royale d'Aristote*, en parlant de celle qui paroît faite pour Alexandre: on pourroit dire de même *la Rhétorique Royale d'Alcuin*, puisqu'il la fit pour Charlemagne, & que c'est même un Dialogue entre ce Prince déja Roi, & ce Maître habile, qui étoit venu d'Angleterre vers la fin du huitiéme siécle, après l'an 770. Alcuin ou Albin.

Sa grande réputation l'avoit devancé en France. Charlemagne charmé de trouver en lui un Orateur, un Poëte, un Philosophe, un Mathématicien, un Théologien, enfin un homme consommé en toute sorte de Litterature, l'arrêta dans sa Cour. * Alcuin devint comme le Compagnon, & même le Précepteur de ce grand Monarque. † Il le fut aussi de Louïs & de Pepin, fils de ce Prince, qui le combla de bienfaits. On l'appelloit ordinairement *le Secretaire des Arts libéraux*, à cause de ses connoissances. On l'appelloit encore *l'Homme universel*, parce qu'il étoit habile en tout. Il ne l'étoit pas moins dans les affaires que dans les Sciences. Le Roi le consultoit fort souvent. Que dis-je? il fut Conseiller M. Bayl. sur Alc. dans son Dict. * Vers l'an 792. ou 793. † Du-chesne Préf. sur Alc. p. 4. † Ibid.

Alcuin ou Albin. ler ordinaire de ce Prince, & son Ambassadeur à Rome. C'est lui qui persuada à Charlemagne de fonder *la nouvelle Athéne*, c'est-à-dire, selon l'opinion commune, *l'Université de Paris*, l'un des plus beaux & plus solides ornemens du Royaume. Et c'est de-là qu'elle paroît florissante dès le milieu, ou vers la fin du 9. siécle (1). Duchesne, qui croit que ce furent les Ecoles de la Ville de Tours, lui donne pourtant la gloire d'avoir fait refleurir les Lettres en France, & d'avoir rétabli les Ecoles ruinées. Un ancien Poëte Allemand, dit dans des vers qu'on a citez, sans le nommer, dans un abregé de l'Histoire de l'Université, qu'Alcuin fit refleurir les Arts à Paris (2). Il étoit Anglois de nation; divers Auteurs néanmoins le font Ecossois. Nous apprenons de lui-même qu'il fut élevé à York. Bien des gens le font disciple du vénérable Bede. On montre * par ses écrits qu'il fut élevé & instruit par Egbert Archevêque d'York. Quoi qu'il en soit, c'étoit un fond inépuisable de doctrine, un esprit infini, une pénétration merveilleuse, une douceur charmante, & une facilité admirable à parler de toutes les Sciences, & à s'exprimer en toutes les Langues savantes. Il a enrichi l'Eglise de ses Ecrits; il en a fait sur l'Ecriture & sur les Arts libe-

Duchesne ibid. p. 2. & Epist. nuncupat. ad Gabriel. Varium. Ibid.

Voy. Hist. de l'Univ. du Boul. T. 1. ad fin. *Duchesne. Ibid. p. 2.

1 Par une Lettre du Pape Nicolas Premier vers l'an 860, ou de Marin Premier vers l'an 882.

liberaux ; il en a fait d'hiſtoriques. On a tout recueilli en un volume *in-folio*, qui fut imprimé il y a près de cent ans. Alcuin ou Albin.

A l'égard de ſa Rhétorique, on voit dans cet Ouvrage un Prince regnant qui descend en quelque façon du thrône pour devenir écolier, & qui ne dédaigne pas de s'inſtruire de l'Art oratoire, perſuadé, à ce qu'il dit, qu'ayant occaſion d'en faire uſage tous les jours, ce ſeroit une honte de l'ignorer. C'eſt lui d'abord qui interroge ſon Maître ; il ſouffre enſuite que ſon Maître l'interroge, parce que, ſelon lui, on inſtruit un homme en l'interrogeant comme il faut, & que l'interrogation n'eſt pas moins fondée ſur le bon ſens, que la réponſe. C'eſt un bel exemple pour faire refleurir les beaux Arts ! Monſieur le Garde des Sceaux Duvair n'auroit pas mis en ce tems-là, parmi les cauſes de la chute de l'éloquence, le mépris que les Rois & les Princes faiſoient de la Rhétorique. *And. Duchesne les fit imprimer en* 1617. M. Duvair dans ſon Tr. de l'Eloq. Fr. imprimé en 1614.

Au reſte, il n'y a rien de particulier dans l'Ouvrage dont eſt queſtion, que ce que je viens de remarquer, excepté qu'à la fin du Livre, le Prince & ſon Maître s'entretiennent ſur les vertus morales, & ne rougiſſent ni l'un ni l'autre, de raiſonner ſur des choſes ſi utiles & ſi neceſſaires. Ils n'en diſent pourtant rien que de commun, non plus que de la Rhé-

2 Quid non Alcuino, facunda Lutetia, debes? Inſtaurare bonas ibi qui feliciter artes Barbariemque procul ſolus depellere cœpit.

Alcuin ou Albin. Rhétorique. Peut-être n'eſt-ce point ſans raiſon ; puisque le caractére du Prince auroit paru moins vrai-ſemblable, ſi on lui eût fait dire des choſes plus recherchées. Cette ſimplicité n'empêche pas que l'Ouvrage ne ſoit bon, comme le ſont pluſieurs autres, dont je parlerai dans la ſuite, & qui ſont écrits en ſtyle familier. Charlemagne paroît dans ce Livre approuver la doctrine de ſon Maître. On peut donc compter ſon ſuffrage parmi les jugemens des Savans, puiſqu'il étoit veritablement habile. Mais, ſans vouloir contredire le jugement avantageux qu'un ſi grand Prince a fait de la Rhétorique d'Alcuin, j'aurois voulu qu'un Ouvrage où l'on fait parler un Roi, eût été plus achevé & plus poli. J'avouë néanmoins que, quant à la ſubſtance des régles, il y en a autant dans ce petit Livre, qu'un Prince en devroit ſavoir, pourvû qu'il les entendît bien, & qu'il voulût joindre quelqu'uſage aux préceptes.

AURE-

1 Memento nihil ante tibi eſſe compendia relegenda, quam ingenium tuum multa de Tullliana arte ſubegeris. *Celſ.*

AURELIUS CORNELIUS CELSUS,

Plus ancien que Quintilien, ou du moins ſon Contemporain.

JE ne ſai pourquoi, dans le Recueil des Rhéteurs dont je viens de parler, on n'a pas mis Cornelius Celſus, auſſi ancien qu'aucun d'eux, puiſque Quintilien en a parlé auſſi bien que de Lupus. On devoit d'autant plus l'y mettre avec les autres, ſi on en avoit connoiſſance, que ſon Ouvrage eſt dans le même caractére. C'eſt un abregé de Rhétorique, compoſé par l'Auteur, non pour inſtruire des perſonnes qui ne ſauroient rien, mais pour ſervir de memoire à un homme déja inſtruit (1). Aurelius Cornelius Celſus.

Il veut donc qu'on ait parfaitement étudié l'Art, perſuadé que ſans cela l'Orateur ne fera jamais rien de grand (2). Il ne veut point qu'on étudie ſi fort le Droit, parce qu'il croit que cette étude deſſeche le ſtyle (3). Il conſeille de lire & d'entendre les Orateurs, de compoſer, de parler. Il décide qu'ailleurs on cherche la verité; au lieu que dans

2 Sine præceptis nihil ſubtile, nihil magnificum cogitari poteſt. *Id.*

3 Si ſe multum Juris ſcientiæ dederit, plurimum de cultu orationis amittet. *Id.*

Aurelius Cornelius Celsus.

dans l'éloquence on se contente du vraisemblable, ou pour mieux dire, on n'y vise qu'à la victoire, & pour confirmer sa pensée, son Commentateur * remarque après Ciceron (1), qu'il n'auroit rien manqué à la gloire des Gracques, de Saturninus, de Carbon & de plusieurs autres, s'ils avoient été aussi honnêtes gens, qu'ils étoient grands Orateurs. Ne peut on pas assûrer qu'en cela Celsus ne considére point tant la vraye nature de l'éloquence, que l'abus que les hommes en font?

* Sixtus à Popma Phrysius, qui le fit imprimer à Cologne en 1569.

Quoi qu'il en soit, cet Auteur ne reconnoît d'Orateurs Attiques, que ceux qui sont extrêmement concis; ni d'Orateurs Asiatiques que ceux qui sont fort diffus. Il ajoûte que les Romains tenoient un juste milieu: mais que l'Orateur habile accommode son style au genie de ses Auditeurs. On peut juger de son principe par ceux que nous avons rapportez, en parlant des premiers Maîtres.

Celsus ne dit rien de l'Exorde; ce qu'il dit de la Narration est commun. Il veut que dans la division on suive ou l'ordre des temps, ou la différence des matieres. Il recommande de réduire toûjours une cause

1 Utinam in Tiberio Graccho Caioque Carbone talis mens ad Remp. bene gerendam fuisset, quale ingenium ad bene dicendum fuit. Sed fuit uterque summus Orator, &c. *Cic.* in *Bruto*

2 Nec quisquam æstimet argumentis numerum esse præfinitum. *Celf.*

3 Primum ego officium Scriptoris existimo, ut titulum

cauſe à peu de chefs, & abandonne le nombre des preuves à la prudence de l'Orateur, ſelon le beſoin de la cauſe (2); mais il conſeille de bien prendre garde à ce qui nous eſt favorable, & à ce qui eſt contre nous, afin de s'attacher à l'un, & de toucher l'autre avec adreſſe. Pour la réfutation, il eſt à propos, ſelon lui, de groſſir, s'il eſt poſſible, les prétentions de l'adverſaire, pour les rendre ou ridicules ou inſupportables, & ſur tout tâcher de le prendre en contradiction. Il traite la maniere d'établir la queſtion, parce qu'il faut l'avoir toûjours preſente à l'esprit, ſi nous voulons nous tenir dans de juſtes bornes. Surquoi ſon Commentateur cite un avis important de Pline, qui nous dit (3) que le premier devoir d'un Ecrivain eſt de bien lire le titre de ſon Ouvrage, & de ſe demander de temps en temps ce qu'il a entrepris, *pour mettre en fait qu'il n'eſt point long*, s'il ne ſort pas de ſa matiere, & qu'il commence à l'être, s'il s'en éloigne. Voyez-vous, dit-il, combien de vers Homere & Virgile ont employez, l'un à chanter la colére d'Achile, l'autre à chanter les armes d'Enée? ils ne ſont longs ni l'un ni l'autre, parcequ'ils éxécu-

Aurelius Cornelius Celſus.

tulum ſuum legat, atque idemtidem interroget ſe quid cœperit ſcribere: ſciatque, ſi materiæ immoratur, non eſſe longum: longiſſimum, ſi aliquid accerſit, atque trahit. Vides quot verſibus Homerus, quot Virgilius arma, hic Æneæ, Achillis ille deſcribat: brevis tamen uterque; quia facit quod inſtituit. *Plin. Novoc. ad Apollinar.* l. 5.

Aurelius Cornelius Celsus. éxécutent leurs desseins. Je ne dois point oublier de dire que le Commentateur qui a procuré l'édition de Celsus, estime plus ce petit abrégé que tout autre, parce qu'il renferme & ce que Celsus lui-même & ce que les autres avoient écrit plus au long. Mais il y a un peu de passion dans ce jugement.

S. Augustin.

SAINT AUGUSTIN,

Mort l'an de Jesus-Christ 430, *âgé d'environ* 84. *ans.*

Tom. 1. in Append. IL ne s'agit point ici d'une petite Rhétorique qui se trouve parmi les Ouvrages de S. Augustin, & qu'on croit avec raison n'être pas de lui, comme je l'ai déja dit, * à cause de la différence du style, & parce que c'est un écrit qui ne répond pas à l'habileté de ce Pere de l'Eglise. On la trouve aussi dans le Recueil des Rhéteurs Latins: c'est la raison pourquoi j'en ai parlé ci-devant, lorsqu'il a été question des Auteurs qui composent ce Recueil. Mais il s'agit de ce que S. Augustin a véritablement écrit de l'Art oratoire dans son quatriéme livre de la Doctrine Chrétienne.

* Ci-devant p. 446.

De inveniendo priùs, de proferendo posteà disseremus. *De Doct. Christ.* l. 4. n. 1.

Son dessein est d'instruire les Prédicateurs

1 Quâ viâ & ratione omnis Ecclesiasticæ doctrinæ supellex posset ad Rhetoricam dicendi præceptionem &

teurs sur la maniere dont ils doivent parler aux peuples, après les avoir instruits dans les trois Livres précedens sur la maniere d'étudier & l'Ecriture, & les veritez qu'ils doivent prêcher. C'est ce qui a fait dire que ce Saint a compris en quatre livres, tout ce qui regarde l'éloquence sacrée, & qu'il y a montré à ceux qui veulent traiter ce grand sujet, la methode qu'ils doivent suivre s'ils veulent réüssir, & ne pas égarer leurs disciples. S. Augustin. P. Galesin. Protonot. Apostolic. Epist. Nuncupat. ad Card. Carol. Borrom. in Rhet. Eccles. Aug. Valerii Episc. Veron. p. 6.

Il pose * d'abord comme une chose certaine qu'il convient à un Prédicateur de se servir de la Rhétorique. *Car*, dit-il, *puisque cet Art peut être employé à persuader la verité & la fausseté, seroit-il juste que le mensonge s'en servant pour combattre la verité, la verité ne s'en servît pas pour se défendre contre le mensonge?* *Ubi suprà n. 3.

Il décrit après cela le devoir d'un Orateur Chrétien, & lui prescrit précisément ce que prescrivent les Rhéteurs, c'est-à-dire, *d'employer des exordes, des narrations, des preuves, des mouvemens*, & par consequent tout ce qui sert à interesser ou à exciter les Auditeurs, *les prieres, les reproches, les exhortations, les menaces*; en un mot il donne aux Prédicateurs les régles de Ciceron & d'Aristote, & il est non seulement le (1) premier, mais le seul des anciens Auteurs Ibid. n. 6.

& usum accommodari, id è veteribus unus S. Augustinus ostendit solùm, præterea nemo.

S. Augustin. teurs de nôtre Religion, qui leur ait montré qu'ils ne doivent point chercher d'autres routes dans l'éloquence de la chaire. C'eſt ainſi que s'eſt expliqué un Auteur du ſeiziéme ſiécle, en donnant au public *la Rhétorique Eccléſiaſtique* d'Auguſtin Valerio, Evêque de Verone, toute conforme aux principes de nôtre Saint. Mais le même Auteur remarque qu'il y avoit alors des modernes, (1), d'un merite aſſez mediocre, & pour ainſi dire, *du ſecond ordre*, leſquels, loin d'imiter S. Auguſtin, croyoient au contraire ſe ſignaler en contrediſant les Anciens. Qu'en arrivoit-il? Premierement, ils n'avoient pas eux-mêmes, à ce qu'il dit, cette éloquence naturelle dont ils combattoient les préceptes; En ſecond lieu, ce qu'ils ont dit de l'Art de parler, ſe trouve embarraſſé de conteſtations inutiles; on n'y voit que difficultez, que ténébres, qu'eſprit de contradiction, défauts que nous trouverons en quelques Auteurs dans la ſuite de ce volume. Je n'ai garde d'en accuſer l'Abbé Caſſagnes. Il a pourtant quelque choſe ſur cet article qui n'eſt pas juſte, & qu'il eſt bon de rapporter pour mieux expliquer la doctrine de S. Auguſtin.

Préf. ſur les Oeuvres de Balz. p. 36. „ Il y a, ſi on l'en croit, entre le „ Prédicateur & l'Avocat, certaines dif- „ feren-

1 Sunt quidam præterea recentes, veluti minorum gentium Scriptores, quibus oſtentandi ingenii ſui cauſa hoc maximè propoſitum fuit veterum inſtitutis adverſari. In illis,... eloquentiæ formam fuco pueri-

„ ferences qu'il eſt très-difficile d'expli- S. Augus-
„ quer, parce qu'elles n'ont point de rap- tin.
„ port à l'ordre qu'on a établi dans les
„ regles de l'Art Il ajoûte que certai-
„ nement l'Eloquence Chrétienne eſt un
„ nouveau monde dans la Rhétorique,
„ & que comme la découverte des Indes
„ Occidentales a augmenté la Géogra-
„ phie, il eſt perſuadé que ſi les Anciens
„ revenoient au monde, & qu'ils fuſſent
„ éclairez du Chriſtianisme, ils feroient
„ un genre particulier de la Prédication.
„ On ne ſait, ſelon lui, auquel des trois
„ la rapporter, & les deux fameux nova-
„ teurs, Vivès & Ramus, qui condamnent
„ la diviſion reçûe, parce qu'elle ne com-
„ prend pas les discours de conſolation,
„ auroient bien plus de raiſon de la trou-
„ ver imparfaite à l'égard de ces discours
„ qui ſe font ſur les préceptes & ſur
„ les myſteres de la Religion. Il croit
„ confirmer ſa penſée, parce qu'il eſt
„ viſible, à ce qu'il dit, que ſi nous en
„ exceptons la louange des Saints, l'O
„ raiſon Eccléſiaſtique n'a que faire au-
„ jourd'hui, ni du démonſtratif, ni du
„ judiciaire, ni du déliberatif; puiſqu'à
„ proprement parler, les Sermons ne
„ ſont ni des éloges, ni des plaidoyez,
„ ni des déliberations. Tout ce que nous
„ pouvons faire dans ce défaut de l'Art,
„ c'eſt de conſiderer à quel genre la
„ Pré-

rili illitam, non naturalem; tum opus de oratoriâ doctrinâ vario certamine implicitum, repugnandi ſtudio ſuſceptum, difficillimum cernemus. *P. Galeſ.* ubi ſup. p. 2. 3.

S. Augustin. „ Prédication peut avoir le plus de rapport, & c'eſt celui du Barreau, ſelon „ lui, parce que le démonſtratif n'eſt pas „ aſſez grave, & que le déliberatif n'eſt „ pas aſſez animé". Tel eſt le ſentiment de l'Abbé Caſſagnes.

Mais quelle idée a-t-on du démonſtratif, pour ne le pas croire aſſez grave; ou du déliberatif, pour ne le pas croire aſſez animé; ou enfin de la Prédication, pour dire qu'elle n'a point de rapport aux régles de l'Art, & que ſi les anciens revenoient au monde, ils en feroient un genre de cauſe particulier? Le Prédicateur a-t-il autre choſe à faire, lorsqu'il traite les myſteres ou les préceptes de la Religion, que ce qu'on doit faire dans tous les Discours oratoires, comme l'enſeigne S. Auguſtin, qui eſt d'*inſtruire*, de *plaire*, & de *toucher*? La matiere ordinaire du Prédicateur eſt une *Théſe générale*; Comment pourroit-on en faire *un genre de cauſe*, puisqu'un genre de cauſe eſt un cas particulier? Suppoſons que Ciceron revînt au monde, & qu'il fût éclairé des lumieres de la Religion; on croit qu'il feroit un nouveau genre de Rhétorique pour le Prédicateur! on ſe trompe. S. Paul & l'expérience nous apprennent l'uſage de la Prédication.

Il s'y agit d'inſtruire le Peuple, d'exhorter, de détourner, de faire des reproches, d'intimider, de ſoûtenir, de donner de la honte, d'affliger, de blâmer le vice, de loüer la vertu. Or que dit Ciceron de l'éloquence dont il a donné

des

des préceptes? L'Abbé Caſſagnes ne pouvoit l'ignorer après la traduction qu'il a faite des trois Livres de l'Orateur. S. Augustin.

„ Il n'appartient qu'à l'Orateur, dit Cicéron, de dire avec dignité ſes ſentimens ſur les matieres les plus importantes; „ c'eſt à lui à faire ſortir tout un peuple de ſon indolence en l'animant, ou „ à le retenir quand il s'emporte. Y a-t-il quelqu'un qui ait ou plus de feu „ pour porter les hommes à la vertu, „ ou plus de force pour les détourner „ du vice? Qui peut répandre plus d'amertume ou plus d'aigreur dans un „ diſcours, lorſqu'il faut décrier les méchans; ou y ſemer plus d'ornement & „ plus d'éclat, quand il s'agit de loüer „ les gens de bien? Qui eſt en état de „ mieux déconcerter la méchanceté des „ hommes par l'invective ou l'accuſation, „ ou de conſoler avec plus de douceur „ & de bonté ceux qui ſont accablez par „ l'infortune"? On voit la doctrine de Ciceron; il faut voir celle de Saint Paul, & ce qu'il demande aux Prédicateurs. Il veut *qu'ils ſoient capables d'exhorter ſelon la ſaine doctrine*, & *de convaincre ceux qui s'y oppoſent*; *de reprendre fortement*; *d'exhorter avec une pleine autorité*, *ou avec douceur*. Ce que l'Apotre dit à Tite, il le dit à Timothée. Il lui dit que c'eſt à quoi ſert l'Ecriture, *qu'elle eſt utile pour inſtruire*, *pour reprendre & pour corriger*, & il le montre par ſon exemple. C'eſt donc s'alambiquer l'eſprit, que de ſe figurer qu'il y a

2. De Orat. n. 35.

Tit. 1. 9.
Ibid. v. 13.
Tit. 2. v 15.
2. ad Timoth. c. 2. v. 25.
Ibid. c. 4. v. 2.

S. Augustin. une Rhétorique pour le Prédicateur, autre que celle qui est toute trouvée pour les Orateurs ordinaires. Souvenons-nous une bonne fois, qu'on ne peut, & qu'on ne doit pas même, dire tout sur l'éloquence, & que quelques choses qu'on puisse dire, il faudra toûjours que l'Orateur en supplée par sa prudence. Le tout est de lui donner de bons préceptes généraux. Revenons à Saint Augustin.

Ubi sup. n. 3. Ce Saint Docteur reconnoît qu'il y a des Prédicateurs qui parlent *sagement*, c'est-à-dire, qui ne disent rien que de vrai & de bon, & il ajoûte qu'il y en a d'autres qui parlent aussi *éloquemment*. Il conseille aux premiers de se servir beaucoup des paroles de l'Ecriture : mais il enseigne que les seconds sont préférables, parce qu'ils profitent davantage à leurs Auditeurs. Les uns & les autres nous présentent un remede salutaire, qu'il est à propos de prendre, lors même qu'il est amer : mais il est plus avantageux, selon le Saint, d'y joindre l'utile à l'agréable, pour le faire rechercher plus ardemment (1).

Une chose peut paroître surprenante. Saint Augustin entreprend de former l'Orateur sacré par les regles des anciens, & néanmoins il déclare qu'il n'entreprend pas de rebattre les préceptes qu'il avoit N. 2. 4. enseignez dans les Ecoles (2). Une de ses raisons est, que c'est là l'étude des jeunes

1 Sumenda sunt & amara salubria : sed salubri suavitate, vel suavi salubritate quid melius? *Ibid.* n. 8.

jeunes gens qui n'ont rien de plus sérieux à faire, & qui d'ailleurs ont de l'esprit pour les apprendre facilement : sur quoi il rapporte le sentiment de Ciceron, qui dit que *si on ne les apprend en peu de temps, on ne les apprend jamais.* Une autre raison est, qu'on peut pratiquer les régles de l'éloquence sans les avoir apprises, puisque ceux mêmes qui les ont étudiées, les pratiquent souvent sans y penser ; ce qui fait voir, dit-il, que ce n'est pas afin d'être éloquens qu'ils les pratiquent ; mais qu'ils les pratiquent parce qu'ils sont éloquens. Au lieu donc de faire une étude particuliere des préceptes de Rhétorique, il conseille au Prédicateur qui veut parler *sagement* & *éloquemment*, de lire plutôt de beaux discours, d'écouter les personnes éloquentes, de s'appliquer à les imiter. Car si les enfans apprennent à parler, parce qu'ils entendent ceux qui leur parlent ; pourquoi, dit saint Augustin, un Prédicateur ne deviendroit-il pas éloquent, s'il a soin de lire ou d'écouter des discours qui le sont ? Ce n'est pas qu'il croye inutiles les préceptes qu'on donne aux enfans, mais il estime qu'il faut les apprendre de jeunesse.

S. Augustin.

N. 1.

N. 8.

N. 2.

Pourquoi donc fait-il esperer des préceptes à des personnes capables de prêcher, si les préceptes ne conviennent qu'à la jeunesse ? Il s'explique. Il renvoye

2 Rhetorica... quæ in scholis fæcularibus & didici & docui, ... à me non expectentur. *Ib.* n. 2.

S. Augustin. voye aux enfans les régles les plus communes de l'Art, & qui regardent les figures de penſées, celles de mots, les tropes, les periodes, l'égalité ou l'inégalité des membres du discours, & autres ornemens de diction. Il ne leur renvoye pas de même certains préceptes plus importans & plus difficiles, qui regardent ou les differens devoirs de l'Orateur, ou la diverſité des ſtyles. Au contraire, il s'attache à les expliquer, à en montrer la neceſſité, à en donner des exemples. Et quoique, ſur cela même, il n'entre pas dans tous les détails poſſibles; on ne laiſſe pas de dire qu'il traite cette matiere à fond, & qu'il en donne de fort belles régles. C'eſt à quoi il faut prendre garde, pour ne pas appliquer à toute la Rhétorique, ce qu'il ne dit que de la partie de cet Art, qui eſt la plus aiſée.

Réflex. ſur l'Eloq. imprimées chez Joſſe en 1700. P. 123.

Il paſſe enſuite à montrer que l'éloquence telle que nous la concevons, n'a pas manqué aux Auteurs Canoniques, & que ce qu'ils ne tenoient point de l'Art, le Saint-Eſprit le leur a donné; parce qu'encore que leur ſageſſe ne recherchât point cet avantage, cet avantage pourtant n'abandonnoit point leur ſageſſe (1). Cette éloquence en eux ne paroît pas tant que dans les Orateurs ordinaires, par

1 Neque enim hæc humanâ induſtriâ compoſita, ſed divinâ mente ſunt fuſa & ſapienter & eloquenter, non intentâ in eloquentiam ſapientiâ, ſed à ſapientiâ non recedente eloquentiâ. n. 21.

par deux raisons : premierement, c'est qu'ils ne se sont pas mis en peine de la rendre sensible (2) ; en second lieu, c'est qu'ils en ont encore une autre, qui se fait beaucoup plus sentir, dont nous dirons bien-tôt quelque chose. Celle néanmoins dont je parle maintenant, brille si fort en une infinité d'endroits, que ceux mêmes qui sont ensevelis dans un profond sommeil, s'en apperçoivent (3). C'est cette éloquence que les ennemis de S. Paul trouvoient dans ses Epîtres, lorsqu'ils en sentoient le poids & la force. Et si cet Apôtre laisse dire d'ailleurs qu'il n'avoit point le talent de la parole, c'est, non pas un aveu que cela fût vrai, mais une modération qui lui fait négliger un reproche, lequel pour avoir peut-être quelque fondement sur sa difficulté de parler, ou sur sa modestie, n'en avoit néanmoins aucun dans le caractere de ses Lettres.

S. Augustin. L. 4. de doct. Christ. n. 15. ex 2. ad Corinth. 11. 6. Ibid. ex 2. ad Corinth. c. 10 v. 10. Ib. n 9. 10. 22.

Mais les Auteurs Canoniques ont encore une autre éloquence, plus grande même que la premiere, quoique sous quelque apparence de bassesse. Elle est toute surnaturelle & divine, aussi-bien qu'obscure & mysterieuse, & elle leur est tellement propre, qu'elle ne conviendroit point à d'autres (4). Après avoir parlé

2 Istâ nostrâ eloquentiâ ita usi sunt per alteram suam, ut nec deesset nec emineret. *n.* 10. Non quia non habent, sed quia non ostentant. *n.* 14.

3 Et qui stertit, advertit. *n.* 12.

4 Nec ipsos decet alia, nec alios ipsa. *n.* 9.

S. Augustin. parlé de l'éloquence de ces Auteurs sacrez, après en avoir rapporté plusieurs exemples de l'Ecriture, S. Augustin parle de celle qui convient aux Prédicateurs.

Il montre en quoi elle consiste, & il ne propose rien de médiocre, ni rien de confus, mais distinctement ce que Ciceron a donné pour le véritable caractére du parfait Orateur, qui est *d'instruire*, *de plaire*, & *de toucher* (1), dont le premier est regardé comme le fondement des deux autres ; le second comme un assaisonnement qui retient l'auditeur, & le troisiéme comme le moyen de vaincre & de triompher. Pour instruire, il faut, selon le Saint Docteur, beaucoup d'ordre dans le Discours, & beaucoup de netteté dans le style. Il marque donc à ce propos, le soin qu'on doit avoir de la clarté, & décide qu'elle doit quelquefois faire négliger la beauté même & la pureté du langage.

Ubi sup. n. 24.

Quant à la seconde partie de l'Orateur, qui est de plaire, c'est l'effet des agrémens dont le Discours est susceptible. Mais ils ne conviennent pas tous au Ministre de l'Evangile : il n'y a que ceux qui sont graves, majestueux, en un mot ceux qui ont de la dignité.

Ibid. n. 31.

A l'égard du moyen de vaincre & de triompher, S. Augustin remarque expressément qu'il consiste dans les mouvemens & dans les passions. Il conseille par

N. 36.

1 Oratoris est docere, delectare, movere. Primum est necessitatis, alterum suavitatis, tertium victoriæ, *Cic.* in *Orat.*

par conſéquent de les employer, il en donne des exemples dans les Livres ſaints, & nous apprend comment il s'en étoit ſervi lui-même avec ſuccès. Ce qui montre la fauſſe délicateſſe de ceux qui en condamnent l'uſage, & ne voyent pas dans leurs vaines ſubtilitez, qu'ils condamnent les plus grands hommes, & Dieu même qui les a fait parler. S. Augustin. N. 53.

La concluſion eſt, que l'Orateur Chrétien doit s'exprimer de maniere que l'on comprenne ce qu'il dit, qu'on ſe plaiſe à l'entendre; & qu'on ſe rende à ce qu'il veut perſuader (2). Il en vient à bout, lorſqu'il employe à propos les differents ſtyles que l'on diſtingue dans le discours. C'eſt ſur cela que le Saint donne ſes préceptes. Mais on l'arrête. *Pourquoi*, lui dit-on, *donner des regles aux Prédicateurs, puisque c'eſt le Saint Esprit qui doit les conduire*? Il répond que c'eſt par la même raiſon, que, dans nos prieres, nous expoſons à Dieu nos beſoins, quoiqu'il les connoiſſe. C'eſt-à-dire que le ſecours de Dieu n'exclut point l'action de la Créature. N. 30.

Dans les principes de Ciceron, on varie le ſtyle ſelon la dignité de la matiere: mais dans la Prédication tout eſt grand; juſqu'à un verre d'eau froide donné à un pauvre par charité; & néanmoins il ne faut pas y employer le même ſtyle. *Il n'y*

2 Ut audiatur intelligenter, libenter, obedienter, *Ib.* n. 30.

S. Augustin. N. 35. *n'y a rien de petit*, dit Saint Augustin, *dans les choses dont le Prédicateur doit parler; il ne doit pas néanmoins toûjours parler des grandes choses d'un style sublime. Il doit user du style simple, lorsqu'il enseigne; du mediocre, quand il loue ou qu'il blâme; du sublime, quand il s'agit de faire pratiquer quelque action de vertu à des personnes qui y sentent de l'éloignement. Car il leur faut des paroles qui les enlevent*, ou les remuent fortement pour les soûmettre à N. 61. l'Evangile. Ainsi le simple, selon le Saint, consiste à employer des termes propres à faire comprendre ce qu'on enseigne; le médiocre, à employer des expressions brillantes; le sublime à en employer de fortes & de vehementes. Et quoiqu'on puisse allier, dans ce dernier, la beauté avec la force, comme on les concilie, par exemple, dans les armes d'un soldat: il est pourtant vrai de dire que l'une est différente de l'autre. Sur cela viennent en foule des passages tant de l'Ecriture que des Peres, choisis avec beaucoup de discernement, pour expliquer cette varieté de style, si nécessaire au Prédicateur. Au milieu de tant de préceptes, ce qui semble briller davantage, ce sont ces N. 56. excellentes reflexions; *Que chaque style a en sa maniere, la vertu d'éclairer l'esprit, celle de lui plaire, & même celle de le faire* N. 51. *obéir*; *Que l'on souffre plûtôt la longueur dans le style simple, que dans le sublime*; N. 53. *Qu'on ne doit pas croire qu'un Discours soit d'un genre sublime, parce que l'Auditeur y fait des exclamations*; *L'agréable & le fin*

du

du ſtyle ſimple, les ornemens du ſtyle mediocre peuvent avoir cet effet : au lieu que le ſublime ſaiſit tellement, qu'ôtant l'uſage de la voix, il ne laiſſe que le pouvoir de pleurer. Et c'eſt ce que Saint Auguſtin dit lui être arrivé à Céſarée de Mauritanie. S. Augustin.

Cette idée n'eſt point particuliere à Saint Auguſtin. On la trouve dans des Auteurs plus anciens. *Comptez*, dit un homme ſage, dans Aulu-Gelle, *que l'Auditeur n'eſt point touché, tant qu'il applaudit à un Discours. L'Orateur eſt un Medecin. Met-il la main où eſt le mal? touche-t-il aux bleſſures de l'ame? la honte, l'étonnement, le repentir, le ſilence de ceux qui l'écoutent, en ſont la veritable preuve; s'ils s'évaporent en louanges & en acclamations, tout le discours n'a fait que flatter l'oreille, il n'a point pénetré jusqu'au cœur.* C'eſt un Philoſophe qui parle ainſi, & qui demande ce caractére dans un Discours moral, qui attaque le vice, ou qui recommande la vertu. A combien plus forte raiſon doit-on le demander dans les Discours d'un Orateur Chrétien, qui ne doit avoir en vûë que le ſalut des ames? A. G. 5. c. 1.

Mais quoique tous ces grands effets ſemblent ne dépendre que du discours, qui met la verité dans un beau jour, qui la fait écouter avec plaiſir, qui la rend touchante (1), Saint Auguſtin remarque pourtant que la bonne vie donne plus de poids à ce qu'on dit, que la plus grande Elo-

1 Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat. *n.* 16.

S. Augustin. Eloquence. Il ajoûte que ceux qui vivent mal ne laissent pas d'être utiles à leurs Auditeurs, quand ils prêchent sagement & éloquemment; mais qu'ils se nuisent à eux-mêmes, sans doute parcequ'ils font ce qu'ils condamnent.

Une chose que je puis dire, est qu'outre le poids que la bonne vie donne au discours, (ce qui ne fait rien à l'éloquence considerée en elle-même) il est constant que le Discours même tire de la disposition du cœur une force merveilleuse; parceque la vertu inspire du courage à l'Orateur, qu'elle lui éleve l'ame, qu'elle lui fournit de grands sentimens, & même de grandes pensées. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages de Saint Augustin pour s'en convaincre.

On peut juger que ce Saint exigeant du Prédicateur la pratique des vertus, lui * N. 63. recommande * de s'adresser souvent à Dieu par la priere. Mais à quoi on ne s'attendoit pas, il ne croit point qu'un N. 62. honnête homme soit blâmable pour prendre & pour prononcer les Sermons d'un autre plus habile que lui. *Il n'est point*, dit-il, *voleur ou plagiaire pour cela; puisqu'on ne peut donner ce nom qu'à ceux qui prennent ce qui n'est point à eux. Or, quand un homme est religieux observateur de la parole de Dieu, cette parole lui appartient par tout où il la trouve.*

Voilà à mon sens, la veritable Rhétorique du Prédicateur. Je ne m'arrête point à observer quelque différence qu'il y a entre les principes du Saint sur le sublime, & ceux de Longin ou d'Hermogéne,

géne, persuadé que si cela fait quelque chose à l'exactitude de la doctrine, il ne fait rien à l'usage qu'en doivent faire ceux que le Saint a voulu instruire. A quoi je crois qu'il faut faire attention, c'est qu'il ne leur permet point de rien mépriser de ce qui entre dans l'Eloquence que les grands Maîtres ont enseignée, quoiqu'il les dispense d'en apprendre les préceptes les plus communs, s'ils ne les ont appris de jeunesse. Le Saint Docteur leur montre cette Eloquence dans les Auteurs sacrez, quoiqu'ils n'ayent point songé à s'en servir, non plus que les premiers Orateurs qui ont été avant les régles. Il leur découvre encore dans ces Auteurs une autre Eloquence, mais qui ne convient qu'à eux, en sorte que de prétendre les imiter, ce seroit pecher contre une des principales régles de l'Art, qui veut que *le discours convienne à celui qui parle.* On peut imiter ce qu'ils ont de semblable à l'Eloquence artificielle, mais il ne faut pas s'attendre à l'avoir comme eux par infusion, non plus que leurs lumieres; il faut les acquerir; ce qui n'empêche pas qu'on ne les demande à Dieu. Enfin Saint Augustin fait connoître à ses Lecteurs que malgré la difference des matieres saintes & des matieres profanes, l'Art n'a point d'autres préceptes à donner pour les unes que pour les autres; ce qui est un excellent éloge de la doctrine des anciens Maîtres sur l'Art Oratoire. S. Augustin.

Il s'est fait divers Ouvrages dans ces derniers temps, qui ont quelque rapport à celui

S. Augustin.

celui dont je viens de parler. Dans les uns la doctrine de Saint Augustin a été attaquée, ou par hazard, ou à dessein: dans les autres elle a été justifiée & défenduë. De la premiere espece il y a d'un côté la Préface de Mr. du Bois de l'Academie Françoise sur sa Traduction des Sermons de Saint Augustin: de l'autre côté il y a quelque chose des Ouvrages du P. Lamy Benedictin, qui voulut relever le sentiment de Mr. du Bois foudroyé par un fameux Docteur de Sorbonne. De la seconde espece il y a les * Réflexions de ce Docteur sur l'Eloquence, dont je me suis beaucoup servi dans cet article; il y a quelques † Lettres de Monsieur l'Evêque de Soissons au P. Lamy; il y a encore deux Ouvrages que j'ai faits aussi par occasion contre ce Pere. Il suffit, je crois, d'avoir désigné ici tous ces Ouvrages pour en parler en leur lieu.

* Imprimées chez Josse par les soins du P. Bouhours, en 1700.

† Imprimées dans le même Volume.

Traité de la verit. Epoq. chez David. Reflex. sur la Rhétor. chez Thiboust.

George de Trébizonde.

GEORGE de TRE'BIZONDE,

Né en Candie, mort en 1486.

Jug. des Sa. T. 2. part. 1 pag. 365. & T. 2. part. 3. p. 301.

MOnsieur Baillet qui parle de George de Trébizonde en deux endroits, parmi les Grammairiens & parmi les Traducteurs Latins, rapporte sur les Traductions de cet Auteur, & sur son humeur, des témoignages qui lui sont fort désavantageux. Il ne me convient

vient point de les réfuter, parce que je les suppose justes ; ni même de les rapporter, excepté quelques lignes, parce qu'il n'y a que cela qui regarde sa Rhétorique, dont il est ici question, & sur laquelle je ne dois pas laisser d'exposer les jugemens qu'on en a faits, encore qu'ils ne conviennent pas avec ce qu'on dit de ses Traductions. George de Trébizonde.

En effet sa Rhétorique est un Ouvrage dont André Schot fait beaucoup de cas. Peu s'en faut que, sur cet article, il ne le préfére à tous les Modernes. Il nous assûre qu'elle fut admirée de tous les Savans. Prol. in Phot. & apud Morh. T. 2. l. 6.

Il y a lieu de croire qu'une chose contribua à lui attirer cette approbation générale, c'est l'état où étoit alors non seulement l'Eloquence, mais encore la Rhétorique. L'Auteur nous apprend lui-même que la premiere étoit entierement abandonnée; & à l'égard de la seconde, il dit que les Maîtres qui l'enseignoient ne dictoient pour tous préceptes que des Livres remplis d'extravagances, au lieu des bons Originaux Grecs ou Latins. Trapez. p. l. 2.

Cependant il ne faut point s'imaginer que cet Ouvrage n'ait dû sa gloire qu'aux défauts qui se trouvoient dans les autres de même espéce. Les Critiques le jugeoient très-estimable par lui-même. "Quelle merveille, dit Mr. Morhof, qu'il fût si fort estimé, ou que Trithéme l'eût trouvé si beau? puisque c'est un composé de ce qu'il y a de meilleur dans Aristote & dans Hermogéne, & que par Morhof. T. 2. l. 6. p. 250. n. 9.

George de Trébizonde. „ par l'un l'Auteur y ſupplée ce qui „ manque à l'autre?

Trapez. p. 232. Cela revient à peu près, à l'idée que George de Trébizonde donne lui-même de ſa Rhétorique, lorsqu'il fait profeſſion de ne rien dire que ce qu'il a traduit des Grecs. Je dis *à peu près*; parce qu'il fait encore profeſſion de ſuivre Ciceron, & de tirer les préceptes qu'il donne, non ſeulement des Livres de Rhétorique de cet Orateur, mais encore des réflexions qu'il a faites ſur ſes Harangues, à propos de quoi je puis dire qu'il fait fort bien l'analyſe de la harangue pour Milon.

Id. p. 239.

Pour ce qui eſt des Rhéteurs Grecs, il paroît ſans comparaiſon ſuivre bien plus Hermogéne, qu'Ariſtote. Il ne fait fort ſouvent que le traduire & il ne s'en cache pas, comme je l'ai déjà dit ailleurs. Il fait quelque changement dans l'ordre des matieres, mais il garde le fond de la doctrine. Son meilleur Livre eſt le troiſiéme où il explique fort bien toutes les manieres de raiſonner qui conviennent à l'Orateur. Il eſtime particuliérement la methode d'Hermogéne, pour profiter de la richeſſe d'un ſujet ou pour en cacher la ſterilité. Il ne doute point que ce ne ſoit par là, qu'ont brillé les anciens Orateurs, dont l'Eloquence, dit-il, ſe conſerve dans leurs Livres depuis tant de ſiécles, malgré les révolutions des Empires, & des Etats où ils ont fleuri. Ils avoient l'Art de découvrir tout ce qu'il y avoit à dire ſur un ſujet, ſoit

Id. p. 78. 232.

Trapez. L. 3. p. 2. ob. &c.

soit pour ne choisir que ce qu'il y avoit de plus beau & de plus fort, soit pour profiter de tout & ne rien omettre, renfermant tout néanmoins en peu de mots avec une brieveté merveilleuse: ou bien, si la matiere fournissoit peu, ils savoient traiter ce peu avec tant d'Art, l'amplifier, & le tourner si bien, qu'en le présentant sous diverses faces, ils sembloient dire diverses choses, ou alléguer diverses preuves, lorsqu'ils n'en alléguoient qu'une. George de Trébizonde.

Il est vrai que cet Auteur n'égale point les Originaux qu'il s'est proposé; mais il en approche. Ses préceptes sont bons & solides, fondez sur la raison & sur l'experience. Son style est clair, net, & assez concis. Ainsi je ne conçois pas qu'on ait voulu parler de sa Rhétorique, lorsqu'on a dit qu'il na pû retenir son babil, & si j'avoüe que c'est de cet Ouvrage même, qu'un autre Critique a parlé, lorsqu'il a porté un jugement semblable du Trapezontin, je ne conviens pas de même que le jugement soit juste. M. Huet, de Clar. Interp. l. 2. p. 188. M. Baill. T. 2. part. 3. p. 304. Lud. Vivez, de Trad. Disc. p. 482.

Car outre que le Trapezontin est modeste & sans affectation, il ne donne des exemples qu'à propos, & il les donne d'une juste longueur. Il imite si bien Hermogéne, il explique si bien Ciceron, comme ce Rhéteur a expliqué Démosthéne, qu'on pourroit l'appeller sans difficulté l'Hermogéne Latin ou Ciceronien.

Ce n'est pas l'idée assurément qu'en donne Paul Jove, lorsqu'il dit que *dans* Paul. Jov. Elog. 25.

les

George de Trébizonde. *les commencemens on avoit pris le Trapezontin pour un habile homme, même quand on vit ce qu'il avoit traduit d'Ariſtote, d'Euſebe & d'Hermogéne* ; Mais il me ſemble que c'eſt l'idée qu'en donne la lecture de ſon Ouvrage. Et comme on ne peut disconvenir, ſelon Mr. Bailet, que *cet Auteur n'ait eu du ſavoir*, je crois que s'il a ſû quelque choſe, c'eſt ſur-tout la Rhétorique en général, & les principes d'Hermogéne.

Jug. des Sav. T. 2. part. 1. p. 365.

Trap. Préf. du 5. L. p. 454. Il eſtime auſſi beaucoup Ariſtote, de ſorte qu'on ne peut croire qu'il ait eû ce Philoſophe en vûë dans la cenſure qu'il porte contre ceux qui en traitant des paſſions par rapport à la Rhétorique, descendent dans un trop grand détail. Il prétend qu'il faut être ignorant en cet Art, pour s'arrêter à chercher *le nombre* & *la nature* des paſſions, comme ſi cela étoit d'un grand uſage à l'Orateur. Cette cenſure ne peut tomber que ſur ceux qui demanderoient ſur ces deux points une exactitude Phyſique ou Metaphyſique. Ariſtote ne la demande point; loin de la demander, il déclare par-tout qu'elle ne convient point à la Rhétorique. En effet ſans qu'on nous définiſſe une paſſion, ſeulement à l'entendre nommer, nous ſentons ce que c'eſt; & ſi on nous dit le moyen de la faire naître ou de la réprimer, nous concevons parfaitement le précepte, & ſommes en état d'en venir à l'uſage & à la pratique.

Trap. p. 338.

Aux jugemens que j'ai rapportez ſur cet Auteur, je crois devoir ajoûter le té-

témoignage que lui rend une Epigramme manuscrite que j'ai trouvée à la tête de l'exemplaire que j'ai lû.

George de Trebizonde. Elle est de Math. Parma. 1491.

Qui cupis eloquii penetralia noscere sacri
Arpinumque tuâ fingere voce virum:
Nos docet Archigraphus solers Trapezuntius artem:
Hoc Duce, Roreni, nempe Disertus eris.

C'est-à-dire, voulez-vous connoître les mystéres de l'Eloquence, & devenir un autre Ciceron? C'est l'Art que nous enseigne un des plus grands Maîtres, le Trapezontin. Suivez ses préceptes, & vous serez éloquent.

En voilà assez pour faire connoître cet Auteur, & il n'est pas necessaire d'entrer dans le détail d'une doctrine que nous avons déjà vûë en parlant d'Aristote & d'Hermogéne. Je remarquerai seulement qu'entreprenant de traiter les divers caractéres du discours selon les principes du dernier, il croit que la chose est plus difficile pour lui, qu'elle ne l'avoit été pour l'ancien Rhéteur, parce qu'il se voit le premier qui ait traité cette matiere en Latin; au lieu qu'avant Hermogéne, beaucoup d'autres l'avoient traitée en Grec. A cela j'ajoûte sa pensée sur la Philosophie. Il la regarde comme la mere des beaux Arts, de maniere néanmoins que quand on la traite sans Eloquence, elle n'est propre qu'à énerver le talent

George de Trebizonde.

de la parole & à desseicher l'esprit (1). J'en dirois autant de celle qu'on traite éloquemment, si c'est d'une Eloquence puerile, affectée & mal entenduë.

ANTOINE LULLE DE MAJORQUE,

Professeur de Théologie à Dole, vers la fin du quinziéme siécle.

Antoine Lulle.

ON reconnoît d'abord au nom *d'Antoine*, que ce n'est point *ici Raymond Lulle*, fameux par sa méthode impertinente, où il a prétendu donner l'Art de parler de tout sur le champ, & qu'on a fort bien défini *l'Art de parler sans jugement de ce qu'on ne sait point.* Celui dont est question, étoit pourtant de Majorque aussi bien que l'autre ; & vivoit du temps de Rodolphe Agricola, d'Erasme, de Strébée, de Sturmius & de Ramus. Il fait mention de Raymond Lulle, qu'il regarde ou comme son parent ou du moins comme son compatriote, & il le qualifie même de Saint. Antoine enseignoit les Lettres saintes à Dole, d'où la peste l'ayant obligé de sortir, il se retira à la campagne avec l'Evêque de Bezançon, qui le sollicita d'achever dans

Divus Raymundus noster .. Lullius. pag. 275. 276.

Ant. Lull. in Procem.

1 Philosophia quidem quâ omnes liberales artes continentur, si dicendi suavitate privata sit, omnem orationis

dans cette retraite & dans le loisir qu'elle lui procuroit, ce qu'il avoit commencé depuis long-temps sur l'Art Oratoire. C'est l'occasion, comme il le raconte lui-même, qui lui fit mettre son Ouvrage en état de paroître, & il l'a intitulé *sept Livres touchant le Discours.* Antoine Lulle.

A ce titre l'Auteur ou le Libraire a ajoûté *qu'on explique dans ces Livres non seulement tout Hermogéne, mais presque généralement tout ce que les Grecs & les Latins ont dit de la Rhétorique.* C'est le jugement qu'en a porté Mr. Morhof, soit qu'il s'en soit formé cette idée en le lisant, soit qu'il s'en soit rapporté à l'inscription du Frontispice. Ce qui feroit croire qu'il l'avoit lû, c'est qu'il dit encore, que cet Ouvrage est écrit avec beaucoup de soin, & que Vossius s'en est beaucoup servi dans la composition de ses Institutions, quoiqu'il l'ait souvent réfuté. Morhof. T. 2. l. 6. p. 246. n. 10.

Si je n'avois vû ce Traité, j'aurois cru, sur la maniere dont en parle Mr. Morhof, que c'étoit un Recueil des préceptes de tous les Maîtres, semblable à celui qu'Aristote, comme j'ai dit, avoit composé. J'ai reconnu à la lecture, que c'est proprement la Rhétorique d'Hermogéne avec quelques autres préceptes, tirez principalement d'Aristote & de Ciceron. Pour ce qui est de Quintilien & Longin, il n'a eû garde d'en prendre beau- Dans ma Préf.

orationis gravitatem infringit atque concidit : totumque ingenii succum asperitate imbibit nimiâ.

Antoine Lulle. Ant. Lull. in Procem. p. 13. 105.

beaucoup de choſes, puiſqu'il n'en fait pas grand cas. Il trouve que le premier donne à connoître les défauts qui peuvent ſe trouver dans un Discours, & qu'à l'égard des beautez de l'Eloquence, il a plûtôt eu intention de faire voir qu'il les connoiſſoit, que de nous les apprendre, ou de nous en montrer le chemin (1). Et quoiqu'il faſſe plus de cas de Ciceron, quoi qu'il reconnoiſſe que ce grand homme a étudié l'Art toute ſa vie & qu'il le ſavoit fort bien, il croit néanmoins qu'il l'a encore mieux pratiqué, qu'il ne l'a enſeigné : ſoit que dans ſes Discours, la force de génie conduisît cet Orateur à quelque choſe de plus parfait que ce qu'il dit dans ſes préceptes ; ſoit que dans ſes préceptes, il ſe ſoit laiſſé aller à admirer des choſes qu'il ne pratiquoit point dans ſes Harangues. En un mot, on nous dit que ſes *Ouvrages ſur la Rhétorique ſont plus longs qu'ils ne ſont utiles.* Il n'en faut pas davantage pour faire concevoir qu'on n'a garde de trouver dans cet Ecrivain tout ce que les Grecs & les Latins ont dit de l'Art Oratoire, comme le dit Mr. Morhof.

Ant. Lull. p. 13. 106. Id. p. 8. 9. 46.

Le premier Livre apprend à fixer les queſtions avec les principes qui les font naître, & contient une diſſertation ſur les diverſes mœurs des hommes ſelon les âges, les Pays, ou les conditions. Le ſecond explique la maniere de prouver ou

1 Vitia quæ in dicendo committi poſſunt, notavit;

ou d'établir ce qu'on avance sur une question. L'Auteur y a joint la maniere de faire connoître les mœurs avec les préceptes qui regardent le genre délibératif, & le démonstratif. Le judiciaire fait la matiere du troisiéme Livre. C'est là qu'il détaille toutes les parties du discours. L'Elocution & ses ornemens occupent tout le quatriéme, excepté qu'il traite de l'arrangement des mots & de l'harmonie, dans le cinquiéme. Il employe le sixiéme à expliquer les idées ou les différens caractéres du discours, & le septiéme à parler des bienséances, d'où il prend occasion de marquer ce qui convient aux Orateurs, aux Philosophes, aux Historiens & aux Poëtes.

Antoine Lulle. Id. p. 140. Designatione, notatione, signis &c. Id. p. 157. L. 2. p. 173. ad 178. Ib. p. 178. ad fin. lib. L. 3. p. 186.

Il n'y a personne qui ne reconnoisse là l'esprit & la méthode d'Hermogéne. Aussi l'Auteur fait-il profession de le suivre, de l'imiter, de l'admirer, enfin de ne s'en écarter qu'en peu de chose & malgré lui. De telle sorte qu'on peut assurer que quiconque connoît l'un, connoît aussi parfaitement l'autre sur tous les points que je viens de toucher. On trouve de même dans l'un & dans l'autre l'Art de polir & de fortifier les raisonnemens. A la doctrine d'Hermogéne, il joint celle d'Aristote, touchant les passions & les mœurs; & quoiqu'il soit un peu trop court sur les premieres, & trop étendu sur les secondes, il est pourtant

Ant. Lull. P. 424. Ant. Lull. pag. 229. Ant. Lull. p. 254. Id. p. 85.

vit; nec virtutes præcipere aut docere, sed nosse videri voluit.

Antoine Lulle. tant vrai de dire qu'il entend très-bien les unes & les autres. Il eſt auſſi parfaitement au fait dans ce qu'il dit ſur le genre déliberatif & ſur le démonſtratif. Il reconnoît (1) très-ſenſément qu'on ne peut entreprendre de donner des régles de la Memoire & de la Prononciation, qu'on ne diſe *bien des choſes également ſuperflues & puériles.* Il n'héſite point à dire que la connoiſſance de la Nature qui donnoit tant d'avantage à Periclès dans ſes discours, n'étoit que *la ſcience des mœurs*, laquelle le mettoit en état d'accommoder ce qu'il diſoit au caractére de ceux à qui il avoit à faire (2). Il inculque un avis important, qui eſt *que pour être en état d'étaler de grandes veritez avec pompe & avec force, dans l'occaſion, il faut avoir lû toutes ſortes d'Auteurs, s'être fait de grands principes, avoir pris la peine de les traiter & de les mettre par écrit, enfin en avoir retenu l'eſprit & même les termes.* Il exhorte à le faire par l'exemple des grands hommes, qui ont ſuivi cette méthode, ſans quoi ils ne ſeroient jamais parvenus à un ſi haut point de gloire. Je laiſſe d'excellentes choſes qu'il dit contre tout ce qui eſt affecté, ou contre la longueur des préceptes, ou ſur la neceſſité (quand on a du génie pour l'Eloquence) d'en venir inceſſammment à l'uſage qui vaut mieux que

Id. p. 17.

Id. pag. 17.

Id. pag. 168.

Id. p. 265.

1 Utriusque tractatio multa admittit tam ſupervacua quàm etiam puerilia.

que toutes les régles. Et en tout cela, on ne peut nier qu'il ne paroiſſe homme non ſeulement qui ſait, mais qui a du goût, qui a pris de la peine dans ce qu'il a fait & qui a puiſé dans de bonnes ſources. Antoine Lulle.

Ce qui ſemble un peu démentir cette idée que nous avons de ſon goût, ce ſont ſes longueurs dans ſes préceptes ſur la Narration, & presque généralement ſur tout, excepté ſur quelques points de doctrine que j'ai marquez ci-devant. Il paroît particulierement que ſur le chapitre des figures (22), il eſt auſſi long, ou peu s'en faut, que Voſſius, ou que le Pere Cauſſin. Je ne conçois point comment il n'a point évité ce défaut, après avoir remarqué, à ce qu'il prétend, que Ciceron eſt trop long; que dis-je? après avoir ſenti lui-même que des préceptes auſſi diffus que les ſiens ſont plus propres pour la ſpéculation que pour l'uſage, & qu'il n'en faut pas tant aux perſonnes qui ont de la diſpoſition pour l'Eloqueuce. L. 3. p. 126. L. 4. Id. p. 260. & 261.

Mais ce qui, à mon ſens, dément encore plus ce bon goût que je lui trouve d'ailleurs; & ce que je n'aurois jamais cru ſi je ne l'avois vû de mes yeux; c'eſt qu'il a cru, que pour expliquer les principes des queſtions Oratoires, il falloit qu'il traitât des *Univerſaux* & des *Catégo-* Id. p. 22. &c. 34. 35. &c.

2 Mentis ac dementiæ rationes conſiderans, Virtutes propinabat per orationem, ſicuti Medici alimenta præſcribunt. *Id.* pag. 85.

Antoine Lulle. *Catégories d'Ariſtote*, des *Oppoſitions*, des *Equipollences*, & des *Converſions* des propoſitions; de la *nature*, des *eſpeces*, des *figures* & des *modes* des *ſyllogiſmes :* des *régles communes* à toutes les figures, de *celles qui ſont propres* à chacune, & des vers inventez pour déſigner tous les modes des Syllogiſmes. Et ce qui met le comble à tout cela, c'eſt qu'il a crû devoir donner, dans une Rhétorique, les quatre régles d'Arithmetique, & même quelques régles d'Algébre.

Barbara, Celarent, Darii &c. Id. p. 40. 46. 149. 150.

Après des traits de cette nature, dignes de ſon Parent ou de ſon Compatriotte Raymond Lulle (j'entends pour l'uſage qu'il en fait, & non pour la ſubſtance des choſes,) je ne crois pas devoir m'arrêter au jugement qu'il fait de Longin, d'autant plus qu'il n'eſt pas poſſible qu'il y ait des perſonnes qui ſoient de ſon avis. Il dit en un endroit que *cet Auteur s'eſt imaginé avoir trouvé l'Art du ſublime.* Il dit ailleurs que tous les préceptes de ce fameux Critique ſur cette matiere, regardent toute l'Eloquence, & non le ſublime ſeulement; même (1) *qu'il en donne quelques préceptes, qui ſont petits & puériles*; & que la maniere dont il l'a défini ne vaut rien ; " Longin, „ dit Antoine Lulle, définit le ſublime „ *ce qui plaît toûjours* & par *toutes ſes* „ *parties*, comme ſi les Bucoliques de „ Virgile, les Offices de Ciceron & les „ Ouvrages de Platon n'avoient pas l'a-

„ van-

1 Exigua quædam & puerilia. *Id.* p. 432.

„ vantage de plaire de cette sorte. Mais Antoine
„ ce Critique trouve Platon réprehensi- Lulle.
„ ble, je laisse à d'autres le soin d'exa-
„ miner s'il a raison ". Ainsi parle l'Auteur dont est question. Il est aisé de lui répondre que Longin n'a pas défini le sublime par l'avantage seulement *de plaire*, mais par celui de nous *élever l'ame*, ce qui ne convient ni à toutes les Bucoliques de Virgile, ni à tous les Offices de Ciceron. Pour ce qui est de Platon, ce n'est pas Longin seul qui l'a trouvé réprehensible; mais Denys d'Halicarnasse & plusieurs autres qui l'ont repris très-justement, puisqu'il ne faut que le lire pour y découvrir en quelques endroits le style fleuri & badin dont on l'accuse, sans parler de choses de plus grande consequence, & très-contraires aux bonnes mœurs. Mais comme Antoine Lulle trouve mauvais que Longin ait censuré Platon en quelque chose, c'est une marque qu'il juge ce Philosophe irréprehensible. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il trouve *jolie la comparaison* que ce Philosophe a faite de l'Eloquence *avec l'Art d'assaisonner les viandes*. Je remarquerai néanmoins qu'il n'est point lui-même, en cela, du goût de Platon, puisque ce Philosophe compare avec l'Art d'assaisonner les viandes, non pas *l'éloquence en général*, ou celle qui présente la verité & la vertu aux Auditeurs de la maniere la plus persuasive, mais une *Eloquence scélerate*, qui ne songe qu'*à flatter les hommes dans leurs passions*. En sor-

Antoine Lulle. te qu'il ne passeroit point que cette comparaison soit jolie dans l'étenduë qu'Antoine Lulle lui donne. Deux choses peuvent encore nuire à l'idée avantageuse qu'on a d'ailleurs de cet Auteur. La premiere sont les applaudissemens qu'il se donne à lui-même sur ce qu'il dit des tropes, des figures de Rhétorique & de celles de Grammaire. Il croit (1) en parler *d'une maniere qui montre qu'il est ami des Muses & d'Apollon.* Comme si c'étoit une matiere bien difficile. La seconde est l'assurance qu'il dit avoir que son Livre, tel qu'il est, sera utile au Public, & le mépris qu'il marque pour ceux qui y trouveront à redire. Ce ne pourront être, à ce qu'il croit, *que de petits Grammairiens*, & quelques *demi-Savans.* Pour lui, il connoît certainement l'utilité qui en doit revenir au Public.

28. Id. p. 13.

Progymnasmata Rhetorica. Je finis cet article en remarquant qu'il y a encore de cet Auteur un Livre touchant les exercices qui conviennent à ceux qui commencent. C'est un Ouvrage de la nature de celui d'Aphtone, & qui pour cette raison a aussi le même titre. C'est-à dire que ce sont des préceptes sur quelques parties du Discours, sur lesquelles il veut qu'on fasse d'abord travailler les jeunes gens. Il fait grand cas de cette sorte d'exercices; il croit que c'est un des moyens les plus surs, pour acquerir le talent de parler de tout sur le champ. Cette idée revient à celle que

Tag. 74.

1 Non infenso, arbitror, Apolline & Musis. L. 4.

que le Pere Meneſtrier a eû du petit Livre d'Aphtone. Il ſemble, à entendre ces deux Auteurs, que les Progymnasmes ſoient autre choſe que des préceptes extraits des Rhétoriques ordinaires. Quoi qu'il en ſoit, une choſe choque l'esprit du Lecteur dès l'entrée du Livre de Lulle. C'eſt qu'après avoir donné ſes vûës ſur l'Exorde, il paſſe de là à la Péroraiſon, & il ne fait point réfléxion que pour s'exercer ſur la Péroraiſon, il faut neceſſairement avoir fait un discours, & qu'il ſoit queſtion d'y mettre une concluſion laquelle doit être une ſuite naturelle de tout ce qu'on a dit auparavant. Il eſt vrai que l'Exorde doit auſſi être tiré du fond de la cauſe; cependant il ne préſupoſe pas ſi abſolument un Discours déjà achevé. Il ſuffit qu'on ait une idée générale du ſujet, pour compoſer l'Exorde. Antoine Lulle.

Pour les jugemens qu'on a portez de cet Ouvrage, je me contente de remarquer qu'on y voit une Epigramme à la louange de l'Auteur par un Medecin de ſes amis nommé Jean Maritot, qui le compare ou le préfére *aux Jardins des Pheaques*, au *miel du Mont Hymette*, aux *parfums de Saba*, & à *toutes les fleurs de la Gréce*. Ce ſont certainement des hyperboles Poëtiques qu'on aura de la peine à concilier avec le mélange de bien & de mal qui ſe trouve dans ſon Ouvrage.

HERMOLAUS BARBARUS,

Noble Venitien, né en 1454. mort en 1493.

[r] Hermolaüs Barbarus.

Voyez M. Bayle dans son Dict. T. 1. p. 470. & suiv.

CEt Auteur fit de si grands progrès dans les études, qu'il fit des Livres à l'âge de dix-huit ans. Les Emplois publics dont il fut chargé de bonne heure, ne l'empêcherent pas de cultiver avec ardeur les belles Lettres. Il fut envoyé par les Venitiens à l'Empereur Frideric, & à Maximilien son fils, Roi des Romains; & cette députation, loin d'arrêter sa plume, lui fournit de quoi soûtenir le personnage d'Auteur; puisqu'il publia la harangue qu'il récita devant ces deux Princes, non pas telle qu'il l'avoit prononcée; mais, comme il le déclare lui-même, telle qu'il l'avoit préparée. Il y changea, en la prononçant, sur l'avis que les courtisans lui donnérent, d'être court. L'avis fut donné à propos, parce que l'étude des belles Lettres fleurissoit alors en Italie, & que les Ambassadeurs de ce païs-là se plaisoient à faire de longues harangues, parées de tous les ornemens de la Rhétorique. Il fallut même reduire à une les deux harangues qu'Hermolaüs & son Collégue avoient préparées; & comme il fallut faire l'abregé & la réduction en une heure & demie, on peut juger de la présence d'esprit d'Hermolaüs, qui surmonta heureusement

A Bruges 1486.

Herm. Barb. Epist. ad Carondelet. inter Ep. Politiani. 45. l. 12.

sement toutes ces difficultez. Il fit encore d'autres Ouvrages très-considérables, soit dans la suite, soit dans le même tems. Il avoit dessein de traduire toutes les Oeuvres d'Aristote, & il dit dans l'une de ses Epitres dédicatoires, que l'exécution de ce dessein étoit déja fort avancée. Ce qu'il a fait sur Pline, est ce qui lui a donné plus de réputation. Il corrigea dans cet Auteur plus de cinq mille passages, & par occasion il en rétablit trois cens dans Pomponius Mela. Il n'a pas manqué de Censeurs à l'égard de ce beau travail, non plus qu'à l'égard de ses autres Livres. On a prétendu que sur Pline, il a trop lâché la bride à ses conjectures, & à sa memoire, à l'occasion dequoi Pintianus le poussa très-rudement. Ceux qui, comme le Pere Hardoüin, lui pardonnent les défauts de sa memoire, ne lui pardonnent pas ses coups de témérité, & disent fort librement qu'il se mêla de corriger plusieurs choses qui n'étoient point fautes, mais qui passoient son intelligence : qu'il est vrai que dans plusieurs éditions de Pline on a eu de grands égards pour les corrections d'Hermolaüs, puisqu'on les a fourrées dans le texte ; mais il est vrai aussi qu'on a dit que ce prétendu Medecin de Pline lui avoit fait plus de playes qu'il ne lui en avoit guéri. M. Bayle qui rapporte les paroles latines du Pere Hardoüin, ajoûte qu'il ne laisse pas d'être persuadé que le travail d'Hermolaüs sur l'Histoire naturelle de Pline, est digne d'admiration,

Hermolaüs Barbarus. M. Bayle ubi supra, p. 471.

Dans la Préf. de son Pomponius Mela apud Gesnerum. Bibl. f. 317.

Præfat. in Plin. in usum Delphini.

M. Bayle ubi sup. p. 471. 6.

Hermolaüs Barbarus. In Epilogo Operis P. 425. Edit. Basil. 1534.

vû le grand nombre d'Auteurs qu'il lui falut consulter, & le peu de tems dont il eut besoin. L'Auteur dit lui-même que vingt mois lui suffirent pour cela: il rompoit la glace aux autres; il trouvoit Pline dans un très-mauvais état, & semblable à une terre qui a été long tems inculte, & comme il dit, à un logis pestiferé, ou infesté des Lutins. Volaterran a voulu dire que c'étoit une occupation peu convenable au caractére d'Hermolaüs, à cause que le Pape Innocent VIII. l'avoit nommé au Patriarchat d'Aquilée. Sa pensée, dit M. Bayle, a été condamnée très-justement, tant parce qu'Hermolaüs s'étoit engagé dans ce travail avant que d'être homme l'Eglise, que parce qu'il seroit à souhaiter que plusieurs Prélats fissent de semblables fautes. Vossius ajoûte que Pline ne faisoit pas négliger au Patriarche les fonctions Episcopales: & M. Bayle aime mieux dire que les Vénitiens n'ayant pas voulu qu'il acceptât cette dignité, il ne déroboit rien à ses fonctions Patriarchales.

L. 21. p. 777.

Ubi sup. P. 472.

Pour ce qui est de ses autres Livres qu'on a aussi censurez, sa version de Themistius, célébre Paraphraste d'Aristote, n'est point fidele, au jugement de Vossius; & si l'on s'en rapporte à François de Escobar, Hermolaüs, dans sa version de la Rhétorique d'Aristote, a témoigné qu'il n'entendoit pas assez le Grec. Outre cette version, il composa encore cinq Livres de Rhétorique, & ces deux Ouvrages ainsi que plusieurs autres du même

Voss de Philosophia. p. 8. Apud And. Schott. Bibl. Hisp. p. 333.

me Auteur n'ont vû le jour qu'après sa mort, & par les soins de Daniel Barbarus son petit-neveu. Hermolaüs Barbarus.

On trouve le Grec d'Aristote, & la version d'Hermolaüs imprimez en 1551. avec un ample Commentaire de Martin Borrhaüs : on ne voit point certainement si c'est le Commentateur ou l'Imprimeur qui a voulu mettre ensemble ces deux Ouvrages, il est très-probable que c'est le Commentateur ; quoi qu'il en soit, cet assemblage me fait croire qu'on estimoit la version d'Hermolaüs encore soixante ans après sa mort ; & cette version en elle-même, jointe à l'estime qu'on en faisoit, me laisse dans un préjugé favorable pour sa Rhétorique en cinq Livres, que je n'ai pas vûë. Ajoûtons, par occasion, que Wolfius bon Juge en cette matiere faisoit cas de l'Ouvrage de Borrhaüs, comme il paroît par une piece de Vers qu'il composa à sa louange, & qu'on a imprimée à la tête de son Commentaire. Ce que je ne remarque qu'afin que le jugement avantageux qu'on a porté de Borrhaüs, fasse honneur en même temps à Hermolaüs Barbarus.

ECCLESIASTES,

SIVE

CONCIONATOR EVANGELICUS,

PER

DESIDERIUM ERASMUM Roterodamum.

C'eſt-à-dire, *le Prédicateur*, *ou l'Orateur Evangelique par Erasme* 1535.

Erasme. ERasme dit que ce ne fut pas ſans peine qu'il ſe porta à compoſer ſon Traité *du Prédicateur*, quoique, ſur une promeſſe peu ſerieuſe qu'il en avoit donnée, on le ſollicitât ſerieuſement de toutes parts d'exécuter ſa parole. Outre les difficultez de l'Ouvrage, il craignoit l'envie. Les diſputes avec les Novateurs étoient en leur force : il y avoit ſouvent de l'abus dans les inſtructions qu'on faiſoit au peuple : on les couvroit du voile de la Réligion, & c'étoit s'expoſer que d'y trouver à redire. Quelque danger qu'il y eut à toucher une corde ſi délicate; l'Auteur néanmoins travailla à ſes recueils, leſquels d'abord l'occupérent fort long-temps; & lorſqu'il voulut enfin faire choix de ce qu'il avoit amaſſé de meilleur, le ranger, lui donner la forme; alors il fut ſouvent interrompu dans ſon travail, ſoit

soit à cause de l'étenduë & de la varieté de la matiere, soit à cause de ses indispositions ou de ses affaires. Et voilà à quoi il faut attribuer, selon lui, les défauts de liaisons, les redites, le peu d'ordre, ajoûtons les longueurs qu'on rencontre quelquefois dans un Ouvrage qui sembloit ne rien souffrir que d'achevé. Erasme.

Il s'y agit d'un ministére qui convient par excellence au Fils de Dieu, parcequ'il est la parole du Pere, mais que le Diable usurpe quelquefois, parcequ'il est son ennemi. C'est par cette raison, entr'autres, que la Prédication est la source, ou du salut, ou de la perte des hommes. Celui qui s'en acquitte dignement, conduit les Fidéles à leur terme; celui qui en abuse, les jette dans le précipice: & sans en abuser jusqu'à ce point, on peut en diminuer beaucoup le fruit, ou faute de bien savoir ce qu'il faut prêcher, ou faute de le bien dire. Au fond, quel Art, quelle prudence ne faut-il point à un homme qui parle du respect dû aux Magistrats, de l'observance des Loix, de l'amour de la paix, de l'aversion qu'on doit avoir pour la guerre, de la fuite des plaisirs, de l'union dans les familles, de l'obéïssance des enfans, de la sainteté du mariage, de l'amitié mutuelle, des devoirs des parens, de la bonne foi dans le commerce, de la fidelité des serviteurs ou des ouvriers, de l'humanité des maîtres, en un mot de la charité qui comprend tous les devoirs de la vie?

Telle est la fin du Prédicateur, & par conse-

Erasme. conſequent, tel eſt, en quelque façon, l'objet de celui qui lui donne des regles. Erasme a diviſé les ſiennes en quatre Livres. * Le premier montre l'excellence & la difficulté du miniſtére, la pureté & le courage neceſſaire au Prédicateur, le fruit qu'il peut faire, la récompenſe qu'il en retire. Au milieu de ces leçons, on en trouve pour tous les Eccléſiaſtiques, & même pour tous les fidéles; on y en trouve pour les Evêques qui étoient originairement les ſeuls miniſtres de la parole; on y en trouve pour les Rois * & pour tous les Princes. Veulent-ils connoître leurs devoirs? l'Auteur les montre clairement exprimez dans l'Ecriture. Veulent-ils les remplir? ils n'ont qu'à faire ce qu'il dit. La lettre & la figure des livres ſaints, les faits & les maximes n'y tendent qu'à les inſtruire. Tout n'y reſpire que l'union, la charité, la gloire de Dieu, le ſalut des ames, la Science des Ecritures. Et ſi ce ſont des choſes qu'on a rebattuës cent fois, il faut, dit il, les rebattre encore, puiſqu'on les néglige, ou qu'on les oublie.

* Epiſt. Nuncupat. p. 2. d'une Edit. d'Anvers in octa. de 1535.

* P. 76.

* Pag. 82.

On devine donc aiſément ce qu'il demande au Prédicateur. En effet, comme c'eſt un principe certain que la parole a deux ſources, l'eſprit & le cœur; afin qu'elles concourent à la prédication, d'un côté l'Orateur a beſoin de Science, de lumieres, de jugement, de prudence, de diſcernement: d'autre côté il a beſoin d'une grande droiture, d'un grand courage, d'un grand zele; ſans parler, & de l'au-

A p. 7. ad 11.

l'autorité que tout cela lui procure, laquelle doit être jointe à une grande modestie ; & de l'amour de son état, ce qui suppose un extrême éloignement des affaires du monde. Par ces principes il exclut du ministére les enfans ; c'est-à-dire ceux qui sont trop jeunes, les esprits volages ; ceux qui se répandent dans le monde, les ignorans, les gens qui croyent qu'il n'y a rien de si aisé que d'expliquer au peuple la Loi de Dieu ou les mystéres, ou qui s'imaginent qu'il ne faut, pour remplir cet emploi, qu'un peu de hardiesse, pour ne pas dire d'imprudence ; enfin & à plus forte raison, ceux dont la vie n'est point édifiante ; puisque la parole du cœur est la premiere vertu du ministére, sans laquelle il n'a ni le zéle, ni la fermeté necessaire, ni la vraye science du salut. Erasme.

On sent la beauté de cette doctrine, & néanmoins un habile Auteur Allemand l'a omise dans sa Rhétorique sacrée. Sa raison est, que c'est-là un point de Morale, & non pas une partie de l'Art Oratoire. Ne doutons pas que ce ne soit par le même endroit que le Pere Gody trouvoit trop longs tous les Traitez qu'il avoit vûs touchant l'éloquence de la chaire. A retrancher cette partie de l'Ouvrage dont nous parlons, on l'abregeroit de plus du quart. On le pourroit d'autant plus, qu'on n'écrit point pour des enfans, quand on écrit pour les Orateurs Evangeliques. Il faut leur supposer déja de l'âge, de la vertu, de l'étude. Et quand même Keckerman.

Erasme. même on voudroit élever un Prédicateur à le prendre dès sa premiere jeunesse, ce seroit encore assez de lui recommander en un mot l'amour de l'Ecriture Sainte, pour puiser tout ensemble dans cette source & la Foi, & la Morale de l'Evangile.

C'est pour faciliter cette étude, que l'Auteur dan son quatriéme Livre, propose fort au long au Prédicateur une méthode qu'on peut suivre. Elle consiste à ranger tout ce qu'on lit sous certains chefs, afin de le retrouver plus aisément au besoin. Si nous supposons un esprit tout neuf, ce grand détail est assez bon pour l'instruire ; autrement il ne fait qu'allonger les préceptes. On peut dire même qu'il n'appartient point à l'Art & que l'Auteur auroit pû le retrancher, comme ont fait tant d'autres Maîtres qui ont parlé de l'éloquence de la chaire. Il y a lieu néanmoins d'excuser Erasme sur ce qu'il voyoit alors beaucoup de gens ignorans & présomptueux, à qui ce détail donnoit à connoître combien ils étoient éloignez de ce degré de science & de perfection, où ils doivent être ; Outre qu'il faut toûjours se souvenir qu'il ne nous presente pas son Ouvrage comme achevé mais comme un amas des materiaux qui devoient servir à le faire.

Une raison encore a porté peut-être cet Auteur à traiter d'une maniere si diffuse, ce qu'il traite dans son premier & dans son quatriéme Livre. C'est que, selon lui, quand un homme a reçû de

L. 2. p. 134.

Dieu

Dieu les avantages & les qualitez dont il parle dans le premier, il n'a plus grand besoin de longs Discours sur les régles de l'Art. Cette situation d'esprit & de cœur lui fournit sans qu'il y pense, non seulement les pensées & l'expression; mais encore tous les tons de voix aussi bien que tous les gestes : & cela, par ce grand principe : Que *l'interieur de l'homme se produit, & se manifeste dans son exterieur.* Erasme.

Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que l'Art soit inutile, dans le sentiment d'Erasme : Au contraire il veut que l'Orateur sacré ait eu soin dès sa jeunesse, non pas d'en épuiser la connoissance, mais du moins de s'en instruire, aussi bien que de la Logique ; parceque l'étude de ces deux Arts, & le soin qu'on prend de s'y exercer, donne une facilité & pour la parole, & pour le raisonnement, que la Grace perfectionne, & ne dédaigne pas de faire servir aux desseins du Saint Esprit. Il se trouve d'heureux génies qui n'ont pas besoin des régles, mais ils sont rares. Ils seroient même plus sûrs dans ce qu'ils font, & le feroient plus aisément ; s'ils avoient étudié les préceptes ; non que l'Orateur y fasse attention dans le temps de la composition; mais il agit par l'habitude qu'il a acquise lorsqu'il y pensoit. Le Discours est un édifice ; quand on commence à le bâtir, il faut des étayes, quoiqu'on les ôte, lorsqu'il est bâti. Ce que j'explique par cette comparaison, Denys d'Halicarnasse l'ex- Ib. p. 135. Ib. p. 136.

Erasme. l'explique par une autre. Il l'emprunte de ceux qui apprennent à écrire, ou à tracer les lettres : ils ne ſongent plus aux préceptes du Maître Ecrivain, lorsqu'ils ſe ſont fait une habitude de les ſuivre. Mais la comparaiſon d'Erasme n'eſt ni moins belle ni moins propre. *Un jeune homme*, dit-il, *qui commence à peindre, prend les proportions au compas; a-t-il travaillé quelque temps? il ne les prend plus qu'à la vûë. Il y a plus. Car ce qu'il veut quelquefois donner pour grand, il le fait paroître tel quoiqu'il le peigne en racourci; & ſur un même plan il montre aux yeux & des enfoncemens & des ſaillies. Ce ſont les myſtéres de ſon Art, qui, ſans tromperie, peut ne pas donner les choſes telles qu'elles ſont, mais telles qu'elles paroiſſent; & il eſt bon de remarquer qu'elles paroiſſent bien différentes ſelon la maniere dont on les regarde, d'en haut ou d'en bas, de loin ou de près, de côté, de front, ou par derriere.* C'eſt, à mon avis, une image toute naïve de l'Eloquence (1).

Avertiſſons néanmoins qu'Erasme veut que ſon Orateur ſoit tout-à-fait ſobre dans l'étude des deux Arts qu'il lui propoſe, qui ſont la Rhétorique pour la beauté

1 Id accidit in Rhetorico quod & in picturâ. Qui exercentur ad Arretium pingendi, circino explorant membrorum ſymmetrias. Verùm ubi jam præceptis & uſu collegerint habitum, meliùs abſque circino pingunt, quod majoris ſit artificii efficere, ut membra quædam minora videantur, quàm revera ſint, rurſùs quædam ſubſidere aut prominere videantur, quæ

té du Discours, & la Dialectique pour la justesse du raisonnement. Il pense de même des autres Arts, ou si l'on veut, des autres études, telles, par exemple, que le Droit Canon, dans lequel le nombre des Auteurs & de leurs Livres, la diversité de leurs opinions, la confusion des matieres découragent les plus hardis. Il en est de même, selon lui, des Rhéteurs; le nombre, tant en Grec qu'en Latin, en est infini; parceque chacun a voulu être Auteur de quelque chose; & ce qui est encore pis, & cause plus d'embarras, il y en a qui renversent l'ordre ou changent les noms des choses, pour paroître avoir inventé, ce qui a été, selon notre Auteur, la passion dominante de Quintilien (2). Erasme,

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, peut n'être regardé que comme un préambule aux préceptes que l'Auteur veut donner à l'Orateur Evangelique. Si on veut savoir à quoi se reduisent ces préceptes, il lui prescrit premierement l'étude de la Grammaire; en second lieu, celle des Langues qui ont rapport à son ministére, & particulierement de la Langue du Païs. Le Prédicateur, selon lui, doit p. 140. & 145.

quæ nec subsidunt, nec prominent. Hoc enim agit artificis prudentia, ut res exprimat non quales sunt, sed quales apparent intuentibus. apparent autem diversa specie è propinquo aut è longinquo, ex alto aut ex imo, à latere tergóve aut à fronte contemplantibus. *Ib* pag. 137

2 Quod insigniter studio fuit Quintiliano. *Ib.* p. 143.

Erasme. doit l'apprendre à fond, & pour cela, il faut qu'il soit élevé parmi des gens qui parlent bien, qu'il assiste aux Discours publics, qu'il entende les Sermons. Ce n'est pas assez. Il y doit faire ses remarques, & les écrire ; voir si l'Exorde étoit bien pris ; si la division étoit convenable & amenée ; si les difficultez y étoient bien éclaircies ; si les passions y étoient bien touchées ; si les passages de l'Ecriture y étoient bien expliquez ; s'il y avoit dans le Discours des pensées curieuses & solides ; ou enfin, s'il y avoit quelque chose à reprendre. Que si un jeune homme n'est point encore en état de faire lui-même ces observations, il faut l'y aider, pourvû néanmoins qu'on ne lui inspire ni la licence de la censure, ni le mépris des personnes, qui, pour manquer en quelque chose, ne laissent pas d'être d'ailleurs très-respectables.

Ces avis sont utiles : mais, outre l'avantage qu'on peut en tirer en les pratiquant, ils servent en même tems à nous découvrir le point de vûë de l'Auteur, & la juste idée qu'il faut se faire de son Ouvrage. Je crois voir, sans qu'il le dise, qu'il l'a composé sur le modéle de Quintilien, & qu'il a voulu faire pour l'Eloquence de la Chaire, ce que cet ancien Rhéteur avoit exécuté pour celle du Barreau. Il a soin des mœurs, comme lui ; il prend comme lui, l'Orateur en quelque façon dès le berceau ; il regle, comme lui, & sa conduite & ses études ; il est de même fort diffus ; il marque, à son exemple,

emple, les bons Livres qu'on doit lire avec plus de soin ; Peut-être enfin a-t-il eû, aussi bien que lui, cette ambition qu'il y reprend, de paroître Auteur de ses régles. Car il a profité des meilleurs Maîtres ; il donne leurs préceptes ; il les donne fort au long ; & néanmoins il cite peu les Auteurs où il a puisé. Erasme.

Cependant il faut reconnoître que sur les préceptes communs que nous ont laissé les Payens, il donne des exemples que les Payens ne pouvoient pas lui fournir. Ajoûtons qu'il ne se vante pas de donner des régles nouvelles : il ne dit point que les préceptes des Anciens ne soient que pour le Barreau, ou même qu'ils ne servent guéres ; il a laissé cette vanité, & en même temps cette injustice, à des Auteurs de notre siécle.

Une preuve qu'il n'est point dans cet égarement, ce sont les Livres qu'il conseille d'étudier. Outre les Peres de l'Eglise, Démosthéne & Ciceron sont ses Heros pour la Diction ; Aristote l'est aussi pour la Méthode ; Platon pour l'Art de s'insinuer dans les cœurs & pour l'adresse à mettre une verité dans son jour. Il fait le même honneur à Tite-Live tant pour la sagesse & l'éloquence qu'on voit par-tout dans ses Harangues, dans ses conseils ou dans ses avis, que pour les mœurs oratoires dont j'ai parlé si souvent, & qui font pareillement un des beaux caractéres de Virgile. Il donne le même rang à Tacite pour les sentences, à Sénéque pour le sel à rendre le vice ridi- P. 145. &c.

Erasme. ridicule, enfin à Plutarque pour la Morale, qui eſt ſi belle dans cet Auteur que Saint Baſile, ſelon lui, & S. Chryſoſtome en ont tiré de grands avantages.

Quelque avancez que nous ſoyions dans notre Auteur, nous n'avons proprement rien vû encore de Rhétorique. Nous y avons appris à vivre, à étudier, à parler, & il s'agit de l'Art de perſuader les veritez Evangeliques. C'eſt ſur quoi il avoue que Saint Auguſtin a écrit;

P. 149. mais il prétend deux choſes : l'une, que ce Pere de l'Egliſe n'a pas tout dit ; & l'autre, que quand même il auroit tout dit, les changemens de temps lui laiſſent encore la liberté de traiter la même matiere, quoiqu'il ne ſoit pas en état de le faire d'une maniere ſi polie.

Il ne ſe ſoucie point que l'on convienne qu'il y a un Art de prêcher, pourvu qu'on avouë qu'on peut en donner des régles. Il paroît même incliner à croire que ces régles ne ſont point un Art: mais ſa raiſon eſt peu ſolide. *Comment*,

P. 149. dit-il, *concevoir un Art qui ſoit nuiſible ſi on ne le cache* ? Il faut répondre que l'Orateur n'a pas toûjours beſoin de cacher l'Art ; Saint Auguſtin & Démoſthéne en certains lieux de leurs Diſcours, ont fait profeſſion de vouloir être éloquens : & d'ailleurs, dans la Peinture même & dans la Sculpture, la perfection de l'Art eſt de ſe cacher ſi bien, qu'on puiſſe s'y tromper, & le prendre pour la Nature. Quoi qu'il en ſoit, *la méthode* de prêcher, ſi l'on ne veut point dire

l'*Art*

l'*Art*, n'eſt autre choſe que la Rhétorique même qu'on applique d'une maniere convenable aux veritez de la Religion. Auſſi eſt-ce tout ce que fait notre Auteur, à l'exemple de Saint Auguſtin. Erasme.

Ce qu'il a de propre ſur ce ſujet, c'eſt de marquer les défauts que la ſimplicité du Prédicatur, & l'ignorance où il eſt de la matiere qu'il doit traiter, ou de la maniere de s'y prendre, introduit quelque-fois dans les Sermons. Tels ſont ceux qui provenoient de l'attachement qu'on avoit pour la Scholaſtique; Tels ſont les contes comiques, & quelque-fois ſcandaleux, que certains Prédicateurs ont mêlé dans leurs Discours, tantôt pour divertir l'Auditeur, & tantôt pour réveiller ſon attention. Les moins blâmables reſſembloient à celui que fit Démoſthéne de deux païſans qui prirent querelle pour ſavoir lequel des deux avoit droit de ſe tenir à l'ombre d'un âne que l'un avoit loué à l'autre, parceque, diſoit-il, il n'avoit pas loué l'ombre. C'eſt ainſi, dit Erasme, qu'un Prédicateur qu'il avoit entendu, raconta comment une femme ſe lava le viſage avec de l'eau de fumier, préciſément ſur la défenſe que lui en avoit fait ſon mari pour éprouver ſa curioſité. Ces moyens de plaire ne conviennent point en préſence des Autels. Les railleries n'y conviennent pas non plus: ſi néanmoins on comprenoit l'Ironie ſous ce terme, il faudroit l'excepter, puiſqu'on en trouve d'ex- P. 154. 155.

Erasme. cellens exemples dans l'Ecriture & dans les Peres.

P. 157. Erasme ne croit point que les préceptes communs touchant l'Exorde, la Narration, la Division, la Preuve, & la Réfutation, servent de grand-chose à l'Orateur Evangélique. Ils lui apportent néanmoins quelques lumieres, à ce qu'il dit. Cela se contredit un peu; encore plus ce qu'il dit devant & après de l'utilité des préceptes. Il ne faut pourtant pas le presser sur cet article, puisque son Ouvrage n'est point achevé. Ce qui l'a trompé sur l'Exorde, c'est que les matieres de la Religion sont fort intéressantes; il conclut de là que les Exordes y sont inutiles; La conclusion n'est bonne qu'en certains cas; En d'autres il faut se contenter de dire que les Exordes doivent être courts.

Ibid. La coûtume de commencer par un texte étoit récente du temps d'Erasme, & néanmoins, comme il le remarque, il

P. 156. y en a des exemples dans S. Basile, dans S. Leon, dans S. Chrysostome, & dans Origéne. Il est à propos que le texte soit un précis du Sermon, & qu'il soit tiré de l'Evangile ou de l'Epitre qu'on veut expliquer. Cependant cela n'est pas nécessaire; il suffit qu'il vienne au sujet. On peut même, à ce qu'il dit, se passer de texte à l'exemple des Anciens, & entr'autres, à l'exemple de S. Pierre dans le Discours qu'il fait aux Juifs le jour de la Pentecôte. La grande régle est d'édifier, & par conséquent, de ne point omet-

omettre le texte dans les occasions où cette omission pourroit faire peine. Elle ne m'en feroit point en certains cas ; mais le Sermon de S. Pierre, selon moi, ne peut servir d'exemple que pour un Discours fait sur le champ. Erasme.

Les Histoires & les Paraboles, selon notre Auteur, conviennent fort aux Exordes ; si l'on en cherche la raison, on verra qu'elles gagnent l'attention : Et cela revient à la régle générale, qu'il a pourtant dit n'être pas d'un grand usage. *Dans ces Histoires & dans ces Paraboles il faut observer*, dit-il, *les régles de la Narration, & sur-tout, l'expression des mœurs.* Ne donne-t-il pas lieu de conclure, qu'il en faut toûjours revenir aux préceptes ordinaires? Il n'y a sorte d'Exordes dont Erasme ne donne des exemples, même de ceux qui paroissent faits sans préparation. Sur cet article il paroît puiser ses préceptes dans les sources d'Hermogéne ; & s'il ne le dit pas, c'est, ou qu'il n'a pas crû necessaire d'en avertir, ou qu'il n'a pû donner à l'Ouvrage la forme qu'il vouloit lui donner. P. 162. ad calc. & 163.

L'usage de la Salutation Angelique après l'Exorde ne s'est point encore introduit en Italie ; Erasme dit qu'il étoit nouveau parmi nous dans le temps qu'il écrivoit ; & il ne sait qui en est l'Auteur. Mais comme cette Salutation est une louange, aussi bien que les paroles des Anges dans le Cantique *Gloria in excelsis*, il auroit mieux aimé qu'on eût introduit l'usage d'une priere, qu'on auroit

Erasme. roit ordinairement adreſſé à Dieu, d'autres fois aux Saints, ou à la Sainte Vierge, ſelon le ſujet. On peut croire que c'eſt dans cet esprit que le jour du grand Vendredi on invoque la Sainte Croix. Quoi qu'il en ſoit, la maniere dont Erasme (1) s'exprime ſur le point dont il s'agit, donne à penſer que d'abord, lorsque cette coûtume s'introduiſit, le Prédicateur ne récitoit préciſement que les paroles de l'Ange avec celles de Sainte Elizabeth; Et comme l'uſage préſent y joint la priére qui les accompagne, je juge que d'autres perſonnes qu'Erasme firent la même réflexion que lui; & en conſéquence, apporterent, par cette addition, un temperament qu'Erasme même auroit approuvé, puisqu'il reconnoît que les prieres Chrétiennes ſont ordinairement accompagnées de louanges.

Par exemple, Deus cujus proprium eſt miſereri, &, qui vivis & regnas &c.

Il n'eſt point inutile de ſavoir que la Diviſion dans les Discours a ſes inconveniens & ſes uſages, auſſi bien que ſes difficultez, puisque, de toutes celles que Ciceron a employées, il n'y en a qu'une (2) que tout le monde louë; au lieu que toutes les autres ſont ou vicieuſes, ou du moins douteuſes. L'Art des propoſitions eſt auſſi très-difficile, ſelon Quintilien, auſſi bien que ſelon Erasme. Pour

1 Admonito populo ut invocent beatam Virginem nihil petunt ab eâ, ſed tantùm ſalutant verbis Angeli & Elizabeth. *Eras.* l. 2. p 175.

2 Illa partitio citra exceptionem laudata pro Murœna; *Intelligo, Judices, tres totius accuſationis partes fuiſſe*,

Pour réüſſir à les trouver, il faut beaucoup faire attention ſur les circonſtances du ſujet qu'on veut traiter, & particulierement conſiderer ce qu'on pourroit nous objecter dans le deſſein que nous avons; par exemple, ce qu'on pourroit nous oppoſer contre la pratique du jeûne, ou contre l'amour de la virginité que nous voulons recommander. On reconnoît ſur cet article, qu'Erasme n'ignoroit point les préceptes d'Hermogéne: On le voit encore, par l'eſtime qu'il fait des *propoſitions ſubſidiaires*, que l'Orateur avance par ſurabondance, comme lorsqu'un Prédicateur dit, *Quand même vous ne ſeriez pas Chrétiens, &c.* ou, Quand *même vous ſeriez tous Payens, &c.* Ainſi que Ciceron a dit, *Mais quand même Milon l'auroit tué de gayeté de cœur*, &c. Ces propoſitions ſubſidiaires, quand elles ſont miſes en un beau jour, rendent l'Auditeur plus traitable ſur la propoſition principale, dont il faut toûjours faire ſon fort, ſurtout dans le Plaidoyé. Erasme, P. 211. 213. 216. 217.

Pour donner le moyen d'établir les propoſitions, il parcourt les lieux propres du genre déliberatif & du Panegyrique ausquels il rapporte tous les Sermons; c'eſt par cette conſideration qu'il entre dans le détail de toutes les eſpeces de P. 183. 189. 209.

discours

fuiſſe, & earum unam in reprehenſione vitæ, alteram in contentione dignitatis, tertiam in criminibus ambitûs eſſe verſatam: Nihil lucidius; nihil ſuperfluum; univerſam complectitur cauſam; ab adverſariis autem ſubminiſtratur. *Eras.* à p. 177 ad 183.

Erasme. discours que Denys d'Halicarnasse a compris sous ces deux genres, & c'est dans cette source qu'Erasme a puisé sa doctrine. Il n'exclut pourtant pas le judiciaire, lorsqu'il s'agit de répondre aux Hérétiques, aux Schismatiques, & aux
P. 322. Juifs. Il parcourt aussi les lieux communs aux trois genres: mais il y est trop diffus, & lui-même l'a senti. On peut croire néanmoins que comme il fournit par tout des exemples tirez de l'Ecriture & des Peres, son travail peut être d'usage. J'en dis autant des exemples qu'il donne sur les Passions, dont il montre la necessité dans les Sermons, parceque l'unique fin de l'Eloquence Evangelique n'est presque que de toucher le cœur. Je ne puis pas cependant ne pas remarquer qu'il s'y étend trop, & qu'encore qu'il fasse profession d'être court, il fait de grandes digressions, des contes, des histoires tantôt touchant Robert de Lice, & tantôt touchant Jerôme Savanarola. Il n'est pas moins diffus sur les figures; mais ce qui est à sa louange, il en marque & l'usage & le lieu; A quoi j'ajoûte qu'en le lisant avec attention, il paroît ou se défier du Lecteur, ou vouloir tout dire, ou ne point s'appercevoir de ses longueurs, ou enfin, sentir que sa méthode est fort amusante.

Ou Savonarolle, Dominicain, fameux Prédicateur, brûlé vif à Florence en 1490. au mois d'Avril. Voy. Mezer. Abreg. T. 4. P. 397.

Sur quoi il est fort succinct, c'est sur l'arrangement des mots & des choses; il parle de la memoire, comme j'en ai parlé si souvent. A l'égard de la Prononciation, ce qu'il en dit, ne sont presque que

que les préceptes de Quintilien, qu'il applique au Prédicateur. Il en eſt de même de l'Amplification, de l'agrément du discours, & de ſa vehemence. Erasme.

Je laiſſe tout ce qu'il dit ſur les divers ſens de l'Ecriture; ſur l'obligation de reconnoître le ſens figuré, & néanmoins de s'attacher au ſens litteral. Son deſſein eſt de marquer la prudence neceſſaire au Prédicateur pour ne point s'égarer. Cela l'oblige d'un côté à s'étendre fort ſur les Allegories, & de l'autre à rapporter les régles que donnoit ſur cette matiere un Donatiſte, nommé Ticonius, que S. Auguſtin eſtimoit beaucoup pour ſon grand esprit, quoiqu'il abhorrât ſes erreurs. Et pour montrer encore mieux la ſageſſe ou le ménagement qu'il faut garder dans la Prédication, il montre celui que Démoſthéne gardoit dans ſes harangues, & il le met en parallele, tant avec celui que garda S. Pierre dans le discours qu'il fit aux Juifs le jour de la Pentecôte, qu'avec celui que S. Paul garda, en parlant dans l'Aréopage. Ce ſont trois excellentes analyſes, que néanmoins leur longueur m'empêche de rapporter. P. 418. &c. P. 482. Philipp. 1. P. 490. 492. 497.

M. Morhof nomme Erasme le premier parmi ceux qui ont écrit de la Prédication. Il auroit dû nommer d'abord S. Auguſtin, & lui donner la louange qu'il donne à Erasme & à Schraderus, d'avoir montré que les préceptes d'Ariſtote, c'eſt-à-dire, les régles que les Payens nous ont laiſſées, ſuffiſent à tous les Orateurs L. 7. 281. n. 2.

Erasme. sacrez ou profanes, puisqu'ils ne doivent differer entr'eux que par les differens sujets qu'ils ont à traiter. M. Morhof ajoûte, qu'on trouve en effet l'idée & la pratique de ces préceptes dans les Ouvrages des Peres; Que la barbarie avoit introduit une autre sorte de Sermons; mais que la connoissance des belles lettres les a bannis; Qu'inutilement voudroit-on exclure l'éloquence de la chaire, puisqu'on la trouve dans saint Paul & dans tous les Livres Saints; Que l'éloquence est un art divin, quoique ce soient les Payens qui en ont donné les régles: Que beaucoup d'Auteurs en ont voulu prescrire d'autres, mais qu'ils n'y ont pas réussi; Qu'ils se sont tous égarez dans des idées de methodes vaines & semblables à celles de Raymond Lulle; Enfin qu'ils se sont autant écartez les uns des autres, qu'ils s'écartoient des routes ordinaires, ausquelles l'experience a toûjours fait reconnoître qu'il falloit enfin revenir.

Au témoignage de M. Morhof, je joins celui de Kerckerman qui, dans sa Rhétorique Ecclésiastique, dit qu'Erasme, dans son Traité du Prédicateur, a ou mieux écrit que les autres sur cette matiere, ou contribué à leurs succès, outre que c'est lui qui leur a fait naître l'envie de la traiter (1).

STUR-

a Erasmus omnium in hoc genere studia vel supe-

STURMIUS,

Né en 1507, *mort âgé de plus de quatre-vingts ans, Auteur de plusieurs Ouvrages sur la Rhétorique.*

IL ne faut pas confondre Jacques Sturmius, de l'une des plus nobles familles de Strasbourg, avec Jean Sturmius, dont j'ai à parler dans cet article, plus jeune que l'autre d'environ 18. ans, & fils d'un homme de médiocre condition. Il naquit à Strasbourg l'an 1507. Il y étudia d'abord; ensuite à Liége, & en dernier lieu à Louvain, où il enseigna deux ans, après quoi il vint enseigner à Paris: mais y étant en danger à cause des nouvelles opinions qu'il avoit goûtées, il se retira dans son païs, où les Magistrats l'appelloient pour le mettre à la tête de leur Collége. Il le rendit célébre, en fut fait Recteur pour toute sa vie, & lui obtint de l'Empereur Maximilien II. le titre d'Académie. Il entendoit fort bien les humanitez; écrivoit en Latin fort purement, & enseignoit avec beaucoup de methode. Il fut chargé de plusieurs Députations en Allemagne; il s'acquitta de ces emplois avec beaucoup d'honneur & de vigilance. Il vécut environ 81. ans.

Sturmius. M. Bayl. dans son Dict. art. de Sturm.

Parmi

superavit vel excitavit & adjuvit. *Keck. in Præf. Rhet. Eccl.*

Sturmius. Parmi les Ouvrages qu'on lui donne, il y en a qui lui font honneur. Tel eſt ſon Traité de l'Elocution (1), qui eſt diviſé en quatre Livres, ſi l'on en croit le titre; mais qui n'en a que trois, qui comprennent tout ce que l'Auteur promet dans la diſtribution de ſa matiere.

T. II. & 12. item. p. 434. & 435. Cet Ouvrage n'eſt proprement qu'un Commentaire ſur les idées d'Hermogéne, très-ample, très-étendu, & très-méthodique. Auſſi dans le conſentement que l'Auteur donne à un de ſes amis de faire imprimer ſon Ouvrage, ne manque-t-il pas de dire lui-même, qu'il a mieux diſtribué ſa matiere, & qu'il l'a expliquée par un plus grand nombre d'exemples, qu'on ne l'avoit encore fait. Il eſt vrai pour les exemples, qu'il ne les épargne point; à l'égard de la diſtribution de ſon ſujet, il ne ſuit pas le plan de ſon Auteur, il s'en fait un particulier, où il rappelle aux mêmes idées générales les principes d'Ariſtote, d'Hermogéne, & de Ciceron, qu'il préfere à tous les Maîtres de Rhétorique.

Le 20. Octobre 1575. l'Ep. Dedic. eſt de 1576.

Je ne rapporte rien de ſes préceptes; ce ſont ceux de ces grands Maîtres: j'obſerve ſeulement qu'on reconnoît dans cet Ouvrage, tout ce qu'on a dit de l'habileté, du ſoin, de l'exactitude de Sturmius. On y voit ſon goût, ſon diſcernement, ſon érudition prodigieuſe, ſans qu'on puiſſe l'accuſer de trop charger ſes Lecteurs, parce qu'il ſe contente d'indiques

1 De univerſa ratione Elocutionis, libri quatuor.

diquer les exemples, d'une maniere fort succinte, & qu'il n'a point la paſſion de les rapporter tout au long. Sturmius.

Le premier Livre traite *des penſées & de leurs ornemens*; le ſecond explique *les differences des mots, & des figures de diction*; le troiſiéme parle *des Periodes & de leurs membres.* Mais comme on a dit qu'Ariſtote avoit réduit la Rhétorique *à l'Invention*, on pourroit dire de même que Sturmius rappelle tout à *l'Elocution*, puiſque dans le Traité qu'il en a fait, il parle des *preuves*, de *l'amplification*, & d'autres choſes qui n'appartiennent point à l'expreſſion.

Mon ſentiment eſt, que c'eſt un Livre à lire & à étudier, ſi l'on veut avoir une parfaite intelligence d'Hermogéne, & ſe délivrer de la confuſion que peut mettre dans nos idées, la différence que nous trouvons dans les Traitez des plus grands Maîtres.

Gaspard Laurent à qui nous devons une Traduction Latine, & un bon Commentaire ſur Hermogéne, reconnoît qu'on a obligation à Sturmius, d'avoir le premier enſeigné à ſes Diſciples la Rhétorique de cet ancien Rhéteur, comme on eſt redevable à François Porte, d'avoir le premier corrigé le Texte avec beaucoup de choix. Il ajoûte qu'il ne ſe ſeroit pas aviſé de rien faire ſur cet Auteur Grec, ſi Sturmius avoit lui-même donné au Public ce qu'il en avoit dit dans ſes leçons: mais que nous n'en avons que ce qu'en a pu recueillir ſon Epiſt. Nuncup. p. 1. & 2.

Sturmius. Disciple Jean Cocin, ainſi qu'on le voit par ſa Préface; ce qui l'a autoriſé à travailler tout de nouveau ſur ce ſujet, ſans qu'à cet égard on puiſſe aucunement le blâmer, puisqu'il rend juſtice à ceux qui lui ont applani le chemin.

Quelque bon que ſoit l'Ouvrage de Gaspard Laurent, il me paroît que celui de Sturmius va de pair avec le ſien, & qu'il ſe fait lire avec plaiſir; en ſorte que celui qui l'a fait imprimer, a été plus heureux dans cette édition, que dans celle qu'il a faite encore de ce que Sturmius avoit dicté ſur la Rhétorique d'Ariſtote. Je ne trouve rien de fort loüable dans cette derniere, que le papier & le caractére.

Voyez le premier Vol. de cet Ouv. article d'Ariſtote, à la fin.

C'eſt ainſi que le *Traité touchant la maniere de rétablir l'Eloquence*, ne contribue point non plus à la gloire de nôtre Auteur. Il y uſe ſouvent de redites inutiles, & il paroît même quelquefois ſe contredire. Il y remarque que Craſſus dans Ciceron demande bien des choſes à un homme qui aſpire à la gloire d'Orateur, le génie, l'éducation, les regles, la ſcience, les belles lettres, la connoiſſance de la langue, la lecture, l'uſage, la memoire, l'aſſiduité au travail: il donne ſur cela ſes penſées; mais je crois pouvoir dire que Junius a mieux traité que lui toutes ces differentes parties.

Son Commentaire ſur les Partitions Ora-

a Tunc Sturmius in Ciceronc Oratore & in Hermogena

Oratoires de Ciceron est un bon Livre. Sturmius.
C'est sans doute cet Ouvrage, avec le Traité de l'Elocution, qui lui ont attiré les louanges que Schot lui a données. Ce Critique le met au nombre de ceux qui ont suivi dans leurs préceptes la méthode d'Hermogéne. Il ajoûte que les Auteurs de ce genre sont rares, & néanmoins que l'Allemagne en compte deux, *Sturmius* & *Erythrée*.

Sturmius a fait aussi une Traduction des quatre Livres d'Hermogéne, qui ont pour titre *De l'Invention*, avec un Commentaire pour les rendre plus intelligibles. La Traduction me paroît bonne aussi bien que le Commentaire, excepté qu'il est de beaucoup trop long. Car pour faire entendre Hermogéne, non seulement il en explique les mots & les pensées, mais il supplée ce qu'il croit que l'Auteur a omis, & il y joint des exemples de Démosthéne & de Ciceron, dont il fait des Analyses fort longues. Ce n'est pas tout, dans cette explication il veut traiter toutes les régles de l'Art. C'est donc sur cela, selon moi, que doit tomber la censure que le Chancelier Bacon a faite de Sturmius, quand il dit (1) que *cet Auteur a mis un soin excessif & même infini à expliquer, & les regles d'Hermogéne, & les Harangues de Ciceron.* Elle ne peut convenir à ce qu'il a fait sur les idées, Ouvrage également utile & agréable. N'ou-

mogene Rhetore infinitam & anxiam operam consumpsit, *Bac.* de Augm. Scient. l. 1. p. 41.

Sturmius. N'oublions pas un grand éloge que Gaspard Laurent donne encore à Sturmius. * Car ayant établi la difference du Maître de Rhétorique & de l'Orateur; il ajoûte que perſonne parmi les Grecs n'a été en même temps l'un & l'autre; que Ciceron l'a été parmi les Latins : mais qu'on peut dire que Sturmius l'a été parmi les Allemans. Il eſt vrai ſelon Gaspard Laurent, qu'on ne donne la qualité d'Orateur, qu'à ceux qui, outre le talent qu'ils ont de parler, ſont de plus en place pour l'exercer. Mais cet avantage ne manqua point à Sturmius; puiſqu'il fut pluſieurs fois député vers differentes Puiſſances, auprès desquelles il put, avec caractere, faire uſage de ſon éloquence.

* Ubi ſupra p. 7. & 8.

JACQUES LOUIS STREBE'E DE RHEIMS,

Contemporain d'Erasme, & Précepteur des Neveux du Cardinal le Veneur, qui étoit Evêque de Liſieux.

Strébée. SI les perſonnes paſſionnées pour l'Eloquence, veulent s'inſtruire des régles de l'Art dans les Ouvrages de Ciceron, on peut dire qu'ils ont beaucoup d'obligation à Strébée. Il ſeroit difficile,

t De Electione & Collocatione verborum.

difficile, ce me ſemble, de faire rien de meilleur que ſes Commentaires, ſoit ſur les trois Dialogues, ſoit ſur le Livre de l'Orateur. Ce n'eſt pourtant pas dequoi il s'agit ici. Ils doivent avoir place parmi les Commentateurs; mais il eſt queſtion d'un Ouvrage qu'il a lui-même compoſé touchant l'Elocution, & dans lequel il traite particulierement *du choix & de l'arrangement des mots* (1). Strébée.

L'Auteur nous apprend qu'il fit cet Ouvrage à ſes heures perduës, & cependant rien ne peut être ni plus poli ni mieux entendu. Ce qui le porta à écrire, fut le déſir de chaſſer la barbarie qui s'étoit introduite parmi ceux qui parloient Latin. Il n'y en avoit pas un entre mille, qui parlât cette langue avec la pureté, la clarté, & l'harmonie qui lui ſont propres. Les plus ſavans mêmes n'avoient nulle idée de toutes ces choſes. Il avouë néanmoins que la connoiſſance des beaux Arts ſembloit renaître, & comme il vouloit y contribuer, il entreprit d'enſeigner aux jeunes gens comment ſe forme le ſtyle, quels Auteurs ſont à imiter; comment il faut choiſir ſes termes; de quelle maniere il faut les ranger, en un mot, comment il faut s'exprimer. 1 Epiſt. Dec. p. 12.

Il s'étend ſur les différences des termes, matiere fort ample, au jugement de Ciceron, (2) qui s'eſt pourtant contenté de la déſigner, ſans la traiter, non plus

2 Eſt enim locus latè patens de natura uſuque verborum. *Cic.*

Strébée. plus que Quintilien, ni aucun de ceux qui ſont venus enſuite; il mêle par tout des exemples avec les préceptes; il développe la nature & le rapport des ſyllabes; il fait ſentir ce qui produit l'harmonie dans le Discours, auſſi bien que ce qui fait les différens ſtyles; & il croit pouvoir ſe flatter, ſinon de dire quelque choſe de plus ſolide que les autres, du moins de s'expliquer mieux, & de traiter ſa matiere plus à fond.

Il fait voir pourquoi de tant de perſonnes qui ſe mêlent d'écrire, il y en a ſi peu qui s'entendent au choix des mots & à leur juſte arrangement. Ils n'ont point d'habiles Maîtres, ils puiſent dans de mauvaiſes ſources, dans des Recueils de formules, d'élegances, de mots & de phraſes (1). Ils ne vont point aux Originaux; ils ne compoſent pas avec ſoin, & faute d'intelligence, ils tombent dans une mauvaiſe affectation de transpoſer les mots, en des occaſions mêmes où l'ordre naturel vaudroit beaucoup mieux.

Strébée croit encore qu'il faut commencer la Rhétorique par les préceptes de l'Elocution, parceque c'eſt aux Maîtres à fournir la matiere, & la maniere de la traiter, auſſi-bien que la diſpoſition & l'ordre. Outre que l'ordre eſt plutôt un effet de l'esprit & de la pru-
*Id. p. 22. dence, que des regles. L'invention de même eſt une choſe de ſens commun; &

(1) De formulis, de officinis, de epithetis &c. nihil Cicero, nihil Quintil. &c. *Streb.* p. 9.

& elle vient avec la prudence & avec le jugement, à force d'entendre parler, de lire, de conférer, de s'entretenir & de composer. Strébée.

Après ces préambules, l'Auteur s'attache à donner, par des préceptes, & par des exemples, une juste idée de toutes les différences des termes, selon qu'ils sont honnêtes ou contraires à l'honnêteté, bas ou sublimes, propres ou figurez; enfin selon qu'ils sont graves, sonores, barbares, rustiques, inusitez; ou qu'ils ont de la douceur & autres semblables caractéres. Tout cela est expliqué dans le premier Livre de Strébée, d'un style qui fait plaisir, & qui n'est ni trop long, ni trop concis; mais pur, clair, noble, vif, élegant, & majestueux en même temps; & d'une maniere qui ne laisse rien à desirer.

Je dis la même chose de la seconde Partie de son Ouvrage, où il traite de l'arrangement des mots. Il fait observer quelles sont les lettres, voyelles, ou consones, qui ont entr'elles du rapport, qui se concilient aisément, ou qui se heurtent & s'entrechoquent, ce qui rend la prononciation plus douce ou plus rude. Il joint l'explication de tout ce qui rend le Discours harmonieux, & il suit par tout les principes de Ciceron & de Quintilien, quoiqu'il traite son sujet avec plus de soin & avec plus d'éxactitude. Il prouve qu'il y a des nombres dans la Prose, & qui sont plus difficiles que ceux qui entrent dans les vers. Il remarque Fol. 93. verso.

que

Strébée. que Thrasymaque les observa le premier, & qu'Isocrate les polit.

Il parle en habile homme & de la Periode & des Styles ; il réduit ceux-ci à trois, quelque différence qu'il y ait dans les Lettres missives, les Panegyriques, les Eloges, les Déliberations, les Harangues, les Plaidoyez, les Annales, les Histoires, les Apologues, Fables, Apophthegmes, Commentaires, Remarques, Interprétations, Préceptes d'art, Comédies, Tragédies, Mimes, Satires, Bucoliques, Georgiques, Epigrammes, Odes, Vers Heroïques. Cette difference, selon lui, ne multiplie point les styles, comme la différence qui distingue les hommes, ne fait pas que les hommes soient de differente espece. L'Auteur parle ensuite des styles vicieux, & il en dit tout ce qui s'en peut dire.

Fol. 86. Ce qu'il y a de particulier, il ne goûtoit point la Poësie Françoise, à cause qu'elle est toujours sujette à la rime. Il reconnoît néanmoins que ce qui lui déplait dans nos vers, fait quelquefois une beauté dans la Prose Latine, & il le goûte dans cette Langue, à cause qu'on l'y employe rarement. Au reste sa maniere d'écrire & de s'énoncer est par-tout noble, harmonieuse & proportionnée à sa matiere. Ses préceptes sont solides, les exemples courts, faciles, choisis avec jugement. En un mot, son Livre est un Ouvrage utile à quiconque veut écrire en Latin, ou parler cette Langue, comme les meilleurs Auteurs l'ont parlée.

Strébée

Strébée a fait auſſi un Abregé de Quintilien, que je n'ai pas vû. Le P. Maſene marque beaucoup d'eſtime pour les Ouvrages de cet Auteur. Strébée. Maſ. Paläſt. Styli Rom.

PIERRE JEAN NUGNEZ,

En Latin NUNNESIUS,

De Valence en Eſpagne, Profeſſeur de Rhétorique à Barcelone.

LE Cenſeur de Livres qui a donné ſon approbation à Nugnez, lui donne * en même temps des éloges magnifiques. C'eſt, ſelon lui, un homme rempli de toutes ſortes de Sciences, qui entend parfaitement bien le Grec & le Latin, & qui s'eſt acquis une haute réputation à profeſſer la Rhétorique. Il dit encore que le fond de ſon Livre eſt ſolide, & que les maximes y ſont auſſi importantes, que les expreſſions en ſont belles & élegantes. Nugnez. * Nunneſ. in Cenſ. approb.

Il paroît que cet Auteur a été en grande eſtime parmi les gens de ſa Nation. André Schot, * comme nous l'avons vû ſur Hermogéne, en fait beaucoup de cas, & on ne doit point croire * Proleg. in Phot.

que

Nugnez. que les louanges qu'il lui donne, soient un effet seulement de leur amitié. Car ce qui prouve que les Espagnols estimoient fort Nugnez, c'est qu'il fut appellé à Barcelone, pour y enseigner l'Eloquence & la Langue Grecque, & qu'on l'y engagea par une grosse pension.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 252. M. Morhof, de qui je tiens le fait que je viens de rapporter, & qui le tenoit de Miréus, n'avoit point vû la Rhétorique de Nugnez. C'est un Ouvrage divisé en cinq Livres. La Préface roule sur les Disciples de trois Maîtres célébres, Isocrate, Aristote, & Hermagore. Dans le corps de l'Ouvrage l'Auteur suit particuliérement la méthode d'Hermogéne. L'estime qu'il faisoit de ce jeune Rhéteur, lui fit chercher l'occasion de le mettre entre les mains de tout le monde, par une Traduction Latine, qui fût du caractére, non pas des versions ordinaires, mais de celle que Ciceron a faite des Livres des Offices de Panétius. C'est ce qu'il a éxécuté en substituant des exemples Latins, tirez des bons Auteurs de cette Langue, aux exemples Grecs de l'Original; dans lequel il a d'ailleurs, changé, ajoûté, ou retranché bien des choses, sans néanmoins en troubler l'ordre, qui lui paroit très-propre, soit pour apprendre les préceptes, soit pour en faire un Traité. Il s'est servi, en tout cela, des lumieres qu'il pouvoit encore tirer des plus grands Maîtres, sur-tout de ceux qu'Hermogéne a suivis, ou des Auteurs qui ont expliqué ses préceptes par des

Com-

Commentaires. C'eſt le fondement des éloges qu'André Schot a donnez à Nugnez, comme étant du petit nombre de ceux qui parmi les modernes ont ſuivi la méthode d'Hermogéne. Nugnez.

C'eſt en effet ſelon les principes de ce Rhéteur, que Nugnez, dans ſon premier Livre, ramaſſe les préceptes les plus convenables à la jeuneſſe, en quoi il prend un ſoin qu'Hermogéne n'avoit pas pris. Dans ſon ſecond Livre, il donne comme lui la maniere de fixer l'état ou la queſtion d'une cauſe; dans le troiſiéme, il donne les préceptes de l'invention; dans le quatriéme, il explique les préceptes de l'Elocution & des divers caractéres du Discours. Enfin, il veut donner, dans le cinquiéme, la méthode de mettre tous les préceptes en uſage. Ainſi on peut dire que c'eſt une exacte copie d'Hermogéne; que quiconque connoît & ſait bien l'un, peut ſe flatter de connoître & de bien ſavoir l'autre; & par conſéquent, qu'après ce que j'ai dit de cet ancien Rhéteur, il ne me reſte rien à dire de la doctrine du Moderne.

JEAN

Vivez.

JEAN LOUIS VIVEZ

De Valence en Espagne, mort en 1541.

Jugem. des Sav. T. 2. Part. 1. p. 241. 274. Part. 2. p. 29. Part. 3. pag. 79.

MOnsieur Baillet parle de Vivez en plusieurs endroits de ses Ouvrages, & remarque qu'au jugement de quelques Critiques, cet Auteur avoit de la solidité, de l'Erudition, de l'Eloquence, de la vivacité d'esprit & de la pieté : mais que d'autres l'accusent d'orgueil & de malignité dans ses censures, & trouvent qu'il parle avec autant d'assurance ou de présomption, que s'il étoit sur le trépied, ou que ce fût un homme descendu exprès du Ciel pour nous instruire. On pourroit excuser la vanité dans un Auteur qui ne diroit rien que de bon, & qui seroit sûr de ce qu'il avance ; mais

T. 2. Part. 1. p. 241.

Henri Estienne, dont Mr. Baillet semble embrasser le sentiment, témoigne que Vivez n'est pas toûjours fort judicieux dans sa Critique, & qu'il suit assez souvent sa passion & ses préjugez dans les jugemens qu'il porte des Auteurs.

Dans tous ces divers caractéres, il est question de Vivez consideré comme un Critique ou comme un Grammairien. Mr. Morhof qui en parle comme d'un

Morh. T. 2. l. 6. pag. 250. n. 20.

Maître de Rhétorique, dit qu'il n'est pas moins estimable que George de Trébizonde, & qu'encore qu'il se fût appliqué tard à l'étude, il ne laissa pas en peu d'années de faire des Ouvrages très-doctes

tes & très-exacts. Il met de ce nombre ceux qui reviennent à mon sujet, c'est-à-dire une Rhétorique en trois Livres, & le quatriéme Livre du Traité que l'Auteur a fait *touchant la maniere d'enseigner les Sciences.* Il y a apparence qu'au lieu de ce Traité, Mr. Morhof a voulu dire celui *de la Décadence des Arts*; puisque c'est là qu'au Livre quatriéme, l'Auteur, comme le dit Mr. Morhof, parle *de la chute de l'Eloquence & des moyens de la rétablir*, sur quoi il ne dit que peu de chose dans son Traité touchant la maniere d'enseigner les Sciences. Vivez.

A la lecture de ces Ouvrages, il m'a paru que Vivez avoit en effet beaucoup d'esprit, & qu'il étoit d'un grand travail; deux avantages, avec lesquels on va loin en peu de temps. Aussi parle-t-il d'une infinité de choses, & il en parle en homme qui pense, & qui s'exprime noblement. Il produit souvent de lui-même, il profite aussi de ses lectures; mais il donne très-souvent ce qu'il a lû, pour des inventions nouvelles, & quelquefois ses prétendues découvertes ne sont pas les meilleures choses du monde. Enfin je n'y trouve pas ce qu'il faudroit, pour meriter les éloges que Mr. Morhof lui a donnez.

Le premier Livre de sa Rhétorique roule sur le choix des mots, sur leur arrangement, & leur son; sur le son des lettres; sur l'usage qu'on fait des mots dans le propre ou dans le figuré; sur les diverses figures, soit qu'elles soient

Vivez. dans les penſées, ſoit qu'elles ne conſiſtent que dans les termes, ce qui comprend les Tropes, les répetitions des mêmes mots, & les alluſions d'un mot à un autre qui lui reſſemble. Il ajoûte à cela des réflexions ſur le nombre & ſur l'harmonie, ſur les Périodes & ſur les parties qui les compoſent ; En un mot, il donne dans ce Livre, des préceptes ſur l'Elocution. Mais après tout, il n'en dit rien que ce qu'on en avoit déja dit avec plus d'ordre, plus de méthode, & plus de netteté que lui.

Dès l'entrée du 1. & du 2. l. de ſa Rhét. Cependant il nous repreſente dans ce Livre & dans le ſecond, la Rhétorique des Anciens comme perduë, & il ſe repreſente lui-même, tantôt comme un

Ibid. homme qui va tâcher de relever l'Eloquence, non pas tant par le rétabliſſement des anciens préceptes, que par la découverte de quelques nouvelles régles, tantôt comme un homme qui va recueillir quelques reſtes des anciennes Rhétoriques, de la même maniere qu'on ramaſſeroit les ruïnes d'un grand édifice; à quoi néanmoins il ne croit pas pouvoir ſuffire, parcequ'il s'agit des Ouvrages d'un nombre infini de grands eſprits, qui avoient compoſé des Livres ſur l'Art Oratoire.

C'eſt ainſi que cet Auteur a l'habileté de concilier je ne ſai quel air de modeſtie avec une des penſées les plus vaines que l'on puiſſe concevoir, qui eſt de ſe faire paſſer pour le Reſtaurateur de la Rhétorique. Ce que dit Vivez, eſt tout

ce

ce qu'il auroit pû dire si nous avions perdu tous les Livres des anciens Maîtres, comme nous avons perdu la Rhétorique d'Isocrate, & qu'il en eût ramassé les fragmens, comme on pourroit en ramasser quelques-uns de ce Rhéteur. Mais sur quel fondement a-t-il pû parler comme il parle, tandis que nous avons les Ouvrages d'Aristote, d'Hermogéne, de Ciceron & de Quintilien ? Certainement si la Rhétorique des Anciens étoit un Edifice, dont Vivez a ramassé les ruïnes, on peut dire que c'est lui qui a bien voulu le renverser pour en ranger les materiaux d'une autre façon. Mais comme avec cela cet Edifice subsiste toûjours, il y auroit lieu d'examiner s'il a fait quelque chose de mieux. Sans entrer néanmoins dans cet examen, on voit clairement le jugement qu'il en faut faire, puisque personne n'a suivi sa méthode. Outre qu'on peut dire qu'il se condamne lui-même, lorsqu'il assure (1) qu'il a rougi de son entreprise. Il a raison d'en avoir honte, non pas en ce qu'il prétend avoir refuté les Anciens, quand il les a cru dans l'erreur; car cela est toûjours permis: mais en ce qu'il ne leur fait point honneur de ce qu'ils ont dit de plus excellent, & que le supposant perdu, il l'a donné comme une chose dont il étoit lui-même l'Auteur. Il va plus loin. Il prétend que les Anciens, Vivez. P. 194.

1 Me ipsum, si qua fides est, suscepti hujus mei sæpenumerò puduit. *Viv.* p. 324.

Vivez. ciens, preſſez d'en venir à l'uſage de la Rhétorique, ne ſe ſont pas mis en peine d'en connoître la nature, l'objet, les bornes, & la fin; que tout ce qu'ils ont avancé ſur ces points de doctrine, ils l'ont dit au hazard; qu'ils n'ont rien dit (1) que de confus ſur les bienſéances, & qu'on ne ſauroit faire uſage de leurs préceptes ſur cet article, quoiqu'il avouë qu'un Maître habile peut ramaſſer beaucoup de choſes ſur cela, dans Ciceron, dans Quintilien, dans Hermogéne, & dans le Trapézontin. Il n'y a perſonne, je crois, qui ne trouve, comme moi, toutes ces propoſitions fort-extraordinaires; & qui ne juge que ſi Vivez en a rougi, il n'en eſt pas pour cela plus excuſable; puiſque ce n'eſt pas en rougiſſant qu'on doit éviter le blâme, mais en fuyant ce qui merite d'être blâmé (2).

Non ſeulement ces propoſitions ſont contraires à la verité, & à la juſtice qu'on doit aux premiers Maîtres; elles le ſont les unes aux autres. Il en eſt de même de celles qu'il fait ſur la Rhétorique. Il dit d'un
P. 489. côté que quiconque étudie cet Art, ne doit point trop s'y attacher, à cauſe de l'abus qu'on en peut faire, & parce qu'on peut être tenté d'en abuſer; Raiſon qui lui fait avan-
P. 492. cer, *que nous n'avons point du tout beſoin du genre*

1 Habebitur ratio dicentis, audientis &c. De quibus, niſi ego fallor, perturbatè confuſeque eſt olim a majoribus noſtris præceptum, minimèque ad uſum congruenter. Poſſunt tamen à ſedulo Inſtitutore multa colligi ex Cic. Quintil. Hermog. Trapez. *Lud. Viv.*

genre judiciaire, à cauſe des fraudes & de la malice qui lui ſont propres. Il dit ailleurs que plus les hommes ſont corrompus, plus les perſonnes ſages & vertueuſes doivent apprendre la Rhétorique, qui a tant de pouvoir ſur les esprits pour les détourner du mal & pour les porter au bien. C'eſt ainſi qu'il trouve mauvais que Quintilien ait prétendu que la Rhétorique ou l'Eloquence s'étend à tout, tandis que lui-même ne lui donne pas moins d'étenduë. Il accuſe Ariſtote d'être ſur ce point de l'avis de Quintilien: & c'eſt une erreur de fait, qu'il ajoûte à tant de contradictions. Une autre erreur de Vivez, mais qui conſiſte dans la doctrine, c'eſt de croire que *l'Invention* & *la Diſpoſition* ne ſont non plus deux parties de Rhétorique, que la Memoire & l'Action; en ſorte que l'Elocution ſeule, ſelon lui, appartient à l'Art, & qu'il n'appartient qu'à l'uſage & au bon ſens de nous apprendre le lieu, le tems, & la maniere de dire les choſes. Cela eſt formellement oppoſé à la penſée de Longin, qui dit que l'Art contribue au ſublime, en nous marquant l'uſage qu'il en faut faire, & il ne ſeroit pas mal-aiſé de montrer que Longin n'eſt pas ſeul de ce ſentiment. Ce que notre Auteur

Vivez. P. 490.

P. 128.

P. 396.

Trait. du ſubl. c. 3.

Viv. de Trad. Diſc. p. 482. *&c. Voy. ci-deſſus pag.* 241.

2 Non enim pudendo, ſed non faciendo id, quod non decet, impudentiæ nomen effugere debemus, *Cic.* 1. de Orat. n. 121.

Vivez. Auteur dit de l'Invention, eſt néanmoins très-bon en un ſens, c'eſt-à-dire, en ce qu'il croit que ſur les affaires de la vie, c'eſt l'eſprit, l'uſage, la prudence, la réfléxion qui rend l'Orateur fécond à trouver les preuves ou les penſées dont il a beſoin. Il ne faut point ôter à Vivez la gloire d'avoir ramaſſé dans ſon ſecond Livre, tous les rapports qu'on trouve entre le Discours & l'Homme, & qui font attribuer au premier ce qui ſemble ne convenir qu'à l'autre, comme *la bonne grace*, *les nerfs*, *l'embonpoint*, *la maigreur*, & autres choſes ſemblables. Mais c'eſt un fait certain qu'il n'y a pas un de ces rapports, que Vivez ait découvert le premier; c'eſt un autre fait certain qu'il ne donne aucun précepte, à l'occaſion de ces rapports, que les Anciens n'ayent donné; ou s'il hazarde de dire quelque choſe de nouveau, il ne ſe montre pas toûjours auſſi habile qu'il ſeroit à ſouhaiter, comme je l'ai déja fait entendre. Par exemple, les Anciens ont dit que l'Orateur doit *inſtruire*, *plaire* & *toucher*; au lieu de *plaire*, Vivez veut qu'on diſe, *retenir*; parce que, dit-il, on *retient* les Auditeurs, lors même qu'on les fait *pleurer*, ou qu'on les remplit de *crainte*, ce qui n'eſt point *un plaiſir*, puisque ce n'eſt pas un mouvement agréable. (1) Mais Terence a eu raiſon de dire qu'*il y a des gens qui pour trop faire les habiles*,

1 Faciunt intelligendo ut nihil intelligant. *Terent.*

les, font voir qu'ils n'y entendent rien; Et sur le point dont il s'agit, on peut assurer que Vivez est du nombre. Il montre en effet qu'il n'avoit ni vû par lui-même, ni remarqué dans les Auteurs, ni enfin reconnu sur le Théatre, ou par la lecture des Tragédies, que les passions les plus tristes, la colére, la compassion, la crainte & la douleur, sont accompagnées d'un veritable plaisir. Vivez.

Cet Ecrivain ne se dément point dans son troisiéme Livre. Il entreprend de parler des diverses manieres, non pas de *persuader*, ou de *divertir*, mais d'*instruire* : Il trouve premierement que les préceptes sur cette matiere sont fort rares dans les Auteurs, & qu'ils sont pourtant fort nécessaires. Il distingue après cela trois manieres d'instruire, *la Description*, *la Narration*, & *l'Explication des Arts* ou de leurs préceptes. Ce qui est une division assez extraordinaire. Il comprend sous les Descriptions, les representations animées & les images sensibles, sur lesquelles il faut convenir qu'il fait une remarque de très-bon sens, qui est, que ce sont *les hommes habiles & les Génies heureux qui fourniſſent les images les plus justes*, & *qu'elles servent merveilleusement à aider notre Intelligence.* Pour ce qui est *des Narrations*, il en distingue de plusieurs sortes: celles que fait un Historien, sont pour instruire; celles que fait l'Orateur, sont pour persuader; celles des Apologues, sont pour signifier quelque chose d'une maniere mysterieuse, & cel- Viv. p. 136.

Vivez. les des Poëtes, pour divertir. Il donne des régles pour toutes ces especes, en quoi il oublie les bornes qu'il s'étoit prescrites *de ne parler que des manieres d'instruire*; comme en se prescrivant ces bornes, il avoit oublié le but principal de son Ouvrage, qui est *de donner l'Art de persuader*; je ne sai à quoi il pense, quand il dit que *la Narration Oratoire est pour persuader*, & non *pour instruire*. Je conçois encore moins son dessein, lorsque dans une Rhétorique, outre *la maniere d'enseigner les Arts*, il donne celle *de faire des Paraphrases, des Abrégez, des Commentaires & des Versions*.

Un seul trait suffit pour montrer que cet Auteur n'avoit ni le goût ni le jugement bien sûr en matiere d'Eloquen-
Viv. p. 138. ce. Il fait plus de cas de la Narration du second Livre de l'Eneïde, où le Poëte décrit au long l'embrasement de Troye, que des trois mots qui l'expriment si vivement au commencement du troisiéme Livre (1), *par la raison*, dit-il, *qu'un long discours touche davantage*. C'est-à-dire qu'il n'a pas vû que ce ne sont point là deux choses à mettre en parallele, pour préférer l'une à l'autre; parceque chacune est faite pour sa place, où elle est excellente, & ne céde en rien à l'autre dans la sienne. Vivez fait un meilleur usage de son goût, lorsqu'il admire

1 Et campos ubi Troja fuit. *Virg.* Æn. III. 11.
2 Demissum lapsi per funem. *Æn.* II. 262.

mire la hauteur du cheval de Troye exprimée en auſſi peu de mots (2) que l'embraſement de cette Ville. Cet exemple devoit lui faire reconnoître, que *la brieveté en ſon lieu*, comme l'a remarqué Ciceron, *a ſon merite dans l'Eloquence* (3). Vivez.

Pour conclure ce qui regarde cet Auteur, il me paroît que ſa Rhétorique eſt un vrai cahos, où il n'eſt pas poſſible d'apprendre les régles de cet Art, ſi on les ignore. Quelque ordre qu'il ſemble y vouloir garder, ce n'eſt qu'un amas de paſſages qu'il ſemble avoir ramaſſez, ſous différens lieux communs. Il met, à la verité, divers titres qui marquent ſon ordre prétendu, mais on y trouve ſous l'un, ce qui doit être ſous l'autre. Sur quoi je le comparerois à Montagne, s'il ne nous égaroit, comme on l'a dit de ce dernier, que pour nous conduire dans des païs plus beaux, que ceux qu'il nous avoit d'abord promis.

OMER

3 Brevitas laus eſt in aliquâ parte diſcendi. *Cic.* de Car. Or. n. 50. Brevitas Oratoris magna laus in ſententiâ, *Id.* 3. de Leg. n. 40.

OMER TALON,

T. 6. Hist. in Catal. Vir. illust. *Mort en* 1562, *selon du Boulay, & qui avoit imprimé en* 1548.

CEt Auteur étoit du Vermandois, ainsi que *Pierre de la Ramée*, autrement dit *Ramus*, dont il étoit si grand ami qu'ils se traitoient l'un l'autre de frere. Il a composé un petit Traité de Rhétorique, qu'il a intitulé les *Institutions Oratoires*, & il le dédia à l'Université de Paris. L'Epitre Dédicatoire est dattée de l'année 1544, mais l'édition la plus ancienne que j'en aye vûë, n'est que de l'année 1548. Est ce une seconde édition? ou bien, si la premiere fut retardée de quatre ans après l'acceptation de la Dédicace? Je ne sai qu'en dire. L'Ouvrage est un petit *in-Octavo*, d'environ quatre-vingts pages, & il ne roule que sur la diction, dont il montre que la beauté consiste, ou dans les mots considerez séparément, ou dans les mots pris ensemble. A les prendre séparément, ils sont, ou sonores, ou durs à la prononciation, ou agréables & doux, ou nouveaux, ou dans le propre, ou dans le figuré. A les considerer unis ensemble, il en résulte une harmonie dont l'Auteur explique la nature. Il joint à cela l'explication des figures de mots, & des figures de pensées. Il traite des différens styles, des bien-séances dans le Discours, de la modé-

dération qu'il faut garder dans les ornemens. Il avertit qu'il faut du génie dans l'Eloquence, qu'il y faut des préceptes, & encore plus d'exercice. Il observe que l'exercice consiste à composer & à parler; ce que chacun pouvant faire, ou en suivant son propre génie, ou en se formant sur quelque modéle, il indique les Auteurs qu'il est bon de se proposer. Il s'exprime par-tout en bons termes. Son stile est pur, élegant & naturel, il a de l'ordre & de la conduite. Je ne vois rien de plus propre aux jeunes Etudians, pour commencer à leur donner le goût de la belle Elocution, qui est, selon d'habiles gens, la premiere chose qu'il faut leur montrer en fait d'Eloquence; parceque c'est aux Maîtres à leur fournir d'abord la matiere. C'est donc un Ouvrage qui peut parfaitement convenir dans la seconde Classe, c'est-à-dire, celle qui précéde la Rhétorique. Jean le Pêcheur en dit plus que moi, dans l'édition qu'il en a procurée, environ soixante ans après, & qu'il a enrichie de Scholies ou petites notes. Il témoigne que de son temps beaucoup de Maîtres mettoient cet Ouvrage entre les mains de leurs Disciples, & qu'il meritoit cet honneur. C'est le juger propre non seulement à la seconde Classe, mais à la premiere; car c'est des Maîtres de celle-ci, que parle le Critique que je cite.

Omer Talon.

Joann. Piscator. In Monit. ad Lect. Edit. Hannov. 1611.

La Rhétorique d'Omer Talon étant telle que je la représente, on ne doit point être surpris que l'Université de Pa-

Omer Talon.

ris en eût agréé la Dédicace, ni que dans une Requête qu'elle préſenta au Parlement, après ſa derniere réformation, elle l'ait nommé parmi les grands Hommes qui ſe ſont rendu célébres dans ſes Ecoles par la profeſſion des Lettres (1).

T. 6. Hiſt. in Catal. Vir. illuſt.

Du Boulay pareillement, au huitiéme ſiécle de l'Univerſité, le met au nombre des Hommes Illuſtres qu'elle a produits, & veut qu'on juge de ſon merite par ſa Rhétorique.

Il eſt certain que cet Ouvrage, en ce qu'il contient, eſt abſolument dans le goût des anciens Maîtres ; & il y a lieu de s'en étonner, à cauſe que Ramus, ami de l'Auteur, s'étoit ſi fort attaché à décrier Ariſtote, Ciceron & Quintilien. Il y a lieu auſſi d'être ſurpris que Ramus lui-même parle, comme il fait, de cet Ouvrage. Car dans un Avis au Lecteur, que le Pêcheur a inſeré à la tête de ſon Edition, il aſſure qu'*on trouve abondamment dans Omer Talon, tout ce qu'Ariſtote, Iſocrate, Ciceron & Quintilien ont dit ſur la Rhétorique.* A quoi il ajoûte que cet Auteur *n'a pas ſeulement puiſé dans les Ecoles des Rhéteurs, mais encore dans les Ouvrages des Orateurs & des Poëtes, & ce qui eſt ſur-tout louable en lui, c'eſt qu'il a tout mis dans un bel ordre.* Ce témoignage n'eſt pas moins glorieux aux anciens Maîtres, qu'à Omer Talon ; Ramus s'étoit-il reconcilié avec

1 Fabros Stapulenſes, Vatablos, Danetios, Galandios, Turnebos, Auratos, Lambinos, Talæos, &c.

avec eux ? Point du tout. Il parle ainſi, parcequ'il reduiſoit toute la Rhétorique à l'Elocution, qui eſt uniquement ce que ſon ami a traité, & ce que Ramus loue en lui : „ On voit, dit-il, dans ce Traité, la grace des tropes, les agrémens „ des figures de mots, la force des figures de penſées, l'efficace ou la vertu „ de la voix, les charmes de la prononciation ; en un mot une vive image de „ l'Eloquence, de la main d'un nouvel „ Apelle, qui nous met en état, par ce „ moyen, & de connoître l'art des „ grands Hommes, & de l'imiter dans „ nos Discours". Ce n'eſt pas tout. Il dit encore „ que ſi on prenoit cette me „ thode de l'enſeigner, on verroit bientôt un auſſi grand nombre d'Orateurs, „ que de Grammairiens, & que ſi on „ prétend qu'il y a quelque choſe qui „ manque à cette Rhétorique, on s'en „ déſabuſera en liſant ſes Diſſertations „ ſur Ciceron & ſur Quintilien. Omer Talon.

Il s'enſuit ſelon Ramus, que les hommes ſont bien aveugles, de négliger des avantages & ſi grands & en même temps ſi faciles ; puiſqu'on peut apprendre cette Rhétorique en moins de trois mois. Mais ne croyons pas tout ce qu'on nous dit. Les Analyſes que Ramus a faites de pluſieurs Harangues, montrent, comme je le dis en parlant de lui, qu'il n'entendoit point aſſez l'art d'enſeigner l'élo-

&c. *Univerſit. Pariſienſ. in Libell. Suppli. ad Auguſtiſſ. Senat.*

Omer Talon.

loquence : & sans aller si loin, pour faire voir qu'il parle quelquefois au hazard, on pourroit ici demander où est-ce qu'il avoit vû *les Préceptes d'Isocrate*, pour dire qu'on les trouve dans Omer Talon ? Car nous n'avons plus la Rhétorique de cet ancien Rhéteur. Mais ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Il vaut mieux observer que nôtre Auteur même, aussi bien que Ramus, croyoit qu'Aristote, Ciceron & Quintilien ont confondu la Rhétorique avec la Dialectique, à cause qu'ils ne l'ont pas bornée comme lui, *à l'Elocution*, & *à la Prononciation*, & qu'ils y font entrer les préceptes de *l'Invention*, de la *Disposition* & de *la Memoire*, dont il ne dit rien. C'est ainsi qu'il s'explique, non dans le corps de son Ouvrage, on l'en auroit moins estimé : mais dans une Epître au Cardinal de Lorraine, où il avoue que ce qu'il dit sur les deux points qu'il a traitez, il le tient des anciens Maîtres, & qu'il n'a fait que le ranger à sa maniere. Voilà donc comment d'un côté, il est dans le goût des Anciens ; & comment de l'autre, il est pourtant du sentiment de Ramus, dont je ne sai s'il suivoit la méthode dans l'Analyse des Harangues, laquelle consiste à en compter les figures ; ce qui est, à mon sens, une chose fort ridicule.

Audomar. Talæus. Edit. Paris. 1562. Epist. ad Card. Lothar.

Ramus ne se trompe pas moins, lorsqu'il croit que les retranchemens qu'Omer Talon fait à la Rhétorique, sont un moyen de multiplier les Orateurs. Car, pour

pour ne point donner, parmi les préceptes de cet Art, ceux qui regardent *l'Invention* & *la Disposition*; il ne dispense pas pour cela de les apprendre ailleurs, c'est-à-dire, parmi ceux de la Dialectique, à laquelle ils appartiennent, selon lui; & puisqu'on n'est point Orateur, qu'on ne les ait appris, le chemin de l'Eloquence demeure toûjours également long. Omer Talon,

Je trouve encore deux Auteurs qui donnent dans l'idée de Ramus & d'Omer Talon, Jean le Pêcheur, dont j'ai déja parlé dans cet article, & Paul Frisius. Non seulement ils approuvent les retranchemens en question, ils voudroient encore qu'ils fussent plus grands. Le premier soûtient entr'autres choses, qu'on ne peut apprendre la prononciation que de vive voix, en quoi je crois qu'il a raison. Mais je crois aussi, comme je le remarque ailleurs, que la Rhétorique a son Invention propre, outre celle qui lui est commune avec la Dialectique. Elle a aussi sa disposition particuliere; parce qu'elle se propose, non seulement de convaincre l'esprit, comme la Dialectique; mais de déterminer la volonté. A l'égard de Frisius qui a fait *la Comparaison de la Rhétorique de Melanchthon, tant avec la Logique de Ramus, qu'avec la Rhétorique de notre Auteur*, il remarque une chose singuliere, qui est que quelques-uns ont crû qu'il n'y a jamais eu d'Omer Talon autre que Ramus lui-même déguisé sous ce nom fait à plaisir, pour se dérober à l'envie, & pour louer lui- *Ubi supra.* *Imprimée à Francfort en 1602.*

Omer Talon. lui-même ſes propres Ouvrages avec plus de profuſion. Friſius n'a garde de donner dans cette imagination, que l'on fondoit ſur l'Etymologie du nom de *Talon* en le faiſant venir d'un mot Grec qui ſignifie *Rameau vert.* Il croit que l'artifice n'auroit point réüſſi à Ramus dans Paris. Ajoûtons que l'Hiſtoire de l'Univerſité détruit abſolument cette viſion, puiſqu'on y voit Omer Talon qui en 1534. prête ſerment entre les mains du Recteur nommé de Mery.

Θαλλὸς.

VALENTIN ERYTHRE'E
1548.

Erythrée. IL paroît par les Ouvrages d'Erythrée, que cet Auteur avoit été disciple de Sturmius, qu'il eut toûjours beaucoup de veneration pour lui, & que charmé de ſes préceptes ſur l'Eloquence, il fut porté du même zéle à procurer l'avancement ou la perfection de cet Art. Le rôle néanmoins qu'il ſoûtient n'eſt point égal à celui de ſon Maître, parce qu'il ne travaille, pour ainſi dire, qu'en ſecond, pour répéter ce qu'il lui entend dire, pour l'inculquer d'autre façon, ou enfin pour le rendre plus facile.

En effet Sturmius avoit compoſé un Commentaire & des Dialogues ſur les Partitions Oratoires de Ciceron, & il avoit rapporté dans ces Ouvrages les principes & d'Ariſtote & d'Hermogéne. Qu'a fait

fait Erythrée ? Il a reduit en tables les principes de ſon Maître & des guides qu'il avoit ſuivis ; En quoi il profita ſi bien du travail de Sturmius, qu'il crut devoir lui demander la permiſſion d'en uſer de la ſorte, ce qu'il obtint par une Lettre qu'il a miſe à la tête de ſon Ouvrage. Erythrée.

Sturmius avoit auſſi travaillé ſur Hermogéne ; il avoit entre autres, comme j'ai dit, commenté les Livres ſur les idées, & montré la conformité de ſa doctrine avec celle d'Ariſtote & de Ciceron : Erythrée a voulu de même entrer avec lui dans cette carriére. Il a fait trois Livres ſur l'Elocution ; Il y ſuit l'Orateur Romain, il y ſuit Hermogéne, comme il l'avouë lui-même ; & s'il ne fait point en même temps mention d'Ariſtote, c'eſt que ce Philoſophe ne s'eſt point arrêté à ce qu'Erythrée a voulu traiter à fond dans les deux premiers Livres de ſon Ouvrage. Ce ſont les Periodes & leurs différentes parties, ce qui fait la matiere de ſon premier Livre ; ce ſont les figures de mots & de penſées, qui ſont la matiere du ſecond. A l'égard du troiſiéme, c'eſt l'élegance & la nobleſſe du discours qui en font le ſujet ; & l'Auteur s'y propoſe d'expliquer ſur ces deux articles la doctrine contenuë dans le quatriéme Livre de la Rhétorique à Herennius, de ſorte que c'eſt à proprement parler un Commentaire ſur ce Livre.

On voit la raiſon pourquoi André Schott a mis Erythrée avec Sturmius, au nombre

Erythrée. bre de ceux qui ont suivi la méthode d'Hermogéne. C'est peu néanmoins de dire sa méthode, il falloit dire encore sa doctrine, du moins sur les points qu'il a traitez. On peut ajoûter qu'il la suit avec intelligence, parce qu'il entend la matiere, mais c'est avec de si grands détails, que je les crois capables de rebuter bien des personnes, & qu'ils demanderoient un soin infini, s'il falloit s'y assujettir. Au reste l'idée seule de ses Ouvrages montre assez qu'il n'est nullement à propos d'en rien rapporter ; mais elle montre en même temps, qu'ils peuvent fournir des lumieres à ceux qui étudient les Originaux.

LA RHETORIQUE DE PIERRE DE COURCELLES,

De Candes en Touraine 1557.

De Courcelles. CEtte Rhétorique ne contient rien de remarquable que le style même, soit de l'Auteur, soit des Ecrivains dont il emprunte ses exemples tant en prose qu'en vers. On sent, dans cet Ouvrage, que notre Langue commençoit dès lors à se perfectionner ; mais on y voit aussi qu'elle étoit encore loin de sa perfection, comme on peut en juger par tout

tout ce qu'en ont dit Mr. Duvair, Mr. De Courle Vayer, & Mr. Charpentier. On y celles. reconnoît en même temps, que l'Auteur avoit quelque lecture des bons Originaux, & que s'il ne les avoit pas approfondis sur certains points, sur d'autres il étoit allé plus avant que le commun des Modernes, ce qui est particulierement vrai du genre judiciaire. Il ne touche point ce qui regarde l'harmonie de notre Langue, & ceux-là n'en seront pas surpris, qui auront lû ce qu'en dit l'Abbé Cassagnes; puisque cet Academicien attribuë à Balzac la gloire de l'avoir le premier remarquée. Pour moi, je trouve dans un Ouvrage plus ancien, d'environ vingt ans, que celui de Courcelles, qu'il y a eû des Maîtres, dès ce temps-là, qui l'ont recommandée. C'est un Ecrit imprimé en 1540. lequel a pour titre, *la maniere de bien traduire d'une Langue en autre*, DAVANTAGE, *de la Ponctuation de la Langue Françoise*, PLUS, *des accens d'icelle*. Cet Ouvrage n'est pas d'un ignorant. On le doit à Etienne Dolet, natif d'Orleans, Auteur encore d'un Livre intitulé *l'Orateur*. Ses régles touchant la Traduction, sont, que le Traducteur entende la matiere; qu'il sache & la Langue de son Auteur, & la sienne: qu'il ne prétende pas rendre mots pour mots, ni vers pour vers ou ligne pour ligne; qu'il suive l'usage & ne fasse guéres de mots nouveaux. A l'égard de l'harmonie, il en fait sa derniere régle en ces termes, qu'on ne sera pas fâché de voir avec

De Courcelles.

avec l'Orthographe de l'Auteur.

„ Venons maintenant, dit-il, à la cinquiesme reigle, que doibt obſerver ung „ bon Traducteur, laquelle eſt de ſi grand' „ vertu, que ſans elle toute compoſition „ eſt lourde, & mal-plaiſante. Mais qu'eſt-ce, qu'elle contient? Rien autre choſe „ que l'obſervation des nombres Oratoires: c'eſt aſſavoir une liaiſon & aſſemblement des dictions avec telle „ douceur, que non ſeulement l'ame s'en „ contente, mais auſſi les oreilles en ſont „ toutes ravies, & ne ſe faſchent jamais „ d'une telle harmonie de Langage. „ D'yceulx nombres Oratoires je parle „ plus copieuſement en mon Orateur: „ parquoi n'en ferai-je ici plus long diſcours. Et dérechef avertirai le Traducteur d'y prendre garde. Car ſans „ l'obſervation des nombres, on ne peut „ être émerveillable en quelque compoſition que ce ſoit: & ſans yceulx les „ Sentences ne peuvent eſtre graves, & „ avoir leur poids requis & legitime. „ Car penſes-tu, que ce ſoit aſſés d'avoir la diction propre & élégante ſans „ une bonne copulation des mots? Je „ t'adviſe, que c'eſt aultant que d'ung „ monceau de diverſes pierres précieuſes „ mal-ordonnées: leſquelles ne peuvent „ avoir leur luſtre, à cauſe d'une collocation impertinente. Ou c'eſt aultant, que de divers inſtrumens muſicaux mal conduits par les Joüeurs ignorantz les tons & meſures de la Muſique. En ſomme, c'eſt peu de la ſplen-

„ deur

„ deur des mots, ſi l'ordre & la collo- De Courcelles.
„ cation d'yceulx n'eſt telle qu'il appar-
„ tient. En cela ſur touts fut jadis eſti-
„ mé Iſocrate Orateur Grec, & pareil-
„ lement Démoſthéne. Entre les Latins
„ Marc Tulle Ciceron a été grand ob-
„ ſervateur des nombres. Mais ne pen-
„ ſe pas, que cela ſe doibve plus obſer-
„ ver par les Orateurs, que par les His-
„ toriographes. Et qu'ainſi ſoit, tu ne
„ trouveras Céſar, & Saluſte moins nom-
„ breux que Ciceron. Concluſion quant
„ à ce propos, ſans grande obſervation
„ des nombres ung Auteur n'eſt rien;
„ & avec yceulx il ne peut faillir à avoir
„ bruit en Eloquence, ſi pareillement il
„ eſt propre en diction & grave en Sen-
„ tences & arguments ſubtils, qui ſont
„ les points d'ung Orateur parfait &
„ vrayement comblé de toute gloire d'E-
„ loquence.

Rappellons ici, à l'occaſion de l'harmonie, un endroit de mon premier volume, qui regarde cette matiere. " J'ai P. 94. de celui-ci dans cette Edition.
„ dit que Denys d'Halicarnaſſe s'applau-
„ dit, principalement ſur la démonſtra-
„ tion ſenſible qu'il donne d'une choſe,
„ qui eſt un paradoxe, de ſon propre
„ aveu, & qui conſiſte à dire que la
„ proſe de Démoſthéne n'a tant de for-
„ ce & tant de charmes, que parce qu'el-
„ le reſſemble à de très-beaux vers, ſans
„ tomber dans le vice de faire des vers
„ en proſe; & que la Poëſie d'Homere
„ n'eſt ſi digne d'admiration, que parce
„ qu'elle a l'air d'une belle proſe, ſans

„ être

De Courcelles. „ être néanmoins prosaïque. J'ai ajoûté „ qu'on ne sauroit disconvenir qu'un pa„ reil paradoxe bien montré, ne fasse „ voir la grande pénétration de l'Auteur „ qui le démontre; mais que sans autre „ démonstration, une comparaison le rend „ facile à concevoir. Lors, dis-je, qu'on „ se promene sur terre, on aime le bord „ de l'eau; & lorsqu'on se promene sur „ l'eau, c'est un plaisir de voir la terre. „ Il est aisé de faire l'application.

Sur cela, les Messieurs qui composent la Societé Litteraire de la Haye, se Tom. 5. du Journ. Litt. p. 315. sont expliquez en ces termes: *Pour nous, nous avoüons ingenûment que nous ne sommes pas assez éclairez pour comprendre, par le moyen de cette similitude, un paradoxe qu'il s'agit de démontrer.* De mon côté, dans la Lettre que je me suis donné l'honneur de leur écrire, & qu'ils ont T. 6. 2. part. p. 363. insérée toute entiere dans leur Journal, j'ai promis de leur donner quelque éclaircissement. Le voici.

Ibid. 373. Ces Messieurs sont plus éclairez qu'ils ne pensent; & ils n'ont besoin ni de démonstration, ni de similitude pour comprendre le paradoxe de Denys Leur modestie a beaucoup de part dans ce qu'ils en disent; peut-être y a-t-il encore quelque inattention, aussi bien que dans ce que j'ai dit moi-même. Mais si nous y faisons reflexion, eux & moi, nous concevrons aisément, que la prose de Démosthéne, dès qu'elle est nombreuse, ressemble à des vers: qu'elle n'a tant de force & tant de charmes, (posé d'ailleurs

leurs le choix des mots.) que parce qu'elle est nombreuse : & par conséquent, qu'elle n'a tant de force & tant de charmes, que parce qu'elle ressemble à des vers. C'est la pensée de Ciceron dans son Orateur (1). *Les foudres de Démosthéne n'auroient point tant de force, ou tant d'éclat, sans les nombres qui les accompagnent.* Nous concevrons de même qu'une Poësie, remplie d'ailleurs de pensées & d'expressions convenables, n'est parfaitement belle, que parcequ'elle est si aisée, que les paroles n'y paroissent aucunement avoir gêné le Poëte pour faire la mesure, mais y sont si naturellement placées, qu'à dire la chose en prose, on ne les placeroit point autrement. Or avoir cet air aisé, c'est ressembler à de la Prose, sans avoir d'ailleurs rien de prosaïque. Donc elle ne sera si belle, que parce qu'elle ressemblera à de la prose, aux termes que je l'ai dit. En un mot, toutes choses égales, la prose nombreuse est la plus belle : il en est de même de la Poësie aisée, toutes choses d'ailleurs égales. De Courcelles.

Le paradoxe donc n'a dû paroître paradoxe ni à ces Messieurs, ni à moi : & si nous y avions fait attention, nous ne l'eussions regardé, ni eux, ni moi, comme ayant besoin de démonstration ; mais comme une chose aisée à concevoir pour tous ceux qui ont une juste notion de

1 Cujus non tam vibrarent fulmina illa, nisi numeris contorta ferrentur. *Cic. in Orat. ad calc.*

De Courcelles.

de la belle Proſe & de la belle Poëſie. Je l'ai traité de *paradoxe*, parce que Denys le regarde comme tel, & il le pouvoit alors regarder ainſi, parce que la choſe étoit, ſinon nouvelle, du moins encore aſſez peu connuë. Et aujourd'hui même la maniere de l'énoncer, lui donne l'air de paradoxe.

Quelle qu'elle ſoit, Denys la démontre, non par la voye que j'ai priſe, qui conſiſte en raiſonnement : mais par une autre plus ſenſible, (raiſon pourquoi j'ai donné la qualité de *ſenſible* à ſa démonstration.) Car ce qu'Horace fait pour prouver qu'il n'eſt point Poëte dans ſes ſatyres, mais qu'Ennius l'eſt dans ſes vers, en dérangeant les mots de part & d'autre, & préſentant au Lecteur ce qui en réſulte ; Denys le fait ſur des exemples de Démoſthéne & d'Homére. Il montre, dans celui-là, des pieds & une cadence qui le conduiſent presque à des vers : il montre, dans celui-ci, un arrangement de mots, tel qu'il auroit pu l'avoir, s'il eût voulu parler en proſe.

J'ai omis dans mon Ouvrage la démonſtration de Denys, tant parce qu'elle eſt trop longue pour un abregé comme le mien, que parce que les choſes qu'il rend ſenſibles, ne peuvent l'être en nôtre langue.

J'ai eu recours à ma ſimilitude, que j'aurois peut-être jugé inutile, ſi j'avois penſé que la choſe étoit claire d'elle-même pour ceux qui ſavent la Rhétorique ; mais j'aurois pu la regarder toûjours comme

me agréable par l'idée des objets qu'elle présente. Peut-être auſſi eſt-elle aſſez juſte, & j'ai vû des gens qui l'ont trouvé telle, pour marquer deux choſes oppoſées, qui s'évitent l'une & l'autre; & qui pourtant veulent s'approcher. *Il eſt aiſé*, ai-je dit, *d'en faire l'application.* Veut-on que je la faſſe? Lorsqu'on ſe promene ſur terre, on aime le bord de l'eau, mais on ſeroit fâché de tomber dedans; lorsqu'on ſe promene ſur l'eau, c'eſt un plaiſir de voir la terre, mais on ne voudroit point que le bateau allât s'y briſer. Ainſi quand on parle en proſe, on cherche l'agrément des vers, ſans en vouloir faire; & quand on parle en vers, on cherche l'air aiſé de la proſe, & néanmoins on ne veut point être proſaïque. Quoi qu'il en ſoit, je conſens que ceux qui n'approuveront pas cette comparaiſon, la mettent au nombre de celles que donnent quelquefois les Poëtes, non pour expliquer ce qu'ils ont dit, puiſqu'il n'a pas beſoin d'explication; mais pour amuſer le Lecteur, & qui, à cauſe de cela, n'ont pas toujours un rapport éxact à la choſe propoſée. De Courcelles.

N'en faiſons point à deux fois; j'ai encore promis d'expliquer ce que j'ai dit en parlant d'Hermogéne. „ Que cet Auteur reduit la methode de trouver les „ argumens aux circonſtances du lieu, „ du temps, de la maniere, des perſonnes, des cauſes & des faits; & que, „ ſelon lui, ce n'eſt pas prouver la choſe que nous avançons, de dire qu'elle „ eſt

De Courcelles. „ eſt honnête, utile, agréable, ou legi-
„ time ; parce que ce ne ſont point là
„ des argumens, au jugement d'Hermo-
„ géne ; mais des propoſitions qui ont
„ beſoin de preuves „. Sur cela ces Meſſieurs font leurs reflexions. *Il nous paroît*, diſent-ils, *que cet endroit eſt bien obscur, ou bien que ce qu'on y veut dire, n'eſt guéres raiſonnable.*

Il me ſemble que la choſe n'eſt ni mépriſable, ni obscure. J'entreprens, par exemple, dans un discours, de traiter *du merite de la Poëſie*, & je veux montrer *qu'il eſt grand*, c'eſt ma propoſition. Je le montre, 1. par *l'utilité* qu'elle apporte ; 2. par *l'honneur* qu'elle procure ; 3. par *le plaiſir* qu'elle donne. Ce ſont là, non trois preuves, mais ma propoſition générale miſe en *trois parties*, ou diviſée en *trois propoſitions particulieres, qui ont toutes beſoin de preuves.* Nous dirions aujourd'hui que ce ſont *les trois points* du discours : & la plûpart des Maîtres d'Eloquence diſent que ce ſont *trois chefs de la queſtion.* Ainſi Wolfius, ſur Démoſthéne, obſerve que cet Orateur veut prouver *qu'il faut faire la guerre à Philippe*, & qu'il traite *un*, *deux*, ou *trois chefs*, la *facilité* de la faire, *l'utilité*, la *gloire* qui en reviendra. Il regarde *ces chefs*, non comme *des preuves*, mais comme *des propoſitions que l'Orateur doit prouver.* Et qu'eſt-ce en effet que tout cela, ſinon *la diviſion*, qui certainement n'eſt pas une preuve. C'eſt le langage presque de tous les Maîtres, lequel

ne

ne paroît ni obscur ni déraisonnable, non plus que ce que j'en ai dit. De Courcelles.

LA RHETORIQUE DE BARTHELEMI CAVALCANTE GENTIL-HOMME FLORENTIN,

Seconde Edition à Venise 1559.

CE que je devrois dire de la doctrine de Cavalcante, je l'ai dit en parlant des Anciens Maîtres où il a puisé. Il composa son Ouvrage pour le Cardinal de Ferrare, qui voulant s'instruire à fond de l'Art Oratoire, le pria, ou de lui traduire la Rhétorique d'Aristote, ou de lui en composer une autre. Le premier parti, quelque difficile qu'il fût, étoit pourtant le plus aisé, mais il étoit en même tems le moins propre à satisfaire aux désirs de cette Eminence. Cavalcante, par ce moyen, ne lui auroit pas présenté, comme il le pouvoit dans un Livre de sa façon, ce que tant d'Auteurs avoient dit de curieux sur cette matiere, depuis Aristote. Il choisit donc le second parti, malgré la dificulté, non seulement de ramasser en un corps ce qui étoit répandu en un si grand nombre d'Ecrivains, Cavalcante.

Cavalcante. mais encore de les concilier entr'eux, dans la varieté de leurs ſentimens, ou de leurs méthodes. Ajoûtons qu'il ſe donna ainſi le moyen, & de ſuppléer ce qu'on peut déſirer dans Ariſtote, & d'allier enſemble les deux idées dont le Cardinal lui laiſſoit le choix, je veux dire, de traduire en quelque ſorte le Philoſophe, & néanmoins de produire quelque choſe de nouveau.

En effet, quoique ſon Ouvrage ſoit comme la quinteſſence de la doctrine des bons Maîtres, il l'eſt ſur-tout de celle d'Ariſtote. Premierement, à parler en général, c'eſt, ſelon Cavalcante, au jugement d'Ariſtote (1) qu'il faut s'en tenir; c'eſt la méthode de ce Philoſophe, la plus excellente de toutes ſans contredit, qu'il faut ſuivre en toute occaſion. Après cela en particulier, & ſur-tout dans la matiere préſente (2) Cavalcante marche ſi bien ſur les traces d'Ariſtote, que tantôt il traduit ſon texte avec toute la fidelité qu'on peut attendre d'un interprete, & tantôt s'il y fait quelque changement, c'eſt pour l'accommoder autrement à ſon deſſein. Cela va quelquefois à dire d'une maniere plus étenduë, ce qu'Ariſtote avoit dit d'une maniere trop conciſe; & quelquefois, à marquer préciſément & en termes formels, ce que le Philoſophe n'avoit exprimé qu'en général,

1 Ariſtotele, il cui giudicio, & la cui rettiſſima via nel trattare di qualunque materia debbiamo ſeguitare. pag. 80.

néral, ou avoit plûtôt donné à entendre, qu'il ne l'avoit proprement dit. D'autres fois, Cavalcante éclaircit ce qui eſt obſcur ; ou bien, ce qu'Ariſtote ſuppoſe dans ſa Rhétorique, parce qu'il l'a traité ailleurs ; notre Auteur le traite expreſſément dans la ſienne, parce qu'aucun Ecrivain Toscan ne l'avoit encore traité. Cavalcante.

Son attachement pour le Philoſophe paroît entre autres, dans tout ce qu'il dit de la nature de l'Art & de ſes parties, dans les détails qui regardent les lieux propres à chaque genre de cauſe ; dans ce qu'il enſeigne touchant *les Sentences ou penſées ſpirituelles*, matiere délicate entre les mains d'un Italien, & propre, s'il ne ſuit pas un bon guide, à le faire donner dans l'écueil des *Concetti* ou des brillans qu'on reproche à cette Nation.

Cet attachement paroît encore plus dans la doctrine des paſſions. C'eſt ſur cela que Cavalcante admire & l'exactitude, & l'étenduë, & la méthode du Philoſophe. A l'égard de la méthode, il la trouve telle, qu'on ne peut ſelon lui s'en écarter que par vanité ; & qu'il n'y a point de raiſon qui puiſſe obliger à chercher une autre route. Pour ce qui eſt de la doctrine, on ne peut en omettre aucune partie, ſans nuire beaucoup aux Lecteurs. Auſſi ne ſe contente-t-il pas de

z Ariſtotele, ilquale in tutto queſto diſcorſo ho ſeguitato. p. 55.

Cavalcante. de la suivre, il en raporte toute la substance (1).

Aux passions, je puis ajoûter les mœurs, & assurer sur cet article, que Cavalcante entend très-bien, & la matiere, & la verité de ce qu'en dit Aristote, & la fausseté de ce que Quintilien a dit de ce Philosophe, & la difficulté néanmoins de bien prendre en quelque chose la pensée de l'Auteur Grec, laquelle vient de ce qu'il traite des mœurs en divers lieux; qu'il faut rassembler ses idées; expliquer ce qu'il y a d'obscur; concilier ce qu'il y a de contraire; donner à tout un ordre qui satisfasse; enfin comparer sa doctrine, sur ce point, avec celle de Ciceron, de Quintilien, d'Hermogéne, & de Denys d'Halicarnasse, lesquels ne différent pas peu entr'eux, aussi bien que d'Aristote.

Dans le goût que Cavalcante avoit pour ce Philosophe, il ne faut pas s'étonner s'il a reconnu que la Rhétorique à Alexandre n'étoit pas du même Auteur (2). Peut-être, en cela aussi-bien qu'en beaucoup d'autres choses, s'est-il conduit par les lumieres de Victorius son com-

1 Et in questa parte non solo seguiterò, ma referirò quello, che n'ha detto Aristotele, il piu sustantievolmente, & cum maggiore chiarezza ch'io porrò. Percio che egli ha di questa materia, si esquisitamente, si ampiamente, & in maniera tanto diversa da gli altri Autori trattato, che non m'é parso di poter pretermettere alcuno de i suoi precetti senza gran danno de i Lettori &c. L. 4. p. 175.

compatriote, lequel, assez peu d'années avant lui, avoit travaillé sur la Rhétorique d'Aristote, comme j'ai dit, non pas en Italien, mais en Latin. Quoi qu'il en soit, il ne donne pas tellement son estime à ce Philosophe, qu'il n'en reserve une partie pour Longin, pour Démétrius, pour Denys d'Halicarnasse, pour Ciceron, pour Quintilien, & sur tout pour Hermogéne, dont il a pris toute la doctrine, touchant les idées ou les caractéres du discours; parce que sur cette matiere, cet Auteur a plus de netteté, plus d'étendue, plus de justesse qu'aucun autre de tous ces Auteurs ou Grecs ou Latins. Il trouve néanmoins deux choses dans ses Ouvrages; l'une que quelques-uns de ses préceptes ne peuvent gueres s'exprimer aussi commodément en Toscan, qu'ils s'expriment en Latin, ou en Grec; l'autre qu'il y a des connoissances si subtiles (3) qu'elles sont plus propres à montrer l'esprit, la pénétration, le travail enfin de l'Auteur, qu'à procurer de grands avantages aux disciples de l'éloquence. On peut, sur cela, lui opposer d'autres Auteurs, qui ne sont pas de son sentiment. Cavalcante.

Il

2 L'Autore della Retorica ad Alessandro, l'Autore dico, percio che'io non l'attribuisco ad Aristotele, benche ella ne riporti il nome. p. 169. & 170.

3 Alcuni suoi precetti non si possono cosi bene accommodare in questa lingua, come nella Greca, & nella Latina, & alcune sue considerationi sono tanto minute, che pare, che è piu tosto lode d'acutezza d'ingegno & di diligenza all'Autore, che grande utilita à i Lettori portino. L. 5. p. 329. & 330.

Cavalcante. Il me reſte à dire un mot & du ſtyle de Cavalcante, & de l'ordre qu'il a gardé. Pour le ſtyle, il ne ſe picque de l'avoir, ni fort travaillé, ni fort orné, mais pur & clair, tel que la raiſon, dit-il, & l'exemple d'Ariſtote, montrent qu'il doit être dans ces ſortes de Traitez. Il avertit néanmoins qu'ayant à parler quelquefois de choſes jusqu'alors inconnues en ſa langue, (dans laquelle, à ce qu'il dit, il n'y avoit eu encore ni Maître d'Eloquence, ni Orateur,) il a été forcé d'emprunter des termes Grecs ou Latins, tant parcequ'il n'en trouvoit pas d'Italiens qui les exprimaſſent, ou qui fuſſent déja reçûs, que parce qu'il ne vouloit pas ſe donner la liberté d'en inventer de nouveaux, ſinon lorsqu'il lui paroîtroit qu'on le pouvoit faire commodément. En quoi, comme lui-même le remarque; il s'eſt reglé ſur l'exemple des Latins, qui ont emprunté bien des mots Grecs; & il les a auſſi imitez dans le ſoin qu'il s'eſt donné d'expliquer les mots qu'il emprunte de l'une ou de l'autre langue.

A l'égard de l'ordre qu'il a gardé, ſa Rhétorique eſt diviſée en ſept Livres, dont le premier explique toute la nature de l'Art, & tout le plan de ſon Ouvrage; le ſecond explique tout ce qui regarde l'invention; le troiſiéme, les divers moyens de perſuader, & ſurtout les argumens artificiels; le quatriéme, les paſſions, les mœurs, & les preuves que l'Art ne fournit point à l'Orateur; le cinquiéme,

quiéme, ce qui regarde l'élocution, l'arrangement, & la prononciation : bien entendu que jusques-là, il prétend ne donner que des préceptes généraux. De sorte que dans le sixiéme livre, il entreprend d'en faire l'application sur l'Exorde & sur la Propoſition ; comme dans le ſeptiéme, il entreprend de la faire ſur la Confirmation, la Réfutation, & la Peroraiſon. Cavalcante.

Quelque arbitraire que puiſſe être aſſez ſouvent l'arrangement des matieres de Rhétorique, je ne puis pourtant douter qu'on ne trouve peu naturel celui que Cavalcante a ſuivi. A cela près, il y a lieu, à mon ſens, de féliciter la Toscane d'avoir en lui un Auteur qui a aſſez bien pris les régles & les idées des premiers Maîtres, pour faire honneur & au pays en général, qui lui a donné naiſſance, & à ſa propre famille, qui eſt encore des plus diſtinguées à Florence, & à l'Eminentiſſime Protecteur qui le fit travailler. Ajoûtons encore à ſa gloire, qu'avec les Maîtres d'Eloquence que j'ai citez, il paroît auſſi poſſéder très-bien Ciceron, Démoſthéne, Tite-Live, Thucydide, Iſocrate, & beaucoup d'autres excellens Auteurs, dont il rapporte des exemples traduits en ſa langue ; que Bernardus Bernardi le cite ſouvent avec éloge dans ſon Thréſor de Rhétorique, qui eſt un Dictionnaire des termes de cet Art, ainſi que je le dis ailleurs. On peut donc, je crois, ajoûter foi à ce que dit le Libraire, dans un Avis au Lecteur,

Cavalcante. qu'une premiere édition qu'il avoit faite de l'Ouvrage de Cavalcante, fut épuisée en très-peu de temps, quoiqu'il en eût tiré un assez bon nombre d'exemplaires. Je ne rapporte point les éloges qu'on lui donne dans des vers, Italiens, Grecs, ou Latins, imprimez à la tête de sa Rhétorique, parce que ce n'est gueres dans ces sortes de pieces, qu'il faut chercher les idées qu'on doit se faire des Ouvrages.

Voy. Voss. Instit. Orat. l. 3. c. 6. p. 341. Possevin Bibl. T. 2. l. 18. c. 9. Teiss. Ed. de 1715. p. 99.

J'observe en finissant cet article, que j'aurois dû citer Cavalcante, en parlant des Auteurs originaux, dont il a si souvent dit sa pensée; mais je ne savois pas encore s'il y avoit un Cavalcante. Je ne l'ai su que depuis, & je dois la connoissance de cet Auteur, ainsi que de beaucoup d'autres, à Mr. Hobey Professeur de troisiéme, au College de la Marche, qui fait honneur à sa profession, autant par ses belles manieres, que par son habileté. C'est donc par son moyen que le Lecteur rencontre du moins ici ce que j'aurois dû lui donner dans le premier volume de mon Ouvrage.

PHILIP-

1 Anno decimo nono, evulgavit Rhetoricam, sequenti

PHILIPPE MELANCHTHON,

Né à Bretten au Palatinat du Rhin, le 16 Février 1497, mort à Witemberg, le 19. Avril 1560, âgé de 63 ans & deux mois; Auteur d'une Rhétorique en deux Livres, qui a pour Titre, Elementorum Rhetorices libri duo.

Melanchthon.

NOus avons admiré la Rhétorique d'Hermogéne dans le premier Volume, parce que c'eſt un excellent Ouvrage, d'un Auteur de dix-huit ans. Si nous en croyions Mr Teiſſier, nous aurions lieu d'admirer celle de Melanchthon, comme étant d'un Auteur presque auſſi jeune, & qui n'avoit qu'un an de plus. Mais M. Bayle nous arrête. *Mr. Teiſſier*, dit-il, *a pris la dix-neuviéme année du ſeiziéme ſiécle*, (1) *pour la dix-neuviéme de l'âge de Melanchthon.* De ſorte que ce jeune Auteur, né trois ans avant ce ſiécle, avoit vingt-deux ans lorsqu'il publia ſa Rhétorique, & vingt-trois, lorsqu'il donna ſa Dialectique.

Teiſſier addit. aux Elog. T. 1. p. 188. Diction de M. Bayle T. 2. art de Melanch. p. 2090. B.

Cela fait quelque différence de temps; cependant comme il y a lieu de croire que Melanchthon fut d'ailleurs Auteur imprimé dès l'âge de vingt ou vingt-un ans, c'eſt par cette conſidération que Mr. Baillet l'a mis au nombre des Enfans célébres par

quenti Dialecticam, vigeſimo quarto Grammaticam, aliis deinde alia. *Melch. Adam.* in Vit. Theol. p. 331.

Melanchthon. par leurs études ou par leurs écrits, & Mr. Bayle trouve qu'il étoit fort digne de cet honneur. Il ajoûte que le chapitre que Mr. Baillet lui a donné, est fort curieux : On y voit qu'à l'âge de treize ans il dédia à Reuchlin son Précepteur, une Comédie qu'il avoit composée tout seul ; & nous voyons dans Mr. Bayle, que la même année il fit apprendre à ses camarades une espece de Comédie, de la façon de Reuchlin même, & la fit représenter avec tout l'agrément possible, en l'honneur de son Précepteur, & pour le divertir. J'admire donc, sur cet article, le silence de Mr. Colomiés, qui dans ses petites notes sur Quintilien, a donné une liste de quelques personnes célébres par leur science dès leur bas âge, & dans ce nombre n'a pas songé à mettre Melanchthon. Ce qui est d'autant plus surprenant, qu'il l'a nommé dans cette liste, pour confirmer ce qu'il y dit d'Henri Estienne.

Paul Colomes. Κειμηλ. lit. p. 233, 236.

On admire encore plus la multitude des Ouvrages de Melanchthon. Il est, dit-on, étonnant que, parmi beaucoup d'autres occupations, il ait pû écrire autant de Livres qu'il en composa. Le nombre en est prodigieux, mais il ne les polissoit pas ; & comme il voyoit que ses Ouvrages, quoiqu'il n'y mît pas la derniere main, & que même il les donnât au Public assez imparfaits, étoient néanmoins utiles à la jeunesse, il prit plutôt le parti d'en faire imprimer beaucoup, que celui d'en perfectionner un petit nombre.

Dict. p. 2096.

nombre. C'étoit, dit Mr. Bayle, préférer à sa propre gloire l'utilité du prochain. On peut croire aussi, ajoûte-t-il, que l'heureux génie qu'il avoit reçu de la nature, lui donnoit quelque confiance, que ses productions seroient estimées sans le secours de la lime. Il est assez constant que Melanchthon fut un des plus sages & des plus habiles hommes de son siécle; mais ce que j'ai dit sur la foi d'autrui, de l'ordre qu'il garda dans l'édition de sa Rhétorique & de sa Dialectique, ne paroît pas s'accorder avec ce qu'il en dit lui-même dans une Lettre. *Il y a deux ans*, dit Melanchthon, *que je publiai ma Dialectique, & je la dédiai à Mr. vôtre Pere, pour la mettre entre vos mains, & celles de vos compagnons d'étude; & voyant le progrès que vous faites dans cet Art, je vous envoye ma Rhétorique, à cause que ces deux Arts sont tellement liez, qu'il vaut mieux les étudier tous deux à la fois, que séparément.*

Melanchthon. Ibid.

M. Bayl. & M. Baillet, ubi suprà.

A la tête de sa Rhétorique.

On peut supposer, & je ne m'y oppose pas, qu'il ne parle point en cet endroit, de l'édition de sa Rhétorique, comme de celle de sa Dialectique. Dans cette Lettre, dira-t-on, il n'est question que d'un simple envoi. Je le veux. Mais Melanchthon, dans la suite même de sa Lettre, après avoir rendu compte des motifs qui le portérent à composer sa Dialectique, rend compte aussi des raisons qui lui firent composer sa Rhétorique. „ C'étoit entr'autres, pour montrer la „ liaison de ces deux Arts, & parce que, „ ajoûte-

Melanchthon. „ ajoûte-t-il, on ne peut bien entendre „ les préceptes du premier, qu'en les „ comparant avec ceux du ſecond; ce „ qu'il inſinuë encore dans le corps mê- C. 3. p. 42. „ me de ſon Ouvrage ". Cela ne ſemble-t-il pas montrer en tout ſens, l'ordre qu'il garda non ſeulement dans la compoſition, mais encore dans l'édition de ces deux Ouvrages? Il s'enſuivroit que s'il compoſa ſa Dialectique à 23 ans; il en avoit 25 lorſqu'il compoſa ſa Rhétorique. Quoiqu'il en ſoit, une autre raiſon l'avoit porté à donner ſa Logique; c'eſt que ceux qui faiſoient profeſſion de l'enſeigner, n'éxécutoient rien moins que ce qu'ils faiſoient eſperer. *Je ne puis*, dit-il, *accuſer les Maîtres ordinaires d'Eloquence, comme j'ai accuſé les Maîtres ordinaires de Logique.* Il ſemble par ces paroles qu'il étoit plus content des premiers que des ſeconds, mais la raiſon qu'il ajoûte paroît détruire cette idée. *C'eſt*, dit-il, *qu'il n'y a d'autres Maîtres de Rhétorique que Ciceron & Quintilien, qui l'emportent ſur tous les Grecs, dont nous avons vû les écrits.* Avoit-il vû la Rhétorique d'Ariſtote? il y a apparence, puiſqu'il étoit grand Péripatéticien, & qu'il avoit tant travaillé à expliquer la Logique, la Morale & la Phyſique de ce Philoſophe. Il eſt donc difficile de concevoir pourquoi il décide ſi généralement contre les Grecs, & je ne ſai ſi c'eſt là dequoi nous faire juger qu'il étoit bien inſtruit de cet Art.

M. Bayl. ibid. p. 2093. 2094. dans les notes.

Tout cela néanmoins eſt ſusceptible d'un

d'un bon ſens. Les Maîtres ordinaires de ce temps-là expliquoient ou Ciceron, ou Quintilien, & par cette raiſon, ils paroiſſoient irrépréhenſibles; Quintilien d'ailleurs & Ciceron lui paroiſſent les ſeuls Maîtres de Rhétorique, & l'emporter ſur tous les Grecs, parce qu'ils ont plus d'éloquence. Melanchthon.

On peut d'autant plus admettre cette interprétation, que ce qu'ajoûte Melanchthon, dans la ſuite de ſa Lettre, eſt d'un homme auſſi ſage qu'éclairé. Car comme il n'avoit compoſé ſa Dialectique que pour mettre les jeunes gens en état de lire Ariſtote; de même ſon intention, en compoſant ſa Rhétorique, n'étoit que de les aider non ſeulement à lire, mais à étudier avec ſoin les deux Maîtres qu'il nous propoſe. Dans ce deſſein, il repréſente les difficultez & les avantages de la Rhétorique. Les préceptes de cet Art, à ce qu'il dit, ſemblent frivoles, ou puerils, & ils ſont néanmoins très-utiles. Ils ſont même neceſſaires, & dans l'Etat & dans la Religion, pour l'explication des plus grandes affaires, pour l'adminiſtration de la juſtice, pour la défenſe de la verité. Ils le ſont auſſi pour lire avec fruit tout ce qu'on lit, pour juger non ſeulement des Ouvrages, mais des choſes qu'on y traite. C'eſt par là qu'il en faut juger, & non par l'opinion de quelques petits eſprits, qui la bornent à ce qui eſt de leur portée, à faire une Lettre de quelques lignes, ou un Poëme de quelques vers: la Rhétorique, dit-il, eſt

Il répète la même choſe au c. 5. p. 58.

C. 1. p. 20.

Melanchthon. est une source féconde, non seulement d'éloquence, mais encore de sagesse.

Il faut convenir que ces idées sont dignes des plus grands Maîtres. Aussi l'Auteur avouë qu'on les trouve par tout dans Ciceron. Mais ce n'est encore que le Préambule de son Ouvrage. Il est divisé en deux Livres. Le premier traite de l'*Invention* & de l'*Ordre*, le second ne parle que de l'*Elocution*. Il croit qu'on ne peut guéres donner des préceptes touchant la memoire. Et à l'égard de la prononciation, elle est, dit-il, toute autre aujourd'hui qu'elle n'étoit autrefois, &, par cette raison, il faut s'en instruire par l'usage & par l'imitation.

Cet Auteur a une chose particuliere: aux trois genres de causes ordinaires, il ajoûte le *Didactique* en faveur de ceux qui instruisent le Peuple & qui lui expliquent l'Ecriture. On ne peut blâmer un homme qui voudra sur cela appliquer les préceptes généraux & en donner des exemples particuliers: mais pourtant il est visible que le genre Didactique a lieu dans les trois autres & qu'il y est compris. En sorte qu'en le séparant, l'Auteur oublie sa Logique, laquelle néanmoins lui fournit tous les préceptes qu'il C. 6. p. 63. croit convenir à ce genre; &, ce qui est fort utile, il fait l'application de ces préceptes avec beaucoup de méthode sur des points de Religion & de Morale, qui sont d'usage; sur la vertu en général, sur la Pénitence en particulier, sur la Foi, P. 64. &c. dont il veut qu'on explique la nature,

ture, les parties, les causes, les effets, les vertus qui y ont du rapport, les vices opposez. C'est sur de pareils exemples, qu'il fait voir ailleurs les moyens de développer les grandes veritez qui font la force & l'ornement de l'Eloquence, & il ajoûte la maniere de s'en servir. Melanchthon.

A l'égard du genre judiciaire, il remarque (1) que nos Avocats sont plûtôt des Jurisconsultes que des Orateurs. Il est pourtant difficile de croire que sa proposition ait été universellement vraye de son temps; encore plus, qu'elle le soit aujourd'hui. C. 23. p. 265.

Il établit combien il importe, non seulement de savoir trouver, en chaque affaire, la proposition principale qui fait l'état de la cause; mais encore de la démêler dans toutes sortes d'Ouvrages, même dans l'Ecriture Sainte, à quoi selon lui, il faut beaucoup accoûtumer les jeunes gens. Heureux si dans la Religion, il n'eût point abandonné la voye de ses Peres! le Livre même dont est question se sent de ses égaremens dans un des points capitaux qui nous divisent des Novateurs; & le Sacrifice de la Messe, selon lui, n'est point un Sacrifice. C. 9. p. 281. P. 280.

Ne l'écoutons qu'en ce qu'il a de bon, & quant à présent bornons-nous à ce qui regarde la Rhétorique, son jugement y paroît dans les préceptes qu'il donne sur l'Inven-

1 Etsi imago quædam veteris artificii reliqua est, in foro tamen causas agunt Jurisconsulti, c. 8, p. 77.

Melanchthon. l'Invention. Il veut qu'ils soient courts, (1) parce que c'est la connoissance des matieres, c'est l'usage qui doit fournir les preuves & les pensées ; & sur-tout, les veritez générales, lesquelles sont le fruit ou de la réfléxion, ou de la connoissance de la Morale, du Droit, de la Religion. Il ajoûte les préceptes sur les passions, & il y suit les grands Maîtres, Aristote, Ciceron, Quintilien. Tant il est vrai qu'après eux on ne peut rien dire de nouveau!

Si Melanchthon est court dans les préceptes sur l'Invention, il l'est encore plus dans ceux qui regardent l'arrangement, dont néanmoins il fait connoître l'importance par cette consideration, que *la parfaite connoissance d'un Ouvrage ou d'une cause dépend de celle qu'on peut avoir de l'ordre que l'Auteur y garde*, & il observe fort à propos, que la prudence, l'occasion, le bien de la cause prescrivent l'ordre qu'il y faut tenir. C. 25. p. 292.

A l'égard de l'Elocution qui fait la matiere du second Livre, il observe qu'on ne peut la négliger sans négliger en même temps & l'ordre même, & toute la belle Litterature; Que dis-je? sans montrer de l'indifférence pour les pensées. Veut-on connoître cette verité, il ne faut selon

1 Ego non admodum opus esse longioribus præceptis in hac parte judico: nam viâ quâdam cognitâ, posteà res, non in libellis Rhetoricis quærendæ erunt, sed tùm à communi ptudentiâ, tùm ex aliis artibus sumendæ. pag. 266.

selon lui, que considérer que l'Elocution sert à marquer le prix des choses, & qu'il est naturel de le marquer : que les Peintres (2) dans leurs tableaux ont des lumieres & des ombres, qu'ils ont des enfoncemens, qu'ils ont des saillies, comme les Architectes dans leurs Ouvrages, ou des reliefs comme les Sculpteurs ; enfin que ceux qui font profession de mépriser l'Elocution, veulent néanmoins paroître éloquens, & seroient bien fâchez de mal parler, parce que rien ne marque mieux le dérangement de l'esprit, que le déréglement du discours (3). Il ajoûte que rien ne fait plus de plaisir que la beauté de la diction ; que le soin qu'on en prend adoucit les mœurs, qu'elle les fait connoître, que mal-à propos la regarde-t-on comme un fard ou comme une affectation, puisque les Maîtres ne l'aprouvent, qu'autant qu'elle est naturelle. Melanchthon.

Une diction de ce caractére n'est pas seulement ornée & convenable au sujet, elle est aussi également pure & intelligible. C'est par là que la Grammaire est le principe de l'Eloquence. On apprend d'elle les mots d'usage : il est permis néanmoins d'en faire de nouveaux, non dans les choses anciennes, mais dans les nouvel-

1 Pictores efficiunt ut alia videantur depressiora, alia magis emineant & sint excitatiora. pag. 304.

3 Certissimum indicium monstrosæ mentis monstrosa oratio.

Melanchthon. nouvelles, comme il eſt arrivé dans l'établiſſement de la Religion, & comme il arrive dans l'établiſſement des Etats. A cela près Melanchthon blâme la licence & la barbarie des termes dans certains Arts, laquelle eſt cauſe, dit-il (1), que ces termes ne laiſſent dans l'esprit aucune idée de verité.

C. 5. p. 361. Notre Auteur à l'occaſion des figures & ſur-tout de l'Allegorie, parle des divers ſens de l'Ecriture Sainte, qui ſont le *Litteral*, le *Moral*, l'*Allegorique*, & l'*Anagogique*, pour nous apprendre & ce qu'il en faut penſer, & l'uſage qu'on en doit faire. Cette matiere conſiderée en elle-même, eſt fort utile aux Orateurs Sacrez; elle comprend les veritez fondamentales; elle comprend les divers Sens du Texte Sacré, & la maniere de s'en ſervir. C'eſt ſur quoi doivent s'étendre ceux qui donnent des régles aux Prédicateurs.

Melanchthon reduit les ſens de l'Ecriture à deux. Il veut qu'on s'attache au *Grammatical*, qui eſt le même que le *Litteral* & l'*Hiſtorique*. Il veut beaucoup de ſageſſe & de modération dans l'uſage du figuré. Il ſouhaite que ce qu'on établit par ce dernier, ſoit encore appuyé d'ailleurs par de bonnes autoritez. Au reſte, il convient qu'on trouve, dans les faits

1 Noſtris temporibus ſatis magna laus eſt facultatem grammaticè loquendi conſequi, pauci reliquas orationis virtutes addere poſſunt, ut videlicèt figuris utantur non ineptis, aut intempeſtivis, aut magna cum gravitate & magna vi aliquid amplificent. In his eloquentia claudicat... his moribus, rerum veritas

faits hiſtoriques, la figure des plus grandes veritez : mais qu'en ſe ſervant de ces allégories & de ces alluſions pour rendre le discours plus vif & plus agréable, il faut le fortifier de raiſonnemens dont les conſéquences ſoient juſtes, & dont les principes ſoient les veritez primitives fondées ſur des textes formels. Cela ſuppoſe que l'Orateur ou le Théologien ſache parfaitement la Religion & ſes parties (2), ſur tout, qu'il n'ignore pas que la Morale ſe rapporte au Decalogue & à l'Evangile, au reglement de la conſcience, & au gouvernement civil & politique. Quant au fond de la Religion, on ſait que c'eſt le regne de Jeſus-Chriſt, la Pénitence, la Grace, la Foi, l'Eſperance, la doctrine de la Croix, la priere, les devoirs de la Charité. A propos des allégories, l'Auteur approuve fort qu'on mette dans toutes les Egliſes l'image de Saint Chriſtophe ; mais il croit qu'elle n'eſt qu'une allégorie qu'il explique aſſez au long, perſuadé que dans les parties de cette ſtatuë, on trouve une image de tous les devoirs du Chriſtianisme. Monſieur le Tourneux en retenant la verité de l'hiſtoire, n'exclut point l'allégorie. *Les images*, dit-il, *où Saint Chriſtophe eſt repreſenté comme un homme fort* & Melanchthon. P. 370. Ann. Chrét. T. 9. 25. Juillet.

veritas novitate verborum amittitur. p. 302. 310. 311.

2 Non eſt cujusvis videre allegorias, aut ubi deceant ; ſed qui habeat perfectam cognitionem iſtorum Chriſtianæ doctrinæ capitum,,, afferunt in loco adhibitæ & gratiam & lucem.

Melanchthon. *& puissant qui porte Jesus-Christ sur ses épaules, ne sont peut-être que des figures symboliques de la grandeur de son ame, qui étant pleine de Jesus-Christ, a marché avec assurance au travers des eaux, c'est-à-dire des afflictions & des tentations de cette vie, par la grace de celui qu'elle portoit au dedans d'elle.* En cela, comme en tout, le Lecteur voit que c'est des Auteurs Catholiques tel qu'étoit Mr. le Tourneux, & non pas de Melanchthon, qu'il faut apprendre ce qu'on doit suivre & pratiquer. Et quand on m'opposeroit, ce que je crois vrai, qu'Augustin Valére, Historien de Saint Charles Borromée, Evêque de Verone & Cardinal, dans sa Rhétorique sacrée a profité de Melanchthon sur le point dont je parle, qui regarde les sens figurez du texte sacré, il est aisé de concevoir que tout ce que cet Auteur avoit de bon sur cet article, il le tenoit de la doctrine de l'Eglise.

N'oublions pas de dire que Melanchthon traitant des figures après les tropes, au lieu de suivre la division ordinaire, qui distingue celles de diction & celles de pensées, aime mieux dire qu'*il y a des figures de Grammaire* dans lesquelles il rappelle encore les tropes; qu'*il y en a de pensées*, qu'*il y en a qui contribuent à la force du discours.* Tel est dans ses principes, l'Art de réduire les faits aux questions & aux lieux communs. Telle est l'amplification qui se tire des lieux dialectiques, qu'il parcourt

court tous à cette occasion, comme pour démentir ce qu'il avoit dit de leur inutilité sur l'Invention ; Il y ajoûte l'usage des sentences, les descriptions, les transitions. Mais sont-ce là des figures? Quoi qu'il en soit, il regarde les préceptes de la Periode comme une chose qui appartient à la Grammaire, & consacre son dernier chapitre qui est assez court, à traiter de la différence des styles, de leurs caractéres & de l'usage qu'on en doit faire. Rien n'est plus glorieux à Ciceron, que les éloges que cet Auteur lui donne dans les dernieres pages de son Livre, mais ce n'est pas ici le lieu de les rapporter.

Melanchthon. C. 15. 16. P. 543. P. 546. 549. 550.

Je finis donc ce chapitre en remarquant que la Rhétorique de Melanchthon, très-courte d'elle-même, est devenuë fort longue par les questions & les Scholies que Crusius y a ajoûtées pour l'expliquer: preuve certaine de l'estime qu'il en faisoit. Ce Crusius étoit un Professeur de Tubinge, lequel composa cet Ouvrage pour l'usage de ses disciples & l'imprima en 1563. Il paroît homme habile qui avoit étudié les Originaux Grecs & Latins, & qui savoit les Lettres saintes & profanes. Il faut convenir que son Ouvrage est bon & instructif. On peut le voir sur ce qu'il dit de l'Art qu'il faut quelquefois apporter dans la confirmation & dans les preuves. Et si j'ajoûte qu'il est un peu long, c'est une verité qu'il a lui-même reconnuë, puisqu'il a marqué

In Prolegom. p. 12.

Melanchthon. marqué par-tout, ce qu'il croyoit suffire à la jeunesse, & qu'il laisse même la liberté d'en retrancher encore ce qu'on jugera à propos pour s'accommoder à la portée des apprentifs.

Fin de la premiere Partie du Tom. VIII.

.a Bibliothèque
iversité d'Ottawa
Échéance
qui rapporte un volume
a dernière date timbrée
us devra payer une amen-
inq cents, plus deux cents
aque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due
For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.